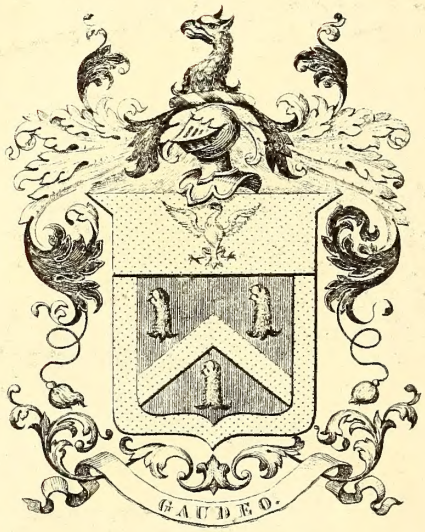

John Carter Brown.

a.d
A24f.
cop. 1

Se trouve à PARIS,

Chez
- BOSSANGE, MASSON et BESSON, Libraires, rue des Mathurins S. Jacques, à la Grille :
- CHARLES POUGENS, de l'Institut national des Sciences et des Arts, Imprimeur-Libraire, Quai de Voltaire, N.° 10 :
- DUPRAT, Libraire, Quai des Augustins, N.° 71.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

PENDANT LES ANNÉES 1790, 1791, ET 1792,

PAR ÉTIENNE MARCHAND,

PRÉCÉDÉ

D'UNE INTRODUCTION HISTORIQUE;

AUQUEL ON A JOINT

DES RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE,

ET

UN EXAMEN CRITIQUE DU VOYAGE DE ROGGEWEEN;

AVEC CARTES ET FIGURES:

PAR C. P. CLARET FLEURIEU,
De l'Institut national des Sciences et des Arts, et du Bureau des Longitudes.

TOME I.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE LA RÉPUBLIQUE.
AN VI.

1798

RPJCB

DIVISION DE L'OUVRAGE.

TOME I.

1.° Introduction ou Histoire abrégée de la Découverte progressive de la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique, depuis l'Année 1537, que Cortès découvrit par mer la Californie, jusqu'en 1791, que le capitaine Marchand aborda à cette Côte par le cinquante-troisième Parallèle [a].

2.° Relation du Voyage autour du Monde, fait en 1790, 1791 et 1792 par Étienne Marchand.

3.° Additions à la Relation.

TOME II.

1.° Résultat des Observations de Latitude et de Longitude faites sur le Navire le Solide, dans le cours de son Voyage autour du Monde, servant à déterminer les changemens qu'ont apportés les Courans à la Direction et à la Vîtesse apparentes du Vaisseau, dans les différens Parages qu'il a traversés, ainsi que l'Erreur du calcul de l'Estime, dans l'intervalle des Observations, et à l'époque de chaque Attérage.

2.° Histoire naturelle des Oiseaux, des Poissons, des Cétacées, des Amphibies, et des Plantes et autres productions

[a] Cette *Introduction* conduit l'Histoire des Découvertes dans cette partie du Monde jusqu'à la dernière Expédition que le Gouvernement Britannique a ordonnée pour faire une Reconnoissance complète de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique ;* car nous savons que c'est vers le milieu du mois d'Avril de l'Année 1792, que les Bâtimens employés dans cette grande entreprise ont abordé à la Côte de *New-Albion*, d'où ils ont dû s'élever jusqu'au soixantième Parallèle : cette Reconnoissance complettera la Découverte.

marines, que LE SOLIDE a rencontrés à la mer dans sa CIRCONNAVIGATION DU GLOBE.

3.° ADDITIONS aux RÉSULTATS DES OBSERVATIONS.

TOME III.

1.° Suite de l'HISTOIRE NATURELLE.

2.° ADDITIONS à l'HISTOIRE NATURELLE.

3.° RECHERCHES sur les îles et le Port découverts par Sir FRANCIS DRAKE, en 1578, dans le GRAND-OCÉAN AUSTRAL; et identité de ces Terres et de la partie Occidentale-Méridionale de la TIERRA DEL FUEGO (la *Terre de Feu*); avec des NOTES relatives à ces RECHERCHES.

4.° EXAMEN CRITIQUE des Relations du Voyage autour du Monde, fait, en 1721 et 1722, par l'Amiral hollandais ROGGEWEEN : pour parvenir à déterminer la Position géographique de chacune des Découvertes de cet Amiral; et démêler quelles de ces Découvertes ont été reconnues par les Navigateurs de notre temps, et quelles autres restent encore à chercher :

Auquel on a joint un TABLEAU COMPARATIF des Positions différentes que divers Géographes ont données aux Découvertes de ROGGEWEEN; avec des NOTES relatives à cet EXAMEN.

5.° LISTE DES AUTEURS cités dans l'Ouvrage, et TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES, communes aux Tomes I, II et III.

TOME IV. (*)

1.° OBSERVATIONS sur la DIVISION HYDROGRAPHIQUE DU GLOBE; et changemens proposés dans la Nomenclature générale et particulière de l'HYDROGRAPHIE.

(*) Le Tome IV, imprimé sur papier *Grand-Raisin*, est commun à l'Édition *in*-4.° et à l'Édition *in*-8.°

2.° APPLICATION DU SYSTÈME MÉTRIQUE DÉCIMAL à l'HYDROGRAPHIE et aux CALCULS de la NAVIGATION; moyens proposés pour en faciliter l'établissement; et TABLES à cet usage.

3.° Quinze CARTES et une Planche de FIGURES, savoir : deux Cartes appartenant à l'INTRODUCTION ; une Carte générale, dix Cartes particulières et une Planche de Figures pour le VOYAGE DE MARCHAND; une Carte pour les RECHERCHES SUR LES TERRES AUSTRALES DE DRAKE; une autre pour l'EXAMEN DES DÉCOUVERTES DE ROGGEWEEN.

AVERTISSEMENT.

Le Lecteur est prié de jeter un coup-d'œil sur l'ERRATA de chaque Volume avant la lecture de l'Ouvrage, et de noter en marge du Texte, par des renvois aux Corrections, les Fautes qui pourroient l'induire en erreur, et qui sont distinguées dans les ERRATA par un Astérisque.

AVIS AU RELIEUR.

Toutes les Cartes doivent être placées à la fin du Tome IV, suivant l'ordre des Numéros, et se tirer à droite : il sera mis des Onglets de fonds à celles qui, sans cette addition, ne pourroient pas sortir en entier hors du Livre.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

INTRODUCTION.

CORTÈS, Année 1537 ..... Page ij
CORONADO et ALARÇON, 1540 iv
CABRILLO, 1542 ..... vj
DRAKE, 1578 ..... vij
JUAN DE FUCA, 1592 ..... viij
VISCAINO et AGUILAR, 1602 ..... xij
L'Amiral DE FUENTE, 1640 xv
BERING et TSCHIRICOW, I.er Voyage, 1728 ..... xxxj
Les mêmes, II.e Voyage, 1729 xxxiv
Les mêmes, III.e Voyage, 1741 xxxv
VICENTE VILA et GASPAR DE PORTOLA, 1769 xl
Expédition des ESPAGNOLS par terre, 1771 xlv
Voyage présumé des ESPAGNOLS en 1774 ..... xlvj
AYALA et LA BODEGA, 1775 ..... xlvij
ARTEAGA, 1779 ..... lviij
COOK, 1778 ..... lxvj
LA PÉROUSE, 1786 lxxv
DIVERSES RECONNOISSANCES partielles, entre le 48.me et le 56.me Parallèle ..... lxxxvij
Voyage projeté par W. BOLTS, en 1781 ..... lxxxviij
HANNA, I.er Voyage, 1785 ..... *ibid.*
Le même, II.e Voyage, 1786 xc
PETERS, 1786 ..... *ibid.*
LOWRIE et GUISE, 1786 ..... xcij
MEARES et TIPPING, 1786 — 87 xcv
PORTLOCK et DIXON, 1786 — 87 ..... *ibid.*

BERKLEY,

BERKLEY, 1787..... Page c
COLNETT et DUNCAN, 1787 — 88..... cj
MEARES et DOUGLAS, 1788 — 89..... cvj
GREY, (Américain) 1788 — 89..... cix
Nouveaux Voyages des ESPAGNOLS.
D. MARTINEZ et D. HARO, 1788..... cxvij
D. MARTINEZ, 1789..... cxx
MALESPINA, 1790 et années suivantes. (On sait seulement que le Voyage a été fait)..... cxxiv
RÉSUMÉ DES DÉCOUVERTES..... cxxvij

PRÉLIMINAIRES du Voyage du capitaine MARCHAND... cxxxij
DE DIVERS OBJETS que l'on s'est proposés en publiant ce Voyage..... cxxxvj

VOYAGE DE MARCHAND.

CHAP. I. DÉPART de *Marseille*. — Relâche à *Porto-Praya* de l'île *Sant-Yago*. — Le Cap de *Horn* doublé. — Relâche aux îles *las Marquesas de Mendoça*. — Séjour et Commerce avec les Naturels dans la Baie de *la Madre de Dios* de l'île *Santa-Christina* ou *Wahîtahô*. (Du 14 Décembre 1790 au 21 Juin 1791.)..... Page 1

CHAP. II. DESCRIPTION générale des îles *las Marquesas de Mendoça*, et particulière de l'île *Santa-Christina* ou *Wahîtahô*, d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. — Description de la Baie de *la Madre de Dios*. — Terrain, productions, animaux et climat de l'île. — Description des Habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, &c. — Idée de leur Gouvernement. — Population présumée des cinq îles du Groupe. — Vocabulaire de *Wahîtahô*. — Les Naturels de cette île comparés à ceux de *Taïti*..... 58

CHAP. III. DU MOUILLAGE de la Baie de *la Madre de Dios* on aperçoit dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest quart d'Ouest, une Terre qui n'est pas indiquée sur les Cartes hydrographiques. — On se dirige sur cette Terre; on découvre un nouveau Groupe d'îles qui ne forme qu'un même Archipel avec les îles de *Mendoça*. — Description de ce Groupe. — Description particulière d'une des îles principales et de ses habitans. — Conjecture sur d'autres Terres qui doivent être situées dans l'Ouest du nouveau Groupe. — Les habitans des îles *de la Société* avoient connoissance du Groupe des *Mendoça* et de celui qu'a découvert le capitaine *Marchand*, avant que les Navigateurs de notre temps eussent pénétré dans le *Grand Océan*. — Opinion sur l'existence d'une autre Terre sous le vent de ces îles. — Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. (Du 21 Juin au 12 Août 1791.) ..... Page 159

CHAP. IV. RELÂCHE à *Norfolk-Bay* des Anglais, qui est la *Baya de Guadalupa* des Espagnols. — Opérations et événemens pendant le séjour dans cette Baie, nommée par les Naturels, *Tchinkîtâné*; Traite des Pelleteries. — Description de la Baie et de ses environs. — Productions terrestres et Animaux. — Description des Naturels et de leurs habillemens. — Population de la Baie. — Ses habitans connoissoient le fer et le cuivre. — Leurs Arts, leur industrie, leurs armes, leurs outils, leurs pirogues, leurs habitations, &c. — Paroissent avoir quelque idée d'un Etre suprême. — Ce qu'on peut juger de leur Gouvernement. — Leur habileté dans le commerce d'Échange. — Leur goût pour le Chant. — Leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. — Vocabulaire de la Langue de *Tchinkîtâné*. (Du 12 au 21 Août 1791.) 209

CHAP. V. DÉPART de *Tchinkîtâné*. — Reconnoissance de *Cloak-Bay*, du Détroit de *Cox*, et d'une partie de la Côte Occidentale des îles nommées par les Anglais îles de

Queen-Charlotte, et découvertes antérieurement par *la Pérouse*. — Découverte de trois bons Ports sur cette Côte. — Traite des Pelleteries. — Description de ces îles et de leurs habitans. — Arrivée devant *Nootka-Sound*. — On renonce au projet d'y mouiller, et l'on fait route pour la *Chine*. (Du 21 Août au 8 Septembre 1791.).... Page 288

CHAP. VI. CONJECTURE sur la manière dont a pu se peupler la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*; et Vues générales de cette Côte et des *deux Amériques* sous le rapport de la Civilisation 373

CHAP. VII. NAVIGATION de la Côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* aux îles *Sandwich*. — On s'y pourvoit de Rafraîchissemens sans y mouiller. — La hauteur perpendiculaire de quelques-unes des Montagnes de ces îles déterminée par approximation. — Recherches sur la question: à qui appartient la première découverte de ces îles? — Des îles *Sandwich* à *Macao*, en passant par l'Archipel de *Mari-Anne*. — Séjour à *Macao*. — L'introduction des Fourrures à la *Chine*, par les Ports du Midi, venoit d'être prohibée. — Considérations générales sur l'état actuel du commerce des Pelleteries, et sur ce qu'on en peut attendre pour l'avenir. (Du 8 Septembre au 6 Décembre 1791.) . 403

CHAP. VIII. DÉPART de *Macao*. — Traversée de la *Mer de Chine*. — Rectification de la Carte de cette Mer. — On passe par le Détroit de *Gaspar* entre les îles de *Banca* et de *Billiton*. — Nouvelle Carte des deux Détroits qui se présentent entre ces îles. — Préférence à donner à ces Détroits sur celui de *Banca*. — Navigation depuis le Détroit de *Gaspar* jusqu'à l'île de *France*. — Relâche et séjour au Port du *Nord-Ouest* de cette dernière île. (Du 6 Décembre 1791 au 18 Avril 1792.) 489

CHAP. IX et dernier. DÉPART de l'île de *France*. — Le *Solide* touche à l'île *Bourbon*, aujourd'hui l'île de *la Réunion*, pour y charger du Café. — Navigation de cette

île à celle de *Sainte-Hélène.* — Relâche à cette dernière île. — Instructions pour mouiller sur sa Rade. — Ressources qu'offre cette île. — Diverses considérations sur *Sainte-Hélène.* — Avantages de sa position et de celle de *Gibraltar*, pour la Nation qui occupe ces deux Rochers. — Navigation de *Sainte-Hélène* au Détroit de *Gibraltar.* — Le *Solide* fait son retour à *Toulon.* — Sur la durée des Voyages autour du Monde, et les moyens qui pourroient l'accourcir. — Éloges dus aux Armateurs du Navire, au Capitaine et à l'État-major. — Utilité des Méthodes nouvelles pour déterminer à la Mer la Position du Vaisseau. (Du 18 Avril au 14 Août 1792.) ..... Page 521

P. S. SUCCÈS de l'Expédition..... 578

VOCABULAIRE de *Wahîtahô* [ou *Santa-Christina* de *Mendaña*], une des îles de l'Archipel de *las Marquesas de Mendoça* 581

VOCABULAIRE de *Tchinkîtâné*, Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, à 57 degrés de Latitude Nord..... 585

ADDITIONS à la RELATION DU VOYAGE..... 593

I.re Pour l'INTRODUCTION ..... *Ibid.*

II.e Pour les îles *las Marquesas de Mendoça*..... 594

III.e Pour le Groupe d'îles situé dans le Nord-Ouest des *Marquesas de Mendoça*..... 602

Extrait du Journal du lieutenant *Hergest*..... 606

IV.e Pour l'île de *Tinian*..... 624

ERRATA et ADDITIONS..... 629

FIN de la Table des Matières du Tome I.

INTRODUCTION.

[Lue dans les Séances de l'Institut National des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 17 et le 22 Messidor, an V de l'Ere Française.]

Les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, séparées de l'Europe par une vaste Mer, et par un grand Continent qu'il faut prolonger du côté de l'Orient jusqu'à cinquante-sept ou cinquante-huit degrés de latitude Australe, pour le remonter ensuite, du côté de l'Occident, jusqu'à soixante degrés de latitude Boréale, ne furent connues que long-temps après que ses côtes du Nord-Est situées sur les mêmes Parallèles que celles du Nord-Ouest, eurent été soumises au joug européen, et même eurent subi plusieurs révolutions qui les ont seulement fait changer de Maîtres, sans jamais y rétablir la Nature dans ses droits. Trois siècles écoulés n'ont pas encore suffi à nous faire connoître toutes les côtes Occidentales de l'Amérique du Nord; la découverte s'en est faite par parties, et à des époques éloignées les unes des autres. Une interruption de cent années avoit fait oublier le succès des premières tentatives; il a fallu découvrir de nouveau ce qui déjà avoit été découvert. Ce n'est que vers le milieu de notre siècle que l'on a repris la trace des premières Expéditions; et l'on peut dire qu'avant cette époque, nous savions seulement que les Côtes du Nord-Ouest de l'Amérique devoient terminer sur le Grand-Océan l'Amérique septentrionale; mais nous n'avions pas même la certitude que l'Ancien et le Nouveau

Monde ne formoient pas au Nord une Terre continue, et que chaque Continent étoit une grande île.

Avant que de rendre compte du VOYAGE AUTOUR DU MONDE, fait en 1790, 91 et 92 par le capitaine ÉTIENNE MARCHAND, commandant le navire le SOLIDE, le premier que le Commerce de FRANCE ait hasardé vers ces Côtes lointaines, je vais rappeler sommairement les Découvertes anciennes qui nous procurèrent les premières notions de cette partie du Nouveau Continent. Je tâcherai, en me reportant au temps de chaque Découverte, de démêler quel motif décida chaque Expédition; et j'arriverai graduellement aux Voyages de notre temps, dont le succès a déterminé de nouvelles spéculations de commerce. La grandeur et les difficultés de l'entreprise ont dû y attacher une sorte d'attrait; mais ces opérations, avantageuses dans le début, et tant qu'elles ne furent pas traversées par une concurrence désordonnée, ne promettroient pas pour l'avenir un bénéfice capable de balancer les risques et de compenser la dépense, si elles n'étoient combinées avec sagesse, et contenues dans des limites qui ne peuvent être franchies, sans s'exposer volontairement à des pertes inévitables.

1537. CORTÈS. CORTÈS avoit conquis et soumis le MEXIQUE par la puissance de son génie, peut-être plus encore que par la supériorité des armes européennes; mais CHARLES-QUINT, satisfait, pour le moment, des trésors que lui assuroit cette première conquête, ou trop prudent pour confier à CORTÈS un grand pouvoir dans le nouvel Empire qu'il venoit de donner à l'ESPAGNE, voulut le rendre inutile pour qu'il ne fût pas dangereux. En lui accordant de grands titres d'honneur, il limita son autorité au commandement oiseux de Troupes réduites à l'inaction, lui interdit toute Expédition militaire sur

le Continent, et l'autorisa seulement à tenter au dehors un nouveau genre de gloire dans des Expéditions maritimes. Cette ame ardente, que de grandes conceptions jusqu'alors avoient occupée, accoutumée à ces succès brillans et inespérés que la Fortune tient toujours hors de la portée des hommes vulgaires, s'agita dans les entraves qu'un Monarque ombrageux vouloit mettre à son ambition : de nouveaux projets furent aussitôt exécutés que conçus ; et il se lança avec ardeur dans l'unique carrière qu'une autorité jalouse laissoit ouverte à son activité. Déjà, par ses Lieutenans, il avoit fait visiter le DARIEN, pour s'assurer s'il ne seroit pas possible de triompher des obstacles que la Nature pouvoit opposer à la jonction des deux OCÉANS; déjà il avoit fait reconnoître la côte Orientale de l'AMÉRIQUE du NORD, et rechercher si quelque Détroit n'offriroit pas un libre passage à la Navigation ; mais ses espérances ayant été trompées dans l'une et l'autre tentatives, il se borna aux Expéditions qui pouvoient se faire des Ports du MEXIQUE situés sur le GRAND-OCÉAN. De petites escadres furent successivement équipées ; mais l'inexpérience des Chefs perdit les unes, et les autres rentrèrent sans qu'aucune Découverte importante eût satisfait son ambition. Humilié, en quelque sorte, de cette suite de mauvais succès auxquels il n'étoit pas accoutumé, et qu'il imputoit à l'inhabileté et au défaut de constance dans la conduite des opérations, il ordonne, en 1537, un nouvel Armement qu'il met sous les ordres du chevalier FRANCISCO DE ULLOA à qui de longs services avoient acquis une réputation. Mais quand les Vaisseaux sont équipés et prêts à faire voile, las enfin de confier à d'autres l'exécution de ses projets et les intérêts de sa gloire, il prend le commandement en personne, monte la Capitane ; et, confiant à la Mer CORTÈS et sa fortune, il dirige sa course vers le Nord. Une longue

1537. CORTÈS.

1537. CORTÈS. suite de fatigues et des dangers dignes de lui se partagèrent les premiers temps de sa Navigation : son courage bouillant trouvoit enfin des obstacles qu'il ne pouvoit surmonter ; il y opposa le courage froid de la persévérance : et, après avoir lutté long-temps contre une mer courroucée que des Vaisseaux sillonnoient pour la première fois, il découvrit enfin la grande Péninsule de la CALIFORNIE qui eût été honorée de porter son nom, et il reconnut la plus grande partie de ce Golfe long et étroit qui est aujourd'hui connu sous le nom de MER VERMEILLE. La Découverte d'un pays aussi étendu eût pu suffire à la gloire de tout autre ; mais elle n'ajouta rien à celle de CORTÈS, et ne satisfit pas les grandes espérances qu'il avoit conçues [a].

1540. CORONADO et ALARÇON. ANTONIO DE MENDOÇA qui, peu de temps après, réunit, avec le titre de Vice-roi, la plénitude des pouvoirs, qui entre ses mains ne parut pas dangereuse, s'occupa de poursuivre les Découvertes au Nord. Les Expéditions avoient moins pour objet de découvrir de nouvelles Terres, que de chercher un Passage, une communication de l'Océan Atlantique à la Mer de l'Ouest, à travers l'AMÉRIQUE ; et ces recherches étoient excitées par la croyance qu'on accordoit à une fable. En 1500

[a] Voyez *Herrera*, Decad. V, Liv. 8, Chap. 9, 10. — Decad. VIII, Liv. 6, Chap. 14. = *Venegas*, *Hist. de la California*, 124. = *Lorenzana*, *Hist.* pag. 322. = *Robertson's Hist. of America*, Liv. V.

Reinold Forster, en parlant de l'Expédition de *Cortès*, dit qu'il revint *sans avoir rien fait [without having done any thing]* : il me semble que c'est trop la déprimer ; car enfin la *Californie* fut découverte ; et la connoissance qu'on acquit de l'existence de ce pays, fut un acheminement à des Découvertes plus importantes. Voyez *Voyages and Discoveries made in the North. By R. Forster. Translated from the German, London*, 1776. *in*-4°, pag. 448.

1540. CORONADO et ALARÇON.

ou 1501, GASPAR DE CORTEREAL, Portugais, homme de naissance, partit de LISBONE, arriva à TERRE-NEUVE, en visita la côte Orientale, se présenta à l'embouchure du fleuve SAINT-LAURENT, découvrit, au-dessus du cinquantième Parallèle, une Terre qu'il nomma TERRA DE LABRADOR, parce qu'il la jugea propre au labourage et à la culture, parvint enfin, en remontant vers le Nord, à l'entrée d'un Détroit auquel il imposa le nom de DÉTROIT D'ANIAN [a], et qui, plus de cent ans après, fut appelé DÉTROIT DE HUDSON, du nom du Navigateur anglais qui, en 1610, pénétra par ce Passage dans la Baie qui également a retenu son nom. CORTEREAL, supposant de bonne foi que le Détroit dont il avoit découvert l'entrée, devoit conduire dans la Mer des INDES ORIENTALES, se hâta de revenir à LISBONE pour y apporter la nouvelle de sa grande Découverte. Il en repartit l'année suivante pour se rendre aux INDES par son prétendu Passage; mais, depuis, on n'a jamais entendu parler ni de lui, ni de son Vaisseau : en 1502, MIGUEL DE CORTEREAL entreprit le même Voyage, pour aller à la recherche de son frère, et eut la même destinée : enfin, l'aîné de la famille, VASCO DE CORTEREAL, qu'une grande charge attachoit à la Cour, voulut équiper un Vaisseau et s'exposer lui-même aux hasards de la Navigation, dans l'espoir de retrouver GASPAR et MIGUEL; mais le Roi de Portugal qui l'affectionnoit particulièrement, et qui jugeoit que cette entreprise, périlleuse pour lui, seroit sans utilité pour ceux qu'il regrettoit, s'opposa, par un ordre de défense, à ce dévouement fraternel [b].

L'idée de cette communication des deux Mers par le Nord,

[a] C'étoit le nom de deux frères, compagnons de *Cortereal*.

[b] *Hakluytus posthumus*, or *Purchas his Pilgrimes*. *Lond.* 1625. f.° T. IV, pages 809 et 810.

1540. CORONADO et ALARÇON.

avoit pris faveur chez les Espagnols qui, non contens de la possession jusqu'alors exclusive d'un Monde nouveau, ambitionnoient toujours de partager avec les Portugais, les richesses que versoient en Europe, par leur canal, ces fameuses Contrées situées à l'Orient de l'ancien Continent : MENDOÇA occupé, comme son prédécesseur, du projet d'y parvenir, pensa que, si, en effet, le DÉTROIT D'ANIAN existoit, il pourroit, en le faisant chercher sur la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, découvrir sa sortie dans la Mer de l'Ouest.

C'est dans cette vue qu'en 1540, il expédia FRANCISCO-VASQUÈS CORONADO par terre, et FRANCISCO ALARÇON par mer, pour aller à la recherche du prétendu Détroit. ALARÇON ne s'éleva pas plus haut que le trente-sixième Parallèle. Son Vaisseau avoit essuyé des avaries ; les maladies commençoient à faire des progrès parmi l'Équipage ; et la terre, à cette hauteur, lui ayant paru se porter au Nord-Ouest, il craignit de se trop éloigner des troupes qui faisoient les recherches par terre sous la conduite de CORONADO ; il rebroussa chemin, et revint au Port d'où il étoit parti [a].

1542. CABRILLO.

LE MÊME projet fut repris, en 1542, par RODRIGUÈS DE CABRILLO, Portugais au service de l'Espagne. Il n'alla pas au-delà du quarante-quatrième degré de Latitude. Le très-grand froid qu'il éprouva à cette hauteur, les maladies, le manque de provisions, le mauvais état et les mauvaises qualités d'un Bâtiment peu propre à la Navigation de cette Mer, le forcèrent au retour avant que de s'être élevé jusqu'au Parallèle que ses Instructions lui avoient fixé. Il n'avoit fait aucune Découverte : seulement à la hauteur de 42 degrés (ou plus exactement de

[a] *Herrera, Descrip. de las Indias.* = *Laët. Novus Orbis.*

41 degrés ½) il avoit aperçu une Pointe de terre, à laquelle, en l'honneur du Vice-roi, il donna le nom de CAPO MENDOCINO; et depuis ce Cap, en redescendant jusqu'au Port de LA NATIVIDAD, situé à 19 degrés ¾, d'où il avoit été expédié, il reconnut que la Côte formoit une ligne continue, sans aucune interruption, aucune ouverture qui pût indiquer un Détroit [a]. 1542. CABRILLO.

LES ESPAGNOLS sembloient avoir perdu de vue les Découvertes au Nord, lorsqu'en 1578, un Navigateur anglais, que son Voyage autour du Monde et ses exploits ont également rendu célèbre, SIR FRANCIS DRAKE, après avoir, le premier de sa Nation, passé par le DÉTROIT DE MAGELLAN, à peine encore connu, et traversé, en ravageant les Possessions espagnoles, le GRAND-OCÉAN du Sud au Nord, attérit à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, à la hauteur de 48 degrés, à laquelle aucun Navigateur espagnol n'étoit encore parvenu; côtoya la terre, en redescendant, jusqu'à 37 degrés; à 38 degrés ½ de Latitude, découvrit le Port où il séjourna, et qui a conservé son nom; imposa celui de NEW ALBION [Nouvelle Albion] à toute la contrée dont il prit possession solennellement au nom d'ÉLIZABETH, reine d'ANGLETERRE [b]: et pour la première fois, l'AMÉRIQUE avoit vu flotter sur ses côtes Occidentales, le Pavillon de la GRANDE BRETAGNE, qui, si souvent depuis, y porta l'épouvante. 1578. DRAKE.

[a] *Laët. Novus Orbis.* Lib. VI, Cap. 19.

[b] *The World encompassed, by Fletcher. London*, 1653, *in*-4.°, pag. 64 et suiv. On lit dans cette Relation du Voyage de *Drake*, qu'il donna au pays qu'il découvrit, le nom de *Nouvelle-Albion* pour deux raisons: la première, parce que, par la nature des Bancs et des Rochers blancs dont la Côte est bordée, elle présente le même aspect que celle d'*Angleterre*: la seconde, parce qu'il étoit raisonnable et juste que cette Terre, jusqu'alors inconnue, portât le nom de la patrie du premier Navigateur qui y eût abordé.

1592. FUCA. Nous arrivons à des Découvertes qui long-temps ont été regardées comme des fictions : et si les recherches des Voyageurs de notre temps ont fait connoître qu'elles ne sont pas dépourvues de réalité; elles ont aussi prouvé que souvent la vérité s'y trouve confondue avec le mensonge : je veux parler des Expéditions de Fuca, de Viscaino et de l'amiral de Fuente.

Juan de Fuca, Grec de l'île de Céphalonie, dont le vrai nom étoit Apostolos Valerianos, avoit été employé plus de quarante ans au service de l'Espagne, en qualité de Matelot et de Pilote. A son retour de ses Voyages, se trouvant à Venise en 1596, il fit le récit de sa dernière Expédition à un Anglais, Michael Lock (ou Lok), qui consigna ce récit dans un écrit que Samuel Purchas nous a conservé dans sa *Collection de Voyages*.

Fuca, suivant le rapport qu'il fit, avoit été expédié du Port d'Acapulco, en 1592, par le Vice-roi du Mexique, avec une petite Caravelle et une Pinasse, pour découvrir la communication, par le Nord de l'Amérique, entre le Grand-Océan et l'Océan Atlantique. Il vit, entre le quarante-septième et le quarante-huitième Parallèle, que la terre couroit au Nord-Est, et présentoit une large Ouverture qui pouvoit être un Détroit : il s'y engagea et y navigua l'espace de vingt jours. En des endroits, est-il dit, la terre s'étendoit vers le Nord-Est; dans d'autres, vers le Nord-Ouest; et le Passage qui devenoit beaucoup plus large qu'il ne l'étoit à son ouverture, contenoit plusieurs îles. Fuca mit souvent à terre, et vit nombre d'habitans vêtus de peaux de bêtes : le pays lui parut très-fertile, et il abonde en or, en argent et en perles. Il parvint ainsi jusqu'à l'Océan Atlantique. Il avoit reconnu que le Détroit, sur toute sa longueur, est d'une largeur suffisante pour la Navigation; et l'embouchure par laquelle il y étoit entré, lui avoit paru avoir trente ou quarante lieues de large. Deux motifs le décidèrent alors

alors à faire son retour par le même Passage : d'une part, l'objet de sa mission étoit rempli ; la Communication des deux Mers, à travers le Continent de l'Amérique, étoit découverte : de l'autre, il craignoit que, s'il venoit à être attaqué par les Sauvages, ses forces ne fussent pas suffisantes pour résister à leur nombre. Il revint donc à ACAPULCO où il sollicita vainement, pendant deux ans, la récompense que lui sembloit mériter une Découverte qui ouvroit à l'Espagne une nouvelle source de richesse et de prospérité [a]. 1592. FUCA.

Tel est le récit abrégé qui nous a été conservé de l'Expédition de JUAN DE FUCA ; et l'on est assuré que tout ce qui en est rapporté n'est pas apocryphe, depuis qu'en 1787, le capitaine BERCLAY, et, en 1788, le capitaine DUNCAN avec son Vaisseau, et le capitaine MEARES par sa Chaloupe, ont, l'un et l'autre, reconnu vers 48 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude, une Entrée dont une partie a été visitée, et dont on a trouvé les bords habités par des hommes semblables à ceux dont le Navigateur espagnol a fait la description : on doit même croire, sur le témoignage de M. MEARES, qui a figuré cette Découverte [b] sur les Cartes qui accompagnent la Relation de ses Voyages [c], qu'en 1789, le Sloop américain le WASHINGTON, commandé par le capitaine GREY, étant entré par le DÉTROIT DE FUCA, a contourné par l'Est un grand Archipel dont l'étendue est de plus de cent soixante lieues sur une ligne Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qui comprend dans sa partie méridionale NOOTKA-SOUND, si connu par le troisième Voyage

[a] *Voyez* dans la Collection anglaise de *Purchas*, Tom. III, pag. 849-852, plusieurs Pièces relatives à cette Expédition. = *Voyez* aussi le *Traité des Tartares* par *Bergeron*, chap. 21, pag. 125 et suiv. *in*-4.°

[b] Voyez la Planche II.

[c] *Voyages made in the years 1788 et 1789, from China to the North-West Coast of America*, &c. *By John Meares*. London, 1790, *in*-4.°

1592. FUCA. du capitaine COOK. La même Relation et la même Carte indiquent aussi qu'en naviguant le long de la côte Orientale de cet Archipel, dans une grande Mer libre, le WASHINGTON a eu constamment la vue des hautes terres du Continent qui lui restoient dans l'Est. En admettant que la Route du Sloop américain soit bien constatée, on devroit une sorte de réparation à JUAN DE FUCA, et il seroit juste de lui faire honneur de ce qu'il y a de vrai dans la Relation que PURCHAS a publiée. On pourroit donc accorder que ce Navigateur a découvert l'Entrée ou le Détroit qui porte son nom, non pas un Détroit de 30 ou 40 lieues de largeur, mais de 4 ou 5 lieues; qu'après l'avoir traversé, il a pénétré dans la Mer intérieure ou le bassin qu'on annonce avoir été découvert dans ces derniers temps, par le WASHINGTON; qu'ayant parcouru 150 ou 160 lieues dans ce bassin, il n'a pas mis en doute qu'il ne dût le conduire à l'OCÉAN ATLANTIQUE; et que, sur cette présomption qu'il aura regardée comme une certitude, il s'est hâté de revenir sur ses pas pour annoncer sa Découverte, ainsi que l'avoit fait le Portugais CORTEREAL pour son DÉTROIT D'ANIAN, aujourd'hui le DÉTROIT DE HUDSON. Il est probable que la vérité de sa Relation se borne à l'Entrée qui porte le nom de FUCA, et peut-être à un grand bassin, ou une Mer intérieure, qui sépare un grand Archipel des hautes terres du Continent: mais rien ne semble moins prouvé, et, on peut le dire, rien n'est moins probable que sa prétendue Communication du GRAND-OCÉAN avec l'OCÉAN ATLANTIQUE; car si elle existoit, le Canal ne pourroit déboucher à l'Est que sur quelque point de la côte Occidentale de la Baie de HUDSON; et cette Côte a été visitée si soigneusement, et à plusieurs reprises, par les Anglais qui, depuis long-temps, ont des Établissemens fixes sur les Côtes de cette Mer intérieure, et qui

avoient connoissance de la Relation de Fuca, qu'il n'est pas permis de supposer que la Communication eût échappé à leurs recherches. Mais est-il bien certain que ce soit à Fuca que doit être fait le reproche d'avoir ajouté à sa Découverte? Je ne serois pas éloigné de croire que quelque ardent partisan du Passage par le Nord de l'Amérique, se sera permis, par une fraude officieuse, de proclamer la découverte de ce Passage, afin d'entretenir l'opinion régnante, qu'il devoit exister dans cette partie une Communication entre les deux Mers, et par ce moyen exciter les Navigateurs anglais à multiplier les efforts et les recherches qui pouvoient les conduire à cette Découverte. 1592. Fuca.

Quant à l'or, à l'argent et aux perles qui doivent se trouver dans le pays que Fuca dit avoir découvert; il paroît que les Espagnols eux-mêmes n'ajoutèrent pas plus de foi à cette séduisante annonce, que nous ne lui en accordons aujourd'hui, puisqu'ils ne donnèrent aucune suite à la Découverte. A l'époque où elle fut faite, toutes les têtes étoient si remplies de l'idée des richesses inépuisables que le Nouveau Monde devoit verser dans l'Ancien, que les Aventuriers se figuroient que, sur cette Terre nouvelle, tout étoit Or, et que toutes les coquilles de la mer devoient donner des Perles. On a bien retrouvé, dans ces derniers temps, les hommes vêtus de peaux de bêtes que Fuca y avoit vus; mais, jusqu'à présent, les perles et les métaux précieux ne se trouvent que dans la Relation de Purchas: et il se pourroit bien que la même main qui y a ouvert un Passage d'un Océan à l'autre, y eût aussi semé les richesses qui pouvoient présenter à ceux qui voudroient s'occuper de la recherche du Passage, l'assurance ou du moins l'espoir de se dédommager sur la route, des avances qu'ils auroient faites.

1602. VISCAINO et AGUILAR.

LA SECONDE Expédition sur laquelle, ou du moins sur une circonstance de laquelle on peut élever des doutes qui paroîtront fondés, est celle de l'amiral VISCAINO : des considérations politiques l'avoient déterminée.

L'arrivée de l'amiral DRAKE, en 1578, sur les côtes Occidentales de l'AMÉRIQUE, ainsi que l'entrée de CAVENDISH en 1587, et celle d'OLIVIER VAN NOORT, en 1598, dans le GRAND-OCÉAN, improprement appelé MER PACIFIQUE, avoient appris aux Espagnols que la porte de cette Mer dont, jusqu'alors, ils se regardoient comme les uniques propriétaires et les Souverains, étoit désormais ouverte à toutes les Nations. Cette certitude étoit faite pour alarmer des usurpateurs : en effet, l'Espagne pouvoit craindre que des Navigateurs, aussi entreprenans que les Anglais, aussi accoutumés aux longues Navigations, ne voulussent renouveler sur les côtes Occidentales de l'AMÉRIQUE, ces scènes de dévastation qui avoient signalé l'apparition des DRAKE et des CAVENDISH ; et que bientôt, encouragée par les premiers succès que l'antique valeur des Castillans n'avoit pas même tenté de disputer, l'ANGLETERRE ne conçût et n'exécutât le projet de former des Établissemens dans les parties du Nord qui n'étoient pas encore occupées par les Espagnols, et n'avoient même pas été reconnues par leurs Navigateurs. Ces Établissemens, à la vérité, les Anglais ne pouvoient se les procurer que par des envahissemens, qu'en violant envers les Naturels du pays, tous les droits de la Nature et des Gens ; mais l'exemple des Espagnols eût semblé peut-être justifier cette entreprise ; et, comme eux, les Anglais pouvoient se créer des motifs pour s'autoriser à opposer à ces droits, trop souvent méconnus ou éludés, le seul droit que reconnoissent les Conquérans, celui de la Force, qui ne légitime pas les usurpations aux yeux de la Raison et de la Justice,

mais qui, malheureusement, suffit pour opérer les conquêtes et les consolider. 1602. VISCAINO et AGUILAR.

Ces considérations, et le desir de trouver dans le voisinage du Cap MENDOCINO, un Port qui pût offrir, à la fois, aux Galions revenant des PHILIPPINES un abri contre les vents et un refuge contre les Croiseurs ennemis, décidèrent sans doute PHILIPPE III à ordonner à son Vice-roi du MEXIQUE, D. GASPAR DE ZUNIGA, Comte DE MONTEREY, de faire faire la Reconnoissance exacte des Côtes situées sur les Parallèles voisins de celui du Cap MENDOCINO, découvert, en 1542, par RODRIGUÈS CABRILLO.

SEBASTIAN VISCAINO fut chargé de cette mission, et fit voile d'ACAPULCO, le 5 de Mai 1602, avec deux Vaisseaux, une Frégate et une Chaloupe pontée. Il visita les havres et les îles auxquels il put aborder, et eut souvent à lutter contre les vents de Nord-Ouest qui sont les vents dominans sur cette Côte. Il parvint, enfin, à découvrir vers 36 degrés $\frac{2}{3}$ de latitude, un excellent Port auquel, en l'honneur du Vice-roi, il imposa le nom de PUERTO DE MONTEREY, et qui, depuis, est devenu le principal Établissement des Espagnols à la Côte du NORD-OUEST. VISCAINO remonta ensuite jusqu'à la hauteur du Cap MENDOCINO, par 41 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude, dont il prit connoissance; mais les maladies commençant à se déclarer sur ses Vaisseaux, il ne poussa pas ses recherches plus loin, et se hâta de faire son retour au Port d'ACAPULCO.

Le Port de MONTEREY est aujourd'hui trop connu, pour que cette partie des Découvertes de VISCAINO puisse donner lieu à aucune observation [a]; mais TORQUEMADA qui nous a conservé le récit de cette Expédition, dans sa *Monarquia*

[a] On trouvera de grands détails sur le Port et le Préside de *Monterey*, dans la Relation du Voyage de *la Pérouse* actuellement sous presse.

1602. VISCAINO et AGUILAR.

Indiana[a], ajoute que MARTIN DE AGUILAR, qui commandoit un des Bâtimens légers, ayant été séparé de l'Escadre par la violence des vents, parvint à doubler le Cap MENDOCINO qui, jusqu'alors, avoit été seulement aperçu; que, le 19 Janvier 1603, à trente lieues plus Nord que ce Cap, par 43 degrés de latitude, il découvrit un second Cap ou une Pointe à laquelle il donna le nom de CAPO BLANCO; qu'au-delà de celui-ci, la Côte commence à décliner plus à l'Est; qu'enfin, près de CAPO BLANCO, il découvrit une Entrée sûre et navigable qu'il prit pour l'embouchure d'une grande Rivière; mais que cette Entrée est un Détroit qui conduit à une grande Ville, nommée QUIVIRA; que la rapidité du courant empêcha qu'il ne pût remonter la Rivière; et que, forcé de renoncer à cette tentative, se rappelant d'ailleurs que la mission de VISCAINO n'avoit d'autre objet que de chercher et reconnoître un Port, et cet objet étant rempli, il avoit pris le parti de retourner à ACAPULCO.

Les Navigations de ces derniers temps ne nous ont procuré aucune lumière, ni sur cette Entrée de MARTIN DE AGUILAR, ni sur cette grande Ville de QUIVIRA. Les Espagnols assurent que, dans un Voyage fait en 1775[b], ils ont vainement cherché l'Entrée entre 45° 27′ et 45° 50′ de latitude; mais il semble qu'ils eussent eu plus d'espoir de la trouver, si leur recherche se fût portée sur les environs de CAPO BLANCO, situé vers 43 degrés. Le capitaine COOK, dans la Reconnoissance qu'il a faite, en 1778, de la côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, a attéri par une latitude plus Nord que celle de CAPO BLANCO, et n'a pu qu'apercevoir de loin cette partie

[a] Lib. V, chap. 45 et 55. = *Voyez* aussi les *Considérations géographiques et physiques, par Philippe Buache.* Paris, 1753, *in*-4.° pag. 33.

[b] *Voyez* ci-après à l'année 1775.

de la Côte; ses Découvertes ne commencent qu'à NOOTKA-SOUND, situé vers 49 degrés $\frac{2}{3}$ de latitude, c'est-à-dire, 5 ou 6 degrés au Nord de CAPO BLANCO. D'un autre côté, LA PÉROUSE qui, en 1786, a pris connoissance de ce Cap et des parties de côte qui en sont voisines au Nord et au Sud, n'a point aperçu l'Entrée d'AGUILAR : mais comme il se trouvoit alors à une assez grande distance de la terre, et qu'il n'a point fait une recherche particulière de cette Entrée, on n'en peut rien conclure contre son existence. Je n'ai pas connoissance que, plus récemment, aucun Navigateur ait cherché à éclaircir ce point de Géographie : et ce seroit porter, ce me semble, un jugement précipité, de décider, comme l'ont fait quelques Savans, qu'on ne doit point ajouter foi, sur ce point, à la Relation de TORQUEMADA. La plupart des Cartes géographiques et hydrographiques placent l'Entrée ou Rivière d'AGUILAR dans le Sud de CAPO BLANCO; mais TOMAS LOPEZ, dans sa Carte générale de l'AMÉRIQUE, publiée en 1772, la place à vingt lieues dans le Nord de ce Cap, par 44 degrés de latitude, avec cette simple indication : *Rio que corre a l'Oeste* [Rivière qui court à l'Ouest]; et il n'y est point fait mention de la grande Ville de QUIVIRA.

1602. VISCAINO et AGUILAR.

QUOIQUE la Découverte de FUCA et celle d'AGUILAR ne fussent pas généralement admises, on les voyoit cependant indiquées sur toutes les Cartes. Il n'en est pas de même de celles de l'amiral DE FUENTE; elles ne se trouvoient tracées que sur quelques Cartes systématiques; on croyoit même ne devoir plus s'occuper d'une Expédition dont on n'avoit entendu parler que long-temps après l'époque à laquelle elle est rapportée. Mais comme il est aujourd'hui démontré qu'elle n'est pas fabuleuse dans tous les points; que ce n'est pas un roman

1640. L'Amiral DE FUENTE.

1640. L'Amiral de Fuente.

totalement inventé pour exciter l'ardeur et les recherches des Aventuriers ; qu'il est donc probable que les Espagnols ont cru avoir un grand intérêt à l'ensevelir dans le plus profond oubli; il convient de la présenter avec quelque détail.

Vers le commencement de notre siècle, se répandit en Europe la Relation d'une Expédition faite en 1640, par un amiral Bartolomeo de Fuente ou de Fonte, suivant que son origine est espagnole ou portugaise, et de Fonta, selon quelques Auteurs. Cette Relation, dont on ignore la source, et qui est sous la forme d'une Lettre écrite par l'Amiral lui-même, parut, pour la première fois, à Londres, en 1708, dans un Ouvrage périodique, intitulé *Memoirs of the Curious* [Mémoires des Curieux], feuilles des mois d'Avril et de Juin. Elle a long-temps occupé les Géographes anglais, allemands et français ; et parmi ces derniers, Guillaume de Lisle et Philippe Buache ont publié, vers le milieu de ce siècle, de savantes Dissertations et des Systèmes ingénieux pour concilier les Découvertes de Fuente à la Côte Nord-Ouest de l'Amérique, avec ce que nous connoissions d'ailleurs de cette partie Septentrionale du nouveau Continent [a]. D'autres Géographes, et quelques Savans ont regardé la Relation de l'amiral de Fuente comme supposée et apocryphe : et du nombre de ceux-ci est le docteur Reinold Forster qui, avec George Forster, son fils, accompagna le capitaine Cook dans son second Voyage, et à qui nous devons une excellente *Histoire des Découvertes et des Voyages faits dans le*

[a] Voyez *Explication de la Carte des nouvelles Découvertes du Nord de la Mer du Sud, par Guill. de Lisle*, Paris, 1752, *in*-4.° = *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles Découvertes au Nord de la grande Mer du Sud, par Philippe Buache.* Paris, 1753, *in*-4.°. = *Voyez* aussi plusieurs Mémoires du Baron *d'Enghel* sur les mêmes sujets.

Nord

Nord [a]. L'énumération des raisons sur lesquelles les adversaires ont appuyé, de part et d'autre, cette longue et savante discussion qui a perdu beaucoup de son intérêt, me paroîtroit ici superflue; je me bornerai à présenter un Extrait des Découvertes de l'amiral de FUENTE, telles qu'on les lit dans la Lettre qu'on suppose écrite par lui-même; et je me permettrai seulement d'y joindre quelques observations. 1640. L'Amiral DE FUENTE.

L'ESPAGNE ne cessoit d'avoir les yeux ouverts sur les recherches que les Anglais multiplioient depuis 1607, époque du premier Voyage de HUDSON, pour s'ouvrir, par l'AMÉRIQUE, un Passage des Mers d'EUROPE à celles d'ASIE: instruite qu'en 1639, d'habiles Navigateurs de BOSTON, dans la NOUVELLE-ANGLETERRE, avoient fait de nouvelles tentatives pour parvenir à cette Découverte, elle ordonna, en 1640, l'armement, au Port du CALLAO de LIMA, d'une Escadre de quatre Vaisseaux, composée de l'*Espiritu-Santo*, que montoit l'amiral de FUENTE, commandant en chef l'Expédition; de la *Santa-Lucia*, montée par le vice-amiral Don DIEGO DE PENELOSSA; de *el Rosario*, par PEDRO BERNARDO; de *el Re Felipe*, par FELIPE DE RONQUILLO. L'Escadre mit à la voile le 3 Avril de la même année. Je passe sous silence les premiers temps de sa Navigation, pour me porter tout de suite à celui de ses Découvertes. Avant que d'être parvenu à la hauteur où elles commencent, l'Amiral avoit détaché PENELOSSA pour une mission particulière, et il poursuivit sa route avec les trois autres Vaisseaux.

Il ne s'étoit encore élevé qu'à 20 degrés de latitude Septentrionale, lorsqu'il fut favorisé par un vent frais du Sud-Sud-Est [b], qui souffla constamment du 26 Mai au 14 Juin, et

[a] *Reinold Forster's Northern Voyages and Discoveries*, &c., pag. 454.

[b] La latitude de 20 degrés est moins septentrionale que celle de la

1640. L'Amiral DE FUENTE. le porta jusqu'à 53 degrés de latitude Nord, où il découvrit l'embouchure d'une Riviere qu'il nomma RIO DE LOS REYES, et une autre qui fut nommée RIO DE HARO. Après avoir donné l'ordre au capitaine BERNARDO de reconnoître et remonter la seconde Rivière; le 22 Juin, il s'engagea dans la première. Il avoit été embarqué sur le Vaisseau commandant deux Missionnaires jésuites qui prétendoient s'être avancés, dans leurs Missions, jusqu'à 66 degrés de latitude Nord, et avoir fait des observations très-curieuses sur cette partie de l'AMÉRIQUE : un de ces deux Missionnaires fut détaché pour accompagner BERNARDO, et lui servir d'interprète auprès des Peuples qu'il visiteroit.

Avant que d'être parvenu à RIO DE LOS REYES, l'Amiral avoit parcouru environ 260 lieues dans les canaux tortueux que laissent entre elles les îles qui composent un grand Archipel auquel il donna le nom d'Archipel de SAN-LAZARO : ses chaloupes précédoient le Vaisseau à un mille de distance et sondoient les canaux. Quand il eut traversé l'Archipel, il fit voile dans la rivière de LOS REYES qu'il trouva très-navigable : son cours est, en général, Nord-Est et Sud-Ouest; mais elle change plusieurs fois de direction sur un espace de 60 lieues : à 20 lieues de son embouchure, est un Port qui fut nommé PUERTO DEL ARENA. En remontant RIO DE LOS REYES, on parvint, le 22 Juin, à LAGO BELLO, ou le Beau Lac. Au

Pointe la plus Sud de la *Californie;* et de cette hauteur, *Fuente*, suivant la Relation, s'est élevé jusqu'à 53 degrés avec un vent de *Sud-Sud-Est* qui a soufflé constamment pendant un mois. Rien n'est plus extraordinaire que ce vent *constant* de Sud-Sud-Est; car on sait que les Vaisseaux qui veulent remonter au Nord de la *Californie*, éprouvent les plus grandes difficultés et les plus longs retards dans leur route, parce que les vents, sur toute cette Côte, soufflent assez constamment du Nord ou du Nord-Ouest.

Midi de ce Lac, est une belle Ville indienne appelée CONASSET ; c'est (dit la Relation) un endroit fort agréable où les deux Missionnaires jésuites avoient séjourné pendant deux ans durant le cours de leur Mission. 1640. L'Amiral DE FUENTE.

Le 1.er Juillet, l'Amiral ayant laissé ses Vaisseaux dans un très-beau Port du LAGO BELLO, devant cette ville de CONASSET, fit voile (sans doute avec une chaloupe) vers une seconde rivière à laquelle il donna le nom de PARMENTIERS ou PARMENTIRE, un de ses compagnons de voyage. Il franchit huit Cataractes qui, prises ensemble, ont une hauteur perpendiculaire de trente-deux pieds au-dessus du niveau du Lac. Cette rivière le fit aboutir, le 6 de Juillet, à un autre grand Lac de 160 lieues de longueur, dans la direction Est-Nord-Est et Ouest-Sud-Ouest, et de 60 de large, sur une profondeur d'eau de 20 à 30 brasses, et de 60 dans quelques endroits. Ce Lac, qui fut nommé LAGO DE FUENTE, renferme un grand nombre d'îles grandes et petites, et une entre autres qui se fait remarquer par son étendue et par sa nombreuse population : toutes sont très-fertiles.

Le 14 Juillet, l'Amiral fit voile de la Pointe Est-Nord-Est du Lac de FUENTE, et traversa un autre Lac de 34 lieues de longueur et de 2 ou 3 de largeur, sur 20, 26 et 28 brasses d'eau : ce Lac reçut le nom d'ESTRECHO DE RONQUILLO, Détroit de RONQUILLO. Ce Détroit fut traversé dans l'espace de 10 heures, avec le vent et la marée favorables.

A mesure que l'Amiral s'avançoit plus à l'Est, il remarqua que le pays devenoit insensiblement plus mauvais. Il arriva, le 17 Juillet, devant une seconde Ville indienne ; et il apprit des habitans, qu'à peu de distance de la Ville, étoit mouillé un grand Vaisseau, dans un endroit où jamais Vaisseau ne s'étoit montré. Il fit voile vers ce Navire où il ne trouva qu'un homme âgé et un jeune homme ; mais, le 30 Juillet, le

1640. L'Amiral DE FUENTE.

Propriétaire du Vaisseau et tout l'Équipage se rendirent à bord; et l'Amiral sut par le capitaine SHAPELY qui le commandoit, que le Propriétaire du bâtiment, SAIMOUR GIBBONS, étoit le Major général de la plus grande Colonie de la Nouvelle-Angleterre, de MATECHUSETS (sans doute MASSACHUSET); et que le Vaisseau avoit été expédié d'un Port appelé BOSTON. Quoique les Instructions de l'Amiral portassent expressément de s'emparer de tout Navire qui seroit employé à la recherche d'un Passage à travers le NORD de l'AMÉRIQUE; comme celui-ci ne lui parut occupé que de la traite des Pelleteries, sans aucune vue de Découvertes, il ne jugea pas à propos de s'en saisir; et au contraire, il combla de présens le Propriétaire, le Capitaine et tout l'Équipage.

Voilà donc, suivant la Relation, une *Communication des deux Mers* bien établie; du côté de l'Est, le capitaine SHAPELY venoit de BOSTON; et l'amiral DE FUENTE, du côté de l'Ouest, venoit du CALLAO de LIMA.

Le 6 Août, l'Amiral se mit en route pour faire son retour. Il traversa, du Nord-Est au Sud-Ouest, le Lac et le Détroit de RONQUILLO et le Lac DE FUENTE, redescendit la Rivière PARMENTIERS, et, le 16 Août, rejoignit ses Vaisseaux devant la belle Ville de CONASSET, où il trouva toutes choses en bon état.

Il paroît que le capitaine BERNARDO, détaché pour l'Expédition du Nord, avoit cependant entretenu une correspondance suivie avec son Amiral; car on voit d'abord que BERNARDO avoit remonté la Rivière de HARO dont le courant est peu rapide et l'eau profonde de 4, 5, 6, 7 et 8 brasses; qu'en la remontant, il avoit commencé par faire route au Nord; qu'ensuite il s'étoit dirigé au Nord-Nord-Ouest, puis au Nord-Ouest; qu'alors il étoit entré dans un Lac rempli d'îles, dans lequel est une grande Péninsule, nommée CONIBASSET et très-peuplée, et qu'il

imposa au Lac le nom de VELASCO; qu'ayant laissé là son Vaisseau, il avoit fait usage, pour faire voile sur ce Lac, des chaloupes indiennes, appelées *Periagos* dans la langue des Naturels; qu'il y avoit parcouru 140 lieues à l'Ouest, et ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, et que cette Route l'avoit porté à 77 degrés de latitude. 1640. L'Amiral DE FUENTE.

Par une Lettre datée du 27 Juin, BERNARDO donne à l'Amiral de plus amples détails de sa Navigation dans l'intérieur de l'AMÉRIQUE; il lui mande qu'ayant laissé son Vaisseau dans le Lac VELASCO, entre l'île BERNARDA (que nous ne connoissions pas encore) et la Presqu'île CONIBASSET, il a descendu une Rivière qui sort du Lac, a trois Cataractes sur un espace de 80 lieues, et tombe dans la Mer de TARTARIE à 61 degrés; et que la Côte s'étend au Nord-Est: il ajoute qu'il a été accompagné dans ce Voyage, par le Missionnaire jésuite, par 36 Naturels du Pays dans leurs *Periagos*, et 20 Matelots espagnols [a].

Le 20 Août, un Indien apporta à l'Amiral qui, à son retour, avoit mouillé devant sa belle Ville de CONASSET, une seconde Lettre de BERNARDO, datée du 11 du même mois, par laquelle ce Capitaine lui mandoit qu'il étoit revenu de son Expédition au Nord, et l'assuroit qu'il n'existe point de Communication entre les deux Mers par le DÉTROIT DE DAVIS: il en donnoit pour preuve, que les Naturels du pays ayant conduit un de ses Matelots à la tête de ce Détroit, il

[a] On est étonné que l'Éditeur anglais de la Lettre de l'amiral *de Fuente*, auquel il est vraisemblable que nous sommes redevables de la partie romanesque dont, sans doute par un motif louable, il a cru devoir embellir son récit, ait une imagination si stérile: assurément, il n'est pas fécond en moyens; et l'on voit que son Voyage de *Fuente*, et son Voyage de *Bernardo*, dans l'intérieur de l'*Amérique*, sont calqués sur un même plan, et ne présentent, l'un et l'autre, que les mêmes incidens et les mêmes particularités.

1640. L'Amiral DE FUENTE. l'avoit vu terminé, à 80 degrés de latitude, par un Lac d'eau douce d'environ 30 milles de circuit; que, vers le Nord, s'élèvent des montagnes d'une hauteur prodigieuse; et qu'au Nord-Ouest du Lac, sont des glaces qui paroissent aussi anciennes que le Monde. Il ajoutoit que, d'une île nommée BASSET, il avoit fait voile au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est et au Nord-Est quart d'Est, jusqu'à 79 degrés de latitude; et qu'à cette hauteur, il avoit observé que la terre s'étend au Nord, et que la glace y est perpétuelle.

Enfin, une dernière Lettre de BERNARDO, écrite de MINHAUSET, autre Ville indienne située au-dessous de CONASSET, et sur la rive opposée, annonçoit à l'Amiral qu'il étoit arrivé le 29 Août au Port DEL ARENA, et qu'ayant remonté la Rivière de LOS REYES jusqu'à vingt lieues au-dessus de son embouchure, il y attendoit ses ordres.

L'Amiral ne tarda pas à les lui porter lui-même. Le 2 de Septembre, les Vaisseaux ayant embarqué le gibier et le poisson que le capitaine RONQUILLO avoit fait saler, en l'absence de l'Amiral, pour l'approvisionnement de l'Escadre, ainsi que cent tonneaux de Maïs, FUENTE fit voile de CONASSET, et le 5 du même mois, il laissa tomber l'ancre entre MINHAUSET et le Port DEL ARENA. Tous les Vaisseaux réunis descendirent la Rivière, eurent bientôt gagné la haute mer, et se rendirent au PÉROU; *ayant trouvé* (dit l'Amiral, en terminant sa Lettre) *qu'il n'existe point de Communication entre les deux Océans, par le Passage désigné sous la dénomination de* PASSAGE DU NORD-OUEST.

Cette conclusion de la Lettre de l'Amiral semble détruire tout ce qui y est rapporté de sa Navigation intérieure; car si, en effet, après être entré dans une Rivière située à 53 degrés de latitude, et en tenant constamment une Route qui

le portoit vers l'Est, il est parvenu, par d'autres Rivières et des Lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le Vaisseau du capitaine SHAPELY qui venoit de BOSTON, et conséquemment de l'Est; il est certain qu'il y auroit une Communication ouverte entre les deux Océans par le NORD de l'AMÉRIQUE. On pourroit croire, si tous les détails de cette Navigation intérieure se trouvent réellement dans la Lettre originale, qu'en disant que le Passage cherché n'existe pas, l'Amiral a entendu que la partie septentrionale du Continent américain n'est pas partagée par un Détroit ou Canal continu, et navigable par les Vaisseaux sur toute sa longueur, comme la partie méridionale est divisée par le DÉTROIT DE MAGELLAN; et que la communication des Mers par le Nord est interrompue par les Cataractes de la Rivière PARMENTIERS, lesquelles exigent ou un portage, ou un transversement dans des Embarcations qui puissent franchir les Cataractes. Mais si, comme plusieurs motifs portent à le croire, quelque zélé promoteur de la recherche du Passage, instruit qu'en 1640, un Amiral espagnol avoit découvert, à 53 degrés de latitude, un grand Archipel, et une grande Rivière navigable dont le lit se prolonge sur la direction du Nord-Est, a bâti sur cette base un édifice fantastique, a tracé sur le papier des Rivières et des Lacs imaginaires, qui établissent une Communication courte et facile entre les deux Mers; ne seroit-il pas possible que cet Éditeur d'une prétendue Lettre de FUENTE, après avoir intercalé dans une Relation vraie tout ce qui pouvoit faire croire au Passage [a], tout ce qui devoit exciter le zèle et les efforts de ses compatriotes à rivaliser une Découverte

1640. L'Amiral DE FUENTE.

[a] J'ai supprimé de la Relation tout ce qui a rapport aux productions naturelles du pays, aux animaux terrestres, aux oiseaux, aux poissons, aux descriptions des lieux et des habitans, et une infinité de détails nautiques et

1640. L'Amiral de Fuente.

supposée des Espagnols, eût eu une distraction, et ne se fût pas aperçu que les derniers mots qu'il fait écrire à l'Amiral, et qu'il est probable qu'il a écrits, savoir, qu'*il n'existe point de Passage*, suffisent pour faire suspecter la réalité de la Relation, et pour envelopper dans une proscription commune le roman et la vérité.

Le docteur Reinold Forster veut que la Relation de l'amiral de Fuente soit reléguée dans la classe des *Voyages imaginaires:* il n'hésite même pas à la comparer à une Relation anglaise de Daniel Foe, connue sous le titre de *Nouveau Voyage autour du Monde par une route qui, jusqu'à présent, n'a été pratiquée par aucun Navigateur* [a]. J'avoue cependant que, si les raisons par lesquelles ce Savant cherche à se fortifier dans son incrédulité, étoient les seules qu'on pût opposer à la Lettre publiée sous le nom de Fuente, je ne croirois pas que l'on fût fondé à conclure que la Lettre est apocryphe. « Nous ne nous en rapporterons, dit M. Forster [b], à aucun des Auteurs qui ont attaqué l'authenticité de la Relation; mais, après qu'en 1775, les Espagnols ont reconnu avec soin la Côte du Nord de l'Amérique [c]; après que l'immortel Cook a visité la même Côte; après que les Aventuriers russes se sont adonnés à la fréquenter et l'ont fouillée plus que jamais; enfin, après que la Compagnie de Hudson, très-récemment encore, a fait faire un Voyage par terre, de la Baie de Hudson à la Mer Glaciale; il est difficile de concevoir dans quelles parties on pourra placer l'Archipel de San Lazaro, la Rivière de Los Reyes, le

de diverses particularités qui donnent à l'ensemble l'apparence de la vérité.

[a] *Foe's new Voyage round the World, by a course never sailed before.*

[b] *Reinold Forster's Nothern Voyages and Discoveries.* Page 454.

[c] On verra ci-après, à sa date, comment fut fait ce Voyage de 1775, et ce qu'il étoit possible d'en attendre.

Lac

Lac Bello, la Rivière Parmentiers, le Lac de Fuente, le Détroit de Ronquillo, découverts par l'Amiral, ainsi que la Rivière de Haro, le Lac Velasco, et la Péninsule Conibasset de son capitaine Bernardo, qui tous se trouvent nommés et décrits dans la Relation, ou plutôt dans la rêverie de l'amiral de Fuente ».

1640. L'Amiral de Fuente.

Quelque estime que j'aye pour la grande érudition, le génie observateur et la sagacité de M. Forster, je ne puis me dissimuler la foiblesse de ces objections : elles s'évanouissent si elles sont rapprochées des faits.

On verra ci-après dans les Voyages des Espagnols, du capitaine Cook et des Russes, sur lesquels M. Forster s'appuie : 1.° Que les Espagnols, dans leur Voyage de 1775, en remontant de 47 degrés $\frac{2}{3}$ jusqu'à 57 degrés de latitude Nord, ont navigué à une trop grande distance de la terre pour jamais en avoir la vue ; et qu'en redescendant, ce ne fut que par 47 degrés qu'ils commencèrent à distinguer et reconnoître les Anses, les Caps, &c : 2.° Que le capitaine Cook a été privé de la vue de la terre depuis le 50.me jusqu'au 56.me Parallèle : 3.° Que les Russes, dans ceux de leurs voyages que nous connoissons, ne sont jamais descendus au-dessous du 56.me degré de latitude[a] : ainsi, ni les Russes, ni Cook, ni les Espagnols, n'ont jamais été à portée de vérifier une Découverte que la Relation de Fuente place à 53 degrés.

Quant à l'objection que fournit à M. Forster le Voyage

[a] Quand je dis que les Russes ne sont pas descendus au-dessous de 56 degrés de latitude ; je n'entends pas parler des îles *Aleutiennes* qui sont une dépendance de l'*Amérique* et dont les plus méridionales s'étendent sous le 51.e Parallèle : il ne s'agit ici que de la grande Côte Occidentale du Continent, éloignée d'environ trois cents lieues dans l'Est des plus orientales des *Aleutiennes*.

1640. L'Amiral de Fuente. par terre de la Baie de Hudson à la Mer Glaciale, elle ne me paroît pas plus solide. Les Voyages de M. Hearnes et autres, qui tous sont partis des Parallèles de 59 ou de 60 degrés, et se sont élevés dans le Nord tant que la Terre les a pu porter, ne prouvent rien contre la réalité d'une Découverte qui doit être placée au 53.me Parallèle. On pourroit bien plutôt argumenter d'après les recherches qui ont été faites dans le pays situé à l'Occident de la partie méridionale de la Baie de Hudson vers le Parallèle de 53 degrés; mais cette Reconnoissance qui, jusqu'à présent, ne paroît pas s'être portée au-delà de 300 ou 350 lieues à l'Occident, pourroit seulement prouver qu'il n'existe pas dans cette partie une Communication des deux Mers; mais non pas qu'à 200 ou 300 lieues à l'Ouest du terme de cette Reconnoissance, l'Amiral de Fuente n'a pas découvert sur la Côte Occidentale de l'Amérique, un grand Archipel, une grande Rivière navigable et des Lacs où les chaloupes peuvent entrer.

Il me semble que, d'après les connoissances que nous ont procurées sur cette partie les Navigateurs qui l'ont visitée en 1786-87-88 et 89, il est possible de démêler dans la Lettre de l'amiral de Fuente, ce qui est la vérité de ce qui appartient à la fiction; et rien n'est plus commun que les fictions dans les anciennes Relations des Espagnols. Certainement, je ne croirai pas que l'Amiral, avec le seul secours de la Marée montante, ait franchi, dans sa chaloupe, des Cataractes de 32 pieds de hauteur perpendiculaire : je ne croirai pas à ce grand Lago de Fuente, rempli de grandes îles habitées; je ne croirai pas à ces grandes Villes dans un pays où l'on n'en a jamais vu; ni à ces Naturels si humains, si hospitaliers, qui approvisionnent abondamment l'Escadre et pourvoient à tous ses besoins, et qui, quoique devant parler des langues

différentes, sont tous également entendus par les Espagnols : je ne croirai pas non plus à ce grand Lac VELASCO, dans lequel le capitaine BERNARDO, après avoir fait 140 lieues à l'Ouest, en parcourt ensuite 436 à l'Est-Nord-Est, direction qui, du point d'où il part, auroit dû le faire arriver à 60 degrés de latitude, et qui le transporte, comme par enchantement, à 77 et même à 79 degrés : je ne croirai pas à la rencontre du Vaisseau bostonien du capitaine SHAPELY, que l'Amiral va visiter avec sa chaloupe, sans doute à la côte Occidentale de la BAIE DE HUDSON : enfin, je ne croirai pas que, dans un pays inconnu, à travers des Lacs, des Détroits, des Rivières, des Cataractes, on puisse terminer dans l'espace de *deux mois* une Navigation de *six cents lieues* pour aller, et *six cents lieues* pour revenir. Tout cet amas de merveilles et d'absurdités est, si je puis le dire, la fable du Poëme; c'est, si l'on veut, l'amorce que l'Éditeur anglais de la Lettre de FUENTE a présentée à l'avidité des Aventuriers qu'il veut engager à poursuivre la recherche d'un Passage par le NORD de l'AMÉRIQUE; mais voyons si, au milieu de toutes ces exagérations, au milieu de tout ce qui n'est pas vrai, nous ne démêlerons pas un fait, une vérité.

1640. L'Amiral DE FUENTE.

Les Historiens espagnols n'ont fait aucune mention du Voyage de FUENTE, je ne sais même si cet Amiral est seulement nommé dans les Histoires de l'AMÉRIQUE; mais leur silence sur cet événement ne seroit pas une preuve que le Voyage n'a pas été fait. Les Découvertes des Voyageurs modernes des autres Nations, moins réservés que ne le furent, dans les temps passés, ceux de l'AMÉRIQUE espagnole à qui le secret étoit commandé, et qui, en général, l'ont trop bien gardé, peuvent jeter un grand jour sur les Découvertes des anciens Navigateurs. On est assuré que, dans l'intervalle de 1786 à 1789, LA PÉROUSE, et, après lui,

1640. L'Amiral DE FUENTE.

les Navigateurs Anglais et les Américains des ÉTATS-UNIS, que le commerce des Pelleteries a fait affluer à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, ont découvert et visité, entre le 47.me et le 56.me Parallèle, près de 200 lieues de Côtes, où le capitaine COOK, avant ces époques, avoit déjà découvert dans la partie méridionale, le Point de NOOTKA-SOUND. Tout cet espace, qui comprend au Sud l'ENTRÉE ou le DÉTROIT de FUCA, et au Nord, d'autres ENTRÉES, dont plusieurs ont été reconnues et où des Vaisseaux ont mouillé, ne présente, sur toute sa longueur, qu'une suite d'îles groupées qui forment entre elles des canaux sans nombre; et l'on en voit plusieurs à la hauteur de 53 degrés à laquelle FUENTE place son Archipel de SAN-LAZARO et son RIO DE LOS REYES. Si l'on admet que cet Amiral, après avoir traversé l'Archipel, soit parvenu dans cette grande Mer où le capitaine MEARES assure qu'en 1789, le Sloop américain, le WASHINGTON, a navigué, laissant l'Archipel à l'Ouest, et voyant les Terres du Continent à l'Est, on peut croire que FUENTE, apercevant devant lui la grande Terre, a dirigé sa route sur elle; que parvenu à la Côte, il y a découvert, à 53 degrés de latitude, une grande Rivière où il a fait entrer ses Vaisseaux; et que ses chaloupes, en la remontant, ont pu se porter jusqu'au Lac où est située la source de la Rivière [a]. On conçoit ensuite que l'Amiral, ou l'Éditeur

[a] Je dirai ici, en anticipant sur les temps, qu'en 1786, *la Pérouse* découvrit, à une assez grande distance à l'Ouest du Continent, une suite de Terres, ou d'îles, dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude : il s'assura qu'elles sont séparées de la grande Terre par un Canal, ou un long Golfe d'environ 20 lieues de largeur; et après avoir traversé ce Canal, de l'Ouest à l'Est, il découvrit dans l'Est des premières Terres, vers 52 degrés et demi, un grand Archipel qui n'est pas encore le Continent, mais au-delà duquel il distinguoit les hautes Terres qui y appartiennent. En 1788, le capitaine *Duncan* a visité la côte Orientale des premières terres qu'avoit

de sa Lettre, a pu accompagner ces faits vraisemblables, et peut-être vrais, de tous les accessoires romanesques qui ont décidé quelques Savans à rejeter cette Relation dans la classe

1640. L'Amiral DE FUENTE.

découvertes *la Pérouse*, et la côte Occidentale de l'Archipel situé à l'Est de ces Terres; il a trouvé que cet Archipel présentoit un nombre considérable d'Ouvertures, d'Entrées, de Passages, &c. Enfin, en 1789, le capitaine *Grey* du Sloop des *États-Unis* le *Washington*, après avoir traversé le Détroit de *Fuca* qui termine au Sud le grand Archipel, entra *(dit-on)* dans une Mer libre, côtoya la bande Orientale de cet Archipel, et eut constamment, dans l'Est, et à un grand éloignement, la vue des hautes Terres du Continent.

En comparant avec ces Découvertes de notre temps *(dont je suppose les rapports exacts)*, ce qu'on lit dans la Relation de *Fuente*, on pourroit peut-être supposer que l'Amiral, porté au large par des vents contraires, auroit d'abord reconnu la côte Occidentale des premières Terres, les plus éloignées du Continent, et dont le milieu est situé vers 53 degrés de latitude; qu'ayant traversé ces Terres qui présentent plusieurs Canaux, dans lesquels un Courant établi peut donner à un long Détroit l'apparence d'une Rivière, il se sera trouvé dans le Golfe qui sépare ces premières Terres ou îles du grand Archipel de l'Est; que, parvenu, en faisant route à l'Est, à ce second Archipel, qu'il aura pris pour le Continent, il y aura abordé, vers 53 degrés de latitude, à quelqu'une de ces nombreuses Ouvertures que le capitaine *Duncan* y a découvertes; qu'engagé dans cette Ouverture qu'il aura prise pour l'embouchure d'une Rivière, il l'aura remontée vers le Nord-Est; que cette route l'aura fait parvenir à cette Mer intérieure que le *Washington* a découverte; et que, la prenant pour un grand Lac, et l'ayant traversée de l'Ouest à l'Est, il sera parvenu à la côte du Continent, où il aura trouvé quelque embouchure de Rivière, par laquelle il aura pu pénétrer, jusqu'à une certaine distance, dans l'intérieur des terres, &c.

Ces suppositions, sans doute, n'offrent rien d'invraisemblable; mais il ne se présente aucun moyen de vérifier les faits. Cependant, j'incline plutôt à croire que l'Archipel auquel *Fuente* a imposé le nom d'Archipel de *San Lazaro*, est celui qui se trouve le plus voisin du Continent, celui qui s'y rejoint par ses Extrémités du Nord et du Sud, et dans l'Est duquel est située cette grande Mer libre qui le sépare du Continent. Ce qui me porte à le penser, c'est que suivant la Relation, *Fuente* a parcouru 260 lieues espagnoles, ou près de 300 lieues marines, dans les canaux tortueux de son Archipel de *San-Lazaro*; et que nous savons que l'Archipel que *la Pérouse* a découvert à vingt lieues au large du continent, n'a pas plus de 20 lieues marines dans sa plus grande largeur.

J'invite le Lecteur à jeter les yeux

1640. L'Amiral de Fuente. des Voyages imaginaires : mais il pourra n'en être pas moins vrai que, à 53 degrés de latitude, l'Amiral a navigué à travers un Archipel, qu'au-delà, il a trouvé une Mer libre, une Côte habitée, une grande Rivière et des Lacs ; et que, tandis que lui, en sortant de l'Archipel se dirigeoit vers l'Est, son capitaine Bernardo s'est porté dans le Nord de ce même bassin, où il a pu trouver quelque Rivière, quelque Entrée, quelque Lac, qui lui auront permis de pousser sa course vers le Nord, assez avant dans les terres. Tout ce que, dans ces derniers temps, nous avons retrouvé des anciennes Découvertes dont on nioit la réalité, parce que, en les niant, on étoit dispensé de les chercher, les îles de Salomon de Mendaña, la Sagittaria et autres îles de Quiros, sa Tierra Austral del Espiritu Santo, les îles Sandwich, &c., nous imposent l'obligation d'être très-réservés à prononcer que ce que nous n'avons pas encore retrouvé n'existe pas. On ne peut douter que le Gouvernement espagnol n'en sache beaucoup plus sur la partie du Nord-Ouest de l'Amérique, que nous n'en pouvons deviner ; mais il n'est pas moins certain qu'il est peu disposé à permettre que ce qu'il en connoît soit connu des autres Nations [a].

sur la Carte qui appartient aux Voyages de *Meares*, et à relire cette Note quand il aura pris connoissance des Voyages de *la Pérouse*, de *Duncan*, de *Grey* et autres, qui se trouvent ici à la suite de l'Histoire des Navigations des Espagnols. (Voyez Pl. II.)

[a] L'*Espagne* a semblé affecter jusqu'à présent de regarder comme apocryphe la Relation de *Fuente*, et de confirmer l'opinion qui s'étoit établie, que sa Découverte est une Fable. On lit dans un Ouvrage espagnol, ayant pour titre, *Noticia de California*, dédié à Sa Majesté Catholique, publié sous l'approbation du Conseil de *las Indias*, et avec toutes les Permissions et les Censures exigées (*Madrid*, 1757. *In*-4.° p. 436) : qu'à l'égard des Découvertes de *Fuca* et de *Fonta* (ou *Fuente*) tous les motifs d'honnêteté et de bonne foi obligent à déclarer qu'on ne doit pas faire fond sur les Relations qui nous les ont annoncées. « Si l'on me demande à présent, ajoute l'Auteur, quelles Rivières, quels Lacs, quelles

1728. BERING et TSCHIRICOW. I.er Voyage.

L'EXAMEN auquel je me suis livré, du Voyage de l'amiral DE FUENTE, m'a mis dans le cas d'indiquer, par anticipation, des Découvertes qui appartiennent à des époques très-récentes; mais je reprends l'ordre chronologique des Voyages.

La dernière Expédition dont l'Histoire nous ait transmis les détails authentiques, étoit, comme on l'a vu, celle de VISCAINO en 1602; et j'ai exposé ce qu'on pouvoit présumer de celle de FUENTE, en 1640. A compter de celle-ci, un siècle entier s'est écoulé sans qu'aucune Nation ait paru s'occuper des Côtes Occidentales de l'AMÉRIQUE du NORD. On doit croire néanmoins que, si l'ESPAGNE n'a fait aucune Expédition maritime, elle n'a pas négligé de pousser par terre ses Découvertes au Nord; mais ses Historiens se taisent sur le succès de ces entreprises : on sait seulement que les excursions qu'elle ordonna, à différentes époques, conduisirent d'abord à découvrir, à l'Est de la CALIFORNIE, les Provinces de SONORA et CINALOA, la plus riche portion de cette Terre

en malheurs si féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du Monde [a].

Cependant la RUSSIE qui cherchoit à étendre vers l'Orient le territoire déjà trop étendu sur lequel son Tzar faisoit peser sa domination, poussa ses Découvertes de ce côté jusqu'à l'extrême

Nations, &c., à l'exception de ce qui est connu par les Découvertes des Russes, doivent se trouver sur la côte de l'Amérique, à partir de la *Californie* et du *Nouveau Mexique*, vers le Nord, sur un espace de *cinquante degrés* (mille lieues) en latitude; je n'ai pas honte de répondre sans hésiter, et d'un seul mot : *Yo no lo sè;* je l'ignore, je n'en sais rien. »

Le soin d'accréditer cette opinion a pu avoir son motif dans une politique dont la marche n'est pas nouvelle : l'*Espagne*, en déclarant qu'elle ne croyoit pas aux Découvertes de *Fuca* et de *Fuente*, a voulu que les autres Nations n'y crussent pas non plus, et ne fissent aucune tentative pour les retrouver.

[a] *Voltaire*, Tragédie d'*Alzire*.

1728. BERING et TSCHIRICOW. I.er Voyage.

frontière de l'ASIE, et ne renonçoit pas à l'espoir de joindre un jour à ses vastes Domaines de l'Ancien Monde quelque portion du nouveau Continent. Ses espérances ne paroissoient pas dénuées de fondement : ses Coureurs, ses Cosaques ne pouvoient à la fin manquer d'atteindre l'AMÉRIQUE ; soit que les deux Continens fussent unis par le Nord et formassent une Terre continue ; soit qu'ils fussent séparés par un Détroit : car, dans cette dernière hypothèse, on pouvoit croire que les deux grandes Divisions de la Terre se rapprochoient assez des dimensions que leur assignoient les combinaisons des Géographes, pour que le Détroit, s'il existoit, ne présentât qu'un espace de mer peu considérable, et tel qu'il pût être franchi par les embarcations du pays, sur-tout avec la certitude de rencontrer, à peu de distance, les Terres Occidentales de l'AMÉRIQUE.

Mais on avoit peu d'espoir, il en faut convenir, que des Aventuriers, sans aucune connoissance de l'Art de la Navigation, et qui, Chasseurs par état, tentoient de temps à autre la fortune sur la Mer, pour étendre leur chasse sur les îles voisines du KAMTSCHATKA, pussent procurer des éclaircissemens qui ne laissassent aucun doute sur la situation relative de l'ASIE et de l'AMÉRIQUE : naviguant d'une île à l'autre, dans le Bassin formé par les Côtes NORD-EST de la première, et les Côtes NORD-OUEST de la seconde, il eût été possible que, sans s'en douter, ils eussent abordé à quelque Pointe avancée du Continent américain ; et qu'y trouvant les mêmes animaux qu'ils poursuivoient sur les îles, il ne leur vînt pas en la pensée qu'ils avoient passé d'un Monde dans un autre. On ne pouvoit donc obtenir des connoissances certaines à cet égard, que par une Expédition concertée qui devoit n'être confiée qu'aux Marins les plus expérimentés. PIERRE I, à qui la moitié d'un grand Continent, échue dans son lot, ne sembloit pas encore suffisante,

suffisante, traça de sa propre main, peu de temps avant sa mort, les Instructions d'un Voyage dont l'objet, qui l'occupoit depuis plusieurs années, étoit de s'assurer si l'Asie étoit séparée de l'Amérique par un Détroit : bien déterminé, sans doute, à ne pas regarder ce Détroit, s'il existoit, comme une borne que la Nature eût mise à son ambition et à son Empire. 1728. Bering et Tschiricow. I.er Voyage.

Mais toute la Marine du Kamtschatka n'étoit pas capable de fournir les vaisseaux et les hommes propres à cette Expédition : il fallut ordonner d'avance le rassemblement de tous les matériaux nécessaires pour la construction et l'équipement des Vaisseaux, et envoyer de Russie, des Capitaines, des Officiers et des Gens de mer. Vitus Bering [a], Danois d'origine, et le Russe Alexoi Tschiricow, furent choisis pour exécuter cette partie du testament de Pierre le Grand, dont la volonté dernière, plus respectée que celle de notre Louis le Grand, survécut à un pouvoir qui n'étoit plus, mais dont le souvenir commandoit encore l'obéissance. Bering étoit Capitaine Commandant, ou Commodore, dans la Marine de Russie; Tschiricow avoit le grade de Capitaine : le Danois, employé depuis long-temps au service du Tzar, avoit donné des preuves d'une grande habileté ; le Russe étoit digne de le seconder.

L'équipement des deux Vaisseaux destinés pour l'Expédition projetée, les premiers qui eussent été construits à une des extrémités de la Terre à peine connue, ne purent être prêts à prendre la mer avant l'année 1728 ; et le 20 Juillet, Bering fit voile de l'Embouchure de la Rivière de Kamtschatka. Il dirigea sa route vers le Nord-Est suivant la direction de la Côte d'Asie dont il ne perdit jamais la vue. Le 15 d'Août, il étoit parvenu, par 67 degrés 18 minutes de latitude Nord, à la vue d'un

[a] Quelques Auteurs écrivent *Beerings*, les Anglais *Behring* : *Muller* (dans la traduction française) écrit *Bering* ; et j'ai cru devoir suivre son orthographe.

1728. BERING et TSCHIRICOW. I.er Voyage.

Cap au Nord duquel la Côte couroit à l'Ouest. Il n'eut point connoissance dans ce premier Voyage, de la Côte de l'AMÉRIQUE, et revint au Port d'où il étoit parti [a].

WILLIAM COXE, dans son *Histoire des nouvelles Découvertes des Russes*, dit que « BERING, parvenu à la hauteur de 67° 18′, conclut trop tôt qu'il avoit dépassé l'extrémité Orientale de l'ASIE; et que, s'il eût continué de suivre la Côte, il eût reconnu que ce qu'il avoit pris pour l'OCÉAN DU NORD, n'étoit qu'une grande Baie profonde [b] ».

M. COXE commet ici une erreur que, sans doute, il eût rectifiée, si, au temps où il écrivoit (avant l'année 1780), il eût pu connoître les Découvertes du capitaine COOK dans cette partie. Les Observations de ce célèbre Navigateur ont fixé la latitude du Cap le plus Oriental de l'ASIE à 66° 5′ [c]: et si BERING s'est en effet élevé jusqu'à 67° 18′ [d], il étoit parvenu à une latitude plus Nord d'environ un degré un quart que celle de la partie la plus orientale de l'ancien Continent: il étoit donc entré dans l'OCÉAN BORÉAL; et, sans le savoir, il avoit passé par le Détroit qui sépare les deux Mondes; le problème étoit résolu. La postérité équitable a imposé à ce Détroit le nom de DÉTROIT DE BERING; et sa réalité a remplacé la fable du DÉTROIT D'ANIAN.

1729. Les mêmes. II.e Voyage.

UN SECOND Voyage fut entrepris, en 1729, par les mêmes Navigateurs; mais il ne procura aucune nouvelle connoissance.

[a] Voyez les *Voyages et Découvertes des Russes*, par *Muller*, trad. de l'allemand. Tome I.er, pages 147 et suiv.

[b] *Russian Discoveries, by W. Coxe. London*, 1780. *In*-4.°, p. 323, Note *.

[c] Voyez *the Original Astronomical Observations made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean*, &c. *By W. Bayly. London*, 1782. *In*-4.°, p. 350.

[d] *Reinold Forster* dit que *Bering* s'éleva, dans ce premier voyage, jusqu'à 76 degrés de latit. (*Northern Voyages and Discoveries*, page 481): je présume que c'est une faute d'impression.

1741. BERING et TSCHIRICOW. III.e Voyage.

CE NE FUT qu'en 1741 que BERING et TSCHIRIKOW, pour la troisième fois, firent voile du KAMTSCHATKA, le 4 de Juin, avec l'intention, après s'être élevés jusqu'à 50 degrés de latitude Nord, de pousser leur route à l'Est jusqu'à la rencontre du Continent de l'AMÉRIQUE. Mais, dès le 20 du même mois, les Vaisseaux furent séparés par un coup de vent; et la brume ne permit pas qu'après la tempête ils se rejoignissent.

Le 18 Juillet, BERING découvrit le Continent de l'AMÉRIQUE à 58° 28′ de latitude; et, suivant son Estime, à 50 degrés [a] à l'Est du Méridien d'AWATSCHA, aujourd'hui PETROPAWLOWSKA, ou SAINT-PIERRE et SAINT-PAUL. Le 20, il laissa tomber l'ancre près d'une assez grande île, à peu de distance du Continent: et, en cet endroit, une Pointe de terre qui s'avance dans la mer, fut nommée Cap ÉLIE, du Saint du jour: un autre Cap qui se montroit dans l'éloignement, à l'Ouest du premier, reçut le nom de SAINT-HERMOGÈNE. La terre paroissoit former un grand Golfe entre ces deux Caps. BERING communiqua avec les Naturels du pays.

Le 21, il remit à la voile, avec le projet de s'élever dans le Nord, en suivant la direction de la Côte, jusqu'à 65 degrés de latitude; mais le gisement des terres qui se portoient dans le Sud-Ouest, s'opposa à la route qu'il se proposoit de tenir. Il navigua à travers une suite d'îles qui bordent la grande Péninsule, connue aujourd'hui sous le nom d'ALASKA: tout le mois d'Août fut employé dans cette navigation. Le 29, il mouilla, à 55° 25′, au milieu d'un groupe d'îles qu'il nomma SCHUMAGIN: elles sont habitées; et les Russes communiquèrent avec les Naturels. On lutta contre les vents contraires jusqu'au 24 de Septembre, que l'on revit la terre au Nord: une montagne assez haute,

[a] On sait aujourd'hui que cette différence de Méridien est de 62 degrés.

1741. BERING et TSCHIRICOW. III.e Voyage.

située sur la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule d'ALASKA, vers 51 degrés ½ de latitude, fut nommée Mont de SAINT-JEAN. Dans le courant d'Octobre, on découvrit une partie des îles que nous connoissons aujourd'hui sous le nom d'ALEUTIENNES, et qui dépendent du Continent de l'AMÉRIQUE.

BERING, depuis long-temps, étoit dans un état de maladie et de dépérissement qui ne lui permettoit plus de s'occuper de la conduite du Navire; et la plus grande partie de l'Équipage étoit atteinte du scorbut. On navigua à l'aventure, jusqu'à ce que les vents et la mer portèrent enfin le Vaisseau sur une île dont on ignoroit la position à l'égard des deux Continens, et sur laquelle le Bâtiment fit naufrage. BERING mourut, le 8 de Décembre, sur cette île qui, avec raison, a pris le nom du premier Navigateur qui se soit hasardé dans ces parages et qui ait découvert le Continent de l'AMÉRIQUE Occidentale à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Voyageur connu ne s'étoit élevé.

Quelques hommes de l'Équipage, les seuls qui purent résister à la rigueur de l'hiver et à l'excès des fatigues et de la misère, parvinrent, après des peines infinies, à construire, avec les débris du Vaisseau, une Chaloupe qui, l'année suivante, les transporta au KAMTSCHATKA.

L'île où repose BERING est située entre 55 et 56 degrés de latitude, à environ 50 lieues de la Côte du KAMTSCHATKA.

Le Voyage de TSCHIRIKOW fut moins malheureux que celui de son Chef; mais il n'eut guère moins à souffrir. Après sa séparation du Vaisseau commandant, qu'il chercha jusqu'au 25 de Juin, se trouvant sur le Parallèle de 48 degrés, il dirigea sa course à l'Est. Il paroît par la Carte que MULLER a jointe à ses *Découvertes des Russes*, que TSCHIRIKOW qui découvrit la Côte de l'AMÉRIQUE vers le milieu de Juillet, y attérit entre le

1741. BERING et TSCHIRICOW. III.e Voyage.

cinquante-cinquième et le cinquante-sixième Parallèle; mais d'autres le font attérir à 58 degrés. La Côte qui se présentoit devant lui, étoit escarpée, aride, défendue par des rochers, et sans une seule île qui pût offrir un abri. Il mouilla au large, et détacha sa grande chaloupe pour prendre terre où elle pourroit aborder. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'elle reparût : il expédia le canot pour en avoir des nouvelles; mais cette seconde embarcation éprouva sans doute le même sort que la première; et on ignore quel fut celui de l'une et de l'autre. Des canots, montés par des Américains, se présentèrent, quelques jours après, pour reconnoître le Vaisseau; mais ils n'osèrent en approcher, et il ne restoit à bord aucun Bâtiment à rames qu'on pût détacher pour aller à leur rencontre ou à leur poursuite, et les engager à venir au Vaisseau où on les eût retenus pour otages. TSCHIRIKOW désespérant de revoir les hommes qu'il avoit envoyés à terre, prit le parti d'abandonner la Côte, et revint au KAMTSCHATKA [a].

Tel fut le succès de la première Expédition des Russes à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE : la Découverte de cette partie du nouveau Continent leur coûta la perte du plus habile de leurs Navigateurs; mais ce premier Voyage, en les éclairant sur la situation relative de l'AMÉRIQUE et de l'ASIE, leur ouvrit la voie à toutes les Découvertes qui ont été faites successivement, soit par des Aventuriers, aux frais des Armateurs et Négocians du KAMTSCHATKA, soit par des Officiers de la Marine impériale, aux frais du Gouvernement : en 1745, par MICHEL NAVODTSIKOFF; en 1750, par ÉMILIEN YAGOFF; de 1753 à 1756, par CHOLODILOFF, SEREBRANIKOFF et JVAN KRASSILNIKOFF; de 1758 à

[a] Voyez *Muller, Découv. des Russes,* Tome I.er, page 240 et suiv.

1741. BERING et TSCHIRICOW. III.e Voyage.

1760, par DEMETRIUS PAIKOFF, PUSHKAREFF, PIERRE WASYNTINSKOI et MAXIME LASAROFF; en 1762, par DRUSININ, MEDVEDEFF, KOROVIN et ÉTIENNE GLOTOFF; en 1764, par SOLOVIOFF et le lieutenant SYND; en 1766, par APHANASSEI OTCHEREDIN; et de 1768 à 1769, par le capitaine KRENITZIN et le lieutenant LEVASHEFF [a]. Tous ces Voyages ont eu principalement pour objet la Reconnoissance de ce long Archipel, connu sous le nom collectif d'îles ALEOUTES, ALEUTIENNES, ou DES RENARDS, que les Cartes russes partagent en plusieurs Archipels sous des noms différens; de toute la partie de Côte qui s'étend Est et Ouest sous le Parallèle de 60 degrés, et comprend un grand nombre d'îles situées au Sud de la grande Terre, dont quelques-unes avoient été visitées, et d'autres seulement aperçues par BERING; enfin de la Presqu'île d'ALASKA, et des Terres situées au Nord de cette Péninsule jusqu'au 70.me degré. C'est sur les îles ALEUTIENNES, et sur plus de trois cents lieues de Côtes qui se prolongent jusques par-delà le Cercle Polaire, que les Russes infatigables ont formé ces Établissemens multipliés, ces Factoreries qui alimentent le commerce de Pelleteries dont l'Empire de RUSSIE tire de si grands avantages dans ses relations commerciales et ses échanges avec l'Empire de la CHINE.

Je dois faire remarquer que les Français n'ont pas été totalement étrangers à la première découverte que les Russes ont faite de la Côte Occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD. Le frère de nos célèbres DELISLE, l'un Astronome, l'autre Géographe, DELISLE DE LA CROYÈRE, étoit embarqué, en qualité de Savant, sur le Vaisseau de TSCHIRIKOW, comme STELLER, Médecin de profession et versé dans toutes les parties de l'Histoire

[a] *W. Coxe* a publié les Relations de ces divers Voyages dans ses *Russian Discoveries*.

naturelle, l'étoit sur celui de BERING. Les maladies qui firent tant de ravages sur le Vaisseau de TSHCIRIKOW, n'épargnèrent pas LA CROYÈRE ; sa vie finit avec l'Expédition. Le capitaine CLERKE qui, après la mort tragique du capitaine COOK, dans son troisième Voyage, lui avoit succédé dans le commandement en chef de l'Expédition, découvrit, au KAMTSCHATKA, le lieu de la sépulture d'un Français que l'amour des Sciences avoit poussé jusqu'à l'extrémité Orientale de l'ASIE ; et il s'occupa avec intérêt de signaler par une inscription honorable, le coin de terre oublié où les cendres de LA CROYÈRE reposent si loin de sa terre natale. LA PÉROUSE, dans le séjour qu'il fit à PETROPAWLOWSKA, eut occasion d'acquitter la dette des Français envers la Nation anglaise : le capitaine CLERKE qui termina sa carrière, lorsque, après une seconde course au Nord, il venoit, une seconde fois, relâcher dans le même Havre, y fut inhumé : le temps, ou la curiosité des Kamtschadales, avoit détruit l'inscription que portoit sa tombe ; LA PÉROUSE donna tous ses soins à la rétablir, telle qu'on la lit dans la Relation originale du troisième Voyage de COOK ; et, afin d'en prolonger la durée, il la fit graver sur le cuivre. Ces égards mutuels de Navigateurs étrangers l'un à l'autre, ces actes de l'amitié et de la fraternité, pourront étonner les habitans sédentaires et apathiques de nos Cités, qui, n'ayant jamais été tentés de s'exposer aux dangers de la Mer, ignorent ce que peut inspirer la communauté de ces dangers, à ceux qui, sans se connoître, savent qu'ils les ont partagés. Au KAMTSCHATKA, à sept mille lieues de l'EUROPE, tous les Européens, et sur-tout les Européens Marins, sont compatriotes et frères : et l'homme qui, par ses Découvertes ou ses travaux, a bien mérité du Genre-humain, n'appartient-il pas, par la reconnoissance, à tous les Peuples de la Terre ?

1741. BERING et TSCHIRICOW. III.e Voyage.

1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

Tandis que les Russes, dans leurs courses multipliées, s'empressoient de découvrir la partie du Nord de l'Amérique, voisine de leurs Domaines d'Asie, qu'il leur importoit de connoître; les Espagnols, pour qui cette connoissance n'étoit pas moins importante, sembloient, depuis long-temps, ne pas s'occuper de poursuivre leurs premières Découvertes. Depuis 1640, c'est-à-dire, depuis l'Expédition, en partie vraie, en partie fabuleuse, de l'amiral de Fuente, ou plutôt depuis 1602, époque de l'Expédition authentique de Viscaino, jusqu'en 1769, les Historiens espagnols gardent le silence sur les tentatives successives que les Vice-rois du Mexique ont dû ordonner pour accroître le territoire de l'Amérique Espagnole, et pousser les envahissemens dans le Nord de la Californie. On ne peut douter cependant que, durant cette période de 167 ans, les Espagnols n'ayent gagné du terrain, pied à pied, dans l'intérieur des terres; mais il paroît qu'aucune Expédition par mer, entreprise dans cette vue, n'a mérité que l'Histoire nous en transmît les détails, ou même en conservât le souvenir. Ce ne fut qu'en 1769, qu'éveillé par les Découvertes des Russes que l'attrait d'un climat plus doux pouvoit attirer, des Côtes glaciales du Nord, vers les Côtes moins septentrionales de l'Amérique, et décidé par la crainte que quelque autre Nation, plus entreprenante, ne fût appelée par le commerce, et ne voulût prendre pied dans ces Contrées qui, quoique voisines ou limitrophes des Provinces soumises à la Couronne d'Espagne, sembloient ne lui pas appartenir, le Gouvernement espagnol voulut enfin réaliser d'anciennes Prises de possession, quoiqu'il dût bien savoir que, de tout temps, ces sortes d'Actes furent considérés par toutes les Puissances de la Terre, comme de vaines formalités, comme des titres caducs que le temps a frappés de prescription; il voulut se mettre en

mesure

mesure de soutenir par la force, si les circonstances l'exigeoient, des prétentions qui n'avoient de fondement que le hasard d'une première Découverte, et tout au plus un projet d'occupation, dont l'exécution avoit été renvoyée à un avenir incertain. Alors on se rappela qu'en 1602, un amiral VISCAINO avoit découvert un excellent Port, situé à 36 degrés deux tiers de latitude septentrionale. Cette position qui devenoit intermédiaire entre les Places fortes du MEXIQUE et la limite des Découvertes des Russes, parut mériter qu'avant de pousser les Reconnoissances plus au Nord, on s'occupât de se faire un point d'appui, de se ménager un Port de refuge. Il fut donc résolu qu'on établiroit un *Presidio* à MONTEREY, anciennement découvert par VISCAINO; et qu'en marchant vers ce Port, on commenceroit par établir un premier Préside à celui de SAN-DIEGO, situé à 33 degrés $\frac{2}{3}$ de latitude, à la hauteur de l'Isthme de la CALIFORNIE. Mais, en projetant un nouvel envahissement sur les Naturels de l'AMÉRIQUE, il falloit bien se faire illusion à soi-même, se dissimuler l'injustice d'une usurpation; et le Gouvernement crut être justifié aux yeux du Genre-humain, et aux siens propres, s'il associoit, en quelque sorte, l'Etre suprême à un projet d'iniquité : comme si le Dieu de paix étoit le Dieu des conquêtes et de la destruction! On ne parla que de la propagation de la Foi, de la conversion des Infidelles; et la Religion qu'on mettoit en avant, couvrit d'un voile respecté, les véritables motifs et le but de l'entreprise : des Prêtres missionnaires furent destinés pour marcher avec l'Armée, et établir une Mission dans chaque lieu où l'on se proposoit d'établir un Préside; ainsi, par-tout, l'Étendard de l'Usurpateur devoit être planté à côté de la Croix des Chrétiens.

1769. VICENTE VILA et GASPAR DE PORTOLA.

Mais l'ESPAGNE décidoit, sans le vouloir, une question que son intérêt peut-être eût demandé qu'elle laissât toujours indécise; celle de savoir si la simple Découverte d'une terre, ou

1769. Vicente Vila et Gaspar de Portola.

même la vaine formalité de la Prise de possession, sans être suivie de l'effet, pouvoit tenir lieu d'un titre réel de Propriété et du droit d'Occupation. Avoit-elle oublié qu'en 1578, l'amiral Drake qui découvrit la Nouvelle Albion, comprenant plus de deux cents lieues de Côtes, entre 37 et 48 degrés de latitude, avoit pris solennellement possession de toute la Contrée, au nom de la Reine Élizabeth ? et si, aujourd'hui, l'Angleterre se proposoit de faire revivre cette ancienne Prise de possession, cette prétendue Propriété, l'Espagne ne se croiroit-elle pas fondée à soutenir que le temps en a effacé le titre ? Mais, je le demande, celui que l'Espagne avoit pour occuper San-Diego, Monterey, et les pays adjacens, est-il mieux conservé, parce qu'il a vingt-quatre années de moins d'ancienneté ? Je ne suis qu'Historien, et je dois laisser aux Publicistes à décider la question : peut-être jugeroient-ils, après avoir consulté le droit primitif de tout habitant de la Terre, qu'il y a eu d'un côté, et qu'il y auroit de l'autre, usurpation et abus de la force.

Quoi qu'il en soit, le projet d'établir des Présides au Nord de la Californie avoit été conçu par le Gouvernement espagnol ; et le Vice-roi de la Nouvelle-Espagne, le Marquis de Croix, ordonna un armement composé des Paquebots le *San-Carlos* et le *Sant-Antonio*, l'un commandé par Don Vicente Vila, premier Pilote de la Marine royale ; l'autre par Don Juan Perez, Pilote pour la Navigation des Philippines : et un Détachement de troupes sous le commandement de Don Gaspar de Portola, Gouverneur de la Péninsule de Californie, fut destiné pour suivre la Côte par terre, tandis que les Paquebots la prolongeroient par mer. Mais le Marquis de Croix jugeant que le petit nombre d'Européens dont il pouvoit disposer, ne seroit pas suffisant pour réduire les Peuples du Nord de la

CALIFORNIE, qui, sans doute, s'armeroient contre les *Envahisseurs* de leur pays, se décida, à l'exemple du Conquérant du MEXIQUE, à opposer un Peuple de l'AMÉRIQUE à un autre: et des Californiens, armés à leur manière, furent contraints de se joindre à la Troupe européenne, pour aider à soumettre leurs compatriotes au joug étranger qu'eux-mêmes avoient subi. 1769. VICENTE VILA et GASPAR DE PORTOLA.

Le 10 de Janvier 1769 [a], Don VICENTE VILA fit voile du Port de LA PAZ, situé à la côte Occidentale de la CALIFORNIE, vers 24 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude. Les Paquebots eurent à lutter contre les vents du Nord qui dominent sur cette Côte; et la Troupe de terre éprouva les plus grandes fatigues. Ce ne fut que le 29 d'Avril qu'on put atteindre le Port de SAN-DIEGO, le premier où l'on devoit former un Établissement; et on le quitta le 14 de Juin suivant.

De plus grandes difficultés s'opposèrent encore à l'arrivée au Port de MONTEREY. Quoiqu'il ne soit éloigné du premier que d'environ 72 lieues dans le Nord-Ouest, et que sa latitude eût été déterminée avec exactitude dans le Voyage de VISCAINO, dont TORQUEMADA avoit écrit et publié la Relation; ce ne fut qu'après les recherches les plus pénibles par mer et par terre, que le 31 Mai 1770, une année après leur établissement à SAN-DIEGO, les Espagnols parvinrent enfin à retrouver le Port de MONTEREY sur le même Parallèle que celui qui étoit indiqué dans la Relation de VISCAINO [b]. Je ne puis

[a] La Relation espagnole de ce Voyage a été imprimée à l'Imprimerie du Gouvernement de la *Nouvelle Espagne*, sous le titre de *Diario historico de los Viages de Mar y Tierra hechos al Norte de la California*, &c. L'Ouvrage se trouve très-difficilement en *Espagne*; mais je suis parvenu à m'en procurer, de *Madrid*, une copie manuscrite qui, par son exactitude, équivaut à l'imprimé. On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage, dans les Notes géographiques qui étoient jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

[b] *Torquemada* place ce Port à 36° 40′: les Espagnols, dans leur Voyage

1769. VICENTE VILA et GASPAR DE PORTOLA.

me dispenser de remarquer que, lorsqu'en 1786, LA PÉROUSE revenant de la côte du NORD-OUEST, voulut relâcher à ce Port, qu'il ne connoissoit, comme VICENTE VILA, que par sa latitude, il y attérit avec la même précision, et le trouva avec la même facilité, qu'un Vaisseau français, revenant du large, retrouve l'île d'OUESSANT et le Port de BREST.

On est étonné, en lisant le Journal du Voyage des Espagnols, qu'en 1770, ils en fussent encore à connoître un pays si voisin de celui qu'ils occupent depuis trois cents ans : il paroît cependant, d'après ce qui est dit dans la Relation, que les hommes et les choses étoient également nouveaux pour eux; et cette observation peut faire croire que si, dans l'intervalle de 1602 à 1769, ils ont fait des progrès au Nord du MEXIQUE, dans l'intérieur des Terres, ils avoient négligé la connoissance des Côtes : on sait qu'en général, ce n'est pas dans le voisinage de la mer que la Nature prépare, par le travail des siècles, ces métaux précieux et funestes, dont la recherche pouvoit seule exciter les efforts et les entreprises d'une Nation à qui tous les moyens ont paru légitimes pour en acquérir l'exclusive possession. On lira avec plaisir, dans le Journal de LA PÉROUSE, des détails intéressans sur le Port de MONTEREY, sur le pays qui en dépend, et sur l'espèce de Gouvernement que les Conquérans y ont établi : on doit dire, à l'éloge des Religieux Missionnaires, employés pour en maintenir la conquête, que, s'ils font plier la sainteté de leur ministère à servir la politique et la cupidité, du moins ils s'occupent avec un zèle vraiment chrétien d'adoucir par toutes

de 1769, observèrent la même latitude; mais, dans un second Voyage, en 1775, ils la fixent à 36° 44′. Suivant les Observations faites par *la Pérouse* en 1786, la latitude doit être de 36° 38′ 25″, et la longitude, à l'Ouest du Méridien de *Paris*, de 124° 3′.

les consolations que la Religion peut apporter, le fardeau de l'esclavage, qui a dû paroître insupportable à des hommes qui jouissoient de toute la liberté de la Nature.

1769. VICENTE VILA et GASPAR DE PORTOLA.

L'EXPÉDITION de 1769 se borna à la seconde Découverte du Port de MONTEREY et à l'établissement d'un Préside : les Découvertes à faire par des latitudes plus élevées furent renvoyées à un autre temps. Un objet plus important, et pour l'exécution duquel Don JOSEPH GALVEZ avoit été envoyé d'ESPAGNE, en qualité de Visiteur général du MEXIQUE, devoit absorber tous les soins et tous les efforts du Gouvernement. Les Provinces de SONORA et de CINALOA, situées à l'Est de la MER VERMEILLE, avoient été anciennement soumises, mais n'étoient point encore occupées ; et le peu de forces qu'on y entretenoit, avoit engagé, en 1765, quelques Tribus sauvages qui les avoisinent à y faire de fréquentes incursions : le Marquis DE CROIX voulut y rétablir la tranquillité ; et les moyens ordinaires aux conquérans de l'AMÉRIQUE furent mis en usage pour y parvenir. Cinq années avoient déjà été employées à poursuivre les Sauvages dans des montagnes et des défilés presque impraticables ; mais il s'agissoit de posséder paisiblement les Mines les plus abondantes du Nouveau Monde, et rien ne parut impossible : enfin l'Expédition fut terminée en 1771, par la destruction de ces Américains qu'on appeloit Sauvages et rebelles : et ce furent encore les plus heureux ; car la servitude enveloppa de sa chaîne tous ceux qui survécurent à l'envahissement de leur pays [a].

1771. Expédition par terre.

LES VOYAGES répétés des Anglais dans le GRAND-OCÉAN, lesquels ne pouvoient plus avoir, comme les premiers, pour

1774 et 1775. Expédition des Espagnols.

[a] Voyez *Robertson's History of America*, Lib. VII.

1774 et 1775. Expéditions des Espagnols.

objet ou pour prétexte, d'y faire observer le Passage de *Vénus* devant le disque du Soleil, devoient naturellement réveiller les inquiétudes du Cabinet de MADRID, et ne tardèrent pas à y porter de nouveau l'alarme. Le Gouvernement jugea qu'il n'avoit pas de temps à perdre pour faire poursuivre les Découvertes au Nord de la CALIFORNIE, et s'établir sur la côte du NORD-OUEST, ou du moins annoncer que l'ESPAGNE en avoit pris possession, avant que les Navigateurs anglais, à l'exemple de leur compatriote DRAKE, ne vinssent y planter le Pavillon de la GRANDE-BRETAGNE. Par ces Prises de possession, tout illusoires qu'elles sont, l'ESPAGNE se préparoit les moyens de défendre le terrain, de gagner du temps, et d'engager dans sa cause, ses Alliés à qui il importoit indirectement que les Anglais, qui occupent déjà la plus grande partie des côtes Orientales et du territoire de l'AMÉRIQUE du Nord, ne parvinssent pas à former de même, sur ses côtes Occidentales, des Établissemens auxquels la persévérance d'une Nation infatigable, et jamais rebutée quand il s'agit de son commerce, pourroit, par la suite, ouvrir des communications promptes et faciles avec ses Établissemens de la partie Orientale. Les Anglais, occupant ainsi l'AMÉRIQUE Septentrionale, du Levant au Couchant, de cette position eussent menacé sans cesse l'AMÉRIQUE Espagnole : et, quelque jour, sur quelqu'un de ces prétextes que la politique tient toujours en réserve au service de l'ambition, l'effet eût pu suivre la menace, avant que l'ESPAGNE eût fait passer d'EUROPE les forces nécessaires pour défendre ses Possessions d'au-delà des Mers.

1774. Les Expéditions au Nord de la CALIFORNIE furent donc reprises par les Espagnols. Il paroît qu'un premier Voyage eut lieu en 1774; mais nous n'avons connoissance que de celui qui fut fait en 1775, et dans lequel on se proposoit de faire pousser

les Découvertes jusqu'au soixante-cinquième Parallèle, sans doute dans la vue de reconnoître tout ce que les Navigations des Russes avoient pu leur faire découvrir dans cette partie. 1774.

L'Honorable DAINES BARRINGTON a traduit en anglais, et a fait imprimer dans ses *Miscellanies* [a], la Relation du Voyage que Don ANTONIO-MARIA DE BUCARELLI Y URSUA, alors vice-roi du MEXIQUE, avoit ordonné, en 1775, pour remplir l'objet que le Gouvernement s'étoit proposé. M. BARRINGTON étoit parvenu à se procurer d'ESPAGNE une copie du Journal manuscrit de Don FRANCISCO-ANTONIO MAURELLE, premier Pilote dans l'Expédition; mais il n'avoit pu, par aucun moyen, obtenir une copie de la Carte des Découvertes: on n'obtient jamais des Espagnols une communication entière. Nous n'avons plus à regretter cette Carte, depuis que COOK, LA PÉROUSE, et postérieurement à eux, plusieurs Navigateurs, Anglais, Américains et Français, après avoir reconnu la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, ont publié sans réserve, leurs Observations de tous les genres, et les Cartes générales et particulières des parties qu'ils ont visitées. Il ne nous reste plus à acquérir que des connoissances de détail, que peut-être nous ne devons jamais attendre des Espagnols, mais que les Navigateurs des autres Nations, qui sauront se les procurer sur les lieux, s'empresseront de communiquer à ceux même qui s'obstinent à laisser les leurs enveloppées dans les ombres impénétrables du mystère. 1775. AYALA ET LA BODEGA.

L'armement des deux Bâtimens légers, la Goilette *la Sonora* et un Paquebot, qui devoient être employés dans cette nouvelle Expédition, fut fait au Port de SAN-BLAS, situé à la Côte de GALICIA, une des Provinces du MEXIQUE; et le commandement en fut confié à Don JUAN DE AYALA qui eut sous ses ordres Don JUAN-FRANCISCO DE LA BODEGA Y QUADRA.

[a] *London, J. Nichols*, 1781. *In*-4.°

1775. AYALA et LA BODEGA.

[a] Ils appareillèrent de SAN-BLAS le 17 de Mars 1775.

Le 7 Juin, à 41 degrés $\frac{1}{2}$ de latitude, ils reconnurent, à une assez grande distance, une longue suite de Côtes s'étendant Sud-Est et Nord-Ouest : cette partie comprend le Cap MENDOCINO.

Le 9, ils mouillèrent dans un Port situé à 41 degrés 7 minutes de latitude, et à 19 degrés 4 minutes à l'Occident de SAN-BLAS; et ils lui imposèrent le nom de PUERTO DE LA TRINIDAD : le Pilote MAURELLE vante beaucoup le pays et ses habitans.

Le 9 de Juillet, ils s'estimoient à 47 degrés 40 minutes de latitude; et ils eurent des indices du voisinage de la terre.

Elle fut aperçue le 11, à 12 lieues de distance; et le 12 au soir, on n'en étoit pas éloigné de plus d'une lieue. On distinguoit plusieurs Caps, plusieurs îlots, et des montagnes couvertes de neige; et l'on remarqua une petite île stérile, d'environ une demi-lieue de tour, qui fut nommée ISLA DE LOS DOLORES. La latitude étoit de 47 degrés 39 minutes.

Le 13, on mouilla sur la Côte par 47 degrés 28 minutes; et le soir du même jour, on fit un second mouillage, à 47 degrés 21 minutes : les Espagnols eurent ici un engagement assez sérieux avec les Naturels du pays; et les deux partis laissèrent plusieurs morts sur le champ de bataille [b].

Le 1.er Août, une brume épaisse les força de s'éloigner de la Côte : les vents souffloient du Nord-Ouest et Nord.

Le 5, le vent passa au Sud-Ouest.

Le 13, on eut plusieurs indices du voisinage de la terre, et,

[a] On trouvera un Extrait plus détaillé de ce Voyage des Espagnols dans le Recueil des Notes géographiques qui avoient été jointes aux Instructions données à *la Pérouse*.

[b] Cette partie de la Côte correspond, pour la latitude, à celle qui est appelée sur la Carte de *Meares, Shoal-Water Bay*, Baie *des Bas-fonds* ou *des Dangers*. (*Voyez* la Pl. II.)

le

le 14 et le 15, ces signes se multiplièrent encore : on s'estimoit alors par 56 degrés 8 minutes de latitude, à 154 lieues espagnoles (de 17 ½ au degré) à l'Ouest du Continent, et à 60 lieues seulement d'une île qui, suivant le Journal, doit être la partie la plus occidentale d'un Archipel situé sur le même Parallèle, et se trouvoit marquée sur la Carte manuscrite dont les Espagnols faisoient usage pour régler leur route : il en résulteroit que cette île devroit être éloignée du Continent, de 94 lieues espagnoles, ou d'environ 107 lieues marines de 20 au degré. J'ignore quelle est l'île dont il semble que les Espagnols avoient une connoissance certaine puisqu'elle se trouvoit marquée sur leur Carte, et que MAURELLE, en parlant de sa distance à la grande Terre, ne dit pas que son existence fût douteuse : aucune Route des Navigateurs de ces derniers temps ne passe à un si grand éloignement du Continent sur le Parallèle de 56 degrés. Quant à cet Archipel situé à la même latitude, duquel MAURELLE ajoute que cette île forme la partie la plus avancée du côté de l'Ouest; LA PÉROUSE a, en effet, reconnu un Archipel qu'il a désigné par le nom d'Iles ou Archipel DES ESPAGNOLS, et qui s'étend du 55.me au 56.me Parallèle; et l'on pourroit supposer que c'est celui dont les Espagnols avoient connoissance et qu'on voyoit tracé sur leur Carte; mais cet Archipel n'est pas éloigné du Continent, de 107 lieues, il l'est seulement de 12 ou 15 milles à sa plus grande distance.

1775. AYALA et LA BODEGA.

Le 16 Août, AYALA reprit la vue de la terre et découvrit un Cap très-remarquable et une montagne d'une grande élévation : la Montagne fut nommée MONTE SAN-JACINTO, et le Cap, CAPO DEL ENGAÑO : celui-ci est situé à 57 degrés 2 minutes de latitude, et à 34 degrés 12 minutes à l'Ouest du Méridien de SAN-BLAS. La montagne a pour base le Cap qui se projette au large : sa forme, est-il dit dans le Journal, est la plus belle

1775. AYALA et LA BODEGA.

et la plus régulière qu'on ait jamais vue : elle est isolée et détachée de la chaîne des autres montagnes : son sommet étoit couvert de neige ; on voyoit au-dessous quelques grands espaces nus qui se prolongeoient jusque vers le milieu de ses flancs ; et de cette hauteur jusqu'au pied, sa surface étoit couverte de grands arbres.

Le lendemain, il entra dans une grande Baie qui reçut le nom de BAYA DE GUADALUPA, et il y mouilla dans un Port situé à 57 degrés 11 minutes de latitude.

Cette Baie est ouverte de 3 lieues à son entrée ; et elle est couverte du côté du Nord par le Cap DEL ENGAÑO. Sur le côté opposé au Cap, ils découvrirent ce qu'ils appellent le PORT, dont l'entrée a plus d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud. Ils contournèrent la Baie à une très-petite distance de la Côte, et ne trouvèrent jamais moins de 50 brasses d'eau ; mais les montagnes se prolongeant jusqu'au rivage, la Côte ne présentoit aucune Plage propre au débarquement. On distingua cependant une petite Rivière ; mais il étoit nuit : on mouilla sur 66 brasses, fond de vase dure.

Le 18, AYALA remit à la voile.

A 57 degrés 18 minutes de latitude, et 34 degrés 12 minutes à l'Ouest de SAN-BLAS, le 19 Août, il découvrit un Port dans lequel se décharge une Rivière ; il y mouilla, et lui imposa le nom de PUERTO DE LOS REMEDIOS : les Espagnols communiquèrent ici avec les Naturels de la Côte, y firent de l'eau et du bois, et prirent possession du pays avec le cérémonial d'usage.

AYALA s'éleva ensuite jusqu'au Parallèle de 58 degrés, sans faire aucune Découverte. Parvenu à cette hauteur qui excède la limite des Découvertes anciennes les plus septentrionales, il

demeura persuadé que *les Entrées* ou *Détroits indiqués par les anciens Navigateurs n'existent pas.* Mais si MAURELLE, en consignant cette opinion dans son Journal dont le Gouvernement espagnol a laissé circuler des copies, n'a pas obéi à un ordre qui a pu lui imposer silence sur ce qui auroit été découvert; si ce n'a pas été une manière adroite de détourner les autres Nations du projet de tenter des Découvertes dans cette partie; si telle a été enfin l'opinion véritable des Espagnols chargés de la conduite du Voyage; la persuasion où ils sont restés ne peut pas affoiblir le témoignage des Navigateurs plus modernes qui ont justifié FUCA et FUENTE, et attestent la réalité des parties de leurs Découvertes, qui n'ont pas été altérées, et peut-être à dessein, par des accessoires romanesques: mais il restera prouvé qu'AYALA, en remontant la côte du NORD-OUEST depuis le Port de LA TRINIDAD jusqu'au Parallèle de 58 degrés, s'est contenté le plus souvent de reconnoître la terre de loin. 1775. AYALA et LA BODEGA.

Le cinquante-huitième Parallèle étoit, sans doute, le Terme que les Espagnols avoient fixé à leur course, quoique leurs Instructions ne l'eussent limitée qu'au soixante-cinquième; car à peine sont-ils parvenus à 58 degrés de latitude, qu'on les voit redescendre dans le Sud, avec l'intention de regagner le Port de MONTEREY: ils firent cependant quelques Découvertes que le hasard offrit sur leur route.

Le 24 Août, à 55 deg. 17 min. de latitude, et 32 deg. 9 min. à l'Occident de SAN-BLAS, ils mouillèrent dans une grande Baie où un bras de mer présente un Havre spacieux, qui fut nommé, en l'honneur du Vice-roi, PUERTO BUCARELLI: ce Port, qui paroît formé par plusieurs îles, doit être la partie méridionale de cet Archipel détaché du Continent, que les Espagnols connoissoient par leur Carte, qu'ils n'avoient

1775. Ayala et la Bodega. pas pu retrouver en remontant la Côte, dont, en redescendant, ils n'ont reconnu que l'extrémité inférieure, et que la Pérouse, qui l'a prolongé du Nord au Sud, a nommé, par respect pour une ancienne Découverte dont il ignoroit l'époque et l'auteur, les îles des Espagnols. Une île de hauteur moyenne qu'ils apercevoient dans le Sud, à 6 lieues de distance du Port, reçut le nom de Isla de San-Carlos. Ici, Don Juan de Ayala prit possession, au nom de Sa Majesté Catholique, du pays qu'il voyoit et de tout celui qu'il ne voyoit pas : c'étoit prendre possession d'un désert que personne ne lui disputoit ; car, aux restes d'une cabane détruite, et à quelques marques éparses çà et là, on reconnoissoit bien que des individus de l'Espèce humaine avoient autrefois séjourné dans cet endroit ; mais, pendant tout le temps qu'on passa dans le Havre, aucun habitant ne se montra.

En quittant le Port de Bucarelli, les Espagnols vinrent jeter l'ancre à 2 lieues de l'île San-Carlos ; et de ce Mouillage, on découvroit, à 4 ou 5 lieues de distance, un Cap, situé à 55 deg. de latitude, auquel on donna le nom de Capo Sant-Agustin.

On voyoit la Côte, à partir de ce Cap, se prolonger si loin dans l'Est, qu'elle finissoit par s'effacer totalement. L'action de deux Courans qui agissoient ici dans des directions opposées, étoit si violente qu'il ne fut pas possible d'y sonder : et comme ces Courans, est-il dit dans le Journal, paroissoient suivre le cours des Marées, on en conclut que cette *Entrée* pouvoit être une embouchure de Rivière, et on regarda comme certain qu'elle ne communique qu'avec le Grand-Océan Boréal dans lequel on naviguoit. Ainsi l'on se persuada que cette Terre qui s'étendoit si loin dans l'Est, formoit le côté septentrional de l'entrée d'une Rivière, dont cependant on

n'apercevoit pas le côté méridional ; et dans cette supposition, dont on se contenta, l'on ne chercha pas à acquérir une certitude. 1775. AYALA et LA BODEGA.

La saison n'étoit pas encore avancée ; on pouvoit espérer des vents favorables ; et les Espagnols, éprouvant peut-être une sorte de honte de s'être arrêtés fort en-deçà du terme que leurs Instructions avoient fixé, semblèrent un moment reprendre courage, et se déterminèrent à tenter de nouveau la Route du Nord.

Le 28 Août, ils profitèrent des vents variables pour s'approcher de la Côte à 55 deg. 50 min. de latitude : ils n'en furent pas assez près pour l'apercevoir ; mais à cette hauteur, ils trouvèrent, comme ils le desiroient, des vents de la partie du Sud-Ouest et du Sud.

Le 1.er Septembre, ils avoient remonté jusqu'à 56 deg. 50 min. ; mais le 7, les vents du Nord ayant repris le dessus, et les Équipages des deux Bâtimens se trouvant excédés de fatigue, AYALA abandonna toute idée de poursuivre les Découvertes au Nord, et fit route pour regagner le Port du départ. Il chercha cependant à se rapprocher de la Côte pour en reconnoître quelques Points ; mais il parcourut encore plus de trois degrés de latitude sans s'en approcher assez pour la découvrir, et il ne se mit en position de l'apercevoir, que par 53 degrés 54 minutes, et à 8 ou 9 lieues de distance : il s'en tint constamment *assez loin*, est-il dit dans le Journal, *pour n'avoir point à craindre de s'y affaler*, et *assez près pour n'en pas perdre la vue ;* j'ajouterois, mais pas assez près pour être à portée de faire aucune Reconnaissance. Ce ne fut que par 47 deg. 3 min., que, naviguant à la distance d'un mille de la Côte, il put distinguer les Caps, les Baies et les autres Points remarquables, et en faire les Relèvemens qui devoient en fixer les

1775. AYALA et LA BODEGA.

positions relatives sur la Carte qu'il étoit chargé de dresser : mais le Journal n'entre dans aucun détail sur ce qu'AYALA a pu découvrir à cette hauteur; et la Carte n'a point été communiquée.

On perdit de nouveau la vue de la terre; on ne la reprit que le 24, à 45 degrés 27 minutes, et on prolongea la Côte à une portée de canon : et « comme cette latitude, dit le pilote MAURELLE, s'approche de celle à laquelle on place l'ENTRÉE D'AGUILAR, dont on vouloit vérifier l'existence et la position, nous mîmes en panne pendant la nuit ».

AYALA s'occupa de la recherche de cette ENTRÉE jusqu'au Parallèle de 45 degrés 50 minutes. A cette hauteur, et à 20 degrés 4 minutes à l'Occident de SAN-BLAS, on découvrit un Cap qui, pour sa ressemblance à une table ronde, fut nommé CAPO MESARI : dans le voisinage de ce Cap, on apercevoit dix petites îles, et l'on distinguoit même quelques îlots presqu'à fleur d'eau. « Nous naviguions si près de la Côte, ajoute MAURELLE, que, si l'ENTRÉE D'AIGUILAR existoit dans cette partie, elle n'eût pu échapper à l'exactitude de nos recherches ». Il est difficile de concevoir comment MAURELLE pouvoit chercher cette ENTRÉE dans le voisinage de 45° 50′ de latitude, puisqu'il savoit par la Relation que TORQUEMADA a donnée du Voyage de VISCAINO, qu'elle doit être située vers 43 degrés [a], et que les Cartes espagnoles qui la placent le plus au Nord, ne la portent pas au-delà de 44 : car, sans doute, on ne croira pas, avec le Pilote espagnol, qu'il soit probable qu'AGUILAR eût pu commettre sur cette latitude, une erreur de *deux* ou *trois* degrés, erreur que l'imperfection des Instrumens en usage dans le temps où il observa, ne pourroit pas excuser,

[a] *Voyez* ci-devant, page xiv.

puisque les latitudes données par les Navigateurs contemporains de VISCAINO [a] et AGUILAR, et même par les Voyageurs plus anciens, tels que DRAKE, CAVENDISH, OLIVIER VAN-NOORT, SPILBERGEN, LE MAIRE et SCHOUTEN, ne sont jamais en erreur d'un *demi-degré*, quand ils ont eu occasion de les observer. 1775. AYALA et LA BODEGA.

Après l'inutile recherche de l'ENTRÉE ou de la Rivière d'AGUILAR, à la place où l'on ne devoit pas la trouver, AYALA se livra à la recherche d'un Port que le Journal désigne par le nom de PUERTO DE SAN-FRANCISCO, et qui est, en effet, le Port de FRANCISCO, mais de FRANCISCO DRAKE ou SIR FRANCIS DRAKE. Le nom de l'*Alferez* [b] LA BODEGA fut substitué, sans pudeur, à celui de l'amiral DRAKE, et même à celui de SAINT-FRANÇOIS. L'honorable BARRINGTON reproche avec raison aux Espagnols d'avoir cru la Religion intéressée à supprimer le nom du *brave Hérétique* qui, parti d'un Port d'ANGLETERRE, s'étoit élevé sur la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE jusqu'à une hauteur à laquelle, avant lui, aucun Navigateur espagnol n'avoit tenté de parvenir : mais on peut croire que la vanité nationale a eu plus de part que la piété, à une substitution de nom que le Géographe impartial ne se permettra pas d'adopter. Le Pilote MAURELLE place le Port de SIR FRANCIS DRAKE par 38 degrés 18 minutes de latitude: l'Amiral anglais l'avoit indiqué à 38 degrés et demi [c], et une erreur de 12 minutes n'en est pas une considérable pour le temps où il observa, et pour les Instrumens qu'il pouvoit

[a] On a vu que la latitude que *Viscaino* assignoit à son Port de *Monterey*, ne différoit de la véritable, que d'environ 2 minutes. (Ci-dev. p. xliij, Note [b].)

[b] Enseigne.

[c] MAURELLE dit que l'*Histoire de la Californie* place ce Port à 38 degrés 4 minutes. Il me semble que c'étoit plutôt dans le *Voyage de Drake* même qu'il falloit chercher cette latitude : et *Fletcher* dans la *Relation originale*, la donne de 38° $\frac{1}{2}$.

1775. AYALA et LA BODEGA.

employer dans ses Observations : j'ajouterai que cette erreur qui n'est que d'un cinquième de degré, ne pouvoit pas empêcher que les Espagnols ne reconnussent l'identité de SIR FRANCIS DRAKE'S HARBOUR, PUERTO DE SAN-FRANCISCO et PUERTO DE LA BODEGA : et si la petite différence entre les latitudes eût pu leur laisser le plus léger doute, la vue du Pays et de ses habitans, tels que DRAKE les a peints, tels que les Espagnols les ont retrouvés, devoit être suffisante pour faire disparoître toute incertitude.

L'amiral DRAKE avoit négligé d'imposer des noms aux deux Pointes ou Caps qui forment l'entrée de son Port : les Espagnols ont réparé cet oubli ; le Cap du Nord fut nommé PUNTA DE LAS ARENAS [Pointe des Sables], et celui du Sud, CAPO DEL CORDON [Cap du Cordon] : cette dernière dénomination pourroit être une sorte de restitution faite à SAINT FRANÇOIS qu'on avoit dépouillé de son Port ; car on sait que, dans les deux ESPAGNES, le CORDON DE SAINT FRANÇOIS est un des objets les plus recommandés à la vénération, j'ai presque dit au culte des Fidelles.

Les Espagnols quittèrent le Port de DRAKE le 4 Octobre : le 7, ils mouillèrent dans celui de MONTEREY ; et le 20 de Novembre, ils rentrèrent dans celui de SAN-BLAS, d'où ils étoient partis deux cent soixante jours auparavant.

Ce Voyage de 1775 avoit été plus heureux, plus utile pour les progrès de la Géographie, que celui de 1770, dont le plus grand succès, après une année de recherches, s'étoit borné à retrouver le Port de MONTEREY : celui de 1775 a fait connoître le Port de LA TRINIDAD, à 41 deg. 7 min. de latitude ; le Cap MESARI, à 45° 50′ ; le Cap SANT-AGUSTIN, à 55 deg. ; le Port de BUCARELLI, à 55 deg. 17 min. ; le Mont SAN-JACINTO et le Cap DEL ENGAÑO, à 57 deg. 2 min. ; la

Baie

Baie de GUADALUPA, à 57 deg. 11 min. dans sa partie du Nord; le Port de LOS REMEDIOS, à 57° 18′; et l'on a retrouvé le Port de SIR FRANCIS DRAKE, dont on a fixé la latitude à 38 degrés 18 minutes. 1775. AYALA et LA BODEGA.

Mais, en reconnoissant que ce dernier Voyage a plus avancé la Découverte de la côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE que celui de 1770; on est forcé de convenir que, si les autres Navigateurs de ces derniers temps eussent mis dans leurs recherches la prudence et la circonspection que les Espagnols ont apportées dans les leurs, nos connoissances n'en auroient pas reçu un grand accroissement. Quand il s'agit de reconnoître une Côte, ce n'est pas en naviguant *assez près pour ne la pas perdre de vue*, et *assez loin pour n'avoir pas à la craindre*, qu'on peut espérer de découvrir des Entrées, des Canaux, des Baies, &c. On sait que, d'une certaine distance, tous ces accidens doivent se confondre avec la suite de la Côte, et se perdre, à la vue, sur le fond des Terres élevées qui les dominent au loin. Mais si, d'un côté, l'on s'aperçoit, en lisant le Journal de MAURELLE, qu'AYALA sembloit craindre, en quelque sorte, de trouver ce qu'il cherchoit; de l'autre, on est souvent tenté de soupçonner que, si ses recherches l'ont conduit à retrouver les Découvertes dont il avoit les indications, il a jugé qu'il étoit prudent de ne pas enlever le voile qui les couvre. Impéritie, timidité ou réticence : quelle que soit la cause, n'importe; pour nous l'effet est le même [a].

[a] Si l'on veut se convaincre que ce Voyage des Espagnols n'a pas été jugé trop sévèrement; il suffit de suivre D. *Ayala* dans sa navigation, quand il remonte la Côte, et ensuite quand il la descend : on verra que, dans l'une et l'autre Route, il ne s'est pas occupé de rechercher les anciennes Découvertes dont il avoit les indications.

Le 9 Juin, il découvre le Port de la *Trinidad* à 41 degrés 7 minutes de latitude.

Plus d'un mois après (le 11 Juillet), par 47 degrés 39 minutes, il

1779. ARTEAGA. Il paroît que l'opinion que les Espagnols avoient prise du Voyage de 1775, n'étoit pas aussi désavantageuse que celle qu'a dû nous en donner le Journal d'Antonio Maurelle; car le vice-roi Bucarelli, satisfait sans doute du succès de cette Expédition, s'occupa, dès 1777, d'un nouveau Voyage dont le projet ne fut réalisé qu'en 1779, et dans lequel il se

commence enfin à se mettre à portée de voir la terre, mais *à douze lieues de distance :* il aperçoit des caps, des îlots, des montagnes couvertes de neige; et pour toute Reconnoissance, il remarque une petite île stérile qu'il nomme *Isla de los Dolores.*

Le 13 du même mois, il mouille à la Côte, par 47 degrés 21 minutes, et se bat contre les Naturels.

Le 5 Août, par 56 degrés 8 min., il a *des indices* de terre.

Il a la vue de la terre, le 16, et découvre, à 57 degrés 2 minutes, le Mont *San-Jacinto*, le Cap *del Engaño*, la Baie de *Guadalupa*, à-peu-près sur le même Parallèle.

Ainsi, entre 47 degrés 2 tiers et 57 degrés, c'est-à-dire, sur un espace qui occupe 9 degrés un tiers, ou plus de 186 lieues en latitude, *aucune vue de terre.*

A 57 degrés 18 minutes, il découvre le Port de *los Remedios;* et de là, il s'élève, *sans voir la Côte,* jusqu'au 58.e Parallèle, limite de sa navigation vers le Nord.

Examinons à présent sa Route du Nord au Sud, en redescendant la Côte.

Le 24 Août, à 55 degrés 17 min., il découvre le Port de *Bucarelli;* mais l'*Archipel des Espagnols* (ainsi nommé par *la Pérouse*) entre 56 et 55 degrés, dont ce Port occupe la partie méridionale, n'a point été aperçu.

Dans le même temps, il voit de loin le Cap *Sant-Agustin* par 55 degrés de latitude.

A 53 degrés 54 minutes, il a la vue de la terre; mais il navigue constamment *à huit ou neuf lieues de distance,* et se contente de l'apercevoir à cet éloignement.

Ce n'est qu'à la hauteur de 47 deg. 3 minutes qu'il rallie la Côte, et la reconnaît en détail, à un mille de distance; *mais le Journal ne fait pas mention de ce qu'on découvrit à cette hauteur.*

Bientôt il perd de nouveau la vue de la terre, et ne s'en rapproche qu'à 45 degrés 27 minutes, pour faire dans les environs de ce Parallèle, l'inutile recherche de l'*Entrée d'Aguilar*, que les Relations indiquent à 43 degrés, &c. &c.

Ainsi l'intervalle compris entre le 55.e et le 47.e Parallèle n'a pas été plus reconnu en descendant la Côte, qu'il ne l'avoit été en la montant.

C'est cependant entre ces deux Parallèles qu'étoient indiquées les Découvertes de *Fuente* et celles de *Fuca:* et si *Ayala*, favorisé des vents de Nord,

proposoit de faire reconnoître la côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, à commencer du 58.me degré de latitude, et en remontant jusqu'au *soixante-dixième*. Si les recherches ne devoient commencer qu'à 58 degrés, c'est qu'apparemment le Vice-roi étoit convaincu que, au-dessous de ce Parallèle, les travaux d'AYALA, secondé par son pilote MAURELLE, qui, comme il le fut constamment à son retour des parties septentrionales, eût mis un peu de persévérance à rechercher les anciennes Découvertes des Navigateurs de sa Nation; il est probable qu'il n'eût pas laissé à d'autres le mérite de les retrouver. 1779. ARTEAGA.

En effet si, lorsque, à partir de son cap *Sant-Agustin*, il eût suivi cette longue Côte qui fuyoit dans l'Est; elle l'eût conduit dans le Canal qui sépare du Continent un groupe de grandes îles que *la Pérouse*, en 1786, a découvertes du côté du large, et que le capitaine *Dixon* qui les visita sur le même côté, l'année suivante, a nommées îles de *Queen-Charlotte*: en prolongeant la côte du Continent, il eût rencontré l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, retrouvé par *la Pérouse*, et visité postérieurement par les Anglais et les Américains des États-Unis, que la Relation de l'Amiral espagnol indiquoit entre 53 et 52 degrés de latitude: plus bas il eût rencontré la Baie de *Nootka* que *Cook* a découverte en 1778, par 49 degrés 36 minutes: plus bas encore, dans le voisinage du 48.e Parallèle, il eût retrouvé l'*Entrée* de *Fuca* qui n'a pas échappé aux recherches des Navigateurs anglais.

D'un autre côté, si, lorsque, à la hauteur d'environ 54 degrés, il aperçut une terre, qui est la partie du Nord-Ouest de *Queen-Charlotte*, au lieu de s'en tenir constamment à huit ou neuf lieues de distance, il s'en fût approché, et l'eût reconnue d'aussi près que le lui facilitoit le vent de Nord; en la prolongeant, il fût parvenu jusqu'à l'extrémité méridionale du Groupe: rapiquant ensuite dans l'Est, entre 52 et 53 degrés, pour regagner le Continent, comme a fait *la Pérouse*, il eût encore, par cette autre Route, retrouvé l'Archipel de *San-Lazaro*, et en redescendant, découvert *Nootka*, et plus bas l'*Entrée* de *Fuca*.

J'ajouterai que si, conformément à ses Instructions, il eût eu la constance, pendant le mois d'Août, de pousser ses recherches jusqu'au 65.e Parallèle, peut-être eût-il devancé le capitaine *Cook* dans la Reconnoissance de *William's-Sound*, de *Cook's-River*, de la presqu'île d'*Alaska*, de la longue chaîne des *Aleutiennes*, &c. découverts plus anciennement par les Russes qui, dans cette partie de l'Amérique du Nord, le prolongement des Possessions espagnoles, ont su se procurer les Établissemens, ou fixes ou temporaires, propres à faciliter leur grand commerce de Pelleteries avec l'empire de la *Chine*.

1779. ARTEAGA. dans le Voyage de 1775, s'étoit élevé jusqu'à cette hauteur, ne pouvoient avoir rien laissé à faire pour la suite entre les deux Latitudes extrêmes que sa course avoit embrassées. On peut croire que Don ANTONIO-MARIA BUCARELLI Y URSUA ignoroit que, dès 1778, cette Reconnoissance avoit été faite par un Anglais, JAMES COOK, dont les Découvertes, à son retour, avoient été publiées sans réserve : car si, comme l'on est autorisé à le penser, l'objet du Vice-roi n'étoit que de faire prendre encore aux Vaisseaux de Sa Majesté Catholique la vue, en passant, de quelques Caps sur la Côte du NORD-OUEST, et de les faire mouiller dans quelques Ports, pour assurer à l'Espagne la possession exclusive de cette immense Côte ; la connoissance du Voyage antérieur du capitaine COOK auroit pu lui donner l'inquiétude assez fondée, que les Anglais, qui avoient sur les Espagnols la priorité de la Découverte, ne prétendissent aussi quelque jour à la priorité de Possession : *indè bellum.* Quoi qu'il en soit, il fit équiper au Port de SAN-BLAS, deux Frégates, la *Princesa* et la *Querida* [la Favorite] : le commandement de l'Expédition fut confié à Don IGNACIO ARTEAGA ; et la seconde Frégate fut montée par Don JUAN-FRANCISCO DE LA BODEGA Y QUADRA, qui avoit été employé sous les ordres d'AYALA dans le Voyage de 1775, et qui prit pour son second Capitaine Don FRANCISCO-ANTONIO MAURELLE, alors Enseigne de Frégate, qui a écrit la Relation de ce nouveau Voyage, comme il avoit écrit celle du précédent [a].

[a] J'ai tiré l'Extrait suivant du Voyage de 1779, d'un Manuscrit espagnol, l'Ouvrage de *Maurelle*, que *la Pérouse* s'étoit procuré à *Manille*, et qu'il joignit à une partie de son propre Journal et à ses Dépêches datées d'*Awatska* [*Saint Pierre* et *Saint-Paul* du *Kamtschatka*], Septembre 1787. Ses paquets furent apportés en *France* par le jeune *Lesseps*, employé dans l'Expédition en qualité d'Interprète pour la langue russe, qui fit le voyage par terre d'*Awatska à Paris*.

J'aurois dû, pour maintenir l'ordre chronologique, faire précéder ce Voyage de 1779, par celui du capitaine COOK, à qui l'EUROPE doit la véritable Découverte de la côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE en 1778 ; mais l'ordre des temps peut céder un moment à l'ensemble historique qui ressortira mieux, si l'on a lu de suite toutes les Expéditions qui ont été faites vers le même temps par les Ports de la côte du MEXIQUE situés sur le GRAND-OCÉAN. 1779. ARTEAGA.

ARTEAGA, fit voile le 11 Février 1779, du Port de SAN-BLAS, à 22 degrés de latitude Septentrionale.

Le Journal de MAURELLE ne contient aucune particularité digne d'être remarquée jusqu'au 3 de Mai, que les deux Frégates mouillèrent dans le Port ou plutôt dans la vaste Baie de BUCARELLI, à 55° 17′ de latitude, qui avoit été découverte par AYALA dans le Voyage de 1775 [a].

Le Commandant fit faire une Reconnoissance complète de cette espèce de Golfe qui s'enfonce de plus de huit lieues dans les terres, renferme plusieurs grandes îles, et présente sur son contour onze beaux Ports où les Vaisseaux peuvent mouiller avec sûreté : MAURELLE dit qu'il n'en connoît pas un seul dans toute l'EUROPE qui pût être préféré à celui de LA SANTA-CRUZ, dans lequel les Frégates s'étoient établies : il est situé à l'entrée du Golfe sur sa côte Orientale.

Les Espagnols communiquèrent et commercèrent avec les habitans, dont le Journal fait une description assez détaillée et d'après laquelle on peut juger que ces Américains diffèrent peu, par leur physique, leur costume, leurs mœurs, leurs usages, de ceux des autres parties de la Côte, que les

[a] *Voyez* ci-devant page lj. L'Entrée de cette Baie est située d'après les Déterminations de *la Pérouse*, à environ 136 deg. $\frac{1}{4}$ à l'Occident de *Paris*, et la latitude de l'Entrée est, suivant le Plan des Espagnols, de 55° 15′.

1779. Relations des Voyages anglais nous ont fait connoître [a].

ARTEAGA. En quittant le Port de LA SANTA-CRUZ, le 15 Juin, ARTEAGA gagna celui de SANT-ANTONIO situé à la Côte occidentale de l'entrée du Golfe, au Nord-Ouest du premier; et le 1.er Juillet, il en fit voile pour se porter sur les parties septentrionales de la Côte.

Le 16, il eut la vue du Mont SAINT-ÉLIE de BERING, qu'il estima devoir être situé à 59 degrés 53 minutes de latitude, et que le capitaine COOK place à 60 degrés 27 minutes [b].

Il reconnut, le 18, un Golfe de dix lieues de profondeur, dans l'Ouest du Cap SAINT-ÉLIE [c].

Pendant que les Espagnols étoient occupés de faire la Reconnoissance de ce Golfe, des Américains, venus dans des pirogues, les engagèrent à mouiller dans un petit Port situé à 60° 13′ de latitude, auquel ARTEAGA donna le nom de Port de SANT-YAGO [d]. La structure des pirogues se fit remarquer :

[a] On a vu que, dans le Voyage de 1775, les Espagnols n'avoient aperçu aucun habitant dans le Port de *Bucarelly*. (Ci-devant page lij.)

[b] Il paroît, d'après ce qui est dit dans le Journal, que les Espagnols se dirigeoient sur une Carte de l'Hydrographe français *Bellin*, publiée en 1766 sous le titre de *Carte Réduite de l'*OCÉAN SEPTENTRIONAL *compris entre* l'ASIE *et* l'AMÉRIQUE, *suivant les Découvertes faites par les Russes*, et qui fait partie du 2.d volume de l'*Hydrographie française*, sous le n.° 99. Cette Carte est défectueuse dans tous les points; c'est une caricature, telle qu'on avoit pu la faire en plaçant et dessinant les côtes Septentrionales de l'*Amérique* et de l'*Asie* d'après les Voyages des Russes, dont les Relations avoient été publiées par *Muller*. On peut dire que c'est une Carte de *Cosaques*, les premiers Aventuriers qui, sous la direction de *Bering*, découvrirent la côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*: mais il n'est pas prouvé que le Voyage de 1779 eût pu nous en donner une qui fût beaucoup plus exacte. (*Voyez* ci-après page lxv, à la fin de la Note [c].)

[c] Ce doit être *William's Sound*, découvert l'année précédente par le capitaine *Cook*, et antérieurement par les Russes.

[d] Ce doit être, à en juger par la latitude, le petit Port situé au Nord du Cap *Hinchingbrook* de *Cook*.

elle consiste en une membrure, assez semblable à celle d'un de nos canots européens, et simplement recouverte de peaux qui font l'office de bordages. On voit dans les Relations des Voyages plus récens, que ces sortes d'embarcations sont particulières aux parties septentrionales de la Côte. Les flèches des Naturels du Port SANT-YAGO sont armées de pointes de cuivre; et les Espagnols demeurèrent persuadés que la terre de l'AMÉRIQUE, à ces latitudes élevées, doit renfermer des mines de ce métal. Cette opinion n'est pas destituée de fondement; car nous voyons qu'en EUROPE, à une latitude peu différente, la SUÈDE possède des mines aussi riches par l'abondance que par l'excellente qualité du cuivre. 1779. ARTEAGA.

ARTEAGA quitta le Port de SANT-YAGO le 28 Juillet pour se porter sur une Pointe de terre qu'il découvroit à 11 lieues de distance dans le Sud-Ouest quelques degrés Sud de son Mouillage [a]. Son intention étoit de se maintenir à vue de la terre; mais la brume et la pluie ne lui permirent pas toujours de la distinguer.

Le 31, après avoir tenu à la cape les deux jours précédens, il découvrit, à une petite distance des Frégates, un Groupe d'îles qui s'étendoit du Sud-Sud-Ouest au Sud-Sud-Est. Il laissa tomber l'ancre, le 1.er Août, dans le Sud d'une de ces îles que le Journal place à 59 degrés 8 minutes de latitude observée: elle fut trouvée inhabitée, et reçut le nom de ISLA DE REGLA [b]. Du Mouillage, on découvroit, lorsque le temps étoit clair, dans le Nord-Ouest 7 degrés Ouest, et à la distance de plus de vingt lieues, une Montagne-volcan qu'on supposa

[a] Cette Pointe ne pouvoit qu'être une de celles de l'île *Montagu* de *Cook*.

[b] D'après la latitude observée par *Maurelle*, ces îles doivent être le Groupe des *Barren-Islands* [les îles Stériles] de *Cook*, situées à l'entrée de *Cook's River*, entre le Cap *Elizabeth* et la Pointe *Banks*.

1779. ARTEAGA. devoir être plus élevée que le PIC de TÉNÉRIFE, et qui étoit entièrement couverte de neige : près de celle-ci, dans l'Ouest-Nord-Ouest 8 degrés Ouest, et à 15 lieues de distance, on en remarqua une autre d'une grande élévation, sur laquelle on ne voyoit point de neige; et dans l'Ouest-Sud-Ouest, à 13 lieues, deux autres sur lesquelles la neige tenoit encore [a].

Il est dit dans le Journal de MAURELLE que, depuis le Cap SAINT-ÉLIE jusqu'à l'île de REGLA, il releva avec la plus scrupuleuse exactitude, les Iles, les Caps, les Baies, &c., dont les Frégates purent avoir la vue; mais que trop souvent les vents contraires, et des Courans presque habituels et seulement variables dans leur direction, les éloignoient de la Côte, et ne permettoient pas d'*estimer* la Route avec précision [b] : ce qui n'a pas empêché que l'on ne dressât une Carte *exacte* de la partie de Côte comprise entre le Cap SAINT-ÉLIE et l'île de REGLA [c].

[a] Cette Montagne-volcan et les autres Montagnes situées dans la même partie, sont le Volcan et les Montagnes que l'on voit marqués sur la Carte de *Cook*, à la côte Occidentale de l'Entrée de *Cook's River*. (*Voyez* son 3.e Voyage, Planche n.° 44, Vol. II, page 353 de l'Original.)

[b] On voit qu'en 1779, les Espagnols en étoient encore réduits à l'*Estime* de la Route : et déjà depuis dix ans, les Français et les Anglais déterminoient les Longitudes en mer, ou avec le secours des Horloges et Montres marines, ou par l'Observation des Distances de la Lune au Soleil et aux Étoiles !

[c] J'extrais d'une Lettre que *la Pérouse* m'écrivit d'*Awatska* le 10 Septembre 1787, ce qu'il me mandoit au sujet de l'Expédition des Espagnols en 1779; on y verra quelle opinion il avoit de ce Voyage, et de la Carte qui avoit été levée de la partie de Côte qu'*Arteaga* avoit reconnue : cette opinion est celle qu'il avoit puisée à *Manille* dans ses conversations avec les Marins espagnols.

« Je me suis procuré à *Manille* (dit-il) le Journal du Voyage que le Pilote espagnol, le fameux *D. Francisco-Antonio Maurelle*, a fait, en sa qualité, sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*. Ainsi, en joignant ce Journal à celui de la première campagne des Espagnols dans cette partie, que M. *Barrington* a publié dans ses *Miscellanies*, dont j'avois l'Extrait

C'est

C'est à cette île de Regla, à *cinquante-neuf* degrés de latitude, que se termine la grande Expédition de 1779 qui devoit pousser les Découvertes au Nord jusqu'au *soixante-dixième* Parallèle. On la quitta le 7 d'Août; et le 27 Septembre, les deux Frégates étoient amarrées dans le Port de San-Blas, d'où elles auroient pu n'être pas sorties sept mois et demi auparavant, sans que nos connoissances en Géographie eussent rien perdu par leur inaction. Si les notions que les Espagnols ont pu acquérir à cet égard, ne sont pas plus étendues que celles qu'il nous a été permis de recueillir dans un Journal indigeste ou tronqué, on peut dire que, dans ce Voyage, comme en plusieurs autres, ils ont consumé beaucoup de temps et ont fait de grands frais, pour faire très-peu d'ouvrage; mais s'ils n'ont voulu paroître dire quelque chose, que pour persuader aux autres Nations qu'ils avoient dit tout, leur réticence n'atteindra pas son but; et un jour viendra que d'autres pourront leur apprendre à eux-mêmes, et peut-être mieux qu'ils ne le savent, ce qu'ils mettent aujourd'hui tant de soin à leur cacher.

1779. Arteaga.

traduit dans les Notes que vous avez bien voulu rassembler pour mon instruction, nous aurons tous les *Secrets* de *Maurelle*. J'ai laissé ce Navigateur à *Manille*, commandant un des Vaisseaux de la nouvelle Compagnie, destinés à faire le cabotage de *Cavite* à *Canton*. Je vous envoie un Plan très-détaillé du Port *Bucarelli* et des îles des environs, que j'ai obtenu à *Manille* *. Les Espagnols dans leur seconde campagne (celle de 1779), pénétrèrent jusqu'à *William's Sound;* et croyant être sur la Côte du *Kamtschatka*, ils craignoient, à chaque instant, d'être attaqués par les Russes. Je ne vous envoie pas leur *Carte générale*, parce que, en vérité, *elle nuiroit plutôt au progrès de la Géographie qu'elle ne pourroit y être utile.* Ont-ils voulu nous tromper! ou plutôt ne se sont-ils pas trompés eux-mêmes! Quoi qu'il en soit, *ils n'ont vu la terre qu'auprès du Port Bucarelli et à l'Entrée de Williams' Sound* ».

* Ce Plan sera inséré dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de *la Pérouse*.

1778. Cook. HEUREUSEMENT, nous sommes arrivés à l'époque où les autres Nations s'emparent des Découvertes à faire sur la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE; et nous n'avons plus à parcourir que des Journaux dans lesquels la véracité de l'Historien égale l'habileté du Navigateur.

L'inutilité des tentatives multipliées, depuis plus de deux siècles, par les Hollandais, les Danois et principalement les Anglais, pour trouver, du côté de l'Europe, par le NORD-OUEST, ou du côté de l'AMÉRIQUE, par le NORD-EST, un PASSAGE aux Mers de l'ASIE, et une Route plus abrégée que celle du Cap de BONNE-ESPÉRANCE ou celle du Cap de HORN, n'a pu, jusqu'à présent, faire abandonner à la Nation britannique l'espérance de voir un jour se réaliser un projet auquel, de tout temps, elle attacha la plus haute importance : et ce fut pour renouveler ces tentatives, qu'en 1773 le capitaine PHIPPS, aujourd'hui lord MULGRAVE, fut envoyé avec deux Vaisseaux au SPITZBERG, pour examiner la partie de l'OCÉAN GLACIAL ARCTIQUE comprise entre cette île et l'AMÉRIQUE; mais les glaces s'opposèrent à tout examen dans le voisinage du 81.me Parallèle qu'elles ne lui permirent pas d'atteindre; il fut arrêté, le 27 Juillet, à 80 degrés 48 minutes de latitude. On savoit, d'un autre côté que, dès 1540, l'ESPAGNE avoit fait visiter diverses parties de la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, pour connoître s'il ne seroit pas possible par l'Occident, de découvrir, à travers la partie septentrionale de ce Continent, quelque Passage qui auroit pu échapper aux recherches faites, du côté de l'Orient, par la Baie de HUDSON et par celle de BAFFIN. On savoit aussi que, depuis 1728, la RUSSIE avoit, dans la même vue, dirigé plusieurs Expéditions, du KAMTSCHATKA vers les parties de l'AMÉRIQUE Occidentale les plus élevées en latitude. Mais il étoit permis de croire que

Coronado, Cabrillo, Fuca, Viscaino, Aguilar, et l'amiral de Fuente, dirigés par les Gouverneurs du Méxique, et les Aventuriers et les Cosaques, encouragés par la Russie, n'avoient ni les lumières ni l'expérience qui pouvoient assurer le succès d'une pareille recherche, et fixer l'opinion sur ce qu'il étoit permis d'en espérer. D'ailleurs les Relations des Russes étoient très-imparfaites et dénuées d'Observations; et celles des Espagnols, dans lesquelles, ainsi que je l'ai dit, la vérité, le plus souvent, se trouve confondue avec la fiction, ne pouvoient inspirer aucune confiance : quelques-unes même de celles-ci étoient réputées apocryphes. 1778. Cook.

Dans cet état d'incertitude, que l'Espagne seule peut-être ne partageoit pas, si, comme on peut le croire, elle a fait, en différens temps, des Expéditions dont nous n'avons aucune connoissance, dans cet état, dis-je, le Gouvernement britannique qui, depuis quelques années, avoit expédié plusieurs Vaisseaux pour visiter en détail le Grand-Océan entre l'Amérique et l'Asie, jusqu'alors très-imparfaitement connu, jugea que le capitaine Cook, déjà célèbre, à juste titre, par deux Voyages autour du Globe sur deux Routes différentes, et par une Navigation à travers les glaces du Pôle Austral, desquelles aucun Navigateur avant lui n'avoit tenté d'approcher, pourroit employer avec succès, sur la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique et dans le voisinage du Pôle Arctique, ces talens supérieurs, cette activité infatigable, cette persévérance sans exemple dont il avoit donné des preuves si distinguées, si multipliées, dans la Reconnoissance qu'il avoit faite de la côte Orientale de la Nouvelle-Hollande, jusqu'alors inconnue; des deux îles de la Nouvelle-Zélande, dont, en 1643, Abel Tasman n'avoit découvert qu'une petite portion; de la Nouvelle-Calédonie, dont on ignoroit l'existence; de

1778. la Terre Australe du SAINT-ESPRIT de QUIROS, que
COOK. BOUGAINVILLE avoit retrouvée en 1768, dont COOK compléta la Découverte; et dans sa recherche d'un Continent Austral, où il sembla s'agrandir à proportion que les difficultés et les dangers de tous genres parurent s'accroître et se multiplier autour de lui.

COOK fut donc destiné, en 1776, pour aller, avec deux Vaisseaux dont le second étoit monté par le capitaine CLERKE, résoudre la grande et interminable Question du PASSAGE DU NORD-OUEST. Mais il commença par remplir d'autres objets de ses Instructions, et ne se présenta à la Côte Occidentale du Nord de l'AMÉRIQUE que dans les premiers jours de Mars 1778 [a]: et voulant, en quelque sorte, rappeler l'ancien titre de propriété, ou plutôt la prétention de la GRANDE-BRETAGNE à la propriété d'une portion de cette Côte, il attérit, le 7 du mois, à 44 degrés de latitude, sur la NOUVELLE-ALBION dont, en 1578, l'amiral DRAKE avoit pris possession au nom d'ELIZABETH. Contrarié par les vents, il ne put que reconnoître quelques Caps ou Pointes de terre, auxquels il imposa les noms de GREGORY et PERPETUA, tirés du Calendrier, les jours où il en eut la vue, et le Cap FOUL-WEATHER [mauvais temps]: le premier des trois, le Cap GREGORY que COOK place à 43 degrés 10 minutes, paroît être le CAPO-BLANCO de MARTIN DE AGUILAR en 1603. Toujours repoussé de la Côte par les vents, il en perdit de nouveau la vue, pour ne la reprendre qu'à 48 degrés de latitude, où il ne put encore apercevoir que de loin, à 48 degrés un quart, un Cap qu'il nomma Cap FLATTERY.

Enfin, après avoir encore lutté long-temps contre l'opposition

[a] Voyez *A Voyage to the Pacific Ocean*, &c. *By James Cook. London*, 1784. *In*-4.° Tome III.

des vents, Cook prit terre, le 29 Mars, par 49 degrés 36 minutes de latitude, et mouilla dans une Baie qu'il nomma Nootka-Sound, du nom de Nootka qu'elle reçoit des Naturels du pays [a]. C'est ce même Nootka dont, en 1790, l'Espagne réclamoit la propriété comme partie intégrante de ses Domaines d'Amérique. 1778. Cook.

Cook y séjourna jusqu'au 26 d'Avril. Il ne fut pas plus favorisé des vents en quittant ce Port, qu'il ne l'avoit été avant de le découvrir; et les contrariétés qu'il éprouva au-dessus du 50.me Parallèle, portèrent sa Route à une si grande distance de la Côte, qu'il ne put en prendre aucune connoissance, jusqu'à ce qu'il eut atteint la latitude de 55 degrés 20 minutes. Le 2 Mai, à cette hauteur, il vit la terre à 6 lieues. Parvenu à 57 degrés 4 ou 5 minutes, il aperçut, à 5 ou 6 lieues d'éloignement, une Montagne remarquable et un Cap, qu'il nomma Mount et Cape Edgecumbe: c'est le Monte San-Jacinto, et le Capo del Engaño des Espagnols en 1775. Au Sud de ce Cap, se trouve la Baie qu'Ayala nomma Baya de Guadalupa; et au Nord, Cook aperçut une autre Baie à laquelle il donna le nom de Bay of Islands [Baie des îles], et qui est le Puerto de los Remedios de 1775. Cook soupçonna que ces deux Baies pouvoient communiquer par un des bras de la première qui tourne au Sud; et dans cette supposition, sa Montagne et son Cap Edgecumbe devoient appartenir à une île; le capitaine Portlock qui, postérieurement à Cook, a visité cette partie avec plus de détail, a reconnu que ce

[a] Elle avoit d'abord reçu de *Cook* le nom de *King George's Sound* [Baie du Roi George]; mais celui de *Nootka*, qui est son nom *propre*, a prévalu, et avec raison: le *King George* des Anglais eût déjà été dépossédé par le *San-Lorenzo* des Espagnols qu'ils ont substitué au premier; mais il faut espérer que ceux-ci en viendront quelque jour à appeler *Nootka* par son nom (*Noûtka* pour la prononciation française).

1778. grand Navigateur, sans prendre terre, avoit parfaitement jugé
Cook. de la disposition des Terres.

Vers 58 degrés de latitude, Cook découvrit une Entrée et un Cap, qu'il nomma Cross-Sound et Cross-Cape [Entrée et Cap de la Croix], du nom que le Calendrier anglais donne au 3 de Mai, jour de cette Découverte. A environ deux tiers de degré plus au Nord, il apercevoit une Pointe de terre avancée en mer, et dominée par une haute Montagne à pic : cette Pointe reçut le nom de Mount Fair Weather [Mont Beau-Temps]. A partir du 58.me Parallèle, les Découvertes du capitaine Cook se confondent avec celles des Navigateurs russes qui, par la position avantageuse des Points de leur départ, la Rivière de Kamtschatka, et le Port de Petropawlowska, se sont trouvés à portée de devancer tous les Européens dans la découverte des parties les plus septentrionales de l'Amérique Occidentale. Mais si les Russes peuvent, à juste titre, revendiquer la priorité de la Découverte; personne ne disputera au capitaine Cook la gloire et le mérite d'avoir le premier déterminé la véritable situation de cette partie du Nouveau Monde, d'avoir fixé la distance des deux Continens, et leur étendue respective, à l'Est pour l'Asie, à l'Ouest pour l'Amérique du Nord, et, par ses recherches et ses Observations, d'avoir ouvert la carrière aux Navigateurs des Nations européennes qui voudroient dans la suite s'attacher à la nouvelle branche que la découverte de ces Côtes présente aux spéculations et aux entreprises du Commerce.

En remontant vers le Nord-Ouest, Cook reconnut le Mont Saint-Élie de Bering, vers 60 degrés et demi de latitude. Il mouilla dans une grande Baie qu'il nomma Prince William's Sound [Entrée du Prince Guillaume], et de là, redescendant vers le Sud-Ouest, il découvrit et remonta une Rivière à laquelle,

après sa mort, la reconnoissance de sa Nation a imposé le nom de Cook's River [Rivière de Cook]. Il côtoya ensuite la côte Orientale de la Presqu'île d'Alaska, et toucha à l'île Ounalaska qui n'est séparée de la Pointe Sud-Ouest de la Péninsule que par l'île d'Ounimak : ces deux îles sont les plus voisines du Continent, et les plus Orientales de cet Archipel, ou cette longue chaîne d'îles de diverses grandeurs, qui s'étend de l'Est à l'Ouest, sur une ligne courbée vers le Sud, jusqu'à trois cent cinquante lieues de la grande Terre, si l'on considère l'île de Bering comme l'extrémité de la chaîne. Cet Archipel, connu sous le nom collectif d'îles Aleutiennes, forme avec la côte Nord-Ouest de l'Amérique, et la côte Nord-Est de l'Asie, un vaste Bassin d'environ douze cents lieues de circuit, qui communique, du côté du Sud, avec le Grand-Océan Boréal, par autant de Détroits que les îles forment entre elles de canaux ; et du côté du Nord, sous le 66.me Parallèle, avec l'Océan glacial Arctique, par l'unique Détroit de Bering. 1778. Cook.

Je vais laisser le capitaine Cook prolonger sa course dans le Bassin du Nord, et y reconnoître, tour à tour, la côte de l'Amérique et celle de l'Asie ; il nous suffit de savoir qu'il visita d'abord une partie de la première, et y suivit dans son contour, une grande Baie qu'il nomma Bristol-Bay ; que, de là, se portant vers le milieu du Bassin, il vit l'île Matweïa des Russes à laquelle il imposa le nom de Gore, le premier de ses lieutenans, qui se trouva commandant en chef après sa mort et celle du capitaine Clerke ; et que plus au Nord, il reconnut les îles du Lieutenant russe, Synd, qu'il nomma Clerke's Islands [îles de Clerke] [a]. Dans l'Est-

[a] On voit avec peine que le capitaine *Cook* ait voulu substituer des noms anglais à ceux que les Russes avoient imposés à toutes les îles éparses dans le Bassin du Nord dont nous leur devons la première Découverte : ces

1778. Cook. Nord-Est de ces îles, sur le Continent de l'Amérique, il découvrit Norton-Sound [Baie ou Entrée de Norton]: il passa ensuite le Détroit de Bering, et s'éleva dans l'Océan glacial Arctique, en suivant la côte du même Continent, et luttant sans cesse contre les dangers, les Bancs et les Montagnes flottantes de glace, jusqu'au Parallèle de 70 degrés 44 minutes, où il parvint le 18 Août. Ici, une mer qui n'est plus liquide, une plaine de glace qu'on peut croire perpétuelle, ne permit pas à ses Vaisseaux de se porter plus près du Pôle.

Le capitaine Cook put dire, comme notre Poëte Regnard quand il atteignit les rochers du Nord de la Laponie:

Hîc tandem stetimus nobis ubi defuit Orbis [a].

J'observerai, en passant, que l'Océan navigable s'étend plus loin vers le Nord, entre l'Europe et l'Amérique qu'entre l'Amérique et l'Asie; car, du premier côté, le capitaine Phipps parvint, peu s'en faut, jusqu'au 81.me Parallèle; et de celui-ci, le capitaine Cook ne put pas atteindre le 71.me: les deux tentatives furent faites à deux époques de l'année peu différentes; la première, le 17 Juillet, la seconde, le 18 Août. On sait que le capitaine Cook, dans le Voyage où il parcourut sur toutes les directions une partie de l'Océan glacial Antarctique, ne put pas pénétrer au-delà de 71 degrés 10 minutes de latitude. Ainsi le Parallèle de 71 degrés, tant au Sud qu'au Nord, semble être la limite de l'Océan navigable entre l'Amérique et l'Asie; mais on peut dire que, d'un côté et

substitutions ne peuvent que jeter de la confusion dans la nomenclature de la Géographie, et faire naître, dans la suite, des incertitudes et des doutes sur les époques des Découverte.

[a] Si l'on vouloit hasarder une traduction libre de ce vers également applicable aux deux Voyages Polaires du capitaine *Cook;* on pourroit dire:

L'Argonaute Breton que Neptune admira,
Ne put être arrêté qu'où la Mer lui manqua.

de

de l'autre, il est dangereux, et qu'il est devenu inutile pour l'accroissement de nos connoissances, de voyager sur les frontières. 1778. Cook.

Les recherches du Navigateur le plus expérimenté, le plus infatigable qu'ayent vu les deux Océans, n'ont pu faire renaître l'espoir de trouver jamais ce Passage tant cherché du Grand-Océan à l'Océan atlantique, à travers l'Amérique Septentrionale : mais si, sous ce rapport, l'Expédition dont la conduite lui avoit été confiée, n'a pas eu le succès que, sans doute, tout autre tenteroit en vain d'obtenir, du moins par la même voie; nous lui devons d'avoir fait connoître à l'Europe une nouvelle branche de commerce avec la Chine, le trafic des Pelleteries, qui, jusqu'alors, étoit à-peu-près ignoré, et sembloit, ou devoir être réservé exclusivement à la Nation qui occupe le Kamtschatka, ou, tout au plus, partagé avec celle qui, occupant la Californie, d'une part, et les Philippines, de l'autre, pouvoit faire ses Armemens dans les Ports de la première, et faire des secondes, l'Entrepôt de ses marchandises d'échange et de celles de retour. Les séjours que le capitaine Cook avoit faits à Nootka-Sound, à William's-Sound et à Cook's-River avoient mis ses Équipages à portée de communiquer longtemps avec les Naturels des différentes parties de la Côte du Nord-Ouest, et de se procurer, en échange de quelques marchandises d'Europe d'un vil prix, des peaux de Loutre, et d'autres dépouilles d'animaux. Ces Fourrures, portées à la Chine, s'y vendirent à des prix exorbitans, et tels qu'on seroit tenté de soupçonner de l'exagération, si l'on ne connoissoit l'exactitude et la véracité du lieutenant King qui a rédigé le troisième Volume du dernier Voyage du capitaine Cook, d'où j'extrais les détails que je vais présenter [a].

[a] *A Voyage to the Pacific Océan*, &c. *London*, 1783. *In*-4.° Tome III, p. 437.

1778. Cook. « Pendant notre séjour dans la Rade de Macao, dit le lieutenant King, les Chinois achetèrent de nos Vaisseaux une grande quantité de peaux de Loutre; et, chaque jour, ces peaux avoient augmenté de prix. La pacotille d'un seul Matelot avoit été vendue huit cents piastres : quelques-unes de première qualité, bien entières, bien conservées, se vendirent cent vingt piastres chacune. J'estime que les pacotilles réunies de la Resolution et de la Discovery ont produit deux mille livres sterling, en Espèces ou en Marchandises; et cependant nous calculâmes que, des peaux qui avoient été traitées à la Côte de l'Amérique, les deux tiers étoient ou gâtés ou usés, ou avaient été vendus au Kamtschatka; ainsi le prix de deux mille livres sterling doit être regardé comme le produit du seul tiers qui restât de la totalité de la Traite. J'observerai, ajoute le lieutenant King, que, lorsque nous rassemblions ces Fourrures, nous n'avions aucune idée de leur valeur réelle; la plupart avoient servi de vêtemens aux Américains; aucune ne fut soignée pendant notre longue traversée; souvent elles furent employées pour couvertures de lit, ou servirent de manteaux dans notre course au Nord; et encore est-il bien probable que les Marchands chinois, profitant de notre inexpérience dans ce genre de trafic, ne nous offrirent jamais de nos Fourrures les prix que des Courtiers accrédités auroient su en obtenir. J'en conclus qu'une Expédition à l'Amérique, qui auroit pour objet unique la Traite des Pelleteries, procureroit un bénéfice des plus considérables aux Négocians qui voudroient se livrer à cette nouvelle spéculation. Les Équipages des deux Vaisseaux étoient si convaincus que ce trafic devoit donner d'immenses profits, que tous manifestèrent le desir le plus vif de retourner à Cook's-River; et l'assurance de faire leur fortune avec une seconde cargaison de Fourrures, exalta les

têtes à un tel degré, que nous vîmes le moment où cette fermentation pouvoit les porter à la révolte ». 1778. Cook.

Le lieutenant King termine son récit par l'exposition d'un plan de Voyage pour ouvrir un commerce réglé entre la Côte Nord-Ouest de l'Amérique et la Chine. Ce plan, proposé par l'élève, l'ami, le compagnon de Cook, et, pour ainsi dire, l'héritier de ses pensées, appuyé d'ailleurs du tableau séduisant des énormes bénéfices qu'avoit procurés une première opération, faite sans dessein, comme sans préparatifs, offroit à la cupidité un appât qui fut saisi avidement par les Nations de l'Europe adonnées au grand commerce et déjà familiarisées avec les longues Navigations. Bientôt l'Europe, l'Asie et l'Amérique Orientale du Nord se montrèrent empressées de puiser à cette nouvelle source; l'Europe, par les Ports d'Angleterre; l'Amérique, par ceux des États-Unis; l'Asie, par le Bengale et par Bombay: et le commerce des Pelleteries sembloit assurer des profits si immenses, et se présenta avec des attraits si irrésistibles, que les Espagnols même, sortant de leur indolence, et les Portugais de leur léthargie, se disposèrent à faire des Expéditions, ceux-ci de Macao, et les premiers des Philippines.

Le Gouvernement de France, occupé de tout ce qui pouvoit donner, à la fois, plus d'activité au Commerce national, et plus d'extension à la Navigation des Français, ne pouvoit voir avec indifférence le mouvement général qui se préparoit dans le Commerce étranger, et cette direction commune et simultanée de toutes les spéculations vers un même objet. Mais, avant que d'exciter, par des invitations, par des encouragemens même, notre Marine commerçante à entrer en concurrence avec celle des autres Nations, pour un nouveau trafic 1786. La Pérouse.

1786. La Pérouse. qui, dans le principe, avoit dû présenter des bénéfices hors de proportion, mais qui, par la suite, pouvoit n'offrir plus que des pertes, si le concours dans les achats en Amérique, et le concours dans les ventes en Asie, s'accroissoient outre mesure; la prudence commandoit de faire visiter la Côte Nord-Ouest de l'Amérique par des Bâtimens de l'État, et de vérifier par nous-mêmes ce qu'il étoit permis d'espérer, pour l'avenir, d'un commerce qui s'étoit annoncé avec tant d'avantages. Les détails sur ce nouveau genre de trafic, que le lieutenant King avoit insérés dans le troisième Volume du dernier Voyage de Cook, furent connus en France au moment où le Gouvernement, dans la vue de remplir utilement les loisirs de la Paix, et de procurer aux Officiers de notre Marine militaire de grands moyens d'instruction, se proposoit d'ordonner l'armement de deux Frégates qui, en faisant le Tour du Monde, seroient employées à reconnoître les portions de la Terre que les Navigateurs n'avoient point encore visitées; à compléter diverses Découvertes faites dans le Grand-Océan par les Français; et à perfectionner, par des Observations astronomiques et par des Recherches dans les différentes branches de la Physique et de l'Histoire Naturelle, la Description générale et particulière du Globe que nous habitons. La Reconnoissance des côtes Occidentales de l'Amérique du Nord, qui fournissent les Pelleteries, pouvoit entrer dans le plan qui avoit été conçu, sans qu'il fût nécessaire d'en changer les premières dispositions : et les Instructions données à la Pérouse, à qui la conduite de l'Expédition fut confiée, lui prescrivoient expressément de faire une Reconnoissance particulière des Côtes Nord-Ouest de l'Amérique. Il importoit sur-tout qu'il visitât soigneusement les parties comprises entre 49 et 57 degrés de latitude, parce que, sur tout cet espace, le

capitaine Cook, constamment contrarié par les vents, n'avoit pu reconnoître que le seul Point de Nootka ; et l'on savoit que, si les Découvertes de Fuente avoient quelque réalité, c'étoit dans l'intervalle de ces deux Parallèles qu'on pouvoit espérer de les retrouver. La Pérouse, dans sa Reconnoissance de la Côte Nord-Ouest de l'Amérique, devoit aussi examiner quelle seroit la manière la plus avantageuse d'en extraire les Pelleteries ; à quel taux elles s'étoient élevées, depuis que la concurrence avoit dû en faire hausser la valeur ; et quelles marchandises d'Europe paroissoient avoir une préférence marquée dans les échanges avec les Naturels de la Côte : il devoit, au moyen des divers effets de Traite qui avoient été remis à sa disposition, se procurer par lui-même un assortiment de peaux de Loutre et d'autres animaux, suffisant pour un Essai, et porter ces peaux à la Chine pour y être vendues ou converties en denrées et marchandises de l'Orient. Cette double opération d'échange donneroit un premier bénéfice auquel on ajouteroit le bénéfice connu sur les productions de l'Asie dans les Marchés de l'Europe : et cette série d'opérations combinées pouvoit seule conduire à se former, par aperçu, une idée du bénéfice total que la Traite des Pelleteries, qui appeloit nos Vaisseaux à de si grandes distances et exigeoit des avances si considérables, pouvoit promettre en dernier résultat aux spéculations du Commerce. 1786. La Pérouse.

Mon intention n'est point de devancer la publication du Voyage de la Pérouse, ni de rapporter en détail ses opérations à la Côte Nord-Ouest de l'Amérique ; je ne veux qu'indiquer les Points qu'il y a découverts ou reconnus, et les époques de ses Découvertes.

Il attérit le 23 Juin 1786, vers le 60.me Parallèle, sur le mont Saint-Élie de Bering. Parvenu à 58° 38′ de

1786. LA PÉROUSE. latitude, et 139 degrés 50 minutes à l'Occident du Méridien de PARIS, il aperçut une Ouverture qui indiquoit un Havre ou un Passage : il s'y engagea, et découvrit un très-beau Port qu'il nomma le PORT DES FRANÇAIS, et qui, malheureusement, n'a que trop de droits à conserver à jamais ce nom, après qu'un accident lamentable y a occasionné la perte de plusieurs Officiers distingués, et d'un grand nombre de gens des Équipages appartenant aux deux Frégates.

Entre le 57.me et le 55.me Parallèle, c'est-à-dire, depuis le MONTE SAN-JACINTO jusqu'au Cap SANT-AGUSTIN des Espagnols, LA PÉROUSE a relevé soigneusement une étendue de 40 lieues de Côtes, que le capitaine COOK n'avoit, pour ainsi dire, qu'entrevue, et de laquelle on n'a eu qu'une idée bien imparfaite, tant qu'on ne l'a connue que par le Journal d'ANTONIO MAURELLE. LA PÉROUSE s'est assuré, par une Reconnoissance exacte et détaillée, que l'intervalle entre le 56.me et le 55.me degré de latitude, est rempli par un Archipel qui, séparé du Continent par un Canal d'environ 5 lieues dans sa plus grande largeur, se prolonge sur une longueur de plus de 20 lieues, du Nord-Nord-Ouest au Sud-Sud-Est. Cet Archipel ne se trouve même pas indiqué dans le Journal des Espagnols : c'est cependant vers le tiers de sa longueur, à partir du Cap SANT-AGUSTIN, que se trouve situé leur beau Port de BUCARELLI : et leur île SAN-CARLOS qui se présente à 3 ou 4 lieues dans le Sud-Sud-Ouest du Cap, avec les îlots qui en dépendent, pourroit être considérée comme un prolongement ou la queue de cet Archipel.

Le 10 Août, vers 54 degrés un tiers de latitude, LA PÉROUSE commença à découvrir une longue suite de Terres que le capitaine COOK, écarté de la Côte par les vents contraires, n'avoit point été à portée de reconnoître, et dont on peut douter que

les Espagnols ayent jamais eu connoissance, puisqu'ils n'en ont fait aucune mention particulière. LA PÉROUSE les prolongea pendant 10 jours, du Nord au Sud, jusque par-delà le 52.e degré sur un étendue de 50 lieues; et après avoir doublé le Cap le plus méridional, il rapiqua dans le Nord à l'Est de ces Terres qu'il reconnut être détachées du Continent; mais il ne put, avec les vents de la partie du Nord, s'élever assez haut dans le Golfe où il se trouvoit engagé, pour s'assurer si elles font partie d'un Archipel, comme il le présumoit; ou si elles appartiennent à une grande presqu'île liée au Continent par un isthme que l'éloignement ne lui auroit pas permis d'apercevoir. On a su depuis que c'est, en effet, un Archipel que les Anglais qui l'ont reconnu, postérieurement au Voyage des Français, ont nommé QUEEN CHARLOTTE'S ISLANDS [îles de la Reine Charlotte]. 1786. LA PÉROUSE.

De la partie méridionale de ces Terres, traversant le Golfe et cinglant vers le Nord-Est, LA PÉROUSE atteignit bientôt celles qui se montroient de ce côté, et découvrit plusieurs îles qui doivent faire partie de l'Archipel de SAN-LAZARO de l'amiral de FUENTE, et au-delà desquelles, à un assez grand éloignement, il distinguoit les hautes terres du Continent. (*Voyez* la Note [a] ci devant page xxviij).

La visite de la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE n'étoit pas l'objet principal de l'Expédition de LA PÉROUSE; et comme la fin du mois d'Août approchoit, et que la saison de la navigation sur cette Côte où les brumes sont très-fréquentes et les vents pour l'ordinaire violens, finit avec le mois de Septembre; il ne lui étoit pas loisible de s'engager dans des Reconnoissances de détail qui auroient exigé plusieurs mois: il étoit d'ailleurs obligé d'économiser le temps, et d'en faire une répartition proportionnée au nombre, à la nature et à la durée présumée des opérations qui lui restoient à faire, telle, enfin, que la lui

1786. La Pérouse. imposoit l'entière exécution du plan immense qui lui étoit tracé dans ses Instructions. En prolongeant, comme il le fit, ses Reconnoissances jusqu'au Nootka-Sound de Cook, il avoit complété ce qui manquoit à celles de ce célèbre Navigateur entre le 49.me et le 57.me Parallèle. Ainsi des Vaisseaux expédiés des Ports d'Europe nous ont procuré, par quelques mois de recherches, la connoissance d'une longue suite de Côtes que les Espagnols qui, depuis deux siècles et demi, en occupent une partie, n'étoient pas encore parvenus à connoître !

La Pérouse dressa une Carte exacte de toute la côte qu'il a visitée, et imposa des noms aux Caps, aux Ports et aux Iles qui n'ont point été vus par les Navigateurs qui l'avoient devancé [a]. Parvenu à la hauteur de Nootka-Sound, il continua de faire route dans le Sud, et relâcha, vers le milieu de Septembre, au Port de Monterey, d'où il fit passer en France un précis des premières opérations de sa Campagne.

Je ne suivrai pas la Pérouse dans sa navigation ultérieure ; j'ajouterai seulement à l'indication que j'ai donnée de la portion de Côtes qu'il a reconnue, que, pour satisfaire à l'article de ses Instructions relatif au commerce des Pelleteries, il avoit traité quelques Fourrures à la Côte du Nord-Ouest ; et qu'ayant, dans le cours de son Voyage, relâché dans la Rade de Macao, il y fit mettre en vente les peaux de Loutre et d'autres animaux qu'il avoit pu se procurer. Cette vente produisit cinquante-cinq mille livres tournois ; et j'observe que cette somme fut répartie, *en totalité*, entre les Matelots et les Soldats des deux Frégates, *sans aucun partage avec les États-Majors.*

[a] On trouvera dans l'*Atlas* qui doit accompagner la Relation du Voyage de *la Pérouse*, une Carte générale et plusieurs Cartes particulières qui présenteront, dans le plus grand détail, la Reconnoissance qu'il a faite de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*.

On

On s'étonnera, sans doute, que j'appuie sur cette observation; et, assurément, il ne me fût jamais venu dans la pensée qu'il pût être nécessaire de la présenter, si le Rédacteur [a] du *Voyage du capitaine Dixon* ne se fût permis des assertions téméraires, je dirois presque mal-honnêtes, que je suis bien loin d'attribuer au capitaine DIXON lui-même : un Navigateur par état, un Militaire marin, connoît trop les égards mutuels que se doivent ceux qui, en affrontant les mêmes dangers, se dévouent à éclairer et enrichir leur pays, pour qu'il se fût hasardé à porter un jugement défavorable sur une Expédition qu'il ne connoît pas et ne peut pas connoître, encore moins pour qu'il cherchât à faire suspecter la véracité du chef de l'Expédition. 1786. LA PÉROUSE.

« Les Frégates françaises la BOUSSOLE et l'ASTROLABE, dit le Rédacteur anglais [b], commandées par MM. DE LA PÉROUSE et DE LANGLE, furent expédiées d'un Port de FRANCE en 1785 : *on dit* [c] qu'ils ont suivi la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE depuis l'Établissement espagnol de MONTEREY jusqu'au 60.me degré de latitude Nord, *ce qui n'est pas vraisemblable :* car,

[a] On a ignoré quel étoit le Rédacteur du *Voyage de Dixon*, écrit en forme de Lettres signées *W. B.* jusqu'à ce que M. *Dixon* d'une part, et de l'autre, M. *Meares*, nous ayent appris que le Journal étoit l'ouvrage de M. *Beresford*, employé sur le navire *Queen-Charlotte* en qualité de Subrécargue. (Voyez *Dixon's Remarks on Meares's Voyages*, pag. 8, et *Meares's Answer*, page 6.)

Quand on lit ce Journal, on croit sans peine ce que le capitaine *Dixon* a dit de l'*ignorance de son Auteur sur tout ce qui concerne la Marine et la Navigation.* (Page xxij de l'*Introduction* qui est l'ouvrage de *Dixon*.)

[b] *Dixon's Voyage round the World. London*, 1789. *In*-4.° page 320.

[c] Le Traducteur français du *Voyage de Dixon* a traduit cette phrase : *They are said to have traced the Nord-West Coast of America*, &c. par celle-ci : *ils prétendent* (*la Pérouse* et *de Langle*) avoir suivi la côte de l'*Amérique*, &c. La véritable traduction est, *on dit* qu'ils ont suivi, &c. ; ce qui est très-différent : la première expression reprocheroit formellement aux Commandans français d'*en avoir imposé ;* la seconde ne présente qu'un *on dit* dont il est permis de douter.

1786. LA PÉROUSE. *quoique ces Bâtimens n'eussent d'autre destination que celle de faire des Découvertes*, cependant *les Commandans n'ont pas oublié que les Fourrures sont un article de commerce d'une grande valeur;* et conséquemment, ils se sont procuré, pendant leur séjour sur la côte de l'AMÉRIQUE, environ six cents peaux de Loutre, mais la plupart coupées par morceaux, *de la dernière qualité*, et *évidemment de la même partie d'où les Espagnols tirent les leurs:* tandis que, *s'ils eussent, en effet, traité dans les parties septentrionales, comme on le suppose,* ils y auroient trouvé des peaux d'une qualité très-supérieure à celles qu'ils ont rapportées ».

Je dirai d'abord que je conçois que le désintéressement du Commandant et des États-majors des Frégates françaises puisse étonner un *Subrécargue* dont toutes les idées doivent rouler sur les moyens qu'on peut employer pour accroître les bénéfices de ses *Commettans;* mais j'ajouterai qu'un Militaire français n'attache à cet acte de désintéressement d'autre mérite que celui d'avoir fait ce qu'il se doit à lui-même, et ce qu'il doit aux compagnons ignorés de ses travaux, qui, partageant également avec ceux qui les commandent, les fatigues et les dangers de l'Expédition, n'ont pas une part égale à la gloire: chacun se trouve payé dans la monnoie qui lui convient.

Je demanderai ensuite au Rédacteur d'où il sait que les Frégates françaises n'avoient *d'autre destination que celle de faire des Découvertes:* voudroit-il que nous crussions qu'il avoit lu les Instructions données à LA PÉROUSE?

Je lui demanderai encore si la latitude de 58 degrés 38 minutes, qui est celle du PORT DES FRANÇAIS, lui paroît assez Septentrionale pour que ce Port soit compris dans ce qu'il appelle *les Parties Septentrionales!* Je lui ferai observer que la latitude de NORFOLK-BAY, la BAYA DE GUADALUPA des Espagnols, dans laquelle, en 1787, le capitaine DIXON a

fait une partie de sa Traite, n'est que de 57 degrés; et que les îles de QUEEN-CHARLOTTE devant lesquelles, en si peu de temps, il traita une quantité si considérable de manteaux de Castor et de peaux de Loutre, selon lui de la *première qualité*, sont situées entre le 54.me et le 52.me Parallèle : pourquoi ne veut-il donc pas que LA PÉROUSE qui s'est élevé jusqu'au voisinage du 59.me où il a traité, ait pu s'y procurer des Fourrures d'une aussi belle qualité que pouvoient l'être celles que DIXON a obtenues 7 degrés plus bas, puisqu'il dit lui-même, et que l'on savoit avant lui, que, plus la latitude est élevée, plus les peaux augmentent en qualité? Et pourquoi se permet-il de dire qu'*il est évident* que LA PÉROUSE n'a traité que *dans les parties Méridionales exploitées par les Espagnols!* J'ignore d'où ceux-ci tirent leurs Fourrures; mais il est vraisemblable qu'ils se les procurent principalement par leurs Présides de SAN-DIEGO et de MONTEREY, le premier situé à 33 degrés deux tiers, le second à 36 degrés 38 minutes [a] : il y a loin de ces latitudes, et loin encore de celle de 52 degrés à laquelle DIXON a fait sa riche Traite, jusqu'à la latitude de 58 degrés deux tiers à laquelle LA PÉROUSE a fait la sienne, et où *il est évident* (car c'est ici qu'est l'*évidence*) qu'il a pu se procurer des peaux de *première qualité*. Je ne sais si les Anglais pensent que décrier le Commerce des autres Nations soit un moyen *légitime* de donner plus d'extension et plus de lustre à celui de la GRANDE-BRETAGNE [b].

1786. LA PÉROUSE.

[a] Si les Espagnols forment quelque jour, comme on peut le présumer, un Établissement solide dans la Baie de *Bucarelli*, qui présente plusieurs beaux Ports, et qui est située au-dessus de 55 degrés de latitude; ils pourront en tirer des Fourrures de première qualité: et sans doute, ils ne négligeront pas cette ressource qui est, pour ainsi dire, à leur porte, et peut alimenter leur commerce languissant des *Philippines* avec la *Chine*.

[b] Assurément, je ne prétends pas que l'essai de Traite fait par *la Pérouse*,

1786. LA PÉROUSE. Enfin, pour dissiper les doutes que le Rédacteur de DIXON feint d'avoir, et qu'il voudroit accréditer, sur la Reconnoissance que LA PÉROUSE a faite de la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; je lui dirai que *le vrai n'est pas toujours vraisemblable*, mais qu'il est toujours vrai; que le Journal de ce Commandant, écrit de sa propre main, depuis son départ de BREST, jusqu'au jour qui a précédé son départ de BOTANY-BAY, et imprimé tel qu'il est parvenu en FRANCE en différens envois, prouvera que LA PÉROUSE a prolongé, reconnu, examiné, relevé la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, non pas, comme le dit l'Écrivain que je combats, depuis MONTEREY jusqu'au 60.me degré de latitude Nord, mais depuis le 60.me degré jusqu'à MONTEREY, ce qui est très-différent; car on sait que les vents du Nord et du Nord-Ouest, qui règnent assez constamment sur cette étendue de Côte, donnent toute facilité pour descendre du Nord au Sud, tandis qu'ils

lui ait procuré des Peaux d'aussi belle *condition* que celles que *Dixon* a obtenues dans un Voyage qui n'avoit d'autre objet que la Traite des Pelleteries; mais il ne s'agit pas ici de la *Condition* des Peaux, c'est de leur *Qualité* qu'il est question; parce que la qualité tient aux latitudes par lesquelles on a traité, et que la condition dépend de circonstances absolument étrangères à la latitude. *La Pérouse*, dans une Lettre qu'il m'écrivoit de la Rade de *Macao*, le 3 Janvier 1787, disoit: « Nous avons traité, à la côte de l'Amérique septentrionale, près de *mille* peaux de Loutre; mais *le plus grand nombre est en lambeaux et pourri.* » — Certes, il falloit que ces *lambeaux* eussent appartenu à des Peaux d'une *Qualité bien supérieure*, et par conséquent provenant de *Latitudes bien élevées*, puisque leur vente à la *Chine* a produit *Dix mille Piastres* (55 mille livres tournois, la Piastre à 5 l. 10 s.) Quand on a connu *la Pérouse* et les sentimens d'humanité et de bienfaisance qui dirigeoient sa conduite, on n'est pas étonné qu'il gémît sur ses Fourrures, et qu'en m'écrivant dans la douleur de son cœur, il ait beaucoup exagéré le mauvais état dans lequel elles se trouvoient à son arrivée à *Macao*: hélas! il eût voulu que le produit de ces Peaux pût faire la fortune de chacun des Matelots et Soldats qui servoient sous ses ordres, et qu'il chérissoit comme ses enfans!

opposent des difficultés souvent insurmontables, ainsi que le capitaine Cook l'a éprouvé, quand on veut remonter du Sud au Nord. 1786. La Pérouse.

On ne sera plus étonné que le Rédacteur du Voyage de Dixon veuille douter que la Pérouse ait reconnu une longueur de Côtes d'environ 23 degrés et demi, ou 470 lieues en latitude, si l'on fait attention que l'espace entre le 50.me et le 56.me Parallèle, que Cook n'avoit pu reconnoître, se trouve compris dans l'espace que la Pérouse a reconnu en 1786: comment croire, en effet, qu'un Français ait exécuté ce qu'un Anglais n'avoit pu faire? Il faut encore que l'on sache que le capitaine Dixon, quoique les capitaines Lowrie et Guise lui contestent la priorité, a la prétention d'avoir découvert, en 1787, ces mêmes terres ou plutôt ces mêmes îles séparées du Continent par un Golfe, que la Pérouse avoit découvertes, l'année précédente, entre 54 et 52 degrés de latitude [a]. Le Voyage de la Pérouse donnera un nouveau déplaisir au Rédacteur de celui de Dixon, lorsqu'il y verra qu'un Français a retrouvé, en 1786, entre 52 et 53 degrés, l'Archipel San-Lazaro de l'amiral de Fuente que des Navigateurs anglais n'ont retrouvé que dans les années suivantes: il en sera quitte pour dire que *cela n'est pas vraisemblable:* et il ne doutera pas que, sur une assertion aussi imposante, qui ne permet pas

[a] Le capitaine *Dixon* pourroit objecter que, le 17 Septembre de 1786, il avoit atteri, par 53 deg. 46 min. de latitude, sur la Côte Occidentale des îles *Queen-Charlotte*, qu'il ne reconnut que l'année suivante; mais il ne fit qu'une pointe sur ces Terres qu'il crut appartenir au Continent, et il continua sa route pour *Nootka-Sound* (*Dixon's Voyage*, page 76). Si l'on vouloit appeler cette simple *Vue* la Découverte des îles *Queen-Charlotte*, *Dixon* n'auroit pas encore la priorité: car il en entrevit un point le 17 Septembre; et, du 10 au 20 Août de la même année, *la Pérouse* en avoit prolongé la bande occidentale du Nord au Sud sur toute leur longueur, et les avoit contournées par leur partie méridionale.

1786. La Pérouse. l'examen, toute l'Europe ne demeure convaincue que *cela n'est pas vrai.*

Les Anglais ont profité trop long-temps de notre silence; trop long-temps ils ont eu l'honneur de ces Découvertes dans lesquelles nous les avons devancés : eh quoi ! parce que des circonstances malheureuses, trop connues du Monde entier pour que je ne m'épargne pas le supplice de les retracer, et au Lecteur celui de les lire, se sont opposées invinciblement à ce que la publication du Voyage de notre Compatriote fût faite dans le temps où elle eût dû l'être, nous souffririons, sans réclamer, que cet infortuné Navigateur ne jouît pas, après sa mort, de ses immortels travaux ? Ah ! si sa destinée n'a pas permis que nous pussions les graver sur sa tombe; que du moins, en recueillant cet héritage, la Nation sensible et juste, pour laquelle il sacrifia sa vie, consacre à jamais dans les fastes de l'Histoire, ses services, sa mort et notre reconnoissance !

Mais si l'on ne peut accorder aux Anglais d'avoir les premiers découvert les îles auxquelles ils ont imposé le nom de Queen-Charlotte, ni d'avoir retrouvé les premiers l'Archipel de San-Lazaro, qu'ils ont nommé Princess Royal Islands [îles de la Princesse Royale], on ne peut leur refuser un mérite qui ne doit pas être oublié, celui d'avoir reconnu dans un plus grand détail ces mêmes parties de Côtes qui avoient échappé aux recherches du capitaine Cook; que les Espagnols peuvent avoir vues antérieurement sans les reconnoître, ou peut-être sans vouloir nous les faire connoître; et qui complètent la Reconnoissance des côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, depuis le Cap Mendocino, par 41 degrés et demi de latitude, jusqu'au Cap de Glace, situé entre le 70.me et le 71.me Parallèle, le plus septentrional que le capitaine

Cook put atteindre dans ce fatal Voyage où une mort tragique termina la plus laborieuse et la plus utile carrière que jamais aucun Navigateur ait remplie. 1786. LA PÉROUSE.

Comme toutes les Reconnoissances, depuis le 48.me degré jusqu'au 56.me, faites par les Navigateurs anglais, dans le cours des quatre années comprises entre 1785 et 1789, rentrent en partie les unes dans les autres; je ne présenterai pas de grands détails sur les opérations particulières de chaque Navigateur; je dois me borner à indiquer les époques des Voyages, et la circonstance la plus marquante de chaque Expédition. On assure que le Gouvernement anglais a expédié, dans ces derniers temps, des Bâtimens avec la mission spéciale de faire une Reconnoissance complète de la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique, de vérifier et rectifier les rapports de chaque Navigateur, et de composer, de tous les travaux particuliers de la Nation anglaise dans cette partie, un tableau général fait de la même main, dans lequel la description de cette partie du Globe, fondée sur des recherches et des Observations multipliées, ne le cédera point en exactitude à la description des Continens dont les Côtes sont le plus fréquentées. On peut croire que la Nation Britannique qui, dans tous les temps, a publié sans réserve le résultat de ses Expéditions maritimes, n'en mettra point dans la publication d'un Ouvrage qui, en faisant honneur à la prévoyance de son Gouvernement et aux talens de ses Marins, deviendra la censure du silence ou des réticences d'une Nation dont toutes les autres devoient attendre ce bienfait. Mais si le travail des Anglais est terminé, nous ne pourrons en jouir que lorsque la plus impitoyable des guerres ayant enfin cessé de dépeupler l'Europe et de désoler les deux Mondes, une paix nécessaire aura rouvert, du moins

RECONNOISSANCES DE LA CÔTE DU N. O. entre le 48.me et le 56.me Parallèle.

Reconnoissances de la Côte du N. O. entre le 48.me et le 56.me Parallèle.

pour un temps, des canaux de communication entre deux Peuples qui, l'un et l'autre, ont trop d'énergie, trop de lumières, trop de possessions, trop de commerce, trop de puissance, pour que, rivaux de gloire depuis qu'ils figurent sur la scène du Monde, ils ne soient pas éternellement divisés d'intérêts.

En attendant que le travail général qui est annoncé puisse nous être connu, parcourons rapidement les opérations particulières qui ont préparé ce grand ensemble.

Voyage projeté. W. Bolts.

Le troisième Voyage du capitaine Cook ne fut publié à Londres qu'en 1784; et déjà en 1781, à la première indication qu'on avoit eue d'une nouvelle branche de commerce, qui se présentoit sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, une Expédition s'étoit préparée dans le Golfe Adriatique, avec Pavillon impérial, sous la direction de Williams Bolts, Anglais de Nation, au service de l'Empereur d'Allemagne, homme très-instruit, employé long-temps dans les Indes Orientales et au Bengale, et qui avoit acquis dans plusieurs grands Voyages de mer, toutes les connoissances nécessaires pour bien disposer une Expédition de ce genre. Aussi l'armement avoit-il le double objet de faire des Découvertes géographiques, et de traiter des Pelleteries à la côte Nord-Ouest de l'Amérique; et dans cette vue, des personnes versées dans les différentes parties des Sciences naturelles et physiques, devoient y être employées. Mais une intrigue dont on ignore et la source et les moyens, culbuta cette entreprise, avant que les deux Navires qui y étoient destinés eussent été mis en état de l'exécuter.

1785. Hanna. I.er Voyage.

Si les spéculations qu'un nouveau Commerce excitoit, pouvoient, à un si grand éloignement, engager l'Europe à faire

faire des entreprises, combien ne devoient-elles pas être plus attrayantes pour les Armateurs et les Négocians disséminés sur toutes les parties de l'Asie où les Européens exercent leur activité commerciale ? En effet, il étoit sensible que les Vaisseaux qui seroient expédiés des Mers situées à l'Orient de l'Ancien Monde, auroient un grand avantage sur ceux qui partiroient des Ports d'Europe ; le Voyage des premiers ne consistoit qu'à traverser deux fois le Grand-Océan avec des vents réguliers et connus ; tandis que les seconds, obligés de doubler, ou le Cap de Horn, ou le Cap de Bonne-Espérance, selon qu'ils prennent leur route par l'Ouest ou par l'Est, et exposés à la variation et à la contrariété des vents, alongent nécessairement leurs traversées de 7 ou 8 mille lieues, et la durée de leur Navigation, de plus d'une année : aussi les spéculations se sont-elles principalement multipliées dans les Ports de la Chine et de l'Inde.

1785. Hanna. I.er Voyage.

La première Expédition fut préparée dans la Rivière de Canton : le capitaine James Hanna y équipa un Brig de 60 tonneaux et 30 hommes d'Équipage, et fit voile du Typa au mois d'Avril 1785. Il s'éleva dans le Nord de l'Asie, traversa par le Sud du Japon, et arriva, dans le mois d'Août, à Nootka-Sound que, d'après l'expérience du capitaine Cook, on regardoit comme le grand Marché des Fourrures de l'Amérique.

Quand sa Traite fut terminée, Hanna remonta dans le Nord de Nootka ; vers 51 degrés un quart de latitude, il découvrit Fitzhugh-Sound [l'Entrée de Fitzhugh], et n'avoit qu'un pas à faire pour retrouver l'Archipel de San-Lazaro de Fuente ; il visita même, à cette hauteur des îles nommées par lui îles Lance, qui pourroient en dépendre, d'autres Terres auxquelles il donna le nom de Henry Lane,

1785. HANNA. I.er Voyage. et un Port qui reçut celui de SEA-OTTER's HARBOR [le Havre de la Loutre de mer]. On dit que HANNA rapporta à la CHINE une riche cargaison de Fourrures [a].

1786. HANNA. II.e Voyage. LE SUCCÈS de ce premier Voyage l'engagea, en 1786, à en entreprendre un second avec un Navire de 120 tonneaux de port, le SEA-OTTER. Il partit de MACAO dans le mois de Mai, et se rendit en droiture à NOOTKA-SOUND. Cette seconde Expédition de HANNA n'a rien ajouté à nos connoissances sur la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; on ne croit pas qu'elle ait été aussi lucrative que la première : il fit son retour à MACAO au mois de Mai 1787, et se disposoit pour un troisième Voyage, lorsque la mort l'arrêta au milieu de sa carrière.

1786. PETERS. CETTE EXPÉDITION ne fut pas la seule que l'année 1786 vit entreprendre : diverses Sociétés de Négocians et de riches Capitalistes, tant en ASIE qu'en EUROPE, voulurent tenter la fortune par la voie que le capitaine COOK avoit ouverte.

Le capitaine PETERS, commandant le Senau le LARK [l'Alouette] de 220 tonneaux et 40 hommes d'équipage, fut expédié de MACAO dans le mois de Juillet de l'année 1786 : ses Instructions lui prescrivoient de se rendre à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE par la Route du KAMTSCHATKA, et de reconnoître les îles qui sont situées au Nord du JAPON. Il arriva le 20 Août à PETROPAWLOWSKA, et en repartit le 18 Septembre. On a su depuis que le LARK avoit péri sur MEDNOI OSTROFF [l'île de Cuivre], située dans le Sud-Est de l'île

[a] J'ignore si, depuis que les communications avec l'*Angleterre* sont fermées, les Voyages de *Hanna* et de quelques autres Navigateurs anglais ont été publiés; j'ai extrait ce qui concerne celui de *Hanna*, des Relations originales de *Portlock*, page 3. — *Dixon*, page xvij, et *Meares*, page lj.

BERING, et que deux personnes seulement avoient échappé du naufrage [a]. 1786. PETERS.

[a] L'Introduction du Voyage du capitaine *Dixon* (page xviij de l'Original), m'a fourni l'Extrait qu'on vient de lire du Voyage du Senau *le Lark;* mais j'ai pensé que j'y devois joindre des détails particuliers qui prouvent à quel point l'activité commerciale des Anglais s'exerce sur tous les points du Globe; et comment, par des spéculations combinées, par des opérations d'échange, doubles et triples, ils savent, en multipliant, pour ainsi dire, le même voyage, doubler et tripler les bénéfices, sans augmenter les frais de l'Expédition. Nous devons ces détails à un Voyageur Français qui, comptant à peine cinq lustres, n'hésita pas d'entreprendre par terre, et termina heureusement, mais non sans beaucoup de fatigues et de dangers, un voyage de quatre mille lieues, à travers les déserts glacés du *Kamtschatka* et de la *Sibérie*, et cette immense étendue de pays compris entre *Pétropaw lowska* et la Capitale de la France, pour apporter à *Versailles*, où il arriva le 17 Octobre 1788, les Dépêches et les Journaux de *la Pérouse* sous les ordres duquel il avoit servi depuis son départ d'*Europe*, jusqu'à son départ du *Kamtsckatka*.

(Voyez *le Journal historique du Voyage de* LESSEPS, *du Kamtschatka en France.* Paris, Imprimerie Royale, 1790. 2 vol. *in*-8.° Tome I.er, Note de la page 10.)

« Un Bâtiment anglais (dit *Lesseps*), » appartenant à M. *Lanz* (ou *Lance*), » Négociant à *Macao*, vint l'année dernière, 1786, mouiller au Port de » *Saint-Pierre et Saint-Paul :* le » capitaine *Peters*, commandant le » Navire, fit aux Russes des propositions de commerce, dont voici la » substance. Par son Traité avec un » Marchand Russe, nommé *Schelikhoff*, il s'engageoit à faire le commerce dans cette partie des États de » l'Impératrice, et demandoit des marchandises pour la valeur de quatre-vingt mille roubles. Il est probable » que ces marchandises n'eussent consisté qu'en Pelleteries que les Anglais » se proposoient de vendre en *Chine*, » d'où ils auroient rapporté, en échange, » des étoffes et d'autres objets convenables aux Russes. Le Négociant » *Schelikhoff* se rendit lui-même à » *Saint-Pétersbourg*, pour y solliciter » l'agrément de sa Souveraine, et l'obtint; mais pendant qu'il travailloit à » se mettre en état de remplir les clauses » de son traité, il fut informé que le » Navire anglais avoit péri sur les côtes » de l'île *de Cuivre*, en revenant au » *Kamtschatka*, de la partie Nord-Ouest de l'*Amérique :* il y avoit été, » selon toutes les apparences, prendre » des Fourrures pour commencer sa » cargaison qu'il venoit compléter au » Port de *Saint-Pierre et Saint-Paul.* » On sut que deux hommes seulement » de son Équipage, un Portugais et un » Nègre du *Bengale*, s'étoient sauvés, » et avoient passé l'hiver dans l'île *de*

1786. LOWRIE et GUISE.

QUOIQUE la Rivière de CANTON et le Port de MACAO semblassent indiqués spécialement pour les Expéditions relatives à un commerce qui avoit son débouché par la CHINE; les Ports de l'INDE, BOMBAY et CALKUTTA, à raison des facilités qu'ils offrent aux Armateurs pour l'équipement et l'approvisionnement des Vaisseaux, obtinrent bientôt la préférence sur les premiers.

BOMBAY mit en mer, vers le commencement de l'année 1786, les Senaus, le CAPITAINE COOK du port de 300 tonneaux, commandé par le capitaine LOWRIE, et l'EXPERIMENT, de 100 tonneaux, par le capitaine GUISE: M. STRANGE, employé de la Compagnie anglaise, s'embarqua sur le premier de ces Bâtimens en qualité de Subrécargue.

Ces deux Navires furent rendus, le 27 Juin de la même année, à NOOTKA-SOUND où ils séjournèrent jusqu'au 27 de Juillet.

Ils visitèrent ensuite d'autres parties de la Côte, et parvinrent à WILLIAM'S-SOUND, découvert, en 1778, par COOK, sous le 60.e Parallèle [a].

» *Cuivre*, d'où un Vaisseau russe les » avoit transportés à *Nijenai-Kamts-* » *chatka :* ils nous ont joints à *Bol-* » *cheretsk*, où je me trouvois alors » avec le colonel *Kasloff-Ougrenin*, » commandant à *Okotsk* et au *Kamts-* » *chatka*, qui se proposoit de les en- » voyer, à la saison prochaine, à » *Saint-Pétersbourg* ».

N. B. Ceux qui desireroient avoir des détails aussi vrais qu'intéressans sur l'état actuel du *Kamtschatka*, sur les habitans et les productions de cette presqu'île et des contrées qui en sont voisines, doivent lire le Voyage de *Lesseps* qui, possédant la langue russe, et ayant fait un assez long séjour dans le pays, avec le desir et les moyens d'acquérir des connoissances, a été à portée de tirer de M. *Kasloff*, homme très-instruit et très-communicatif, tous les renseignemens qui peuvent donner une idée exacte de cette partie orientale de l'*Asie*, jusqu'à présent assez mal connue.

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, pages xviij et 232. — *Meares's Voyages*, page liij.

1786. LOWRIE et GUISE.

« C'est dans cette traversée (dit M. MEARES), qu'ils découvrirent ces Terres auxquelles M. DIXON, en 1787, a donné le nom de QUEEN-CHARLOTTE'S ISLANDS ; mais ce n'est, ajoute-t-il, que par conjecture que celui-ci a pu les qualifier d'*îles :* car ce ne fut qu'en 1788, après que le capitaine DOUGLAS, commandant l'IPHIGENIA, eut passé au Nord entre ces Terres et celles du Continent, qu'on fut assuré qu'en effet ce sont des îles [a] ».

[a] Voyez *Meares's Voyages*, page liij.

Une discussion polémique des plus vives s'est engagée entre MM. *Dixon* et *Meares*, à leur retour de l'*Amérique :* ils se sont réciproquement contesté des Découvertes ; et chacun des contendans attribue quelquefois celles de son concurrent à un autre Navigateur, plutôt que de lui en laisser la jouissance à lui-même. Je déclare formellement que je ne prétends point décider entre eux, et *tantas componere lites.* Peut-être qu'au milieu de l'obscurité qui règne pour les Français sur cette matière, depuis que nos communications avec l'*Angleterre* sont interrompues, il me sera arrivé d'attribuer à un Navigateur quelque petite portion de Découverte qu'un autre peut revendiquer ; mais tous me sont également inconnus, autrement que par la Relation de leurs Voyages, et par ce que quelques-uns d'entr'eux ont dit des Voyages de leurs compatriotes : et si, par hasard, j'enrichis l'un aux dépens de l'autre, c'est par mal-entendu, et l'intention n'y est pour rien ; la seule que j'aye, c'est de garder la neutralité la plus parfaite entre des Navigateurs *quorum causas procùl habeo.* On ne désapprouvera pas cependant que cette neutralité soit une neutralité armée, quand il s'agit de revendiquer ce qui peut appartenir aux Français dont la cause est étrangère à la querelle des Anglais. Mon unique objet a été de m'assurer que l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, et le Détroit ou l'Entrée de *Fuca*, ne sont pas des Découvertes romanesques, sous le rapport de la Géographie, et de prémunir les Géographes et les Historiens contre la facilité avec laquelle on se permet trop souvent de prononcer qu'une Découverte est fabuleuse, parce que nous n'avons pas encore pu retrouver les îles ou les terres que les Anciens nous ont indiquées : le vieil *Hérodote* pourroit ici se joindre à *Fuente* et à *Fuca*, bien moins anciens, pour réclamer contre les nombreuses injustices qu'il a éprouvées. Ce qui importe dans la question qui nous occupe, c'est de constater l'identité de la Découverte ancienne avec la Découverte moderne ; et laissons ensuite aux *seconds Découvreurs* à faire valoir et à disputer leurs titres de

1786. Lowrie et Guise. Les Senaus le Cook et l'Experiment, comme tous les Bâtimens qui les avoient précédés, firent leur retour à Macao.

On voit que le capitaine Meares attribue aux capitaines Lowrie et Guise, à l'exclusion du capitaine Dixon, la première Découverte des Terres de la Reine Charlotte; et au capitaine Douglas, la Découverte du Détroit du Nord qui les sépare du Continent, et en fait des îles. Nous ne disputerons pas aux Anglais cette dernière Découverte; car la Pérouse, qui avoit bien présumé que ces Terres devoient être des îles, n'a pu s'en procurer la certitude; mais nous ne leur accorderons pas aussi facilement la priorité de la Découverte; car il est dit que les capitaines Lowrie et Guise n'arrivèrent à Nootka-Sound que le 27 Juin, et qu'ils y séjournèrent jusqu'au 27 Juillet. On ne sait ni à quelle époque précise, ils ont vu les îles de la Reine Charlotte, ni comment s'est faite cette Découverte, ni quelle portion de ces terres ils ont reconnue; mais nous savons avec certitude que la Pérouse les a découvertes le 10 Août de la même année; qu'il en a suivi et examiné les Côtes pendant dix jours, et les a prolongées, du Nord au Sud, sur une étendue de cinquante lieues: ce qu'on peut préjuger de plus favorable à la prétention des Anglais, c'est que, de quelque côté que soit la priorité, les deux Découvertes doivent être à-peu-près contemporaines; et que, des deux côtés, l'honneur est égal.

Priorité: avec le temps, les prétentions mal fondées se dissipent et cèdent la place à la vérité.

Si l'on veut connoître avec détail quels sont les objets en litige, on peut consulter les Ouvrages polémiques suivans:

Remarks on the Voyages of John Meares *Esq. By* George Dixon. *London, Stockdale,* 1790, *in*-4.° — *An Answer to Mr.* G. Dixon. *By* John Meares *Esq. London, Topographic Press,* 1791, *in*-4.° — *Further Remarks on the Voyages of* J. Meares, &c. *By* G. Dixon. *London, Stockdale,* 1791, *in*-4.°

1786-87. MEARES et TIPPING.

LES EXPÉDITIONS du BENGALE suivirent de près celles de la Côte de MALABAR : les Navires, le NOOTKA, de 200 tonneaux, et le SEA-OTTER, de 100 tonneaux, le premier commandé par le capitaine JOHN MEARES, le second par le capitaine WILLIAM TIPPING, furent équipés à CALKUTTA.

MEARES fit voile au mois de Mars 1786; et dans ce premier Voyage, il prit sa route par les îles ALEUTIENNES, avec quelques-unes desquelles il communiqua. Il aborda ensuite à WILLIAM'S-SOUND, et fut forcé d'hiverner dans cette Baie : vingt-trois hommes de son Équipage y périrent de froid et de misère. Il fit son retour, par les îles SANDWICH à MACAO où il arriva le 20 Octobre 1787.

Le capitaine TIPPING, montant le SEA-OTTER, avoit quitté CALKUTTA peu de jours après le capitaine MEARES : sa destination étoit pareillement pour WILLIAM'S SOUND où il fut rendu dans le mois de Septembre; et il y trouva les Navires le CAPITAINE COOK et l'EXPERIMENT. Il en repartit le lendemain, pour remonter, à ce qu'on croit, jusqu'à COOK'S-RIVER; mais, depuis cette époque, on n'a plus entendu parler du SEA-OTTER, et l'on suppose que ce Bâtiment a péri [a].

1786-87. PORTLOCK et DIXON.

JUSQU'À PRÉSENT, toutes les Expéditions pour le commerce des Pelleteries étoient parties des Ports de l'ASIE; et les Navigateurs anglais, connus sous la dénomination de *India-men* [Hommes ou Marins des INDES], avoient eu pour seuls concurrens les Portugais de MACAO : l'appât des immenses profits qui se faisoient journellement sous les yeux de ces Européens asiatiques, pouvoit bien les tirer quelques instans de leur engourdissement, et les pousser à faire quelque effort pour se traîner

[a] Voyez *Meares's Introductory Voyage*, pages j et suivantes.

1786-87. PORTLOCK et DIXON. sur les traces des Anglais ; mais une concurrence mal dirigée, tardive et éphémère, ne pouvoit jamais balancer l'activité commerciale de leurs infatigables rivaux. Les Armateurs qui s'étoient présentés les premiers dans la carrière, devoient plutôt redouter les spéculations de l'EUROPE : et, en effet, les Vaisseaux européens ne tardèrent pas à se présenter sur les Côtes du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE ; ils y furent bientôt suivis par ceux des ÉTATS-UNIS ; mais ceux de la TAMISE devancèrent tous les autres.

RICHARD CADMAN ETCHES et d'autres Négocians de LONDRES avoient formé, dans le mois de Mai 1785, une Société de Commerce sous la dénomination de *the King George's Sound Company*, Compagnie de l'ENTRÉE DU ROI GEORGE, aujourd'hui NOOTKA-SOUND : l'objet de cette association étoit d'établir un commerce réglé entre la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE et la CHINE. Mais deux Priviléges s'opposoient également à cette entreprise ; celui de la Compagnie de la Mer du Sud *[South-Sea Company]*, qui ne fait rien, et nuit à qui veut faire ; et celui de la Compagnie des INDES ORIENTALES, qui fait trop, et veut que les autres ne fassent rien. On négocia avec les deux Compagnies : on obtint de la première que, puisqu'elle ne vouloit point envoyer de Vaisseaux dans sa MER DU SUD, elle permît du moins que d'autres y en envoyassent ; on obtint de la seconde, qu'elle s'engageât à donner aux Vaisseaux qui auroient apporté les Fourrures de l'AMÉRIQUE à CANTON, des cargaisons de Thé à apporter de la CHINE en EUROPE. La Compagnie de NOOTKA-SOUND a prouvé qu'une association de Négocians et de Capitalistes peut, sans Privilége, entreprendre et exécuter de grandes opérations, quand elle n'a pas à lutter contre les préjugés et le monopole.

Elle

Elle équipa à ses frais deux grands Navires, le KING GEORGE, de 320 tonneaux, et le Senau QUEEN-CHARLOTTE, de 200 tonneaux. Le capitaine NATHANIEL PORTLOCK eut le commandement en chef de l'Expédition ; il monta le premier Vaisseau, et le capitaine GEORGE DIXON le second : ces deux Officiers qui avoient servi avec le capitaine COOK, s'étoient formés sous ce grand Maître aux grandes Navigations. 1786-87. PORTLOCK et DIXON.

Les deux Vaisseaux mirent à la voile de la Rade de DOWNS [des Dunes] le 2 Septembre 1785 [a]. Leurs opérations sur la côte d'AMÉRIQUE se bornèrent, en 1786, à traiter dans COOK'S-RIVER ; mais ils ne purent pas pénétrer dans WILLIAM'S-SOUND. Ils quittèrent la côte du NORD pour se porter sur celle du NORD-OUEST ; mais, contrariés par les vents, ils renoncèrent, pour cette année, à la Traite de NOOTKA-SOUND. Dans cette traversée, ils avoient pris connoissance de la terre entre 58 et 57 degrés de latitude ; et à la hauteur de 53 degrés, ils eurent encore la vue d'une Terre qu'ils jugeoient être la suite du Continent ; mais on sut, l'année suivante, que le Cap, ou la portion de Côte qu'ils avoient aperçue à cette hauteur, appartient à ces îles découvertes par LA PÉROUSE, que, depuis, les Anglais ont nommées îles de QUEEN-CHARLOTTE.

Le mois d'Octobre approchoit ; il étoit prudent d'abandonner la Côte : les deux Vaisseaux dirigèrent leur route sur les îles SANDWICH qui offroient des ressources pour leur ravitaillement. PORTLOCK jugea, avec raison, qu'il y auroit moins de danger pour la santé des Équipages, à les occuper à la mer, dans la traversée de l'AMÉRIQUE aux SANDWICH, et dans le retour de ces îles à la Côte, que de les faire hiverner

[a] Voyez *A Voyage round the World, &c. By Nathaniel Portlock. London, 1789. In-4.°.* — *A Voyage round the World, &c. By George Dixon. London, 1789. In-4.°*

1786-87. dans un Pays dont la rigueur du climat et la rareté des subsistances devoient également lui faire redouter le séjour.

PORTLOCK et DIXON.

Au retour de la belle saison, les deux Vaisseaux se reportèrent à la Côte du NORD de l'AMÉRIQUE, et attérirent, le 23 Avril 1787, sur l'île MONTAGUE, à l'Entrée de WILLIAM'S-SOUND, par 59 deg. 10 min. de latitude. Ils traitèrent pendant quelque temps dans cette Baie; et après que cette opération fut terminée, ils se séparèrent.

PORTLOCK, à la hauteur de 57 deg. 50 min., découvrit les Havres de GOULDING et de PORTLOCK, et SALISBURY-SOUND. Tandis qu'il étoit à l'ancre dans le Port de son nom, par 57 degrés 48 minutes, il détacha sa chaloupe pour visiter la partie de côte située dans le Sud-Est de ce Port, et y traiter des Fourrures avec les Naturels qui l'habitent. La chaloupe parvint, dans sa course, à l'embouchure d'un Canal étroit dans lequel elle s'engagea, et qui la fit aboutir à la partie septentrionale de la BAYA DE GUADALUPA des Espagnols, à l'Est-Nord-Est du Mont SAN-JACINTO et du Cap DEL ENGAÑO (le Cap et le Mont EDGECUMBE de COOK), par 57 degrés 10 minutes de latitude. Cette route a prouvé que ce Cap et cette Montagne forment la partie méridionale d'une île étroite, d'environ dix lieues de long, sur la direction Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, et qu'ils n'appartiennent point au Continent. Le capitaine PORTLOCK imposa à cette île le nom de PITT; et le Canal, qui a son embouchure du Nord dans SALISBURY-SOUND, et celle du Sud, dans la Baie de GUADALUPA, fut nommé HAYWARD'S-STRAIT, du nom de l'Officier qui en avoit fait la découverte.

PORTLOCK termina ici ses opérations, et fit route pour les îles SANDWICH.

DIXON, de son côté, avoit découvert, à la hauteur de

l'Admiralty-Bay de Cook, vers 59 degrés et demi de latitude, un Port qu'il nomma Port Mulgrave. De là, en suivant la Côte, il relâcha dans la Baie de Guadalupa, que, sans doute, il ne reconnut pas d'abord pour être celle des Espagnols, car il lui imposa le nom de Norfolk-Bay. Un peu au Sud de cette Baie, à 56 deg. 35 min. de latitude, il découvrit un beau Port qu'il nomma Port de Banks, en l'honneur de Sir Joseph Banks, le Promoteur éclairé de toutes les entreprises favorables au progrès des Sciences et des Arts, qui accompagna à ses frais le capitaine Cook dans son premier Voyage autour du Monde, et dont le zèle, les lumières et la fortune furent constamment employés pour le bien de son pays, et pour l'accroissement des connoissances humaines. Entre 56 et 55 degrés, il vit une longue chaîne de petites îles qui remplissent, en avant du Continent, l'espace compris entre ces deux Parallèles; ce sont les mêmes que la Pérouse avoit reconnues en 1786, et auxquelles il a donné le nom collectif d'îles des Espagnols, parce que c'est dans la partie méridionale de ce petit Archipel que se trouve situé leur Port de Bucarelli. En continuant sa route dans le Sud-Sud-Est, Dixon découvrit, le 1.er Juillet, une Terre à 54 deg. 24 min.: c'étoit la partie septentrionale de ces îles qu'on voit aujourd'hui portées sur les Cartes anglaises sous le nom de Queen-Charlotte's Islands, et que la Pérouse, le premier, avoit découvertes l'année précédente. Dixon prolongea cet Archipel, comme l'avoit fait la Pérouse, par sa bande de l'Ouest, jusqu'à son extrémité méridionale, le doubla par le Sud, et remonta dans le Nord, en prolongeant la bande de l'Est, jusqu'à 53 deg. 10 min. A cette hauteur, il aperçut à l'Est, dans l'éloignement, un Cap du Continent, auquel il imposa le nom de Cap Dalrymple; hommage rendu, à juste

1786-87. Portlock et Dixon.

1786-87. PORTLOCK et DIXON.

titre, à un savant Navigateur dont les recherches ont tant contribué à débrouiller le chaos des Navigations anciennes, et dont les travaux hydrographiques et les Écrits, en perfectionnant la description du Globe, ont facilité les communications entre les deux Mondes. Il est probable que le Cap DALRYMPLE est la partie élevée de quelqu'une des îles qui forment l'Archipel de SAN-LAZARO de l'amiral DE FUENTE. Le capitaine DIXON redescendit la côte Orientale des îles QUEEN-CHARLOTTE, comme il l'avoit montée, sans pousser ses recherches vers le Continent. Il se présenta ensuite devant NOOTKA-SOUND; mais ayant été instruit, par des Bâtimens anglais qui en sortoient, que la Traite, pour cette année, étoit épuisée dans cette partie, il fit route pour les îles SANDWICH où il se réunit au capitaine PORTLOCK.

Les deux Vaisseaux portèrent le produit de leur Traite à CANTON d'où ils firent leur retour en ANGLETERRE. Les capitaines PORTLOCK et DIXON ayant visité quelques parties de Côte qui n'avoient point encore été exploitées, se procurèrent des cargaisons beaucoup plus riches qu'aucune de celles que les parties fréquentées avoient pu fournir aux Vaisseaux de l'INDE qui, les premiers, avoient attaqué cette nouvelle branche de commerce [a].

1787. BERKLAY.

LES PORTS de l'ANGLETERRE et ses Capitalistes sembloient ne devoir pas suffire à l'empressement avec lequel ses Navigateurs se seroient portés vers cette nouvelle source de richesse, si leur essor n'eût rencontré une barrière insurmontable dans les Priviléges des grandes Compagnies. Pour éluder ces Priviléges qui n'atteignoient que les Expéditions qu'on voudroit faire dans

[a] Voy. *Portlock's Voyage.* — *Dixon's Voyage*, *Passim.*

les Ports des trois Royaumes, les spéculateurs anglais vinrent chercher sur le Continent, la liberté que le Monopole, depuis long-temps, avoit bannie de leurs îles. 1787. BERKLAY.

L'AIGLE IMPÉRIALE, commandée par le capitaine BERKLAY ou BARKLAY, fut expédiée du Port d'OSTENDE vers la fin de Novembre de l'année 1786.

Il arriva à NOOTKA-SOUND dans le mois d'Août de l'année suivante. Il visita une partie de Côte située au Sud de NOOTKA, et parvint, en redescendant, jusqu'à une Entrée ou Baie qui a reçu son nom, BERKLAY-SOUND. Sa chaloupe, expédiée de ce dernier Port pour faire une reconnoissance des parties plus méridionales, découvrit, vers 48 degrés et demi de latitude, une Entrée ou un Détroit; et l'on ne peut pas douter que ce ne soit celui que JUAN DE FUCA avoit découvert en 1592, et qui est indiqué à-peu-près sur ce Parallèle. (*Voyez* ci-devant, page viij.)

On dit que le capitaine BERKLAY arriva à la CHINE un an après son départ d'OSTENDE [a]: on doit donc présumer qu'il avoit trouvé toute facilité à faire sa Traite, puisque, dans un si court intervalle, il avoit pu, sans nuire à ses opérations de commerce, donner quelques jours à la visite des Côtes, et se livrer à une recherche qui a éclairci un point de l'histoire des Navigations anciennes, et ressuscité Don JUAN DE FUCA pour le faire jouir de la Découverte de son Détroit, que les Géographes avoient rejetée dans le pays des Fables.

EN RENDANT compte de l'Expédition des capitaines PORTLOCK et DIXON, j'ai dit que, lorsque celui-ci se présenta devant NOOTKA-SOUND, au commencement d'Août 1787, il 1787 et 1788. COLNETT et DUNCAN.

[a] *Voyez* pour le Voyage de *Berklay*, *Dixon's Voyage*, pages xx et 232. — *Meares's Voyages*, page lv.

1787 et 1788. COLNETT et DUNCAN.

rencontra des Bâtimens qui en sortoient, et le dissuadèrent d'y entrer : ces Bâtimens étoient un Vaisseau et un Sloop appartenant aux propriétaires des Navires commandés par PORTLOCK et DIXON, M. ETCHES et ses Associés. Le Vaisseau, nommé PRINCE OF WALES [le Prince de Galles] étoit monté par le capitaine COLNET [a], et le Sloop PRINCESS ROYAL [la Princesse Royale] par le capitaine DUNCAN. Ces Capitaines, expédiés d'ANGLETERRE dans le mois de Septembre de l'année 1786, avoient commencé par établir, au Sud de l'AMÉRIQUE, sur la TERRE DES ÉTATS qui forme, avec la TERRE DE FEU, le DÉTROIT DE LE MAIRE, une Factorerie dont l'objet étoit de rassembler des peaux de Veaux marins et d'extraire l'huile de leur chair. Après que cette première opération eut été terminée, ils firent route pour NOOTKA-SOUND où ils se rendirent directement et sans avoir fait aucune relâche [b].

Je ne connois point de Relation particulière du Voyage de ces deux Bâtimens; mais DIXON, dans un de ses Ouvrages polémiques dirigés contre le capitaine MEARES, a fait imprimer une Lettre qui lui fut écrite par le capitaine DUNCAN, d'ISLINGTON, le 17 Janvier 1791, et dans laquelle celui-ci trace lui-même sa Route et rappelle les Reconnoissances qu'il a faites de la Côte orientale des îles de QUEEN-CHARLOTTE, et de la Côte du Continent à l'opposé [c].

Le PRINCE OF WALES, monté par COLNETT, et la PRINCESS ROYAL par DUNCAN, après avoir passé aux îles SANDWICH l'hiver de 1787, revinrent sur la Côte à la belle saison; et le 31 Mars 1788, DUNCAN, destiné pour les parties méridionales, mouilla à NOOTKA-SOUND, tandis que COLNETT

[a] *Colnett* suivant le capitaine *Duncan*, et *Collinett* suivant le Journal de *Dixon*.

[b] Voyez *Dixon's Voyage*, page 230.

[c] Voyez *Dixon's Further Remarks*, pages 25 à 31.

faisoit route pour aller traiter à WILLIAM'S-SOUND et sur les autres parties du NORD. 1787 et 1788. COLNETT et DUNCAN.

En résumant les diverses opérations du capitaine DUNCAN, on voit qu'il mouilla et fit la Traite dans plusieurs Ports de la côte Orientale des QUEEN-CHARLOTTE, qu'il suivit ces îles, les reconnut et les visita, depuis 52 jusqu'à 54 degrés de latitude.

De cette hauteur, il traversa le Canal qui sépare ces premières îles du Continent, et se porta sur d'autres îles situées dans l'Est, qu'il a nommées PRINCESS ROYAL'S ISLES, et qui occupent, en masse, l'espace compris entre 54 et 51 degrés. Cet Archipel offre, parmi les nombreuses îles dont il est composé, des Baies, des Ports, des Ouvertures, des Entrées, des Passages, dont le capitaine DUNCAN reconnut une partie; dans *Dix-neuf* desquels il mouilla, non sans s'exposer souvent au danger de perdre son Bâtiment; et où une Traite abondante le dédommagea de ses fatigues, et lui fit oublier les risques qu'il avoit courus. Il côtoya ces îles jusqu'à la hauteur où l'Archipel se termine.

Il rentra alors à NOOTKA-SOUND que COLNETT avoit fixé pour point de Rendez-vous: mais le PRINCE OF WALES n'arrivant pas, DUNCAN reprit la mer. Il continua de descendre la Côte, mouilla devant un Village nommé AHOUSET; et sa Route vers le Sud l'amena à la hauteur du Détroit, ou de l'Entrée, de FUCA, dont il fixe la latitude à 48 degrés 30 min. Il mouilla sur la côte Méridionale du Détroit devant un Village nommé CLAASIT ou CLAASET [a] et y fit la Traite. En le quittant, il poussa ses Reconnoissances jusqu'au quarante-septième Parallèle; et, à cette hauteur, il abandonna la Côte pour se rendre aux îles SANDWICH d'où il devoit prendre sa Route pour la CHINE.

[a] On peut remarquer que les Noms de deux villages situés sur cette partie de la Côte, tels que *Duncan* les rapporte, *Ahouset* et *Claaset*, ont des terminaisons qui paroissent disparates si on les compare avec les finales

1787 et 1788. COLNETT et DUNCAN.

Le capitaine DIXON [a] fait mention d'un Plan du Détroit de FUCA, daté du 15 Août 1788, levé par *Charles Dunkan Master in the Royal Navy*, que M. ALEX. DALRYMPLE a fait graver, et qu'il a publié le 14 Janvier 1790. On y voit le Mouillage de la PRINCESS ROYAL dans le Détroit qui n'a pas plus de quatorze milles de largeur.

Le capitaine DUNCAN avoit communiqué au capitaine MEARES la Carte de son Voyage; mais il se plaint que celui-ci n'a pas rendu avec exactitude ce qu'elle représentoit. J'ignore si cette Carte a été publiée en ANGLETERRE; mais il est difficile, ou plutôt il est impossible d'appliquer à celle de MEARES ce que DUNCAN établit dans son Journal : selon lui, son Archipel de PRINCESS ROYAL, commençant, au Nord, à 54 degrés de latitude, se termine, au Sud, à 51 : sur la Carte de MEARES, un grand Archipel s'étend depuis 56 degrés et demi jusqu'à 48 et demi, c'est-à-dire, jusqu'au Détroit de FUCA qui le termine au Sud. Ce grand Archipel, dont le NOOTKA-SOUND de COOK et BERKLAY-SOUND occupent la partie méridionale, y porte le nom de NORTHERN

ordinaires des mots et des noms que l'on connoît dans quelques-unes des Langues parlées sur les Terres du *Nord-Ouest*; mais elles rappellent des terminaisons de Noms qui se trouvent dans la Relation de *Fuente* (ci-dev. p. xxj et xxij) : les villes de *Conasset* et de *Minhauset*, la presqu'île de *Conibasset*, l'île *Basset*. Cette affinité, je dirois même cette ressemblance de Noms, peut prouver que ceux qui sont rapportés dans la Relation de *Fuente* n'ont pas été *inventés* : car la Découverte de cet Amiral, son Archipel de *San-Lazaro* et sa Rivière de *los Reyes*, sont indiqués vers 53 degrés de latitude; et ce Parallèle se trouve compris entre celui de 54 et celui de 51 degrés, dont l'Archipel de *Princess Royal* de *Duncan* occupe l'intervalle. Je n'en conclurai cependant pas que *Conasset* et *Minhauset* soient de *grandes Villes*, comme le dit la Relation qui agrandit tout; mais je crois qu'on en peut conclure que ces Noms sont des *Noms du Pays*, et que *Fuente*, qui les rapporte, avoit visité le Pays.

[a] *Further Remarks*, page 46.

ARCHIPELAGO;

1787 et 1788. COLNETT et DUNCAN.

ARCHIPELAGO ; et vers le milieu de sa Côte occidentale, on voit un petit Archipel enclavé dans le grand, sous le nom de PRINCESS ROYAL ISLANDS [a]. M. MEARES dit « que toutes les Découvertes partielles qui avoient été faites dans les années antérieures, semblent, en quelque sorte, se réunir et se confondre dans le cours de l'année 1788 ». Elles se *confondent*, en effet, sur sa Carte, et l'on pourroit demander qu'elles y fussent plus distinctes. « A cette époque, continue-t-il, les Vaisseaux anglais, le PRINCE OF WALES, la PRINCESS ROYAL, la FELICE, l'IPHIGENIA, et les Vaisseaux des ÉTATS-UNIS, le WASHINGTON et la COLUMBIA, se partageoient la Traite sur la côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE : et c'est en liant entre elles les diverses connoissances que leurs recherches ont procurées, que nous sommes parvenus à avoir une description à-peu-près complète de cette partie du Continent, et à pouvoir en dresser une Carte [b] ». La Carte dont M. MEARES veut parler est, sans doute, celle dont il a accompagné la Relation de ses Voyages : on y voit bien quelles parties, en général, ont été découvertes, ou plutôt retrouvées ; et l'on peut en conclure que la Côte est à-peu-près connue : mais la Carte laisse tout à desirer sur les détails. Il faut attendre, pour mieux connoître la lisière de cette contrée, vers laquelle les Européens se sont portés avec tant d'ardeur, qu'une main habile, en rassemblant tous les morceaux épars, et après les avoir soumis séparément aux lois de la critique, les ordonne, les assortisse, et nous présente une Carte générale dans laquelle chacun des Découvreurs particuliers puisse reconnoître et distinguer ce qui lui appartient, et jouir avec honneur, et sans contestation, du mérite de ses recherches et du fruit de ses travaux [c].

[a] *Voyez* la Planche II.

[b] *Meares's Voyages*, page lv.

[c] On juge par les citations qui se trouvent dans les Journaux des capi-

1787 et 1788. Colnett et Duncan.

Les îles de Princess Royal sont évidemment les mêmes dont la Pérouse eut connoissance en 1786, dans le même Golfe, et sur les mêmes Parallèles de 52 et 53 degrés sur lesquels Duncan les a trouvées; et leur latitude ne permet pas de douter que ce ne soit ce même Archipel situé à 53 degrés, dans les canaux tortueux duquel l'amiral de Fuente a navigué en se faisant précéder par ses chaloupes. Nous avons donc aujourd'hui la certitude que l'Archipel de San-Lazaro ne doit plus être compté parmi les îles *imaginaires*, et que la Pérouse, en 1786, et Duncan, en 1788, ont retrouvé une partie des Découvertes de l'Amiral espagnol : il n'en faudroit pas conclure, sans doute, que tout est vrai dans la Relation de Fuente; mais c'en est assez pour engager les Navigateurs à faire de nouvelles tentatives qui conduisent enfin à vérifier ce qu'il peut encore y avoir de réel dans la Relation d'un Voyage où tout paroissoit extraordinaire, merveilleux et incroyable.

1788-89. Meares et Douglas.

Le capitaine Meares qui avoit fait, en 1786, un premier Voyage à la Côte Nord-Ouest de l'Amérique, en

taines *Dixon* et *Meares* et dans leurs Écrits polémiques, que la plupart des Navigateurs anglais qui ont fréquenté la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique* ont dressé, des parties qu'ils ont été à portée de visiter, des Cartes qui ne paroissent pas avoir été publiées dans le temps; mais peut-être le sont-elles aujourd'hui. *Dixon* dit, dans l'*Introduction* de son Journal, qu'en dressant la Carte sur laquelle il a tracé ses deux Routes, il a fait usage de celle du capitaine *Guise*, commandant le Senau *Experiment*, de celle du capitaine *Hanna*, commandant le Senau *Sea-Otter*, et de celle du capitaine *Berklay*, commandant l'*Aigle impériale*. Le capitaine *Meares*, qui a consulté les mêmes Cartes et en a fait usage, regrette infiniment celle de *Colnett*, dont les Espagnols s'emparèrent quand ce Capitaine fut fait prisonnier. Le capitaine *Duncan*, dans sa Lettre à *Dixon*, parle de la Carte que lui-même a dressée et qu'il dit avoir été copiée en partie dans celle du capitaine *Meares*, &c.

entreprit un second en 1788, avec le Vaisseau la FELICE, de 230 tonneaux, qu'il commandoit, et l'IPHIGENIA de 200 tonneaux, monté par le capitaine DOUGLAS. Il fit voile de la CHINE au mois de Janvier de cette année, et arriva, vers le milieu de Mai, à NOOTKA-SOUND où il construisit un petit Bâtiment de mer : cette opération exigea autant de temps qu'elle éprouva de difficulté ; mais les efforts, les ressources et la persévérance du Chef de l'entreprise, furent couronnés d'un succès qui le justifia d'avoir cru à la possibilité. 1788-89. MEARES et DOUGLAS.

MEARES visita, en 1789, la partie de la Côte qui est située dans le Sud de NOOTKA ; il découvrit quelques Ports qui n'avoient pas encore reçu des Vaisseaux européens, et voulut s'assurer de l'existence du grand Détroit de FUCA, déjà retrouvé, en 1787, par le capitaine BERKLAY, et dans lequel le capitaine DUNCAN, en 1788, avoit mouillé et commercé avec les Naturels. MEARES le fit visiter par sa chaloupe qui y pénétra, dit-il, jusqu'à *30 lieues de distance* de son embouchure : à cet éloignement de la grande Mer, la vue s'étendoit encore à l'Est jusqu'à un horizon dont le rayon, ajoute le capitaine MEARES, pouvoit être de *quinze lieues* [a], et la

[a] La chaloupe de *Meares*, suivant sa Relation, s'étoit portée à *trente lieues* de distance à l'Est de l'Embouchure Occidentale du Détroit : et comme, du point où elle étoit parvenue, la vue s'étendoit à *quinze lieues*; il en résulteroit qu'elle auroit découvert un espace de *quarante-cinq lieues de mer*, au-delà duquel on n'apercevoit pas encore la Côte du Continent.

Il paroît que le capitaine *Meares* a eu une distraction, quand il a dit dans son Journal que sa chaloupe s'étoit avancée à *trente lieues* dans le Détroit; car on lit dans le compte qui lui fut rendu par *Robert Duffin*, l'Officier commandant la chaloupe dans cette Expédition, et qui est imprimé à la suite du Journal (*Appendix*, à la fin du N.° IV), que, lorsqu'il abandonna ses recherches dans le Détroit, il étoit à *huit lieues* de distance de l'Embouchure *Occidentale* qui lui restoit à l'Ouest-Sud-Ouest, et à *trois lieues* de distance du Port qu'il a nommé

1788-89. MEARES et DOUGLAS.

largeur du Détroit en cet endroit, étoit aussi de *quinze lieues* [a]. La chaloupe eut un engagement assez vif avec les Américains qui habitent les bords du Canal; ce qui n'empêcha pas que les Anglais, suivant un droit qui peut être celui de la convenance, mais que, sans doute, on n'appellera pas le Droit des gens, ne prissent possession, au nom du Roi d'ANGLETERRE, d'un pays qu'assurément les Propriétaires ne paroissoient pas disposés à partager avec sa Majesté britannique. Il est probable que JUAN DE FUCA, dans un temps plus ancien, en avoit également pris possession au nom de sa Majesté catholique : et il ne manque à toutes ces Prises de possession par des Souverains étrangers, que la Ratification par le Souverain naturel, par le Propriétaire.

L'IPHIGENIA, montée par le capitaine DOUGLAS, qui s'étoit séparée de la FELICE pendant la traversée de CHINE à la côte du Nord-Ouest, s'étoit d'abord rendue à COOK's-RIVER, et de là à WILLIAM's-SOUND, et avoit fait la Traite des Pelleteries dans ces deux Havres. Elle avoit ensuite redescendu

Hawkesbury, et qui lui restoit au Nord quart Nord - Est : or, comme ce Port est le point *le plus Oriental* auquel la chaloupe fût parvenue, et qu'il n'est distant que de *onze lieues* (*huit* d'une part, et *trois* de l'autre) de l'Embouchure *Occidentale*; il en résulte que la chaloupe n'avoit parcouru dans le Détroit, de l'*Ouest* à l'*Est*, que ces mêmes *onze lieues*.

Quant aux *quinze lieues* de *rayon de l'Horizon*, que le capitaine *Meares* suppose que la chaloupe devoit avoir au point où se borna sa course vers l'Est; on peut lui observer, avec le capitaine *Dixon* (*Further Remarks*, page 48), qu'un homme placé dans une chaloupe, où son œil n'est pas élevé de plus de 7 à 8 pieds au-dessus du niveau de la mer (en supposant encore qu'il soit monté sur les bancs des Rameurs) n'a pas pu avoir un Horizon de *quinze lieues* de rayon; et que *deux lieues*, ou *trois lieues* au plus, en allouant quelque chose pour la réfraction, seroient la plus grande longueur qu'on pût supposer au rayon de l'Horizon qu'un homme découvre de dessus une chaloupe.

[a] Cette largeur de 15 lieues, ou *quarante-cinq milles*, est bien différente de celle de *quatorze milles* que lui donne le Plan levé par le capitaine *Duncan*. (Ci-devant page civ.)

la Côte, et visité sur sa route quelques Ports qui n'étoient pas encore connus, un, entre autres, vers 55 degrés de latitude, auquel le capitaine DOUGLAS imposa le nom de Port de MEARES. Ce Port est situé au côté septentrional du Détroit qui sépare du Continent, par le Nord, les terres découvertes, en 1786, par LA PÉROUSE, les îles de QUEEN-CHARLOTTE, suivant les Cartes anglaises : il paroît que le capitaine DOUGLAS est le premier Navigateur connu qui ait passé par ce Détroit, et ait ainsi pénétré, par le côté du Nord, dans le Golfe ou Canal qui se trouve situé entre les îles de l'Ouest et l'Archipel de SAN-LAZARO [a]. DOUGLAS prolongea ce Canal sur toute sa longueur, sans jamais cesser de voir la terre des deux bords, et il descendit jusqu'à NOOTKA-SOUND où il se rejoignit au capitaine MEARES.

1788-89. MEARES et DOUGLAS.

Les deux Vaisseaux portèrent à CANTON les Pelleteries qui avoient été traitées sur les diverses parties de la Côte qu'ils avoient parcourues [b].

DEPUIS qu'une partie de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE avoit secoué le joug de l'ANGLETERRE, et s'étoit formée en République fédérative, son commerce, dégagé des liens qui entravoient ses opérations, avoit acquis une extension à laquelle il ne lui étoit pas permis de prétendre tant qu'elle fut dans la dépendance d'une Métropole européenne, dont les Compagnies privilégiées arrêtoient, dans les deux Hémisphères, toute circulation contraire aux intérêts concentrés du Monopole. La liberté

GREY.

[a] Le capitaine *Dixon* a la prétention d'avoir *vu le premier*, à 34 milles de distance, ce Passage au Nord des *Charlotte*; mais, en même temps, il paroît convenir que *Douglas* est *le premier qui y ait passé*. (Voyez *Furthers' Remarks*, page 48.)

[b] Voyez *Meares's Voyages*, pages 104 et suivantes de l'Original.

1788-89. GREY. de cette nouvelle République à peine étoit assurée, qu'elle songea à diriger ses spéculations vers les INDES et la CHINE. Mais ni les productions de son sol, ni les produits de son industrie, ne lui offroient un aliment à un trafic avec les Chinois; et l'Argent et l'Or, qui suppléent à toute espèce de denrées et de marchandises dans le commerce avec ce Peuple, étoient trop rares encore dans la République naissante, pour qu'elle pût, sans nuire à ses autres opérations et à ses engagemens avec ses créanciers d'EUROPE, distraire de la masse insuffisante de son Numéraire, les capitaux nécessaires pour entretenir un commerce actif avec la CHINE: les Pelleteries pouvoient en tenir lieu; et l'attention du Congrès américain fut prompte à se porter vers une ressource qui devoit suppléer au défaut ou à l'insuffisance des autres moyens. Mais ces objets d'échange, quoique placés près des ÉTATS-UNIS, et pour ainsi dire sous leur main, si l'on compare le peu d'éloignement où ils s'en trouvent, avec celui où en sont les Peuples d'EUROPE, en demeurent cependant séparés par une barrière jusqu'à présent insurmontable; et ce que la Nature semble leur présenter à cinq cents lieues de leurs frontières occidentales, une navigation de plus de cinq mille lieues est nécessaire pour parvenir à le leur procurer. Cette difficulté ne pouvoit arrêter les Américains: ces mêmes hommes qui, depuis que leur active industrie n'est plus enchaînée par le Privilége exclusif d'une *Compagnie du Sud*, vont harponner la Baleine sur les Côtes du BRÉSIL et dans les parages glacés des Mers Antarctiques, n'ont pas hésité à entreprendre des Voyages dans lesquels, prolongeant deux fois le Continent du Nouveau Monde, du Septentrion au Midi, et du Midi au Septentrion, ils vont chercher sous les latitudes les plus élevées à la Côte Occidentale de leur AMÉRIQUE, et transportent sur sa Côte Orientale,

ces Peaux précieuses qui seules pouvoient leur procurer un moyen supplémentaire pour ouvrir un Commerce lucratif avec l'Empire de la CHINE. Des dépôts de Pelleteries, formés dans leurs Ports, et répartis ensuite entre les Vaisseaux qui sont employés dans les Expéditions d'ASIE, leur donnent en retour, et les Thés dont l'habitude leur a fait un besoin auquel peut-être ils doivent la Liberté, et ces riches marchandises de l'Orient que n'admet guère la simplicité républicaine, mais qui, nécessaires au luxe de l'EUROPE et de ses Colonies Occidentales, deviennent, dans le Commerce des Américains, des objets d'échange contre les denrées d'une véritable nécessité que la Nature a refusées à leur climat. 1788-89. GREY.

Il est vraisemblable que les Armateurs des ÉTATS-UNIS, excités et encouragés par leur Gouvernement, ont multiplié leurs Expéditions à la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; mais aucune Relation imprimée n'a fait connoître à l'EUROPE les Voyages qu'ils ont entrepris. Jusqu'à présent, les Américains agissent plus qu'ils n'écrivent : desirons, pour la tranquillité du Monde et le bonheur de l'Humanité, que la faculté de communiquer ses pensées d'un Pôle à l'autre, ne soit jamais entre leurs mains qu'un moyen d'unir et d'éclairer les hommes, et que, dans aucun temps, ils n'en abusent pour agiter les passions et bouleverser les Empires.

Le capitaine MEARES nous a donné, dans le Journal de ses Voyages, une Notice de la première Expédition que les ÉTATS-UNIS ont dirigée sur la côte NORD-OUEST : et comme elle a procuré quelques Découvertes, elle mérite qu'il en soit fait mention [a].

Les premiers Vaisseaux que les ÉTATS-UNIS expédièrent de

[a] M. *Meares* tenoit les détails qu'il nous a transmis, de M. *Grey* lui-même, Commandant de l'Expédition. (*Meares's Voyages*, pages 219.)

1788-89. GREY. Boston dans le mois d'Août de 1787, furent le Sloop le WASHINGTON, d'environ 100 tonneaux de port, et la COLUMBIA, de 300 tonneaux, l'un et l'autre sous le commandement de M. GREY qui montoit le Sloop. Ces deux Bâtimens devoient naviguer de compagnie; mais un coup de vent les ayant séparés, à la hauteur de 59 degrés de latitude Sud, le WASHINGTON étoit arrivé seul à NOOTKA, le 17 Septembre 1788 [a]. Le capitaine GREY avoit abordé à un Port de la Côte de NEW-ALBION de DRAKE, vers 45 degrés de latitude Nord : peu s'en fallut que le WASHINGTON ne restât échoué sur la Barre qui traverse l'entrée de ce Havre qui ne peut recevoir que des Navires d'un très-petit tirant-d'eau : mais, échappé à ce premier danger, il en courut un plus grand ; le Sloop fut attaqué par les Naturels de la Côte; un homme de l'Équipage fut tué; un des Officiers fut blessé; et ce ne fut pas sans peine que le Capitaine parvint à sauver le Bâtiment.

Le capitaine MEARES connut à NOOTKA-SOUND le Capitaine américain, et s'empressa de lui faire part de la Découverte, ou plutôt de la Reconnoissance qu'il avoit faite, par sa chaloupe, de l'Entrée ou du Détroit de JUAN DE FUCA, vers 48 degrés et demi de latitude.

« Le WASHINGTON (dit M. MEARES [b]), d'après la connoissance que je lui avois donnée de ce Détroit, en retrouva l'entrée, y pénétra, parvint à une grande *Mer intérieure*, et y dirigea sa route dans le Nord et le Nord-Ouest. Il communiqua

[a] Un trajet d'un an! C'est aller chercher bien loin des Peaux de bêtes, quand on habite l'*Amérique* du *Nord* où elles abondent! Sans doute que les Américains ont éprouvé que les Fourrures de la partie qu'ils occupent sur le Continent, et de celles qui les avoisinent, n'obtiennent pas à la *Chine* une grande faveur, et ne procurent pas un bénéfice aussi considérable que celui qu'on peut attendre des Pelleteries de la Côte du *Nord-Ouest*.

[b] Voyez *Meares's Voyages*, pag. lvj.

avec

avec les diverses Tribus qui occupent les îles situées sur les derrières de NOOTKA-SOUND, et dont le langage diffère peu de celui des Peuples qui habitent les Terres qui environnent cette Baie. 1788-89. GREY.

« On peut présumer, continue M. MEARES, que la Route du WASHINGTON ne s'est pas portée à l'Est au-delà de 237 degrés de longitude à l'Orient de GREENWICH (ou 125 degrés un tiers à l'Occident de PARIS). Il est probable que M. GREY n'a pas pu déterminer avec précision la longitude de son Vaisseau dans les différens points que sa Route a parcourus; mais la longitude de NOOTKA-SOUND est fixée par les Observations du capitaine COOK; et l'on peut évaluer, par approximation, la différence de Méridien entre NOOTKA et la position la plus Orientale du WASHINGTON : c'est d'après cette estimation, qu'on peut la supposer d'environ 237 degrés à l'Est de GREENWICH ».

Comme les Observations astronomiques, faites dans le troisième Voyage du capitaine COOK, placent NOOTKA-SOUND, par un milieu, à 233 degrés 18 minutes et demie à l'Est de GREENWICH [a]; il en résulte que M. MEARES a supposé que la Route du Sloop le WASHINGTON a dû passer à environ 3 degrés deux tiers, ou 47 lieues, à l'Est de NOOTKA. Il dit ailleurs [b] que l'étendue de la Mer intérieure dans laquelle ce Bâtiment a navigué, est de plus de huit degrés en latitude.

Si l'on jette les yeux sur la Carte qui accompagne la Relation des Voyages de MEARES, et sur laquelle il a figuré la Découverte du WASHINGTON [c], on voit, en partant du Détroit de

[a] Voyez *The original Astronomical Observations made in the course of a Voyage to the Northern Pacific Ocean. By W. Bayly. London*, 1782. *In*-4.° page 349.

[b] Voyez *Meares's Voyages*, p. lxij.

[c] *Voyez* la Pl. II.

1788-89. GREY. Fuca, et remontant dans le Nord, un grand Archipel qu'il désigne par le nom de Northern Archipelago [Archipel du Nord], et qui s'étend entre 48 degrés et demi, et 56 degrés et demi de latitude, sur une largeur moyenne d'environ 50 lieues : et vers 53 degrés, se voient les îles de la Princess Royal du capitaine Duncan ou l'Archipel de San-Lazaro de Fuente, enclavées dans le grand Archipel. A l'Est de cet assemblage d'îles sans nombre, dont quelques-unes sont figurées en entier, et la plupart seulement indiquées par des Ouvertures, doit être tracée la Route du Washington ; et, dans un grand éloignement de cette Route, doivent être vues les grandes Terres du Continent : de sorte qu'entre ces terres et l'Archipel, se trouve une Mer ou un Bassin immense, auquel on peut communiquer par tous les Passages ou Canaux que les îles doivent laisser entre elles. M. Meares ne dit pas si le Washington, après être entré dans cette Mer par sa partie du Sud, par le Détroit de Fuca, en est sorti par quelqu'une des Ouvertures qui se voient dans la partie du Nord de l'Archipel, ou s'il est venu sortir par le même Détroit par lequel il y avoit pénétré.

Je n'entreprendrai pas de discuter ici le rapport sur lequel est fondée cette grande Découverte : les Données sont trop incertaines, le Développement est trop insuffisant, pour qu'on puisse la soumettre à l'examen et la juger d'après les règles de la critique. Je me contente d'observer que la Relation et les Cartes du capitaine Meares ont paru à Londres dès 1790, et que cependant le Géographe anglais Arrowsmith, qui a marqué soigneusement sur son grand Planisphère qu'il n'a publié qu'en 1794, toutes les Découvertes antérieures à cette époque, n'y a point indiqué cette grande *Mer intérieure* dans laquelle le Washington doit avoir parcouru au moins *cent soixante lieues* du Sud au Nord, puisqu'il l'a traversée, dit le capitaine Meares,

sur une étendue de plus de *huit degrés* en latitude ; on voit seulement sur le nouveau Planisphère, l'Archipel de SAN-LAZARO, sous le nom d'îles de la PRINCESS ROYAL que DUNCAN lui a donné; et dans l'Ouest de cet Archipel, à une distance moyenne d'environ 20 lieues, les grandes Terres que LA PÉROUSE a découvertes et prolongées, en 1786, entre 52 et 54 degrés, et que DIXON, qui les a reconnues en 1787, a nommées QUEEN-CHARLOTTE'S ISLANDS, du nom de son Vaisseau. Je ne croirai pas qu'ARROWSMITH ait négligé d'indiquer la Découverte du WASHINGTON, parce qu'elle appartient à un capitaine des ÉTATS-UNIS ; je croirai bien plutôt qu'elle ne lui a pas paru constatée d'une manière assez authentique, pour le décider à l'adopter et à l'employer, avant que les recherches d'autres Navigateurs, et sur-tout de quelque Navigateur anglais, ayent confirmé l'existence et l'étendue de cette grande *Mer intérieure* qui *(si elle existe)* pourroit un jour conduire à des Découvertes d'une plus grande importance, et peut-être ouvrir, ou du moins faciliter, la communication tant desirée, tant cherchée, entre les deux Océans qui embrassent le Nouveau Monde [a].

1788-89. GREY.

[a] Cette Route du *Washington* dans une grande Mer intérieure à l'Est de l'Archipel de *San-Lazaro* de *Fuente*, méritoit bien une observation de la part du capitaine *Dixon* dans sa guerre polémique avec le capitaine *Meares :* aussi lui demande-t-il « de faire connoître au Public d'après quelle *Autorité* il a tracé cette *Route* sur sa Carte ». (*Remarks on Meares's Voyages*, page 22.)

M. *Meares*, ainsi sommé et interpellé de répondre, a répondu ; mais je ne me permets pas de commenter sa réponse, je dois me borner à la traduire littéralement :

« Le respect que je dois au Public, dit-il, m'engage à condescendre à votre demande. Je suis redevable de cette *communication* (de la Route du *Washington*) à M. *Neville*, homme du caractère le plus respectable, qui est revenu en *Angleterre* sur le *Chesterfield*, Vaisseau employé au service de la Compagnie des *Indes :* et c'est *sur son autorité* que je l'ai communiquée

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

Les Possesseurs du Mexique, cet Empire si voisin des Terres que les Vaisseaux d'Europe venoient reconnoître et visiter à de si grandes distances, dans la vue d'y établir un Commerce lucratif, vont reparoître un moment sur la scène; mais ce sera pour faire acte d'apparition, plutôt que pour nous enrichir par de nouvelles Découvertes.

La Reconnoissance que le capitaine Cook avoit faite, en 1778, d'une grande partie de la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique, avoit enfin appris aux Espagnols que, sur plusieurs points situés à des latitudes élevées, les Russes du Kamtschatka avoient formé, et sur le Continent, et dans les îles qui en sont détachées, des Établissemens fixes qui alimentoient leur Commerce de Pelleteries avec l'Empire de la Chine. Ainsi deux Nations placées aux extrémités de l'Asie et de l'Europe, sembloient disputer aux Propriétaires des trésors du Nouveau Monde, cette propriété, prétendue exclusive, d'une immense Côte, la lisière long-temps inconnue de leurs Possessions, qu'ils paroissoient ne pas chercher à connoître, dans l'espoir d'en dérober la connoissance à des rivaux dangereux. Les Russes, d'une part, et de l'autre, les Anglais, tendoient vers le même but; les premiers, avec l'avantage de la proximité; les seconds, avec celui d'une grande expérience

au Public. M. *Kendrick*, qui commandoit le *Washington*, arriva à la *Chine* avec une riche cargaison de Fourrures, peu de temps avant le départ du *Chesterfield;* et M. *Neville*, qui ne quitta pas M. *Kendrick* durant cet intervalle, et apprit de lui-même toutes les particularités de sa *Route*, a bien voulu me les rapporter telles qu'il les avoit apprises. » *Answer*, p. 14.

Dans la déclaration qu'on vient de lire, on remarque que le Capitaine du *Washington* est appelé M. *Kendrick;* et il est sous le nom de M. *Grey* dans le Journal de *Meares*, page 219 : on ignore la raison de ce changement de nom : M. *Grey* étoit-il mort ! et M. *Kendrick* lui avoit-il succédé dans le commandement du *Washington* à l'époque où ce Bâtiment arriva à la *Chine* ! — Attendons du temps qu'il fixe notre opinion sur cette *Mer intérieure*.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

dans la Navigation et le Commerce, et avec cet esprit d'entreprise dont les distances et les dangers ne peuvent ralentir l'ardeur, lorsque le terme de la carrière présente l'appât d'un bénéfice. Mais quand l'Espagne fut assurée que les Russes, accoutumés à braver les glaces du Nord, et les Anglais habitués à affronter tous les climats, ou déjà s'étoient établis sur le Continent, ou projetoient d'y former des Établissemens, elle se décida à ordonner une Expédition qui auroit pour but de connoître ce que ceux-là avoient pu déjà exécuter, et ce que ceux-ci pourroient entreprendre [a].

La Frégate la Princesa et le Paquebot el San-Carlos [b] furent équipés au Port de San-Blas, et en partirent le 24 Janvier 1788.

Don Estevan-Joseph Martinez, Pilote de la Classe des premiers Pilotes de l'Armée navale, avec le grade d'Officier, commandoit l'Expédition, et avoit sous ses ordres Don Haro, ayant le grade d'Enseigne de Frégate.

Les deux Bâtimens naviguèrent de compagnie jusqu'à William's-Sound, par 60 degrés de latitude : ici il s'établit entre les deux Capitaines une mésintelligence qui régna dans tout le Voyage. De William's-Sound, ils revinrent à la Trinidad, à 41 degrés 7 minutes; mais, à la sortie de ce Port, Don Martinez fut séparé du Paquebot, soit à dessein, soit par accident, et se rendit au Port de l'île d'Ounalaska, par les 54 degrés de latitude, tandis que Don Haro parcourut la Côte, et toucha à un Port dont nous ignorons également et

[a] Je tire la Notice des deux nouveaux Voyages des Espagnols, de deux Lettres originales, l'une de *San-Blas*, 30 Octobre 1788, l'autre, de la ville de *Mexico*, 28 Août 1789 : elles furent adressées officiellement au Ministre de la Marine, par le Consul de *France* dans un des principaux Ports d'*Espagne*, le 24 Février 1789 et le 12 Janvier 1790.

[b] Suivant une des Lettres, et selon l'autre, *El Philipino*.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

le nom et la latitude [a], et où les Russes ont un Établissement. Les Espagnols y furent reçus très-amicalement; et le Commandant du Poste ou de la Factorerie poussa la confiance jusqu'à faire présent à Don Haro d'une Carte à grand point de tous les Établissemens que la Russie possèdoit sur cette Côte, et qui, à cette époque, étoient au nombre de huit : il lui donna d'ailleurs tous les renseignemens qu'il pouvoit desirer sur cette partie peu connue de l'Amérique du Nord.

Don Haro rejoignit dans la suite Don Martinez à Ounalaska : mais la mésintelligence subsistant toujours, il profita d'un coup de vent qui fit dérader la Princesa, pour se rendre indépendant; et il rentra, vers le milieu d'Octobre, dans le Port de San-Blas, où Don Martinez ne fut rendu que le 3 de Novembre suivant.

Cette Expédition dont les Lettres du Mexique, en se plaignant du Commandant, attribuent tout l'honneur à son Second, n'a produit aucune Découverte : les Lettres de San-Blas, écrites à l'arrivée de Don Haro, nous apprennent seulement qu'à cette époque, les Russes avoient déjà huit Établissemens fixes sur la Côte entre *58 et 59 degrés* de latitude [b]; que chacun de ces Établissemens étoit composé de seize à vingt familles, formant un total de 462 Russes; que ces

[a] Il paroît que ce Port est situé entre 58 et 59 degrés.

[b] On lit dans la Lettre de *San-Blas*, que les Établissemens sont situés *entre 48 et 49 degrés;* mais ou c'est une faute de Copie, ou c'est à dessein que les latitudes ont été mal indiquées. Il est certain que les Russes n'ont aucun Établissement au Sud de *Nootka-Sound*, qui est entre 49 et 50 degrés : la Côte qui s'étend au Sud de cette Baie a été si soigneusement visitée par les Anglais, et à plusieurs reprises, qu'un Établissement appartenant à un Peuple policé, n'eût pas échappé à leurs recherches; et ils en auroient parlé : leur silence sur ce fait important peut être regardé comme une preuve qu'aucun Établissement de cette nature n'existoit à l'époque de 1788 : ceux des Russes ne doivent pas se trouver au-dessous de 58 degrés.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

Étrangers étoient parvenus à façonner à leurs usages et à leurs mœurs 600 des Naturels du Pays, et qu'ils en recevoient un tribut pour l'Impératrice de Russie. Il paroît que, indépendamment de ces huit Établissemens, les Espagnols, qu'*on dit* s'être élevés dans ce Voyage jusqu'au soixante-deuxième Parallèle [a], ont trouvé par les 59 degrés, trois autres Peuplades russes, mais beaucoup moins nombreuses que celles qui occupent les parties de la Côte moins septentrionales. Ils prétendent que l'Établissement des Russes sur la Côte date de 1770; que leur Commerce avec les Américains est peu important, et ne consiste qu'en peaux de Loup et en bottes de peau unie ou tannée, pour lesquelles les Naturels reçoivent en échange des culottes, du drap et quelques bouteilles d'eau-de-vie.

Les Espagnols qui avoient été employés dans cette Expédition, se plaignoient d'avoir éprouvé un froid excessif pendant leur station de 14 jours à Ounalaska, dans le mois de Juillet [b].

La seule Découverte qu'ils firent dans le cours de leur Voyage, et qui dut paroître au Gouvernement espagnol d'une grande importance, c'est qu'ils recueillirent de leurs conversations avec les Russes, que le Gouverneur du Kamtschatka, dans la dépendance duquel se trouve la colonie d'Ounalaska, se proposoit de faire occuper incessamment, au nom de l'Impératrice de Russie, le Port de Nootka que les Espagnols nomment San-Lorenzo, situé à 49° 36′ de latitude, sur

[a] On ne voit pas qu'ils ayent dépassé l'île d'*Ounalaska*; et cependant, il faudroit, pour qu'ils se fussent élevés jusqu'à 62 degrés, qu'ils eussent traversé la chaîne des *Aleutiennes*, et remonté dans le grand *Bassin du Nord* entre l'*Asie* et l'*Amérique*, lequel se termine par le *Détroit de Bering*.

[b] Si, *comme on le dit*, ils eussent remonté jusqu'à 62 degrés; il est probable qu'ils auroient parlé du froid qu'ils auroient dû y éprouver, plus grand, sans doute, qu'à *Ounalaska*, dont le Port n'est que par 53° 55′.

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1788.

les Côtes que, depuis que d'autres les ont découvertes, il a plu à ceux-là d'appeler LA NUEVA-CALIFORNIA [a] : nous ne croirons cependant pas que cette CALIFORNIE fût si *nouvelle* pour eux ; seulement, il est probable qu'ils ne la connoissoient pas aussi bien que les Navigateurs des autres Nations la leur ont fait connoître.

1789.

LE PROJET, ou vrai ou supposé, d'un Établissement des Russes à NOOTKA-SOUND, et plus encore, on peut le présumer, l'inquiétude qu'entretenoit dans l'esprit du Gouvernement la présence habituelle des Anglais sur des Côtes que, depuis la première Découverte faite par leur amiral DRAKE, en 1578, jusqu'à ces derniers temps, ils n'avoient pas fréquentées, décidèrent Don MANUEL-ANTONIO FLOREZ, Vice-roi du MEXIQUE, à faire occuper, au nom de Sa Majesté Catholique, le Port de NOOTKA sous le nom de PUERTO DE SAN-LORENZO que les Espagnols déclaroient être une partie intégrante de leur AMÉRIQUE du NORD, un Domaine de la Couronne. Il ordonna un armement pour l'exécution de ce plan : les Frégates, LA PRINCESA et LA QUERIDA [la Favorite], après avoir été convenablement équipées et munies de tout ce qui put paroître nécessaire ou seulement utile pour former un Établissement fixe, furent expédiées du Port de SAN-BLAS dans le commencement de Mars 1789, sous le commandement de Don MARTINEZ pour qui cette nouvelle marque de confiance du Gouvernement étoit une preuve de la satisfaction que l'on avoit eue de sa

[a] Ce prétendu projet des Russes paroît peu vraisemblable. On peut douter qu'ils voulussent venir se mettre en concurrence, pour le commerce des Pelleteries, avec les Anglais et les Américains des *États-Unis :* les parties plus Septentrionales de la Côte semblent, sous tous les rapports, devoir être plus à leur convenance.

conduite

conduite dans l'Expédition de 1788; et, au mois d'Avril suivant, le Paquebot LARENZAZU, chargé d'un supplément de munitions de guerre et de bouche, partit du même Port avec la même destination.

Nouveaux Voyages des ESPAGNOLS. 1789.

Les deux Frégates, séparées, peu de temps après leur départ, par un violent coup de vent, arrivèrent à NOOTKA-SAN-LORENZO à huit jours d'intervalle l'une de l'autre. Quatre Bâtimens étoient mouillés dans le Port; deux de BOSTON, dont l'un étoit une Frégate et l'autre une Bélandre appartenant au général WASHINGTON, tous deux munis d'une Commission des ÉTATS-UNIS pour faire un Voyage autour du Monde; le troisième un Portugais, et le quatrième un Anglais, l'un et l'autre venant de MACAO, et pourvus de passe-ports expédiés par le Gouverneur de cette Place, pour faire le commerce des Pelleteries à la Côte du NORD-OUEST. Don MARTINEZ hésita sur la conduite à tenir à l'égard de ces quatre Bâtimens : les deux Américains ne lui paroissant pas suspects, il les laissa en liberté, et il arrêta les deux autres; mais bientôt après le Portugais fut relâché : l'Anglais seul fut déclaré de bonne prise.

Après ce premier coup d'autorité, ce premier acte de souveraineté, il s'occupa sans délai de remplir l'objet de sa mission; il fit bâtir en bois des maisons et des magasins, et éleva, à l'entrée du Port, une Batterie de canons, couverte par un parapet dont une palissade défendoit l'approche.

Tandis que les Espagnols s'occupoient avec ardeur des travaux ordonnés, un Bâtiment se présente à l'ouverture du Port : Don MARTINEZ l'y laisse entrer; mais à peine l'ancre étoit-elle à la mer, que les chaloupes espagnoles armées abordent le Bâtiment et s'en emparent. Le Capitaine produit son Passe-port et sa Commission, par lesquels il constoit que le Vaisseau venoit

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789.

en droiture de Londres, et qu'il appartenoit à une Société de commerce, dûment autorisée à former à Nootka un Établissement solide : il étoit porteur d'un ordre pour préparer des habitations pour les Colons anglais qui devoient y être transportés dans le cours de l'année sur des Frégates qu'il avoit laissées en armement dans la Tamise. Ces Pièces que le Capitaine anglais faisoit valoir comme des titres qui le légitimoient, le Commandant espagnol les regarda comme des Pièces de condamnation ; il ordonna que le Bâtiment fût amariné, fit arborer le Pavillon d'Espagne au-dessus du *Jack* de la Grande-Bretagne, et l'expédia pour San-Blas où il arriva vers le milieu d'Août. Martinez considéra le Port de San-Lorenzo où il venoit de s'établir, comme une Possession de l'Espagne ; et, de ce moment, la loi de la Prohibition existoit pour ce Port comme pour tous ceux de la Domination espagnole dans les deux Amériques : le Bâtiment anglais arrivant de Londres, et même celui qui fut trouvé mouillé dans le Port avant la Prise de possession, furent également saisis et confisqués, comme interlopes, comme contrebandiers. Mais le Bâtiment portugais, mais les deux Bâtimens de Boston ; comment échappent-ils à la loi ? comment ne sont-ils pas aussi des interlopes ? Les lettres du Mexique ne s'expliquent pas sur le motif de cette différence dans les procédés ; et, sans doute, on ne voudra pas admettre l'explication que les Anglais en ont donnée : on ne craignoit pas, disent-ils, la concurrence du Portugais ; sa nullité le sauva : quant aux Bâtimens bostoniens ; les Espagnols craignoient d'offenser les États-Unis ; ils ne pouvoient pas oublier que ces États sont bien voisins des riches Possessions de la Couronne d'Espagne dans l'Amérique du Nord [a].

[a] *The spanish Mémorial of 4.th June considered. By Alexander Dalrymple. London,* 1790. *In*-8.°

Nouveaux Voyages des Espagnols. 1789.

L'Expédition de 1789 n'avança pas plus les Découvertes que ne l'avoit fait celle de l'année précédente : la politique et l'ambition dirigeoient l'une et l'autre ; et il est assez rare que leurs opérations, distinctes ou combinées, procurent quelque accroissement à nos connoissances ; il est plus ordinaire de les voir en retarder le progrès. Peu s'en fallut que l'acte de Souveraineté exercé à Nootka n'allumât la guerre entre l'Angleterre et l'Espagne. Chacune des Puissances contendantes fit valoir, comme il est d'usage, de prétendus Droits de propriété ; des deux parts, on invoquoit ces ridicules *Prises de possession* de dessus le pont d'un Vaisseau, par lesquelles un Navigateur passant donne libéralement à sa Nation toutes les Terres qui se présentent à sa vue, quand il croit être le premier Européen qui les ait découvertes : comme si les Hommes qui déjà, et depuis long-temps, occupoient ces mêmes Terres avant qu'un Européen les vît, n'avoient pas sur les nouveaux venus la priorité de la Découverte, et qui plus est le droit de Possession ! comme si la force pouvoit légitimer l'usurpation, et jamais anéantir le droit universel et imprescriptible de la Nature et des Gens ! La querelle s'échauffoit entre l'Angleterre et l'Espagne ; des deux côtés on se disposoit à substituer la raison des armes à la discussion politique : et si la France ne fût intervenue dans la querelle, par des négociations appuyées de ses armemens maritimes, une petite portion de terre, située sur la Côte inculte de l'Amérique du Nord-Ouest, à six mille lieues de navigation de l'Europe, n'offrant à l'ambition des Conquérans que des rochers et des forêts, et à l'avidité du Commerce que les dépouilles des bêtes féroces qui se partagent ces solitudes, eût rallumé entre les grandes Puissances de l'ancien Continent, une guerre meurtrière qui, de proche en proche, eût bientôt embrasé les deux Mondes.

1790. MALESPINA. UN VOYAGE des Espagnols autour du Monde s'étoit annoncé sous les auspices les plus favorables ; tout paroissoit disposé pour nous procurer les plus grandes lumières sur différentes parties du Globe, et particulièrement sur la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE : ce Voyage, dont la conduite avoit été confiée au chevalier de MALESPINA, commencé en 1790, est terminé depuis quelques années ; mais la publication du Journal, qui devoit suivre de près la rentrée dans les Ports d'ESPAGNE, pourroit bien demeurer éternellement oubliée et perdue pour l'EUROPE. MALESPINA, peu de temps après son retour à CADIZ, arrêté par ordre du Gouvernement et jeté dans la prison de BUEN-RETIRO, transféré depuis dans un des Châteaux forts de LA COROGNE, ne peut plus s'occuper d'une publication long-temps attendue, et que nos Journaux ont faussement annoncée. On sait même qu'un Religieux espagnol, ci-devant Confesseur du Roi, EL PADRE GIL, Homme de Lettres, d'un mérite rare, qui n'a ni les préjugés, ni l'ignorance qu'avec assez de raison l'on reproche, en ESPAGNE, aux hommes de sa profession, et qui s'étoit chargé de la rédaction du Voyage, a partagé la disgrace de MALESPINA, et, séparé de lui, a été, de même, enfermé dans un Château. Tous les Papiers, tous les Dessins appartenant à cette Expédition, ont été enlevés ; et les Botanistes même, et les autres Savans que MALESPINA s'étoit associés dans son Voyage, pour s'occuper de l'Histoire Naturelle, et donner la description des Animaux, des Plantes, des Minéraux, et des autres productions de chaque pays, ont reçu l'ordre formel de suspendre totalement leur travail, ce qui équivaut à l'ordre de l'abandonner. Si, comme quelques personnes l'ont cru, la captivité de MALESPINA et du Rédacteur de ses Journaux n'est que la suite d'une intrigue de Cour, on pourroit espérer que l'effet

cessera quand la cause sera usée : mais si, comme l'inquiétude connue du Gouvernement espagnol peut le faire craindre, la défense de publier les Découvertes que promettoit cette Expédition tient à des motifs d'un autre ordre, nous devons appréhender que le Voyage de MALESPINA n'aille s'ensevelir, avec les autres Voyages des Espagnols, dans les archives poudreuses de quelque Chancellerie, dont l'abord est interdit à tout le monde, et sur-tout aux Savans. Je sais que, pour justifier l'ESPAGNE du reproche qu'on lui a toujours fait, de se refuser à toute communication qui pourroit ajouter à nos connoissances sur l'AMÉRIQUE, on dira qu'en 1788, elle a fait publier un Extrait précieux de tous les manuscrits qui contenoient les Voyages faits par les Navigateurs espagnols au DÉTROIT DE MAGELLAN depuis la Découverte [a]; mais je sais aussi qu'elle n'a autorisé cette publication, que depuis que l'expérience des Navigateurs de notre âge a prouvé que, dans la saison favorable, une Mer libre, au Sud de la TERRE DE FEU, présente la facilité, en doublant le CAP DE HORN, de passer de l'OCÉAN ATLANTIQUE dans le GRAND-OCÉAN, en moins de temps, et avec moins de danger, que par le Détroit long et tortueux de MAGELLAN, dont, sans doute, à l'avenir, aucun Navigateur ne sera tenté de prendre la route. Si, comme depuis long-temps on nous l'annonce, l'ESPAGNE se décide jamais à ouvrir ses Archives aux Savans de la Nation, et à permettre qu'ils déterrent, pour les publier, les Relations de ses anciens Navigateurs; une telle publication procurera, sans doute, à ces hardis Aventuriers, de nouveaux titres à notre

1790. MALESPINA.

[a] *Relacion del ultimo Viage al Estrecho de Magallanes, en los años de 1785 y 1786. — Extracto de todos los anteriores, desde su descubrimiento, impressos y Mss. Trabajada de Orden del Rey. Madrid*, 1788. *Por la viuda de Ibarra*, &c. *In*-4.° avec Cartes.

1790. MALESPINA. admiration; mais le Gouvernement espagnol n'a plus à compter sur les droits qu'une communication moins tardive eût pu lui donner à notre reconnoissance : l'ESPAGNE n'a rien à nous apprendre sur les pays qui ont été découverts une seconde fois ; au contraire, les Navigateurs des autres Nations auront appris aux Espagnols eux-mêmes à retrouver, quand ils le voudront (ce que peut-être ils n'eussent jamais su faire), les Iles et les Terres dont leur négligence, ou la crainte d'un partage, avoient rendu pour eux la première Découverte inutile, puisqu'ils en étoient venus au point d'ignorer eux-mêmes où elles se trouvoient situées. Si quelque jour les Espagnols peuvent enfin se décider à publier le dépouillement de leurs Archives, on les croira, sans doute, quand ils nous diront que, deux siècles avant notre âge, ils connoissoient les îles et les pays que, dans ces derniers temps, d'autres ont découverts et nous ont fait connoître, dans le GRAND-OCÉAN, sur le Continent de l'AMÉRIQUE, et ailleurs ; mais cette confiance de notre part ne peut être qu'un procédé d'honnêteté ; car nous n'aurons aucune preuve que ce qu'ils auront l'air d'avoir su avant nous, ce qu'ils nous diront comme le sachant d'ancienne date, ils ne l'auront pas emprunté des Navigateurs modernes étrangers à leur Nation ; ce qu'ils nous présenteront comme une espèce de Propriété qu'ils appuieront du titre apparent d'une Découverte antérieure, on pourra le leur contester : au lieu que les Voyageurs des autres pays, en s'empressant de publier au retour de leurs courses, tandis que des témoins oculaires peuvent encore les contredire, les Découvertes constatées dont ils ont accru le Domaine de l'Homme ; en publiant sans réserve, sans réticences, tout ce qu'ils ont découvert, se sont assuré une propriété incontestable, dont la succession des temps ne peut jamais ni altérer ni affoiblir le titre.

Résumé des Découvertes.

Je viens de présenter le précis des diverses tentatives qui ont été faites dans le cours de deux cent cinquante années, pour connoître cette partie de l'Amérique que son éloignement de l'Europe, et l'obscurité dont la politique des premiers Conquérans du Nouveau Monde chercha long-temps à l'envelopper, n'ont pu dérober éternellement à l'ambition et à l'activité entreprenante de celles des Nations de l'Ancien Continent qui embrassent dans l'universalité de leur commerce les quatre Parties de la Terre habitée.

Rapprochons sous un seul point de vue les époques et les objets des Découvertes.

Cortès, pour sortir de l'inutilité à laquelle le condamnoient l'importance et l'éclat de ses services antérieurs, se livra aux Expéditions maritimes qui pouvoient étendre ses conquêtes sans que des succès aussi brillans que les premiers réveillassent les soupçons et les inquiétudes d'un Ministère trop ombrageux, toujours prêt à arrêter dans leur carrière les grands hommes qui le servoient trop bien : en 1537, le Conquérant du Mexique découvrit la Californie et la Mer Vermeille.

En 1540, Mendoça, Vice-roi du Mexique, expédia Francisco Alarçon, pour rechercher par l'Ouest un prétendu Détroit d'Anian, qu'on supposoit avoir été découvert, du côté de l'Est, par le Portugais Cortereal. Alarçon ne s'éleva que jusqu'à 36 degrés de latitude, et ne fit aucune Découverte.

Ce même projet fut repris en 1542, par Rodrigues de Cabrillo : toute l'Expédition se borna à apercevoir un Cap par 41 degrés et demi de latitude, et à le nommer Capo Mendocino en l'honneur du Vice-roi Mendoça.

En 1578, Sir Francis Drake vint apprendre aux Espagnols, qu'à 48 degrés de latitude, il existoit des Terres et des

Résumé des Découvertes.

Hommes : après avoir reconnu la Côte sur une étendue de deux cent vingt lieues, qui se termine à 37 degrés, il imposa au Pays qu'il avoit découvert le nom de NOUVELLE-ALBION, et en prit possession au nom d'ELIZABETH, Reine d'ANGLETERRE.

En 1592, un Grec, JUAN DE FUCA, au service de l'ESPAGNE, découvrit, vers le 48.me Parallèle, un grand Détroit par lequel il prétendit être parvenu jusqu'à l'OCÉAN ATLANTIQUE : le Détroit, ou l'Entrée de FUCA, a été retrouvé de notre temps; mais la Communication des deux Océans n'en est ni mieux prouvée, ni plus probable, et pourroit bien n'exister que dans sa Relation.

En 1602, l'Amiral espagnol, SEBASTIAN VISCAINO, fut chargé de chercher dans le Nord de la CALIFORNIE, un Port qui pût offrir un asile aux Galions à leur retour de MANILLE: il en découvrit un commode, sûr, et bien situé, à 36 degrés deux tiers de latitude, auquel il donna le nom du Vice-roi MONTEREY. On prétend qu'un Bâtiment léger de son Escadre, monté par MARTIN DE AGUILAR, trouva, entre 40 et 44 degrés, l'embouchure d'une grande Rivière qui porte son nom sur les Cartes de Géographie.

En 1640, l'amiral BARTOLOMEO DE FUENTE découvrit, vers le Parallèle de 53 degrés, l'Archipel de SAN-LAZARO, la Rivière de LOS REYES, de grands Lacs, &c.; enfin, un Passage facile pour communiquer du GRAND-OCÉAN à l'OCÉAN ATLANTIQUE SEPTENTRIONAL. Cette Découverte, consignée dans une Relation dont on a contesté l'authenticité, et dans laquelle le vrai se trouve mêlé et confondu avec le faux, a été confirmée par les Navigateurs modernes, pour ce qui regarde l'Archipel SAN-LAZARO, et *peut-être* une Mer intérieure; mais la communication des deux OCÉANS n'est pas mieux établie

que

que celle qui avoit été ouverte par JUAN DE FUCA ; c'est le second Tome du Roman.

Résumé des Découvertes.

Un siècle entier s'écoula sans que la côte Occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD fût visitée par aucun des Peuples qui l'ont conquise, ou aucun de ceux que le commerce y a appelés. Ce ne fut qu'en 1741 que BERING et TSCHIRICOW, au service de la Russie, découvrirent la Côte du NORD-OUEST ; le premier, vers le 60.me Parallèle, le second, vers le 56.me. Depuis cette époque, les Découvertes des Russes se sont étendues, du Parallèle de 56 degrés jusqu'à la partie la plus Septentrionale de la Côte de l'OUEST ; et ils ont compris dans les Reconnoissances qu'ils en ont faites, la Péninsule d'ALASKA, et la longue Chaîne des ALEUTIENNES, qui l'une et l'autre appartiennent au Continent de l'AMÉRIQUE.

L'esprit de Découverte et le goût des Expéditions au Nord se réveillèrent chez les Espagnols après une période de 167 années de léthargie. En 1769, des Bâtimens furent expédiés d'un Port de SAN-BLAS, sous le commandement de VICENTE VILA, pour aller établir un Préside au Port de SAN-DIEGO, et un autre à celui de MONTEREY ; mais cette Expédition ne donna aucune Découverte : seulement, après une année entière de recherches et de fatigues, les Espagnols parvinrent à retrouver le Port de MONTEREY dont, en 1602, VISCAINO leur avoit indiqué la latitude.

Une seconde Expédition, en 1775, sous la conduite de Don JUAN DE AYALA et de son Pilote ANTONIO MAURELLE, fit faire un pas à la Géographie, et procura la découverte de quelques Caps et de quelques Baies ou Ports entre le quarante-septième et le cinquante-septième Parallèle.

Un troisième et un quatrième Voyage, en 1778 et 1779, n'ajoutèrent rien aux Découvertes ; et le second donna seulement

Résumé des Découvertes.

la certitude que les Russes avoient formé des Établissemens fixes sur plusieurs points des Latitudes élevées.

Mais, dès l'année 1778, pendant que les Espagnols s'occupoient de la Reconnoissance minutieuse de leur Port Bucarelli, le premier des Navigateurs, le capitaine Cook, porta ses talens, son expérience et ses lumières sur la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique; et l'Europe doit à ses laborieuses recherches, les premières connoissances certaines qu'elle ait eues de cette partie Occidentale du Nouveau Monde. Après avoir découvert Nootka-Sound vers 49 degrés deux tiers de latitude, et reconnu quelques points au-dessus du 56.me Parallèle, il découvrit à 60 degrés, William's-Sound et Cook's-River; il contourna la presqu'île d'Alaska, visita quelques-unes des Aleutiennes, et de là, s'élevant jusqu'aux plus hautes Latitudes que les glaces permettent aux Navigateurs d'atteindre, il fut confondre ses Découvertes avec celles que les Russes ont faites depuis 1745. Le Voyage de Cook a fait connoître à l'Angleterre les objets nouveaux et précieux que ces terres offroient à son commerce; il a fait voir la possibilité de rivaliser les Russes dans l'extraction des Pelleteries, et de partager avec eux les grands bénéfices que peuvent procurer dans les échanges avec l'Empire de la Chine, les dépouilles des Animaux, les trésors des Forêts de l'Amérique Occidentale du Nord; enfin, il a ouvert une nouvelle carrière à l'activité toujours croissante d'une Nation dont les opérations commerciales embrassent les deux Hémisphères sur toute la circonférence du Globe.

La Pérouse, parti du Port de Brest, en 1785, pour un Voyage d'Observations et de Découvertes autour du Monde, dirigea sa course, en 1786, vers la Côte du Nord-Ouest de l'Amérique, et y attérit sur le Mont Saint-Élie de Bering, à 60 degrés de latitude: il prolongea les Terres du

Continent sur une étendue de 470 lieues, depuis ce Parallèle jusqu'au Port de MONTEREY situé à 36 degrés deux tiers, et s'attacha particulièrement à reconnoître les parties de Côte dont le capitaine COOK avoit été écarté par les vents contraires : il découvrit un beau Port à 58 degrés deux tiers ; de grandes Terres détachées du Continent, entre 54 et 52 degrés; et dans l'Est de ces Terres, l'Archipel SAN-LAZARO de l'amiral de FUENTE. Dans le cours de ses Reconnoissances, il avoit vérifié et constaté quelques-unes des Découvertes de 1775 que les Espagnols circonspects avoient à peine indiquées.

Résumé des Découvertes.

Les énormes profits que les deux Vaisseaux employés dans le dernier Voyage du capitaine COOK avoient faits à la CHINE sur les Fourrures qu'ils y avoient portées des Côtes NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, excitèrent les spéculations des Négocians Armateurs ; et les Expéditions se multiplièrent, dans l'intervalle de 1785 à 1789, sous la conduite des capitaines HANNA, PETERS, LOWRIE, GUISE, MEARES, TIPPING, PORTLOCK, DIXON, BERKLAY, COLNETT, DUNCAN, DOUGLAS, GREY, et quelques Portugais et Espagnols dont les noms et les Expéditions sont ignorés. Il appartient aux Navigateurs de ces derniers temps, d'avoir dépouillé les anciennes Découvertes de FUCA et de FUENTE des fables qui avoient fait douter de la réalité ; de les avoir liées entre elles ; et de nous avoir fait connoître un grand nombre d'excellens Ports, qui sont autant de Marchés ouverts aux Européens pour la Traite des Pelleteries.

Je ne rappelle pas le dernier Voyage connu des Espagnols à NOOTKA, en 1789 : il n'avoit pas pour objet de perfectionner la Géographie, et n'a rien ajouté à nos connoissances.

Que ne nous est-il permis de parler, à la suite de ces Découvertes, de celles qui ont dû être faites dans l'Expédition

Résumé des Découvertes.

plus récente de MALESPINA ! Sans doute elles auroient fait partager à la Nation espagnole l'honneur d'avoir enfin contribué à la description des Côtes du NORD-OUEST de ce Nouveau Monde dont nous devons la première connoissance à la hardiesse de ses premiers Navigateurs. Espérons, espérons encore que, si jamais l'intrigue ou la politique qui ont confiné dans des cachots, et le Voyageur et le Rédacteur du Voyage, consentent à les rendre à la lumière, l'EUROPE pourra jouir enfin du fruit de leurs travaux; et que nos richesses en Géographie, en Physique, en Histoire Naturelle, s'accroîtront de toutes celles qu'a dû procurer une Expédition dans laquelle le Navigateur éclairé qui la dirigeoit, avoit à sa disposition tous les moyens qui pouvoient la rendre utile.

TELLES étoient, à l'époque de 1790, les Notions que nous avions acquises sur les Côtes Occidentales du Nord de l'AMÉRIQUE. Un seul Navigateur français, LA PÉROUSE, avoit concouru avec ceux de l'ESPAGNE, de l'ANGLETERRE et des ÉTATS-UNIS, à perfectionner la Découverte de cette partie du Nouveau Monde; et jusqu'alors le Commerce de FRANCE n'avoit pu se livrer à aucune entreprise pour entrer en concurrence avec celui des autres Nations dans la Traite des Pelleteries. Il eût été en effet téméraire de s'engager, sans un examen préalable, dans des spéculations qui exigeoient, pour être réalisées, que des Vaisseaux fissent le Tour du Monde. Avant que de se lancer dans cette nouvelle carrière, il falloit que nos Négocians eussent pu se procurer des Données à-peu-près certaines qui, d'une part, les missent en mesure de se former un plan sur la conduite à tenir avec les Américains de la Côte du NORD-OUEST, et sur le choix des marchandises

nécessaires pour les échanges avec eux; qui, de l'autre, leur fissent entrevoir les bénéfices qu'on pouvoit attendre des seconds échanges à faire des Pelleteries de l'Amérique avec les productions de la Chine; qui enfin leur permissent d'évaluer, par aperçu, le produit net de l'opération entière, lorsque les Vaisseaux auroient fait leur retour dans les Ports de France. La Compagnie de Nootka-Sound, formée à Londres sous la direction de M. Cadman Etches, avoit, dans le principe, gardé un silence intéressé sur le succès des Expéditions des capitaines Portlock et Dixon, Colnett et Duncan; celles du capitaine Meares et des autres Navigateurs n'étoient pas encore connues, et l'incertitude sur le sort de la Pérouse avoit fait suspendre la publication des résultats de son Voyage: on espéroit toujours qu'il pourroit les publier lui-même. Un hasard heureux procura à nos Négocians Armateurs les informations qui leur étoient nécessaires pour diriger leurs opérations. Un Capitaine français, à son retour du Bengale, en 1788, Étienne Marchand, fit rencontre, dans la Rade de l'île Sainte-Hélène, du capitaine Portlock, et reçut de lui tous les renseignemens qu'il pouvoit desirer sur le Commerce de la Côte du Nord-Ouest, et sur les profits qu'on devoit en espérer, si l'on combinoit la Traite des Pelleteries avec une relâche à la Chine qui offroit un débouché avantageux pour ces marchandises, et assuroit une cargaison pour le retour en Europe.

Le capitaine Marchand, à son arrivée au Port de Marseille, auquel son Vaisseau appartenoit, communiqua les informations qu'il s'étoit procurées, à la Maison Baux qui, jalouse d'ouvrir à ses Compatriotes une nouvelle voie à une extension de commerce et de navigation, n'hésita pas de courir les hasards d'une première tentative, et se crut payée d'avance,

par l'honneur d'être utile à sa Patrie, des pertes qu'elle pourroit éprouver dans un premier essai. Mais une Expédition d'un genre nouveau, un Voyage autour du Monde, une Navigation qui, par la suite des opérations combinées, emploîroit trois ou quatre années, exigeoient de grands préparatifs, l'emploi de plusieurs Manufactures pour se procurer les armes et les divers ustensiles que le commerce n'a pas en réserve, et qui sont nécessaires pour les Échanges dans la Traite des Pelleteries, enfin la construction d'un Vaisseau capable de résister longtemps aux Mers dures qui baignent les côtes de l'Amérique Occidentale du Nord. La Maison Baux s'occupa sans délai de la fabrication de tous les objets d'une nécessité ou d'une utilité prévues, et de la construction d'un Navire de 300 tonneaux de port : pour assurer la conservation du Bâtiment dans les traversées des Mers chaudes, elle le fit cheviller et doubler en cuivre, et le disposa, de tous points, de la manière qui parut au capitaine Marchand la plus convenable pour les Mers où il devoit naviguer, et les Ports où il auroit occasion de séjourner. Le Navire fut d'ailleurs approvisionné des effets, des marchandises, et des comestibles de tous genres, dont il fut jugé utile de le pourvoir, tant pour le défendre en cas d'attaque et le réparer en cas d'accident, que pour faciliter les opérations de commerce, et pour conserver la santé des Équipages dans le cours d'une longue et pénible Navigation. Dès le mois de Juin de l'année 1790, tout étoit disposé pour faire entrer le Vaisseau en armement ; mais le différent qui s'éleva, à cette époque, entre l'Espagne et l'Angleterre pour la propriété de Nootka-Sound, et la guerre qui menaçoit, à-la-fois, l'Europe et l'Amérique, forcèrent de suspendre l'Expédition. Heureusement cet orage politique ne fut pas de longue durée ; et le projet de Voyage fut repris avec une nouvelle ardeur, aussitôt

que la paix entre les Souverains de l'Europe eut rendu le calme aux deux Mondes et la liberté au Commerce.

Le capitaine Marchand s'adjoignit pour le seconder dans son entreprise, les capitaines Pierre Masse et Prosper Chanal. Son État-Major fut composé de cinq Officiers, deux Chirurgiens et trois Volontaires, et son Équipage de trente-neuf personnes : la totalité des individus employés dans l'Expédition, le Capitaine compris, se montoit à cinquante [a]. Le Vaisseau fut armé de quatre canons de quatre livres de balle, de deux obusiers de neuf, de quatre pierriers, et fourni de menues armes et de munitions de guerre, dans une quantité proportionnée au nombre des hommes et à l'artillerie qu'il portoit.

Le retard que des circonstances, étrangères à l'Expédition, avoient apporté à l'armement, ne permit pas que le Solide [c'est le nom qu'avoit reçu le Vaisseau] fût mis en état d'entreprendre son voyage avant le 12 de Décembre. L'Été de l'Hémisphère austral étoit avancé, et l'on n'avoit pas l'espoir d'arriver au Cap de Horn avant que l'hiver eût commencé dans les Mers Antarctiques ; mais la Maison Baux se confiant,

[a] *État - major.*

Capitaine- Command.t..	*Étienne* Marchand	1.
Capitaines en second.....	*Pierre* Masse ...	2.
	Prosper Chanal.	
Lieutenans.....	*Louis* Marchand	3.
	Louis Infernet..	
	Hyacinthe Murat	
Chirurgiens.....	*Claude* Roblet.	2.
	Pierre Regnier..	
Volontaires.....	*Étienne* Cailhe..	3.
	Augustin Décany	
	Amédée Chanal.	
	État - major....	11.

Équipage.

Maître d'Équipage, *Jean* Icard..	1.
Officiers Mariniers de Manœuvre	3.
Charpentiers.....	2.
Calfats.....	2.
Tonneliers	2.
Armurier.....	1.
Maître-d'hôtel et Cuisiniers...	3.
Boulanger.....	1.
Ouvriers Pelletiers.....	2.
Matelots et Mousses.....	22.
	39.

avec raison, dans l'habileté du capitaine MARCHAND, dans les talens et l'expérience des Capitaines qu'il avoit choisis pour partager ses fonctions, dans le zèle de l'État-major et la bonne volonté de l'Équipage, se décida à ajouter un nouveau risque, celui d'une relâche forcée et dispendieuse dans quelque Port du BRÉSIL, à tous ceux qu'offroit déjà une Expédition qui promettoit aux Armateurs plus d'utilité publique que de profit personnel. Quel qu'ait été le succès de la spéculation commerciale, il restera toujours à la Maison BAUX, le mérite et l'honneur de s'être engagée la première dans une carrière nouvelle, sur laquelle nous n'avions encore que des notions d'emprunt; et nous devrons à son patriotisme et à un désintéressement qui a peu d'exemples, l'accroissement de connoissances que son entreprise nous a procuré.

IL m'a paru d'autant plus intéressant de faire connoître dans toutes ses circonstances, le Voyage du capitaine MARCHAND, qu'indépendamment d'une Découverte assez importante dans le GRAND-OCÉAN, de plusieurs détails nouveaux sur une partie de l'AMÉRIQUE Occidentale du NORD, encore imparfaitement connue, et d'un grand nombre d'Observations astronomiques, propres à perfectionner l'Art nautique et la Géographie, ce Voyage est le second *autour du Monde* qui ait été fait par les Français : jusqu'à présent, BOUGAINVILLE n'avoit eu en FRANCE ni modèle ni imitateur; la fortune jalouse n'a pas voulu que notre malheureux LA PÉROUSE pût achever sa course; et, sans doute, on ne sera pas tenté d'inscrire dans la liste des *Voyages autour du Monde*, ni celui de GENTIL LA BARBINAIS, ni celui de PAGÈS, lesquels, faits en partie par mer, mais en plus grande partie par terre, ne peuvent être comptés dans le nombre des CIRCONNAVIGATIONS du Globe.

Il ne m'a pas été possible de me procurer le Journal même du capitaine MARCHAND : cet estimable Navigateur, après avoir ramené heureusement son Vaisseau dans un de nos Ports de la Méditerranée, prit un nouveau commandement pour l'île de FRANCE où il a terminé sa carrière ; et j'ignore dans quelles mains se trouvent les papiers qu'il peut avoir laissés. Mais si nous avons à regretter les remarques particulières que pouvoit contenir son propre Journal, nous devons nous regarder comme dédommagés par la possession de celui du capitaine CHANAL qui avoit été chargé personnellement, pendant le cours du Voyage, de toutes les Reconnoissances qui ont été faites, soit des îles découvertes ou visitées dans le GRAND-OCÉAN, soit des parties de la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, où le SOLIDE a fait la Traite des Pelleteries. Le capitaine MARCHAND et le capitaine CHANAL se donnoient, chaque jour, une communication réciproque de leurs Observations astronomiques et des Résultats qu'ils en avoient tirés ; et les uns et les autres se trouvoient portés, à leur date, dans le Journal du capitaine CHANAL : celui-ci a d'ailleurs ajouté à sa Narration les Plans des Ports et des Côtes que lui-même a levés. Ce Journal tenu avec méthode, et présentant dans le meilleur ordre tous les événemens de la Campagne, réunit à la Table du Loc, transcrite heure par heure, toutes les particularités relatives à la Navigation, que le Lecteur curieux cherche et desire de trouver dans un Journal de Mer ; et ce qui n'est pas moins précieux, l'exposé simple et fidelle de tous les faits, et un tableau d'après nature, des hommes et des choses, vus sans préjugés et sans système [a].

[a] Mon Ouvrage étoit terminé, lorsque le Commissaire principal de la Marine, *Lescallier*, a bien voulu, à son retour de l'île de *France*, me communiquer les Observations que le chirurgien *Roblet*, qui exerce actuellement

J'aurai souvent occasion, dans le cours de l'Ouvrage que je publie, de faire remarquer avec quel avantage et quel succès, les capitaines MARCHAND et CHANAL ont fait usage des Observations de Distance de la Lune au Soleil ou aux Étoiles, pour déterminer la Longitude du Vaisseau : ces Distances étoient prises, en même temps, et séparément, par les deux Capitaines, avec des Sextans à réflexion exactement vérifiés : chaque Observateur calculoit les siennes; et ils admettoient pour la Longitude vraie du Navire, le Résultat qui tenoit le milieu entre les Résultats moyens de leurs deux Suites d'Observations. C'est avec le secours de cette Méthode, que le capitaine MARCHAND, assuré, autant qu'il est possible de l'être, de la véritable position du Vaisseau, pouvoit, par des Routes directes, accourcir ses Traversées, et attérissoit sur les Points où il vouloit aborder, avec une précision dont, jusqu'à présent, nous n'avions d'exemples que dans les Voyages qui avoient été entrepris, aux frais des Gouvernemens, pour faire des Découvertes et

dans cette Colonie, les utiles fonctions d'Officier de Santé, et qui avoit été employé dans la campagne du *Solide*, en qualité de premier Chirurgien, avoit eu occasion de rassembler dans le cours du Voyage autour du Monde. Comme l'Ouvrage n'étoit pas encore livré à l'impression, j'ai été à temps d'intercaler dans mon Manuscrit, celles des Observations du chirurgien *Roblet*, qui portent sur des objets qui avoient pu échapper au capitaine *Chanal*, ou dont il ne s'étoit pas occupé. J'ai vu avec une véritable satisfaction, mais sans en être surpris, que les remarques qui leur sont communes, se confirment réciproquement : et dans les cas très-rares où ils diffèrent sur des points peu importans, j'ai eu soin d'indiquer ces différences. Les Observations du chirurgien *Roblet* sont celles d'un Observateur éclairé qui allie diverses connoissances à celles qui tiennent essentiellement à sa profession, et qui a su employer les unes et les autres avec autant d'utilité que de succès : la conservation de l'Équipage du *Solide*, sous le rapport de la santé, est due à l'heureux emploi de ses talens et à la constance de ses soins.

Les Remarques qui lui sont particulières sont présentées sous son nom dans le cours de la Relation.

perfectionner la Géographie, et dans lesquels les Chefs des Expéditions employoient les Instrumens et les Méthodes que, depuis un demi-siècle, les Arts et les Sciences ont offerts au Navigateur pour assurer sa route dans les Traversées de l'Océan. Le capitaine MARCHAND a souvent regretté de n'avoir pu, avant son départ, se procurer une Horloge ou une Montre marine, qui, en facilitant ses opérations astronomiques, lui eût encore servi à les multiplier sous différentes formes. On faisoit usage d'une bonne Montre à secondes pour rapporter à un même instant les Observations de Distances; mais une Montre marine eût fourni le moyen d'obtenir, par une voie directe, des Résultats d'une autre espèce : et la comparaison de ceux qu'on eût obtenus par deux Méthodes, par deux procédés différens, en se servant réciproquement de vérification et de contrôle, eût procuré une certitude de plus dans la détermination des Longitudes. Quoi qu'il en soit, les capitaines MARCHAND et CHANAL ont su faire un excellent emploi de la Méthode des Distances, la seule qui fût praticable avec les Instrumens dont ils étoient pourvus; et l'on ne peut trop exhorter nos Navigateurs à suivre un exemple dont l'ignorance seule pourroit chercher à affoiblir l'autorité. En effet, ce n'est que par le secours des Observations astronomiques, qu'on peut parvenir à rectifier les erreurs inévitables dans l'*Estime* de la Route; estimation arbitraire qui n'est fondée sur aucun principe solide, et n'obtient que par l'effet de quelque heureuse compensation, l'exactitude de hasard qui se rencontre quelquefois à un Attérage. Mais, indépendamment des avantages journaliers qui résultent de l'emploi des Méthodes astronomiques, pour le Navigateur qui sait les mettre en pratique, elles sont encore utiles pour le perfectionnement de l'Art nautique et de la Géographie; car, lorsqu'une fois les Observations auront été assez multipliées dans

les divers parages, pour déterminer avec une suffisante précision, la direction et la vîtesse des Courans, ou constans ou périodiques; cette connoissance, transmise, par succession de temps, d'un Navigateur à l'autre, servira à les préserver tous de l'erreur qui provient de l'action de ces mêmes Courans, dans les circonstances trop fréquentes où l'état du Ciel ne permet pas de déterminer par Observation la situation du point que le Vaisseau occupe sur le Globe.

J'ai cru ne devoir insérer dans le corps de la Relation, que les Résultats des Observations qui ont servi à constater quelque effet extraordinaire des Courans; de celles qui, ayant devancé de peu de temps le moment de la première vue d'une Terre, ont prouvé la justesse d'un Attérage; de celles enfin qui ont été employées pour fixer la position de quelque Point remarquable. Mais comme les Courans, dans les Mers de l'Inde, et dans le voisinage du Cap de Bonne-Espérance, sont la principale cause des erreurs auxquelles on est exposé dans ces parages, si l'on n'y fait usage que des Méthodes vulgaires du Pilotage, le tâtonnement des aveugles; j'ai rapporté la plupart des Résultats qui ont fait connoître, à différentes époques, la vîtesse et la direction de ces Courans: et pour ceux que l'on rencontre dans les autres parties des deux Océans, j'en ai rejeté le détail dans des *Notes* séparées du Texte, dans lesquelles le jeune Marin qui cherche à s'instruire, trouvera un motif d'émulation, quand il verra l'heureux emploi qu'on peut faire des Méthodes nouvelles, pour assurer la Navigation, et abréger la durée des Traversées. Si j'ai souvent présenté les erreurs qui ont pour cause l'effet des Courans, c'est que cette partie des connoissances qu'il importe aux Navigateurs d'acquérir, et qui ne peut être perfectionnée que par le rapprochement et la comparaison des Résultats d'Observations faites

en différens temps dans un même parage, ne m'a pas paru avoir été traitée avec assez de développement dans les Journaux des grandes Navigations des Anglais. Mais, en relevant cette légère omission de détail dans leurs Relations, il seroit injuste de ne pas reconnoître, en même temps, qu'ils nous en ont amplement dédommagés par une réunion, une accumulation de connoissances précieuses, d'observations philosophiques, de remarques nouvelles sur la Physique et l'Histoire Naturelle, et par ces grands tableaux, ces grandes vues qu'on ne rencontre pas dans les Relations des Voyageurs qui les ont devancés, et que, sans doute, il ne sera pas commun de trouver dans les Journaux de ceux qui marcheront sur leurs traces.

J'ai pensé qu'il seroit monotone et inutile de présenter, jour par jour, l'énumération des Poissons, des Oiseaux, des Plantes marines qui ont été vus dans le Voyage du Solide, et dont le Journal du capitaine Chanal a dû faire et a fait une mention spéciale : mais comme la vue de certaines plantes, de certains oiseaux, de certains poissons, indique souvent au Navigateur la distance où il est des Terres, quelquefois même lui annonce le voisinage d'une Terre inconnue ; on trouvera, à leur date, dans le *Journal de Route*, toutes les rencontres de ce genre et le point de la Mer où elles ont été faites. Je me bornerai à rapporter, dans le récit du Voyage, la description de quelques oiseaux et de quelques productions marines, telle qu'elle a été donnée par le chirurgien Roblet, premier Officier de Santé du Vaisseau le Solide : quelques-uns de ces objets sont peu connus, d'autres ont été déjà décrits ; mais un Observateur ne voit pas tout, ne dit pas tout ; ce qui a pu échapper au premier, un second le saisit ; et plusieurs descriptions d'un même objet par des Observateurs

différens, amènent à une description plus complète. On doit être aujourd'hui bien réservé à parler sur ce que présentent à la curiosité des Voyageurs les Mers que, dans ces derniers temps, les Navigateurs anglais ont reconnues; il reste peu de choses à dire sur cette matière, depuis que les BANKS, les SOLANDER, les FORSTER, les SPARRMAN, les ANDERSON, et d'autres Savans, à-la-fois Naturalistes et Voyageurs, nous ont donné les descriptions les plus exactes des animaux qui, dans les parages qu'ils ont parcourus, peuplent les eaux et les airs, et celle des productions marines qui sont particulières aux divers climats qu'ils ont traversés : aussi, en me permettant quelques excursions dans le champ de l'Histoire Naturelle, n'ai-je prétendu que rassembler sous les yeux des Navigateurs, des tableaux qui se trouvent épars dans divers Ouvrages ou Relations qu'ils ne sont pas à portée de consulter, et qu'il peut leur être utile de connoître. Un Marin ne voyage pas avec une Bibliothèque, et rarement, à terre, en a-t-il une à sa disposition : il lui est donc commode, lorsque, se proposant de faire un grand Voyage, il lit la Relation d'un Navigateur qui l'a précédé dans les mêmes Mers, de trouver réunies dans ce récit toutes les connoissances qui peuvent intéresser sa curiosité, et le mettre en état de reconnoître tout ce qui peut se présenter à sa vue. C'est pour remplir cet objet plus complétement, que j'ai placé à la suite du *JOURNAL DE ROUTE*, une description abrégée, et telle qu'elle convient aux Marins, des différens Oiseaux, des Poissons, et de quelques productions marines qui se rencontrent sur la route que le SOLIDE a suivie en faisant le tour du Globe.

IL m'a paru que, pour jeter plus d'intérêt dans cette Relation, et faire mieux connoître les Pays et les Peuples, encore nouveaux pour nous, que le capitaine MARCHAND a visités, je

devois ne pas me borner à simplement extraire ce qui en est dit dans le Journal que j'avois sous les yeux ; je me suis occupé de rapprocher ce que les Français ont vu, de ce qui nous avoit été rapporté par les Voyageurs des autres Nations, lorsqu'il en est qui ont devancé les nôtres dans les lieux à décrire : c'est ainsi qu'on peut rectifier les récits, les uns par les autres, et obtenir, pour chaque Lieu et pour chaque Peuple, une description qui soit, à-la-fois, et plus exacte et plus complète. Je me suis quelquefois permis des Digressions qui, sans appartenir immédiatement au Voyage du capitaine MARCHAND, m'ont semblé offrir des points de contact qui les unissent au sujet, s'ils ne les identifient pas. Et, sans doute, si ces Digressions offrent quelque vue d'utilité publique, quelque observation qui appartienne aux Sciences morales et politiques, quelque développement historique ou géographique, quelque conjecture qui ne soit pas destituée de fondement, enfin quelque objet qui paroisse mériter par l'intérêt qu'il présente, que le Lecteur y arrête son attention ; on pourra me pardonner de ne m'être pas toujours assujetti à la marche méthodique, et nécessairement uniforme, d'un Journal de Navigation : on sera plus disposé encore à être indulgent, lorsqu'une Digression aura pour but de maintenir ou de rétablir chaque Nation dans la propriété et la jouissance des Découvertes maritimes qui lui appartiennent, et de s'opposer à l'envahissement toujours croissant de ces ambitieux Insulaires qui, voulant dominer sur toute la surface de l'élément qui environne et défend leurs Possessions d'EUROPE, prétendent également à la Découverte universelle et au Commerce exclusif des deux Mondes.

J'AUROIS pu faire parler le Voyageur lui-même : cette forme prête plus d'intérêt à la narration, lorsque le Narrateur parle des

grandes difficultés dont il a triomphé, des grands dangers auxquels il a su échapper; mais dans un Voyage qui est plus en description qu'en action, j'ai cru devoir préférer la forme de l'Histoire. Le Journal du capitaine CHANAL et celui du chirurgien ROBLET ont été pour moi des canevas, si je puis le dire, sur lesquels j'ai brodé des sujets accessoires, que j'ai liés au sujet principal dont ils m'ont fourni le dessin; mais quand j'ai rapporté ce que le Voyageur a fait, ou ce qu'il a vu, je me suis assujetti scrupuleusement à son récit: et si je ne dis pas les choses précisément comme il les a dites, je puis assurer que je dis exactement les choses qu'il a voulu dire. Les entretiens particuliers que j'ai eus avec le capitaine CHANAL, les éclaircissemens qu'il s'est empressé de me donner, avec autant de complaisance pour mes questions, que d'intérêt pour l'Ouvrage, m'ont fourni quelques matériaux de plus, pour développer et étendre quelques-unes des Descriptions: par-tout, j'ai tâché d'exprimer ce que les Voyageurs ont vu, et comme ils l'ont vu. Au surplus, le Lecteur distinguera sans peine quand je parle en mon nom, ou quand je ne suis que leur interprète: je ne prétends pas les rendre responsables de mes opinions: les faits sont à eux; et personne n'a le droit de les contester: les erreurs d'opinion, si l'on en trouve, sont à moi; et je m'empresserai de les reconnoître et de les rectifier, si une critique appuyée de preuves me les fait apercevoir.

A Paris, le 25 Floréal, an V de l'Ere Française.

VOYAGE

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,
PENDANT LES ANNÉES
1790, 1791 et 1792.

[Lu par fragmens dans les séances de l'Institut national des Sciences et des Arts, Classe des Sciences morales et politiques, le 12 Thermidor an V et séances suivantes.]

CHAPITRE PREMIER.

DÉPART de Marseille. — *Relâche à* Porto-Praya *de l'île* Sant-Yago. — *Le cap de* Horn *doublé.* — *Relâche aux îles* las Marquesas de Mendoça. — *Séjour et commerce avec les Naturels, dans la Baie de* la Madre de Dios *de l'île* Santa-Christina *ou* Wahîtahô.

1790. DÉCEMBRE. 14. Le capitaine ÉTIENNE MARCHAND fit voile du Port de MARSEILLE le 14 Décembre 1790.

29. Le 29, dans l'après-midi, il passa le détroit de GIBRALTAR, et dirigea sa route pour reconnoître les îles du CAP-VERD, où il se proposoit de relâcher.

1791. JANVIER. 4. Le 4 Janvier 1791, dans la matinée, il eut la vue de l'île SALVAGE ; et le lendemain, à une heure trois quarts de 5. l'après-midi, il découvroit, à trente-cinq lieues de distance, le

1791. JANVIER. 5. Pic de TENERIFE [a], au moment où cette montagne remarquable lui restoit à peu près au Sud [b]. Cette position, sur le Méridien même du Pic dont la Longitude est déterminée par les opérations astronomiques et géodésiques de BORDA [c], lui procura le moyen de connoître et de rectifier l'erreur de sa Route. Il fut constaté que le mouvement général des Eaux, qui, dans ces parages, se dirigent constamment vers le détroit de GIBRALTAR, avoit porté le Vaisseau, dans l'espace de sept jours, d'environ deux tiers de degré, ou 38 milles, dans l'Est.

6. On eut connoissance, le 6, de l'île de PALMA et de l'île de FER, ou HIERRO.

9. Des Observations de Longitude, faites le 9 dans l'après-midi, indiquèrent que, du 5 au 9, le Vaisseau avoit encore été porté dans l'Est, de 54 minutes ou environ 16 lieues [d]; elles servirent

14. à rectifier le calcul de la Route; et, le 14, à 9 heures et demie du matin, on aperçut l'île de MAYO ou MAI, la plus Orientale des quatre îles qui forment la partie Méridionale de l'Archipel des îles du CAP-VERD.

La vue de cette île fit connoître que les Courans avoient changé de direction, et que, du 9 au 14, le mouvement des Eaux avoit porté le Vaisseau dans l'Ouest. Il s'étoit fait une compensation d'une partie des premières erreurs de l'Estime; et à l'attérage, l'erreur se trouvoit réduite à 1 degré ou environ 19 lieues *en avant* de la vraie position du Vaisseau [e].

Le capitaine MARCHAND s'étoit proposé de faire une relâche dans l'OCÉAN ATLANTIQUE, afin de s'y procurer l'eau et les rafraîchissemens dont il importoit de se

[a] Ou Pic de TEYDE, TEITHE ou TERRAIRA.

[b] Tous les Rumbs de vent indiqués dans cette Relation sont corrigés de la Déclinaison de l'aiguille, et rapportés au vrai Nord, à moins qu'il ne soit expressément énoncé qu'ils ne sont pas corrigés.

[c] Tome II. Notes I et II.

[d] *Ibid.* Note III.

[e] *Ibid.* Note IV.

pourvoir en remplacement des consommations, avant que d'entreprendre la longue traversée qu'il avoit à faire pour passer, sans toucher à aucun port, de l'Océan atlantique dans le Grand-Océan, et se porter à la hauteur de la côte Nord-Ouest de l'Amérique. 1791. Janvier. 14.

Le Solide mouilla, le 15 au matin, dans la Baie de la Praya, située sur la côte méridionale de l'île de Sant-Yago, la plus considérable des îles du Cap-Verd : le 18, il reprit la mer et se dirigea pour attérir à l'Est de la Terre de feu, sur celle des États, dont il se proposoit de prendre connoissance avant que de doubler le cap de Horn. 15. 18.

La navigation du capitaine Marchand jusqu'à la vue de ces terres, ne donne lieu qu'à quelques remarques nautiques que j'ai cru devoir rejeter dans les *Notes* qui se trouvent à la suite de cette Relation [a] : elles ont principalement pour objet de comparer, à différentes époques, le résultat des méthodes arbitraires et incertaines, employées, jusqu'à ces derniers temps, pour déterminer les longitudes en mer, avec celui des méthodes, sinon rigoureusement, du moins suffisamment exactes, que l'Astronomie a substituées au tâtonnement des premières. La comparaison de ces résultats m'a conduit à chercher la cause des erreurs de l'estime, dans l'action des Courans, dans ces grands fleuves, si l'on peut le dire, dont le cours rapide, traversant l'Océan sur toutes les directions, semble changer avec les parallèles, avec les méridiens, avec les saisons, avec les vents, avec les oscillations des marées, et suivant les distances auxquelles on navigue à l'égard des grands continens ou des archipels. On peut croire cependant que, comme tout dans la nature est soumis

[a] *Voyez* les Notes de IV à XI.

1791. Janvier. 18. à des principes, à des causes, il sera possible, à force d'observer et d'étudier des effets particuliers, de découvrir quelques effets généraux, qui, dans les limites fixées à nos connoissances, et pour notre usage, sont quelquefois l'équivalent des causes. Les Marins sont invités à lire avec attention, et la Carte sous les yeux, les *Notes* qui ont pour objet la recherche de l'effet des Courans: ils trouveront beaucoup d'exemples, et quelques leçons peut-être, dans la partie de mon travail dans laquelle je dissèque, en quelque sorte, la route du Vaisseau, pour en évaluer les erreurs journalières.

Février. 1. Le 1.er Février, vers cinq heures du soir, le Solide coupa la Ligne à 23 degrés et demi de longitude à l'Occident du méridien de Paris.

Les observations de longitude faites à différentes époques, prouvoient que, depuis le 6 Février que le Vaisseau avoit atteint
26. le parallèle de 5 degrés deux tiers Sud, jusqu'au 26 du même mois qu'il étoit parvenu à 32 degrés 30 minutes de latitude, et entre le 28.e et le 48.e méridien à l'Occident de Paris, les Courans avoient porté constamment dans le Sud-Ouest et Sud-Ouest quart d'Ouest; et que leur effet moyen en vingt-quatre heures, sur le progrès du Vaisseau en longitude, avoit été de 10 à 11 milles, dont le navire avoit été porté, chaque jour, en avant de son estime; mais les observations du 8 Mars [a] annoncèrent
Mars. 8. que, depuis le 26 Février jusqu'à cette dernière époque, la direction des Courans avoit changé; que, dans cet intervalle, ils avoient porté d'environ 3 degrés trois quarts dans l'Est, et de 1 degré et demi dans le Nord; que leur direction composée étoit vers l'Est-Nord-Est 3 ou 4 degrés Nord; et que le Vaisseau avoit été emporté dans cette direction, par un

[a] *Voyez* la Note XII.

mouvement inaperçu, à une distance de 208 milles et demi dans l'espace de dix jours, ce qui donne environ 21 milles ou 7 lieues par vingt-quatre heures. Ce changement dans la direction des Courans qui, jusqu'au 8 Mars, avoient porté constamment dans le *Sud* et dans l'*Ouest*, et qui, depuis cette époque, portoient dans l'*Est* et dans le *Nord*, ne peut être attribué qu'à l'action du grand Courant, qui, sortant de Rio de la Plata, avoit maîtrisé le Vaisseau pendant les jours qu'il avoit employés à le traverser. 1791. Mars. 8.

Il résulta de cette circonstance, qu'il se fit une compensation dans l'erreur de l'estime en longitude; et que cette erreur qui, le 26 Février, étoit de 4 degrés deux tiers en arrière, se trouva réduite, le 8 Mars, à 53 minutes.

Les observations des jours suivans prouvèrent qu'il s'étoit encore opéré de nouvelles compensations [a].

Cependant, la sonde commençoit à annoncer l'approche des terres : le 17 Mars, dans l'après-midi, elle indiqua 70 brasses, fond de sable gris très-fin, mêlé de grains noirs et blancs [b]. On sonda fréquemment jusqu'à la vue de la Terre des États, qu'on découvrit du haut des mâts le 1.er Avril à midi, ainsi que, d'après les observations, on s'y étoit attendu. 17. Avril. 1.

A quatre heures, le cap San-Juan, la pointe la plus orientale de ces terres, fut relevé au Sud 1 ou 2 degrés Ouest, à 13 ou 14 lieues de distance estimée à vue.

La longitude de ce cap est déterminée par les observations faites dans le second Voyage du capitaine Cook, à 66 degrés 7 minutes à l'Occident de Paris [c]: et en y comparant celle que

[a] *Voyez* les Notes de XIII à XVIII.

[b] *Voyez* dans le *Journal de Route* les sondes qui ont été prises chaque jour.

[c] Voyez *The original astronomical Observations made in the course of a Voyage to the South Pole and round the World. By W. Wales. London*, 1787, *in*-4.° p. 329.

1791. AVRIL. 1. l'on comptoit sur le Vaisseau, d'après les observations du 30 Mars, et qui devoit être la même que celle du cap sur le méridien duquel il se trouvoit, on voit qu'elle n'en diffère que d'environ 21 minutes, qui n'équivalent ici qu'à 4 lieues.

La longitude conclue du calcul des routes depuis le départ de LA PRAYA, présentoit une exactitude à peu près égale; elle ne différoit de la véritable que de 37 minutes ou environ 7 lieues en avant : mais cette exactitude est l'effet du hasard, qui a voulu que de grandes erreurs dans un sens se trouvassent compensées et corrigées par des erreurs égales dans le sens opposé. Cependant, un navigateur ignorant qui, dans le cours de sa traversée, n'eût su faire usage d'aucun des moyens qui pouvoient l'éclairer sur les erreurs inévitables dans une estimation journalière dont les données sont toujours si incertaines, n'eût pas manqué de vanter son attérage, fait à jour nommé, et, pour ainsi dire, à heure fixe, après soixante-treize jours de voile; il eût attribué à son talent particulier, à la sûreté de son coup-d'œil, à l'exactitude de ses calculs, à son art enfin, une précision qui n'étoit que le résultat d'un hasard heureux : car il est prouvé que, si dans la navigation du SOLIDE, de LA PRAYA à la TERRE DES ÉTATS, les erreurs, au lieu de se compenser, se fussent accumulées dans le même sens, ce qui eût pu avoir lieu dans d'autres parages et dans d'autres circonstances, la somme de ces erreurs se fût élevée à plus de 13 degrés et demi qui, sur le parallèle de l'attérage, représentent cent soixante lieues d'erreur [a].

EN QUITTANT la vue du cap SAN-JUAN, le SOLIDE fit route pour doubler par l'Est la TERRE DES ÉTATS, et de là, en contournant la TIERRA DEL FUEGO, la TERRE DE FEU,

[a] *Voyez* la Note XIX.

sans en prendre connoissance, gagner le parallèle du Cap de HORN qu'on se proposoit de reconnoître. 1791. AVRIL.

Dans l'intervalle du 6 au 7, on dépassa le Méridien de ce Cap, dont la longitude est de 69 degrés 46 minutes; car, à midi du 7, le Vaisseau étoit parvenu, suivant le calcul des Routes corrigé par les Observations subséquentes, à 70 degrés un quart. 6.

Ce ne fut que le 11, que l'état du ciel permit de faire des Observations de Longitude; et d'après leur résultat, comparé avec celui du calcul des Routes, on jugea que, depuis la vue du Cap SAN-JUAN, l'estime étoit *en avant* de 2 degrés 6 minutes, ou environ 23 lieues, dont le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est par l'effet des Courans qui, dans le même temps, l'avoient aussi porté de près d'un demi-degré, ou 10 lieues, dans le Nord [a]. 11.

Le 19, des Observations de Longitude firent connoître que, depuis le 11, l'effet des Courans avoit poussé le Vaisseau par un mouvement non apparent, à 2 degrés 9 minutes au-delà du progrès vers l'Ouest indiqué par le calcul des Routes : et suivant les Observations de Latitude, il avoit été porté, en même temps, de 1 degré 20 minutes dans le Sud; c'est-à-dire, que son progrès estimé vers le Nord avoit été diminué de cette quantité. On en conclut que le mouvement inaperçu du Vaisseau lui avoit fait parcourir, dans l'espace de huit jours, 152 milles sur la direction de l'Ouest-Sud-Ouest un degré Ouest, et que l'effet moyen du Courant avoit été de 19 milles en vingt-quatre heures [b]. 19.

On voit que l'erreur qui a été commise sur l'Estime des Routes, dans l'intervalle du 11 au 19, compense, à 3 minutes près, et corrige celle qui avoit eu lieu entre le 1.er et le 11.

En rapprochant le résultat des Observations du 11, du résultat de celles du 19, nous remarquerons que, dans le Sud de la

[a] *Voyez* la Note XX.

[b] *Voyez* la Note XXI.

1791. Avril. 19. Terre de feu et dans le Grand-Océan austral, les Courans paroissent avoir la même marche que celle qu'on avoit observée dans l'Océan-atlantique méridional, c'est-à-dire que, en général, dans l'un et dans l'autre, les Courans qui portent au *Nord*, portent aussi dans l'*Est;* et que ceux qui portent au *Sud*, portent en même temps dans l'*Ouest*.

Quoique la contrariété des vents eût forcé de s'élever jusqu'au Parallèle de 60 degrés, on n'éprouva pas, à cette hauteur, le froid auquel on s'étoit attendu : le thermomètre de Réaumur n'est descendu qu'au terme de la *glace*, et seulement pendant quelques heures de la nuit. Mais on ne peut pas dire que le temps ait été beau : on a eu presque toujours de fortes rafales, de la grêle, de la neige.

20. On commença à porter vers le Nord aussitôt que le vent permit de tenir cette Route ; et le 20, d'après les Observations, on étoit parvenu dans le Grand-Océan austral, à 51 degrés deux tiers de Latitude, et 93 degrés trois quarts de Longitude Occidentale. Dans cette position, on se trouvoit à 210 lieues, à l'Ouest 3 ou 4 degrés Nord, du Cap Victoria, le point le plus Occidental de la Côte Septentrionale du Détroit de Magellan : ainsi, dans l'espace de vingt jours, le Solide avoit fait le tour de la Terre de feu. Le capitaine Cook, qui, en 1769, avoit fait la même route, fut obligé d'y employer trente jours : il avoit cependant passé par le Détroit de le Maire, au lieu de doubler la Terre des États par l'Est ; ce qui peut, selon le vent, abréger un peu la route.

Depuis que le Solide étoit entré dans le Grand Océan, on voyoit tout le jour voltiger autour du Vaisseau, les Damiers, les Albatros, les Pétrels de différentes couleurs, les Quebrantahuessos, les Poules du port d'Egmont, et toutes les diverses espèces

espèces d'oiseaux aquatiques, que les Voyageurs, et d'après eux les Ornithologistes, se sont plus à décrire, et qui, avec les cétacées et d'autres habitans des eaux, qui se jouent à leur surface, semblent destinés à récréer le Navigateur, et à rompre la monotonie de cette solitude que l'œil ne peut mesurer, et où, sans la présence de quelques êtres animés, l'homme qui la traverse, placé entre les abîmes de la mer et l'immensité du ciel, pourroit se croire seul au milieu de l'Univers. Je renvoie le Lecteur au *Journal de Route* qui accompagne cette Relation [a], pour connoître les époques auxquelles ont été faites les rencontres des diverses espèces d'oiseaux ou de poissons; dans quel parage chacune commence à se montrer, et dans quelle Mer une espèce a paru dominer en nombre sur toutes les autres du même genre. Je me bornerai à rapporter ici les descriptions données par le chirurgien ROBLET, de quelques oiseaux qui ont été pris du bord du SOLIDE, dans les premiers jours d'Avril, et qu'il a été à portée d'examiner.

1791. AVRIL. 1 à 20.

« Un de ces oiseaux qui fut pris à la ligne, a trois pieds et demi d'envergure, y compris quatre pouces pour le diamètre de son corps; et sa longueur, du bout du bec à l'extrémité de la queue, est de dix-huit pouces.

» L'aîle est composée de dix pennes d'un pied de longueur; la couleur en est grise et devient noire à l'extrémité : le manteau est d'un gris clair, qui finit par être blanc sur la tête : le dessous du ventre est absolument blanc : la queue est composée de vingt plumes, rangées sur deux lignes, et elle s'épanouit à la volonté de l'oiseau. La nature a pris soin de garnir son corps, sous la plume qui le recouvre, de ce duvet très-touffu, et conséquemment très-chaud, qu'elle a donné à tous les oiseaux aquatiques qui habitent les climats glacés.

[a] *Voyez* tome II.

1791. Avril. 1 à 20.

» Les jambes ont deux pouces et demi de long jusqu'à l'articulation des doigts, dont la longueur est également de deux pouces et demi, en y comprenant celle des ongles. Les pieds sont palmés et formés de trois doigts et d'un ongle ou ergot au talon : le doigt extérieur a quatre articulations, celui du milieu trois, et l'interne deux. Le cou a trois pouces de long, et la tête un pouce de diamètre. Le front, bien couvert, porte un bec de deux pouces de longueur et de six lignes de largeur à sa base : le bec est crochu à l'extrémité de la mandibule supérieure qui est formée de trois os, dont les deux latéraux viennent se réunir à celui du milieu, et forment deux rainures de chaque côté. Les narines, séparées par une cloison cartilagineuse que recouvre une membrane bleue, s'ouvrent, à six lignes de distance du front, à l'endroit où la mandibule supérieure se déprime légèrement. A quatre lignes des narines, commence la courbure du bec, dont les rebords inférieurs sont échancrés dans toute leur longueur. Les ouïes, très-recouvertes, se trouvent à quatre lignes de l'angle postérieur de l'œil, et leur ouverture a deux lignes de diamètre. L'extrémité de la mandibule inférieure se termine en pointe arrondie, exactement moulée dans la convexité de la supérieure; et elle renferme la langue qui l'occupe presque en entier. Le palais, qui se termine par un appendice implanté dans la concavité du crochet, est parsemé de papilles nerveuses.

» A l'ouverture du corps, on a trouvé l'estomac formé par une membrane qui étoit entièrement vide; et le gésier, qui avoit six lignes de diamètre, sur un pouce quatre lignes de longueur, étoit rempli d'herbes dont on n'a pas pu distinguer la nature, mais qu'on présume être des herbes marines : la membrane interne avoit, au toucher, la rudesse de la langue d'un chat. Dans plusieurs individus de la même espèce, que l'on a ouverts, on a trouvé l'estomac et le gésier remplis de plumes d'oiseaux, et dans

l'un d'eux, un bec d'oiseau qu'on a cru reconnoître pour être celui d'un oiseau de tempête *(Avis procellaria)* ». 1791. AVRIL. 1 à 20.

Un autre oiseau qui, comme le premier, fut pris à la ligne, a mérité, par la singularité de son plumage, que le chirurgien ROBLET s'occupât d'en faire la description.

« Cet oiseau, dit-il, n'offre que deux couleurs, le blanc et le noir; mais elles sont distribuées d'une manière si variée, qu'elles donnent à sa robe le coup-d'œil le plus agréable. La tête, presque ronde, et le dessus du cou, sont du plus beau noir; la gorge et le ventre, d'un blanc éclatant. Le manteau, composé de petites plumes, arrondies à leur extrémité, et marquetées de taches brunes et blanches, offre, sur chaque plume, la figure d'un petit lozange qui se trouve mille fois répété : le croupion est plus remarquable encore, parce que ces petites figures, encore plus multipliées, y sont plus régulières, plus distinctes, et se présentent, sur tous les individus de cette espèce que l'on a eu occasion d'examiner, sous la figure d'un carré vu par un de ses angles. L'envergure est de deux pieds et demi, y compris trois pouces pour le diamètre du corps : chaque aile est garnie de dix pennes, dont les plus grandes ont le rebord extérieur et le tiers du rebord intérieur, d'un beau noir, et le reste d'un beau blanc; les petites pennes n'ont de noir que le bout; ce qui produit une bordure de cette couleur, tout autour d'un fond blanc. Lorsque l'oiseau est en repos, il croise habituellement ses ailes en forme de ciseaux. Sa queue est composée de dix-huit pennes sur deux rangs : le blanc domine sur les deux tiers de leur longueur; une petite raie noire, d'un pouce de largeur, termine les plumes du premier rang; et à celles du second, la raie n'est que de trois ou quatre lignes. La longueur totale de l'oiseau, prise du bout du bec à l'extrémité de la queue, est d'un pied.

» Son œil est très-noir et très-vif. Son bec, d'un noir d'ébène,

1791. Avril. 1 à 20. n'a que quatorze lignes de longueur, et se recourbe légèrement à son extrémité ; ce qui lui donne une physionomie moins stupide qu'aux autres oiseaux de mer : ce bec est formé, comme celui des autres, de trois pièces, dont les deux latérales viennent se réunir à celle du milieu, à laquelle elles sont attachées par des ligamens et une membrane qui permettent que ces pièces aient un peu de jeu entre elles. Les narines, séparées dans leur milieu par une cloison cartilagineuse, ont une forme ronde, et sont recouvertes par un prolongement de l'os frontal, qui paroît ajouter au bec une quatrième pièce dont la racine est recouverte par les plumes. L'extrémité de la mandibule supérieure est terminée par un petit crochet très-aigu qui a trois lignes de la pointe à la partie la plus convexe : la mandibule inférieure, entièrement remplie par la langue, s'adapte exactement à la supérieure, dans toute sa longueur, et se termine en pointe mousse. Les ouïes sont placées comme dans les autres oiseaux. Les pieds sont palmés ; ils ont trois doigts et un ongle mobile au talon. La jambe est noire, et a deux pouces de longueur.

» Le caractère de cet oiseau est très-doux et familier : plusieurs fois, on en amusa un grand nombre, pendant plusieurs heures, avec de petits hameçons qu'ils dépouilloient très-adroitement de leur appât. On les attiroit sans peine, petit à petit, jusque sous la poupe du Vaisseau. On essaya d'en darder quelques-uns avec la fouine [a] ; mais ce fut sans succès ; leur trop grande légèreté et leur position sur un fluide, n'opposant aucune résistance à la fouine, ils plongeoient sous le coup, sans en être blessés. Le cri de cet oiseau, dans ses ébats ou ses querelles, est à-la-fois rauque et aigre, *cra cra ra cra cra.* Ceux qu'on avoit pris à bord ne sembloient pas regretter leur liberté, quoique, dans les

[a] Instrument de pêche, espèce de trident à plusieurs pointes, dont les fourchons sont barbelés.

premiers momens, ils eussent fait de fréquens efforts pour la recouvrer ».

1791. AVRIL. 1 à 20.

Le chirurgien ROBLET n'a appliqué aucun nom aux deux oiseaux dont on vient de lire la description : il paraît que le premier est un *Pétrel gris;* et l'on ne peut guère douter que le second ne soit un *Pétrel tacheté*, vulgairement appelé *le Damier :* on sait que ce nom lui a été donné par les navigateurs, parce que le plumage dont le dessus de son corps est revêtu, représente en effet un damier [a].

Ces deux oiseaux, comme tous ceux de mer, en général, ont un goût de poisson et de marécage, tel que la faim pourrait seule décider à en manger. Les matelots cependant en jugent autrement ; mais on sait que leur appétit ne rebute rien, et que les rats même du Vaisseau, quand ils peuvent être attrapés, sont fricassés comme des lapins : ils ont quelquefois la grosseur d'un petit individu de cette espèce; mais on peut douter qu'ils en ayent la saveur et la délicatesse.

Parmi les divers oiseaux que le SOLIDE rencontroit sur sa route, on en remarqua particulièrement un dont quelques navigateurs ont parlé, mais qu'aucun n'a décrit. BOUGAINVILLE dit que, se trouvant, le 2 Décembre 1767, à la hauteur du cap DES VIERGES, deux *oiseaux blancs,* semblables à de gros pigeons, étoient venus se poser sur ses vergues ; et il ajoute qu'il avoit vu une volée d'oiseaux semblables traverser la Baie des MALOUINES [b].

Le SOLIDE rencontra le premier oiseau de cette espèce, le 25 Mars, par 44 degrés de latitude Sud, 63 degrés un tiers de longitude occidentale, à environ 70 lieues de distance [c] des

[a] *Voyez* dans le tome II, à la suite du *Journal de Route*, la description des différens *Pétrels* que les navigateurs rencontrent dans les Mers australes et ailleurs.

[b] *Voyage autour du Monde*, pag. 117 de l'édition *in*-4.°

[c] Environ 88 lieues communes.

1791. Avril. 1 à 20. Terres magellaniques ; et on en aperçut de pareils jusqu'au 7 d'Avril, qu'on étoit parvenu à 58 degrés un quart de latitude, et 71 degrés de longitude, à environ 48 lieues dans le Sud quart Sud-Ouest du cap de Horn.

Suivant le rapport du chirurgien Roblet qui nous fournit la description de cet oiseau, dans laquelle j'ai fondu celle qu'en a faite pareillement le capitaine Chanal, on rencontre de ces oiseaux blancs à d'assez grandes distances de toutes terres, comme à 50, 60 et 70 lieues, soit que le vent quelquefois les jette au large, soit qu'ils soient voyageurs ; mais rarement en voit-on plus de deux à-la-fois. Leur vol s'exécute par un battement précipité de leurs ailes qui sont d'une largeur égale sur toute leur longueur ; caractère qui les distingue déjà des autres oiseaux aquatiques : un de ceux que l'on prit du bord du Solide, avoit les pattes salies d'une terre rougeâtre. Il paroît que cette espèce aime à être posée : après s'être plus à voltiger quelque temps autour du navire, ils se posoient sur les vergues ; et si la crainte ou la fatigue les pressoit trop, on les voyoit se poser sur l'eau ; mais on n'en a vu aucun se jouer à sa surface.

Cet oiseau est de la grosseur du pigeon de la plus grosse espèce ; comme lui, il a le cou et le corps courts et ramassés. Son plumage est blanc en totalité et très-beau ; et dans une douzaine d'individus qu'on a vus, on n'a pas aperçu une seule tache ; mais l'intérieur des plumes, à la racine, est fourni d'un duvet noirâtre. Sa longueur totale, de la pointe du bec à l'extrémité de la queue, est de quatorze pouces : son envergure est de deux pieds quatre pouces ; et sur cette dimension, le diamètre du corps, d'une aile à l'autre, occupe quatre pouces. On voit à l'extrémité de la première articulation de chaque aile, une petite excroissance calleuse, de la forme d'une verrue ; et cette

excroissance est commune à tous les individus de l'espèce. Sa queue est courte et bien fournie. Son bec a la forme de celui des gallinacées ; mais il est plus gros, est long d'un pouce, se termine en pointe, et a six lignes de diamètre à sa base : la partie antérieure ressemble assez à celle du bec de l'oiseau que nous nommons *Gros bec*. Les deux mandibules se touchent exactement dans toute leur longueur ; seulement la supérieure dépasse l'inférieure par un petit crochet d'environ une demi-ligne, semblable à celui d'une poule : dans le milieu, sont les narines recouvertes par une espèce d'écaille qui sort de la racine du bec ; et cette racine est entourée de petits mamelons, du centre de chacun desquels on voit poindre une petite plume. Les ouïes sont placées au-dessous de l'angle postérieur des yeux, à la distance de six lignes. L'iris paroît noir, et la cornée grisâtre. Au-dessous des yeux est une membrane grisâtre, dégarnie de plumes, comme dans nos poules communes. La langue, un peu moins longue que le bec, en occupe toute la largeur : le palais est parsemé de papilles nerveuses qui doivent rendre à cet oiseau le sens du goût plus délicat qu'aux autres. Le fond de son bec, vis-à-vis du larinx, est garni d'un autre rang de papilles plus grandes que les premières, et dont les deux du milieu se portent en avant sous la forme de deux petits crochets. Ses pattes, d'un gris foncé, sont, à proportion, plus grosses et plus longues que celles des oiseaux de mer, sans cependant l'être assez pour ressembler à celles des oiseaux de rivage. Son pied ressembleroit à celui de la poule, si les doigts n'étoient proportionnément plus gros : ils sont au nombre de trois, placés antérieurement, et détachés les uns des autres, sans aucune membrane intermédiaire : l'ongle qui termine chaque doigt est noir et très-dur.

1791. AVRIL. 1 à 20.

A l'ouverture du corps, on a trouvé l'estomac vide ; et le gésier, assez épais, et tapissé intérieurement d'une membrane

1791. Avril. 1 à 20. dentelée, étoit rempli de petits graviers, et de petits fragmens de coquilles d'œuf.

Le chirurgien Roblet et le capitaine Chanal s'accordent à dire que cet oiseau n'a aucun goût de poisson ni de marécage, et que c'est un bon manger; sa chair ressemble à celle du pigeon et en a le goût; et quelques-uns des Officiers qui en goûtèrent, la comparoient à celle du pluvier.

On est embarrassé pour classer cet oiseau : les pattes qu'on a trouvées salies d'une terre rougeâtre, la forme et la qualité du bec, et la manière de voler, semblent indiquer un oiseau de terre; la forme du gésier, ainsi que les petits graviers et les fragmens de coquilles d'œuf qui s'y sont trouvés, annoncent même un oiseau granivore; tandis que le duvet qui couvre son corps, au-dessous de la plume, est un caractère qui appartient à l'oiseau de mer. Son bec, qui est, à quelque légère différence près, celui de la poule, n'est pas le bec d'un oiseau de proie, et ne semble pas destiné à happer ni à dépecer le poisson; il trouveroit donc difficilement sa nourriture sur la mer; et cependant on le rencontre à d'assez grandes distances de toutes terres. Si, comme plusieurs caractères l'indiquent, il est oiseau de terre; il faut que ses ailes ayent une grande force, et que son vol soit bien rapide, puisque, dans l'intervalle de ses repas, il peut se porter à un si grand éloignement de la terre qui le nourrit, et y retourner pour chercher sa nourriture.

On voit que cet oiseau présente une espèce de problème que nos navigateurs n'ont pas cherché à résoudre : mais ne connoissant aucun voyageur qui ait observé cet oiseau, et qui l'ait désigné sous un autre nom que celui d'*Oiseau blanc*, ils ont usé du droit d'en imposer un aux Espèces inconnues, et l'ont nommé *Pigeon blanc antarctique :* c'est aux Ornithologistes à décider si ce nom doit lui être conservé.

Jusqu'à présent la navigation du Solide n'avoit présenté aucun événement de mer qui parût mériter qu'il en fût fait une mention particulière ; mais parvenu, le 20 Avril, comme je l'ai dit, à la hauteur de 51 degrés deux tiers de latitude Sud, et à environ 210 lieues dans l'Ouest de la bouche occidentale du Détroit de Magellan, on fut accueilli d'une violente tempête qui tourmenta le Vaisseau durant vingt-quatre heures : et il est à remarquer que cette tempête est la seule qu'il eût essuyée depuis le départ d'Europe. J'observe que, cependant, il avoit doublé, dans une saison qui n'est pas la plus favorable, ce terrible cap de Horn dont, au milieu de notre siècle encore, le nom seul inspiroit de l'effroi. Cette opinion, déjà accréditée, avoit acquis une grande force par le récit des difficultés que le commodore Anson éprouva dans ces parages, et des coups de vent successifs qui contrarièrent sa navigation, dispersèrent une partie de son escadre, et occasionnèrent la perte d'un des vaisseaux qui la composoient. Il avoit passé le Détroit de le Maire le 7 de Mars ; c'est aux approches de l'équinoxe d'automne de l'hémisphère austral, qu'il dut se trouver dans le Sud du cap de Horn ; et l'on sait que, dans tous les parages en général, et particulièrement dans le voisinage des côtes, le temps des équinoxes est orageux : il est assez rare que les époques où le soleil parcourt l'Équateur, ne soient pas marquées par quelque coup de vent. L'expérience des navigations plus récentes a prouvé qu'en combinant sa route de manière à se présenter dans les Mers australes pendant la saison favorable, pendant l'été de l'hémisphère du Sud, on n'éprouve pas plus de difficulté à doubler le cap de Horn, qu'à doubler tout autre promontoire : aussi, cette certitude acquise a-t-elle fait abandonner, depuis quelques années, la route du Détroit de Magellan, où la fréquence obligée des mouillages et des

1791. Avril. 20.

1791. Avril. 20. appareillages consume, en pure perte, les forces d'un Équipage ; produit le germe des maladies qui, avec le temps, se développent ; occasionne souvent la perte des ancres ; endommage nécessairement les câbles : et plus d'une fois, dans le cours d'un long voyage, on eut lieu de regretter d'avoir si peu ménagé dans le début, des apparaux qu'on ne peut remplacer, et auxquels, dans plusieurs circonstances, est attaché le salut du Vaisseau et des hommes. L'assurance de trouver dans le Détroit, de l'eau et du bois, a dû contribuer aussi à faire préférer, dans les premiers temps, la route de Magellan à celle de le Maire et Schouten : mais, depuis que les recherches du capitaine Cook l'ont conduit à découvrir sur la côte méridionale de la Terre de feu, cette grande Baie, nommée par lui Christmas-Sound (la Baie de Noël), qui offre sur son contour plusieurs bons mouillages, de l'eau, du bois, et des plantes salutaires ; depuis qu'on est assuré, d'après l'inspection de cette côte, et les observations du même navigateur, que de nouvelles recherches y feraient découvrir d'autres ports également propres à recevoir les vaisseaux et à les approvisionner ; il n'est plus de motif qui puisse décider à s'engager dans le long et tortueux labyrinthe du Détroit de Magellan.

La tempête que le Solide venoit d'essuyer, avoit dispersé pour quelques jours, mais n'avoit pas fait fuir son escorte aérienne, ce cortége d'oiseaux divers qui ne l'abandonnoient pas, et qui, sans doute, s'étoient relayés souvent, depuis le temps qu'il avoit commencé d'en être environné. Le 21, dans la matinée, le capitaine Marchand parvint à tuer, à coups de fusil, deux Albatros : l'yolle fut les ramasser sur l'eau ; et le chirurgien Roblet s'en empara pour les soumettre à l'observation et au scalpel.

21. L'Albatros, le plus gros des oiseaux palmipèdes, est souvent

mentionné dans les journaux des Navigateurs, parce qu'il appartient à plusieurs Mers. Il est plus généralement connu des Marins sous le nom de *Mouton du Cap*. On peut présumer que ce nom lui a été donné, parce qu'étant très-commun dans l'Océan atlantique méridional que les Européens ont d'abord fréquenté, le cap de Bonne-Espérance étant le point le plus remarquable de cette mer, et ses moutons étant renommés pour leur grosseur, les matelots auront imaginé d'appliquer le nom de *Mouton du Cap* à l'oiseau le plus gros de cet Océan, reconnoissable de loin à sa massive corpulence. Si l'on se contente de cette étymologie, il faut du moins convenir que la ressemblance des deux animaux n'est pas frappante. 1791. Avril. 21.

Le chirurgien Roblet nous fournit la description suivante des deux Albatros qui furent pris à bord du Solide : les Naturalistes pourront la comparer à celles que divers auteurs en ont données.

« Des deux Albatros qu'on avoit pris, l'un avoit neuf pieds, et l'autre neuf pieds quatre pouces d'envergure : leur longueur, de l'extrémité du bec à celle de la queue, étoit de trois pieds. Les ailes, divisées comme celles des autres oiseaux, sont plus fourrées et plus garnies de plumes ; elles ont, à la suite de six pennes qui en forment le bout, soixante-douze autres plumes plus petites, disposées sur trois rangs, qui vont rejoindre le corps, et sont recouvertes, à leur origine, par de très-petites plumes blanches. Les autres grandes plumes sont blanches aussi sur environ un tiers de leur longueur, et le surplus en est noir. Les pattes ont la forme de celles de l'oie ; elles n'ont que trois doigts unis entre eux par une membrane brune ; l'externe a quatre articulations ; celui du milieu, trois ; et le dernier ou l'interne, deux. La tête a huit pouces et demi de longueur, et le bec, à lui seul, en occupe cinq. Dans un des individus, ces mêmes parties

1791. Avril. 21. étoient légèrement teintes de rose-pâle. Dans l'un, dont le plumage étoit plus bigarré que celui de l'autre, les mandibules étoient d'un beau blanc d'ivoire, jusqu'à un pouce et demi de leur extrémité ; et le surplus avoit l'apparence d'une corne blanche. La mandibule supérieure est échancrée de chaque côté, à environ un pouce et demi de sa racine ; et la pièce qui en paroît détachée de six lignes, offre un *volvulus* à droite et à gauche, et forme les narines : cette mandibule est déprimée dans son milieu, d'une manière très-sensible, et se relève à son extrémité où vient s'implanter la substance de corne formant le crochet qui dépasse de trois lignes la mandibule inférieure. Les deux pièces latérales de la mandibule supérieure portent à leur bord supérieur une espèce de moulure longitudinale ; et à la partie postérieure du rebord inférieur, on voit une rainure très-profonde, destinée à recouvrir une égale étendue de la mandibule inférieure qui est composée de trois pièces de la même nature que celles de la supérieure, avec cette différence, que l'inférieure se termine en une pointe mousse, formée d'une substance de corne ou d'ongle, de la même nature que celle qui forme le crochet de la mandibule supérieure. La langue, d'un pouce de long, avoit plus de huit lignes de largeur.

» Le plus gros des deux Albatros, qui avoit aussi le plumage le plus rembruni, pesoit dix-sept ou dix-huit livres : l'autre, qui était une femelle, pesoit un peu moins ; elle avoit le corps, dessus et dessous, d'un beau blanc ; les ailes noires dessus, et blanches dessous ; mais son duvet étoit beaucoup moins fourni que celui du mâle, ce qu'on peut attribuer à la mue ou à l'incubation. L'un et l'autre étoient couverts d'insectes de l'espèce des poux de poule, mais d'une forme plus alongée [a] ».

[a] *Voyez* à la suite du *Journal de Route*, la description que les Naturalistes ont donnée de l'*Albatros*.

1791. AVRIL. 21.

LA DESCRIPTION des oiseaux qui attirent à la mer l'attention du Navigateur, nous a fait perdre de vue, pour quelques momens, la navigation du SOLIDE qui venoit d'essuyer une violente tempête. A midi du 21, le vent avoit considérablement perdu de sa force ; mais le Vaisseau restoit tourmenté par les roulis les plus violens, contre lesquels les hommes les plus amarinés avoient de la peine à se défendre : le Volontaire AMÉDÉE CHANAL, frère du Capitaine, fut renversé, et, dans un de ces grands roulis, frappa de la tête sur le pont, d'une manière si rude, qu'on le releva sans connoissance ; mais une saignée faite à propos empêcha que cet accident n'eût aucune suite fâcheuse. On s'occupa, sans perte de temps, de réparer les avaries que le coup de vent avoit occasionnées dans le corps et dans les agrès du Vaisseau ; et aussitôt que le vent permit d'appareiller des voiles, on fit usage de toutes celles qu'on put porter sans compromettre la mâture.

24. 25.

On jugea, d'après le résultat des observations de longitude faites le 24 et le 25, et d'après les observations journalières de latitude, que, dans l'intervalle du 19 au 25, l'action des Courans avoit été presque insensible, parce qu'on ne trouva que de très-petites différences entre les progrès vers le Nord et vers l'Ouest conclus des observations, et ceux que le calcul des routes avoit indiqués. Le Vaisseau avoit navigué entre les parallèles de 52 degrés et demi et 46 degrés, et dans l'espace compris entre 93 et 96 degrés de longitude occidentale [a].

L'intention du capitaine MARCHAND avoit été dans le principe, de se rendre, directement et sans aucune relâche, des îles du CAP-VERD à la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE ; et la santé de l'Équipage, qui égaloit sa bonne volonté, et que les fatigues éprouvées pendant la navigation autour des Terres australes de

[a] *Voyez* la Note XXII.

1791. Avril. 25. l'Amérique et du cap de Horn n'avoient point altérée, pouvoit rendre possible l'exécution du projet qu'on avoit formé, de faire, tout d'une traite et sans reconnoître aucune terre, une traversée d'environ quatre mille lieues. Ce projet peut se présenter sous un aspect séduisant, parce qu'il offre le mérite d'avoir vaincu une difficulté, et qu'on aime à parler d'une difficulté qu'on a su vaincre; mais je conviens cependant qu'il me paroît n'avoir d'autre avantage, d'autre mérite, que celui de procurer une économie très-modique dans la dépense de l'Expédition: encore faut-il calculer que, si des fatigues trop prolongées, amenant à leur suite des maladies presque inévitables, forcent, dans un temps plus éloigné, à de longues relâches, pour donner aux hommes le temps de réparer leurs forces épuisées, l'économie qu'on avoit eue en vue se trouvera plus qu'absorbée par le surcroît de dépense qu'occasionnera la longueur des séjours forcés: et l'on peut dire que, sous ce rapport, l'intérêt bien entendu des Armateurs est d'accord avec ce que l'humanité commande. Je suis cependant bien éloigné d'approuver que, sans nécessité, l'on multiplie les relâches; mais celles qui ont pour objet de renouveler la provision d'eau, et de se soustraire à la dure obligation d'en refuser à l'homme altéré par la chaleur et le travail, sont des relâches commandées, et plus encore quand on les peut faire sans perdre un temps trop précieux, et sans se détourner de sa route. On ne doit proscrire que ces relâches oiseuses que la curiosité ou la paresse sollicitent, et qui ne peuvent plus être justifiées, au temps où nous sommes, par la crainte qu'une longue traversée ne développe le germe du scorbut qu'on suppose toujours devoir exister dans quelques-uns des individus qui composent un Équipage: les préservatifs dont l'usage est connu, et dont on doit desirer de voir généraliser l'emploi dans les voyages de long cours, peuvent offrir aujourd'hui

une sûreté suffisante pour n'avoir point à se livrer à une pareille inquiétude. Mais tout a ses bornes, au-delà desquelles l'usage d'une bonne chose peut devenir un abus : et il ne faudrait pas se persuader que, parce qu'on s'est approvisionné d'anti-scorbutiques, on peut prolonger les traversées par-delà le terme où la disette d'eau et une trop longue privation d'alimens frais, et de l'air de terre, l'emporteroient sur l'effet des spécifiques employés pour prévenir les maladies qui appartiennent au régime de mer. 1791. AVRIL. 25.

Un accident qu'on n'avoit pas prévu, fit abandonner au Capitaine du SOLIDE toute idée d'une traversée sans relâche : on s'aperçut, vers le milieu de Mai, que l'eau en approvisionnement commençoit à se corrompre dans les futailles ; et il devint bientôt indispensable de s'occuper de la remplacer. Le capitaine MARCHAND, reconnoissant la nécessité de relâcher avant de se porter à la côte de l'AMÉRIQUE, se décida pour les îles LAS MARQUESAS DE MENDOÇA, situées sur le parallèle de 10 degrés Sud, et vers le 141.e méridien à l'Occident de PARIS. La situation de ces îles convenoit d'autant mieux, que, dans la vue d'éviter les calmes dans lesquels on tombe souvent en dirigeant sa route trop à l'Est, il s'étoit proposé de couper la Ligne à 142 degrés de longitude occidentale. MAI.

Les Courans dont l'effet, dans l'intervalle du 19 au 25 Avril, avoit été peu sensible sur la route du Vaisseau, recommencèrent à agir avec assez de force depuis ce dernier jour jusqu'au 9 de Mai, et portèrent, dans ces quatorze jours, de trente-une ou trente-deux lieues dans l'Est quelques degrés Nord. On avoit navigué entre 46 et 30 degrés de latitude Sud, et entre 95 degrés 46 minutes et 96 degrés 48 minutes de longitude à l'Occident de PARIS [a]. 9.

[a] *Voyez* tome II, Note XXIII.

1791. MAI. 12. 27. Du 9 au 12, l'effet des Courans se ralentit; mais du 12 au 27, qu'on avoit passé de 28 degrés et demi à 19 degrés et demi de latitude, et de 99 degrés à 116 degrés et demi de longitude, ils recommencèrent à agir avec une nouvelle force, en changeant de direction : dans ces quinze jours, ils portèrent le Vaisseau à 87 lieues et demie dans l'Ouest 17 degrés et demi Sud, par-delà son progrès apparent; et à l'époque du 27, la longitude estimée se trouvoit de près de 2 degrés et demi en arrière de celle qui avoit été déterminée par observation, quoique, dans les premières périodes de cette traversée, il se fût fait de grandes compensations d'erreurs.

On peut remarquer que, du 9 au 27 Mai, où le Vaisseau a traversé les parallèles compris entre 30 degrés et 19 et demi, les Courans ont porté dans l'Ouest, déclinant plus ou moins vers le Sud, avec une vîtesse de 4 à 18 milles par vingt-quatre heures; et l'on se rappellera qu'entre les mêmes parallèles, dans l'OCÉAN ATLANTIQUE MÉRIDIONAL, le Vaisseau avoit éprouvé un effet égal de la part des Courans, et sur une direction semblable.

DÈS le 24, le capitaine MARCHAND avoit fait route pour les îles de MENDOÇA. On sait que ces îles furent découvertes en 1595 par MENDAÑA; et qu'en 1774, le capitaine COOK les visita et détermina leur position géographique, jusqu'alors très-incertaine. D'après les observations faites le jour et la veille, le SOLIDE partoit pour s'y rendre, de 21 degrés 54 minutes de latitude Sud, et de 113 degrés 41 minutes de longitude occidentale.

Du point où il se trouvoit le 24 de Mai, jusqu'à l'attérage sur les îles de MENDOÇA, la traversée ne présente aucun événement qui sorte du cours ordinaire de la navigation; et le Lecteur marin, qui suivra la marche du Vaisseau jour par jour, tant dans le *Journal de Route* que dans les *NOTES* sur les erreurs de

de l'Estime et l'effet des Courans, y trouvera tout ce qui peut mériter son intérêt et son attention. Je dirai seulement ici que, le 19 Avril, quelques jours avant l'époque où le capitaine MARCHAND prit sa route pour les îles, on avoit aperçu une volée nombreuse de Goilettes, espèce d'oiseau qui n'a coutume de se montrer en troupe qu'aux approches de la terre. Leur vol se dirigeoit vers le Sud-Ouest et Ouest-Sud-Ouest ; et l'on pouvoit présumer que quelque terre existe dans cette partie : le Vaisseau étoit alors parvenu à 40 degrés de latitude Sud, et à 100 degrés et demi à l'Occident du méridien de PARIS. Quelques Cartes hydrographiques indiquent, vers 38 degrés de latitude, et 108 degrés de longitude, un groupe d'îles qu'on dit avoir été découvert en 1773 ou 1774 par les Espagnols ; mais la Carte générale du troisième Voyage du capitaine COOK, dressée par le lieutenant ROBERTS, ainsi que les grandes Cartes que le géographe anglais ARROWSMITH a publiées en 1790 et 1794, placent ces mêmes îles, j'ignore sur quelle autorité, à 32 degrés de latitude, et 131 degrés de longitude occidentale de PARIS.

1791. MAI. 27.

Plusieurs fois, durant la traversée, on avoit aperçu de ces poissons connus sous le nom de *Poisson-volans*, qui se rencontrent dans toutes les Mers, et appartiennent, en général, aux trois genres de l'Exocet, du Trigle et du Gastré ; tels que le Muge-volant, le Pirabe, dit le Volant, le Milan de mer, et plus particulièrement le Pirapède. On sait que ces poissons, ayant les nageoires pectorales plus assorties, par leur force et par leur étendue, au mécanisme qu'exige le vol, que ne le sont celles des autres poissons, ils peuvent s'élever au-dessus de l'eau, et s'élancer dans l'air où ils se soutiennent quelques instans [a]. La couleur et la grandeur des Poisson-volans varient

JUIN. 10.

[a] *Voyez* le *Dict. d'Hist. naturelle* de *Valmont-Bomare*, au mot *Poisson-volant*.

1791. JUIN. 10. suivant l'Espèce [a] : le Pirapède, qui est le Poisson-volant par excellence, est souvent de la taille du maquereau. Leurs ailes ne sont autre chose que des nageoires dont les rayons, en s'écartant les uns des autres, restent unis par une membrane déliée, transparente et glutineuse, dont la couleur et les taches sont diversifiées comme les Espèces : suivant la manière dont elles sont frappées des rayons du soleil, elles paroissent argentées, dans les momens où le poisson en fait usage pour voler : dans l'eau, elles font l'office de nageoires ; et, à en juger par la grande surface et la longueur des rames, comparées à la petitesse du bâtiment, le Poisson-volant doit fendre l'eau avec une grande vîtesse. L'opinion des Navigateurs est que la faculté de voler ou de se détacher pour quelques momens de la surface de l'eau, est le moyen que la nature lui a ménagé, de se soustraire à la poursuite des gros poissons qui menacent sans cesse de le dévorer. Mais il n'échappe à un genre de mort, que pour voler à un autre, si, comme il arrive quelquefois, son vol le jette dans un vaisseau ; car les Marins, qui savent que ce poisson est un manger délicat, quoique assez indigeste, sont habiles à le saisir ; et il a l'honneur seulement d'être mangé et savouré par le roi des animaux, au lieu d'être avalé gloutonnement par quelqu'un des tyrans de la mer. Ce ne sont pas les seuls dangers auxquels la vie des Poisson-volans soit exposée ; les oiseaux des grandes Espèces les poursuivent et les attaquent quand ils se présentent à la surface de l'eau : aucun élément ne leur offre un refuge contre la multitude de leurs ennemis qui peuplent l'air, la terre et les mers.

Les Poisson-volans *à deux ailes* sont, comme je l'ai dit, très-communs, et ne semblent appartenir à aucune Mer en

[a] *Voyez* dans le tome II, à la suite du *Journal de Route*, la description des diverses espèces de Poisson-volant.

particulier ; mais, le 10 de Juin, vers 9 degrés et demi de latitude Sud, et 135 degrés de longitude occidentale, on aperçut, du SOLIDE, un poisson de ce genre qui parut plus gros que ceux qu'on rencontre dans les autres parages, et diffère essentiellement des premiers, en ce qu'il a *quatre ailes* au lieu de deux ; et ces ailes sont fortement nuancées de rouge. BOUGAINVILLE avoit vu des poissons de cette même espèce, vers 15 degrés et demi de latitude Sud, et 148 degrés et demi de longitude orientale, dans l'intervalle des BATTURES qu'il découvrit sur ce parallèle, à environ cent lieues dans le Sud de sa Terre de LA LOUISIADE : ceux qu'il aperçut étoient noirs, paroissoient avoir quatre ailes rouges ; et leur grosseur étoit au-dessus de la grosseur ordinaire des poissons à deux ailes [a]. Je ne me rappelle pas que d'autres Voyageurs aient rapporté qu'ils eussent rencontré des Poisson-volans à quatre ailes. 1791. JUIN. 10.

L'action des Courans fut peu sensible dans l'intervalle du 27 Mai au 8 Juin ; mais du 8 au 10 de ce dernier mois, dans le voisinage du dixième parallèle, et entre 131 et 136 degrés de longitude, le Vaisseau fut emporté hors de sa route apparente, de près de 18 lieues dans l'Ouest 7 degrés et demi Sud [b] : et, en se maintenant toujours sur le même parallèle, entre 136 et 140 degrés et demi de longitude, il fut emporté, du 10 au 12, d'environ 23 lieues dans l'Ouest 18 degrés et demi Sud [c].

Depuis quelques jours, des nuées de Goilettes, d'Hirondelles de mer, et d'autres oiseaux de l'espèce de ceux dont la présence annonce le voisinage des terres, voltigeoient en troupes à la vue du SOLIDE ; et les dernières observations de longitude indiquoient que la journée du 12 ne se passeroit pas sans que 12.

[a] *Voyage autour du Monde*, pag. 256 de l'édition *in*-4.°

[b] *Voyez* tome II, Note XXVIII.

[c] *Ibid* Note XXIX.

1791. Juin. 12. l'on eût connoissance des îles LAS MARQUESAS DE MENDOÇA : en effet, on en eut la vue à 10 heures et demie du matin.

La première île que l'on découvrit fut celle de LA MADALENA [a], la plus méridionale du groupe. A midi, elle fut relevée au Sud-Ouest; et celle de SAN-PEDRO, située au Nord de la première, restoit directement à l'Ouest, à 14 lieues de distance estimée à vue.

La latitude du Vaisseau, qui fut, au même instant, conclue de la hauteur méridienne du soleil, étoit de 9 degrés 59 minutes; et c'est exactement celle que les observations faites dans le second Voyage du capitaine COOK ont donnée à l'île SAN-PEDRO [b], sur le parallèle de laquelle le SOLIDE se trouvoit placé.

Il sera sans doute utile pour l'encouragement des Navigateurs, de rapporter sommairement ici (et l'on en trouvera les preuves dans les *NOTES* du tome II) avec quelle précision le capitaine MARCHAND, d'après ses observations et celles du capitaine CHANAL, a attéri sur les îles de MENDOÇA, après une traversée de 73 jours, depuis la vue du cap SAN-JUAN de la TERRE DES ÉTATS, sans prendre connoissance d'aucune autre terre, et seulement en tirant de l'emploi constant des observations astronomiques, toute la sûreté de sa navigation, au milieu d'une Mer où les Courans agissent dans des directions et avec des effets qui déconcertent et rendent inutiles tous les moyens, tous les calculs, toutes les méthodes ordinaires du Pilotage.

Les dernières observations pour déterminer la longitude du Vaisseau avoient été faites le 10 Juin à quatre heures trois quarts de l'après-midi : leur résultat, comparé avec celui d'autres

[a] *Voyez* la Carte des îles de *Mendoça*, pl. IV, n.° 1.

[b] Voyez *The original astronomical Observations made in a Voyage towards the South Pole, &c. By* W. Wales, page 323.

observations faites les jours précédens, et avec le résultat de l'Estime des routes, avoit fait connoître que, dans les parages où le Vaisseau avoit navigué, et à l'époque où il s'y étoit trouvé, les Courans portoient dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime, d'environ 26 minutes, ou vingt-cinq milles deux tiers par vingt-quatre heures. En tenant compte de cet excédant de la vîtesse réelle du navire sur sa vîtesse apparente, on trouva que, le 12, à midi, lorsqu'on relevoit l'île SAN-PEDRO à l'Ouest, à quatorze lieues de distance, la longitude du Vaisseau étoit de 140 degrés 15 minutes à l'Occident de PARIS. Mais, suivant les observations faites dans le second Voyage du capitaine COOK [a], la longitude du Vaisseau, rapportée à celle de SAN-PEDRO, devoit être de 140 degrés 29 minutes un quart : l'erreur n'étoit donc que de 14 minutes un quart; c'est-à-dire, que la vraie position du Vaisseau à l'égard de l'île, n'étoit en avant de celle qu'on lui supposoit, que de quatre lieues un tiers : et les îles sur lesquelles on attérissoit s'aperçoivent de dix-huit ou vingt lieues. Il est même probable que si, à une époque encore plus rapprochée que le 10, du jour de l'attérage, le temps se fût prêté aux observations, l'erreur eût été moindre, ou du moins eût pu l'être; car on a été obligé de supposer que, dans l'intervalle du 10 au 12, la vîtesse et l'effet des Courans avoient été les mêmes que dans les jours qui avoient précédé les observations du 10; et il est prouvé, par l'erreur reconnue à l'attérage, que cette vîtesse et cet effet avoient été plus grands que les précédens, dans le rapport de $34\frac{1}{10}$ à $26\frac{1}{3}$ [b].

1791. JUIN. 12.

Pour faire connoître à présent quelle eût été l'erreur en longitude, si l'ignorance eût condamné le capitaine MARCHAND

[a] *Voyez* la note précédente.

[b] *Voyez* tome II, à la suite des Notes, *le Tableau de l'effet des Courans, &c.* du 8 au 10 et du 10 au 12 Juin 1791.

1791. JUIN. 12. à n'employer, pour se diriger, que les méthodes vulgaires et le tâtonnement du Pilotage, il suffira de rapporter ici en masse les différences des résultats du calcul des routes, comparés, dans le cours de la traversée, avec ceux qui étoient conclus de l'observation. La somme des erreurs partielles de l'Estime vers l'Est, ou *en arrière*, a été de 8 degrés 51 minutes; celle des erreurs partielles vers l'Ouest, ou *en avant*, a été de 4 degrés 13 minutes: ainsi la somme des erreurs dans l'un ou dans l'autre sens, après une navigation qui n'a employé que soixante-treize jours, excède la somme de 13 degrés. Il est vrai que l'erreur relative, dont l'Estime se trouvoit affectée à l'époque de l'attérage, n'étoit que de 4 degrés 38 minutes, c'est-à-dire, de 276 milles ou 92 lieues, *en arrière* de la vraie position du Vaisseau; mais c'est par l'effet des compensations qui ont eu lieu dans les premiers temps de la traversée [a]: et qui peut garantir au Navigateur qu'il se fera toujours des compensations? Une erreur *en arrière* est toujours dangereuse, parce que, dans la sécurité que doit inspirer le grand éloignement où l'on suppose la terre, on navigue sans précaution, sans se tenir en garde contre une rencontre qu'on croit n'avoir pas à redouter. A ce premier danger, commun à tous les parages, s'en joint un second, particulier à la région des vents alizés, lequel, à la vérité, ne compromet pas la sûreté du Vaisseau, mais peut occasionner un retard très-préjudiciable au succès d'une expédition; c'est celui de se trouver, quand on vient de l'Est, sous le vent des îles auxquelles on a le projet d'aborder, et de se voir forcé, si l'on veut les regagner, de consumer à réparer sa faute, un temps qui eût pu être plus utilement employé.

LE CAPITAINE MARCHAND, assuré de sa position par la vue

[a] *Voyez* tome II, Note XXIX.

des terres, se dirigea sur l'île San-Pedro qui, comme il a été dit, lui restoit directement à l'Ouest : bientôt, il aperçut la Dominica et Santa-Christina ; et, dans l'après-midi, il découvrit, à 12 lieues, dans le Nord-Ouest quart Nord, l'île Hood, la plus septentrionale du Groupe. 1791. Juin. 12.

En doublant l'île de San-Pedro par sa partie du Sud, à 2 lieues de distance, la sonde annonça tout-à-coup 12 brasses d'eau, fond de roche : jusqu'à ce moment, on n'avoit point trouvé le fond avec une ligne de 30 brasses. On manœuvra sur-le-champ pour s'éloigner de la terre, en prenant la bordée du Sud ; et sur cette route, les sondes furent inégales, de 10 à 18 brasses, même qualité de fond. A 11 heures 3 quarts du soir, on étoit éloigné de 3 lieues 2 tiers de l'île de San-Pedro, lorsque la sonde donna 20 brasses : le fond, toujours de roche, augmenta graduellement jusqu'à 26 brasses ; et à minuit un quart, la ligne de 30 brasses ne donna point de fond. On reprit alors la route de l'Ouest ; et à deux heures après minuit, on ne trouva pas fond à 60 brasses. Le capitaine Cook, qui venoit du Nord-Est quand il rencontra les îles de Mendoça, ayant passé dans le Nord de l'île San-Pedro, et embouqué le canal qui sépare la Dominica de Santa-Christina, ne put pas avoir connoissance du Banc de roche sur lequel le Solide a passé ; et les Relations du Voyage de Mendaña n'indiquent point que celui-ci l'ait connu. Le capitaine Chanal pense que ce Banc commence à l'île San-Pedro même, qu'il s'étend dans le Sud-Sud-Est, et peut-être se prolonge, sur un brassiage variable, jusques à l'île de la Madalena. 13.

L'intention du capitaine Marchand étoit de relâcher dans la Baie de la Madre de Dios de Mendaña, où le capitaine Cook mouilla en 1774, lorsqu'il fit la seconde découverte des Mendoça, et qui présente un meilleur ancrage et plus d'abri

1791. Juin. que deux autres Baies situées, comme la première, sur la côte occidentale de Santa-Christina, mais un peu plus au Sud.

13. Le 13 au matin, le capitaine Chanal fut détaché dans un canot pour examiner la côte de près, et reconnoître l'entrée de Madre de Dios : il ne tarda pas à la découvrir, et en fit le signal au Vaisseau. Pendant qu'il étoit occupé à la sonder, plusieurs Naturels, détachés de l'Anse du Nord, les uns en pirogues, les autres à la nage, témoignoient par leurs chants d'alégresse, le plaisir que leur causoit la venue des Étrangers. On remarqua une grande pirogue double, montée de 18 à 20 hommes, parmi lesquels deux ou trois personnages, qui paroissoient plus importans que les autres, quoique aucun ornement ne les distinguât, souffloient dans une conque [a], tandis que le reste de la troupe chantoit et battoit la mesure, soit en claquant des mains, soit en frappant de la paume de la droite sur le coude du bras gauche croisé sur la poitrine. Ils firent bientôt entendre qu'ils savoient quel besoin amenoit les Étrangers dans leur Baie ; ils montroient, d'un côté, le ruisseau qui débouche dans l'Anse du Nord, et de l'autre, la source qui sort du rocher situé entre les deux anses : quelques-uns même apportoient de l'eau fraîche dans des calebasses. Des femmes et de jeunes filles, groupées sur le rivage, embellissoient la scène ; et les hommes qui entouroient le canot apprirent à nos Marins, par des signes qui n'étoient point équivoques, qu'elles étoient à leur service ; tandis qu'elles-mêmes, par des regards expressifs et des gestes attrayans, ce langage de tous les pays, confirmoient avec empressement l'offre que les hommes faisoient de leurs personnes.

[a] Cette conque ressemble assez au *Lambis* qui, suivant le P. *Labat*, est une espèce de limaçon des mers de l'*Amérique*, lequel se vend très-cher dans le pays, parce qu'il sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages.

Le

Le capitaine CHANAL distribua à ceux des Naturels qui suivoient son canot, quelques-uns de ces grains de verre colorés dont les Insulaires sont si curieux pour se former des parures ; et ceux-ci, en retour, lui offrirent des noix de coco, du fruit de l'arbre à pain, et du poisson, qui leur furent payés avec des clous. Les échanges se firent loyalement ; et pour cette fois, sans conséquence pour la suite, les Naturels ne tentèrent pas de dérober ce qui ne leur étoit pas offert. Ils avoient espéré que l'Équipage du canot mettroit pied à terre ; et quand ils virent leur attente trompée, ils en témoignèrent du mécontentement : mais aussitôt qu'on leur eut fait entendre qu'on alloit amener dans la Baie le Vaisseau même, l'explosion de leur joie, qui se manifesta de nouveau, fut une assurance qu'on pouvoit compter sur leurs dispositions pacifiques et amicales. 1791. JUIN. 13.

Le SOLIDE n'étoit pas encore parvenu dans la Baie, qu'une flottille de pirogues, chargées de Naturels des deux sexes, les unes parties de MADRE DE DIOS, d'autres des Baies plus méridionales, quelques-unes même venues de l'île de LA DOMINICA, d'où le Vaisseau avoit été aperçu, se porta en toute hâte à sa rencontre. Un de leurs vieillards, après avoir prononcé une harangue qui, comme on peut s'en douter, ne fut comprise par personne, attacha aux haubans du grand mât un morceau d'étoffe blanche ; c'étoit le rameau d'olivier : tous à l'envi crièrent *Tayo ! Tayo !* (ami, ami) ; et l'Équipage du SOLIDE répétoit en chorus *Tayo ! Tayo !* Le capitaine MARCHAND fit distribuer aux Insulaires des bagatelles d'EUROPE, parmi lesquelles les miroirs parurent particulièrement fixer leur attention, et exciter leur étonnement, comme s'ils n'en eussent jamais vu ; il est cependant probable qu'ils en avoient reçu du capitaine COOK, et peut-être plus anciennement de MENDAÑA : et si, comme il est probable, le temps avoit

1791. Juin. 13. effacé le souvenir de la visite des Espagnols, celle des Anglais étoit trop récente pour qu'il n'en fût resté aucune trace dans leur mémoire. Leur foule s'accrut bientôt à un tel point, qu'il n'étoit plus possible de manœuvrer sur le Vaisseau : on les engagea à rentrer dans leurs pirogues ; ils y consentirent de bonne grâce ; et le soleil ne fut pas plutôt descendu sous l'horizon, qu'ils se mirent en route pour regagner respectivement leur île, suivant la coutume commune à tous les Insulaires du Grand-Océan, que la vue même d'un objet aussi extraordinaire pour eux qu'un Vaisseau d'Europe ne peut engager à rester pendant la nuit éloignés de leurs foyers.

Le chirurgien Roblet a fait la remarque, pendant le séjour du Solide dans la Baie de la Madre de Dios, que, dans le nombre de pirogues de diverses îles qui venoient trafiquer avec le Vaisseau, et qui toutes, chaque soir, retournoient à leur île respective, une ou deux dirigeoient toujours leur route vers un point de l'horizon où jusqu'à présent les Navigateurs ne connoissent aucune terre.

La brise fut très-foible pendant la journée du 13, et tellement variable, que le Vaisseau ne put pas attraper le Mouillage avant la nuit : les Courans portoient un peu dans l'Ouest ; et, pour se soutenir, on louvoya entre Santa-Christina et la

14. Dominica. Le lendemain matin, 14, avec un vent décidé du Nord-Nord-Est, on força de voiles sur la Baie de la Madre de Dios ; et à 8 heures, le Solide y laissa tomber l'ancre par 30 brasses d'eau, sur un excellent fond.

A peine le Vaisseau s'étoit montré à l'ouverture de la Baie, que déjà plus de cinq cents Naturels, dans des pirogues, l'environnoient de toutes parts : leur nombre, qui croissoit à chaque instant par l'arrivée de ceux qui venaient de la Dominica,

eût pu alarmer ; mais leurs dispositions ne parurent point hostiles : ils ne vouloient que faire des échanges ; ils apportoient des fruits, et offroient des femmes. On se refusa, pour le moment, à les admettre à bord ; on les contint dans leurs pirogues jusqu'à ce qu'on eût établi le Vaisseau sur ses ancres. On étoit cependant occupé de les veiller, pour empêcher qu'ils ne dérobassent tout ce qu'ils pouvoient enlever : il n'est pas possible d'imaginer avec quelle dextérité, en un clin d'œil, et sans autre outil que leurs doigts, ils parvenoient à détacher du Vaisseau des parties de fer ou de cuivre, pour l'extraction desquelles un Européen seroit obligé d'employer un instrument. Mais, comme les vols se multiplioient, le capitaine MARCHAND jugea qu'il étoit prudent de s'opposer de bonne heure à toute entreprise de ce genre ; et, dans la vue d'effrayer et d'intimider les Insulaires, il ordonna qu'on tirât à poudre un coup de canon d'une livre. L'explosion ne parut ni les alarmer, ni même les étonner ; mais croyant seulement qu'on vouloit les écarter du bord, ils commencèrent à devenir insolens, et commirent plusieurs larcins avec plus d'audace que jusqu'alors ils n'en avoient montré. Le boulet d'un canon de quatre qu'on fit siffler sur leurs têtes, et qu'on dirigea contre les rochers de la côte, sembla cependant leur inspirer de l'effroi, et, pour quelques instans, suspendit tous mouvemens de leur part. Mais bientôt, remis de leur épouvante, ils lancèrent des écales de coco, des fruits à pain, des bâtons, dont quelques personnes de l'Équipage furent atteintes : ils brandissoient leurs lances et en frappoient de la pointe contre le vaisseau, pour défier au combat : quelques-uns tentèrent d'enlever la pompe de plomb appliquée à l'étrave : d'autres portèrent la hardiesse jusqu'à vouloir arracher son fusil à un des hommes qui étoient chargés de la défense des embarcations qu'on avoit mises à la mer. On remarqua que les

1791. JUIN. 14.

1791. Juin. 14. plus turbulens, les plus armés, étoient ceux qui montoient les pirogues venues de LA DOMINICA : les Naturels de SANTA-CHRISTINA ne s'opposoient pas à ces excès, mais ils paroissoient ne pas les partager [a]. Un capitaine moins prudent, moins humain que le capitaine MARCHAND, eût peut-être pensé qu'il étoit de la dignité d'un Européen, pour punir l'audace et venger l'insulte, de faire usage de la supériorité de ses armes : il ne vit que des enfans qui veulent battre des hommes ; il se contenta de faire paroître tout l'équipage armé, et ordonna seulement de tirer deux coups de fusil par-dessus la tête des plus audacieux, mais de manière qu'ils pussent entendre le sifflement de la balle, et qu'aucun n'en fût touché. Cet appareil de guerre, ces premiers coups d'une arme dont les Européens leur avoient déjà fait connoître la puissance irrésistible, leur prouvèrent qu'on étoit décidé à les contenir par la force ; et cette menace, sans effusion de sang, suffit pour rétablir l'ordre et la bonne harmonie. On eut seulement à se garantir de quelques petits larcins ; mais lorsque l'objet dérobé étoit réclamé, le voleur le restituoit sans résistance, souvent même en riant, comme si le vol ne lui eût semblé qu'une espiéglerie.

Dès que l'on eut pourvu à la sûreté du Vaisseau, et qu'il fut solidement établi sur ses ancres, on permit aux Insulaires de monter à bord ; et les échanges commencèrent. On se procura, par cette voie, une quantité considérable de noix de coco, de bananes, de fruits à pain, et de poisson, ainsi que divers petits meubles et ustensiles, des armes, des étoffes et des ornemens à l'usage des Naturels.

Mais pendant que le commerce de subsistances occupoit le Capitaine et les Officiers, un commerce de contrebande

[a] Observations de *Roblet*.

s'introduisoit à bord. Peut-être, pour l'honneur des Navigateurs que l'Europe envoie dans ces contrées éloignées, devroit-on supprimer le récit de certains incidens de leurs voyages, sur lesquels le Sage gémit, et dont il voudroit détourner ses regards : mais l'Histoire s'en saisit ; les foiblesses de l'humanité lui appartiennent ; elle doit peindre l'Homme avec ses vices et ses vertus : et si elle vouloit ne présenter, de ses penchans et de ses actions, que ce qui mérite l'éloge, elle seroit souvent réduite au silence. 1791. JUIN. 14.

Parmi les Insulaires que les pirogues avoient amenés de SANTA-CHRISTINA et de LA DOMINICA, se trouvoit un nombre assez grand de femmes et de jeunes filles : la plupart se faisoient remarquer par leur jeunesse et leur beauté. Les regards, les gestes, les agaceries répétées, ne laissoient pas douter du motif de leur visite ; et les hommes qui les accompagnoient, s'empressoient, à l'envi, de leur servir d'interprètes, et d'en faire hommage à leurs hôtes. Elles furent admises à bord ; elles furent accueillies par de jeunes Marins des pays méridionaux de la FRANCE, dont six mois de fatigues n'avoient pu émousser les sens. A la première vue, les négociations s'entamèrent ; et les parties contractantes ne s'opposant, de part ni d'autre, aucun moyen dilatoire ou évasif, elles ne tardèrent pas à se précipiter dans l'entrepont du Vaisseau pour conclure le traité..... Jetons un voile épais sur ce qui s'y passe. Je dirai seulement qu'aux approches de la nuit, on vit reparoître sur le pont les jeunes Mendoçaines, chargées de clous, de petits miroirs, de petits couteaux, de grains de verre coloré, de rubans, de morceaux d'étoffes, et d'autres produits de nos arts, qu'elles avoient échangés contre le seul effet commerçable qu'elles eussent à leur disposition. Souvent, dans la suite, elles ont mis moins de mystère dans leur trafic ; on les a vues, sans autre vêtement que celui de la nature, grimper au haut du mât par les enfléchures,

1791. Juin. 14. avec une agilité que les jeunes matelots qui s'empressoient à leur suite, pouvoient à peine égaler : et la hune goudronnée du Vaisseau se vit transformée en un bosquet de Gnide. D'autres fois, lorsque leur nombre trop grand embarrassoit les mouvemens intérieurs du Vaisseau, ou que, leur séjour s'y prolongeant trop, on les forçoit à se retirer, elles s'élançoient à la mer par-dessus le plat-bord, et nageoient avec une adresse et une agilité qui le disputent à celles des requins ; mais, vraies Sirènes, elles ne s'éloignoient pas du Vaisseau ; elles faisoient mille évolutions à sa vue, et se montroient sous toutes les formes : et s'apercevant sans peine que ce manége plaisoit infiniment à nos Marins, elles se prêtoient volontiers à leur en donner plusieurs représentations : c'étoit leur donner des arrhes pour le lendemain ; c'étoit réaliser sous leurs yeux ce charmant tableau de la naissance de Vénus, où le pinceau de Boucher a représenté les jeunes Néréïdes se jouant sur les flots à l'entour de la conque qui porte la Déesse. Et que ne pouvoit pas l'art de ces Sirènes sur le jeune Marin qui n'est pas un Ulysse !

Après que tout eut été disposé à bord contre une surprise qu'il est toujours prudent de prévoir de la part des Insulaires du Grand-Océan, même de ceux dont il semble qu'on ait le moins à se défier, les capitaines Marchand et Chanal, avec un détachement de huit hommes armés, se rendirent à terre. Une multitude d'Insulaires, de l'un et de l'autre sexe, rassemblés sur la grève de l'Anse du Nord où le canot aborda, les reçut avec toutes les démonstrations de la joie. Un vieillard, qu'ils présumèrent devoir être un des Chefs du Canton, frotta très-gravement, et à plusieurs reprises, son nez contre le leur ; et l'on sait que, chez quelques-unes des Peuplades des îles situées dans le Grand-Océan, ce signe de bienveillance, qui d'abord nous paroît extraordinaire, et qui n'est cependant

que le diminutif de celui d'appliquer sa joue contre celle d'un autre, est le signe employé pour saluer ceux qu'on reconnoît pour ses amis ; c'est l'accolade fraternelle. 1791. JUIN. 14.

Après cette première réception qui annonçoit les dispositions les plus amicales, les Naturels qui prévoyoient le besoin des Étrangers et l'objet de leur visite, se pressèrent de leur indiquer le ruisseau qui coule dans la vallée du Nord, dont l'eau est excellente, et l'abord par mer des plus faciles. Ils les conduisirent ensuite dans un enclos fermé par des murs de pierre de quatre ou cinq pieds d'élévation. Quelques hommes seulement, sans doute ceux d'une classe supérieure, furent admis dans cette enceinte : les femmes en furent exclues et restèrent en dehors avec la foule. Les Étrangers furent invités à s'asseoir sous un grand arbre dont le feuillage ombrageoit l'enclos et le garantissoit des ardeurs du soleil : les Naturels leur présentèrent alors un homme de petite stature, d'un âge très-avancé, à qui ils donnoient le titre de *Otöouh*, qu'on jugea devoir être celui de roi ou de chef, parce que les Insulaires, qui avoient d'abord reconnu que le capitaine MARCHAND étoit le commandant ou le chef des Étrangers, le désignoient également par la qualification de *Otöouh*. Ce petit vieillard paroissoit très-misérable ; et loin d'avoir cette assurance que donne l'autorité, il étoit tout tremblant : aucun ornement ne le distinguoit ; et l'on ne pouvoit se persuader qu'un être si chétif dût être le Chef du Canton. Cependant le capitaine MARCHAND lui offrit des présens qu'il accepta. Alors les assistans, ses Ministres peut-être, le firent asseoir entre les deux Capitaines français : bientôt, quatre cochons furent successivement apportés ; et chacun de ceux qui en portoient un, après avoir prononcé une harangue, déposa son offrande aux pieds des Étrangers. Des clous, des miroirs, des grains de verre, furent distribués à chacun des orateurs ; et là se termina

1791. JUIN. 14. la cérémonie. Les Français retournèrent au rivage, toujours suivis d'une foule nombreuse et composée d'individus des deux sexes, qui chantoient et ne cessoient de répéter *Tayo! Tayo!* Les *Tayos*, tout *Tayos* qu'ils étoient, trouvèrent le moyen de dérober le mouchoir et la tabatière du capitaine MARCHAND : mais comme on ne vouloit pas troubler la joie de cette journée, on eut l'air de ne s'en être pas aperçu. On put se confirmer dans l'opinion que, si le vol est pour les Peuplades disséminées sur les îles situées dans le GRAND-OCÉAN entre les Tropiques, l'effet d'une passion irrésistible, une espèce de besoin de la nature, excité par la vue d'objets nouveaux, elles semblent n'attacher aucune importance à cette action ; car on voyoit les Naturels de MADRE DE DIOS porter pendus à leur cou, en présence des Français, des objets qu'ils leur avoient dérobés la veille ou le matin même.

J'observe que ni le capitaine COOK, ni MM. FORSTER, dans les Relations qu'ils nous ont données séparément de l'île de SANTA CHRISTINA, ne font mention ni de cet enclos en murs de pierre, ni de cette cérémonie de réception, rapportés par le capitaine CHANAL : peut-être l'édifice a-t-il été construit dans l'intervalle des dix-sept années qui se sont écoulées entre le voyage des Anglais et celui des Français.

J'observe aussi que ni les uns ni les autres n'ont parlé d'une espèce de temple que FIGUEROA, dans sa Relation du Voyage de MENDAÑA, en 1595, appelle *Oraculo* (oracle, oratoire, temple), lequel, à cette époque, se voyoit à peu de distance des habitations de l'Anse du Nord où les Vaisseaux des trois Nations ont séjourné. Deux siècles ont bien pu suffire à détruire ce monument ; mais ils n'ont rien pu sur la description que FIGUEROA en a faite d'après le rapport de QUIROS, premier pilote de MENDAÑA, et qu'il nous a conservée dans son *Histoire*

des

des hauts faits de D. Garcia de Mendoça, *quatrième Marquis de* Canete[a]. 1791. Juin.

« Non loin du Bourg, dit-il, est un *Oraculo*, entouré d'une palissade qui laisse une ouverture du côté de l'Ouest; et au milieu de l'enceinte, s'élève une maison dont l'entrée fait face au Nord. On y voyoit quelques figures de bois grossièrement travaillées, devant lesquelles divers comestibles étoient placés en manière d'offrandes; on y remarquoit sur-tout un cochon mort dont les Espagnols se saisirent : et comme ils se disposoient à faire main-basse sur les autres provisions, les Naturels leur arrêtèrent le bras, en leur faisant entendre que ce lieu et tout ce qu'il renfermoit, étoient les objets de leur vénération ». 14.

Je ne serois pas éloigné de penser que cet *Oraculo* dont Figueroa fait la description, étoit le lieu de la sépulture de quelque Chef du pays, un *Morai*[b], dans le langage des Insulaires des Tropiques. L'usage de placer des mets auprès des morts, pour prévoir des besoins qu'ils ne peuvent plus avoir, a été à-peu-près universel, comme il est de toute antiquité : et dans notre Europe si policée, chez les nations même où la raison plus avancée et la philosophie ont détruit plutôt les préjugés antiques, ne voit-on pas encore, dans le dix-huitième siècle, une table servie somptueusement dans la chapelle ardente où, figurant la vie, et survivant en quelque sorte à soi-même, les Princes, embaumés et revêtus des marques du pouvoir, gisent étendus sur leur lit de parade?

Le capitaine Marchand avoit employé la journée du 14 15.

[a] Voy. *Hechos de Don Garcia Hurtado de Mendoza, quarto Marques de Cañete. Por el D.r Christoval Suarez de Figueroa. En Madrid, en la Imprenta Real, año 1613. In-4.°* p. 245.

[b] *Morai*, suivant l'orthographe de *Cook*; *Maraï*, suivant celle de *G. Forster*.

1791. Juin. 15. à prendre quelques notions générales du pays, à faire connoissance avec ses hôtes. Le 15, dès le grand matin, les Naturels des deux sexes se portèrent en foule au Vaisseau, et les échanges furent repris : il ne fut pas permis aux hommes de monter à bord ; les femmes seules furent admises : et elles se conduisirent très-honnêtement, est-il dit dans le Journal ; elles ne volèrent pas.

La chaloupe fut armée pour aller à l'Aiguade remplir les barriques sous la protection d'un détachement de 8 hommes : le capitaine Chanal, qui la commandoit, étoit accompagné des lieutenans Infernet et Louis Marchand, frère du Capitaine. Les Naturels s'empressoient d'aider les Français dans leurs travaux, et réservoient pour eux-mêmes la partie de l'ouvrage la plus pénible. L'affluence des curieux gênoit quelquefois les travailleurs ; mais, au moindre signe qui leur étoit fait, ils s'écartoient sans témoigner de l'humeur. Un accident faillit troubler cette bonne harmonie : un matelot en sentinelle, en jouant par désœuvrement avec l'espingole dont il étoit armé, la fit partir sans le vouloir ; la balle porta au milieu d'un groupe nombreux d'Insulaires qui se reposoient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre, et elle atteignit un jeune homme au bras. On pouvoit craindre que cet événement n'appelât sur le détachement la vengeance des Naturels ; mais il parut ne leur avoir inspiré que de l'effroi : quelques-uns s'empressèrent de venir présenter au capitaine Chanal des rameaux verts, en signe de paix, et ils répétoient tristement *Tayo, Tayo.* Il imagina tout ce qu'il put pour leur faire entendre que le coup étoit parti par accident, et qu'on n'avoit eu aucune intention de leur faire du mal : quelquefois ils avoient l'air d'entendre ce qu'on vouloit leur dire, et sembloient persuadés ; et cependant ils répétoient douloureusement *Tayo eto, matte eto !* Vous

êtes nos amis, et vous nous tuez ! On leur prodigua les signes d'amitié, on leur distribua des présens ; et leurs alarmes furent calmées : le travail de l'eau fut repris, et ils continuèrent volontairement d'en partager la fatigue avec des Étrangers dont ils avoient lieu de n'être pas contens. 1791. JUIN. 15.

Aussitôt que la chaloupe fut rendue à bord, le capitaine MARCHAND, instruit de l'événement, fit embarquer le premier Chirurgien du Vaisseau, ROBLET, pour porter à l'Insulaire qui avoit reçu le coup de feu tous les secours qui pouvoient dépendre de son art. Il ne fut pas long-temps à se rendre à terre. A son arrivée, le capitaine CHANAL demanda qu'on fît venir le blessé, et on le leur amena. C'étoit un jeune homme imberbe, d'une figure douce et intéressante. Il se présenta d'un air triste, mais avec assurance, quoiqu'il pût croire qu'il étoit au milieu de ses assassins. Les Naturels avoient appliqué sur la blessure un appareil des plus ingénieux, et qui prouvoit qu'ils sont accoutumés à traiter les fractures. Le Chirurgien reconnut que la balle avoit percé l'avant-bras, et que l'os étoit cassé. Les Insulaires, qui assistoient en foule au pansement, y apportoient la plus grande attention, et, contre leur coutume, gardoient le plus profond silence. Après l'opération, le jeune homme fut comblé de caresses et de présens par les Français ; les soins qu'ils lui prodiguèrent suppléèrent efficacement à des raisons qui ne pouvoient être bien comprises ; et la reconnoissance, qui se manifestoit sur tous les visages des Naturels, prouva à leurs hôtes imprudens que leur tort étoit oublié.

La chaloupe fut expédiée de nouveau le lendemain pour continuer les travaux de l'Aiguade ; et l'on trouva chez les Insulaires, la même assistance, les mêmes secours qu'on en avoit reçus la veille. Les échanges continuoient à se faire à bord du Vaisseau, où tout se passoit paisiblement. 16.

1791. JUIN. 16. Ce même jour, le capitaine MARCHAND fit, le matin, une excursion dans l'intérieur du pays : il étoit accompagné d'un domestique ; et quelques Naturels s'étoient offerts officieusement pour lui servir de guides. Ils se montrèrent très-empressés de lui donner le bras et de le soutenir dans les passages difficiles ou glissans ; mais, après s'être enfoncé d'environ un mille dans le bois, il eut des raisons de soupçonner que ses guides méditoient quelque mauvaise action, et il revint sur ses pas. De ce moment, ils cessèrent de lui offrir le secours de leur bras ; et ce changement de procédé dut ajouter à sa défiance, et lui inspirer de l'inquiétude. En voulant hâter sa marche, il fit une chute : un des Naturels saisit cet instant pour lui enlever son fusil, et s'enfuit à toutes jambes. Le capitaine MARCHAND se mit à sa poursuite, et étoit près de l'atteindre l'épée dans les reins, lorsqu'il fut rappelé par les cris de son domestique : cinq ou six des Insulaires avoient assailli celui-ci, qui se débattoit pour s'opposer aux efforts qu'ils faisoient pour le dépouiller. L'arrivée du Capitaine leur fit lâcher prise ; mais ce ne fut pas sans emporter dans leur fuite le chapeau du domestique et une boîte qu'il portoit sous son bras. A l'instant, mille cris répétés d'hommes, de femmes et d'enfans se firent entendre dans la profondeur du bois. En arrivant à la grève, le Capitaine vit que l'alarme y étoit répandue ; les Naturels fuyoient de toutes parts : et ce ne fut pas sans une peine extrême, et sans des témoignages et des signes multipliés d'amitié et de paix, qu'il parvint à les rassurer et à empêcher que tous n'abandonnassent le rivage.

Rappelé par les cris que les échos portoient au loin, le chirurgien ROBLET qui avoit été faire une excursion dans une autre partie de l'île, se hâta de revenir à la grève où les canots du Vaisseau avoient coutume d'aborder. On sut qu'il

n'avoit point été inquiété dans sa tournée qui l'avoit porté à une distance assez grande du rivage ; et l'on jugea qu'il étoit redevable de la tranquillité dont il avoit joui dans sa course, à un des Insulaires qui paroissoit avoir quelque ascendant sur les autres, et avoit voulu l'accompagner. Le capitaine MARCHAND fit entendre à ce Chef qu'il vouloit absolument recouvrer le fusil qui lui avoit été enlevé ; et il promit de le récompenser amplement s'il le lui rapportoit. Celui-ci partit à l'instant ; et une demi-heure s'étoit à peine écoulée, qu'il reparut avec le fusil : en montrant sa massue cassée, il voulut faire croire qu'elle l'avoit été sur la tête du voleur. Le capitaine MARCHAND le récompensa comme il s'y étoit engagé ; mais il ne fut pas persuadé que, pour faire rendre l'effet volé, le Chef eût été obligé d'employer un moyen aussi violent que celui auquel il assuroit qu'il avoit eu recours. Le Capitaine, après avoir reçu son fusil, s'aperçut que la baguette y manquoit ; il le fit voir au Chef qui partit de nouveau, avec promesse de la rapporter. On n'attendit pas son retour, et l'on s'achemina vers la grève pour regagner le canot : au moment qu'on se rembarquoit, le chapeau du domestique fut restitué. 1791. JUIN. 16.

L'événement du matin n'empêcha pas que, dans l'après-midi, la chaloupe ne fût envoyée à l'Aiguade : les Naturels témoignèrent aux Français la même amitié, la même confiance ; ils continuèrent de les aider à remplir et à embarquer les barriques, sans exiger aucun salaire, et paroissoient même très-reconnoissans des petits présens qu'on vouloit bien leur faire, et auxquels ils ne sembloient pas s'attendre.

Le 17 et le 18, les mouvemens à faire dans la cale, et les réparations des voiles et du grément, pour se mettre en état de continuer le voyage sans autre relâche jusqu'à la côte du Nord-Ouest, occupèrent et retinrent tout le monde à bord : aucune 17. 18.

1791. Juin. 18. embarçation ne fut envoyée à terre ; mais les échanges ne furent point interrompus sur le Vaisseau où les Naturels se rendoient à l'ordinaire, non-seulement de la Baie de LA MADRE DE DIOS, mais encore des Baies voisines, et même de l'île de LA DOMINICA. De grandes pirogues doubles arrivoient chargées des fruits du pays ; et l'abondance étoit telle, que l'on obtenoit jusqu'à douze noix de coco pour un clou de quatre pouces. Mais les provisions qu'on desiroit le plus de se procurer, les cochons et les poules, n'entroient point dans ces chargemens ; un seul cochon parut dans une des pirogues ; et aucune offre ne put déterminer le propriétaire à s'en défaire. Pour engager les Naturels à apporter des cochons, on décida qu'à l'avenir les grains de verre seulement seroient donnés en échange des fruits ; et que les clous, les couteaux et les autres marchandises, ne seroient accordés que pour des poules et des cochons. Cette résolution procura deux poules : c'étoit une foible ressource pour de grands besoins.

Quoique les travaux du Vaisseau y exigeassent l'assistance de tout le monde, on se détermina cependant, dans l'après-midi du 18, à envoyer un canot à terre, sur le rapport que vint faire l'Insulaire à qui l'on étoit redevable de la restitution du fusil, que le jeune homme qui avoit été blessé par les Français, avoit besoin des secours du Chirurgien. On parvint avec peine à se procurer deux cochons et quelques poules, que l'on paya avec des clous, des couteaux et des miroirs. On devoit s'étonner d'autant plus d'obtenir si difficilement des cochons, que l'espèce n'en étoit pas rare ; qu'on savoit qu'en 1774, le capitaine COOK en avoit traité un très-grand nombre avec facilité ; et qu'on en comptoit beaucoup dans les cases voisines de l'Aiguade : mais les habitans se refusoient à les vendre.

On profita du temps où l'Équipage du canot remplissoit d'eau

les barriques, pour faire cueillir une grande provision d'un excellent cresson qui croît à peu de distance du ruisseau : on le paya avec des grains de verre; et l'on récompensa de la même manière les Naturels qui avoient aidé l'Équipage dans les travaux de l'Aiguade. 1791. JUIN. 18.

L'IMPOSSIBILITÉ de se procurer dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, la quantité de cochons nécessaire pour l'approvisionnement du Vaisseau, décida le capitaine MARCHAND à visiter lui-même les Baies qui sont situées plus au Sud sur le même côté de l'île. Il s'embarqua, le 19 matin, dans son canot, avec les capitaines MASSE et CHANAL, le premier chirurgien ROBLET, et un détachement d'hommes armés; et il emmena avec lui un des Naturels qui se montroient le plus affectionnés aux Français. 19.

La première Baie qui se présente au Sud de celle de LA MADRE DE DIOS, ne parut pas propre au débarquement; on ne s'y arrêta pas : les Insulaires la nomment ANÂPÔHO. On parvint bientôt à une autre Baie plus grande qui renferme deux Anses dont les bords sont habités. On débarqua dans l'Anse méridionale où de grosses pierres, qui précèdent le rivage et contre lesquelles la mer brise avec assez de force, rendent l'abord difficile et dangereux; mais, à l'approche des Étrangers, les Naturels se mirent à l'eau, s'empressèrent de leur donner la main, les chargèrent sur leurs épaules, les portèrent jusqu'au rivage, et les y déposèrent au milieu des acclamations d'une foule nombreuse d'habitans des deux sexes empressés de les recevoir. La pluie commençant à tomber, un Chef, vénérable par son âge, offrit aux Étrangers de se mettre à l'abri dans une grande case qui étoit peu distante du point où ils avoient débarqué; mais, comme il n'étoit resté que deux hommes pour la garde du canot, ils préférèrent de se tenir sous un grand

1791. Juin. 19. arbre situé près de la mer, d'où ils seroient à portée de voir tout ce qui se passeroit autour d'eux. En moins d'une heure, ils se procurèrent douze cochons, dont six de moyenne grosseur, six beaucoup plus petits, et quatre poules. Les objets que les Naturels acceptèrent de préférence, furent les grands clous, les miroirs et les couteaux : le Chef présidoit lui-même aux échanges, et veilloit sur les marchandises de traite que les Français avoient apportées ; et pas un Insulaire ne parut tenté de dérober un seul effet. Les femmes, et les jeunes filles surtout, ne furent pas oubliées dans les présens : elles parurent plus belles, et mieux faites encore, s'il se peut, que celles de LA MADRE DE DIOS, ne se montroient pas plus farouches, et n'étoient pas plus difficiles à deviner. On remarqua cependant que les habitans de cette Baie, de l'un et de l'autre sexe, étoient plus discrets, plus réservés que ceux de la première ; mais peut-être qu'une plus longue fréquentation les eût amenés au même point de familiarité qui souvent avoit rendu ceux de LA MADRE DE DIOS importuns et fatigans.

Quand les échanges furent terminés, les Naturels chargèrent les Étrangers sur leur dos et les reportèrent à leur canot. Le capitaine MARCHAND imposa à cette Anse le nom mérité d'ANSE DES AMIS ; les Insulaires la nomment APÂTÔNI.

De celle-ci, on se rendit à l'Anse du Nord, appelée par les Naturels ANÂLÉVÂHO. Elle est moins peuplée que celle du Sud : de grosses pierres entassées sur le rivage, et battues par la houle, en rendent l'abord également difficile ; et ce ne fut pas sans quelque danger qu'on parvint à y débarquer. On y reçut des habitans un accueil aussi amical que dans la première ; mais on n'y put traiter que deux petits cochons : une grande corbeille de cresson d'une excellente qualité, qu'on y fit cueillir, fut un foible dédommagement de la peine qu'on avoit prise pour aborder

aborder à cette Anse. La pluie qui survint ne permit pas de faire une plus longue station dans la Baie qu'on venoit de visiter; mais on eut lieu de juger que, sans cette circonstance, et si l'on eût pu donner plus de temps à cette visite, on en eût rapporté un nombre assez grand de cochons et de poules. Les vallons et les collines qui entourent cette Baie, annoncent, à la vue, plus de fécondité, plus de richesse, que les environs de celle de LA MADRE DE DIOS : toute cette partie de l'île présente des points de vue agréables, des sites pittoresques sur lesquels l'œil est invité à se fixer et se repose avec plaisir. 1791. JUIN. 19.

Le capitaine COOK avoit eu lieu de se louer également de la conduite des Naturels qui occupent les parties de l'île situées au Sud de LA MADRE DE DIOS. « Je fis, dit-il [a], une course dans ma chaloupe au Sud de la Baie où nous étions à l'ancre; je rassemblai dix-huit cochons que je traitai dans les différentes places où j'abordai; et je suis persuadé qu'avec un peu plus de temps, nous aurions pu nous en procurer un plus grand nombre: par-tout où nous prîmes terre, les Naturels se montrèrent très-obligeans à notre égard, et ils marquèrent le plus grand empressement à nous apporter tout ce que nous pouvions désirer ». Une observation de M. FORSTER le fils, faite sans doute d'après celle de REINOLD FORSTER, son père, qui, avec le docteur SPARRMAN et le dessinateur HODGES, avoit accompagné le capitaine COOK dans sa tournée du Sud, contrarie ce que le capitaine COOK et le capitaine CHANAL rapportent des habitans de la partie méridionale, comparés à ceux de MADRE DE DIOS : M. FORSTER a trouvé que *ceux du Sud étoient moins réservés que ceux du Nord* [b]; le capitaine COOK et le capitaine CHANAL ont

[a] *A Voyage towards the South Pole and round the World. By James Cook. London*, 1777, *in-4.°* vol. I, p. 303.

[b] *A Voyage towards the South Pole and round the World. By George Forster. London*, 1777, *in-4.°* vol. II, p. 30.

1791. Juin. 19. jugé le contraire, et l'opinion du chirurgien Roblet est conforme à la leur. « Il est difficile, dit-il, d'expliquer la différence qu'on remarque dans les habitudes des Naturels qui occupent deux portions de terre si voisines, et qui doivent avoir entre eux une communication de tous les jours : mais il est certain que ceux de la Baie de la Madre de Dios nous ont volé dès le premier instant, et que ceux des Baies du Sud n'ont même pas tenté de le faire; et cependant plusieurs d'entre eux étoient venus dans la première Baie pendant notre séjour, et avoient été témoins de notre indulgence. Nous avons trouvé chez les derniers plus de facilité dans les échanges, et d'ailleurs le même caractère de douceur qui distingue les premiers : une plus longue fréquentation seroit cependant nécessaire pour qu'on pût décider si ce caractère tient à une timidité naturelle, ou s'il doit être attribué à la crainte qui comprimeroit la mauvaise volonté ».

C'est dans la partie du Sud que les Anglais rencontrèrent les seules femmes qui se soient offertes à leur vue dans l'île de Santa-Christina; car, à Madre de Dios, ils n'avoient jamais aperçu qu'une vieille femme dans l'Anse méridionale; et dans une de leurs excursions de botanique, ils avoient seulement entrevu une jeune fille qui s'étoit enfuie à leur approche : mais dans la Baie du Sud, les femmes se présentèrent en grand nombre; et elles ne furent pas moins prodigues de leurs faveurs que toutes celles des îles du Grand-Océan.

Comme le capitaine Marchand se proposoit de remettre à la voile le lendemain 20, il expédia un dernier canot pour remplacer l'eau qui avoit été consommée pendant le séjour dans la Baie, et s'y embarqua lui-même avec le capitaine Chanal. Mais, au lieu d'aborder à l'Aiguade, ils se firent mettre à terre dans l'Anse du Sud qui n'avoit pas encore été visitée; et le

canot eut ordre d'aller les attendre à l'embouchure du ruisseau de l'Anse du Nord. Ils virent très-peu d'habitans dans cette partie, et seulement quelques cases abandonnées sur le contour de l'Anse. Quoique, depuis plusieurs jours, il fût tombé de la pluie en assez grande quantité, le ruisseau étoit à sec. On acheta d'une vieille femme un cochon. Quelques habitans de l'Anse du Nord vinrent joindre dans celle du Sud, les Français qui, sous leur conduite et avec leur secours, voulurent tenter de franchir le mondrain qui sépare les deux Anses. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avoient commis une grande imprudence : à mesure qu'ils gagnoient en hauteur sur cette colline dont la pente est très-rapide [a], le chemin devenoit plus difficile; bientôt il fallut s'engager dans des sentiers étroits, sur les bords escarpés du rocher que la pluie du matin avoit rendu très-glissant. L'assistance de leurs guides leur devenoit nécessaire; mais ils n'eurent pas besoin de la solliciter : ceux-ci s'empressoient de leur offrir une main secourable; et plusieurs se réunissoient pour les soutenir quand ils les voyoient dans une situation pénible ou dangereuse. Suspendus, pour ainsi dire, sur des pointes de rocher, où l'adresse de leurs guides pouvoit seule assurer leurs pas incertains et chancelans, ils étoient livrés à leur discrétion; ces guides pouvoient, en toute sûreté, les voler, les dépouiller et les abandonner à eux-mêmes, ou, à la moindre résistance, les précipiter du haut de la roche : les armes des deux Étrangers, et les paquets de marchandises de traite qu'ils portoient avec eux, étoient des objets bien capables de faire naître chez les Insulaires la tentation de s'en emparer; leur nombre leur assuroit la supériorité, et le local l'impunité : mais on leur doit la justice de dire qu'ils ne parurent jamais occupés que de la conservation

1791. JUIN. 19.

[a] On peut s'en former une idée en jetant les yeux sur la planche 30 du Voyage de *Cook*, qui présente la vue en perspective de la Baie de *la Madre de Dios*.

1791. JUIN. 19. de leurs hôtes ; et on s'accuseroit d'ingratitude, si, dans cette circonstance, on se permettoit seulement un soupçon. Le capitaine CHANAL remarqua avec sensibilité, que le jeune homme qu'un coup d'espingole avoit si griévement blessé, et qu'il avoit pris soin de faire panser, marchoit au-dessus de lui, et plusieurs fois, dans des pas embarrassans, lui offrit l'appui du seul bras dont l'imprudence des Français lui eût laissé l'usage. Et ce sont là les hommes qu'en 1595, les Espagnols, sur le plus léger prétexte, poursuivoient jusque dans les retraites de leurs montagnes, et fusilloient comme des bêtes féroces [a] ! Après une marche des plus pénibles, on arriva enfin au pied de la colline dans l'Anse du Nord. La loyauté et les soins des Naturels méritoient récompense : on distribua entre eux tous les grains de verre et les autres bagatelles dont on se trouva pourvu : chacun parut satisfait ; et l'on se quitta avec des témoignages d'amitié, d'une part, et de reconnoissance, de l'autre.

Les fatigues de la journée n'étoient pas encore à leur terme. On se rendit à l'Aiguade pour en presser le travail; mais, quoique les habitans de l'Anse en eussent, comme à l'ordinaire, fait la plus grande partie, la nuit survint avant qu'il eût pu être terminé. L'obscurité favorisa le vol de deux barils cerclés de fer qu'on ne voulut pas réclamer. La houle rouloit avec force sur la grève; l'embarquement étoit devenu impraticable, et le canot eut ordre d'aller recevoir les Officiers sur le bord des rochers de la côte septentrionale où ils iroient l'attendre. On se mit en marche pour se porter au rendez-vous. La mer étoit haute ; et, en passant sur les bords du rocher, on eut, par intervalles, de l'eau jusqu'à la ceinture. Une nuit des plus obscures ajoutoit aux obstacles naturels du chemin : les pas étoient si mal assurés

[a] *Figueroa*, page 247.

sur des pointes inégales et saillantes, qu'il s'en suivit des chutes et des meurtrissures. Pendant qu'on luttoit ainsi contre les difficultés, on entendit, du côté de l'Aiguade, l'explosion d'un pistolet; mais le canot ne tarda pas à se rendre au point désigné pour l'embarquement; et l'on sut que des Naturels s'étoient emparés d'une barrique qui s'étoit démarrée du canot; que les gens qui le montoient étant revenus pour la reprendre, ils avoient été assaillis à coups de pierres; qu'alors ils avoient tiré un coup de pistolet en l'air, pour faire lâcher prise aux Insulaires; mais que ceux-ci n'avaient point été épouvantés par le bruit; et qu'eux n'ayant pas ordre d'employer la force contre les Naturels, ils leur avoient abandonné la barrique. Les Officiers se rappelèrent alors qu'étant très-pressés, au moment qu'ils quittèrent l'Aiguade pour se rendre aux rochers du Nord, on avoit oublié de récompenser les Insulaires qui avoient aidé dans le travail; et l'on jugea que, sans doute, ils avoient décidé qu'en cas pareil, il étoit de droit naturel de se payer par ses mains. 1791. JUIN. 19.

Le temps fut très-mauvais durant toute la nuit; le vent, variable du Nord-Est au Nord-Nord-Ouest, et accompagné de fortes rafales, ne permit pas d'appareiller le 20 au matin, comme le capitaine MARCHAND se l'étoit proposé. Ce même temps, qui continua toute la matinée, retint les Naturels à terre, et il n'en vint qu'un petit nombre à bord, et seulement en pirogue: aucun n'osa s'y rendre à la nage. L'un d'eux rapporta un des barils qui avoient été volés la veille; il fut récompensé avec un gros clou; et on lui en promit d'autres, s'il rapportoit le second baril et la barrique; mais on ne le revit plus. On acheta, ce jour-là, un cochon et une poule, et l'on étoit parvenu, les jours précédens, à en obtenir quelques-uns des habitans de l'Anse du Nord. 20.

Dans l'après-midi, la brise se fixa au Nord-Est: et quoique

1791. Juin. 20. des rafales en tourbillon tombassent encore des collines de l'île, on disposa tout pour l'appareillage. Les jeunes Mendoçaines, sans être intimidées par la violence du vent et l'agitation de la mer, s'étoient rendues à bord en pirogues ; elles ne vouloient pas perdre les adieux. Quand on leur signifia que le Vaisseau étoit près de mettre à la voile, et qu'il étoit temps qu'elles l'abandonnassent, la douleur se peignit sur tous les visages; et l'on ne put remarquer sans étonnement et sans intérêt, que cette séparation coutât des larmes à plusieurs d'entre elles : puissent-elles ne pas se reprocher un jour d'avoir trop aimé les Français !

Sur ces entrefaites, le Chef qui avoit fait recouvrer le fusil du capitaine Marchand, amena au Vaisseau un cochon des plus gros qu'on eût encore vus : on le pressa inutilement de le vendre pour de grands clous, de grands couteaux, des miroirs et des mouchoirs ; rien ne put le tenter ; il vouloit absolument qu'on l'échangeât contre un des chats du Vaisseau ; et sur le refus qu'on lui en fit, il remporta son cochon. Je ne doute pas que ce Chef intelligent n'eût reconnu que le chat est l'ennemi redouté du plus grand ennemi de l'homme dans l'île de Santa-Christina : on sait que les rats y sont prodigieusement multipliés, et dévorent les productions de la terre.

Le Solide leva ses ancres dans la nuit : et comme ce travail exigeoit qu'on eût des fanaux allumés sur le pont, on observa que, pendant tout le temps qu'on manœuvra dans la Baie, et que les feux purent être aperçus de terre, les Naturels promenèrent des feux sur le rivage.

21. Le 21, au matin, le Vaisseau faisoit route pour sa destination ultérieure.

Mais avant que de suivre le Solide dans sa nouvelle traversée,

je vais présenter une vue générale sur les îles qu'il vient de quitter, et en particulier sur celle de SANTA-CHRISTINA, la seule qui, depuis la découverte qu'en firent les Espagnols, ait été visitée par les Européens. La connoissance détaillée de ce Groupe est intéressante pour nos Navigateurs, et principalement pour ceux qui, expédiés des Ports d'EUROPE, et après avoir doublé le cap de HORN, doivent se porter à la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE. Les îles de LA SOCIÉTÉ, quoique plus fertiles, ne méritent cependant pas la préférence; leur relâche, dans ce cas, ne présente pas le même avantage de position; elles sont situées à environ 300 lieues sous le vent des premières; et, pour y parvenir, il faut traverser, sur un espace de 200 lieues, un Archipel très-dangereux, composé d'îles à fleur d'eau, à travers lequel on ne peut naviguer qu'avec peu de voiles pendant la nuit qui, toute l'année, est longue et sans crépuscules entre les Tropiques; au lieu que, du cap de HORN aux îles de MENDOÇA, on ne cesse point d'avoir une Mer libre qui permet de faire usage de toute sa voilure pendant l'obscurité comme pendant le jour. Relâcher à ces dernières îles, au lieu d'aller chercher à 300 lieues sous le vent celles de LA SOCIÉTÉ, lorsqu'on doit ultérieurement se porter à la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE; c'est accourcir sa route d'environ 600 lieues; c'est abréger d'un mois la durée de la navigation. Si le capitaine COOK semble donner, en général, la préférence aux îles de LA SOCIÉTÉ sur celles de MENDOÇA, dans le cas d'une relâche à faire [a]; ce n'est pas sous le rapport de la position géographique, ni pour les Vaisseaux qui, après avoir doublé le cap de HORN, seroient destinés pour la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE; mais parce que, dit-il, « SANTA-

1791. JUIN. 21.

[a] *Cook's, 2.d Voyage*, vol. I. p. 304.

1791. Juin. 21. Christina ne lui offrit pas de quoi fournir aux besoins de son Équipage, et qu'il n'y trouva ni commodité à s'approvisionner d'eau et de bois, ni facilité à donner à son Vaisseau le radoub qui lui étoit nécessaire ». On voit cependant, dans la relation de son Voyage, qu'au temps où il visita Santa-Christina, les cochons y étoient abondans ; qu'il s'en procura, sans peine, une grande quantité; et il convient lui-même qu'il eût pu augmenter considérablement sa provision, s'il eût voulu donner quelques jours de plus à cette relâche. Les Français ne se sont point aperçus de la rareté des fruits, dont il s'est plaint : peut-être cette espèce de production est-elle moins commune au mois d'Avril, époque de sa visite, qu'au mois de Juin, époque de la leur. Enfin on peut assurer que ceux-ci n'ont éprouvé aucune difficulté à faire de l'eau et du bois. Il est vrai que la partie de la côte occidentale que les Anglais et les Français ont reconnue, n'offre aucun abri sûr pour y radouber un Vaisseau; mais le Vaisseau n'a pas toujours besoin d'un radoub. J'observe d'ailleurs que l'île Santa-Christina est la seule qui, jusqu'à présent, ait été visitée ; et qu'il n'est pas prouvé que la Dominica, la plus considérable des Mendoça, que l'on n'a reconnue qu'en passant, et seulement du côté du Sud, n'offrît pas, sur son grand contour, quelque point où il fût possible de pourvoir à des réparations qui exigeroient l'abri et la tranquillité d'un Port. Je conviens cependant qu'on a peu d'espoir de trouver des Ports à radoub sur le contour des îles élevées dont les côtes sont écores ; à moins que, comme la plupart des îles de la Société, elles ne soient cernées par un ressif qui forme, entre cette espèce de digue et la terre, un canal dans lequel on pénètre par des ouvertures étroites, et où l'on est abrité, par cette digue, de l'agitation des vagues qu'elle brise, et dont elle arrête l'impétuosité. Je conseillerai donc à un Vaisseau qu'une voie d'eau ou la suite d'un

d'un accident oblige de chercher un abri où il puisse pourvoir à des réparations qui exigent une mer parfaitement tranquille, je lui conseillerai, dis-je, de préférer la relâche des îles de LA SOCIÉTÉ; mais seulement parce que les considérations particulières doivent céder à la nécessité. 1791. JUIN. 21.

Si les raisons de convenance et de localité que je viens d'exposer, ne paraissaient pas suffire pour assurer aux îles de MENDOÇA la préférence sur celles de LA SOCIÉTÉ, lorsque la destination ultérieure du Vaisseau doit le porter à la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE; je parlerais d'un danger que présentent les dernières, de cet attrait irrésistible qu'elles semblent avoir pour les Navigateurs d'EUROPE: et l'exemple du capitaine BLIGH, abandonné par des matelots révoltés, dans un frêle esquif à la merci des flots, pour se plonger eux-mêmes, sans opposition, dans les délices de la nouvelle CYTHÈRE, doit inspirer une sorte d'inquiétude à tout Capitaine qui se propose de relâcher à TAÏTI. Je sais que les femmes des MENDOÇA, aussi éhontées que celles de LA SOCIÉTÉ, n'opposent pas plus de résistance aux Étrangers; mais il règne dans ces dernières îles, une abondance, un luxe, dont les premières sont encore très-éloignées, et qu'elles n'atteindront jamais: la nature, moins prodigue, n'a accordé à celles-ci que le nécessaire; elles ne chercheront pas à le partager, et on ne le leur enviera pas; mais le superflu des îles de LA SOCIÉTÉ a de quoi tenter le Matelot qui, cosmopolite par état, assez communément a pour devise: *ubi benè, ibi Patria.*

CHAPITRE II.

DESCRIPTION générale des îles las Marquesas de Mendoça, *et particulière de l'île* Santa Christina, *ou* Wahîtahô, *d'après les Espagnols, les Anglais et les Français. — Description de la Baie de* la Madre de Dios. *— Terrain, productions, animaux et climat de l'île. — Description des Habitans : leur physique, leurs habillemens et ornemens, leurs alimens, leur industrie, leurs mœurs, leur caractère, leurs usages, leurs exercices, &c. — Idée de leur Gouvernement. — Population présumée des cinq îles du Groupe. — Vocabulaire de* Wahîtahô. *— Les Naturels de cette île comparés à ceux de* Taïti.

1791. JUIN. LES ÎLES LAS MARQUESAS DE MENDOÇA ont été vues, pour la première fois, en 1595, par ALVARO MENDAÑA DE NEYRA. Nous avons deux Relations du Voyage dans lequel s'est faite cette découverte. La première se trouve dans une lettre de PEDRO FERNANDEZ DE QUIROS, à Don ANTONIO MORGA, Lieutenant-général des îles Philippines[a]. QUIROS, que ses propres découvertes ont depuis rendu justement célèbre, étoit à-la-fois Capitaine de la *Capitane,* sous les ordres immédiats de MENDAÑA, et Pilote *mayor* de l'Escadre : sa Relation est succincte, telle que le comporte la forme d'une lettre. Nous

[a] Voyez *Sucessos de las islas Philippinas. Mexico*, 1699, *in-4.°*, chap. VI, page 29.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

sommes redevables de la seconde au docteur Don CHRISTOVAL SUAREZ DE FIGUEROA, qui l'a insérée dans son *Histoire des hauts Faits de Don* GARCIA HURTADO DE MENDOÇA, *quatrième Marquis de* CAÑETE [a], *Viceroi du* PÉROU, par l'ordre duquel avoit été faite l'Expédition dont la conduite fut confiée à MENDAÑA. Le docteur FIGUEROA annonce qu'en parlant des découvertes de ce Général, il a eu sous les yeux les papiers originaux de QUIROS : on reconnoît, en effet, dans cette Relation, l'esprit observateur d'un Marin dont les connoissances, dans plus d'un genre, étoient en avant de son siècle, et qui, dans le récit des découvertes postérieures qui lui appartiennent, s'il s'est permis quelques exagérations, pardonnables à ces temps d'enthousiasme où l'on venoit de découvrir et de conquérir un Monde nouveau, nous a du moins donné, des hommes et des lieux qu'il a visités, une description que ne désavoueroient pas les Navigateurs de notre âge.

Aux anciennes Relations des îles de MENDOÇA ont succédé celles que nous devons aux Voyageurs modernes, et dans lesquelles on trouve des particularités sur les îles que nous voulons connoître, sur leurs habitans, sur leurs productions, et des observations qu'on ne pouvoit pas attendre des premiers Découvreurs. Telle est la Relation du capitaine COOK, qui, en 1774,

[a] *Echos de D. Garcia Hurtado de* MENDOÇA, &c. *pages 238 à 247.* *Coreal, Thevenot* et *Pingré* ont donné des extraits de cette Relation.

Alex. Dalrymple, dans son *Historical Collection of several Voyages and Discoveries in the South Pacific Ocean* (*London* 1770, *in-4.°* tom. I), s'étoit borné de même à en donner un extrait d'après celui de *Pingré;* mais s'étant depuis procuré l'Ouvrage original, il a donné par supplément à sa Collection, les passages que *Pingré* n'avoit pas traduits.

Arias, dans son *Mémorial,* où il rapporte l'Expédition de *Mendaña,* en 1595, n'a point fait mention de *las Marquesas de Mendoça;* il ne parle que des îles de *Santa-Cruz,* que *Mendaña* découvrit dans le même Voyage, et dont la découverte est postérieure à celle des *Mendoça.*

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

retrouva ces îles ; celle de M. GEORGE FORSTER [a], et les fragmens de M. REINOLD FORSTER [b], qui l'un et l'autre accompagnoient ce célèbre Navigateur ; enfin, le Journal du capitaine CHANAL et les observations particulières du chirurgien ROBLET. Le travail réuni de ces divers Observateurs présente une riche collection de matériaux, qu'il est nécessaire d'ordonner pour en former un ensemble : aucun Observateur n'a tout vu, n'a tout dit ; mais l'un supplée à ce qui a pu échapper à l'autre. Quelquefois les Observateurs ne sont pas d'accord entre eux : je rapporterai le sentiment des uns et des autres ; je me permettrai de le discuter ; et, en mettant les Voyageurs en opposition, je tâcherai de démêler ce qui peut tenir à une manière différente de voir, de ce qui doit être attribué aux changemens qu'ont pu apporter dans l'état des lieux et des choses, l'intervalle de deux siècles qui se sont écoulés depuis l'Expédition des Espagnols, et celui de dix-sept années depuis la visite des Anglais, jusqu'au temps où les Français y ont abordé ; enfin, en rapprochant, en comparant tout ce qui est dit dans les diverses Relations, j'examinerai si l'on peut former une opinion, un jugement, sur le physique, sur les mœurs, sur le caractère, sur les usages d'un Peuple qui, par plusieurs traits, ressemble à la plupart des Peuplades qui occupent les îles du GRAND-OCÉAN, mais qui, sous quelques rapports, me paroît en différer et offrir quelques variétés dans l'Espèce. Je me suis livré à ce travail d'autant plus volontiers, que le séjour trop court des Anglais à SANTA-CHRISTINA ne leur a pas permis de donner à leurs observations sur le pays et sur les hommes qui

[a] *George Forster. A Voyage round the World. London*, 1777, tome II, pages 1 à 50.

[b] *Reinold Forster. Observations made during a Voyage round the World, &c. London*, 1778, pages 152-163-187-193-232-397-421.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

l'habitent, toute l'étendue qu'eût exigée la connoissance d'une Terre encore nouvelle pour les Européens, et dont l'ancienne visite des Espagnols nous offroit des notions trop imparfaites pour qu'elles pussent fixer nos idées. M. G. FORSTER regrette d'avoir eu trop peu de temps pour étudier un Peuple qui, d'après ce que lui-même en a pu juger, est digne de toute l'attention d'un Voyageur philosophe [a]. Je suis loin de prétendre à suppléer tout ce qui peut manquer dans le récit de ce savant Observateur, et dans celui du capitaine COOK; je serai satisfait si j'ai pu ajouter quelques traits au tableau commencé. Peut-être pourroit-on reprocher à ces Voyageurs que, trop pénétrés de ce qu'ils ont vu et étudié à TAÏTI, ils voient TAÏTI par-tout, et tout dans TAÏTI : et je désire qu'on n'ait pas, au contraire, à me faire le reproche que j'ai voulu trop particulariser, si je puis le dire, les Naturels des MENDOÇA; que j'ai exagéré leurs vertus et leurs vices pour leur donner un caractère qui leur soit propre, et les distinguer des Peuples avec lesquels, sous d'autres points de vue, ils peuvent avoir de la ressemblance. Je les ai peints tels qu'ils m'ont paru d'après les faits que j'ai pu recueillir; et les Voyageurs à venir pourront redresser la copie, quand ils auront sous les yeux l'original.

LES ÎLES de MENDOÇA [b], vulgairement appelées en français LES MARQUISES, sont au nombre de cinq : SAN-PEDRO, ou Ô-NITEÏO, dans la langue du pays, SANTA-CHRISTINA, ou WAHÎTAHÔ, et LA DOMINICA, ou Ô-HIVAHÔA [c], formant un

[a] Voyez *G. Forster's Voyage, &c.* Vol. II, page 32.

[b] Voyez la Carte de ces îles, Planc. IV, n.° I.

[c] Il paroît qu'il est très-difficile de bien saisir les sons et les articulations d'un mot qui est prononcé par les Naturels des îles du *Grand-Océan :* on en peut juger par la manière différente dont l'écrivent les Européens qui l'ont

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Groupe; LA MADALENA, à 8 lieues de distance, dans le Sud-quart-Sud-Est du milieu du Groupe; et HOOD-ISLAND, à la distance de 5 lieues et demie de la pointe la plus orientale de LA DOMINICA. Cette dernière, l'île HOOD, la plus septentrionale de l'Archipel, n'avoit point été aperçue par MENDAÑA qui découvrit d'abord LA MADALENA, se dirigea dans le Nord sur SAN-PEDRO, longea ensuite la côte méridionale de LA DOMINICA, passa par le canal qui sépare cette île de celle de SANTA-CHRISTINA, et prit terre vers le milieu de la côte occidentale de cette dernière, dans une Baie qu'il nomma PUERTO DE LA MADRE DE DIOS. En tenant cette route, MENDAÑA ne put pas apercevoir l'île la plus septentrionale qui devoit être masquée pour lui par les terres hautes de LA

entendu. On ne serait pas étonné qu'elle ne fût pas la même quand les Voyageurs ne sont pas de la même nation, parce que chacune a sa prononciation et son orthographe; mais on trouve des différences dans la manière dont les Voyageurs d'une même nation, d'un même Vaisseau, prononcent et écrivent les mêmes mots. Nous en avons un exemple dans les noms que les diverses Relations ont donnés aux îles de *Mendoça*, d'après les Naturels de ces îles, de qui ils les ont appris : chacun les a écrits comme il a pu les entendre.

		SAN PEDRO.	*STA CHRISTINA.*	*DOMINICA.*
Prononc. Angl.	*G. Forster*	Onateyo	Waitahoo *	Heevaroa.
	R. Forster (Sur la Carte de *Tupîa*)	o-Nateya	Waitahoo *ou* Wattare - oora	Heeva-roa.
	W. Wales	Onateayo	Ohitahoo	Ohevahoa.
Prononc. Franç.	*Roblet*	Oneteyo	e-Vaïtohou	Ohivahoa.
	Chanal	o-Niteïo	Wahîtahô	o-Hhivahöa.

* On n'est pas assuré si ce nom est celui de l'île entière, ou le nom particulier de la Baie de *Madre de Dios*.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Dominica. Le capitaine Cook, qui se trouvoit un peu au Nord-Est du Groupe, quand il en eut la première vue, découvrit d'abord cette île du Nord, qu'il nomma Hood-Island (île Hood) du nom d'un jeune Volontaire qui en fit la découverte. Il passa ensuite par le canal de la Dominica, et vint laisser tomber l'ancre à la côte occidentale de Santa-Christina, dans une Baie qui est la même que celle qu'avoit occupée Mendaña, sous le nom de Puerto de la Madre de Dios. Cook a bien reconnu et proclamé l'identité des deux Baies; mais ne pouvant, sans doute, échapper à l'influence du génie national, et voulant que las Marquesas de Mendoça portassent, en quelque sorte, le cachet de l'Angleterre, il a fait perdre à cette Baie le nom qu'elle reçut du premier Découvreur, et qu'elle a conservé pendant deux siècles, pour y substituer celui de son propre Vaisseau; il l'a nommée Résolution-Bay: et cependant ce n'est pas la Résolution qui l'a découverte. Assurément je n'accuserai pas, je ne soupçonnerai pas Cook d'avoir voulu user de représailles envers les Espagnols qui substituent impitoyablement les noms de leurs Saints à ceux que les Hérétiques ont donnés aux Ports qu'ils ont découverts; et sans doute il a pensé que, de conserver leurs noms aux îles, c'étoit prouver assez son respect pour les anciennes dénominations: je dirai seulement que je ne sais pas s'il peut y avoir une grande satisfaction pour l'amour-propre à imposer un nom nouveau à un Port, à un Cap, &c. qu'un autre a, depuis longtemps, découvert et nommé; mais certainement c'est introduire dans la nomenclature des lieux une confusion qui, quelquefois, doit embarrasser les Navigateurs, après avoir embarrassé les Géographes, et qui, pour la suite, ouvre la porte à des anachronismes. Les nouveaux venus ont beau faire; tôt ou tard, l'Histoire et la Géographie, faisant justice de ces substitutions,

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

restituent à chaque lieu le nom qu'il doit porter, et la découverte à qui elle appartient [a].

Le Groupe entier des MENDOÇA occupe un peu plus d'un degré en latitude, et un peu moins d'un demi-degré en longitude. La situation du Port de LA MADRE DE DIOS a été déterminée, en 1774, avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la navigation, par M. WALES, Astronome sur la RÉSOLUTION: sa latitude est de 9 degrés 55 minutes et demie Sud, et sa longitude, à l'Occident de Paris, de 141 degrés 28 minutes 55 secondes [b]. Les autres îles ont été assujetties à la position de ce premier point, par le secours du chronomètre, et par des routes, des relèvemens, et des distances estimées à vue. Nos Navigateurs qui ont fait usage de la Carte des îles de MENDOÇA, que le capitaine COOK a levée, et qu'il a publiée avec la Relation de son second Voyage, l'ont jugée très-exacte; et ils rendent le même témoignage du Plan et de la Vue de la

[a] Le Gouvernement espagnol a fait publier, en 1788, une excellente Relation d'un Voyage fait au Détroit de *Magellan*, en 1785 et 1786, par la Frégate *Santa Maria de la Cabeza*, pour reconnoître dans un grand détail, les deux Côtes du Détroit, visiter les Baies, les Ports, &c.; et cette Relation est accompagnée d'une Carte nouvelle qui paroît dressée avec beaucoup de soin : essayez de consulter cette Carte, en lisant les Voyages de *Drake*, de *Cavendish*, de *Simon de Cordes*, de *Narborough*, de *Beauchesne*, de *Byron*, de *Wallis*, de *Bougainville* et autres; cherchez-y les noms des Ports, des Baies, où ces Navigateurs ont mouillé; cherchez-y ceux des Caps dont ils donnent les relèvemens; vous vous croirez transporté dans un autre Canal que le Détroit de *Magellan*. Au surplus, les Espagnols ne sont pas les seuls Navigateurs auxquels le reproche de changer les noms primitifs, doive être adressé; on peut dire qu'en général tous l'ont plus ou moins mérité : et si je prends les premiers nommément à partie; c'est qu'ayant imposé, comme ils en avoient le droit, à presque tous les points des Côtes du Nouveau Monde qu'ils ont découvert, les noms qu'il leur a convenu de donner, et personne n'ayant jamais tenté de changer ces noms, ils devoient au moins respecter le petit nombre de ceux qui indiquent les découvertes des autres Nations.

[b] Voyez Tome II, Note XXX.

Baie

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Baie de MADRE DE DIOS, de la description que cet exact navigateur a donnée des terres vues sous différens aspects, et de ses instructions nautiques, relatives tant à la navigation entre les îles, qu'aux points de reconnoissance qui servent à faire distinguer cette Baie de celles qui, sur la même côte, sont situées plus au Sud.

Examinons successivement chacune des îles sous les rapports qui peuvent offrir quelque intérêt.

MENDAÑA est le seul navigateur qui ait pu prendre une connoissance particulière de l'île de LA MADALENA, située à 10 degrés 25 minutes et demie de latitude Sud, et 141 degrés 9 minutes 1 quart de longitude Occidentale; les Anglais et les Français ne l'ont aperçue que de loin, et ont dû se taire sur ce qui la concerne : ce n'est donc que dans la lettre de QUIROS à MORGA, et par le récit de FIGUEROA, que nous pouvons apprendre quelques particularités sur cette première île. Suivant FIGUEROA, son circuit est de 10 lieues espagnoles de 17 et demie au degré, ou 11 lieues marines un tiers de 20 au degré; il n'est que de 6 lieues d'Espagne dans la lettre de QUIROS, et il est d'environ 6 lieues marines sur la Carte de COOK : mais comme celui-ci n'a aperçu cette île qu'à une distance de 11 lieues dans le Sud, il n'a pas pu évaluer son circuit; et il est probable qu'il l'a réglé d'après la lettre de QUIROS, qui est beaucoup plus connue par la traduction qu'en a donnée M. DALRYMPLE, dans son *Historical Collection, &c.* que ne l'est la Relation de FIGUEROA. Je ne déciderai point entre FIGUEROA et QUIROS; il ne s'offre aucun moyen pour juger de quel côté est l'erreur ou la faute d'impression.

MENDAÑA[a] attérit sur la côte méridionale de LA MADALENA

[a] *Figueroa, Hechos* &c., pages 241 à 245.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA. et s'approcha très-près de la terre, dans la partie de l'île où se trouve situé un Port qui est signalé par une montagne qui le domine. Les Vaisseaux pouvoient à peine en être aperçus, qu'il en sortit une flottille de 70 canots d'inégales grandeurs, portant environ 400 hommes : les plus grands en portoient 10 et les plus petits 3 seulement : chaque homme étoit armé d'une pagaie, et tous pagayoient d'accord ; d'autres suivoient à la nage. Ces embarcations avoient, de chaque bord, un balancier, construit de bambous, qui, prenant son point d'appui sur la surface de la mer, empêche qu'elles ne puissent chavirer.

Les pirogues ne tardèrent pas à s'approcher du Vaisseau à la portée de la voix. Les hommes qui les montoient faisoient des signes de la main, et en montrant leur Port, invitoient les Étrangers à y aborder : ils parloient très-haut, et répétoient souvent les mots *Atalut* et *Analut*. Ils offrirent aux Espagnols des cocos, une espèce de pâte enveloppée dans des feuilles d'arbre, une corbeille de noix, d'excellentes bananes, et de grands morceaux de bambou, servant de vases, et remplis d'eau fraîche. Les Espagnols saisirent un de ces Insulaires par la main, le firent entrer dans le Vaisseau, et, à force de caresses et de présens, parvinrent à l'y retenir. Encouragé par ces prévenances, celui-ci engagea plusieurs de ses compagnons à venir le joindre ; et bientôt on en compta plus de quarante sur la Capitane. La stature des Espagnols paroissoit au-dessous de la taille moyenne, en comparaison de celle des Insulaires : un d'entre eux dominoit de toute la tête l'homme le plus grand du Vaisseau ; et celui-ci cependant étoit d'une taille remarquable. Ils chantoient et dansoient, et appeloient à grands cris ceux de leurs compagnons qui étoient restés dans les pirogues, et à qui ils montroient les présens qu'ils avoient reçus des Étrangers. Mais le vice dominant des Insulaires du GRAND-

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

OCÉAN ne tarda pas à se manifester; ils se mirent à dérober tout ce qui tomboit sous leurs mains : bientôt ils devinrent si incommodes, que le Général leur fit entendre par signes, qu'ils eussent à sortir du Vaisseau, et à regagner leurs pirogues. Mais, comme ils parurent peu disposés à exécuter cet ordre, MENDAÑA ordonna de mettre feu à un canon, afin de les épouvanter par une explosion à laquelle ils ne pouvoient pas s'attendre : en effet, elle leur causa un tel effroi, qu'ils se lancèrent dans la mer, par-dessus le bord, et gagnèrent à la nage leurs embarcations dispersées. Un seul Insulaire demeura suspendu aux grands porte-haubans [a], et ne lâcha prise, pour se laisser tomber à l'eau, que lorsqu'un Soldat l'eut blessé à la main d'un coup d'épée. Parvenu, en nageant, à une des pirogues, il montra sa blessure à ses compagnons qui le reçurent à bord : la vue du sang excita l'indignation de tous; ce fut le signal du combat. Un d'entre eux, qui portoit un parasol de feuilles de palmier, fit ranger les pirogues en bataille, tandis qu'un vieillard, remarquable par une longue barbe, menaçoit avec fierté les Espagnols des yeux et du geste : tantôt il empoignoit sa barbe à deux mains; tantôt il retroussoit sa moustache; debout dans sa pirogue, il paroissoit donner seul des ordres à

[a] *Pingré*, dans l'extrait qu'il a donné de la Relation de *Figueroa* (*Mém. pour le Passage de Vénus*, page 32) traduit ainsi ce passage : « Un seul se tenoit ferme *au pied d'une table*, sans qu'il fût possible de lui faire lâcher prise, jusqu'à ce qu'un soldat le blessa à la main, &c. ». Je pense qu'il n'a point entendu l'original qui dit : *Quedò solo uno colgado en las mesas mayores de guarnicion, siñ que fuesse possible hazerle desaferrar, hasta que un soldado lo hirio con la espada en una mano : dexo se caer con esto.* J'observe que *las mesas mayores de la guarnicion* (littéralement, les grandes tables de la garniture) sont les *porte-haubans du grand mât;* et les expressions, *colgado* (pendu ou suspendu), et *dexo se caer* (il se laissa tomber), ne peuvent s'appliquer à un homme qui auroit embrassé dans le Vaisseau *le pied d'une table*, et seroit forcé de l'abandonner.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

la flotte, et sembloit pourvoir à tout. Le son rauque d'une conque marine décida l'instant de l'attaque. La plupart des Insulaires brandissoient leurs lances, et défioient leurs agresseurs au combat; quelques-uns les lançoient en guise de javelot contre les Espagnols; d'autres, adroits à manier la fronde, lançoient contre la Capitane, des pierres dont un Soldat fut atteint; enfin une des pirogues eut l'audace de venir attacher une corde au beaupré du Vaisseau, et faisoit d'impuissans efforts pour le tirer vers la terre. Les conquérans du Nouveau Monde, accoutumés à regarder l'*Indien* comme un animal d'une espèce inférieure à l'Homme, ne pouvoient endurer longtemps la provocation et l'insulte d'un être dégradé à leurs yeux, duquel, depuis un siècle révolu, ils triomphoient par la terreur: MENDAÑA ordonna une décharge de mousqueterie. Heureusement la poudre étoit humide; peu de coups portèrent, mais cependant en assez grand nombre pour que cinq ou six Insulaires en fussent renversés. On ne pardonne pas à QUIROS, qui avoit été le témoin de cette horrible scène, ni à l'historien FIGUEROA, qu'elle eût dû révolter, l'espèce de complaisance avec laquelle l'un et l'autre peignent le bruit et la confusion qui régnoient sur les pirogues, et l'effroi de ces malheureux dont les uns, se précipitant dans la mer, restoient accrochés et suspendus par les mains aux plats-bords de leurs embarcations; d'autres se cachoient derrière leurs compagnons pour s'en faire un bouclier quand ils se voyoient ajustés. Mais cette poudre, dont l'humidité avoit prévenu une plus grande destruction d'hommes, fut trop tôt remplacée par une autre plus active: le carnage recommença; et, dans une seconde fusillade, le brave Amiral des pirogues et neuf autres de ses guerriers furent atteints du plomb fatal et perdirent la vie; un plus grand nombre fut blessé et culbuté dans la mer. La flotte des pirogues

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

se dispersa : et les Espagnols se mettoient en route pour s'éloigner, comme l'orage qui s'éloigne après avoir désolé la terre, lorsque les Insulaires détachèrent une de leurs embarcations, montée seulement de trois hommes, dont un, en proférant des paroles, montroit d'une main un rameau verd, et de l'autre un morceau d'étoffe blanche. On jugea que c'étoit un signal de paix, une demande de capitulation. Les Insulaires firent entendre, par des signes d'invitation et d'amitié, qu'ils desiroient que les Vaisseaux vinssent mouiller dans leur Port ; mais on s'y refusa : et ces bons Indiens, paroissant avoir oublié tout le mal qu'on leur avoit fait, et tout celui qu'on avoit voulu leur faire, avant de se retirer, offrirent en hommage à leurs assassins, les cocos, les bananes et les autres productions de cette île hospitalière où les Espagnols, pour prix de ce bienfait, laissèrent des veuves et des orphelins.

QUIROS avoit eu le loisir d'examiner le physique des Insulaires qui avoient passé quelques heures sur la Capitane ; et il nous en donne une description dont ne diffère pas celle qu'on lit dans la relation de FIGUEROA.

Les Naturels de l'île de LA MADALENA sont presque blancs ; ils ont des traits réguliers et agréables, les yeux beaux, le regard doux, les dents blanches et bien rangées. La plupart ont les cheveux blonds[a] ; ils les portent longs et flottans comme les femmes ; mais quelques-uns les retroussent et les tortillent sur leur tête. Leur belle carnation annonce la santé et la force, que manifeste encore le son de leur voix. Ils sont bien taillés, d'une

[a] L'original porte *rubio* qui signifie *blond* : on pourroit croire que la Relation a voulu dire *roux ;* mais les Espagnols expriment cette dernière couleur de cheveux, par *bermejo* ou *pelo de cofre* : cette expression, *poil de coffre*, fait allusion à la couverture d'une malle, pour laquelle on emploie un cuir de vache avec son poil qui communément est rouge.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

haute stature et d'un beau corsage. Leurs mains, leurs jambes, leurs pieds sont forts, et leurs doigts longs. Ils sont absolument nus. Leur visage et leur corps sont tâtoués en bleu, et chargés de dessins de poissons et d'autres figures. La beauté des jeunes garçons se fit particulièrement remarquer des Espagnols; et QUIROS ne peut s'empêcher de gémir, en voyant que des ouvrages si parfaits du Créateur sont ainsi jetés et perdus au milieu des Infidèles.

L'île que MENDAÑA venoit de découvrir reçut le nom de LA MADALENA, parce qu'il en eut la première vue le 21 Juillet, veille de *la Madeleine.* Suivant le rapport des Espagnols, la partie qu'ils reconnurent présente une côte d'un bel aspect, et écore : le terrain, aux approches de la mer, est élevé, et plusieurs montagnes le dominent. Les habitations sont dispersées dans les vallées. Le Port est situé sur la côte méridionale. On jugea que l'île doit être très-peuplée; car, outre le nombre considérable d'habitans qui se portèrent au-devant des Vaisseaux, le rivage en paroissoit couvert.

QUIROS, suivant FIGUEROA, conclut la latitude de l'île, d'après une observation de la hauteur méridienne du soleil, de 10 degrés Sud : le capitaine COOK estime qu'elle doit être de 10 degrés 25 minutes; et cette même différence de 25 minutes, se retrouve entre les latitudes que l'un et l'autre ont assignées au Port de LA MADRE DE DIOS de l'île SANTA-CHRISTINA : selon QUIROS, elle est de 9 degrés et demi; et de 9 degrés 55 minutes, suivant le capitaine COOK.

QUIROS avoit calculé que la distance de LA MADALENA à LIMA étoit de 1000 lieues d'ESPAGNE [a], ou environ 1143 lieues marines, lesquelles, entre les Parallèles de 10 et 12 degrés,

[a] *Figueroa, Hechos* &c., page 245.

répondent à 58 degrés de longitude : LIMA est par 79 degrés 9 minutes et demie à l'Occident de PARIS; ainsi LA MADALENA, suivant le calcul des Espagnols, seroit à 137 degrés 9 minutes et demie. En rapportant la position de cette île à celle de SANTA-CHRISTINA, que les Observations de COOK ont déterminée, on trouve qu'elle doit être placée à 141 degrés 9 minutes 1 quart [a]; l'erreur de l'Estime de QUIROS étoit donc de 4 degrés, ou environ 79 lieues marines [b] : mais comme sa

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

[a] *The Original Astronomical Observations made in a Voyage to the South Pole*, &c., page 323.

[b] On peut remarquer que l'erreur de la longitude de *Quiros* est dans le même sens que celle de la longitude estimée sur le *Solide;* elle est de 4 degrés, ou 79 lieues, *en arrière*, et l'une ne diffère pas beaucoup de l'autre pour la quantité : l'erreur du *Solide* est plus grande d'environ deux tiers de degré. Le capitaine *Marchand* a traversé le *Grand-Océan* en diagonale, en suivant à-peu-près la ligne du Nord-Ouest; et *Mendaña* s'est dirigé à-peu-près à l'Ouest. On pourroit donc en conclure que, sur quelque direction qu'on traverse cette partie de l'Océan, la tendance des Courans est, en général, vers l'*Ouest;* et que, si, pour déterminer les longitudes, on n'emploie pas d'autres moyens que les méthodes ordinaires du Pilotage, on doit toujours avoir des erreurs *en arrière*. La navigation de *Mendaña*, de la côte d'*Amérique* aux îles, a été de 35 jours, et l'erreur de 79 lieues *en arrière :* l'erreur moyenne, ou l'effet du mouvement des eaux qui a porté le Vaisseau dans l'Ouest, a donc été d'environ 2 lieues un quart, ou près de 7 milles, par 24 heures; et cette quantité se rapproche de celle du mouvement général des eaux entre les Tropiques, qu'on sait être de l'Orient en Occident, et qu'on évalue à 8 ou 9 milles par jour. Le *Solide* a éprouvé, de la part des Courans, des effets plus considérables : car on peut voir dans le *Tableau* général qui présente *l'effet des Courans sur la direction et la vîtesse du Vaisseau, dans les différens parages qu'il a traversés* (Tome II), que, depuis qu'il a eu atteint le Parallèle du Tropique du Sud, et en remontant vers l'Équateur, il a été porté chaque jour dans l'Ouest d'une quantité communément plus grande que 7 milles; elle s'est même élevée jusqu'à 26 et 34 milles, dès qu'il a commencé à naviguer dans le voisinage du Parallèle de 10 degrés. Si l'on prend un terme moyen entre tous les progrès vers l'Ouest d'après l'Observation, comparés avec les progrès d'après l'Estime, depuis qu'il a eu atteint le Tropique jusqu'à ce qu'il soit parvenu au Parallèle des îles; on trouve que la quantité moyenne dont il a été porté vers

1791. Juin. Iles de Mendoça.

latitude n'étoit en erreur que de 25 minutes ou 8 lieues 1 tiers ; un vaisseau qui se seroit établi, à 100 lieues dans l'Est du 137.e méridien à l'Occident de Paris, sur le Parallèle de 9 degrés et demi, qui tient le milieu entre la latitude de la Madalena et celle de Santa-Christina, telles que Quiros les avoit indiquées, ne pouvoit manquer de rencontrer l'Archipel des Mendoça : et c'est ainsi que le capitaine Cook la retrouvé.

En quittant l'île de la Madalena, les Espagnols découvrirent celle qu'ils nommèrent San-Pedro, située à 9 degrés 58 minutes de latitude Sud, et 141 degrés 11 minutes 1 quart de longitude Occidentale : ils supposent que son circuit est de 3 ou 4 lieues ; et le capitaine Cook l'évalue à trois. Ils ne s'en approchèrent pas assez pour savoir si elle est habitée ; mais, suivant leur relation [a], l'aspect de cette île est agréable, et son terrain, uni et peu élevé, est diversifié par de grandes parties de bois et de tapis de verdure. D'après cette description, on

l'Ouest en 24 heures, est de près de 10 milles et demi : c'est dans l'Est des îles que le mouvement des eaux a produit le plus grand effet ; et leur direction étoit vers l'Ouest, déclinant de 7 à 18 degrés vers le Sud.

La Route de *Mendaña* donne lieu à une seconde remarque. Il étoit parti (*Figueroa*, page 241), le 16 Juin, de *Payta* qui est plus occidental que *Lima* d'environ 80 lieues : il dit que les îles de *Mendoça* sont distantes de *Lima* de 1143 lieues marines (1000 lieues d'*Espagne*) ; elles sont donc éloignées de *Payta*, suivant son calcul, de 1063 lieues marines : mais comme son Estime étoit *en arrière* de 79 lieues quand il attérit sur les *Mendoça* ; si on les restitue pour corriger l'erreur de la Route, on a pour la distance réelle de *Payta* aux îles, 1142 lieues. Ce chemin a été parcouru dans l'espace de 35 jours (l'île de *la Madalena* avoit été découverte le 21 Juillet. *Figueroa*, page 241) ; ainsi la vîtesse moyenne du Vaisseau a été de 32 lieues deux tiers par jour : elle ne seroit que de 30 lieues, si l'on ne corrigeoit pas l'erreur de la Route. Cette observation n'est pas inutile quand on veut évaluer en lieues les *journées* des anciens Navigateurs qui emploient souvent l'expression de *Journée* pour indiquer la distance d'un lieu à un autre.

[a] *Figueroa*, page 245.

pourroit

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

pourroit croire que, si l'île n'est pas habitée, elle est susceptible de l'être; mais les Voyageurs modernes ne la peignent pas avec des couleurs aussi agréables que celles qu'ont employées les Espagnols; M. GEORGES FORSTER dit seulement [a] que SAN-PEDRO est une petite île d'une élévation moyenne, qui paroît n'être ni fertile ni peuplée; et le capitaine CHANAL en a la même opinion : cette île est trop petite, nous dit-il, et offre un aspect trop stérile, pour que, si elle est habitée, elle puisse compter un grand nombre d'habitans.

MENDAÑA [b], qui côtoya la partie méridionale de l'île de LA DOMINICA, estima qu'elle peut avoir quinze lieues de tour; le capitaine COOK, qui en a de même prolongé la côte du Sud, suppose que son circuit peut être de quinze ou seize lieues. Elle est située à 9 degrés 40 minutes 37 secondes de latitude Sud, et 141 degrés 9 minutes un quart de longitude Occidentale. FIGUEROA nous présente LA DOMINICA comme une île d'un aspect enchanteur : selon lui, de vastes plaines étalent une riante verdure, et séparent des collines qui s'élèvent en pente douce et que couronnent des bois touffus ; une population nombreuse annonce la richesse et la fertilité du sol. M. GEORGE FORSTER [c] n'a pas vu cette Terre des mêmes yeux que MENDAÑA et QUIROS. Suivant cet Observateur, LA DOMINICA est une île élevée et montueuse; sa pointe du Nord-Est est escarpée et stérile; mais plus loin, dans la partie du Nord que MENDAÑA n'avoit pu voir, on aperçoit quelques vallées remplies d'arbres, parmi lesquels on distingue quelques huttes éparses : on découvre, en même temps, vers le centre de l'île, des rochers sourcilleux, taillés en obélisques, en flèches de

[a] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

[b] *Figueroa*, page 245.

[c] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 6.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

clocher, et des sommets creusés en voûte, entassés les uns sur les autres. Ce désordre de la nature semble prouver que des tremblemens de terre et des explosions de volcans ont bouleversé cette contrée. Toute sa partie orientale offre une côte d'une grande élévation, taillée à pic, et formant une longue chaîne de rochers éclatés, dont les débris ne présentent que des pointes aiguës et des précipices.

Celui qui a lu ces deux descriptions ne seroit-il pas tenté de croire que les Espagnols et les Anglais n'ont pas vu la même Terre, si, d'après la position de LA DOMINICA à l'égard des autres îles du Groupe, d'après son étendue et le gisement de la côte, qui sont les mêmes dans les deux Relations, d'après les Routes de MENDAÑA et de COOK, tracées dans les Journaux, il pouvoit s'élever le moindre doute sur l'identité? Mais, si l'on admet que les uns et les autres ont également bien vu, il faut admettre aussi, ce qui n'est pas improbable, que, dans l'intervalle des deux siècles qui se sont écoulés entre les deux Voyages, l'île de LA DOMINICA a éprouvé le terrible effet de quelqu'une de ces grandes convulsions de la Nature qui défigurent totalement les parties de la surface de notre Globe sur lesquelles leur ravage s'est exercé.

La petite île HOOD, découverte par le capitaine COOK, et située par 9 degrés 26 minutes de latitude Sud, et 141 degrés 12 minutes un quart de longitude Occidentale, à 5 lieues et demie de distance, dans le Nord 13 degrés Ouest, de la partie orientale de LA DOMINICA, ne mérite aucune mention particulière : on lit dans la Relation de M. GEORGE FORSTER, que le terrain en est élevé ; mais la brume qui l'enveloppoit ne permit pas aux Anglais d'en prendre une connoissance exacte; et le capitaine MARCHAND ne l'a aperçue que de loin.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Nous voici parvenus à l'île de SANTA-CHRISTINA, pour laquelle les Espagnols, les Anglais et les Français nous fournissent des détails circonstanciés. Leurs Relations diffèrent quelquefois entre elles : j'aurai soin de faire remarquer les différences ; et je laisse aux Navigateurs qui pourront, dans la suite, aborder à cette île, à vérifier lequel des Voyageurs avoit mieux observé.

L'île de SANTA-CHRISTINA se présente sous un aspect agréable ; elle est très-élevée, ainsi que toutes les autres îles du Groupe. Une chaîne étroite de hautes collines se prolonge sur toute sa longueur ; et, du rivage, partent d'autres chaînes d'une égale élévation, qui vont se joindre, en embranchemens, à la chaîne principale. Ces collines sont séparées par des vallées resserrées et profondes, dans lesquelles se précipitent des ruisseaux, ou plutôt de jolies cascades, qui arrosent l'île de toutes parts : les arbres à fruits de diverses espèces y entretiennent la fraîcheur, et procurent l'abondance à ses heureux habitans.

Le capitaine COOK donne à l'île de SANTA-CHRISTINA une longueur, du Nord au Sud, de 3 lieues de 20 au degré, et un circuit de 7 lieues, que QUIROS avoit jugé plus grand, puisqu'il le porte à 9 lieues espagnoles de 17 et demie au degré [a] : mais, comme ni l'un ni l'autre n'a reconnu qu'une portion de la côte occidentale de l'île, son étendue absolue et son contour demeurent encore indéterminés ; et les dimensions que lui assigne la Carte du Navigateur anglais ne peuvent être regardées que comme des mesures fixées par approximation, mais qui cependant méritent plus de confiance que celles que QUIROS a pu indiquer, et que FIGUEROA nous a conservées.

[a] *Figueroa*, page 245.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

La description suivante de la Baie de LA MADRE DE DIOS est le résultat de toutes les Relations comparées, qui se confirment ou se suppléent les unes les autres : elle est plus circonstanciée que celle des Espagnols ; mais, dans le fond, elle n'en diffère pas ; et la leur suffiroit pour que, sans autre instruction, il ne fût pas possible de méconnoître LA MADRE DE DIOS de MENDAÑA.

Cette Baie [a], située vers le milieu de la côte occidentale de l'île, sous la partie la plus élevée des terres, n'a pas plus de 2 milles d'ouverture sur trois quarts de mille de profondeur. Les deux pointes qui la forment sont, l'une à l'égard de l'autre, dans la direction du Nord quart de Nord-Est, et Sud quart de Sud-Ouest. Celle du Sud est terminée par un rocher escarpé, au sommet duquel s'élève un pic qu'on ne peut pas apercevoir quand on est au large, parce qu'il est mangé par les hautes terres auxquelles il est adossé. Une colline dont la pente est douce, vient se terminer à la pointe septentrionale qui est formée par des rochers écores et caverneux, dont la partie supérieure, portée en saillie, figure une espèce de demi-voûte : cette pointe du Nord, noire et brûlée, est bien moins élevée que celle du Sud ; elle est couverte de *casuarinas*, de ces grands arbres dont le bois dur et lourd est employé pour la fabrication des massues et des autres armes. Les terres du fond de la Baie présentent une chaîne de hautes collines légèrement déchiquetées à leurs sommets, et escarpées en plusieurs endroits. M. G. FORSTER fait une description différente des terres hautes qui se montrent au fond de la Baie : il dit [b] qu'on y voit une chaîne très-élevée dont le sommet, taillé en plateau,

[a] *Voyez* le Plan de cette Baie, Pl. IV, N.° 2. C'est la copie de celui que le capitaine *Cook* a publié, et dont les Navigateurs français ont reconnu la parfaite exactitude.

[b] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, p. 10.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

ressemble à la montagne de LA TABLE du Cap de BONNE-ESPÉRANCE. A l'exception de deux petites Anses qui, l'une et l'autre, reçoivent un ruisseau, et où l'on trouve une grève abordable, le surplus du contour de la Baie n'offre par-tout que des rochers écores, tout près desquels la sonde rapporte un fond de corail sur une profondeur d'eau de 20 brasses et plus.

Ces deux petites Anses de sable sont séparées par un mondrain qui se projette en mer sur un plateau de rocher à bords escarpés, et dont le sommet est revêtu d'une herbe qui, suivant le rapport de M. G. FORSTER, s'élève à la moitié de la hauteur d'un homme. L'une de ces Anses est désignée par le nom d'ANSE DU NORD, l'autre par celui d'ANSE DU SUD. Deux vallées bien garnies d'arbres aboutissent à l'ANSE DU NORD, et un joli ruisseau, après avoir fertilisé les terres, vient offrir, à son embouchure, une bonne Aiguade aux vaisseaux [a]. La Baie

[a] La Description que M. *G. Forster* a donnée de cette partie de la Baie (*Vol. II*, page 17 de l'Original) exige une observation; je traduis littéralement ce qu'il en a dit:

« Un mondrain couvert d'une herbe qui nous venoit jusqu'à la ceinture, et taillé en muraille à pic du côté de la mer, se projette en avant, et sépare cette Anse (celle du *Nord* où les Anglais étoient mouillés) d'une autre Anse au Sud de la première. Nous trouvâmes sur le côté septentrional du mondrain, une belle source d'eau claire, précisément à la place où les Navigateurs espagnols l'avoient indiquée: l'eau de cette source s'élance du rocher, est reçue dans un petit bassin, et de là coule à la mer. Un ruisseau se précipite des collines plus élevées qui en sont voisines. Un autre ruisseau, plus considérable, et où nous fîmes notre eau (c'est le même que celui où les Français firent la leur) descend vers le milieu de l'Anse. On en rencontre encore un autre dans l'angle du Nord (*in the Northern corner*) ».

Cette description de M. *Forster* désigne clairement *quatre ruisseaux* dans l'Anse du *Nord*, en comptant pour un celui que la source produit.

Le Plan du capitaine *Cook* n'en indique que deux dans cette même Anse du *Nord*: le premier un peu au Nord du mondrain, lequel doit être le petit ruisseau de la source; et le second, qui est le plus considérable et où il fit

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

présente par-tout, à une certaine distance des rochers, un fond de sable d'une excellente tenue, sur une profondeur d'eau qui va en dégradant, lorsqu'on se dirige vers les grèves, depuis 36 brasses jusqu'à 14 ou 13. L'eau se fait commodément dans l'Anse du NORD, et elle est des meilleures : on s'y pourvoit de bois avec la même facilité [a]. Quelquefois cependant, la houle bat si fort à la plage, et le ressac est si considérable sur la grève, lorsque la brise souffle du large, ce que le SOLIDE a éprouvé une fois pendant son séjour, que ce n'est pas sans peine qu'on peut alors ramener les barriques à bord : mais, dans ce cas, et dans tous les temps, les Naturels s'empressent officieusement de les conduire en nageant ; et ils exécutent cette manœuvre avec une surprenante dextérité. Si l'abord à la plage paroît trop dangereux, on met pied à terre à la côte du Nord, où l'on débarque commodément ; mais on éprouve ensuite une assez grande difficulté à marcher, l'espace d'un quart de lieue, sur des roches toujours couvertes à la haute mer qui y dépose un sédiment gras et glissant : cette espèce de trottoir passe sous les rochers dont j'ai parlé, qui s'avancent par le haut en forme

son eau, à-peu-près dans le milieu de l'Anse. Sa narration porte que « *dans chacune des Anses* il y a un *ruisseau* d'une excellente eau (il ne compte pas sans doute celui de la source) ; que l'Anse du *Nord* est la plus commode pour faire de l'eau et du bois ; qu'on y trouve la petite chute d'eau dont parle *Quiros*, Pilote de *Mendaña*, mais que la Ville, ou le Village, est dans l'autre Anse ». (Voyez *Cook's*, 2.^d *Voyage*, Vol. I, pag. 307-308.)

Le Plan et la narration de *Cook* ne laissent aucun doute qu'il n'y a qu'*un seul ruisseau dans chaque Anse ;* et le capitaine *Chanal* me l'a confirmé.

On ne conçoit pas ce qui a pu induire en erreur M. *Forster :* il désigne *quatre ruisseaux dans l'Anse du Nord,* en comptant pour un celui de la source, et il ne parle pas de celui de l'*Anse du Sud.*

[a] Le capitaine *Cook,* comme on l'a vu, en avoit pris et donné une autre idée ; car il dit que l'eau et le bois ne s'y font pas commodément. (*Voyez* ci-devant, page 56.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

de demi-voûte, et à travers lesquels l'eau des pluies filtre et suinte en assez grande abondance. On a observé que la mer monte d'environ quatre pieds, et quelquefois moins.

La Baie de LA MADRE DE DIOS gît au Sud 15 degrés Est de la pointe la plus occidentale de LA DOMINICA : ce relèvement qui a été bien vérifié, fournit une indication sûre qui doit prévenir toute méprise, soit qu'on vienne la chercher par le Sud, soit qu'on y vienne par le Nord; et l'on n'aura point à craindre de la confondre avec d'autres Baies qui se présentent plus au Sud. Mais comme le vent, détourné par les hautes terres de LA DOMINICA, prend le plus souvent une direction Nord-Est et Nord-Nord-Est; quand on a l'intention de mouiller à MADRE DE DIOS, on doit chercher à passer dans le Canal au Nord de SANTA-CHRISTINA, lequel a de deux à trois milles de large; et si l'on veut ne pas risquer de manquer le mouillage, il convient, en venant pour le prendre, de serrer d'aussi près qu'il est possible, la pointe septentrionale de la Baie. On sera bien mouillé, si on laisse tomber l'ancre un peu en dedans des deux pointes; on aura vingt-cinq ou vingt-huit brasses, sur un fond de beau sable.

FIGUEROA, dans sa description de cette Baie, dit que, sur le côté septentrional du mondrain saillant qui sépare les deux Anses, et à sept ou huit pieds d'élévation au-dessus du terrain, on voit une source d'excellente eau dont le jet est *de la grosseur du poing*[a]; et le capitaine COOK ainsi que M. GEORGE FORSTER, confirment ce rapport des Espagnols[b]. Il faut conclure de cet accord, que cette source est sujette à de grandes variations; car le capitaine CHANAL, qui l'a examinée, avec l'intention de vérifier et de confirmer le rapport de ses devanciers, assure que,

[a] *Figueroa*, page 248.

[b] Ci-devant, page 77, Note [a].

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

pendant que les Français séjournoient dans la Baie, elle étoit si peu considérable que, si les Anglais n'en eussent pas parlé avec détail, il ne lui seroit jamais venu dans la pensée qu'il dût en faire mention. On a vu aussi que, durant le séjour des Français dans la Baie, quoique la pluie eût été presque continuelle, le ruisseau de l'Anse du SUD étoit presque à sec [a]: M. FORSTER ne fait point mention de ce ruisseau, et COOK dit seulement que l'eau en est excellente [b]; mais on sait par le Journal de celui-ci, qu'à l'époque du voyage des Anglais, c'est dans l'Anse du SUD qu'étoit située la Ville, ou le Village [c]; et il n'est pas présumable que les Naturels eussent choisi, pour y rassembler leurs habitations, les bords ou le voisinage d'un ruisseau qui n'auroit point eu d'eau : on doit donc croire qu'à cette époque, le ruisseau du Sud avoit de l'eau en abondance; et, sans prétendre assigner la cause de son desséchement, on peut attribuer à son défaut d'eau, la migration des Naturels qui, à l'époque du voyage des Français, paroissoient avoir déserté, depuis assez long-temps, l'Anse du SUD, puisqu'on n'y trouva qu'un très-petit nombre d'habitans, et des cases abandonnées [d]; tandis que l'Anse du NORD qui, du temps du capitaine COOK, étoit la moins peuplée, avoit acquis depuis une grande population, sans doute par le reflux des émigrés de l'Anse du SUD. Ces remarques conduisent à penser que les sources et les ruisseaux de l'île sont sujets à des crues et à des diminutions considérables; et que les inondations ou la sécheresse déterminent les Naturels à transporter quelquefois leurs habitations, d'une partie de l'île dans une autre.

Le voyage des Espagnols, quoique datant d'une époque beaucoup plus éloignée, nous fournit un autre indice de ces

[a] Ci-devant, page 51.
[b] Ci-devant, page 78, Note [a].
[c] *Ibid.*
[d] Ci-devant, page 51.

transplantations;

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

transplantations ; et l'on conçoit qu'elles ne doivent être ni rares, ni difficiles, chez un peuple dont le mobilier n'est pas embarrassant à transporter, qui voyage en pirogues, et à qui les productions spontanées de la nature offrent, en tous lieux, des moyens de subsistance, et des matériaux propres à la construction de leurs habitations. MENDAÑA, suivant FIGUEROA [a], avoit trouvé dans l'Anse du NORD, un Bourg ou Village régulier et disposé en équerre, dont une branche s'étendoit du Nord au Sud, et l'autre, de l'Est à l'Ouest. Les Voyageurs modernes, Anglais et Français, n'ont point vu de Village régulier, mais seulement, à une assez grande distance du rivage, des cases éparpillées dans les vallées et sur les penchans des collines, et entremêlées de parties de bois.

La construction de ces cases ou huttes est fort inférieure à celle des maisons que l'on trouve dans les îles de LA SOCIÉTÉ : sans doute que, plus voisins de la Ligne équinoxiale, d'environ sept degrés, les Mendoçains jouissant d'une chaleur plus constante et plus égale, n'ont été occupés que de se garantir des feux du soleil et des eaux du ciel. Il paroît que les pluies sont abondantes, et sans doute les inondations communes ; car chaque case est établie sur une plate-forme de pierres, un peu élevée au-dessus du niveau du terrain. Les murailles sont formées par des cannes de bambou, de six ou sept pieds de hauteur, placées près à près ; et le faîte, dont le milieu s'élève de neuf ou dix pieds au-dessus du sol, est formé d'autres bambous couchés parallélement les uns aux autres, et couvert de feuilles de latanier, suivant le chirurgien ROBLET ; et selon le capitaine COOK et G. FORSTER, de feuilles d'arbre à pain ou de feuilles de rattas. FIGUEROA dit que les toits sont *à deux*

[a] *Figueroa*, page 245, placée, par double emploi, quatre pages après une autre qui porte le même chiffre.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

eaux, c'est-à-dire à deux pentes [a]. On voit sur une des faces, une porte et une fenêtre; et tout le reste est plein. Ces cases ont, en général, neuf ou dix pieds de long, sur cinq ou six de largeur, et quelques-unes sont carrées. Le plancher est pavé de grosses pierres, assemblées assez proprement [b], et recouvertes de nattes. On aperçoit aussi en dehors des habitations, des plate-formes où les Naturels s'asseyent et se récréent: elles sont pavées comme celles de l'intérieur des cases, sans doute pour se garantir de l'humidité du terrain dans la saison des pluies.

George Forster dit [c] qu'à l'aide d'une lunette à longue vue, il aperçut sur le sommet de la chaîne des terres hautes qui cernent la Baie, des rangées de pieux ou de palissades serrées, qui ont l'apparence de fortifications: Cook dit aussi [d] qu'il paroît que les habitans se sont ménagé des asiles ou des forteresses, sur le sommet des plus hautes collines, mais qu'il n'a pu les apercevoir qu'à la lunette. Ce sont peut-être ces *retranchemens* dont Quiros et Figueroa font mention, et dans lesquels les Naturels se réfugièrent, après que les Espagnols, pour une cause bien légère, et sans doute pour un mal-entendu, en eurent exterminé un assez grand nombre. M. Forster compare ces enceintes palissadées aux *Hippas* de la Nouvelle-Zélande, dans lesquels les habitans belliqueux de ces îles se retirent avec leurs femmes, leurs enfans, des armes et des subsistances, et se retranchent, lorsqu'une Peuplade ou une Tribu déclare la guerre à une autre. Le capitaine Chanal a cherché

[a] Page 245.

[b] C'est ainsi que s'exprime le chirurgien *Roblet* dans la description qu'il a faite des habitations de l'Anse du Nord; mais *G. Forster* dit que ces pierres sont si inégales que, quoique elles soient recouvertes de nattes, elles doivent faire un très-mauvais lit. Vol. II, page 21.

[c] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 10.

[d] *Cook's second Voyage*, Vol. I, page 311.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

vainement à apercevoir sur les hauteurs, ces enceintes de palissades; il n'en a pu découvrir aucune : peut-être ne sont-elles construites que pour de certaines cérémonies, et n'existent-elles qu'accidentellement. M. FORSTER a eu lieu de penser que ce pouvoient être les cimetières des habitans, parce que le capitaine COOK ayant été visiter l'habitation d'un Naturel que les Anglais avoient tué, et n'y trouvant aucun des parens du malheureux Insulaire, auxquels il vouloit faire des présens, il s'informa de ce qu'ils étoient devenus; et il sut que les femmes avoient été pleurer le mort sur le sommet de la montagne [a].

SANTA-CHRISTINA, comme toutes les autres îles du Groupe dont elle fait partie, est très-élevée : ses bords offrent des rochers caverneux, dont la pierre, noire, spongieuse, dure et cassante, indique l'effet et le produit d'une grande éruption volcanique. Cet aperçu donné par le capitaine CHANAL, est confirmé par les observations du chirurgien ROBLET : « La nature de la roche qu'on trouve dans cette île, nous dit celui-ci, est un mélange de productions volcaniques, noires et ferrugineuses, spongieuses, dures, cassantes, rouges et de couleur de rouille : si l'on porte la vue un peu dans l'intérieur de l'île, on aperçoit une crête de montagnes, qui paroît presque dépouillée, et dont les éboulemens indiquent des bouleversemens anciens ». Tous les cantons que MM. FORSTER et le docteur SPARRMAN ont parcourus dans leurs excursions de Botanique [b], ils les ont trouvés couverts d'un riche terreau; et la roche qu'il recouvre, et qu'on rencontre principalement sur les bords du ruisseau, contient des productions volcaniques, diverses espèces de laves, dont quelques-unes offrent un grand nombre de coquillages blancs et verdâtres.

[a] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 22.

[b] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Sous ce rapport, et sous celui des minéraux, l'île de SANTA-CHRISTINA ressemble aux îles hautes de LA SOCIÉTÉ, qui s'annoncent pour avoir été le siége d'anciens volcans, et offrent par-tout les traces des grandes révolutions physiques dont elles ont été le théâtre. Le sol des vallées, suivant le capitaine CHANAL, est un terreau très-fort, tantôt noir, tantôt rouge, et très-propre à la végétation. Le chirurgien ROBLET dit que, quoique montagneux, le sol est d'une terre noire et forte, où croissent diverses espèces de lichens, de gramens, de pourpiers et d'arbustes. Les forêts épaisses qui couvrent les vallées, les arbres répandus sur les collines, et la verdure qu'on voit régner jusque sur les flancs escarpés de quelques-unes, tout atteste la fécondité de la terre.

Les Voyageurs français ne se sont point occupés de la recherche des plantes, laquelle exige, dans celui qui veut s'y livrer, une étude préliminaire qui n'entre pas dans le plan d'éducation d'un Navigateur; mais MM. FORSTER et le docteur SPARRMAN, empressés de multiplier nos richesses en Botanique, ont fait plusieurs excursions dans les vallées, sur les montagnes et dans les forêts de l'île : et quoique la briéveté de leur séjour ne leur ait pas donné le temps de faire une récolte abondante; quoique les plantes de SANTA-CHRISTINA, les mêmes en général, suivant le rapport de G. FORSTER [a], que celles de TAÏTI, aient offert peu de nouveautés à placer dans leur Herbier, ils ont dû cependant faire connoître à l'EUROPE quelques espèces jusqu'alors inconnues. Je ne puis que renvoyer à leurs savans Ouvrages le Lecteur qui, cultivant cette branche si intéressante et si utile de l'Histoire naturelle, desireroit étudier les productions de ce genre qui peuvent être particulières au

[a] Voyez *G. Forster's Voyage, &c.* Vol. II, page 32.

climat et au sol des îles de MENDOÇA ; je ne parlerai que des arbres, sur lesquels il importe au Navigateur d'acquérir quelques notions qui puissent, pour m'exprimer dans sa langue, lui servir de *Points de reconnoissance*, parce que la plupart lui offrent dans leurs fruits abondans, une ressource précieuse, des rafraîchissemens qui, après une longue navigation sous la zone torride, sont aussi agréables à l'Équipage d'un Vaisseau, qu'ils doivent lui être nécessaires.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Les vallées de SANTA-CHRISTINA sont, comme je l'ai dit, couvertes d'arbres, et tous d'une belle venue. Le chirurgien ROBLET nous donne l'énumération de ceux qu'il a particulièrement distingués et reconnus : le Cocotier ; l'Arbre à pain [a] ; le Bananier [b] ;

[a] Un *Arbre à pain* est une terre à blé pour un Insulaire du *Grand-Océan ;* et les Colonies que les Européens ont établies dans les îles de l'*Amérique*, doivent envier cet arbre aux îles des *Tropiques* et à l'Archipel de l'*Asie*. Les Anglais, qui en connaissent tout le prix, s'occupent, depuis long-temps, d'en enrichir leurs îles ; et l'on ne peut pas douter qu'avec des soins et de la persévérance, ils ne parviennent à l'y naturaliser. Cette spéculation pourroit, sous quelque rapport, contrarier l'intérêt mercantile des Métropoles qui se réservent le droit exclusif d'alimenter leurs Colonies, pour se réserver exclusivement aussi la masse des denrées coloniales : mais il répugnera toujours à l'humanité, à la justice et à la raison, de placer la subsistance d'une partie de nos compatriotes à quinze cents lieues de leur résidence.

[b] Il est d'usage de compter parmi les arbres, le *Bananier* qui est plutôt une grande plante herbacée qu'un arbre ; car il n'y a point d'arbres sans bois et sans branches, et le Bananier n'a ni l'un ni les autres. Mais son port, sa grandeur, représentent à la vue un arbre plutôt qu'une plante : et le Bananier pourroit être considéré comme un passage de la Nature entre ces deux manières d'être des végétaux. (*Voyez* le *Dictionnaire d'Histoire naturelle*, au mot *Bananier.*)

Je remarque que la plupart des Traducteurs des Voyages anglais traduisent le mot *Plantain* de l'anglais, qui veut dire Bananier, par le mot français *Plantain*, ou par celui de *Platane :* mais le Bananier n'est ni du plantain, ni un platane. Quelques-uns emploient aussi cette expression, une *Grappe de Plantains*, pour dire une *Patte de Bananes*. Les fruits du Bananier croissent, à la vérité, en grappes composées de 5, 6, 7, 8 ou 9

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

le Casuarina [a], dont les Naturels fabriquent leurs armes ; une espèce de Sapinette ; un arbre qui domine sur tous les autres par sa hauteur et l'étendue de ses rameaux, mais dont la substance est molle, et qu'on pourroit comparer au Figuier sauvage de nos Colonies occidentales [b] ; un autre, dont la fleur et la gousse, ainsi que les feuilles, ressemblent parfaitement à celui qu'on nomme *Porcher* dans les Indes orientales, mais dont le tronc est moins droit ; enfin une espèce de Noyer dont il sera fait ci-après une mention particulière. Il faut sans doute ajouter à cette énumération le Mûrier à papier *(Morus papyrifera)* [c],

individus, serrés les uns contre les autres ; mais ces grappes sont appelées dans nos Colonies, *Pattes de Bananes :* ces pattes forment neuf à dix étages autour de la tige ligneuse ; et plus ces étages approchent du sommet de la tige, plus l'intervalle qui les sépare, est grand : l'ensemble des *pattes* se nomme *Régime de Bananes :* les plus gros de ces Régimes sont composés de plus de cent fruits dans les individus vigoureux qui vivent dans leur climat naturel.

Sidney Parkinson, Dessinateur de M. *Banks* dans le premier Voyage de *Cook*, dit, en parlant des Bananiers qui se trouvent à *Taïti* et aux îles de *la Société*, qu'on en compte au-delà de vingt sortes qui diffèrent et par la forme et par le goût : quelques-unes des Bananes se mangent crues ; d'autres sont meilleures bouillies et tiennent lieu de pain. On plante le Bananier en bonne terre, et on le cultive avec soin. *(Journal of a Voyage to the South Seas*, &c. *London*, 1773, grand *in*-4.°, page 47.)

[a] *G. Forster* dit que le *Casuarina* est le même arbre que les Taïtiens nomment *Tòă* (guerre), parce qu'il fournit les instrumens qui font couler le sang. *(G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 18.)

Le *Casuarina* ou le *Tòă* est, après les arbres à fruit, un des plus utiles et des meilleurs que la Nature ait donnés aux îles du Grand-Océan. Il est très-dur, très-pesant, et de la couleur de l'Acajou de nos colonies occidentales : les massues, les lances, les battoirs qui servent pour la fabrication des étoffes d'écorce d'arbre, de même que divers ustensiles et instrumens, sont faits de ce bois qui n'est jamais attaqué par les vers, et est, en quelque sorte, indestructible.

[b] Cet arbre pourroit être celui que les Naturels, suivant le capitaine *Cook*, emploient dans la construction de leurs pirogues, et qui croît, dit-il, en abondance près de la mer. *(Cook's second Voyage*. Vol. I, page 311.)

[c] Cet arbuste qui probablement est le même que celui dont les Chinois fabriquent leur papier, qu'on appelle

puisque les Naturels emploient les fibres de son écorce pour la fabrication de leurs étoffes.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Ni le capitaine COOK, ni GEORGE FORSTER n'ont parlé spécialement des arbres qui croissent à SANTA-CHRISTINA : le premier ne fait mention que du Bananier, de l'Arbre à pain et du Cocotier; et le second, en nous disant qu'à l'exception de la pomme *Spondias* [a], les Naturels de SANTA-CHRISTINA mangent les mêmes fruits et les mêmes racines que ceux de TAÏTI, nous laisse à supposer qu'on doit trouver les mêmes arbres dans les deux îles. Il en indique cependant quelques-uns qui ne sont pas compris dans l'énumération du chirurgien ROBLET : il dit [b] que, non loin de la grève du Nord, il a visité un canton abandonné et dénué de plantations, couvert de grands bois; et que, parmi les arbres qui les composent, il en a distingué plusieurs qui lui ont paru propres à être employés pour la charpente. Seroit-ce cette espèce d'arbres que le chirurgien ROBLET désigne comme dominant sur tous les autres, et ressemblant au Figuier sauvage de nos Colonies de l'Ouest ; ou celui que le capitaine COOK a indiqué vaguement comme servant pour la construction des pirogues ? M. FORSTER rapporte aussi qu'après avoir parcouru un mille et demi en remontant la rive méridionale du ruisseau, il entra dans un bois épais, composé

improprement *papier de soie*, s'emploie dans toutes les îles des Tropiques pour fabriquer des étoffes, qu'on peut appeler *étoffes de papier*. On plante cet arbre sur couches, et on le cultive avec un soin tout particulier. Lorsqu'il est parvenu à-peu-près à la hauteur d'un homme, on le coupe, on le dépouille de son écorce qu'on fait macérer dans l'eau ; et c'est avec cette écorce ainsi préparée, et battue avec un battoir cannelé, que les Insulaires fabriquent des étoffes plus ou moins fines, suivant les procédés plus ou moins recherchés qu'ils emploient dans leur fabrication.

[a] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 27.

[b] *Ibid*, page 24.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

en plus grande partie de *Rattas,* ou Noyers de TAÏTI (*Inocarpus* [a]), remarquables par leur grosseur et leur élévation; et qu'il vit, dans ce même endroit, de très-beaux Arbres à pain. Il indique encore une espèce de Palmier, lorsqu'en parlant d'un des parasols dont les Naturels font usage, il dit que [b], après avoir examiné la feuille, couverte de plumes, qui formoit ce parasol, il reconnut qu'elle appartient au *Corypha umbraculifera.* Ailleurs [c], il rapporte qu'ayant voulu tenter de parvenir jusqu'à la cime des montagnes élevées, où il avoit aperçu ces palissades dont il est parlé dans les Relations des Espagnols (que les Français n'ont jamais pu découvrir, malgré tout le desir qu'ils avoient de les apercevoir), il étoit parvenu sans peine au sommet de plusieurs collines doucement inclinées, qui toutes se terminent en plateaux sur lesquels s'élèvent de vastes plantations de bananiers, disposées dans l'ordre le plus régulier; et il ajoute qu'*il rencontroit çà et là un Cocotier solitaire* qui, loin d'élever dans les airs sa tête majestueuse, avec cette fierté qui lui convient, se trouvoit dominé par d'autres arbres que, dans un terrain bas et favorable, et sur-tout sur les îles de corail [d],

[a] Forster. *Nova genera Plantarum.*

[b] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, pag. 23.

[c] *Ibid,* page 24.

[d] On a obervé qu'en général, le Cocotier se porte à une grande élévation dans les terrains bas, et ne parvient jamais à une égale hauteur, quand il croît sur les montagnes : aussi les plus beaux arbres de cette espèce que l'on ait rencontrés, sont-ils ceux que produisent les îles de corail, où le peu de profondeur du terrain semble ne devoir pas donner prise à leurs racines, ni leur fournir un point d'appui assez solide pour résister aux efforts des vents qui agitent leurs sommets chargés du poids de leurs fruits. On est plus étonné encore, quand on sait que la principale racine de l'arbre pousse peu avant dans la terre; mais elle est environnée d'une très-grande quantité de racines plus petites, entrelacées les unes dans les autres, qui aident à fortifier l'arbre; et l'on conçoit que toutes ces petites ramifications qui tracent sur les bancs de corail, trouvent à se loger et à s'attacher dans tous les interstices

il

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

il laisseroit humiliés à une grande distance au-dessous de lui.

D'après cette observation de M. FORSTER, on devroit croire que le Cocotier est rare dans l'île de SANTA-CHRISTINA; et le rapport du capitaine COOK semble le confirmer : « On trouve sur cette île, dit-il, autant que nous en avons pu juger, à peu-près les mêmes plantes et les autres productions qui abondent à TAÏTI et aux îles de LA SOCIÉTÉ : on peut s'y procurer, indépendamment des cochons et des volailles, des Bananes, des Ignames, et quelques autres racines ; mais pour *le Fruit à pain et la noix de Coco, on n'en peut obtenir qu'en petite quantité*[a] ». Les Français n'ont point éprouvé cette disette des Cocos : à la vérité, ils n'ont vu, dans le voisinage de l'Anse du NORD, qu'un petit nombre de Palmiers de l'espèce de ceux qui portent ce fruit ; mais, à en juger par la quantité des noix que les Naturels s'empressoient de leur apporter, et dont on peut dire qu'ils étoient prodigues, on a lieu de penser que l'arbre est très-commun dans les cantons plus éloignés de la mer : le capitaine CHANAL dit même que, si ce fruit pouvoit se garder, il eût été facile d'en faire une provision pour plusieurs jours.

des coraux, et dans les trous sans nombre de ces espèces d'éponges de pierre qui entrent dans la formation des îles basses. Les habitans des terres à qui la Nature a accordé le Cocotier, doivent de continuelles actions de grâces à son Auteur : cet arbre satisfait, à lui seul, à tous les besoins de l'homme ; il lui donne l'aliment, la boisson, les meubles, la toile, et un grand nombre d'ustensiles.

[a] *Cook's, 2.d Voyage*, vol. I, page 308. Il a dit cependant (page 302) que, le lendemain de son arrivée, le 9 août, il se procura, dans la matinée, une quantité de fruits *assez considérable pour en charger deux canots ;* et que le surlendemain 10 (page 303), le commerce des fruits se soutint à terre *avec la même vivacité :* le 11 après-midi, il remit à la voile. La facilité avec laquelle il a obtenu des fruits pendant sa relâche de trois jours, ne semble pas annoncer la disette, ni même la rareté : et cependant la mort d'un des Naturels, tué par les Anglais à leur arrivée, ne dut pas engager ceux que la frayeur avoit fait se retirer dans l'intérieur de l'île, à revenir à la côte pour y échanger leurs fruits.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

D'où a donc pu provenir la disette pour les Anglais, et l'abondance pour les Français? On ne doit, sans doute, l'attribuer qu'à la différence des saisons : les premiers se sont trouvés à MADRE DE DIOS vers le milieu d'Avril, qui est le milieu de l'Automne, et les seconds, vers les deux tiers de Juin, époque où commence l'Hiver. On sait que le Cocotier fructifie deux ou trois fois l'année; et les Français auront rencontré une bonne veine.

Il faut que le hasard les ait également bien servis à l'égard du Fruit à pain; ils l'ont trouvé très-abondant, tandis que, comme on l'a vu, le capitaine COOK fait entendre qu'on ne peut s'en procurer qu'en petite quantité. Quant à la qualité de ce fruit; M. FORSTER, sans parler de l'abondance ou de la rareté, dit seulement que nulle part il n'en a mangé ni vu d'aussi gros et d'aussi délicieux qu'à SANTA-CHRISTINA [a]. Le capitaine CHANAL dit aussi que ces fruits, apprêtés et grillés par les Naturels, étoient un manger des plus agréables; mais que ceux qui étoient apportés à bord pour y être vendus, n'étant pas sans doute assez mûrs, on ne pouvoit réussir à leur donner le degré de cuisson convenable, et qu'on n'y trouvoit plus aucun goût [b].

[a] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 27.

[b] Nous devons à *Figueroa*, qui lui-même la doit à *Quiros*, la première description qu'on ait eue du fruit de l'Arbre à pain : il paroît que c'est à *Santa-Christina* que les Espagnols en virent et en mangèrent pour la première fois. « Les arbres, dit-il, qui se trouvoient aux environs de la Baie de *la Madre de Dios*, portent un fruit qui parvient à être gros à-peu-près comme la tête d'un enfant (et en a la forme, dit le capitaine *Cook*). Sa couleur est un vert clair, quand il est mûr, et plus foncé, quand il ne l'est pas. Sa surface présente un dessin en réseau, comme celle d'une pomme de pin (comme celle d'une truffe, dit *Cook*.) Sa forme n'est pas exactement ronde; elle est un peu oblongue, et moins grosse à la partie d'en bas qu'à celle d'en haut. La queue se prolonge jusque dans le milieu du fruit pour

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Les Bananes sont grosses, excellentes et communes.

Outre les trois fruits principaux dont j'ai parlé, la Banane, le Coco et le Fruit à pain, on trouve encore une sorte de Patate, une espèce de Pomme [a], du Gingembre, des Concombres

former le trognon et les zestes. Il n'a ni noyau, ni pépins; et à l'exception de la coque ou enveloppe, qui est mince, tout se mange : c'est une pâte de peu de saveur quand il est mûr, et qui en a moins encore quand il est vert. Les Espagnols mangèrent de ce fruit en quantité, et apprêté de toutes les manières : ils le trouvoient si délicieux, qu'ils l'appeloient du *Blanc-manger*. C'est un aliment sain et très-substantiel. Les feuilles de l'arbre sont grandes et profondément découpées comme celles du *papayer* (arbre de l'Amérique et des Indes orientales) ». (Voyez *Figueroa, Hechos* &c. p. 246, qui est la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.) *Cook* dit que ses feuilles, d'une figure ovale, et longues d'un pied et demi, sont profondément découpées comme celles du *figuier*. (Voyez *Cook's I.st Voyage, Hawkesworth's Compil.* Vol. II, page 80.) Si l'on considère la grandeur de la feuille, *Figueroa*, en la comparant à celle du *papayer*, la peint peut-être mieux que si on la compare à celle du *figuier*. On trouve une description de l'Arbre et du Fruit à pain, des divers usages auxquels on emploie le premier à *Taïti*, et de la manière dont on y fait cuire le second, dans le Journal de *Parkinson*, pag. 45.

[a] Le capitaine *Chanal* est le seul des Voyageurs qui fasse mention de cette espèce de *pomme* : il n'en a pas donné la description dans son Journal; mais d'après ce que j'ai appris verbalement de lui-même, il a mangé du fruit, et n'en a pas vu l'arbre. La pomme de *Santa-Christina* est de la grosseur d'une nèfle et de forme oblongue, d'une chair aqueuse, d'une saveur agréable, qui, l'une et l'autre, rappelleroient un peu celles de la *mangue* de l'Inde, si, comme ce fruit d'Asie, cette pomme étoit imprégnée d'un goût de térébenthine. Je ne présume pas que ce soit le *Avee* (prononcez en français *évî*) de l'île de *Taïti*, ou la pomme *Spondias* que M. *Forster* dit expressément ne pas se trouver à *Santa-Christina* : on pourroit cependant y apercevoir quelque affinité, si on la compare avec l'*Avee* décrite par *Sidney Parkinson*. « Ce fruit, dit-il, que je crois particulier aux îles de *la Société*, vient en bouquets composés de trois ou quatre pommes, dont chacune est de la grosseur de nos pommes moyennes, et de forme ovale; le cœur, ou le trognon, en est gros et fibreux. Ce fruit est sain et agréable; son goût approche beaucoup de celui de la mangue; et celui de la térébenthine s'y fait sentir fortement. Quand il est vert, on en fait d'excellentes tourtes. (Voyez *Parkinson's Journal*, p. 39.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

semblables à ceux qui viennent sans culture dans nos îles de l'AMÉRIQUE [a], le Cresson et le Pourpier en abondance et d'une excellente qualité; l'Igname, ainsi que quelques autres racines que le capitaine COOK se contente d'indiquer sans les spécifier. Il est aussi parlé dans la Relation de FIGUEROA [b], d'une Calebasse ou Citrouille, *Calabaça*, semblable, est-il dit, à celle de CASTILLE; elle se trouvoit sur la plage; et les Espagnols cueillirent entre les calebasses des fleurs agréables à la vue, mais inodores [c]. Ils pénétrèrent peu avant dans l'intérieur des

[a] Le Concombre d'Amérique (*Cucumis Anguria*, Linn.) diffère de celui de nos climats : il a les tiges anguleuses, longues de cinq à six pieds, et rudes au toucher; ses feuilles sont, comme celles de la coloquinte, laciniées ou palmées; aux fleurs femelles succèdent des fruits de la grosseur d'un petit œuf de poule, mais plus alongés, blanchâtres, et par-tout parsemés de petits poils ou piquans qui s'en détachent facilement en passant la main dessus. Ce fruit est bon à manger : on le confit au vinaigre comme les cornichons ou petits concombres de nos jardins. (Voyez le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Concombre*.)

[b] *Figueroa, Hechos* &c. page 246.

[c] On ne peut pas douter que la *Calebasse* dont il est question dans la Relation espagnole, et *qui vient sur la plage*, ne soit du genre des *courges*, et n'appartienne à la famille des *Cucurbitacées*, qui offre tant de variétés. On ne doit pas confondre cette *Calebasse*, de laquelle ni les Anglais ni les Français n'ont fait aucune mention, avec celle dont parle le chirurgien *Roblet*, et qui est employée par les Naturels de l'île, à faire divers ustensiles de ménage, des vases propres à transporter les liquides, &c. (*Voyez* ci-après, *Ustensiles*.) La première est la *Calebasse d'herbe* ou *de terre*, le fruit du *Calebassier rampant* : la seconde est le fruit du *Calebassier arbre*. (Voyez *le Dict. d'Hist. nat.* aux mots *Courge* et *Calebasse*). On sait que cet arbre, qui a la grandeur de nôtre pommier, est très-commun en Amérique; on le trouve aux Antilles, dans la Nouvelle-Espagne, à la Guiane, et à Saint-Domingue, sur les mornes et dans les plaines : il produit des fruits charnus, à écorce dure, lesquels, par leur grosseur et leur forme, approchent souvent de nos calebasses et de nos courges. Le *Calebassier arbre* fournit seul, par son fruit, la plus grande partie des petits meubles du ménage d'un Caraïbe et d'un Nègre dans les Colonies occidentales : les Nègres donnent le nom de *Couis* à ces ustensiles, seaux, pots, bouteilles, assiettes, verres, cuillers, &c. On en fait notamment des plats dans lesquels on ne

1791.
JUIN.
Iles de
MENDOÇA.

terres ; mais ceux qui s'éloignèrent le plus du rivage, assurèrent que tous les arbres qu'on pouvoit apercevoir avoient l'apparence d'Arbres à fruit.

On n'a aperçu ni Limons ni Oranges : on sait que QUIROS, et plus récemment COOK, ont vu de ces fruits sur la TIERRA AUSTRAL DEL ESPIRITU-SANTO ; mais on n'a pas connoissance qu'il en ait été trouvé sur d'autres îles entre les Tropiques. Le Navigateur qui parviendroit à enrichir ces terres de ces fruits si précieux pour des pays où l'usage en seroit salutaire, auroit bien mérité des hommes que la Nature y a relégués.

SANTA-CHRISTINA possède la Canne à sucre, dont ni les Espagnols ni les Anglais ne font mention ; mais ses habitans n'en connoissent pas le prix. Le suc en est assez doux ; elle a six ou sept pieds de hauteur et plus d'un pouce de diamètre ; elle est moins jaune que celle de nos îles à sucre, et les nœuds en sont plus rapprochés : elle ressemble plus à la Canne des îles DU

laisse pas que de faire chauffer de l'eau. Le *Goligo* ou *Coyemboue*, si utile aux Nègres et aux Sauvages, pour serrer et conserver proprement leur manger, n'est qu'une calebasse vidée, ayant une ouverture à pouvoir y passer la main ; on bouche exactement cette ouverture au moyen d'un morceau de *calebasse* taillé en calotte. Les Indiens ornent souvent ces ustensiles de diverses manières : les uns, tandis que le fruit est encore frais, enlèvent adroitement des portions de l'épiderme, et forment divers dessins, pleins et vides, dans le genre des meubles de *Bowll*, mais je ne dirai pas qu'ils en aient la beauté, quoiqu'ils aient bien pu en avoir fourni l'idée ; d'autres, quand le fruit est vidé et desséché, en polissent la surface extérieure, et l'émaillent agréablement avec du roucou, de l'indigo et d'autres belles couleurs apprêtées dans de la gomme d'acajou ; leurs dessins à la sauvage, quoique faits sans règle et sans compas, ne manquent pas de justesse : on voit de ces ouvrages dans les cabinets des curieux. On peut présumer que les ustensiles auxquels les Naturels de *Santa-Christina* emploient le fruit du *Calebassier*, ont beaucoup de ressemblance, pour les formes, et pour les usages auxquels ils sont destinés, à ceux qui, en Amérique, font partie du mobilier d'un petit ménage : par-tout, ceux qui s'en servent se plaisent à les orner de peintures ou de gravures.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

VENT qu'à celle de SAINT-DOMINGUE. Comme elle croît dans les bois, où elle ne reçoit les rayons du soleil qu'au travers de l'épais feuillage des grands arbres; on conçoit qu'elle doit être d'une qualité très-inférieure à celle des Cannes de nos Colonies occidentales; mais on peut présumer aussi, qu'avec une meilleure exposition, la culture parviendroit sans beaucoup de peine à en améliorer l'espèce.

Dans le nombre des fruits que produit l'île de SANTA-CHRISTINA, il en est deux dont les Historiens de MENDAÑA nous ont donné la description [a], et dont on ne trouve aucune indication dans les Journaux des Anglais. La première est une Châtaigne, contenue, comme celle d'EUROPE, dans un brout épineux; le volume de sa chair égale en grosseur celui de six châtaignes de CASTILLE, et elle en a le goût; sa forme est celle d'un cœur aplati. La seconde est une Noix de la grosseur de notre noix commune, et à peu-près de la même saveur: l'amande en est renfermée dans une écale ou coque ligneuse, très-dure et d'une seule pièce; mais elle n'est point divisée, comme celle de nos climats, en quatre lobes séparés par un zeste; elle se détache en entier de son écale quand celle-ci est brisée. Les Espagnols mangèrent de ces Noix en grande quantité, et en firent même une provision. Il est dit, dans la Relation de FIGUEROA, qu'ils découvrirent à la fin que cette Noix est un fruit huileux *(azeytosa)* [b]; et l'on n'entend pas quel est l'objet de cette observation; car il est tout naturel que des noix soient huileuses: peut-être l'Historien a-t-il voulu dire que ces Noix, gardées trop long-temps, prirent à la fin un

[a] *Figueroa, Hechos* &c., p. 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

[b] *Figueroa, Hechos* &c., *Ibid.* Il s'exprime ainsi: *Comieron y llevaron muchas, descubriendo al ultimo ser fruta azeytosa.*

goût de rance; ce qui seroit très-naturel encore. Quoi qu'il en soit, les Français n'ont aperçu ni Châtaigners ni Châtaignes; mais ils ont vu des Noyers en grand nombre, en ont mangé le fruit, et l'ont trouvé d'un excellent goût. Ils ne conseilleront cependant pas aux Voyageurs de les imiter; car ces noix très-appétissantes sont un fruit pernicieux; elles ont occasionné à tous ceux qui en avoient mangé, ou de grands vomissemens, ou de violentes coliques, suivies d'une forte purgation, accidens qui durent leur faire penser que ce fruit avoit une qualité vénéneuse: mais le chirurgien ROBLET, qui en avoit vu manger aux Naturels de l'île sans qu'ils en fussent incommodés, jugea qu'elles avoient seulement produit des indigestions qui avoient fait explosion diversement, selon la disposition et la qualité des estomacs; et pour les traiter, il n'employa que l'eau chaude et le thé. Les Espagnols ne nous disent point s'ils éprouvèrent quelque incommodité pour en avoir mangé sans modération.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Le Noyer de SANTA-CHRISTINA seroit-il le *Ratta (Inocarpus)* ou Noyer de TAÏTI de M. FORSTER, lequel, selon lui, se voit aussi en grande quantité dans la première de ces îles [a]? Je trouve une description abrégée de cet arbre et de son fruit, dans le Journal de SIDNEY PARKINSON, dessinateur de M. BANKS dans le premier Voyage du capitaine COOK. « Le noyer de TAÏTI, que PARKINSON désigne par les noms de *e-Hee* ou *e-Ratta*, dans la langue taïtienne, et en latin, *Aniotum-fagiferum*, est un grand et bel arbre qui porte des fruits ronds et plats, renfermés dans une enveloppe dure et épaisse: lorsqu'ils sont grillés et dépouillés de leur écorce, on les mange comme des châtaignes [b] ». Cette description du fruit du *Ratta* ne ressemble point à celle que FIGUEROA et le capitaine

[a] Ci-devant, page 88.

[b] *Parkinson's Journal*, &c., p. 39.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

CHANAL nous ont donnée de la Noix de SANTA-CHRISTINA ; elle rappelleroit plutôt celle de la Châtaigne de cette même île dont parlent les Espagnols, et que ni les Anglais ni les Français n'ont aperçue. A quelque espèce qu'appartienne l'arbre qui porte cette noix, on doit croire que, dans la saison où le capitaine COOK a touché à MADRE DE DIOS, elle n'étoit pas parvenue à l'état de maturité, et que les Anglais, qui n'en mangèrent pas, n'en ont pu connoître la qualité nuisible ; car on doit être certain que, s'ils l'eussent éprouvée, ils n'auroient pas manqué de prévenir les Marins contre le danger de ce fruit : peut-être aussi en ont-ils mangé impunément, comme en mangent les Naturels ; mais, dans ce cas, on doit s'étonner que ni le capitaine COOK, ni M. FORSTER, n'en aient fait aucune mention : un fruit qui est abondant, et qui offre un aliment, attire toujours l'attention du Navigateur ; et tout mérite celle du Philosophe et du Naturaliste, dans un pays nouvellement découvert.

On lit dans la Relation donnée par FIGUEROA, que MENDAÑA avoit fait semer du maïs dans l'île de SANTA-CHRISTINA, en présence des Naturels [a] : mais, sans doute, ceux-ci n'ont pas cherché à multiplier ce grain dont ils n'ont pas connu l'utilité ; car il ne paroît pas que les Voyageurs modernes aient retrouvé aucune trace de cette culture. Au reste, la Nature prodigue a dispensé si libéralement les subsistances à l'habitant des îles du GRAND-OCÉAN, qu'en général il est très-insouciant sur les moyens de les multiplier. Nous avons vu que le capitaine COOK étoit parvenu, à force de soins, à transporter dans quelques-unes des îles situées entre les Tropiques, des Vaches, des Brebis, des Chèvres, des Jumens

[a] *Figueroa, Hechos* &c., pag. 247.

même,

même, ainsi que des mâles de ces différentes espèces en nombre proportionné ; et nous savons que les Voyageurs qui, depuis, ont visité les mêmes îles où Cook avoit déposé ces diverses souches, ont fait de vaines recherches pour découvrir ce qu'elles étoient devenues. Il paroît, ou que ces animaux d'Europe n'ont pu s'acclimater entre les Tropiques, soit par la différence seule du climat, soit par le défaut de fourrages ou de grains qui leur fussent convenables ; ou, ce qui est plus probable, que les Naturels imprévoyans les ont exterminés, peut-être pour en avoir la peau et les os : mais, quelle qu'en soit la cause, il est certain qu'on n'a pas retrouvé un seul individu d'aucune des espèces. Je suis loin cependant de regarder cette perte comme un malheur pour les Naturels des îles : un sol fertile leur offre spontanément une nourriture plus saine, plus appropriée au climat et à leur genre de vie, que celle qui se tire du règne animal. J'aime à croire qu'en transportant, à grands frais, des animaux vivans d'un Hémisphère dans l'autre, les Européens ont eu pour premier objet, d'améliorer le sort de cette portion du genre humain qu'ils ont trouvée disséminée sur de petites îles au milieu du Grand-Océan ; et cette sollicitude prévoyante honore leur philanthropie : mais, sans vouloir atténuer le mérite de leur générosité, on peut penser aussi que leur intérêt personnel, qui n'a pas dû être oublié, leur a conseillé de se ménager, par l'introduction des animaux nécessaires à leur propre subsistance, des ressources assurées pour l'avenir, dans ces Terres éloignées où peuvent aborder leurs Vaisseaux quand ils traversent la vaste Mer qui sépare l'Amérique de l'Asie ; et, à examiner la question philosophiquement, il n'est peut-être pas malheureux pour les habitans des îles, que les Européens ne soient pas invités, par trop de facilités, à leur faire des visites trop fréquentes.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Si l'on peut être surpris que le maïs des Espagnols n'ait laissé aucun rejeton dans l'île de SANTA-CHRISTINA, on doit l'être plus encore de ne voir, ni dans les mains de ses habitans, ni dans leurs habitations, aucune des marchandises d'EUROPE que le capitaine COOK y a laissées, en 1774, en échange des provisions qu'il en avoit reçues : il parut même, quand on leur présenta un miroir, qu'ils en voyoient pour la première fois : on est assuré qu'ils ignoroient absolument quel usage on peut faire d'un couteau : et, si les Français n'eussent pas eu connoissance des voyages de leurs devanciers, ils auroient pu croire qu'ils étoient les premiers Navigateurs qui eussent abordé à ces îles. Cependant, les Naturels qui habitent les environs de la Baie de LA MADRE DE DIOS, se rappeloient très-bien la visite des Anglais ; et le nom du capitaine COOK étoit resté gravé dans leur mémoire ; mais c'est tout ce qui restoit de cette seconde visite des Européens. On n'est pas étonné qu'ils aient perdu tout souvenir de celle des Espagnols ; deux siècles se sont écoulés depuis cette époque ; et, pour des Insulaires du GRAND-OCÉAN, deux siècles sont ce qu'est pour nous la durée des siècles : mais comment se fait-il que, dans le court espace de dix-sept années, l'usage des miroirs et celui des couteaux soient absolument oubliés ? comment se fait-il que miroirs, couteaux, haches, clous, grains de verre, &c., tout soit détruit, ou ait disparu ? On ne sait quelle conjecture former sur cette étonnante disparition. Les Insulaires sont, en général, trop avides de nos marchandises qu'ils cherchent à se procurer même par le vol, quelquefois aux dépens et toujours au risque de leur vie ; ils paroissent y attacher un trop grand prix, pour qu'on puisse supposer que ceux de SANTA-CHRISTINA aient cédé celles qu'ils avoient reçues des Anglais, aux Peuplades des îles voisines avec lesquelles ils peuvent communiquer : et les auroient-ils

cédées en totalité, de manière qu'il n'en fût pas resté entre leurs mains un seul échantillon? Seroit-ce simplement un effet de leur incurie, de leur négligence, de leur légèreté, qui laissent tout se détruire et font qu'ils oublient tout? Mais cet effet eût été bien prompt, et seroit bien général. Attendons que d'autres Voyageurs nous aient procuré de nouvelles lumières qui puissent nous guider pour éclaircir un fait qui, jusqu'à présent, paroît inexplicable.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Il me reste à faire connoître les animaux qui se trouvent à SANTA-CHRISTINA. Le Cochon est le seul quadrupède : je ne parle pas du Rat qui, au grand détriment des habitans, est excessivement multiplié dans l'île. L'espèce du Cochon est petite, mais la chair en est délicate et a très-bon goût. Pour donner une idée de sa petitesse, le capitaine COOK dit [a] qu'un seul repas de son Équipage, composé de cent deux hommes, non compris dix Officiers, en consommoit quarante ou cinquante, et qu'à peine ce nombre suffisoit. Il paroît cependant que la grosseur de cet animal varie; car GEORGE FORSTER observe qu'on obtenoit de *gros cochons* en échange de ces pièces d'étoffes de mûrier, couvertes de plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de TONGA-TABOO [b] : mais la grosseur est relative; et cette observation ne pourroit fixer notre idée, si le capitaine CHANAL ne nous apprenoit que le poids de ces animaux est entre huit et douze livres : il assure aussi que, nulle part, il n'a mangé des cochons de lait aussi bons que ceux de LA MADRE DE DIOS; et l'on seroit tenté de croire que c'étoit avec de ces animaux arrachés à la mamelle, que le capitaine COOK nourrissoit son Équipage. Quoique les Français n'aient pu se procurer qu'une

[a] *Cook's 2.d Voyage*, Vol. I, page 303.

[b] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 23.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

petite quantité de cochons, l'Espèce néanmoins en a paru assez multipliée; on les voyoit en grand nombre dans toutes les cases, mais les habitans se refusoient à les vendre. Les Anglais cependant en avoient obtenu assez facilement, et en assez grande quantité. La répugnance que les Naturels montroient à céder des cochons aux Français, pourroit faire croire que le grand nombre qu'ils en accordèrent aux Anglais, leur avoit fait éprouver, durant quelques années, une sorte de disette en ce genre; et qu'instruits par l'expérience, ils avoient appris à être plus prévoyans : le cochon est un animal qui s'accommode de leur incurie; on sait qu'il n'est point exigeant, et qu'il ne faut que le laisser vivre, pour le voir multiplier, croître et s'engraisser.

Il n'en est pas ainsi des Volailles; la basse-cour exige de la peine et des soins : aussi les poules ne sont-elles pas communes; on peut même dire qu'elles sont rares [a]; et l'on croiroit que les habitans n'en élèvent que pour avoir la dépouille des coqs, dont les grandes plumes de la queue, assorties pour former des panaches, sont employées à ombrager les coiffures. Les poules et les coqs sont les seuls animaux apprivoisés qu'on ait vus dans les habitations. On ne sera pas surpris qu'un peuple insouciant, dont les fruits sont la principale nourriture à laquelle une pêche facile ajoute, pendant une grande partie de l'année, le produit abondant d'une côte poissonneuse, ne puisse pas se déterminer à prendre des soins particuliers pour faire multiplier les Volailles qui pour lui ne sont pas un besoin.

Les bois sont peuplés d'un grand nombre de petits oiseaux divers dont le plumage récrée la vue, en même temps que

[a] Le capitaine *Chanal* dit que les Volailles sont de la grosseur des nôtres, et *G. Forster* (Volume II, page 26), qu'elles sont de la grosse espèce.

1791.
JUIN.
Iles de MENDOÇA.

leur ramage charme l'oreille. La chasse eût pu mettre à portée de connoître à quelles Classes ils appartiennent ; mais la crainte d'alarmer, par l'explosion des armes à feu, les bons habitans de la Baie de LA MADRE DE DIOS, a sauvé la vie à plusieurs de ces chantres des bois, dont les pacifiques propriétaires de l'île ne cherchent point à troubler les concerts. G. FORSTER croit que ces oiseaux sont des mêmes Espèces que ceux qui se trouvent à TAÏTI, mais qu'ils sont moins nombreux, et que les espèces sont moins variées [a].

Les oiseaux de mer qui fréquentent la Baie sont la Frégate, le Paille-en-queue [b], des Fous, différentes espèces de Goilettes et des Hirondelles de mer. Le capitaine MARCHAND tua un Héron de petite espèce, qu'il vit perché sur le rocher de la pointe méridionale de la Baie.

La mer fournit d'excellens poissons de roche ; les Naturels en approvisionnèrent le SOLIDE en abondance et de toutes les

[a] *G. Forster's Voyage*, Vol. II, page 26.

[b] Les Traducteurs des Voyages anglais donnent à cet oiseau le nom d'*Oiseau du Tropique* ou *des Tropiques*, parce que l'oiseau palmipède que les Français nomment *Paille-en-queue*, *Paille-en-cu* ou *Fétu-en-cu*, est nommé en anglais *Tropic-Bird*; et le nom d'*Oiseau des Tropiques* peut, en effet, lui convenir, puisqu'il ne se rencontre que dans la partie de l'Océan qui est comprise entre ces deux parallèles sur toute la circonférence de la zone torride : mais il n'est pas le seul oiseau que l'on rencontre entre les Tropiques ; et il paroît préférable de lui conserver le nom significatif et caractéristique de *Paille-en-queue* qui lui fut imposé, parce qu'il se fait remarquer par deux plumes de sa queue qui sont roides et très-longues, et le distinguent de tous les autres oiseaux qui fréquentent les mêmes Mers. En employant le nom d'*Oiseau des Tropiques*, on introduit sans utilité une nouvelle dénomination qui peut induire les Navigateurs en erreur, et leur faire croire que ce sont deux oiseaux différens. C'est ce même oiseau que les Relations hollandaises désignent par le nom de *Pyl-Staart*, composé de *Pyl*, flèche, et de *Staart*, queue, que les Traducteurs français ont traduit par *Canard sauvage*.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

qualités : la Bonite y est très-commune. Suivant le rapport du capitaine CHANAL, la Baie est souvent fréquentée par les Marsouins et par les Requins : le chirurgien ROBLET, au contraire, ne croit pas que ce dernier poisson s'y montre jamais ; et il fonde son opinion sur ce que les Naturels, hommes et femmes, qui passent des journées entières dans l'eau, et sans défense, seroient sans cesse exposés à en être dévorés. Mais il paroît qu'en général ce danger effraie peu les Insulaires du GRAND-OCÉAN ; souvent on voit dans les Baies des îles SANDWICH, les hommes nager pêle-mêle avec ces animaux voraces, sans que ce redoutable voisinage leur cause la plus légère inquiétude. » J'ai vu, dit le capitaine PORTLOCK [a], nager autour du Vaisseau cent Insulaires à-la-fois, hommes ou femmes, et parmi eux nageoient aussi cinq ou six requins des plus gros, auxquels ils n'avoient seulement pas l'air de faire attention : et quoique les Requins se jetassent avidement sur les appâts que nos lignes leur présentoient, ils ne tentèrent jamais d'attaquer aucun des nageurs. Cette sécurité de la part des Insulaires ne peut être fondée que sur l'expérience qu'ils ont que, si ce monstre, toujours prêt à dévorer, osoit les attaquer, ils ont la force ou l'adresse nécessaire pour le faire repentir de sa témérité ». On peut ajouter à cette remarque de PORTLOCK, que l'Américain et le Nègre osent combattre le Requin corps à corps, et toujours avec avantage. Ils savent que la puissance destructive de l'animal est limitée par la position de sa gueule, laquelle placée au-dessous de sa tête, à la distance d'un pied de l'extrémité du museau, ne lui permet de saisir sa proie qu'en se tournant de côté ; et pour rendre impuissans ses moyens d'attaque, aussitôt qu'ils le découvrent à travers le

[a] *Portlock's Voyage round the World*, &c., page 300.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

cristal des eaux, ils plongent au-dessous de lui, et en se relevant, ils lui portent sous le ventre des coups de couteau qui lui donnent la mort avant qu'il ait pu se mettre en état de se défendre. C'est ainsi que l'audace et l'adresse réunies triomphent de la force et de la férocité. Si la Nature eût placé dans le Requin la gueule comme dans la plupart des poissons, ce monstre eût dépeuplé les mers [a].

Le peu de séjour que les Français ont fait dans la Baie de LA MADRE DE DIOS n'a guère permis d'étudier le climat; mais le capitaine CHANAL observe que l'air sain et robuste des Naturels ne laisse aucun doute sur sa salubrité. GEORGE FORSTER se plaint, à plusieurs reprises, dans le cours de sa Relation, d'avoir été très-incommodé de l'excessive chaleur qu'il éprouva pendant la relâche de trois jours que les Anglais y firent dans le mois d'Avril, c'est-à-dire, dans le milieu de l'Automne. Le Capitaine français, qui y séjourna pendant huit jours dans le mois de Juin, époque à laquelle commence l'Hiver, nous dit qu'on n'éprouvoit pas cette pesanteur, cet affaissement qui est l'effet ordinaire d'une grande chaleur : cependant le thermomètre de *Réaumur*, qui ne s'y est jamais tenu, dans le jour, au-dessous de 24 degrés, souvent s'y est élevé jusqu'à 27; et l'on voit dans le Journal des observations météorologiques faites pendant le Voyage de COOK, que, durant son séjour à MADRE DE DIOS, le thermomètre de *Fahrenheit* ne s'est pas élevé, à midi, au-dessus de 85 degrés [b], qui ne répondent qu'à environ 23 degrés et demi de celui de *Réaumur* : les Anglais ont donc éprouvé une moindre chaleur que les Français; et cependant les premiers l'ont trouvée insupportable, et les seconds ne paroissent pas s'en plaindre : mais il faut observer

[a] Voyez le *Dict. d'Hist. Nat.* au mot *Requin*.

[b] Voyez *Astron. Observ., &c., By W. Wales*, page 354.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

que M. FORSTER, né sous le ciel de la GERMANIE, et le docteur SPARRMAN sous celui de la SCANDINAVIE, affoiblis d'ailleurs l'un et l'autre par le mauvais état de leur santé qui, cependant, n'a jamais pu ralentir leur zèle et leur courage, ni les empêcher de gravir les montagnes pour enrichir la Botanique, ont dû être plus sensibles à la chaleur et en être plus fatigués que nos Voyageurs, accoutumés au climat chaud des côtes méridionales de la FRANCE, et jouissant de la santé la plus parfaite.

Quoique les observations météorologiques faites par les anciens Navigateurs ne méritent pas une confiance égale à celle qu'on accorde aux observations des Voyageurs modernes, je crois devoir rapporter celles que QUIROS, très-bon Observateur pour son temps, avoit faites sur le climat de SANTA-CHRISTINA, telles que FIGUEROA nous les a transmises. Je traduis littéralement l'Historien espagnol [a]. « Le tempérament, la santé, la force et la corpulence de ce peuple annoncent la bonté du climat dans lequel il vit. On y supportoit d'être vêtu le jour comme la nuit, et le soleil y incommodoit peu. Il y tomba quelquefois de l'eau, mais on n'y eut pas de grandes pluies. On n'aperçut jamais ni rosée [b], ni serein, et l'air étoit très-sec ; de sorte que

[a] *Figueroa*, page 246, la quatrième après une autre qui porte le même chiffre.

[b] M. *Al. Dalrymple* qui a rédigé une Relation du Voyage de *Mendaña* d'après la lettre de *Quiros* à *Morga*, et les Extraits de *Coréal*, de *Thévenot* et de *Pingré*, dit : *They never perceived ligthtning or dew* (ils n'aperçurent jamais ni éclairs ni rosée) ; et il rapporte dans une Note le Texte espagnol ainsi : *Nunca se sentio raio :* le mot espagnol *raio* (ou mieux *rayo*) signifie, en effet, tonnerre (plutôt qu'éclair) ; mais je pense qu'il y a une faute d'impression dans l'original que M. *Dalrymple* a traduit : dans l'Édition de *Figueroa* de 1613 *(en Madrid, en la Imprenta real)* que j'ai sous les yeux, on lit : *Nunca se sentio rocio ni sereno* (on ne sentit jamais ni rosée ni serein) ; la faute est dans le mot *raio*, tonnerre, au lieu de *rocio*, rosée. Il me semble que la dernière version est plus concordante avec ce qui est dit ensuite des

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

des hardes mouillées qu'on laissoit sur la terre pendant la nuit, le matin on les trouvoit sèches, sans qu'il fût nécessaire de les étendre. Mais on n'a pas pu savoir si cette température et cet état du ciel sont les mêmes toute l'année ».

Nous ne devons pas oublier que les Espagnols se trouvoient à SANTA-CHRISTINA au commencement d'Août, qui est le dernier mois de l'Hiver dans l'Hémisphère austral; et ce que dit QUIROS de la température de l'air et de la sécheresse du pays, ne contredit pas ce que les Anglais et les Français, qui ne s'y sont pas trouvés dans la même saison, ont observé de sa chaleur et de son humidité : on pourroit seulement en conclure que la température, d'une saison à l'autre, y est sujette à de grandes variations.

JE TERMINERAI cette description de l'île de SANTA-CHRISTINA, par le résultat des observations qui ont été faites, en 1774 par les Anglais, et en 1791 par les Français, pour déterminer la déclinaison de l'aiguille aimantée dans cette île et dans ses environs.

En 1774, six observations d'azimut du soleil, faites, le 9 Avril, dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, par W. WALES, Astronome de la RÉSOLUTION, n'avoient donné que 1 degré 28 minutes de déclinaison Nord-Est [a]; mais, le 6 du même mois, par six observations du même genre, faites sur le parallèle de la Baie, et sous un méridien qui ne diffère du sien que de quelques minutes, on avoit eu 5 degrés 33 minutes trois quarts; et le 12 suivant, dans une position à-peu-près semblable, on eut 4 degrés 22 minutes un quart. M. WALES conclut, avec fondement, de la comparaison des résultats des

de la grande sécheresse du climat. (Voyez *Al. Dalrymple's Histor. Collec.*, &c., Vol. I, page 68.)

[a] Voyez *Astron. Observ.*, &c. *By W. Wales*, page 376.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

observations faites hors de la Baie, avec le résultat de celles qu'il avoit faites dans la Baie même, que le dernier étoit beaucoup trop foible. «Je ne sais, dit-il, à quelle cause cette différence en moins doit être attribuée, si ce n'est à ce que, gêné pour l'observation, par des palmiers qui offusquoient la poupe du Vaisseau, et me déroboient la vue du soleil, je fus obligé de porter l'instrument vers le côté de bâbord du bâtiment.»

Les observations faites, en 1791, par le capitaine Marchand, dans la Baie même, prouvent que le doute de M. Wales sur l'exactitude du résultat qu'il avoit obtenu des siennes, à la même place, étoit bien fondé : huit observations azimutales, faites le 18 Juin, ont donné par un milieu, 3 degrés 18 minutes et demie de déclinaison : huit autres, faites le jour suivant, donnent 3 degrés 9 minutes 3 quarts ; et par un milieu entre les deux résultats moyens, on a 3 degrés 14 minutes 1 huitième, pour la déclinaison Nord-Est de l'aiguille, dans la Baie de la Madre de Dios [a]. Deux jours après, elle fut observée à la mer, à environ treize lieues de distance dans l'Ouest-Nord-Ouest de la Baie, et elle y fut trouvée de 4 degrés 32 minutes.

On voit que cette détermination hors de la Baie diffère bien peu du dernier résultat de M. Wales dans la même position ; et l'on peut en conclure que, dans l'espace de dix-sept années, la déclinaison de l'aiguille n'a pas éprouvé une variation sensible dans ce parage. La dernière observation confirme également que le résultat de celles que M. Wales avoit faites dans la Baie, étoit trop foible, ainsi que cet Astronome l'avoit lui-même présumé.

[a] On a cherché à la déterminer aussi par l'observation de l'Amplitude occase. On l'a trouvée, par cette voie, le 18, de 4° 15′, et le 19, de 2° 49′ : le milieu seroit de 3° 32′. Le résultat des Observations azimutales mérite, sans doute, la préférence ; mais si l'on vouloit prendre un milieu entre toutes, on trouveroit 3° 23′ de déclinaison Nord-Est.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

APRÈS avoir considéré les îles qui composent le Groupe des MENDOÇA, sous des points de vue généraux, tels que pouvoient nous les offrir des Voyageurs qui n'ont pas pris terre ; après nous être arrêtés avec eux à SANTA-CHRISTINA dont j'ai décrit la Baie et ses environs, les habitations, la qualité du sol, les productions de la terre, les animaux qu'elle nourrit et ceux dont la mer entretient l'existence ; il me reste à peindre les hommes qui habitent cette île, à les faire connoître sous les divers rapports qui doivent intéresser le Philosophe, et qu'une observation rapide a pu distinguer et saisir.

Les habitans de l'île SANTA-CHRISTINA ne paroissent point avoir dégénéré depuis la première visite qui leur fut faite, en 1595, par les Européens. QUIROS, dans un Mémoire qu'à son retour de l'Expédition de MENDAÑA, il présenta au Vice-roi du PÉROU, assure que les îles LAS MARQUESAS DE MENDOÇA sont habitées par des hommes d'un caractère si bon, qu'aucun des peuples que, jusqu'alors, on avoit découverts, ne leur peut être comparé [a]. Les Relations du Voyage de MENDAÑA ne sont entrées dans aucun détail particulier sur les Naturels de SANTA-CHRISTINA ; elles rapportent, en général, qu'ils parurent moins blancs que ceux de LA MADALENA, et que d'ailleurs ils ressemblent à ceux-ci, non-seulement par le physique, mais encore par le langage, par les armes, par les pirogues, &c. Le capitaine COOK et MM. FORSTER nous les ont représentés comme la plus belle race d'hommes qu'ils aient vue sur toutes les îles du GRAND-OCÉAN : le capitaine CHANAL et le chirurgien ROBLET assurent que les Navigateurs anglais ne les ont pas flattés, et ajoutent qu'ils surpassent toutes les

[a] Ce Mémoire de *Quiros* se trouve dans l'Ouvrage de *Figueroa*, intitulé *Hechos de D. Garcia Hurtado de Mendoça, &c.* page 287, à la suite d'un autre Voyage de *Mendaña*, postérieur à celui où il découvrit *las Marquesas*.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

autres Nations par les belles proportions de leur corps et la régularité de leurs traits. Si les Voyageurs n'ont pas exagéré l'admiration dont ils ont été saisis à la vue des Mendoçains (et l'expression en est trop générale et trop uniforme pour qu'on puisse se refuser d'y croire), on jugera avec eux, que la Sculpture pourroit prendre ses modèles à SANTA-CHRISTINA: elle y trouveroit HERCULE, ANTINOÜS et GANIMÈDE.

Tous sont grands, forts et extrêmement agiles. Leur taille est rarement au-dessous de cinq pieds quatre pouces; et celle de cinq pieds huit pouces est commune. Ils ont la poitrine et les épaules larges, les cuisses pleines et musculeuses, la jambe bien faite, le pied développé par l'usage de marcher sans chaussure; et, sans avoir trop d'embonpoint, on n'en voit aucun de maigre: ils sont bruyans, et leur voix est forte et sonore. Le chirurgien ROBLET dit qu'il n'a vu qu'un seul homme contrefait; il avoit les jambes extrêmement grêles; les pieds courbés et retournés en dedans. G. FORSTER n'en avoit rencontré aucun de mal conformé, aucun même qui ne fût bien proportionné [a].

Leur couleur, suivant que l'a observé le capitaine CHANAL, est un brun-clair, plus ou moins foncé: il en a remarqué dont la couleur se rapproche de celle des Indiens Malabares; mais plusieurs diffèrent à peine des Européens de la classe du peuple; et seulement leur peau est un peu tannée. Leurs cheveux présentent les mêmes variétés que ceux de nos climats; on en voit de blonds, de châtains, de noirs, de longs, de frisés; quelques-uns sont très-lisses; d'autres très-rudes; mais on n'en a point vu de rouges [b], ni de laineux. Ils ont les traits réguliers,

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, p. 25.

[b] « La couleur de leurs cheveux, dit le capitaine *Cook*, varie comme parmi les Européens; mais je n'en ai vu aucun de rouge *[red]* »; *Mendaña* en avoit vu à l'île de *la Madalena*, de blonds, et en grand nombre. (*Ci-dev.* pag. 69.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

de beaux yeux, grands et noirs, et de belles dents. La plupart ont le nez aplati; les nez aquilins ne sont cependant pas rares parmi eux: quelques-uns ont les lèvres un peu proéminentes: leur physionomie est franche et ouverte. Le même Observateur n'a pas aperçu de différences assez sensibles entre les divers individus, pour penser qu'il existe des Espèces originairement différentes; il est plus porté à croire qu'ils sont tous d'une seule et même Race dont l'origine lui semble devoir être la même que celle de tous les Insulaires du GRAND-OCÉAN.

Le rapport du chirurgien ROBLET diffère du premier sur quelques points. «La plupart, dit-il, ont le nez aquilin, et quelques-uns seulement écrasé: les cheveux des uns sont longs et lisses; les autres les ont courts et frisés; mais aucun n'a les lèvres grosses. Quoique la nourriture, le vêtement, les occupations, et le genre de vie de tous paroissent être les mêmes; cependant la couleur de leur peau offre plusieurs nuances, dont les extrêmes sont le cuivre rouge ou un blanc jaunâtre, et le noir clair, ou cette couleur basanée des Maures de la côte de BARBARIE». Ces différences physiques dans les Individus lui semblent indiquer des différences dans l'Espèce. Une seconde observation qui pourroit appuyer l'opinion de la diversité des Races, c'est que, pour désigner un même objet, ils ont plusieurs noms différens qui semblent ne pas appartenir à une même langue. Quand on connoît la douceur et le caractère hospitalier des Mendoçains, on n'a pas de peine à se persuader que, si la tempête, si des hasards de mer ont jeté des Étrangers sur leurs côtes, ils les auront accueillis avec amitié, et les auront incorporés dans la Nation primitive avec laquelle ils se trouvent aujourd'hui confondus.

Les Mendoçains sont, en général, absolument nus; car on ne peut pas appeler vêtement un morceau d'étoffe dont l'écorce d'arbre fournit la matière, lequel, après avoir fait, comme une

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

ceinture, un tour sur les reins, vient retomber par-devant entre les cuisses : le climat n'exige pas plus de vêtement ; et l'intention d'une draperie leur paroît suffire pour satisfaire la pudeur.

Mais si leur corps n'est pas vêtu, du moins ils ne négligent pas de l'orner de ces dessins connus sous le nom de *tatouage*. L'opération de *tatouer* [a] paroît appartenir à des *tatoueurs* en titre ; ils la font très-adroitement, en se servant d'un petit morceau d'écaille de tortue, semblable, pour la forme, à une portion de lame de scie présentant cinq ou six dents droites et aiguës, laquelle est enchâssée dans un morceau de bois de sept ou huit pouces de long [b]. Le tatoueur, après avoir enduit les dents de l'outil d'une peinture noire, qui ne paroît être autre chose que de la poussière de charbon délayée dans de l'eau, tient le manche d'une main, applique l'outil à la peau, et frappe dessus, à petits coups, avec une baguette de casuarina, jusqu'à ce que les pointes des dents ayent pénétré jusqu'au vif : l'opération occasionne une légère inflammation et une enflure peu douloureuse, qui cependant ne cesse qu'après quelques jours. Par le moyen de ces piqûres, ils se dessinent, sur le visage et sur toutes les parties du corps, des figures indélébiles, dont les unes sont des cercles parfaitement tracés, d'autres des portions de cercle, d'autres des lignes spirales, des figures carrées ou ovales, des échiquiers, d'autres enfin des lignes inclinées et croisées diversement, et des linéamens variés qui, sur de certaines parties, comme sur le front, représentent des espèces d'hyéroglyphes ou des caractères de l'écriture chinoise. Tous ces dessins sont distribués avec la plus grande régularité ; ceux d'une joue, d'un bras, d'une jambe, correspondent exactement

[a] Observations de *Roblet*.

[b] L'instrument à tatouer peut être comparé, dans cet état, à un de ces outils de tour que l'on nomme *Peigne*, celui qui sert pour faire l'écrou d'une vis.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

à ceux de l'autre : et cette bigarrure, toute extraordinaire qu'elle est, présente un ensemble qui n'est pas désagréable à l'œil, parce que la symétrie ne peut jamais manquer son effet [a].

Les figures tracées sur le visage donnent à la peau des hommes une teinte obscure et rembrunie ; mais le teint des femmes, dont le visage n'est point tatoué, celui des jeunes gens, qui n'ont que quelques piqûres, celui des enfans, qui n'en ont pas du tout, sont aussi blancs, au rapport du capitaine COOK, que celui de quelques Européens : et l'on a vu qu'à cet égard, l'observation des Français ne diffère pas de celle du Navigateur anglais. Le chirurgien ROBLET a cru pouvoir conclure de ses observations particulières, que, chez les hommes, la quantité du tatouage, qui diffère sensiblement d'un individu à un autre, est en raison de l'âge, du courage, de la dignité ou de la naissance (si l'on peut croire qu'ils connoissent des distinctions de ce dernier genre) ; et que peut-être toutes ces considérations se réunissent et se combinent, pour déterminer le plus ou le moins de figures qui doivent être disséminées sur les différentes parties du corps. Le capitaine CHANAL pense que le plus ou le moins de marques n'a de rapports qu'avec l'âge : les vieillards en sont tout couverts.

[a] On auroit tort de croire que le tatouage soit particulier aux Nations à demi-sauvages ; on le voit pratiqué par les Européens policés : de tout temps, les matelots de la Méditerranée, Catalans, Français, Italiens, Maltais, ont connu cet usage, et le moyen de dessiner sur leur peau, des figures indélébiles de Crucifix, de Madone, &c. ou d'y écrire leur propre nom ou celui de leur maîtresse. Mais leur procédé diffère de celui des Insulaires du *Grand-Océan*. Le dessin se fait en piquant la peau, près à près, jusqu'au vif, avec une aiguille : la partie dessinée est, sur-le-champ, couverte de poudre à canon, réduite en poudre impalpable ; on y met le feu ; et l'explosion, qui fait pénétrer dans la peau et de la fumée et des particules de poudre, y laisse incrusté le dessin qui s'y montre sous une couleur bleue que rien ne peut jamais effacer.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Ce dernier observateur regarde le tatouage comme l'orneme ou le correctif de la nudité. « Quelque ridicules, dit-il, q puissent paroître aux yeux d'un Européen, des hommes ai chamarrés, j'ai trouvé que ces diverses figures imprimées sur peau leur donnent un air de fierté guerrière ; et il me semb que, s'ils ne se chamarroient pas également le visage, cet parure siéroit assez bien à des hommes qui vont nuds ».

Les femmes, à l'exception du visage, ne sont pas absolume exemptes du tatouage ; mais on seroit tenté de croire qu'ell n'en font usage que, comme nous avons vu en France, dan un temps dont le souvenir n'est pas encore effacé, les femm les plus occupées de plaire, appliquer sur différentes parti de leur visage, des mouches dont la couleur, contrastant ave la blancheur de leur teint, devoit nécessairement arrêter le regards ; et l'on veut être regardée : les Mendoçaines n'ont d marque de tatouage que sur le dessus de la main et sur celu du pied ; et chez elles, ces extrémités sont remarquables pou la délicatesse et l'agrément des formes. Quelques légères ligne transversales sont aussi tracées sur leurs lèvres ; et quelques-une ont les bras parsemés de petites marques en forme d'étoiles.

On a vu que les Mendoçains ne portent, en général, aucu vêtement : une seule fois, le capitaine COOK eut, à terre, l visite d'un Chef en habit de cérémonie ; mais les Français n'on pas eu cet honneur. Il étoit affublé d'un manteau d'écorce de Mûrier (le *Morus papyrifera*) ; un diadème ceignoit sa tête un grand hausse-col, fait en fraise, et garni de petits grains rouges, pendoit à son cou ; et de grandes plaques de bois peintes en blanc, ornoient ses oreilles [a]. Mais il ne paroît pas que ces ornemens soient affectés exclusivement aux Chefs : tous

[a] COOK a donné la description détaillée et le dessin gravé de cet habillement. *Voyez* son 2.d Voyage, tom. I, page 310 de l'original.

les

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

les individus, indistinctement, ornent leur tête et leur corps, selon leur goût et leur fantaisie.

Suivant ce qu'a observé le chirurgien ROBLET, leurs coiffures et leurs ornemens sont très-variés; mais on n'a pas pu démêler si ces variétés ont des rapports avec la dignité ou l'âge, et tiennent lieu de distinctions. Les uns ont le sommet de la tête rasé, d'autres les tempes seulement; les uns portent les cheveux lisses, les autres crêpés; mais aucun ne paroît les avoir dans leur longueur naturelle : l'usage le plus commun est de les rassembler sur les pariétaux, et d'en former deux espèces de cornes. Ceux qui portent leur barbe dans sa longueur, et c'est le plus grand nombre, l'arrangent de différentes manières : le plus souvent, ils la partagent en deux touffes; ils rasent ou épilent la portion qui appartient au menton, et laissent croître le reste de chaque côté : plusieurs aussi la laissent croître partout dans son entier, et la séparent par mèches, dont ils forment des tresses, ou auxquelles ils attachent des dents de poissons, quelquefois des dents d'hommes, de petits morceaux d'os, des coquillages, et les grains de verre coloré qu'ils reçoivent des Européens : quelques-uns ne laissent croître que la partie du milieu; d'autres enfin s'en débarrassent en totalité. Souvent ils ornent leur tête d'un diadème ou demi-cercle, surmonté de plumes de queue de coq, ou de celles du paille-en-queue; et ces plumes, debout et flottantes, forment un beau panache; d'autres fois ils portent une espèce de visière de casque, recouverte d'une étoffe blanche, sur laquelle sont tracées en noir diverses figures [a] : quelques-uns portent un diadème [b] ou bandeau en tresse, fait avec les fibres du

[a] Observations de *Roblet*.

[b] Un de ces diadèmes que j'ai sous les yeux est parfaitement conforme au dessin que *Cook* en a donné. (2.d *Voyage*, Planche N.° XVII, Fig. 4.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

brout de la noix de coco, auquel ils attachent deux ou trois grandes coquilles d'huître perlière, de figure ronde, et de cinq ou six pouces de diamètre : par-dessus la coquille, est une plaque ronde d'écaille de tortue, de quatre pouces ou quatre pouces et demi; par-dessus celle-ci, une plaque de nacre d'un pouce trois quarts ou un pouce et demi; et au milieu de cette dernière, une petite plaque d'écaille de la grandeur d'une pièce de vingt-quatre sous : les plaques d'écaille sont travaillées à jour, comme le cuilleron d'une cuiller à sucre, et les dessins laissent voir dans le fond le blanc de la nacre : toutes ces plaques concentriques, et de diamètres inégaux, forment ensemble une grande cocarde, rayée circulairement, nacre et écaille. Ce second diadème est quelquefois, comme le premier, surmonté d'un panache; mais communément il se porte sans plumes [a].

Les parures du cou varient suivant leur caprice. Les uns ont un grand hausse-col, composé de petits morceaux d'un bois léger, enfilés et adhérens les uns aux autres par le moyen de quelque espèce de gomme ou gluten, sur lesquels sont collées, en grand nombre, de petites graines rouges marquées d'une tache noire à un des bouts [b]; d'autres, un chapelet composé de

[a] Observations de *Roblet*.

[b] Il est probable que ces graines rouges sont les mêmes que celles que *George Forster* désigne par *féves de couleur écarlate [scarlet-Beans]*, qu'il dit être employées au même usage, et que le capitaine *Cook* appelle des *pois rouges [red Peas]* : ces graines, suivant M. *Forster*, sont celles de l'*Abrus precatorius* de *Linné*. (Voyez *G. Forster*, vol. II, page 16. — *Cook's 2.d Voyage*, vol. I, page 310.)

Au rapport de *Parkinson* (page 43 de son Journal) « les Taïtiens nomment cet arbre, ou peut-être sa graine, *Berdeebeedeeo* [prononcez en français, *Berdibidio*] : les femmes font de ces graines, des pendans d'oreilles, et les attachent aussi sur une tresse qui sert de parure dans les cheveux. »

L'*Abrus precatorius* est un grand arbre; c'est le *Panacoco* de *Cayenne*, où il passe pour l'ébène noire : il croît aussi dans les îles de l'*Amérique*. Son aubier n'est pas moins compacte que le cœur, ou le bois proprement dit, dont on fait des pilons si

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

gousses rouges, provenant d'un fruit qui a la forme de l'Ananas, et dont le chirurgien ROBLET, qui l'indique, ne leur a jamais vu manger : quelques-uns se contentent de porter, pendus à leur cou, des morceaux polis d'os, de coquillage, de corail blanc ou de pierre de diverses figures, et la plupart imitant celle d'une grosse dent : on pourroit prendre ce dernier ornement pour une espèce d'amulette. Quoique tous généralement, hommes et femmes, ayent les oreilles percées, on n'en a vu aucun porter habituellement des pendans : mais les trous, de trois ou quatre lignes de diamètre qu'ils y pratiquent, paroissent destinés à recevoir accidentellement les objets dont ils font le plus de cas. Ils comptent au rang de leurs ornemens les plus précieux tout ce qu'ils reçoivent des Étrangers, et même tout ce qu'ils ont pu leur voler : tout se pend au cou, aux oreilles, à la ceinture. On a vu une jeune Mendoçaine se pavaner en portant, en manière de hausse-col, le plat-à-barbe de fer-blanc rouillé qu'elle avoit dérobé au Frater du SOLIDE ; et un homme porter effrontément la baguette volée du fusil du capitaine MARCHAND enfilée dans le trou de son oreille, et pendante à son côté. Ils parent aussi leur tête, leurs bras, leur ceinture, leurs genoux, leurs coude-pieds, ainsi qu'un des bouts de leur massue et de leurs autres armes, de tresses ou de touffes

durs qu'ils émoussent, dit-on, le fer.

Chaque graine de cet arbre est comme un petit pois d'un beau rouge, dont un des bouts est marqué d'une tache noire comme l'ébène polie. Les Négresses en font divers ornemens de corps et des chapelets. Les Dames d'*Europe* n'ont point dédaigné d'employer, dans leur parure, cette simple production d'un végétal, connue en *France* sous le nom de *Graine d'Amérique :* tous les jours on voit les graines modestes du *Panacoco*, rassemblées en collier, en bracelets, en guirlande, se partager, avec les productions brillantes de *Golconde* ou de *Ceylan*, auxquelles la rareté ajoute un si grand prix, l'avantage de servir de lustre à la beauté : elles plaisent sur-tout à la jeunesse, qui ne craint pas que l'opposition de leur rouge brillant efface les roses qui lui appartiennent.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

de cheveux qui peuvent être ceux des ennemis qu'ils ont tués dans les combats, mais que, d'après la connoissance que l'on a de leur facilité à oublier les injures, on croiroit plutôt devoir être ceux de leurs parens ou de leurs amis morts. De quelque part que leur viennent ces cheveux, ils attachent un si grand prix aux ornemens qui en sont composés, qu'ils ne se décident à les céder qu'avec une extrême répugnance, et seulement pour obtenir celles de nos bagatelles d'EUROPE, qui, pour le moment, excitent le plus vivement leur curiosité et leurs desirs : mais, comme ces ornemens sont, en général, remplis de vermine, on est rarement tenté de mettre leur complaisance à l'épreuve, et d'exiger qu'en se détachant de ces objets de leurs plus tendres affections, ils fassent un sacrifice qui paroît tant coûter à leur sensibilité. Ils portent aussi pendues à la ceinture et sur les épaules, une, deux, et quelquefois trois têtes de mort; mais ces reliques ne semblent pas être à leurs yeux aussi précieuses que les cheveux; car, d'eux-mêmes, sans qu'on le leur demandât, ils les offroient en échange de celles de nos marchandises qu'ils vouloient se procurer [a].

On peut compter encore parmi leurs ornemens, de grands éventails, tressés avec les fibres de quelque écorce ou herbe grossière, que souvent ils blanchissent avec de la chaux, et dont ils font usage pour se donner de l'air; et des parasols faits de larges feuilles de palmier, qu'ils ornent avec des plumes de différentes grandeurs et de diverses couleurs.

Les mêmes Voyageurs qui ont admiré les belles proportions des hommes de SANTA-CHRISTINA, s'accordent également sur la beauté des femmes. Sans doute, les Marins, lorsqu'une longue absence les a séparés de la plus belle moitié du genre humain,

[a] Les Anglais ne font aucune mention des têtes de mort.

sans pouvoir la leur faire oublier, sont tout disposés à trouver belles par excellence les premières femmes qui se présentent à leurs regards ; ils leur voient des charmes qu'elles n'ont plus ; ils leur en prêtent qu'elles n'ont jamais eus : 1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

La première Philis du hameau d'alentour
Est la Sultane favorite,
Et le miracle de l'Amour,

a dit notre poëte GRESSET dans une convalescence ; et le Marin qui aborde à terre, après un long voyage, est toujours convalescent. Cependant, nous avons pour garant de la beauté vraiment remarquable des femmes des îles de MENDOÇA, une réunion de témoignages, qui ne peut pas n'être attribuée qu'à la disposition trop favorable des Observateurs. Les Espagnols qui ne prirent point terre à l'île de LA MADALENA, et ne communiquèrent qu'avec les Naturels qui montoient les pirogues, ne purent connoître les femmes de cette île ; mais ils parlent avec enthousiasme de celles de SANTA-CHRISTINA. Écoutez QUIROS et FIGUEROA que je traduis littéralement : « Elles ont, disent-ils l'un et l'autre, les traits les plus réguliers, la main belle, les formes agréables, la taille élégante ; et *plusieurs d'entre elles surpassent en perfection les plus belles femmes de la capitale du Pérou*[a] ». Les Anglais n'ont point été à portée de connoître les femmes qui habitent la Baie même de LA MADRE DE DIOS : on ignore quel motif a pu porter celles-ci à se soustraire à la vue des Étrangers ; mais on ne soupçonnera pas que ce fût par réserve ou par modestie. Le lendemain de leur arrivée, ils n'en virent qu'une seule, mêlée dans un

[a] *Excediendo muchas en perfecion a las mas hermosas de Lima.* Figueroa, page 245. (*N. B.* Les nombres 245 - 246 - 247 - 248 sont répétés aux pages par erreur : c'est le second 245.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

groupe d'hommes : elle paroissoit âgée ; et G. FORSTER[a] qui l'examina, assure qu'on ne l'eût pas distinguée d'une Taïtienne : le jour suivant, il en aperçut une autre[b] : elle sortoit d'une maison, et, à sa vue, elle gagna en hâte une colline ; elle étoit jeune, et ses traits lui parurent agréables ; mais il n'en put juger que de loin, parce qu'elle eut toujours soin de mettre entre elle et lui, une distance de trente verges. Les Français ont dû trouver que, depuis le Voyage des Anglais, les femmes de LA MADRE DE DIOS s'étoient beaucoup apprivoisées. REINOLD FORSTER fut plus favorisé que son fils : il eut occasion d'observer un assez grand nombre de femmes dans la tournée qu'il fit avec le capitaine COOK à une de ces Baies, situées dans le Sud de celle de LA MADRE DE DIOS, que le capitaine MARCHAND a aussi visitées. La stature des femmes, dit-il[c], est inférieure à celle des hommes ; mais elles sont bien proportionnées ; on n'en voit aucune qu'on puisse dire être petite ; leur physionomie est douce ; leurs traits offrent un bel ensemble, et tout leur corps, une symétrie parfaite : leurs pieds, leurs mains, toutes leurs extrémités, se font sur-tout remarquer par leur délicatesse. M. FORSTER le fils ajoute à cette description, que les traits de quelques-unes rappellent ce contour agréable qui charme dans les Taïtiennes d'un rang distingué[d]. La plus belle de celles qui se sont offertes aux Anglais, fut dessinée par M. HODGES ; son portrait, qui est donné comme très-ressemblant, se trouve gravé dans le premier volume du second Voyage de COOK[e]. Si, en effet, ce portrait est celui de la plus belle des Mendoçaines ; il est

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 20.
[b] *Ibid*, page 25.
[c] *R. Forster's Observations, &c.* page 233.
[d] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 30.
[e] *Cook's 2.d Voyage.* Vol. I, p. 311.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

permis de douter qu'un peintre fût tenté d'en emprunter un seul trait pour le donner à sa Vénus. Une tête lourde, une face carrée dont le front occupe la moitié de la hauteur, des sourcils épais, un nez épaté, une bouche grande et des lèvres épaisses, des joues tombantes, de fortes et larges épaules, et d'énormes mamelles : telle est la beauté que le dessin anglais propose à notre admiration. Le portrait que le capitaine Chanal a tracé des femmes de la Madre de Dios, ne ressemble nullement à cette caricature ; mais nous y retrouvons les femmes qu'ont vues Mendaña et Quiros, celles qu'en dépit de l'orgueil national, ils sont forcés de placer au-dessus des plus belles de Lima, celles dont les Voyageurs de la Résolution se sont plus eux-mêmes à nous tracer le portrait dans leurs Relations. Figurez-vous des femmes aussi jolies et mieux faites que les Européennes ; de beaux yeux, un regard qui annonce la douceur et appelle le plaisir, tous les traits d'une régularité parfaite : représentez-vous la beauté de la nature, que l'art n'a point gâtée en voulant y ajouter : aux charmes de la figure, à l'aisance de la taille, à l'agrément des contours, à l'élégance des formes, joignez une peau douce, plus blanche que celle des hommes, parce que tout occupées de plaire, elles prennent plus de soin pour la conserver ; de belles dents, une jolie main, et un pied qui, n'ayant jamais été comprimé par une chaussure, n'est point déformé, et cependant n'est pas grand : vous aurez vu la Mendoçaine des Français.

Les femmes, quoique portant en apparence plus de vêtemens que les hommes, ne sont guère plus vêtues. Une pièce d'étoffe d'écorce de mûrier, tournée autour de leurs reins, et destinée à descendre, en forme de tonnelet ou de jupon, jusqu'au dessous du genou, rarement descend aussi bas : une autre étoffe, jetée négligemment sur leurs épaules, assez longue pour tomber

1790. JUIN. Iles de MENDOÇA.

jusqu'aux talons, et qui devroit couvrir leur sein que rarement elle dérobe à la vue, enveloppe tout le corps de manière que suivant l'expression des peintres prise dans le sens littéral, la draperie n'empêche pas de voir le nu. Mais ces vêtemens leur servent peu : espèce d'animal amphibie, elles passent dans l'eau une grande partie de leurs journées, et y paroissent aussi à leur aise que si elles étoient couchées sur un lit de gazon, ou jouoient sur un lit de plumes. Leur tête n'est point chargée de vains ornemens ; elles laissent flotter au gré des vents leur belle chevelure : seulement, quand elles sont exposées à l'air, une large feuille de palmier leur tient lieu de parasol et garantit leur teint de la trop grande ardeur du soleil : quelquefois, et sur-tout quand elles sortent de l'eau, elles s'enveloppent la tête dans un coin de l'étoffe qui est censée les couvrir. A l'arrivée des Français, elles portoient des colliers composés de graines noires, entremêlées de petits coquillages ; mais bientôt elles y substituèrent nos grains de verre qu'elles aiment passionnément. Quoique leurs oreilles soient percées comme celles des hommes, on en voit très-peu qui ayent des pendans ; mais elles y suspendent toutes les bagatelles d'Europe qui en sont susceptibles. Le chirurgien ROBLET dit qu'il ignore si la dépilation est un usage général parmi elles, et si toutes les parties du corps y sont également soumises ; mais on est assuré que, dans les parties que la nature a voilées à dessein, elles ne respectent pas son ouvrage.

Si les femmes de cette contrée ont reçu en partage la beauté et les grâces, elles ont aussi la coquetterie qui sait faire valoir ces avantages : le sourire, le jeu des yeux, tout ce petit manége qui paroît leur être familier et habituel, annonce de l'esprit et de la finesse. La préférence flatte leur amour-propre : le refus excite leur dépit. Elles ne paroissent cependant pas susceptibles

de

de jalousie les unes à l'égard des autres : le chirurgien ROBLET dit qu'il en a vu qui, après avoir été rebutées par des hommes, alloient gaiement se réunir et faire amitié à celles de leurs compagnes qui avoient obtenu la préférence. On ne sauroit démêler à quelle autre cause, qu'à un libertinage effréné, il faut attribuer cette dégoûtante facilité avec laquelle elles se prostituent à des Étrangers qu'elles n'ont jamais vus, qu'elles ne reverront jamais, et à qui toutes, à l'envi, s'empressent de faire des avances et des provocations. On est porté d'abord à croire que l'intérêt est leur mobile, et que le desir immodéré d'obtenir les objets nouveaux auxquels elles attachent un si grand prix, tels que des rubans, des couteaux, des miroirs, des grains de verre, l'emporte chez elles sur la pudeur, sur cette timidité intéressante qui semble naturelle à leur sexe, et qui, à nos yeux, embellit la beauté : mais on abandonne cette idée, lorsqu'on voit que souvent elles donnent leurs faveurs et ne les vendent pas; quelquefois même, s'il y a eu un marché de conclu, et que le prix leur en soit refusé quand elles en ont rempli les conditions, elles n'en témoignent ni chagrin ni humeur; on croiroit qu'elles ne regardent ce refus que comme une omission de forme qui ne change rien au fond. Au milieu de cet abandon, de cette dissolution de mœurs, qui les livre à tous les hommes indifféremment, elles conservent une apparence de pudeur et de décence, comme un hommage involontaire que le vice rend à la vertu : quand elles venoient de terre au Vaisseau, à la nage, dépouillées de leurs vêtemens, elles gardoient toujours une ceinture étroite d'où pendoient de longues feuilles de bananier, et elles paroissoient très-occupées de ne pas se laisser voir tout entières; mais ces feuilles, sans cesse dérangées par les mouvemens de leur corps, ne cachoient pas mieux que les deux mains de la *Vénus pudique*, ce qu'elles

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

vouloient dérober à la vue : et l'on peut croire que leur intention n'étoit pas que leurs efforts pour se cacher eussent un succès complet [a].

D'après ce qu'il a été possible de connoître de la vie privée et domestique, et des mœurs des Naturels de l'île de SANTA-CHRISTINA, on hésiteroit à croire qu'ils connoissent l'union conjugale : du moins est-on certain que les hommes ne connoissent pas plus la jalousie, que les femmes la fidélité. Chaque femme semble être la femme de tous les hommes ; chaque homme, le mari de toutes les femmes; chacun fait aux étrangers l'offre et les honneurs de chacune indifféremment et indistinctement. MENDAÑA avoit remarqué que chaque case ou habitation étoit, suivant l'expression de FIGUEROA, une communauté, *una communidad* [b] ; et les Espagnols jugèrent, par le nombre des nattes qu'ils virent étendues sur le plancher, et qui marquoient les places pour dormir, que chaque maison commune devoit contenir pendant la nuit un grand nombre d'individus couchés pêle-mêle : de la communauté du lit à la

[a] Il n'est pas possible d'imaginer à quel point la dissolution des mœurs est portée dans l'île de *Santa-Christina*. Ma plume se refuse à tracer des détails qui seroient trop révoltans, même à travers la gaze dont on chercheroit à les envelopper : ce seroit peut-être trop de les indiquer, s'il n'étoit utile de faire quelquefois rougir les hommes des turpitudes de l'espèce humaine. Le chirurgien *Roblet* dit que souvent on a présenté aux Français des filles qui ne paroissoient pas avoir plus de huit ans : et elles n'étoient pas neuves ! Souvent on a vu des hommes et des femmes se livrer publiquement, et aux grands applaudissemens des nombreux spectateurs des deux sexes, à des actes auxquels les brutes seules, et parmi elles quelques-unes seulement, se livrent sans mystère. On m'a dit aussi, et je ne le veux pas croire, qu'on a vu quatre vieilles femmes prêter leur infame ministère pour tenir de force, et malgré ses cris, une malheureuse victime qui à peine atteignoit un lustre et demi ; tandis qu'un homme dénaturé..... et cet homme est, à notre honte, de l'espèce de ceux que nous appelons *civilisés*.

[b] *Figueroa*, page 245.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

communauté des femmes, la différence dans la nuance est si peu sensible, qu'il est permis de craindre que, dans l'obscurité, les deux teintes quelquefois ne viennent à se confondre [a]. Mais trop souvent les apparences trompent l'observateur qui s'est le plus prémuni contre l'illusion et les méprises : attendons, pour prononcer sur un fait aussi caractéristique que celui-ci dans les mœurs d'une nation qu'on cherche à deviner, qu'une plus longue fréquentation de la part des Européens ait confirmé ou ait dissipé nos doutes. Si, à la honte de l'humanité, de nouvelles observations venoient jamais à prouver que la communauté des femmes, sans distinction d'âge ni de parenté, est une institution consacrée chez les Naturels de l'île de SANTA-CHRISTINA; on ressentiroit une peine extrême à se voir obligé de ravaler au niveau de la Brute un Peuple qui, d'ailleurs, a des formes si humaines [b].

Quant à l'usage d'offrir ses filles, ses femmes peut-être, aux Étrangers, usage si contraire aux principes reçus parmi les hommes d'EUROPE réunis en société; s'il ne peut trouver d'excuse, du moins il a des exemples, et même chez les peuples de l'antiquité dont on a le plus vanté les institutions sociales : il peut tenir à des préjugés, peut-être à une idée religieuse, à un principe exagéré d'hospitalité; il pourroit être regardé comme un hommage, comme un gage d'amitié et de paix, offert à des êtres dont tout annonce la supériorité, et qu'on veut engager à se regarder comme incorporés dans la nation, et faisant partie de la grande famille. Et cet usage, tout révoltant

[a] On se rappelle malgré soi le conte du *Berceau* de *Bocace*, mis en vers par notre naïf *la Fontaine*.

[b] J'aime à faire céder en partie nos doutes à l'assurance que le chirurgien *Roblet* croit pouvoir nous donner, que l'union intime des sexes entre parens, est rigoureusement défendue : mais il ne peut assigner à quel degré la parenté s'arrête.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

qu'il est, doit-il nous le paroître davantage que cette loi religieuse d'un grand peuple des temps anciens, à laquelle nous voudrions refuser notre croyance, tant elle outrage indignement la moitié du genre humain, et qui imposoit à la vierge innocente et timide, avant de passer dans les bras d'un époux aimé, l'affreuse obligation d'abandonner ses prémices à la brutalité d'un étranger ou d'un prêtre [a] ?

Les Relations données par QUIROS et par FIGUEROA ne font pas mention que les Espagnols ayent eu commerce avec les femmes de SANTA-CHRISTINA; et l'on a vu que les Anglais, qui en connurent quelques-unes dans les Baies du Sud, n'avoient aperçu, le premier jour, dans celle de LA MADRE DE DIOS, qu'une femme âgée; et, le second, qu'une jeune femme qui s'étoit enfuie à leur approche. Les Français y en ont vu beaucoup, peut-être beaucoup trop, et elles ne fuyoient pas, ou elles fuyoient comme la GALATHÉE de VIRGILE [b]. Cette différence dans l'accueil que reçurent ici les Anglais et les Français, et qui, sans doute, est l'effet du hasard et des circonstances, un même hasard l'a fait rencontrer à l'île de PÂQUES, cette petite île solitaire, située vers le vingt-septième degré de latitude australe, à sept cents lieues de la côte du PÉROU. MM. FORSTER, qui font monter la population de cette île, en hommes, à *neuf cents* individus [c], observent, comme une particularité des plus remarquables, que le nombre des femmes qu'ils ont pu apercevoir, tant sur le rivage, que dans les diverses parties que leurs excursions de Botanique les ont mis à portée de bien connoître, ne s'élève pas, en totalité, *à trente;* ils ajoutent que les gens de l'Équipage, en traversant l'île, d'un bout à l'autre

[a] Loi des Babyloniens.

[b] *Et fugit ad salices, et se cupit ante videri.* (S'enfuit vers la saussaie, et s'y cache à demi.)

[c] *Reinold Forster's Observ.* p. 235.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

dans les deux sens, s'y sont éparpillés pour la fureter; et qu'il n'y a aucune probabilité que, si les femmes se fussent cachées dans quelque retraite, cette retraite eût pu échapper aux recherches ardentes des matelots qui, comme on le sait, sont d'excellens furets; et ils concluent, de cette disette apparente de femmes, que, dans peu de temps, la race d'hommes qui peuple l'île de PÂQUES, doit s'éteindre et disparoître de dessus la Terre [a]. Mais lorsque, douze ans après, LA PÉROUSE aborde à cette même île, il y trouve le nombre des femmes en proportion avec celui des hommes; toutes, d'une figure et d'une taille agréables, sembloient regarder l'offre de leurs faveurs comme le premier devoir de l'hospitalité; et l'on peut dire que, s'il étoit vrai que l'île de PÂQUES fût menacée de la dépopulation, les Français ont beaucoup fait pour la préserver de cette calamité.

Quoique quelques hommes de l'Équipage de LA RÉSOLUTION eussent communiqué, en 1774, avec des femmes d'une des Baies situées dans le Sud de celle de LA MADRE DE DIOS, il n'a pas paru, en 1791, qu'ils y ayent laissé des traces de leur passage: le chirurgien ROBLET ne dit pas que cette funeste maladie, répandue aujourd'hui sur toute la surface du Globe, et qui attaque le genre humain dans sa source, ait infecté les habitans des deux îles avec lesquels les Européens ont communiqué; du moins les symptômes ne se manifestent pas de manière à les reconnoître. Il s'en manifesta, à la vérité, dans quelques individus de l'Équipage du SOLIDE, après que le Vaisseau eut quitté l'île de SANTA-CHRISTINA; mais ce ne seroit pas encore une preuve que l'île fût infectée; et il ne seroit pas étonnant que les excès que ces individus peuvent avoir commis, joints à l'influence de la zone torride, eussent développé le germe d'une

[a] *George Forster's Voyage.* Vol. I, page 595.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

maladie qu'ils pouvoient porter avec eux, ou eussent donné lieu à quelque incommodité mal guérie, de se montrer sous une nouvelle forme. Faisons des vœux pour que les voyageurs qui pourront, dans la suite, aborder à ces îles, n'ayent pas à reprocher aux Français, une violation de l'hospitalité, qu'à l'égard des peuples nouvellement découverts, plusieurs nations maritimes, avec plus ou moins de raison, se sont mutuellement reprochée.

LE CAPITAINE CHANAL et le chirurgien ROBLET rapportent comme constant et commun à tous les Naturels mâles de cette île, un usage dont les Voyageurs espagnols et anglais n'ont pas fait mention, et qu'on sait être pareillement pratiqué par les peuplades des îles de la NOUVELLE-ZÉLANDE, celui de faire à l'extrémité d'une certaine partie de leur corps, une ligature qui prouve qu'ils ne sont pas soumis à la circoncision. S'ils n'ont pas pour objet de préserver de la piqûre des insectes, la partie la plus sensible de l'Animal, et de la mettre, par l'enveloppe que lui forme cette ligature, à l'abri de toute atteinte, on pourroit croire, d'après la connoissance que l'on a acquise de l'excessive dépravation de leurs mœurs, que cet usage n'est chez eux qu'un raffinement de volupté, qui n'a d'autre but que de conserver à la partie toujours couverte, la plus grande irritabilité, quand elle cesse de l'être.

Le capitaine COOK nous a peint les Naturels de SANTA-CHRISTINA comme le peuple le plus mal-propre qu'il ait rencontré dans le cours de ses longues navigations : il en a vu, dit-il [a], mêler ensemble, dans un vase plein d'ordures, avec des mains qui n'étoient pas lavées, les fruits et les racines qui

[a] *Cook's 2.d Voyage*. Vol. I, page 310.

devoient leur servir d'alimens ; manger dans la même auge, en communauté avec leurs pourceaux ; et partager avec l'animal immonde, ce mets dégoûtant, à la vue duquel l'estomac doit se soulever, et que des chiens affamés rebuteroient : il termine, à la vérité, ce reproche par un correctif ; il observe que les actions de quelques individus ne suffisent pas pour décider que c'est l'usage de toute une nation. Le capitaine CHANAL est bien loin de confirmer le reproche de saleté que le capitaine COOK a fait à ces Insulaires ; il dit, au contraire, que, plusieurs fois, ayant assisté à leurs repas, pour lesquels, hommes, femmes et enfans de la même case se rassemblent deux fois le jour, à midi, et avant la nuit close, il a été surpris de la grande propreté qui y règne, et qui se fait remarquer dans toute l'habitation ; et il ajoute qu'il a vu les habitans de LA MADRE DE DIOS faire le plus fréquent usage de l'eau pour se laver. Les observations du chirurgien ROBLET viennent à l'appui de ce témoignage : il dit qu'hommes et femmes passent les journées entières dans l'eau ; et il fait remarquer en même temps, qu'ils n'en sont ni fatigués ni incommodés. Mais ce qui confirme encore qu'ils font un usage habituel de l'eau pour entretenir la propreté de leur corps, c'est qu'aucun voyageur n'a remarqué qu'ils fussent sujets à des maladies cutanées, des bubes, des ulcères, &c. et l'on sait qu'elles sont communes dans les climats brûlans de la zone torride, lorsque, soit par la rareté de l'eau, soit par indolence, les hommes qui les habitent ne sont pas soigneux de désobstruer les pores de leur peau, que bouche insensiblement une transpiration continue et visqueuse, si elle n'est incessamment emportée par des bains et des ablutions. GEORGE FORSTER observe, à l'avantage des Naturels de SANTA-CHRISTINA, qu'ils sont plus propres que ceux de TAÏTI dont le capitaine COOK vante la propreté :

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

« Aux îles de LA SOCIÉTÉ, dit-il, les excrémens humains qu'on rencontre à chaque pas, blessent à la fois la vue et l'odorat; au lieu que les Mendoçains, disputant de propreté avec les chats, ont grand soin de dérober les leurs à tous les yeux et les enfouissent profondément dans la terre [a] ».

Les Naturels de SANTA-CHRISTINA emploient concurremment dans leur nourriture, les viandes, le poisson, les fruits et les légumes; mais leur régime est plus végétal qu'animal. Ils font cuire le cochon et les poules dans des fours creusés en terre, et chauffés avec des pierres, à la manière de tous les Insulaires du GRAND-OCÉAN [b]; quelquefois aussi dans des vases de bois, où l'eau est mise en ébullition, par le moyen de pierres ardentes qu'ils y plongent à plusieurs reprises. Le Fruit à pain est cuit à feu nu : ils en font aussi une espèce de pâte qui a un goût agréable [c]. La noix de Coco, la Banane, le Gingembre, l'Igname, et un légume dont la saveur approche de celle de notre scorsonère, et qui se cueille sur une plante parasite, font aussi partie de leur régime alimentaire [d]. Assez communément ils mangent cru le poisson, quelquefois même le cochon [e]. Cet usage, au premier aspect, dégoûte un Européen; mais il oublie que lui-même il mange crus, les oursins, les huîtres, les moules, &c.: celui qui n'en auroit jamais vu manger, ne commenceroit-il pas aussi par éprouver du dégoût? Les Mendoçains n'en éprouvoient aucun à manger des mets apprêtés à notre manière; ils s'accommodoient très-bien de la cuisine française.

Ils savent tirer de la noix de Coco une huile qui probablement est employée pour l'assaisonnement de leurs mets, et dont l'usage principal est de s'en frotter tout le corps : les femmes en font

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 28.

[b] *Cook's Voyage.* Vol. I, page 22.

[c] Observations de *Roblet.*

[d] *Ibid.*

[e] *Ibid.*

une

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

une grande consommation pour entretenir le luisant et la beauté de leur chevelure [a].

Leur boisson ordinaire est l'eau pure, et, sans doute aussi, le lait de la noix de Coco; mais ce qu'on aura peine à croire, ils boivent, dit le chirurgien ROBLET, de l'eau de mer sans répugnance, et, peut-être, sans en être incommodés. Quelques-uns, continue-t-il, ont essayé de boire du vin de FRANCE, et n'ont pas paru y prendre goût; mais ceux à qui l'on a offert de l'eau-de-vie, en ont bu avec plaisir, d'où l'on peut conjecturer qu'ils font usage de quelque liqueur fermentée. G. FORSTER croit que, puisqu'ils possèdent la racine de poivre, dont ils présentent la plante aux Étrangers, en signe de paix, ils en tirent aussi un breuvage enivrant, tel que l'*Ava* des Taïtiens [b]. Le capitaine CHANAL présume que c'est de la racine de

[a] L'usage de se frotter d'huile tout le corps est commun à plusieurs des peuples qui habitent la zone torride. Ceux de la *Guinée* emploient pour cette onction, l'huile du *Palmier Ouara*, qu'ils tirent du *Caïro* (le brout de la noix de cet arbre), après l'avoir fait macérer, et qui sert pour l'apprêt des alimens, pour brûler, et pour l'usage médicinal. Cette huile est apportée en France sous le nom d'*Huile de Palmier* ou *Huile de Palme*. On pourroit croire que l'instinct ou l'expérience a indiqué aux habitans des *Mendoça*, comme à ceux de la côte d'*Afrique*, que l'emploi de l'huile sur la peau est utile et salutaire pour des hommes qui, d'une part, ont des transpirations très-abondantes, et de l'autre, passent beaucoup de temps dans l'eau de la mer. On est persuadé en *Guinée*, que les onctions préservent d'une maladie cutanée, d'une espèce de gale, qui se manifeste par des boutons blancs et pointus, aussi petits que la pointe d'une épingle, et à laquelle les Nègres sont très-sujets. Peut-être aussi une sorte de coquetterie, dont un habitant de l'*Afrique* n'est pas exempt, a-t-elle conseillé cet emploi de l'huile sur la peau; car il est certain qu'un Nègre bien frotté d'huile, est d'un plus beau noir et, par conséquent, plus beau dans son espèce, que lorsque la poussière, fixée par la transpiration sur son épiderme, ternit son noir luisant d'ébène. Noir ou blanc, homme ou femme, chacun est jaloux de faire valoir les dons qu'il a reçus de la Nature.

[b] *G. Forster's Voyage*. Vol. II, page 28.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

Gingembre, plutôt que de celle de Poivre, dont ils font usage pour se procurer une liqueur forte; et son opinion paroît fondée : lorsqu'à bord du Solide on leur donnoit de l'eau-de-vie, ils appliquoient à cette boisson, le nom qu'ils donnent à la plante de Gingembre. Mais on doit dire à leur honneur que, s'ils font usage de quelque breuvage capable de faire perdre la raison, ils en usent avec la plus grande sobriété; car on n'a jamais vu aucun individu qui ait donné le plus léger signe d'ivresse. Pourrions-nous en dire autant d'aucun des Peuples policés qui possèdent les Vignes, ou de ceux qui, n'en ayant pas, savent si bien y suppléer?

Les Anglais ne parlent point d'un acte de civilité, pratiqué par les habitans de la Madre de Dios, dont le capitaine Chanal a cru devoir faire une mention particulière; c'est celui d'offrir à son ami, le morceau qu'on a mâché, afin qu'il n'ait plus que la peine d'avaler : on juge bien que, quelque sensibles que fussent les Français à cette marque distinguée de bienveillance et d'amitié de la part de leurs *Tayos*, ils étoient trop discrets pour abuser à ce point de leur excès de complaisance.

Quoique les Mendoçains, à plusieurs égards, ressemblent aux Taïtiens; quoiqu'on puisse supposer que leur origine est commune; l'industrie des premiers est cependant moins avancée que celle des seconds : il suffit, pour n'en pas douter, de se rappeler ce que les Voyageurs, anglais et français, nous ont rapporté des arts utiles et agréables connus et cultivés à Taïti, et de le comparer avec ce que l'on a pu connoître de ceux de Santa-Christina.

On trouvera que l'architecture navale des Mendoçains est encore dans l'enfance, si l'on veut mettre leurs frêles embarcations à côté de ces belles pirogues de guerre dont les Taïtiens

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

forment leur grande armée navale, qu'on prendroit pour celle de la Grèce sous les ordres d'AGAMEMNON, lorsqu'ils rassemblent leurs forces pour venger une insulte, ou soumettre quelque île à l'espèce de suprématie que TAÏTI semble affecter sur l'Archipel qui en est voisin. Les pirogues des Mendoçains, suivant la description qu'en donne le chirurgien ROBLET, sont composées de trois pièces assez grossièrement travaillées, mal cousues ensemble, et faisant eau de toutes parts : elles ont de vingt à trente pieds de long, sur un pied ou dix-huit pouces de largeur : leur avant se termine par une pièce saillante qui imite très-imparfaitement la tête aplatie d'un poisson, ou mieux la mâchoire inférieure d'un brochet ; l'arrière est formé par deux planches de quatre pouces de hauteur, posées de champ et se relevant sous la figure d'une *S* alongée et couchée. Quelquefois on accouple ces pirogues ; mais, le plus souvent, on se contente d'y adapter un balancier composé de deux bambous saillans latéralement, et liés à leurs extrémités du dehors par une branche d'un bois léger qui forme le grand côté du cadre. Ces embarcations portent de trois à sept hommes, et de dix à quinze quand ce sont des pirogues doubles ; les unes et les autres sont mues à l'aide de pagaies assez bien travaillées. Si une pirogue chavire, accident qui n'est pas rare, les hommes qui la montoient se jettent à l'eau, la relèvent, la vident et y remontent tranquillement. Le dessin de ces pirogues, tel qu'on le voit dans le premier volume du second Voyage de COOK *(page 307 de l'Original)*, en donneroit une idée moins désavantageuse que celle qui doit nous en rester d'après la description du chirurgien ROBLET [a]. Il paroît que le capitaine CHANAL en a

[a] Le capitaine *Cook* en fait la description suivante (2.^d *Voyage*, vol. I, page 311 de l'Original) : « Ils emploient dans la fabrication de leurs pirogues, le bois et l'écorce d'un arbre dont le bois mou est très-propre à cet

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

jugé plus favorablement; il dit, en général, que la construction de leurs cases et de leurs pirogues suppose beaucoup d'industrie et de patience.

Les Voyageurs sont plus d'accord sur la fabrication des armes qui sont travaillées avec soin et avec goût [a]. Elles consistent en lances de neuf à onze pieds de long, en une espèce de sabre dont la forme approche de celle de la pale d'un aviron, en piques ou javelots, et en massues dont une des extrémités est communément terminée par un gros nœud ; et la plupart de ces armes dont le bois de casuarina leur fournit la matière, sont ornées de diverses sculptures. Les Mendoçains font aussi usage de la fronde ; ils ne se montrent pas fort adroits pour frapper à un but ; mais ils lancent les pierres à une très-grande distance : cette arme seroit très-dangereuse dans leurs mains, si la force suppléoit à l'adresse. On n'a vu chez eux ni arc ni flèches ; il ne paroît pas qu'ils en connoissent l'usage.

Le soin qu'ils prennent d'établir leurs cases sur des plate-formes de pierre, qui les portent à une certaine élévation au-dessus du terrain, a déjà indiqué que leur île doit être exposée à des inondations ; et l'emploi qu'ils font des échasses, confirme cette opinion. Ces échasses auxquelles les Voyageurs anglais paroissent n'avoir pas fait attention, sont disposées d'une manière

usage, et qui croît près de la mer en grande abondance. Leur longueur est de 16 à 20 pieds (anglais), et leur largeur d'environ 15 pouces. Deux pièces solides forment l'avant et l'arrière ; l'arrière est un peu relevé et figure une ligne courbe et irrégulière, qui se termine par une pointe : l'avant se projette horizontalement, et il est taillé et sculpté de manière à présenter très-grossièrement l'apparence d'une face humaine. Ces pirogues sont mues par des pagaies ; et quelquefois on y adapte une natte, disposée en voile latine. »

[a] Le capitaine *Cook* dit que leurs massues et leurs lances sont mieux faites que celles des Taïtiens. (Vol. I, page 311.)

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

qui annonce que les inondations ne sont pas régulières et varient dans leur hauteur : et le besoin qui crée l'industrie, a suggéré aux habitans de SANTA-CHRISTINA un moyen aussi simple qu'ingénieux, par lequel ce secours, qui leur est nécessaire pour communiquer entre eux dans la saison des pluies, peut être employé également dans le cas des plus hautes eaux, comme dans celui des plus basses. Pour cet effet, chaque échasse est composée de deux pièces [a] : l'une, de bois dur et d'un seul morceau, peut être appelée le *Marche-pied ;* l'autre est une perche d'un bois léger, plus ou moins longue, suivant la stature de celui qui doit en faire usage. Le marche-pied a onze ou douze pouces de hauteur ou de longueur, un pouce et demi d'épaisseur ; et sa largeur, qui est de quatre pouces en haut, se réduit dans le bas à un demi-pouce. La partie postérieure est creusée en gouttière, pour s'appliquer contre la perche, comme une jumelle, en termes de Marine, s'applique contre un mât ; et elle est liée à la perche, à la hauteur que demande celle des eaux, par des tresses de fibres de coco : la tresse d'en haut passe dans un trou oblong, percé dans l'épaisseur du marche-pied ; et celle d'en bas embrasse, par plusieurs tours, la partie mince, et l'assujettit contre la perche. La partie saillante que j'appellerois le *Patin*, et sur laquelle le pied doit poser en travers, se recourbe en enhaut en s'éloignant de la perche : ce patin porte un pouce et demi d'épaisseur ; et sa forme est à-peu-près celle de la proue d'un Vaisseau ou d'un *Rostre*, ou, si l'on veut, celle d'un nautille tronqué. Le dessous de cette espèce de coquille est strié légèrement sur toute sa surface, et les stries partent

[a] Le capitaine *Chanal* a apporté en France la pièce que j'ai nommée le *Marche-pied*, et d'après laquelle j'ai fait la description qu'on va lire : on en voit la figure réduite, Pl. V. Elle peut donner une idée du genre de leur sculpture.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

des deux côtés pour se réunir dans le bas sur le milieu, et y former une arête continue; sa face supérieure est méplate pour recevoir le pied, et elle est pareillement ornée de stries peu profondes, qui forment des suites régulières d'angles saillans et d'angles rentrans. Le patin est supporté par un buste de figure humaine dans l'attitude d'une Cariatide grotesquement travaillée, qui ressemble assez à un support du genre égyptien; elle a au-dessous d'elle une seconde figure du même genre, mais plus petite, dont la tête est placée au-dessous des mamelles de la grande : les mains de la seconde sont posées à plat sur sa poitrine, et son corps se termine en une longue gaine, pour former la partie inférieure et pointue du marche-pied. Les bras, ainsi que les autres parties du corps des deux figures, sont striés angulairement, comme la face supérieure du patin. Les Naturels de SANTA-CHRISTINA se servent très-adroitement de leurs échasses, et le disputeroient, à la course, à nos pâtres les plus exercés à arpenter avec les leurs les landes de BORDEAUX. Le soin que prennent les premiers d'orner de sculptures celles qu'ils ont inventées, peut prouver qu'ils y attachent un grand prix; car ce travail, fait sur un bois très-dur avec l'espèce d'outils qu'ils y emploient, doit exiger de leur part beaucoup de peine et un temps très-considérable : on les voit d'ailleurs occupés de s'entretenir dans l'habitude de marcher avec des échasses; cet exercice entre dans leurs jeux et fait partie de leur Gymnastique.

Leurs outils, tout grossiers qu'ils sont, tout insuffisans qu'ils seroient dans la main d'un de nos ouvriers, leurs instrumens de pêche, qui diffèrent peu des nôtres, et les divers ustensiles, les meubles, les vêtemens, les parures à leur usage, tout annonce dans les hommes qui les inventèrent et les fabriquent, de l'intelligence et de l'industrie.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Leur hache est une pierre noire et dure, assez semblable à celle que nous nommons *Pierre-de-touche*, dont elle a la propriété: elle est taillée en coin alongé, ou plutôt en biseau; et, par plusieurs tours serrés d'une petite tresse faite avec les fibres du brout de coco, elle est liée fortement sur l'extrémité d'une des branches d'un morceau de bois coudé: sa figure est celle d'une de nos pioches à manche court; et quelques-uns de ces outils pèsent jusqu'à vingt-cinq livres. Ils emploient d'ailleurs des morceaux de coquille, de diverses formes et de diverses grandeurs, tranchans, ou dentelés comme une scie, des os taillés en pointes, et la peau rude de quelque poisson, pour travailler et polir leurs différens ouvrages de charpente ou de sculpture. On ne voit pas que, jusqu'à présent, ils ayent appris à faire aucun usage des outils de fer qu'ils ont pu recevoir des Européens.

Leurs instrumens de pêche, qui sont le trouble, le carrelet [a] et la ligne, sont faits, les uns avec les fibres du coco, les autres avec les fibres corticales d'une espèce d'ortie [b]. Les mêmes matières sont employées pour faire des cordes, des tresses et des nattes. Leur industrie ne brille pas dans leurs hameçons qui sont inférieurs à la plupart de ceux des Insulaires du GRAND-OCÉAN. Quelques-uns sont faits d'un seul morceau de nacre, d'autres d'un morceau de la même matière auquel est ajusté un petit os, lié à la nacre par plusieurs tours de ficelle, pour former un crochet uni et sans dard: leurs hameçons ne sont proprement que des crocs; et à en juger par la négligence qu'ils apportent à la fabrication de cet instrument, on peut présumer qu'ils font beaucoup plus d'usage du filet que de la ligne. En effet, le métier patient et stagnant de pêcheur à

[a] Le *trouble* et le *carrelet* sont des espèces de filets dont on fait usage sur nos côtes.

[b] Observations de *Roblet*.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

la ligne, convient mal à un Peuple pour qui l'assujettissement semble être un supplice, et qui passe sa vie dans l'exercice et le mouvement.

Leurs ustensiles de ménage consistent en calebasses de différentes capacités, qu'ils savent boucher assez hermétiquement pour qu'elles puissent être employées à transporter les liquides [a]; et en divers vases de bois dont ils se servent pour leur manger, et sur lesquels ils s'amusent à sculpter ou graver des figures d'hommes, de poissons ou d'oiseaux, dessinées comme elles peuvent l'être dans l'enfance des Arts, ou plutôt lorsqu'ils ne sont pas encore nés.

On n'a pas été à portée d'examiner leurs procédés dans la fabrication des étoffes ; mais on peut juger, par un battoir cannelé, apporté par le capitaine CHANAL [b], et qu'on sait être le principal instrument des manufactures d'étoffes dans les îles du GRAND-OCÉAN, que la méthode des Mendoçains ne diffère pas de celle des Taïtiens, dont les Relations de COOK et d'autres Navigateurs nous ont donné les détails. La matière de ces étoffes est l'écorce du mûrier à papier : et, autant qu'on a pu le comprendre, ils y emploient aussi les fibres corticales de l'arbre à pain : elles sont inférieures, pour la qualité et la finesse, à celles de TAÏTI, et ne sont ni aussi variées ni en aussi grand nombre. Le capitaine CHANAL dit cependant que les étoffes de SANTA-CHRISTINA sont d'un assez bon usage,

[a] Observations de *Roblet*.

[b] Le battoir de *Santa-Christina* paroît ne différer de celui de *Taïti* et des autres îles de *la Société*, qu'en ce qu'il est rond, et que ses cannelures ou stries sont égales sur tout son contour, au lieu que celui de *Taïti* est carré, et ses cannelures sont d'inégales largeurs sur les quatre faces. Cette variété dans les cannelures de ce second battoir, semble indiquer que le travail des étoffes est plus perfectionné à *Taïti* qu'à *Santa-Christina*, et que la main-d'œuvre y est diversifiée, sans doute suivant la diverse qualité des étoffes qu'on y fabrique.

et

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

et qu'il en a vu quelques-unes d'assez fines : il ajoute que, quelquefois, elles sont teintes en jaune ; mais il ignore de quelle plante les Naturels tirent cette couleur dont quelques-uns se peignent aussi tout le corps. Une pierre à broyer que le chirurgien ROBLET a remarquée parmi leurs ustensiles, pourroit faire penser que cette couleur seroit une terre qui se trouve dans quelque partie de l'île où l'on n'a pas pénétré. Leurs nattes sont faites avec la feuille du palmier ; elles sont tressées et travaillées avec soin et propreté.

Si les Mendoçains n'ont pas des étoffes plus recherchées, ce n'est pas qu'ils ne les préférassent aux leurs, s'ils en connoissoient ; car GEORGE FORSTER nous dit [a], qu'ils achetoient à tout prix ces étoffes d'écorce de mûrier, recouvertes de petites plumes rouges, que les Anglais avoient apportées de TONGA-TABOO, une des îles de l'Archipel DES AMIS : mais on peut croire que ce n'étoit pas pour se vêtir, mais pour se parer, qu'ils desiroient si vivement de posséder ces brillantes étoffes ; la nature les a dispensés d'être vêtus : et comme le besoin ne les excite pas au travail, ils préfèrent à une peine inutile, le plaisir de ne rien faire ; le *far niente* l'emporte même sur l'amour du luxe et le goût de la parure.

La principale occupation des Naturels de SANTA-CHRISTINA, après la pêche, la fabrication accidentelle de leurs armes, de leurs pirogues et des ustensiles à l'usage de l'habitation, est de chanter, de danser, de s'amuser : l'expression vulgaire de *tuer le temps* semble avoir été créée pour rendre sensible la nullité des actions qui partagent le cercle de leur vie. Leur Danse mérite cependant à peine qu'on en fasse mention : suivant le chirurgien ROBLET, elle consiste simplement à se placer plusieurs en rond ; tous les

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 23.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

acteurs, à l'exception des femmes, font un grand bruit, en claquant d'une main sur le pli du coude opposé, appuyé sur le côté, ou en frappant d'une main dans l'autre, en cadence, tandis qu'un seul danseur fait quelques mouvemens des jambes, en les croisant l'une sur l'autre sans changer de place. GEORGE FORSTER compare cependant la danse des Mendoçains à celle des Taïtiens [a] : mais, si la comparaison est juste, il faut que les premiers n'ayent pas déployé tous leurs talens en présence des Français ; car, assurément, rien ne ressemble moins que la danse plate et monotone, décrite par le chirurgien ROBLET, à ces danses voluptueuses, à ces ballets animés des belles *Baladères* de TAÏTI, dont tout le monde a lu et vu la description et les dessins dans les Relations des Voyages de COOK. M. FORSTER ajoute que la Musique des deux Peuples est aussi la même, et qu'ils font usage de tambours semblables. L'Observateur français ne parle point de tambour ; il dit que les instrumens de musique sont un lambis, espèce de conque, à laquelle ils adaptent un tube de calebasse dans lequel ils soufflent, et qu'ils en tirent des sons graves et peu variés : ils obtiennent à peu-près les mêmes sons d'un second instrument, formé d'un morceau de bambou, auquel est adapté, à angle aigu, un autre bambou plus petit. Il faut cependant bien leur accorder le tambour, puisque M. FORSTER l'a vu et sans doute entendu ; mais je crains que, même en l'ajoutant aux deux instrumens à vent, l'orchestre n'en devienne pas meilleur, ni la danse plus animée.

Cet exercice n'est pas le seul qui occupe leur oisiveté : la Course sur les échasses est pour eux un autre genre d'amusement [b] ; mais la Nage est celui auquel ils paroissent se livrer

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 29.
[b] Observations de *Roblet.*

avec le plus de suite et le plus de plaisir : on les voyoit passer des journées entières dans l'eau, autour du SOLIDE, ne se reposer que par intervalles, et ne prendre d'autre nourriture que la chair et le lait des cocos. On a de la peine à concevoir comment ils peuvent résister si long-temps à une telle fatigue sous un ciel brûlant; et l'on peut dire que, si la Baie de la MADRE DE DIOS est la Baie de l'oisiveté, elle n'est pas celle de la paresse.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Mais toute l'activité des Mendoçains se porte vers l'amusement : ils se fatiguent à ne rien faire. Tranquilles sur leurs moyens de subsistance, ils reçoivent ce que la terre leur donne libéralement, et ne songent point à la forcer, par leur travail, à un plus grand développement de ses richesses; l'Agriculture, le premier des arts que l'homme ait dû chercher à perfectionner, ne semble pas mériter qu'ils s'en occupent; on voit seulement quelques plantations régulières de Bananiers et d'Arbres à pain; le reste est abandonné aux soins de la Nature.

Leur inclination bien décidée à jouir sans trouble des douceurs d'une vie paisible, ne les garantit cependant pas du malheur d'être quelquefois engagés dans des guerres, soit entre eux, soit d'une île à une autre. Il n'a pas été possible de se procurer, à cet égard, des informations exactes; mais les armes offensives et meurtrières que j'ai décrites, et les blessures graves dont quelques-uns d'entre eux portent les cicatrices, sont des témoins qui attestent qu'ils n'ont pu échapper à ce fléau du genre humain. Le chirurgien ROBLET seroit tenté d'attribuer à la Nature, qui a tant de ressources chez un Peuple frugal dont les humeurs ne sont point échauffées par des passions ardentes et des mets apprêtés, plutôt que d'accorder à l'Art, qui doit y avoir si peu de moyens, la guérison merveilleuse de quelques blessures dont la cure, selon lui, feroit honneur à nos chirurgiens les plus

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

habiles. Il a examiné, et a fait observer à plusieurs de ses compagnons de voyage, un individu qui avoit eu le corps transpercé d'un coup de lance de bois, qui étoit entré au-dessous de l'omoplate gauche, et étoit sorti entre la troisième et la seconde des côtes vraies du côté droit : le guerrier qui avoit reçu cette blessure, n'en étoit point incommodé ; seulement, la cicatrice postérieure étoit un peu proéminente. Il en a examiné trois autres qui avoient des dépressions considérables, tant du coronal que des pariétaux, occasionnées par des pierres lancées avec la fronde; et aucun d'eux n'en éprouvoit la plus légère incommodité. La Nature, sans doute, a eu la plus grande part dans ces guérisons; mais il semble qu'on doit accorder quelque chose à l'Art, qui ne peut pas être étranger à ces Insulaires ; car on se rappelle que, lorsque le chirurgien ROBLET visita, pour le panser, le bras du jeune homme que les Français avoient blessé par accident, il jugea, à l'inspection de l'appareil ingénieux que les chirurgiens du pays avoient employé, que le traitement des fractures n'est pas au-dessus de leurs connoissances et de leurs moyens : et l'attention toute particulière que tous les assistans, dans un profond silence, contre leur coutume, donnoient à la manière dont opéroit le chirurgien européen, prouve la grande importance qu'ils attachent à l'art de traiter les blessures.

QUELQUES jours de fréquentation ne paroîtront pas suffire, sans doute, pour connoître à fond le caractère, les mœurs, les inclinations, les habitudes, les usages d'un Peuple que l'Observateur voit pour la première fois : on peut dire, cependant, qu'à l'égard des Peuplades encore à demi sauvages, dont tous les individus habitent toute la journée en plein air, que la curiosité rassemble toujours en grand nombre autour des Étrangers, et

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

qui, ne sachant pas dissimuler, se montrent tels qu'ils sont, on les a bientôt connues : on est, en quelque sorte, en société habituelle avec la Nation entière ; et chaque fait qui fournit une observation, conduit à un résultat. C'est donc d'après les faits que nous pouvons connoître et juger les Naturels de SANTA-CHRISTINA.

Leur conduite avec les Français doit nous les faire regarder comme le Peuple le plus doux, le plus humain, le plus pacifique, le plus hospitalier, le plus généreux de tous ceux qui occupent les îles du GRAND-OCÉAN. Les mouvemens de leur ame sont aussi rapides que l'éclair, et aussi variables que ceux de la girouette ; il ne leur reste aucune impression durable des divers sentimens qu'ils éprouvent. On les voit toujours vivement émus au moindre accident qui arrive à un des leurs, ou même à un Étranger ; mais cette sensation pénible fait brusquement place à la joie, si un objet nouveau ou extraordinaire vient à frapper leurs sens. Un tel Peuple ne peut pas être méchant ; et tout ce que l'on a vu prouve que la bonté est l'essence de son caractère : mais sa complaisance, son affabilité, son obligeance, il les tient de la Nature ; et sans doute on peut s'y fier avec plus de sûreté qu'aux apparences de ces mêmes qualités, que les Peuples policés savent se donner par l'éducation, et à cette politesse combinée et convenue qui s'épuise en paroles, et trop souvent est stérile en actions.

Les Mendoçains sont un Peuple aimable que le plaisir sans cesse occupe, que tout distrait, que tout amuse. On peut les comparer à des singes, disons mieux, à des enfans qui desirent vivement tout ce qu'ils voient, et n'en font plus aucun cas aussitôt qu'ils en ont joui un moment : ils se décident par les yeux, jamais par la réflexion. Les clous excitèrent d'abord leurs desirs ; ils ne vouloient que des clous dans les échanges :

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

et ce n'est pas qu'ils en connussent l'utilité et l'emploi, car le seul usage qu'ils en fissent, étoit de les porter en pendans d'oreilles, ou suspendus, en ornement, à leur cou et à leur ceinture : aux clous succédèrent les miroirs, à ceux-ci les sifflets, à ces derniers les petits couteaux ; mais le règne de chacune de ces bagatelles ne fut qu'éphémère ; et les grains de verre coloré furent, à leur tour, recherchés, et bientôt dédaignés. Un ruban, un morceau d'étoffe rouge, un colifichet quelconque, obtenoit presque toujours la préférence, sur une hache, une scie ou quelque outil de charpentier ou de menuisier, que d'autres Peuples du GRAND-OCÉAN recherchent si avidement, parce que l'avantage qu'ont ces outils sur les leurs, pour une prompte exécution dans le travail, ne peut échapper à la réflexion et décide leur choix.

Les femmes de SANTA-CHRISTINA sont dans leurs goûts aussi légères que les hommes ; et l'inconstance caractérise toute leur conduite : elles changent d'affection comme de pendans d'oreilles ; un homme n'est pour elles qu'un joujou ; et on les voit passer des bras d'un amant qu'elles sembloient aimer, dans ceux du premier venu qui veut d'elles.

C'est peut-être à la légèreté et à l'insouciance communes aux deux sexes, qu'il faut attribuer et cette inclination décidée qu'ils manifestent pour le vol, à l'égard des Étrangers, et cette facilité singulière avec laquelle ils restituent, à la première demande, sans se faire prier, et même en riant, l'objet qu'ils ont dérobé. On croiroit que le vol de ces objets nouveaux qu'on étale devant eux, et qu'ils ne doivent regarder que comme d'agréables inutilités, n'est à leurs yeux qu'une espèce de jeu auquel ils n'attachent aucune importance : il sembloit, à les voir se présenter parés de leurs vols, devant les Français, ou qu'ils en regardassent la possession comme légitimement acquise, ou qu'ils eussent

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

oublié l'action qui les leur avoit procurés. On ne peut cependant pas douter qu'ils n'ayent une idée fixe de la propriété, et qu'ils ne sachent bien que voler est une mauvaise action : le vol du fusil du capitaine MARCHAND, et la manière dont s'en fit la restitution, suffiroient pour en convaincre. Mais comment concilier, dans cette circonstance, la bonté naturelle de ces Insulaires, leur obligeance hospitalière, leur empressement à rendre service, leur facilité à oublier le mal qu'un Français avoit fait à un des habitans, mal involontaire, à la vérité, mais qui, à leurs yeux, pouvoit ne pas le paroître, comment, dis-je, concilier toutes ces qualités avec le projet concerté des guides officieux du capitaine MARCHAND, de l'attirer dans un bois pour le voler ? avec l'entreprise de spoliation tentée contre son domestique ? Observons toutefois que le délit ne demeure pas long-temps impuni : un homme qu'aucun ornement, aucune marque ne distingue des autres, se charge de faire justice, va à la recherche du voleur, et assomme de sa main un de ses Compatriotes, pour avoir commis un vol envers un Étranger : et personne ne s'en formalise, personne ne prend parti contre l'assassin en faveur de l'assassiné ! Le vol n'est donc ni autorisé, ni même toléré à SANTA-CHRISTINA. Peut-être voudra-t-on supposer une connivence entre le voleur et celui qui se charge de le punir de son larcin ? peut-être la prétendue punition n'a-t-elle point été exercée ; et la clause du traité pourroit être le partage entre eux de la récompense que le second est assuré d'obtenir ? On trouve, en effet, dans les Relations des Voyageurs, quelques exemples d'un semblable accord, pour un vol combiné ; mais attendons de connoître mieux les Naturels de SANTA-CHRISTINA, à qui les Européens ont bien peu de reproches à faire, avant de porter sur leur moralité, à l'égard du vol, un jugement qui pourroit n'être pas équitable.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Seroit-il juste, en effet, de juger toute une Peuplade sur la conduite criminelle de quelques individus? Si quelqu'un de ces Insulaires, transporté dans nos contrées, et voyageant sur nos grandes routes, étoit assailli, dépouillé par des voleurs; ou si, dans une de nos grandes cités, la curiosité l'ayant porté à une de nos salles de spectacle, des filoux vidoient adroitement ses poches; le croirions-nous autorisé à dire que les Français sont un peuple de filoux et de brigands?

Le vol fait au capitaine MARCHAND, est le seul qui ait été tenté à force ouverte : les autres, on peut le dire, sont en quelque sorte, des vols d'espiéglerie; c'est l'enfant qui dérobe un bonbon. Mais si l'on peut avoir, sous ce rapport, quelque reproche à leur faire, on ne peut s'empêcher d'admirer leur bonne foi dans les échanges : aucun ne tentoit, après qu'il en avoit reçu le prix, de soustraire les effets qu'il avoit vendus [a]; le chirurgien ROBLET nous dit même que souvent il en a vu y joindre ou rapporter des articles qu'on avoit oublié de prendre, et que, dans la confusion, ils auroient pu faire disparoître, sans qu'il fût possible de s'apercevoir du mécompte. Fidelles entre eux, ils remettoient exactement les marchandises d'EUROPE à ceux qui avoient fourni les objets d'échange; ils n'essayoient point de se dérober les uns aux autres, les denrées qu'ils apportoient; souvent même ils se faisoient don mutuellement des effets

[a] Le capitaine *Cook* et *G. Forster* se plaignent que, dans les premières visites, les Naturels vouloient garder les marchandises qu'on leur offroit, et ne rien donner en échange; *Cook* fut obligé de faire tirer un coup de fusil par-dessus la tête d'un Insulaire qui avoit, à plusieurs reprises, abusé de sa confiance : mais il ajoute que, dans la suite, ils se comportèrent avec plus d'honnêteté. (*Cook's 2.d Voyage*, vol. I, page 299, et *G. Forster*, vol. II, page 10.) Les Français ont eu l'avantage de trouver les habitans de *Santa-Christina* tout formés aux échanges, et convaincus qu'on ne trompoit pas impunément les Européens.

qu'ils

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

qu'ils venoient d'acheter au prix de ce qu'ils avoient de plus précieux. Leur fidélité entre eux se montroit jusque dans les vols qu'ils commettoient ; l'objet dérobé dans le Vaisseau passoit de main en main, sans que celui qui avoit fait le coup parût inquiet de savoir entre les mains de qui l'objet pourroit rester, bien assuré que, tôt ou tard, il reviendroit dans les siennes [a]. Sous quelque point de vue que l'on considère ce Peuple dans son commerce avec les Étrangers, il n'est pas possible de démêler les principes de sa conduite ; on n'y voit que contradictions et inconséquences : mais combien d'hommes, combien de peuples, qu'il ne faut pas trop approfondir, si l'on veut les trouver toujours conséquens !

ON a eu peu d'occasions d'observer la conduite intérieure et domestique des Naturels de SANTA-CHRISTINA. Le capitaine COOK dit [b] qu'il n'a pu s'assurer si les femmes sont admises à manger avec les hommes : on sait que, chez la plupart des

[a] Pour écarter le soupçon d'enthousiasme ou de partialité en faveur des Mendoçains, je dois rapprocher de ce que je dis ici, un fait en contradiction, rapporté par le capitaine *Cook ;* mais je dois, en même temps, faire observer que c'est le fait d'un individu, un fait isolé, qui ne prouve rien contre la généralité, et duquel seulement on peut conclure qu'à *Santa-Christina*, comme par-tout ailleurs, il est des hommes vicieux, dont le caractère particulier, en opposition avec le caractère général de la nation, les porte à des actions que la société entière désavoue et condamne : et dans quel coin de la terre habitée trouve-t-on une société d'hommes parfaits !

Cook dit qu'ayant acheté d'un Naturel qui montoit une pirogue, un petit cochon pour lequel il donna un clou de six pouces, et ayant remis ce clou à un autre homme de la pirogue, pour le faire passer au premier, cet homme en substitua furtivement un autre beaucoup plus petit : le maître du cochon réclamoit fortement le grand clou ; celui qui l'avoit reçu, sembloit décidé à le garder ; la dispute s'échauffoit ; mais le capitaine *Cook* s'en alla, sans attendre l'issue de la querelle. (*Cook's 2.d Voyage.* Vol. I, page 303).

[b] *Ibid*, pag. 311.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

Peuplades des îles, elles en sont exclues, et que souvent leur condition est des plus misérables. Le capitaine CHANAL a assisté plusieurs fois aux repas des habitans de LA MADRE DE DIOS, et il a vu les hommes, les femmes et les enfans, manger en commun et se nourrir des mêmes mets. Il voyoit des mères allaiter leurs enfans; et elles étoient dignes de l'être et en méritoient le titre, par les soins et les attentions délicates qu'elles prodiguoient à leurs nourrissons. Souvent aussi des hommes pressoient tendrement dans leurs bras, des enfans dont ils se glorifioient d'être pères; mais on ignore quel garant ils peuvent avoir de leur paternité. On n'a pas pu se former une idée sur le rang qu'ont les femmes dans la société; mais on a lieu de croire qu'elles n'ont d'autre influence que celle que peut donner l'abandon momentanée de leur personne. On n'est pas moins fondé à penser que la jalousie des hommes, quoique passagère comme leurs jouissances, les porte quelquefois à des violences; car on en a vu [a] traiter des femmes avec brutalité, et employer même le bâton pour les frapper; mais, en même temps, on a vu des femmes battre des hommes, parce que, insensibles au pouvoir de leurs charmes et à leurs provocations, ils les avoient repoussées sans rien accorder à leurs desirs. Ainsi l'égalité, sous ce rapport, semble, en quelque sorte, subsister entre les deux sexes : mais comme la nature n'a pas établi l'égalité des forces; on peut conclure qu'ici, comme par-tout, les hommes souvent font valoir la raison du plus fort. Cependant cette raison ne vaut point entre eux; on ne les voit point se battre pour obtenir ou conserver la conquête d'une femme; il paroît que le droit du premier occupant n'est jamais contesté, ni celui de succession disputé : tout se traite à l'amiable; et si SANTA-CHRISTINA

[a] Observations de *Roblet*.

a soutenu des guerres, elles n'ont jamais dû avoir pour origine, l'enlèvement d'une HÉLÈNE.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

On n'a point été à portée de juger quel est le degré d'autorité des pères sur leurs enfans, ni quelle en est la durée; mais on peut présumer qu'elle ne s'exerce pas au-delà de l'enfance, de cette première période de la vie où la foiblesse et l'impuissance réclament l'assistance et la protection d'un plus fort que soi. D'après ce qu'on a connu de la dépravation des mœurs à SANTA-CHRISTINA, ce n'est pas une injustice, ce n'est peut-être pas même une opinion trop hasardée, de supposer que la paternité doit n'être regardée que comme une espèce d'adoption, et que l'enfant n'est soumis à ceux qui se sont portés pour ses auteurs, que le temps où il a besoin de leurs soins et de leur appui.

S'IL n'a pas été possible d'avoir connoissance du régime intérieur des familles ou sociétés particulières, on n'a pas trouvé plus de facilité à connoître la forme du Gouvernement ou le régime politique de la grande Société : seulement, on peut assurer que ce n'est pas une espèce de Gouvernement féodal, tel qu'on l'a trouvé établi dans quelques-unes des îles qui composent les Archipels du GRAND-OCÉAN. Le capitaine CHANAL ne doute pas cependant que ce Peuple n'ait des Chefs qu'il nomme *Otöouh ;* et son opinion se fonde, d'une part, sur ce que les Naturels, comme on l'a vu, donnoient ce titre à celui d'entre eux auquel les Français, à leur arrivée dans l'île, furent présentés en cérémonie ; et de l'autre, sur ce que, lorsqu'il leur fut connu que le capitaine MARCHAND étoit le Commandant ou Chef du Vaisseau, ils lui appliquèrent également le titre d'*Otöouh*. Mais ce titre n'est pas celui qu'on donnoit au Chef de LA MADRE DE DIOS quand les Anglais visitèrent cette Baie : il seroit possible que les Français, faute de bien entendre

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

les Naturels, eussent confondu le nom du Chef avec son titre, et que ceux-ci eussent appliqué au Chef des Français le nom du leur, comme ils donneroient à leurs amis leurs propres noms. GEORGE FORSTER [a] nous apprend que le Chef dont le capitaine COOK reçut une visite sur le rivage, et qui ne se montra qu'une fois dans son grand costume, leur avoit été présenté comme étant le Roi de toute l'île ; mais que ses sujets ou vassaux ne paroissoient pas prodiguer les respects à sa Majesté. Ce Chef dit aux Anglais qu'il se nommoit *Hònoo*, et qu'il étoit *He-ka-aï*, titre qui, d'après l'opinion de M. FORSTER, correspond à l'*Aree* (ou *Earee*, suivant COOK) de TAÏTI, ou l'*Areekee* des îles DES AMIS. Le même Voyageur dit ailleurs [b] que le capitaine COOK ayant été dans le cas de frapper un matelot qui avoit manqué à son devoir, les Naturels qui en furent témoins, firent une observation qui peut donner quelque idée de la forme de leur Gouvernement : en se montrant les uns aux autres le Capitaine, ils se disoient, *Tape a-hai te tina; il bat son frère :* ils pensoient donc, dit M. FORSTER, quoiqu'il leur fût bien connu qu'un seul des Étrangers avoit autorité sur tous les autres, que cependant lui et eux étoient tous frères : on pourroit croire, continue-t-il, qu'ils appliquoient à ces Étrangers l'idée d'une subordination du même genre que celle qui, sans doute, est établie parmi eux ; et qu'ils se regardent comme ne formant qu'une seule famille, dont le plus âgé est le Chef ou le Roi. Moins avancés, suivant l'opinion du même Observateur, que les Taïtiens dans la civilisation, ils n'ont pas établi la différence des rangs, et leur constitution politique n'a pas encore pris la forme déterminée d'une Monarchie : en effet, leur Chef ne paroissoit distingué des autres que par son

[a] *George Forster's Voyage*. Vol. II, page 19.
[b] *Ibid*, page 31.

habillement ; encore cette distinction n'étoit-elle qu'accidentelle et passagère : son autorité d'ailleurs, si toutefois il en a quelqu'une, ne se manifestoit par aucun acte, et les autres ne lui témoignoient aucun égard. Cette dernière partie de l'opinion de M. Forster est confirmée par le rapport du chirurgien Roblet, qui nous dit que les Français n'ont vu aucun Chef qui parût avoir quelque autorité ; mais ils n'ont rien aperçu non plus qui puisse appuyer la supposition d'un Gouvernement en quelque sorte patriarchal, d'un Chef de la grande famille. « Nous avons seulement observé, dit le chirurgien Roblet, que ceux qui étoient le plus écoutés de la multitude, étoient redevables de cet avantage à une belle figure, à une stature remarquable, à une force corporelle plus imposante, à un caractère plus mâle, à une énergie plus prononcée, et peut-être au plus grand nombre d'individus dont leur famille (ou la réunion qu'on appelle *leur famille*) se trouve composée : mais dans toutes les suppositions, leur pouvoir, à quelque titre qu'ils l'obtiennent, est toujours très-limité, et l'on peut douter qu'il soit continu ». En se fondant sur l'opinion du chirurgien Roblet, on pourroit croire que celui des Naturels qui fit restituer, par des moyens violens, le fusil du capitaine Marchand, n'avoit d'autre autorité que celle de la force ; car, avant cet instant, il ne s'étoit fait remarquer par aucun acte de pouvoir ; et depuis, aucun acte ne le distingua comme Chef ; et cependant personne ne s'éleva contre le droit de faire justice qu'il s'attribua, et qui devoit appeler la vengeance des parens et des amis de celui contre qui il l'avoit exercé [a]. Mais là où il n'y a ni lois, ni chefs, la force est tout, et le foible obéit au fort.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

[a] Ce Naturel est le même qui avoit promené paisiblement le chirurgien *Roblet* dans l'intérieur de l'île, sans autre sauve-garde pour l'Étranger, que

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

ON n'est pas mieux instruit sur la Religion que sur l Gouvernement de ce Peuple. Pendant le séjour que les Françai ont fait à SANTA-CHRISTINA, ils n'ont rien vu qui ait p leur faire penser que ses habitans rendissent quelque culte à u Etre suprême : le Plaisir est la divinité du pays; aucune supers tition, aucune cérémonie, aucun Prêtre ou Jongleur. Nou voyons cependant que, lorsqu'en 1595, MENDAÑA découvri cette île, il existoit à MADRE DE DIOS une espèce de temple un lieu consacré à des cérémonies, ou religieuses, ou funéraires Deux siècles, à la vérité, se sont écoulés depuis le voyage de Espagnols; mais il seroit sans exemple qu'un Peuple qui, dan des temps anciens, auroit pratiqué quelque culte, n'en eû conservé aucune trace, ou n'y en eût pas substitué un nouveau il faut donc croire, ou que les Espagnols se sont mépris su la destination de l'enceinte respectée des Naturels de LA MADR DE DIOS, qui existoit à l'époque de la découverte, ou que depuis ce temps, les habitans ont transporté les objets de leu vénération dans quelque partie de l'île où ni les Anglais, ni le Français n'ont pénétré.

LA PLUPART des Voyageurs cherchent à évaluer la populatio des îles qu'ils visitent; mais cette évaluation porte sur de Données si incertaines, qu'on peut craindre que souvent elle n soit très-éloignée de la vérité, et presque toujours en exagération En effet, le Voyageur aborde à une partie de la côte où l disposition des terres offre un abri aux Vaisseaux, communémen à une partie que des ruisseaux arrosent et fertilisent; et ce avantages ont dû engager plusieurs des Naturels à y fixer leu

le respect que pouvoit inspirer aux Naturels la présence du premier, sans autre sûreté que la confiance du second dans les droits de l'hospitalité.

demeure : d'autre part, la vue d'un objet aussi extraordinaire qu'un Vaisseau d'Europe, pour des Peuples qui ne connoissent que des pirogues, et la curiosité de voir des hommes qui se montrent pour la première fois, doivent faire affluer, dans le Port que les Étrangers ont choisi pour leur débarquement, et pendant le séjour qu'ils y font, une multitude de Naturels empressés de s'y porter de tous les points de la côte d'où le Vaisseau peut être aperçu : ces deux causes réunies doivent faire paroître une grande population. Mais on se tromperoit presque toujours, si l'on vouloit conclure la population générale d'une île d'après le nombre des habitans qui se présentent sur le point où des Étrangers ont abordé ; et l'on ne parviendroit pas à un résultat plus exact, si l'on fondoit son calcul sur l'étendue des cultures, et le nombre des plantations qui s'offrent à la vue : car, en général, le milieu de chacune des îles hautes, situées dans le Grand-Océan entre les Tropiques, est occupé par une chaîne de montagnes élevées qui ne paroissent pas susceptibles d'être cultivées, et d'où la stérilité doit repousser les habitans ; c'est près des bords de la mer seulement que des plaines agréables, des vallées fertiles, entrecoupées par des collines couvertes de bois, et par des ruisseaux fécondans, invitent l'homme à travailler une terre qui promet de le récompenser de ses sueurs, et le décident à fixer son habitation dans les lieux où sa subsistance se trouve assurée ; le voisinage de la mer lui offre encore une ressource de plus pour en accroître les moyens : des côtes poissonneuses, des rochers où les coquillages de divers genres multiplient et se renouvellent sans cesse, lui fournissent, toute l'année, une variété d'alimens, et un supplément utile dans la saison où la terre en repos cesse de lui prodiguer ses dons.

1791. Juin. Iles de Mendoça.

En appliquant ces observations aux îles de Mendoça, dont

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

une seule île, et un seul point de cette île, ont été visités par les Européens, on concevra combien peu doit être exact le calcul de leur population, établi sur le nombre des habitans que les Voyageurs ont pu voir rassemblés sur ce point unique. GEORGE FORSTER a cependant tenté ce calcul : et voici comment il le présente. « A juger de la population du Groupe des MENDOÇA, nous dit-il [a], par le peu d'étendue de chacune des îles qui le composent, elle ne doit pas être considérable. WAHÎTAHÔ, ou SANTA-CHRISTINA, a environ huit lieues de circuit (sept seulement, suivant le capitaine COOK); ô-HIVAHOA, ou LA DOMINICA, quinze; LA MADALENA, cinq, suivant les Espagnols (six, suivant la Carte de COOK et suivant QUIROS); ô-NITEÏO, ou SAN-PEDRO, trois; l'île HOOD qu'on n'a vue que de loin, autant [b]. LA DOMINICA, la plus grande des îles, présente des bords si escarpés, et la plus grande partie du terrain est si hérissée de montagnes à pic, de flèches de clocher, qu'on peut regarder comme très-probable que, à proportion de son étendue, elle ne contient pas un nombre d'habitans aussi grand qu'on peut le supposer à SANTA-CHRISTINA. Tous les cantons des îles de MENDOÇA, susceptibles de culture, paroissent très-peuplés : mais des montagnes stériles, et la plupart inaccessibles, occupant une grande partie de leur surface, on peut douter que la population du Groupe entier s'élève au-dessus de *cinquante mille* individus ».

Quelque juste confiance que l'on doive accorder aux connoissances profondes et à la manière de voir de M. FORSTER;

[a] *G. Forster's Voyage.* Vol. II, pages 33 et 34.

[b] On ignore si ces deux dernières îles sont habitées; elles ont si peu d'étendue, qu'il n'est guère probable qu'elles le soient; seulement, si leurs côtes sont poissonneuses, elles pourroient être occupées temporairement par les Naturels des autres îles.

j'avoue

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

j'avoue que ce résultat ne me semble pas être la conséquence des Données qui l'ont amené ; il me paroît inadmissible ; et les raisons sur lesquelles je me fonde pour le rejeter, me semblent être d'un poids qui doit l'emporter même sur celui d'une autorité à laquelle on ne résiste jamais qu'à regret et avec répugnance. Quoique, dans le nombre des pirogues qui entouroient le Vaisseau, plusieurs fussent venues de LA DOMINICA ; quoique les Naturels de cette île se trouvassent confondus à terre avec ceux de SANTA-CHRISTINA ; quoique les habitans des Baies du Sud se rendissent, pour la plupart, à celle de LA MADRE DE DIOS, quand les Français y abordoient ; on voit dans les journaux du capitaine CHANAL et du chirurgien ROBLET, parfaitement d'accord sur ce point, que toute cette affluence d'habitans de la côte occidentale de SANTA-CHRISTINA et de Naturels de LA DOMINICA, mêlés ensemble, n'a produit, dans aucun moment, une réunion dans laquelle on pût compter plus de cinq ou six cents individus de tout sexe et de tout âge : et il faut observer que la côte occidentale de SANTA-CHRISTINA étant située *sous le Vent* de l'île, elle doit être plus peuplée que celle *du Vent ;* car on sait que, dans toutes les îles situées entre les Tropiques, dans la région des vents alizés, la côte du Vent, battue sans cesse par les vents et par la mer, n'invite pas à s'y fixer, des hommes à qui la pêche fournit une partie de leur subsistance, et qui tous se livrent plus ou moins à la navigation. Il paroît donc que ce seroit accorder beaucoup à l'île de SANTA-CHRISTINA, que de lui donner mille habitans par lieue de côte, et en tout sept mille; d'en supposer six mille à LA DOMINICA, que M. FORSTER présume, avec raison, ne devoir pas, pour cause de stérilité sur la plus grande partie de son terrain, présenter une population aussi nombreuse que celle de SANTA-CHRISTINA ; et d'en admettre six mille pour LA MADALENA,

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

dont le circuit est de six lieues : la totalité des habitans des trois grandes îles pourroit donc s'élever à dix-neuf mille individus, qu'on peut porter à *vingt mille*, si l'on veut accorder quelques habitans aux petites îles SAN-PEDRO et HOOD. Ce résultat est bien éloigné de celui de *cinquante mille* individus, que leur suppose le calcul de M. FORSTER : et je ne voudrois pas garantir que, si jamais il est possible de se procurer des Données plus précises, on ne reconnût que le résultat que je hasarde est encore très-exagéré.

LE CAPITAINE CHANAL a dressé un Vocabulaire de SANTA-CHRISTINA, qui comprend quelques mots de la Langue des Naturels de cette île [a]; il n'y a fait entrer que ceux dont il a pu constater la vraie signification; et il les a écrits comme un Français les entend et les prononce. Je ne puis, à cette occasion, me dispenser d'exprimer un vœu que, depuis long-temps, nos Navigateurs ont dû former; ce seroit que quelque Savant qui possédât les Langues anglaise et hollandaise, voulût rassembler dans un même volume, les Vocabulaires qui se trouvent épars dans les Relations des Voyages faits par les Navigateurs de ces deux Nations, et qu'il ramenât à l'Orthographe et à la Prononciation françaises, les sons et les articulations que chaque Nation a figurés à sa manière, et pour sa propre prononciation. La plupart des Vocabulaires des Peuplades qui occupent les îles du GRAND-OCÉAN, ont été donnés par les Anglais; et leur manière de peindre les sons diffère tellement de la nôtre, qu'un Navigateur Français qui veut prononcer à sa façon les mots qui ont été figurés pour être prononcés par un Anglais, émet des sons qui ne font point reconnoître le mot de la Langue dans laquelle

[a] Ce Vocabulaire est renvoyé à la suite de la Relation.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

il veut s'exprimer. La même chose doit arriver à un Anglais, s'il veut prononcer, à sa manière, des mots qui ont été écrits pour être prononcés par un Français : il faut donc, pour que l'un et l'autre puissent se faire entendre des Naturels d'un pays, que la langue écrite, c'est-à-dire, les mots qu'ils ont sous les yeux dans le Vocabulaire dont ils veulent faire usage, soient figurés par des caractères, des signes, tellement combinés, qu'ils les obligent à émettre forcément les véritables sons de la langue parlée.

Le chirurgien ROBLET, de son côté, a également dressé un Vocabulaire des mots mendoçains qu'il a pu recueillir ; la plupart sont les mêmes que ceux qui composent le Vocabulaire du capitaine CHANAL : mais, comme les deux Observateurs ne les écrivent pas toujours de même, parce que, sans doute, ils ont entendu différemment, j'ai cru qu'il pouvoit être utile de rapporter les deux manières dans deux Colonnes différentes. J'y ai joint une troisième Colonne, dans laquelle on trouvera quelques mots de la même Langue, correspondant aux mêmes mots dans les Vocabulaires des Français, et tels que le capitaine COOK les a donnés pour être prononcés par un Anglais : ils sont extraits de son *Tableau des divers langages parlés dans les îles du* GRAND-OCÉAN, *depuis l'île de* PÂQUE *jusqu'à la* NOUVELLE-CALÉDONIE [a].

La Langue des habitans de SANTA-CHRISTINA a la plus grande affinité avec celle des îles de LA SOCIÉTÉ, ou plutôt c'est la même Langue : ce qui prouve que, quoique les deux Archipels soient séparés par un espace de mer de deux cent soixante lieues, et qu'il soit présumable que leurs pirogues n'entretiennent pas entre eux une communication habituelle, les Peuples qui les habitent doivent avoir une origine commune. Un Naturel de LA SOCIÉTÉ, qui étoit embarqué sur la RÉSOLUTION,

[a] *Cook's 2.d Voyage.* Vol. II, page 364.

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

conversoit couramment avec ceux de LA MADRE DE DIOS; mais le capitaine COOK dit que les Anglais, qui avoient dû rapporter de leurs visites à TAÏTI la connoissance de la plupart des mots de la Langue qui s'y parle, ne purent jamais parvenir à se faire entendre à SANTA-CHRISTINA [a].

En examinant les quatre-vingt-cinq mots de la Langue de cette île que le capitaine CHANAL a rassemblés, on voit qu'elle emploie, comme la nôtre, cinq Voyelles, *A, E, I, O*, et *U* prononcé comme la Diphtongue *OU* l'est en français; mais les Consonnes ne sont qu'au nombre de huit qui font l'office de douze des nôtres : *B* ou *P*, qui ne sont que la même articulation plus ou moins dure, et se confondent à l'oreille : — *D* : — *C* dur, *G* dur, *K* et *Q*, dont les quatre articulations ne se distinguent point, et qui toutes sont représentées par un *K*, lequel, pour être articulé à la manière des Mendoçains, exige une espèce d'aspiration qui lui donne un son guttural : — *F* — *M* — *N* — *T* — *V*; ces cinq dernières ayant chacune leur articulation propre et distincte, comme dans les Langues d'EUROPE. Un Lettré de LA CHINE pourroit-il jamais se persuader qu'avec treize signes fort simples, on pût exprimer toutes ses pensées?

Les Naturels de SANTA-CHRISTINA, comme plusieurs des Peuplades du GRAND-OCÉAN, ne peuvent pas articuler notre *r*; ils y suppléent par une espèce d'aspiration : ainsi, au lieu de *o-Hiva-röa*, ils prononcent *o-Hiva-höa :* seroit-ce par mignardise, comme le favori d'OCTAVE prononçoit *Melcule* au lieu de *Me Hercule!* il est plus probable que c'est l'effet de l'imperfection de l'organe. Nos Consonnes *Z, S, X*, ne font pas partie des articulations de la Langue de cette île, laquelle, comme on en a pu juger, n'en admet aucune qui soit difficile. Souvent un mot est

[a] *Cook's 2.d Voyage*, Vol. I, page 308.

précédé des Voyelles *o* ou *e:* et quoique, par la manière dont le mot est prononcé, elles semblent en être une partie intégrante, elles n'en sont cependant que l'Article; comme *e, o*, ou *te*, sont des articles dans la Langue de Taïti. 1791. Juin. Iles de Mendoça.

Le capitaine Chanal observe que, quoique la Langue des Mendoçains soit remplie d'aspirations, et qu'en général ils la parlent avec véhémence, leur prononciation cependant a de la douceur. Pour la mieux saisir, on consultoit principalement les femmes, dont le son de voix, plus clair que celui des hommes, permet plus facilement de distinguer les nuances de l'articulation : c'étoient les meilleurs maîtres de langue ; et l'on n'admiroit pas moins leur sagacité à saisir les questions, que leur justesse à y répondre.

Les détails dans lesquels je suis entré sur ce que nous avons pu deviner du caractère, des mœurs et des usages des habitans des Mendoça, ont fait connoître que les Naturels de ces îles ont plusieurs traits de ressemblance avec ceux de Taïti et des autres îles de la Société ; et l'identité de langage suffiroit, sans doute, pour prouver l'identité d'origine. On peut croire que les dissemblances qui existent, sous d'autres rapports, entre les Peuples de ces deux Archipels, tiennent, et au climat qui doit différer en raison de la différence des Latitudes, et peut-être plus encore à la nature du sol qui, dans l'île de Santa-Christina, la seule que nous connoissions, laisse peu d'espace à la culture, et prive ses habitans de l'avantage de pouvoir former de ces grandes plantations de mûriers sur lesquelles par-tout, à Taïti, la vue se repose délicieusement. Les plaines fertiles qui bordent les côtes de cette dernière île, lui procurent un avantage local que rien ne peut balancer dans celles de Mendoça ; et ces ressifs, cette espèce de digue de corail qui la cerne de toutes parts, en fournissant des abris et une nourriture à une multitude de coquillages,

1791. JUIN. Iles de MENDOÇA.

ajoutent un supplément perpétuel aux productions de la terre, pour la subsistance de ses habitans. En comparant, en général, l'île de SANTA-CHRISTINA avec celle de TAÏTI [a], on voit d'abord qu'on ne trouve point dans la première, l'opulence, le luxe, la profusion d'alimens, la recherche et la variété d'étoffes qui se font remarquer dans la Métropole du GRAND-OCÉAN ÉQUATORIAL. Les Taïtiens ont beaucoup de superflu; ils ont fait de grands pas vers la civilisation, de grands progrès dans les arts utiles et même dans les arts d'agrément. Les Mendoçains ont l'honnête nécessaire, l'aisance desirable dans tous les genres; et leur caractère ne les porte pas à desirer plus que ce dont ils jouissent: sans autres besoins que ceux auxquels la nature fournit avec prodigalité, contens du jour présent et sans inquiétude pour le lendemain, partagés entre le plaisir et l'oisiveté, ils paroissent à l'abri de ces orages politiques qui souvent doivent troubler le Gouvernement, en partie monarchique, en partie féodal, qu'on trouve établi chez les Taïtiens. Ceux-ci ont perdu en liberté ce qu'ils ont acquis en civilisation; une partie vit des travaux de l'autre, et c'est la marche naturelle et ordinaire des grandes Sociétés; ils mènent une vie sensuelle, et déjà des maladies héréditaires commencent à les punir de leurs excès. Les Mendoçains ont conservé leur liberté primitive dans toute sa pureté, et chacun vit par soi et pour soi: la santé robuste dont ils jouissent, est bien préférable, sans doute, aux sensualités qu'ils ne connoissent pas encore, et qu'il faut leur desirer de ne connoître jamais. Je conçois qu'un Européen préférât pour lui-même TAÏTI à WAHÎTAHÔ; mais un Mendoçain auroit grand tort, s'il envioit le sort d'un Taïtien: en s'éloignant davantage de la nature, il auroit peu à gagner, et risqueroit de beaucoup perdre.

[a] Voyez *G. Forster's Voyage.* Vol. II, page 35.

CHAPITRE III.

DU mouillage de la Baie de la Madre de Dios *on aperçoit, dans l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest, une Terre qui n'est pas indiquée sur les Cartes hydrographiques. — On se dirige sur cette Terre; on découvre un nouveau Groupe d'îles qui ne forme qu'un même Archipel avec les îles de* Mendoça. *— Description de ce Groupe. — Description particulière de l'île principale et de ses habitans. — Conjecture sur d'autres Terres qui doivent être situées dans l'Ouest de ce Groupe. — Les habitans des îles de* la Société *avoient connoissance du Groupe des* Mendoça *et de celui qu'a découvert le capitaine* Marchand, *avant que les Navigateurs modernes eussent pénétré dans le* Grand-Océan. *— Opinion sur l'existence d'une autre Terre sous le Vent de ces îles. — Traversée depuis les îles nouvelles jusqu'à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique.

AVANT de reprendre la suite de la Navigation du capitaine MARCHAND, je dois rapporter une remarque qui fut faite les premiers jours de sa relâche dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, et qui l'a conduit à la découverte d'un groupe d'îles dont les anciens Navigateurs, et le capitaine COOK lui-même, n'avoient point eu connoissance. 1791. JUIN.

Le jour que le SOLIDE avoit ancré dans la Baie, le 14 Juin, au coucher du soleil, par un temps des plus clairs, on aperçut

1791. JUIN. à l'horizon une tache fixe qui présentoit l'apparence du sommet d'un pic élevé, et restoit, à l'égard de la Baie, à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart d'Ouest du Monde. Le lendemain, à la même heure, l'horizon se trouvant de même dégagé de vapeurs, et l'air étant parfaitement diaphane, on releva la même tache dans la même direction que la veille. On ne put pas douter que cette tache ne fût une Terre : et comme aucune carte n'en indique dans cette partie; qu'aucun Voyageur n'en fait mention; ce ne pouvoit être qu'une Terre inconnue, et l'on se proposa de la reconnoître.

C'est ainsi qu'en 1436, les Portugais, sous la conduite de GONZALES VARCO, commençant à former un établissement dans l'île de PORTO-SANTO, dont, l'année précédente, ils avoient fait la découverte, observèrent, plusieurs jours de suite, une tache semblable à un petit nuage, qui paroissoit fixée à l'horizon. Ils se dirigèrent sur ce point, et découvrirent la grande île, alors inhabitée et couverte de bois, connue aujourd'hui sous le nom de MADEIRA (Madère), ou l'*île des Bois*. J'observerai, en passant, que les Anglais ont la prétention que la première découverte de cette île fut faite en 1344, c'est-à-dire près d'un siècle avant celle des Portugais, par un Navigateur de leur Nation, nommé MACHAM : laissons cette fable, reléguée avec quelques autres dans la *Collection de Voyages de* RICHARD HAKLUYT [a], où elle satisfait la vanité des Anglais qui n'exigent pas qu'on y croie, et n'y croient pas eux-mêmes. Mais, s'ils n'ont pas fait la découverte de cette île à laquelle l'excellence de ses vins a donné de l'importance, il est certain du moins qu'elle est pour eux une espèce de propriété, puisqu'ils

[a] *The principal Navigations, Voyages, and Discoveries of the English Nation, &c. By* Richard Hakluyt. *London.* 1598-1600. *In-folio*, tome II, 2.e partie, page 1.

en

en font le commerce à-peu-près exclusivement : et cet avantage, plus réel, peut bien balancer pour les Anglais l'honneur stérile de la Découverte. 1791. JUIN.

On pourroit être surpris que ni MENDAÑA ni COOK, qui ont relâché dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, n'ayent point fait la même observation que le capitaine MARCHAND, si l'on ne savoit que, dans les Mers situées entre les Tropiques, où la chaleur est constante, il n'est pas ordinaire d'avoir un horizon assez dépouillé de vapeurs, pour qu'on puisse distinguer une petite Terre d'un petit nuage, ou même l'apercevoir. Au reste, les directions que ces deux Navigateurs ont suivies, en quittant la Baie de LA MADRE DE DIOS, MENDAÑA l'Ouest-quart-Sud-Ouest, et COOK le Sud-Ouest, ne les mettoient pas sur la route qui pouvoit les conduire à la découverte d'une Terre dont le gisement, à l'égard du Port du départ, est l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest-quart-Ouest.

La vue de cette nouvelle Terre rappelle un fait rapporté par QUIROS dans sa lettre au gouverneur MORGA [a] : il dit que les habitans de MADRE DE DIOS ayant aperçu sur le Vaisseau de l'Amiral un Nègre qu'ils distinguèrent parmi les Espagnols, firent entendre que, dans le Sud des MENDOÇA, on trouvoit des Terres habitées par des hommes de cette espèce ; que ces Nègres étoient leurs ennemis ; qu'ils se servoient, dans les combats, de l'arc et de la flèche ; et que les grandes pirogues qu'on voyoit dans le Port de LA MADRE DE DIOS, étoient destinées à porter la guerre chez cette Nation. QUIROS ajoute que ce rapport des habitans de SANTA-CHRISTINA ne lui a paru mériter aucune croyance ; et que les embarcations qu'ils appellent leurs grandes pirogues, lui ont semblé peu propres à tenir la mer, et moins

[a] *Sucessos de las islas Philippinas*, chap. VI.

1791. JUIN. encore à être employées dans des Voyages de long cours et des Expéditions de guerre. La difficulté de s'entendre réciproquement ne permit pas à QUIROS de se procurer de plus amples informations ; mais les raisons qui le déterminèrent à rejeter comme fabuleux le rapport des Naturels de SANTA-CHRISTINA, ne peuvent nous paroître décisives, aujourd'hui que nous sommes certains que les Naturels des îles de LA SOCIÉTÉ communiquent dans leurs pirogues avec des îles qui sont éloignées de leur Archipel, de deux et trois cents lieues. Ce n'est cependant pas que je croie que l'on doive admettre l'existence, dans le Sud des MENDOÇA, de quelques Terres habitées par des Nègres ; car, jusqu'à présent, on n'a trouvé dans les îles situées sous les méridiens voisins de celui des MENDOÇA, aucun individu appartenant à cette race d'hommes ; mais j'observe qu'entre la Route de COOK qui a suivi, en venant de l'Est, des parallèles qui diffèrent peu de celui des MENDOÇA, et celle du commodore BIRON, en 1765, qui passe à environ cent lieues dans le Sud de ces îles, il reste un espace qui n'est traversé par la Route d'aucun Navigateur connu ; et il se peut bien que, sur cette étendue de mer, il existe des îles qui n'ont pas encore été découvertes : mais, en admettant la possibilité de leur existence, je n'admettrois pas encore qu'elles soient habitées par des Nègres ; il se pourroit seulement que leurs habitans fussent beaucoup plus noirs que ceux des MENDOÇA, qualifiés d'*hommes blancs* par nos Voyageurs ; et que les Mendoçains eussent été frappés de cette différence de couleur comparée à la leur, comme ils ont dû l'être de celle des Européens, même de celle des Espagnols du PÉROU, qui, quoique moins blancs en général que la plupart des Européens, doivent être nommés *hommes blancs* par les Blancs eux-mêmes de l'Espèce de ceux qui habitent les îles du GRAND-OCÉAN.

LE CAPITAINE MARCHAND fit voile, le 20 Juin à minuit, de la Baie de LA MADRE DE DIOS, et se dirigea d'après le Relèvement qu'il avoit fait, et qui lui indiquoit la position d'une Terre à peu de distance du Groupe des MENDOÇA. 1791. JUIN. 20.

Le lendemain, au point du jour, il eut la satisfaction de découvrir dans le Nord-Ouest 7 degrés Ouest, une Terre haute vers laquelle il força de voiles pour la reconnoître; et à dix heures et demie du matin, il n'étoit plus qu'à quatre milles de distance de la Pointe la plus méridionale [a]. A ce même instant, on relevoit dans le Nord 4 ou 5 degrés Est, quelques monticules qui se montroient comme des îlots; mais on présuma qu'ils étoient liés entre eux et au corps de l'île, par des terres basses que la distance ne permettoit pas de découvrir; et, d'après diverses remarques, on se crut fondé à penser que les terres basses qu'on supposoit, et les monticules que l'on voyoit, formoient ensemble la partie Nord-Est de la grande terre. Les Officiers du SOLIDE donnèrent par acclamation à l'île découverte, le nom d'ÎLE MARCHAND. Au Sud des terres basses supposées, se présentoit un grand enfoncement qui se terminoit à une Pointe haute et saillante de la côte orientale de la grande terre; à peu de distance, à l'Est de cette Pointe, un îlot en pain de sucre; et dans le Sud-Sud-Ouest de celui-ci, un îlot plus petit qui parut n'être qu'un rocher: le premier fut nommé LE PIC. Une île de moyenne hauteur, unie et tapissée de verdure, dont le circuit peut être de deux milles marins, gît Sud-Est et Nord-Ouest de la Pointe la plus Sud de la côte orientale de la grande île; sa forme lui fit donner le nom d'ÎLE PLATE: le canal qui la sépare de l'île MARCHAND n'a pas plus d'une demi-lieue de largeur; et elle paroissoit faire partie de la grande île lorsque l'extrémité 21.

[a] *Voyez* la Carte de ces îles, levée par le capitaine *Chanal*, pl. VI.

1791. JUIN. 21. méridionale de celle-ci restoit au Nord-Ouest 4 ou 5 degrés Nord; on ne les vit détachées que lorsque l'île PLATE resta au Nord 4 ou 5 degrés Est. En se dirigeant au Nord-Ouest pour reconnoître de plus près la côte du Sud-Ouest de l'île MARCHAND, on distingua près de sa Pointe Sud, un rocher presque blanc dont la forme est celle d'un obélisque: il en reçut le nom, et la Pointe, celui de Pointe de l'OBÉLISQUE. A partir de cette Pointe, jusqu'à la Pointe la plus occidentale qu'on eût à vue, la côte, sur une étendue de deux lieues et demie ou trois lieues, court vers le Nord-Ouest 4 ou 5 degrés Nord. Une demi-heure avant midi, l'extrémité méridionale de l'île PLATE fut relevée par la Pointe de l'OBÉLISQUE, au Sud-Est-quart-Est; et, de cette position, le rocher de l'OBÉLISQUE parut être détaché de l'île MARCHAND, et séparé de la grande terre par un canal très-étroit et semé de roches à fleur d'eau.

La partie Sud-Ouest de la grande île qu'on prolongeoit à la distance d'une demi-lieue, présente quelques jolies Anses de sable, sur le contour desquelles, parmi les Bananiers, les Cocotiers, les Arbres à pain, et d'autres grands arbres, on apercevoit des huttes éparses que les habitans abandonnoient pour accourir au rivage et contempler le Vaisseau. L'aspect de l'île, dans cette partie, est aussi agréable que varié. Des collines dont une verdure animée recouvre les pentes douces et les sommets; des vallées ombragées par des plantations diversifiées; plusieurs ruisseaux qu'on distinguoit du Navire, et qui rendent à la terre desséchée par les feux du soleil, la fraîcheur et l'humidité nécessaires à la reproduction des plantes; enfin une belle cascade dont les eaux écumantes se précipitent dans un vallon: tous ces objets réunis sur un petit espace, attiroient tour à tour et fixoient agréablement les regards. De hautes montagnes dont les sommets sont arides et hachés, et qui doivent se refuser

à tout genre de culture, occupent le centre de l'île ; mais ces montagnes cessent de paroître élevées, quand on porte les yeux sur des pics de rochers nus et inaccessibles, dont les flèches aiguës semblent appartenir à des clochers. 1791. JUIN. 21.

En continuant de ranger la côte occidentale de l'île, le capitaine MARCHAND aperçut, à midi, une seconde pointe sur l'alignement de la première qui, jusqu'alors, lui avoit servi de point de direction. Il ne tarda pas à découvrir entre ces deux pointes une ouverture profonde qui sembloit promettre un abri sûr et commode. Le capitaine MASSE, commandant en second du SOLIDE, fut expédié avec deux Officiers et un détachement de dix hommes pour aller reconnoître le mouillage ; et le Vaisseau louvoya par le travers de cet enfoncement pour attendre le retour du canot. Sur ces entrefaites, une pirogue montée par trois Insulaires s'approcha du Navire : un d'eux se hasarda à monter dans les porte-haubans ; il paroissoit flotter entre la crainte et la confiance ; on lui fit quelques présens qu'il reçut d'un air indifférent ; mais jamais on ne put le déterminer à entrer dans le Vaisseau : à un mouvement que firent les Matelots pour l'exécution d'une manœuvre, sa frayeur fut si grande qu'il se précipita dans sa pirogue et s'éloigna du bord. Dans l'après-midi, d'autres embarcations s'approchèrent du Navire, et deux Insulaires y montèrent sans hésiter : ils examinoient tout avec attention, et témoignoient leur surprise par des rires. Un d'eux se hasarda à faire le tour du Vaisseau, et tout ce qu'il voyoit paroissoit le satisfaire. A la vue des cochons et des poules, il leur donna les mêmes noms dont les appellent les Naturels des îles de MENDOÇA ; mais on jugea que les clous, les couteaux et les autres bagatelles qu'on lui offroit étoient pour lui des objets absolument nouveaux ; et l'on put en conjecturer que les deux Groupes, quoique peu distans l'un

1791. Juin. 21. de l'autre, n'ont pas une communication habituelle : entre autres présens qu'on lui fit, un miroir dans lequel il vit sa figure, le fit rire aux éclats. Son compagnon sembloit stupide ; il ne voulut jamais quitter la première place où il s'étoit assis en entrant dans le Vaisseau. Ces Insulaires parurent bons, confians et reconnoissans : en échange des présens qu'on leur avoit faits, ils offrirent et donnèrent de bon cœur leur dépouille entière qui consistoit en deux toques de plumes de coq, fort sales, et un hameçon de nacre ; mais les dons de l'amitié ne se calculent pas, le sentiment en fait le prix.

Le canot du Solide fut de retour à six heures du soir. On sut, par le rapport du capitaine Masse, que l'enfoncement qu'il avoit visité, renferme deux Anses, l'une située dans la partie septentrionale, c'est-à-dire, au fond de la Baie, et l'autre dans l'Est en entrant ; mais ni l'une ni l'autre ne parurent propres à recevoir un Vaisseau. Un joli ruisseau, dont les bords sont couverts de cresson, débouche dans la dernière Anse, et on y voit deux sources d'eau vive : la houle y est à peine sensible ; le débarquement y est commode, et une chaloupe trouveroit toute facilité à s'y pourvoir d'eau. Les cases sont éparses et entremêlées, comme à Santa-Christina, de bosquets agréables qui les défendent de l'ardeur du soleil, et dans lesquels on reconnut les mêmes espèces d'arbres qu'on avoit vues aux îles de Mendoça. On n'aperçut dans l'Anse du Nord ni habitations ni habitans ; mais dans celle de l'Est, sur laquelle le canot se dirigea, environ cent cinquante Naturels de l'un et de l'autre sexe s'étoient rassemblés sur le rivage, et montroient autant d'empressement que de curiosité. Celui qui paroissoit être le Chef du Canton se détacha dans une pirogue, et vint au-devant des Étrangers pour les recevoir ; il étoit assis sur une espèce de siége élevé sur l'avant de la pirogue. On lui fit quelques

présens ; et, en retour, il offrit des cocos, du poisson, et une écaille d'huître perlière parfaitement polie. Les Étrangers furent reçus, en mettant pied à terre, avec les démonstrations de la joie et de la bienveillance. 1791. JUIN. 21.

Il n'étoit pas possible que, dans une visite et une inspection de quelques heures, on pût prendre du pays et de l'espèce d'hommes qui l'habitent, une connoissance qui suffise à fixer l'opinion sur l'un et sur l'autre ; on n'en peut savoir que ce qu'un coup d'œil rapide a permis de saisir. Il faut cependant convenir que l'homme de la Nature, qui se montre d'abord ce qu'il est, peut être mieux connu dans une simple visite, que ne le seroit, après une longue fréquentation, l'homme policé qui s'est fait une physionomie, un masque, et à qui la civilisation a appris, par une longue habitude, à dissimuler le vice et à feindre la vertu.

Les Naturels de l'île MARCHAND sont de la même couleur que ceux des îles de MENDOÇA ; et tout indique qu'ils ont la même origine : leur vêtement est pareil, celui de la Nature sans aucun supplément ; mais l'usage d'imprimer sur leur corps diverses figures bizarres, n'est pas aussi général qu'aux îles découvertes par MENDAÑA ; on n'en voit qu'un très-petit nombre de tatoués : leurs ornemens sont les mêmes, mais ils en portent peu ; entre eux tous ils n'en possédoient que quelques-uns dont ils se dépouillèrent en faveur des Étrangers qui les visitoient : leurs armes sont les mêmes, la lance et le javelot. Ils ont paru moins vifs, moins intelligens que les Naturels de SANTA-CHRISTINA : leur stature est peut-être aussi haute ; mais leurs corps ne présentent pas ces belles formes de l'Antique, cette perfection d'ensemble qui se font admirer dans les Mendoçains ; ils n'ont pas non plus cet air belliqueux qui annonce un caractère fier et indépendant. On avoit remarqué dans ceux qui s'étoient

1791. Juin. 21. rendus à bord du Vaisseau, moins de dextérité à manœuvrer leurs pirogues qui cependant sont d'une construction semblable à celle des pirogues de Santa-Christina. Dans l'entrevue qu'on eut à terre avec eux, on eut beaucoup à se louer de leur conduite paisible et amicale : différens, à cet égard, de toutes les Peuplades du Grand-Océan, ils ne montrèrent aucune inclination au vol ; ils ne se permettoient même pas une demande, et sembloient s'interdire jusqu'au desir.

Les femmes de cette île ne le cèdent point, pour les charmes de la figure, l'élégance de la taille, et les autres agrémens naturels, à celles des îles de Mendoça ; mais la pudeur douce de l'innocence donne un attrait de plus à leur beauté : la décence règne dans leur vêtement qui est composé d'une étoffe dont le *Morus papyrifera* fournit la matière, et qui est fabriquée de leurs mains à la manière des étoffes de Taïti, sans cependant en avoir la finesse. Elles sembloient, non pas fuir mais redouter la présence des Étrangers : et quoique leurs regards fixés sur eux, et leur cou tendu, décelassent l'impatience de la curiosité qui cherche à voir de plus près sans approcher, la distance qu'elles laissoient entre eux et elles, prouvoit leur retenue ; et l'on pouvoit croire que cette distance n'eût jamais été franchie, si des Vieillards officieux n'eussent été prendre par la main les plus jeunes d'entre elles, pour les offrir en hommage à leurs Hôtes, comme nous offrons un siége à celui qui nous fait une visite. Mais, bien éloignées de l'impudeur et de l'effronterie des Mendoçaines, celles qui avoient obtenu une préférence qu'elles sembloient redouter, n'approchoient qu'avec répugnance et en tremblant ; tout annonçoit que c'étoit de leur part un acte de soumission : semblables à l'innocente victime que le Prêtre traîne à l'autel..... Je m'arrête. Ainsi donc la Vieillesse tient à honneur de prostituer la Jeunesse et les grâces ! ainsi cet usage,

1791. JUIN. 21.

usage, commun à tant de Peuples, et si révoltant dans nos mœurs, est ici regardé comme un devoir si important, si sacré, que le soin de son accomplissement ne peut être confié qu'aux Sages de la Nation ! Si nous passons, par la pensée, d'une partie de la Terre à une autre, nous reconnoissons, à chaque pas, que l'Homme moral offre à la méditation du Philosophe des différences plus tranchantes que celles qu'il observe dans l'Homme physique : dans celui-ci, la différence la plus caractérisée est celle du *Blanc* au *Noir*, de l'Habitant de la SCANDINAVIE au Nègre du SÉNÉGAL ; mais cette transition dans l'Espèce n'est pas brusque ; et si nous parcourons les contrées connues du Globe, nous passerons d'une couleur à l'autre par des nuances imperceptibles : il en est autrement de l'Homme moral ; peut-on, par exemple, trouver nulle part des nuances intermédiaires entre la fidélité conjugale imposée par nos mœurs, et la prostitution honorée chez les Peuplades disséminées sur le GRAND-OCÉAN ? Il est donc des vertus et des vices, comme il est une beauté et une laideur, de localité et de convention : changez de latitude, la laideur se change en beauté ; le vice est changé en vertu [a].

Le capitaine MARCHAND imposa à la Baie où les Français avaient été reçus si amicalement, le nom de BAIE DU BON-ACCUEIL.

La découverte qu'on venoit de faire d'une terre jusqu'alors inconnue, exigeoit qu'on naviguât avec prudence pendant la nuit, dans un parage qu'aucun Navigateur n'avoit traversé ; on se proposoit d'ailleurs de reconnoître la côte Nord-Ouest de

[a] Je ne dis pas qu'il est bien que cela soit ainsi ; mais je dis que les faits semblent prouver que cela est : je ne me suis pas chargé de peindre les hommes comme ils devroient être, mais comme ils sont ; j'écris l'Histoire ; je ne fais pas un Traité de Morale.

1791. Juin. 21. l'île Marchand ; et, pour ne pas s'en écarter, on se tint bord sur bord, avec des vents variables de l'Est à l'Est-Nord-Est et de fréquentes risées.

22. Le 22, au point du jour, on fit route pour doubler la Pointe du Nord de la Baie du Bon-Accueil : à 7 heures, elle se montroit au Nord-Est 4 ou 5 degrés Est ; et l'on releva, en même temps, deux autres Pointes l'une par l'autre sur la même direction que la première. En continuant de s'élever dans le Nord, on découvrit, à-peu-près à l'Est, au-delà des premières Pointes, des sommets de terre détachés les uns des autres, et présentant l'apparence d'une suite d'îlots : l'éloignement ne permettoit pas de distinguer si ce qui paroissoit être des îlots n'étoit pas plutôt des monticules, des mondrains, appartenant aux Terres extrêmes de l'île Marchand ; mais, d'après diverses combinaisons de Relèvemens, on s'arrêta à l'opinion que ces mondrains étoient les mêmes que l'on avoit présumé, en reconnoissant l'île par le côté de l'Est, devoir être liés entre eux par des terres basses, et former la partie Nord-Est de l'île Marchand : aucune Terre ne se montroit dans le Nord au-delà de ces dernières sommités. Une Reconnoissance plus détaillée de cette partie de l'île eût exigé qu'on employât beaucoup de temps à remonter dans le Vent ; et l'on se crut suffisamment éclairé pour ne pas douter que l'île ne se terminât, du côté de l'Est, au sommet le plus reculé qu'on découvroit de ce côté.

Depuis le moment où l'on eut doublé la pointe Nord de la Baie du Bon-Accueil, la plus occidentale de la côte de l'Ouest, on aperçut clairement, à environ neuf lieues de distance, une seconde île qui se présentoit sous un angle d'environ 11 degrés, entre le Nord demi-rumb Ouest, et le Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord. En même temps, on croyoit voir, à une plus grande distance sous le Vent, d'autres Terres qu'on

relevoit à l'Ouest et Ouest-Sud-Ouest; et cette apparence ne varia point pendant toute la matinée. 1791. JUIN. 22.

Mais avant que de faire route pour aller à la reconnoissance de la Terre qui se montroit dans la partie du Nord, on vouloit débarquer à la côte Nord-Ouest de l'île MARCHAND, pour y déposer un Monument qui constatât la découverte des Français et leur prise de possession. Le canot fut équipé pour y conduire le capitaine MARCHAND, qu'accompagnoit le capitaine CHANAL.

Le Vaisseau se maintint bord sur bord à une petite distance de la terre. Sa latitude, à midi, fut observée de 9 degrés 21 minutes, et celle qu'on avoit conclue du calcul des Routes depuis le départ de MADRE DE DIOS, s'y accordoit parfaitement : la longitude du Vaisseau, à la même époque, déduite de celle qu'on avoit déterminée le matin par plusieurs observations de distances de la lune au soleil, étoit de 142 degrés 27 minutes [a]; et celle que donnoit le calcul des Routes rapporté à la longitude du Port de LA MADRE DE DIOS, n'en différoit que de 3 minutes en excès. Cet accord entre le résultat de l'Estime et celui de l'Observation, prouve que les Courans n'avoient agi dans aucun sens, et que ces Déterminations peuvent être employées pour fixer d'une manière satisfaisante la position géographique de l'île MARCHAND à l'égard de LAS MARQUESAS DE MENDOÇA, en faisant usage des Relèvemens pris le matin et à midi, époques des Observations qui ont servi à déterminer la longitude et la latitude du Vaisseau [b].

Ce ne fut qu'après avoir lutté plusieurs heures, à force de rames, contre une mer assez grosse, et contre de fortes risées qui venoient de la terre, que le canot parvint à aborder à une

[a] *Voyez* Tome II, Note XXXI.

[b] *Voyez* les Relèvemens dans le *Journal de Route*, au 22 Juin.

1791. JUIN. 22. première Anse de la côte du Nord-Ouest, située au Nord et à peu de distance de la Pointe septentrionale de la Baie du BON-ACCUEIL. On prit terre sur une plate-forme de rochers, séparée de la côte par un petit bras de mer. Les Naturels, qui s'étoient rassemblés sur le rivage au nombre d'environ deux cents, et parmi lesquels on comptoit quelques femmes, s'empressèrent de venir au-devant des Étrangers, et les chargèrent sur leurs épaules pour leur faire traverser le canal. Les débarquans furent reçus comme ils l'avoient été dans la Baie du BON-ACCUEIL; les Insulaires firent éclater les mêmes transports de joie. Le Chef dont, la veille, on avoit eu tant à se louer, étoit à la tête des Naturels réunis sur le point où l'on mit pied à terre : et comme on n'apercevoit dans cette partie aucune habitation, on présuma que ce Chef et ceux qui l'accompagnoient habitent le contour de la première Baie et les Anses voisines, d'où la curiosité les avoit attirés dans celle où les Français se trouvoient. Cette dernière Baie, dénuée de verdure, n'offre partout qu'un sol stérile, qui n'a pu inviter les Naturels à y fixer leur demeure : elle fourniroit cependant du bois à brûler; et l'on y voit un petit ruisseau ou une ravine qui pourroit, surtout dans la saison des pluies, suffire à l'approvisionnement d'un Vaisseau, si une forte houle qui vient se briser sur les grosses pierres qui bordent le rivage, n'en rendoit l'abord impraticable aux chaloupes. Autant qu'on en put juger à la vue, toute cette côte du Nord-Ouest de l'île, quoique bien boisée, n'est pas aussi fertile que la bande du Sud-Ouest; la pente des collines est plus rude, et l'aspect en est moins agréable.

Les Naturels s'empressoient autour des Étrangers, mais sans confusion, sans être importuns, sans se rendre incommodes; ils sembloient n'avoir d'autre objet que de les voir de plus près. On leur distribua diverses bagatelles, des clous, des miroirs, des

couteaux, des hameçons de fer, des grains de verre coloré : et il n'est pas besoin de dire que, dans la distribution des dons, les Vierges modestes ne furent pas oubliées. On reçut en échange, de ces bons Insulaires, et de leur chef en particulier, une lance, un dard ou javelot, deux éventails de plumes, et deux grandes coquilles d'huître perlière. 1791. JUIN. 22.

Depuis que la Navigation a fait connoître aux Européens, des parties du globe terrestre dont les Anciens ne soupçonnoient pas l'existence, ils se sont persuadés que le monde entier leur appartient; et que les terres qu'ils viennent à découvrir, sont des portions de leur Domaine universel que la Nature avoit eu tort d'aliéner, et qui doivent rentrer sous leur domination : trop heureux encore les possesseurs primitifs des contrées découvertes, si l'usurpateur, pour établir les droits de sa souveraineté, n'a pas recours à cette arme foudroyante, inventée dans notre Europe, que les peuples anciens ont été assez heureux pour ne pas connoître, et qui, dans l'espace d'un siècle, si court quand il est comparé à la durée du Monde, a détruit, ou soumis à quelques hommes, la moitié de l'Espèce humaine. Le capitaine MARCHAND, à l'exemple de tous ses devanciers, crut devoir prendre possession, au nom de la Nation française, de l'île dont il venoit de faire la découverte, possession qui entraînoit de droit, dans l'opinion reçue, celle des autres îles qu'il pourroit découvrir dans le même parage. Cette cérémonie, qui ne seroit que ridicule par son inutilité, si elle n'étoit pas contraire au droit de la nature et des gens, se fit en attachant avec quatre clous, contre le tronc d'un gros arbre, une inscription qui contient le nom du Vaisseau et du Capitaine, et la prise de possession de l'île par les Français. Les Naturels qui observoient avec l'attention de la curiosité, tout ce que faisoient des Étrangers l'objet de leur admiration, ne se doutèrent certainement pas qu'on s'emparoit solennellement de la terre

1791. Juin. 22. où reposent les ossemens de leurs pères, et qu'on leur donnoit u Maître dans un hémisphère que ni eux ni leurs ancêtres n'or connu. Mais quoique le caractère paisible de ces Insulaires pû faire espérer qu'ils respecteroient ce monument, qui ne devo cependant durer que tant que la rouille n'auroit pas dévoré le clous, et que le temps ou les hommes n'auroient pas abatt l'Obélisque, on jugea que la prudence commandoit pour plu de sûreté, et *ad perpetuam rei memoriam*, d'écrire l'inscriptio sur trois feuilles de papier qui furent roulées séparément e renfermées dans trois bouteilles de verre, bouchées et cachetées l'une fut déposée entre les mains du vénérable Chef du Canton la seconde fut remise à un homme d'un âge mûr ; et la troisièm fut confiée à la garde d'une jeune fille : trois générations sem blèrent à peine suffisantes pour répondre d'un dépôt si précieux De tous les présens qu'on fit aux habitans du pays qui venoi d'être réuni à LA FRANCE, les bouteilles furent ceux qu'il reçurent avec le plus de plaisir, et auxquels, sans soupçonne qu'elles contenoient l'acte de leur réunion à un Empire d'EUROPE ils parurent attacher la plus grande valeur. D'après cette dispo sition de leur part, on ne se permit pas de douter qu'ils ne le conservassent soigneusement, et l'on demeura convaincu qu'une conquête en bouteilles est assurée contre tous les événemens. Ne croiroit-on pas que les Français ont voulu faire entendre à tou les Navigateurs qui conquièrent ainsi le monde en courant qu'une prise de possession du genre des leurs, a toute la fragilité du verre qui doit en mettre le titre à l'abri de l'injure des siècles?

Aussitôt que cette cérémonie imposante fut terminée, la Baie du Nord-Ouest de l'île MARCHAND fut proclamée LA BAIE DE POSSESSION, sans aucun empêchement ni réclamation de la part des anciens Propriétaires ; et leur silence dut être interprété comme un tacite assentiment.

L'étonnement des Naturels de cette île à la vue des Européens et des marchandises d'Europe, leur ignorance des échanges, leur simplicité, leur confiance, tout semble indiquer que les Français sont les premiers Navigateurs qui ayent abordé à cette Terre. Le caractère doux, pacifique et officieux que ces bons Insulaires ont manifesté, ils le doivent tout entier à la Nature; car ils ne savoient pas de quelle force venoient armés des hommes dont jusqu'alors l'espèce et le pouvoir leur étoient inconnus; et ces témoignages de bienveillance et d'amitié dont ils étoient si prodigues envers une poignée d'Étrangers qui ne devoient pas leur paroître redoutables, on ne peut les attribuer au sentiment de la crainte qu'aucun acte de la part des Français n'a dû ni pu leur inspirer : on ne s'est même pas permis, ni dans la Baie du Bon-Accueil, ni dans celle de Possession, de tirer un seul coup de fusil à quelque oiseau de mer; on craignoit que l'explosion d'une arme à feu ne jetât l'épouvante parmi des hommes simples et bons à qui l'on devoit de la reconnoissance. Ils ignorent encore l'usage et l'effet des armes européennes : et puissent-ils ne les jamais connoître ! L'île Marchand sera comptée dans le trop petit nombre des îles du Grand-Océan dont l'effusion du sang n'a pas souillé la découverte. 1791. Juin. 22.

Si deux visites de quelques heures peuvent suffire pour prendre une idée générale d'un peuple dans l'état de nature; elles ne sont pas suffisantes pour connoître en détail les productions du sol; et l'on a seulement reconnu du rivage, sans pénétrer dans l'intérieur des terres, que les arbres qui croissent dans l'île Marchand sont, en général, des mêmes espèces que ceux qui se trouvent dans l'île de Santa-Christina des Mendoça. Comme on n'a point visité les habitations, on n'a pas été à portée de savoir si l'île nouvellement découverte offre des cochons et des poules; mais on est fondé à le croire, puisque les Naturels

1791. JUIN. 22. qui vinrent à bord du SOLIDE à sa première apparition sur l'île, et y virent de ces animaux, les reconnurent sur-le-champ, et les appelèrent des mêmes noms que leur donnent les Naturels de SANTA-CHRISTINA : on ne peut douter qu'ils n'ayent au moins des poules ; car les toques dont ils firent présent aux Français, étoient composées de plumes de coq ; et où sont des coqs, on doit croire qu'il y a des poules.

Tout ce que put faire le capitaine CHANAL dans le peu de temps qu'il passa dans la Baie de POSSESSION, ce fut d'examiner le sol de l'île en masse. Il observa que les rochers dont cette Baie est bordée, et ceux qui saillent pour en former les Pointes, diffèrent essentiellement des rochers de la Baie de LA MADRE DE DIOS de SANTA-CHRISTINA, lesquels, d'après l'examen qu'en a fait GEORGE FORSTER[a], contiennent des productions volcaniques ou diverses espèces de laves, dont quelques-unes sont remplies de coquilles blanches et verdâtres : la pierre dont sont formés les rochers de la Baie de POSSESSION, est grise, de la même qualité que celle de la plupart des carrières de FRANCE, et ne paroît avoir subi aucune altération. On distingue, dans plusieurs endroits, des couches parallèles inclinées à l'horizon ; et dans d'autres, les couches sont horizontales : les pics, semblables à des flèches de clocher qui dominent les hautes montagnes de l'île, paroissent être de la même matière, et ont la même couleur, que les rochers dont les côtes sont formées : on ne découvre aucune trace de feu, aucun indice de l'effet d'un Volcan : ces masses de rochers accumulés, et inclinés sous différens angles, sembleroient plutôt indiquer que cette île, ou appartenoit à une plus grande Terre dont les parties basses ont été abymées sous les eaux, ou que des secousses violentes qu'elle aura éprouvées dans

[a] *George Forster.* Tome II, page 26.

un

un tremblement de terre, auront affaissé le terrain, et occasionné l'éboulement et l'écroulement des rochers dont ses bords sont formés. Ces pics en aiguille qui dominent les montagnes, rappellent la description que GEORGE FORSTER a donnée de la partie Orientale de l'île de LA DOMINICA des MENDOÇA [a]: l'île MARCHAND n'est pas assez distante de la première, pour qu'on ne soit pas fondé à croire que l'une et l'autre doivent leur origine à une même convulsion de la Nature; avec cette différence cependant, que l'île de SANTA-CHRISTINA dont on a été à portée d'examiner la qualité du sol, et probablement aussi les autres îles du Groupe des MENDOÇA qu'on n'a pas visitées, conservent les témoins de l'action du feu; tandis que l'île MARCHAND, dans la partie qu'on a examinée, n'a présenté aucune production volcanique: il est cependant incertain si, en pénétrant dans l'intérieur de l'île, on n'eût pas découvert quelques indices des ravages d'un ancien volcan. 1791. JUIN. 22.

Lorsque le canot fut revenu à bord, et eut été embarqué vers quatre heures de l'après-midi, on prit la bordée du Nord, pour reconnoître la nouvelle Terre qu'on avoit découverte sur cette direction. La Pointe qui se montroit le plus à l'Ouest, peu de temps avant le coucher du soleil, fut relevée au Nord 6 ou 7 degrés Ouest, à quatre lieues de distance; et, au même instant, l'île MARCHAND restoit depuis le Sud-Sud-Est jusqu'au Sud-Est demi-rumb Est. La couleur des eaux ayant paru changer tout-à-coup, on sonda; mais une ligne de 90 brasses ne parvint pas jusqu'au fond. On prit alors la bordée du Sud, et on louvoya pendant la nuit. Le vent fut variable; et de fortes rafales qui obligèrent de réduire la voilure, occasionnèrent une dérive assez considérable dans l'Ouest: ce contre-temps empêcha qu'on

[a] *Voyez* ci-devant page 73.

1791. JUIN. 22. 23. ne pût, le lendemain, s'élever assez dans le vent pour reconnoître la nouvelle Terre d'aussi près qu'on se l'étoit proposé.

Au point du jour, la partie qui paroissoit terminer à l'Ouest la côte méridionale de cette Terre restoit au Nord-Nord-Est demi-rumb Est. Si, en même temps, on portoit sa vue sous le vent, on y voyoit des apparences d'autres Terres; mais les nuages qui étoient amoncelés à l'horizon pouvoient faire craindre une illusion, et l'on ne se permet pas d'assurer que ce sont des Terres réelles: on remarqua cependant qu'elles étoient situées dans la même partie où, la veille, on avoit aperçu les mêmes apparences qui avoient été invariables pendant toute la matinée, et auxquelles, le reste du jour, on n'avoit pas donné une attention particulière, parce qu'on avoit été occupé de la visite et de la prise de possession de l'île MARCHAND.

On fit force de voiles pour s'élever dans le Nord. On voyoit un grand nombre d'oiseaux divers, des Foux, des Goilettes, des Frégates, des Paille-en-queues et de gros Poisson-volans à ailes rouges: ces derniers différoient de ceux qu'on avoit vus dans l'Est des îles de MENDOÇA, en ce qu'ils n'avoient que deux ailes au lieu de quatre. On prit à l'hameçon plusieurs grosses Bonites qui furent un régal pour l'Équipage du Vaisseau.

A neuf heures et demie du matin, on apercevoit clairement les extrémités Sud et Nord de la nouvelle Terre qui s'étendoit depuis le Nord-Est demi-rumb Est jusqu'à l'Est: la distance de chacune des Pointes extrêmes étoit de six ou sept lieues; mais on n'étoit éloigné que de quatre de la portion de côte qui se trouvoit la plus près du Vaisseau. Le sommet de l'île est aplati; et, quoiqu'elle soit assez haute, son terrain s'élève par une pente douce et régulière, depuis les bords de la mer jusqu'à ce sommet: on ne voyoit aucune hachure, aucune montagne terminée

en pic. On jugea que cette île doit être fertile, et offrir un séjour agréable : on ne l'approcha pas d'assez près pour savoir si elle est peuplée ; mais tout annonce qu'elle doit l'être. Le capitaine MARCHAND la nomma ÎLE BAUX, du nom des Armateurs propriétaires du Navire le SOLIDE. 1791. JUIN. 23.

Cette île étoit trop au vent pour qu'on pût espérer de la rallier ; et ne voulant pas perdre un temps précieux dans une Reconnoissance qui n'eût pu que satisfaire la curiosité, sans promettre aucun avantage, on fit route au Nord-quart-Nord-Ouest. En suivant cette direction, on avoit tout-à-la-fois pour objet de reconnoître une autre Terre moins considérable qui se présentoit entre le Nord-Ouest-quart-Nord et le Nord-Nord-Ouest, et de découvrir, avant la nuit, un espace de mer libre assez étendu pour qu'on pût y louvoyer avec sûreté, si, en s'élevant dans le Nord, on faisoit la découverte de quelque nouvelle Terre sur cette direction.

L'horizon entre le Sud et l'Ouest demeuroit toujours vaporeux, et chargé de nuages amoncelés, comme il est ordinaire d'en voir sur les îles situées entre les Tropiques : plusieurs personnes de l'Équipage croyoient même distinguer la Terre. Mais on étoit pressé de se rendre à la côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE ; la saison s'avançoit, et il n'étoit pas raisonnable de s'engager dans des Découvertes qui, en portant le Vaisseau sous le vent de sa route, devoient alonger beaucoup sa navigation : c'eût été compromettre, par un retard, le succès d'une Expédition dont le commerce des Pelleteries étoit l'unique objet ; et l'on ne pouvoit pas exiger du capitaine MARCHAND qu'il sacrifiât à des vues d'une utilité générale, mais incertaine, des intérêts plus directs, que la confiance de ses Armateurs avoit commis à son zèle et à sa prudence. C'est aux Gouvernemens d'ordonner les Voyages de Découvertes et d'en supporter la

1791. JUIN. 23. dépense ; et le Navigateur employé par le Commerce, qui, sur sa route, s'est occupé d'ajouter à nos connoissances par ses recherches, a bien mérité de toutes les Nations qui partagent l'empire de l'OCÉAN.

En gouvernant sur la nouvelle Terre qu'on avoit découverte, lorsqu'on terminoit la Reconnoissance de l'île BAUX, on reconnut bientôt que c'étoit une petite île ; et, en même temps, on en aperçut une seconde, peu élevée, et peu distante de la première. On dirigea sa route pour passer sous le vent de ces deux Terres ; mais on la régla de manière à en passer aussi près que la prudence le permettoit.

A midi, l'île BAUX, dont la Pointe la plus proche pouvoit être à six lieues et demie de distance, restoit de l'Est 6 degrés Nord à l'Est-Sud-Est 2 degrés Sud ; et les deux îlots nouvellement découverts, sur lesquels on se dirigeoit, furent relevés, à la distance de trois ou quatre lieues, du Nord-Ouest 7 degrés Nord au Nord-Nord-Ouest 6 degrés Ouest. A la même époque, la latitude du Vaisseau, déduite de l'Observation, étoit de 8 degrés 50 minutes ; et sa longitude, en rapportant le progrès vers l'Ouest, conclu de l'Estime, à la longitude déterminée la veille par des observations de distance de la lune au soleil, étoit de 142 degrés 43 minutes ; mais, en corrigeant le progrès estimé vers l'Ouest, d'après la connoissance de l'effet des Courans qu'on avoit acquise par la comparaison et la combinaison de divers Relèvemens, on porta la longitude à 142 degrés 46 minutes.

A une heure trois quarts de l'après-midi, on étoit parvenu à un quart de lieue de distance sous le vent du plus occidental des deux îlots qu'on venoit reconnoître : on releva l'extrémité méridionale de celui-ci, par le milieu du plus oriental, à l'Est un degré Nord ; et peu de temps après, le milieu du premier, par le milieu de l'île BAUX, à l'Est-Sud-Est 1 degré Est. Ces deux

îlots sont séparés l'un de l'autre par un canal d'un mille de large : celui de l'Ouest est le plus gros ; il est assez élevé pour être aperçu de sept ou huit lieues ; il est couvert de mousse dans quelques parties ; celui de l'Est est petit et bas, et couvert de fiente d'oiseaux ; de sa Pointe orientale part un ressif qui s'étend dans le Sud-Est : un grand nombre d'oiseaux d'espèces différentes voltigeoient autour des deux îlots que le capitaine MARCHAND nomma LES DEUX-FRÈRES. 1791. JUIN. 23.

Pendant toute l'après-midi de ce jour, on ne cessa pas d'apercevoir sous le vent l'apparence d'une Terre étendue qui restoit dans l'Ouest-Sud-Ouest : et comme cette apparence s'est maintenue pendant deux jours, on ne peut guère se refuser à croire qu'il existe dans cette partie quelque Terre qui n'a point encore été découverte.

Après qu'on eut contourné et doublé LES DEUX-FRÈRES par l'Ouest, on gouvernoit au Nord-Nord-Ouest, lorsque, à cinq heures et demie du soir, on découvrit une nouvelle Terre, du Nord-quart-Nord-Est 5 ou 6 degrés Est, au Nord-Est-quart-Nord 1 degré Nord ; et, dans la vue de la mieux reconnoître, on se rangea au plus près du vent : mais, comme on croyoit voir encore d'autres Terres sous le vent de celle-ci, et qu'avec ce soupçon il n'étoit pas prudent de conserver, pendant la nuit, la route du Nord, on attendit le jour en louvoyant dans l'espace de mer qu'on avoit parcouru avant le coucher du soleil.

On reconnut, le 24 matin, la nouvelle Terre que, la veille, on avoit découverte ; et tandis qu'on la relevoit du Nord-Nord-Est 1 degré Nord, au Nord-Est-quart-Nord 2 degrés Est, on en découvrit une seconde au Nord-Est 2 ou 3 degrés Nord, et à environ douze lieues de distance. Le capitaine MARCHAND donna à la première le nom d'ÎLE MASSE, et à la seconde celui d'ÎLE CHANAL : les deux Officiers employés sur le Vaisseau en 24.

1791. Juin. 24. qualité de seconds Capitaines, qui avoient secondé avec autant d'intelligence que de zèle les travaux du Commandant en chef, dans la découverte d'un nouvel Archipel, méritoient sans doute que leurs noms fussent attachés à deux des îles qui le composent.

A sept heures un quart, à huit heures et demie, et à dix heures trois quarts, on fit des Relèvemens des îles Masse et Chanal : au premier, Masse, par l'extrémité Sud de Chanal, restoit au Nord-Est 5 ou 6 degrés Est : par le second, l'île Masse restoit de l'Est-Nord-Est 5 degrés et demi Est, au Nord-Est-quart-Est, la partie de l'île Masse la plus proche du Vaisseau à cinq lieues de distance; et dans cette position, l'île Masse déroboit à la vue l'île Chanal dont on commençoit à découvrir l'extrémité Nord par le bord septentrional de la première : par le troisième, enfin, l'île Masse restoit de l'Est-quart-Nord-Est à l'Est-quart-Sud-Est, à la distance de cinq lieues; et l'île Chanal, de l'Est-Nord-Est 1 degré Est à l'Est-quart-Nord-Est. A l'instant du dernier Relèvement, le capitaine Marchand et le capitaine Chanal firent séparément deux suites d'observations de distance de la lune au soleil, dont le résultat, par un milieu entre toutes, donna 143 degrés 8 minutes de longitude Occidentale, pour le point auquel le Vaisseau étoit parvenu. L'Estime de la Route, rapportée à la position qu'on avoit fixée d'après les Observations faites, le 22 matin, à la hauteur de l'île Marchand, auroit donné une longitude qui ne diffère de celle qui fut observée le 24, que d'une minute en excès : ainsi l'on est fondé à conclure que la position des îles Masse et Chanal, à l'égard de l'île Marchand, ainsi que leur longitude absolue, peuvent être déterminées, d'après les Observations du 22 et du 24, avec une exactitude satisfaisante. La latitude observée ce dernier jour, à midi, fut de 7 degrés 54 minutes; et l'on reconnut que, dans les vingt-quatre heures,

les Courans avoient porté de 10 minutes dans le Nord. En rapportant la longitude observée le matin, à la position du Vaisseau à midi, on trouve qu'à cet instant, il devoit être à 143 degrés 10 minutes à l'Occident de PARIS. 1791. JUIN. 24.

Ici se termine la Découverte du capitaine MARCHAND. Le Groupe auquel il a imposé le nom d'ILES DE LA RÉVOLUTION, composé de l'île MARCHAND avec les îlots qui en dépendent, de la grande île BAUX, des îlots LES DEUX-FRÈRES, et des îles MASSE et CHANAL, doit être réuni au Groupe de LAS MARQUESAS DE MENDOÇA, pour ne former dans le Système géographique du Globe, qu'un même Archipel composé de dix îles principales qu'on peut considérer comme étant les sommités d'une chaîne de montagnes subaquées, qui occupe environ 60 lieues d'étendue sur une ligne Sud-Est et Nord-Ouest. On a vu, en effet, que, par un temps clair, l'île MARCHAND peut être aperçue du Port de LA MADRE DE DIOS de l'île de SANTA-CHRISTINA; et sa Pointe du Sud-Ouest ou de L'OBÉLISQUE n'est distante de cette dernière île, que de dix-neuf lieues dans le Nord-Ouest-quart-d'Ouest 1 degré Ouest : elle est plus rapprochée encore de LA DOMINICA dont elle n'est éloignée que de seize lieues dans l'Ouest-Nord-Ouest; et elle se trouve située sur le parallèle, et à dix-neuf lieues de distance, de la petite île HOOD, la plus septentrionale du Groupe des MENDOÇA [a]. Le Groupe des ÎLES DE LA RÉVOLUTION occupe 1 degré 42 minutes en latitude, et 44 minutes seulement en longitude; et en le réunissant à celui des MENDOÇA, il va former un Archipel qui occupera 2 degrés 40 minutes en latitude, et 1 degré 47 minutes en longitude [b].

[a] *Voyez* la Planche IV, N.° 1.

[b] On verra ci-après que la côte du Nord de l'île *Chanal*, la plus septentrionale du Groupe de *la Révolution*, est située à 7° 48′ de latitude : *Cook* place le milieu de *la Madalena*, la plus méridionale des *Mendoça*, à 10° 25′; ce qui donne 10° 28′ pour sa côte du

1791. JUIN. 24. Si l'on veut employer les résultats des observations de latitude et de longitude, faites à vue des îles découvertes par le capitaine MARCHAND ; les divers Relèvemens des Terres comparés entre eux ; le chemin parcouru suivant la *Table de Route*, et corrigé d'après les observations ; les distances estimées à vue, à l'instant de chaque Relèvement ; enfin, tous les détails nautiques rapportés dans le Journal du capitaine CHANAL, on peut fixer avec une exactitude suffisante pour la sûreté de la Navigation, les positions géographiques, tant absolues que relatives, des cinq îles du Groupe, ainsi que leur étendue respective. L'emploi de ces *Données* combinées entre elles m'a conduit aux résultats suivans :

L'île MARCHAND peut avoir quatre ou cinq lieues de longueur sur une ligne Nord-Est et Sud-Ouest, en supposant que les mondrains qu'on aperçut dans sa partie du Nord-Est, tant par le côté de l'Est que par celui de l'Ouest, sont liés par des terres basses au corps de l'île : sa plus grande largeur qui se trouve dans la partie méridionale est de trois lieues ; mais sa configuration est telle que sa largeur varie considérablement : on estime que son circuit doit être de dix ou onze lieues. Le milieu de l'île est situé à 9 degrés 21 minutes de latitude Sud, et 142 degrés 19 minutes de longitude Occidentale. La latitude de la Baie DU BON-ACCUEIL est de 9 degrés 22 minutes. L'île MARCHAND peut être aperçue de vingt lieues, lorsque l'horizon n'est ni vaporeux, ni chargé de nuages, circonstance assez rare dans les Mers situées entre les Tropiques.

Le circuit de l'île BAUX est d'environ quinze lieues, autant

Sud. La longitude du milieu de l'île *Masse*, la plus occidentale du premier Groupe, est de 142° 50′ ; et sa côte de l'Ouest sera à 142° 53′ : le milieu de *la Madalena*, la plus orientale du second Groupe, est à 141° 9′ 15″ ; et sa côte de l'Est à 141° 6′.

qu'on

qu'on en a pu juger par l'étendue de ses côtes méridionale et occidentale ; car il n'a pas été possible de prendre connoissance de la partie du Vent de l'île qui fait face au Nord-Est. Sa pointe la plus septentrionale, celle du Nord-Ouest, d'après le Relèvement fait le 22, à midi, est par 8 degrés 48 minutes de latitude ; et la longitude de cette même pointe, suivant son gisement observé à l'égard de la Pointe la plus occidentale de l'île MARCHAND, est de 142 degrés 31 minutes. Le milieu de l'île peut être placé à 8 degrés 54 minutes de latitude, et à 142 degrés 25 minutes de longitude. 1791. JUIN. 24.

Les îlots LES DEUX-FRÈRES gisent, l'un par rapport à l'autre, Est et Ouest. En rapportant l'îlot occidental à la pointe du Nord-Ouest de l'île BAUX, on a trouvé que son milieu restoit, à l'égard de cette Pointe, à l'Ouest-quart-Nord-Ouest, à la distance de dix ou onze lieues : ainsi sa latitude doit être de 8 degrés 42 minutes, et sa longitude de 142 degrés 55 minutes.

Les Observations pour la longitude, faites le 24 dans la matinée, et celles de midi du même jour pour la latitude [a], rapportées à l'île MASSE par un Relèvement et une distance estimée à vue, placent le milieu de cette île par 8 degrés ou 8 degrés 1 minute de latitude, et par 142 degrés 50 minutes de longitude : son gisement, à l'égard de la pointe Nord-Ouest de l'île BAUX, est le Nord-Nord-Ouest 2 degrés Nord, à environ six lieues de distance ; et, à l'égard des DEUX-FRÈRES, le Nord demi-rumb Est.

L'extrémité méridionale de l'île CHANAL fut relevée directement à l'Ouest, le 24 à midi, au moment où la latitude observée du Vaisseau étoit de 7 degrés 54 minutes ; elle occupe

[a] *Voyez* Tome II, Note XXXII, et le *Journal de Route* au 24 Juin.

1791. Juin. 24. environ 6 minutes du Nord au Sud ; ainsi son milieu peut être à 7 degrés 51 minutes, et sa longitude est de 142 degrés 35 minutes : elle gît au Nord-Est-quart-Est 2 degrés Est, à quatre ou cinq lieues de distance de l'île Masse.

Les Relèvemens de ces deux dernières îles ont été pris à de trop grandes distances pour qu'il soit possible de déterminer avec précision leur étendue respective : elles paroissent à-peu-près d'égale grandeur ; et l'on a cru pouvoir leur donner sept ou huit lieues de circuit.

Avec les Données que je viens de rapporter, le capitaine Chanal a dressé une Carte particulière des îles de la Révolution ; et en la liant à celle de las Marquesas de Mendoça, que le capitaine Cook a publiée dans le premier volume de son second Voyage [a] autour du Monde, on aura la Carte complète d'un Archipel composé de dix îles principales qui, comme je l'ai dit, occupe, sur une ligne Sud-Est et Nord-Ouest, un espace de soixante lieues marines. On ne s'attend pas, sans doute, que la Carte du capitaine Chanal, non plus que celle du capitaine Cook, présente la Topographie du littoral de chaque île, encore moins celle de l'intérieur : il n'est pas trop possible de se livrer à des Détails dans une première Reconnoissance ; le capitaine Chanal n'a pu qu'en saisir quelques-uns qui appartiennent à la côte occidentale de l'île Marchand que le Solide a côtoyée de très-près. Chaque île, en particulier, exigeroit le travail de plusieurs jours [b], si l'on vouloit relever toutes les Pointes, rapporter sur le papier toutes les sinuosités de la côte, en représenter rigoureusement la configuration, y placer les Sondes, assigner aux montagnes leurs véritables places, &c. La Carte du capitaine Chanal, ainsi

[a] Page 305 de l'Original.

[b] Et peut-être d'un mois pour un seul Bâtiment.

que celle du capitaine Cook, présente seulement la masse de chaque île, figurée aussi exactement qu'il est permis d'en saisir la forme par des Relèvemens pris en naviguant à vue d'une Terre : chacune est représentée sur la Carte avec ses principales dimensions, et dans sa position relative à l'égard de celles qui, en étant les plus voisines, ont pu être aperçues en même temps ; la latitude et la longitude de leurs points extrêmes se trouvent fixées ; la largeur des canaux qui les séparent déterminée : et quoique la profondeur de ces canaux n'ait pas été sondée ; comme les îles sont toutes des Terres hautes, et qu'on sait que la Mer est par-tout profonde entre des Terres élevées, le Navigateur, la sonde à la main, n'hésitera pas, si sa route l'y conduit, à traverser un Archipel dont l'ensemble et les parties sont déterminés avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la navigation. 1791. Juin. 24.

On a dû remarquer que, pendant la journée du 22 et celle du 23 Juin, le capitaine Marchand n'avoit pas cessé de voir, *sous le vent*, dans la partie de l'Ouest-Sud-Ouest, des apparences de Terre, qui sembloient fixées à l'horizon ; et que même quelques personnes de l'Équipage avoient cru distinguer clairement la Terre : on doit regretter que l'objet de son Voyage et l'intérêt de ses Commettans ne lui permissent pas de se livrer à une vérification qui probablement eût ajouté de nouvelles découvertes à celles qu'il venoit de faire ; car, en suivant sur une Carte générale du Globe les Routes des Navigateurs anciens et modernes qui ont fréquenté ces parages, on n'en voit aucune, sur une étendue de mer d'environ cent cinquante lieues, qui se soit portée dans le Sud-Ouest ou l'Ouest-Sud-Ouest des îles de la Révolution, ni qui ait croisé la ligne occulte qui seroit tirée de ce Groupe vers le point qu'occupoient les

1791. Juin. 24. apparences de Terre qu'on a constamment aperçues dans cette direction. La fixité des nuages, pendant deux journées consécutives, sur les mêmes points de l'horizon, est, entre les Tropiques, un signe assez certain que des Terres élevées, et d'une certaine étendue, arrêtent les nuées dans leur course, et les forcent de s'amonceler. J'abandonne un moment le capitaine Marchand, pour chercher s'il ne seroit pas possible de tirer, des connoissances que nous avons acquises d'ailleurs, quelque indice de l'existence d'une Terre, quelque probabilité qu'il en doit exister une dans ces parages qui n'ont point encore été visités, et que cette Terre peut être située sous le vent du Groupe que le capitaine Marchand a rencontré.

On trouve dans le Recueil des *Observations de Physique, de Géographie et d'Histoire naturelle* de Reinold Forster, une Carte hydrographique, aussi extraordinaire par l'origine de son Auteur, qu'intéressante par les notions, quoique très-imparfaites sans doute, qu'elle nous a données de ces îles sans nombre situées à l'Est et à l'Ouest du Méridien de l'Archipel de la Société, îles dont plusieurs ont été retrouvées par les Européens, et dont on peut croire qu'un plus grand nombre est encore à chercher. Cette Carte [a] est celle qui a été dressée par Joseph Banks dans le premier Voyage du capitaine Cook, sous la direction et sous la dictée de Tupia [b], ce Naturel de l'île Ulietea [c], que le Navigateur anglais avoit amené en Angleterre, et que, depuis, il a ramené dans son île natale. Tupia, le plus intelligent des Insulaires du Grand-Océan qu'ayent rencontré les Voyageurs européens, s'étoit porté dans

[a] *Reinold Forster's Observations, &c.* page 513 de l'Original. *Voyez* ci-après Pl. VII, une copie de la partie orientale de cette Carte.

[b] *Tupaya*, suivant l'orthographe de M. *Forster*.

[c] *o-Raietea* suivant *G. Forster*; — *Yooleetea* suivant *Parkinson*.

ses courses sur mer, tant au Levant qu'au Couchant, jusqu'à trois cents et quatre cents lieues de l'Archipel de LA SOCIÉTÉ; dans le cours de son *Odyssée*, il avoit visité plus de quatre-vingts îles dont il donnoit les noms; il les distinguoit en Terres hautes et Terres basses, en grandes et petites; il en fixoit l'étendue par comparaison avec l'île de TAÏTI; et en rapportant leur position respective au lever ou au coucher d'une étoile qu'il désignoit, il indiquoit le point de l'horizon vers lequel chacune est située: il faisoit connoître aussi quelques observations particulières qu'il avoit eu occasion de faire sur les Naturels et les productions de chaque île. A une grande distance dans le Nord-Est de TAÏTI, à un des termes extrêmes de ses Navigations, TUPIA place un Groupe de *dix îles* dont chacune porte un nom sur sa Carte [a], et il est à remarquer que trois de ces noms, savoir, O-NITEÏO, Ô-HÎVA-HÖA et WAHÎTAHÔ sont les mêmes noms que les Naturels des MENDOÇA donnent à trois de leurs îles, celles de SAN-PEDRO, de LA DOMINICA et de SANTA-CHRISTINA, ainsi nommées par MENDAÑA. Je fais observer d'abord que les îles de MENDOÇA n'ont été retrouvées qu'en 1774, dans le second Voyage du capitaine COOK; que, jusqu'à cette époque, les Européens ne les connoissoient que

1791. JUIN. 24.

[a] Ces dix îles, en commençant par la plus méridionale, sont nommées, suivant l'orthographe employée sur la Carte :

o-Haneanea — Neeo-Heeva — te-Manno — o-Otto — to-Rowha — Whattarre-Toah — WAITAHOO ou *Whattarre-Oora — o-NATEYA* ou *o-NATEYO — HEEVA-ROA — Teebooai.*

Au lieu de *o-Nateya*, le capitaine *Chanal* écrit, pour la prononciation française, et comme il l'a entendu quand les Naturels le prononçaient, *o-Niteïo :* au lieu de *Heeva-Roa*, il écrit *Ô-Hiva-Höa;* mais *G. Forster* observe que *Heeva-Roa*, est la prononciation des Taïtiens, et que les Mendoçains ne peuvent pas articuler la consonne *R;* on sait que *o* et *te* sont des articles que souvent les Naturels suppriment : enfin, au lieu de *Waitahoo*, le capitaine *Chanal* écrit *Wahîtahô*, et *W. Wales*, *Ohitaho.* (Voyez ci-devant, page 62.)

1791. Juin. 24. sous les noms de Saints que Mendaña leur avoit imposés; et que cependant ceux qui leur sont donnés par les Naturels de ces îles, se trouvent écrits sur la Carte que Tupia avoit dressée pendant le premier Voyage de Cook : ainsi, il est prouvé que Tupia connoissoit ces îles sous les noms que les Naturels leur donnent, avant que les Anglais les eussent retrouvées; et que ce n'est pas de ceux-ci qu'il a pu en apprendre les noms. J'observe, en second lieu, que l'identité de trois des noms des cinq îles qui composent le Groupe des Mendoça de Mendaña (et le nom des deux autres n'est pas encore connu) ne permet pas de douter que ce Groupe ne soit une portion de l'Archipel composé de *dix îles* que Tupia a placé dans le Nord-Est des îles de la Société, au terme extrême de sa Navigation vers le Levant, c'est-à-dire, à environ trois cents lieues de ces dernières îles; et cette distance de trois cents lieues, ainsi que le gisement du Nord-Est, se trouvent conformes aux résultats des Observations de nos Navigateurs modernes : ainsi, en joignant aux cinq îles des Mendoça les cinq îles de la Révolution, l'Archipel de Tupia se trouve complet, et tel que le capitaine Marchand l'a reconnu.

A présent, je poursuis l'examen de la Carte de ce premier Hydrographe du Grand-Océan, et je vois dans l'Ouest de son Archipel de *dix îles*, une grande île solitaire, sous le nom de O-Heeva-Potto, qui se trouve située dans l'Ouest de l'Archipel : et je demande si cette O-Heeva-Potto ne pourroit pas être ces Terres, ou cette île, que je n'ai présentées jusqu'à présent que comme une *apparence* de Terre, et que le capitaine Marchand n'a pas cessé d'apercevoir *sous le vent* des îles de la Révolution, pendant les journées du 22 et du 23?

On pourra m'objecter que cette île est placée sur la Carte de Tupia à un trop grand éloignement de l'Archipel, pour qu'on

admette que le capitaine MARCHAND ait pu la voir. Mais, sans doute, on n'exige pas l'exactitude des Cartes de COOK ou de LA PÉROUSE, dans celle d'un Insulaire de LA SOCIÉTÉ qui navigue dans une pirogue, sans moyen pour mesurer la vîtesse de son sillage, sans instrument pour observer sa latitude, sans boussole pour se diriger? On ne doit pas oublier qu'il n'a aucune idée précise, aucune mesure comparative des distances : *grande* ou *petite*, voilà les seules différences pour lui; et l'île de sous le vent, dont il est question, doit se présenter à son esprit comme placée à une *grande* distance des dix îles qui forment l'Archipel, lorsqu'il compare cette distance avec celles qu'ont les dix îles les unes à l'égard des autres. Observons cependant que, si l'éloignement de l'île de sous le vent, à l'égard de l'Archipel, paroît trop grand, comme il l'est en effet, pour qu'elle puisse être aperçue du voisinage des îles de LA RÉVOLUTION, on ne peut nier au moins qu'elle ne soit placée à son vrai gisement à l'égard de cet Archipel. J'ajouterai qu'il est probable que TUPIA, quoi qu'il en ait pu dire (car il est Voyageur et par conséquent il exagère), n'a pas visité par lui-même les quatre-vingts îles dont il a fait mention, et qu'il en a marqué plusieurs sur sa Carte, d'après les renseignemens qu'il se sera procurés des Naturels des îles où il aura abordé : mais ces Insulaires qui, sans doute, ne sont pas tous aussi intelligens, aussi habiles Navigateurs que l'hydrographe TUPIA, auront bien pu lui indiquer vaguement, par le point du lever ou du coucher du soleil ou d'une étoile remarquable, dans quelle direction une île doit rester par rapport à une autre trop éloignée pour être aperçue de la première; mais ni leurs connoissances ni leur Langue peut-être, n'ont l'étendue nécessaire pour donner une idée des distances autrement que par le nombre des Journées qu'une pirogue doit employer pour se porter d'un point à un autre : et cette manière d'estimer le

1791. JUIN. 24.

1791. Juin. 24. chemin, n'est assurément pas exacte; on en peut juger par l'incertitude où nous ont laissés les Relations de quelques Voyages faits dans l'Antiquité, et même de quelques autres entrepris dans un siècle plus rapproché du nôtre, depuis la découverte du nouveau Monde.

Il n'est pas besoin de dire qu'en parlant d'une terre qui doit exister sous le vent des îles de LA RÉVOLUTION, en appuyant la probabilité de son existence, de l'induction tirée de la Carte de TUPIA, je n'ai prétendu que présenter une simple conjecture; j'en abandonne la vérification à quelque zélé Navigateur qui, porté dans ces parages, et pouvant disposer de son temps, ne regardera pas comme au-dessous de ses recherches, d'éclaircir le doute du capitaine MARCHAND, et de constater l'exactitude de l'Hydrographie de TUPIA. Au surplus, on verra, dans la suite de cette Relation, que le Navigateur français n'est pas le seul qui ait aperçu sous le vent de l'Archipel que nous venons de parcourir, des apparences de terre qui ont été trop permanentes dans la même partie, pour qu'on puisse croire qu'elles n'étoient que l'effet d'une illusion produite par un rassemblement de nuages qui seroient amoncelés et fixés sur un même point de l'horizon; un Navigateur des ÉTATS-UNIS de l'AMÉRIQUE eut occasion, la même année, et à la même place, de faire la même remarque [a].

[a] On pourroit objecter que la disposition des dix îles qui forment l'Archipel, telle qu'on la voit indiquée sur la Carte de *Tupia*, dressée sous sa dictée par M. *Banks*, n'est pas conforme, dans tous les points, aux résultats des découvertes successives des Navigateurs européens; que les trois îles dont les Naturels de ces Terres nous ont appris les noms, *o-Hiva-Hoa*, *Vahitahô* et *o-Niteïo*, appartiennent sur cette Carte, à la partie septentrionale de l'Archipel, c'est-à-dire, à trois des îles qui ont été découvertes par le capitaine *Marchand*, tandis que *Tupia* applique ces mêmes noms à trois des îles méridionales découvertes par *Mendaña*, et qu'en effet ces noms

LE

LE 25 JUIN, le capitaine MARCHAND avoit perdu de vue les îles de LA RÉVOLUTION. A mesure qu'il s'élevoit dans le

1791. JUIN. 25.

appartiennent à des îles du Sud : mais, sans doute, on ne supposera pas que *Tupia* fût assez bon Géographe pour disposer, de mémoire et avec exactitude, sur le papier, un Archipel composé de dix îles éparpillées ; pour fixer leurs distances et leurs gisemens respectifs, les unes à l'égard des autres ; et pour appliquer ensuite à chacune des îles le nom qui lui appartient parmi les dix noms dont il avoit chargé sa mémoire. *Tupia* a donné son Archipel en masse et les dix noms comme ils se sont présentés, ce qui étoit beaucoup pour lui ; et ces noms ont été appliqués à-peu-près au hasard et sans doute au gré de son Interprète autant qu'au sien propre : ce qui est certain, c'est qu'il connoissoit, à environ 300 lieues dans le Nord-Est de *Taïti*, un grand Archipel composé de *dix îles* dont il avoit retenu les noms ; et il me semble que, pour prouver l'identité de son Archipel de dix îles, et de celui qui se compose des cinq îles de *Mendoça* et des cinq de *la Révolution*, c'est assez que trois des noms qu'il avoit retenus (et ce sont les seuls qu'on ait vérifiés) se trouvent être les mêmes que ceux qui sont donnés par les Naturels de ces Terres, à trois des îles de l'Archipel. On peut observer d'ailleurs que les situations relatives qu'il a assignées par aperçu, tant aux îles qui composent la partie méridionale de son Archipel, qu'à celles qui en composent la partie septentrionale, sont conformes respectivement, autant qu'elles pouvoient l'être, à la disposition générale du Groupe des *Mendoça* et à celle du Groupe de *la Révolution* : et à cet égard, sa Carte présente un ensemble plus approchant de la vérité, que n'en présentoient nos Cartes anciennes pour plusieurs parties du Globe, avant que les Navigateurs modernes en eussent fait la Reconnoissance. L'identité de l'Archipel de dix îles que *Tupia* place à 300 lieues dans le Nord-Est des îles de *la Société*, et de celui qui est composé des cinq îles de *Mendoça* et des cinq îles de *la Révolution*, étant une fois reconnue, il est permis d'avoir quelque confiance dans le surplus de la Carte de *Tupia*, et de la regarder comme une espèce d'indicateur qui peut, en s'y livrant avec précaution, guider dans la recherche de plusieurs autres îles dont il a donné les noms et indiqué les positions, et que nos Navigateurs n'ont pas encore découvertes. Si ce n'est pas juger trop favorablement de sa Carte, on pourroit supposer que sa grande île *Heeva-Potto*, qui se voit dans l'Ouest de son Archipel des *Dix*, est la terre dont le capitaine *Marchand* n'a cessé d'avoir la vue durant deux journées qu'il a employées à faire la reconnoissance de son Groupe de *la Révolution*, et qui a été également vue, dans la même direction, par un Navigateur des *États-Unis*.

1791. Juin. 25. Nord, le vent se fixoit, et l'horizon s'éclaircissoit; ce qui lui fit présumer qu'il n'existe pas d'autres Terres aux environs de ces îles dans la partie du Nord : et avec cette assurance, et après avoir déterminé par observation la longitude de son point de départ, de 143 degrés 49 minutes, à l'Occident de Paris, il fit route pour la côte Nord-Ouest de l'Amérique.

Il se dirigea alternativement au Nord, au Nord-quart-Nord-Ouest, au Nord-Nord-Ouest, en forçant de voiles selon le temps, et se rapprochant de la route du Nord, autant et aussi souvent que les variations du vent pouvoient le permettre.

27. Le 27, on coupa la Ligne vers 143 degrés un quart de longitude Occidentale.

28. Le lendemain, à six heures et demie du soir, on crut apercevoir une Terre à l'Ouest demi-rumb Sud : on étoit alors parvenu à 1 degré 31 minutes de latitude Nord, et 144 degrés 18 minutes de longitude. On fit route à petite voilure, jusqu'à une heure après minuit, sur le point de l'horizon où l'on supposoit la Terre, et l'on mit en travers pour attendre le jour.

29. Au lever de l'aurore, le temps fut des plus clairs : on voyoit dans les airs un grand nombre d'Hirondelles de mer et de Paille-en-queues; mais toute apparence de terre avoit disparu. On reprit à toutes voiles la route du Nord.

Juillet. 5. Le 5 de Juillet, vers midi, par 10 degrés un tiers de latitude Nord, et 144 degrés et demi de longitude, on vit passer un gros tronc d'arbre qui paroissoit ne flotter que depuis peu de temps : on pouvoit, d'après cet indice, supposer que le Vaisseau se trouvoit dans le voisinage de quelque Terre; mais aucun autre signe n'appuyoit cette conjecture.

15. Le 15 du mois, on commença à distribuer à l'Équipage, qui jouissoit d'une santé parfaite, une ration de bière fabriquée à bord avec du moût préparé, et un mélange de sucre.

Cette boisson, qui est agréable au goût, est regardée avec raison comme un puissant préservatif contre le scorbut. 1791. JUILLET.

Des observations pour la longitude, faites le 20 [a], firent connoître que, depuis le 25 du mois de Juin, c'est-à-dire, dans l'intervalle de vingt-cinq jours, le mouvement des eaux avoit porté le Vaisseau hors de sa route apparente, de 1 degré 46 minutes, ou cent un milles dans l'Ouest, et de 1 degré 54 minutes, ou cent-quatorze milles dans le Nord, et lui avoit fait parcourir, sur la direction du Nord-Ouest 3 degrés un quart Nord, un chemin de cent cinquante-trois milles dont l'Estime n'avoit pu tenir compte. On a cependant lieu de croire que la totalité de l'erreur n'a pas pour cause unique l'action des Courans, et qu'une partie en doit être attribuée à l'erreur de l'horloge de sable qu'on employoit pour mesurer la vîtesse du sillage, et qui indiquoit une durée trop courte de 2 ou 3 secondes sur 30, ou d'environ un douzième. Le surplus de la somme des erreurs appartient à l'action des Courans : mais si l'on n'eût pas rectifié l'Estime de la Route par l'Observation journalière de la latitude; si des observations de distance de la lune au soleil n'eussent pas annoncé sous quel méridien le Vaisseau étoit parvenu ; on n'eût pas soupçonné l'erreur qui provenoit de la fausse mesure du temps indiqué par l'horloge de sable, pendant que le Loc mesuroit le sillage : les erreurs en longitude se fussent accumulées ; et l'on eût perdu à faire un inutile chemin dans l'Ouest, un temps que la saison avancée rendoit bien précieux pour un Vaisseau dont la destination étoit de faire la Traite des Pelleteries par les 57 degrés de latitude septentrionale. 20.

Des observations de longitude, faites le 23, le 24 et le 26 Juillet, indiquèrent que, dans les parages où le SOLIDE avoit 23, 24 et 26.

[a] *Voyez* Tome II, Note XXXIV.

1791. Juillet. 26. navigué dans les intervalles de ces époques, le mouvement des eaux vers l'Ouest avoit été peu considérable. Mais leur tendance vers le Nord étoit plus sensible ; on eut une erreur en latitude de 21 minutes, du 23 au 24 ; et les autres jours, l'erreur varia de 5 à 10 minutes, par vingt-quatre heures [a].

27. Le Solide étoit parvenu le 27, à midi, à 39 degrés 48 minutes de latitude, et 151 degrés 42 minutes de longitude [b]. On avoit vu passer près du Vaisseau, dans la matinée, et la veille de ce jour, une quantité considérable d'une espèce de fruit marin, de couleur brunâtre, et semblable, pour la forme et la grosseur, à l'enveloppe épineuse d'une châtaigne, ou à un petit oursin de la Méditerranée : on vit aussi des Mollusca, des Hirondelles de mer et des Oiseaux de tempête *[Avis procellaria]*. Dans la nuit précédente, on avoit entendu

28. des cris d'oiseaux de terre ; et le 28, au point du jour, on se vit entouré de Goilans, d'Hirondelles de mer et de plusieurs troupes d'autres oiseaux de la grosseur du pigeon, dont le vol précipité, semblable à celui de l'alouette de mer, qui s'éloigne peu de la terre, indiquoit que ces oiseaux y doivent appartenir. Ces divers indices sembloient annoncer le voisinage de quelque Terre inconnue ; mais un temps nébuleux qui raccourcissoit le rayon de l'horizon, ne permettoit pas que la vue se portât à une grande distance. Le capitaine Cook, en 1778, dans sa traversée des îles Sandwich à la côte Nord-Ouest de l'Amérique, se trouvant par 41 degrés un quart de latitude Nord (parallèle qui ne diffère pas de beaucoup de celui auquel le capitaine Marchand étoit parvenu), et à 160 degrés un

[a] *Voyez* Tome II, les Notes XXXV-XXXVI-XXXVII.

[b] La longitude observée le 26 étoit, à midi, de 152° 17′ occidentale, et du 26 au 27, le progrès vers l'Est avoit été de 0° 35′. (*Voyez* le *Journal de Route* à cette époque.)

tiers à l'Occident de PARIS, vit un Cormoran, espèce d'oiseau qui s'éloigne très-peu de la terre; et cette rencontre inattendue lui fit soupçonner l'existence de quelque île dans le voisinage de sa position : il fut confirmé dans cette opinion, lorsque, par 41 degrés 50 minutes de latitude, et 144 degrés 50 minutes de longitude, il aperçut une pièce de bois flottante, dont l'apparence annonçoit qu'elle n'étoit à l'eau que depuis peu de temps, et qui venoit de l'Ouest [a]. En 1786, le capitaine PORTLOCK, destiné de même pour la côte de l'AMÉRIQUE, vit un grand nombre de Phoques se jouant autour du Vaisseau, par 39 degrés 35 minutes de latitude, et 154 degrés et demi de longitude. Ce Navigateur observe que sa distance du continent de l'AMÉRIQUE étoit trop considérable, pour qu'il pût supposer que ces amphibies, qui s'écartent peu de la terre, pussent venir de la côte du continent, ou de quelques îles qui en soient voisines; il ajoute que, se voyant placé entre les deux positions dans lesquelles le capitaine COOK avoit eu des indices de Terre, et lui-même en rencontrant dans celle où il se trouvoit, il s'attendoit à découvrir quelque île inconnue; mais que, pendant plusieurs jours, le temps fut si brumeux, avec de la bruine, qu'il n'auroit pu apercevoir une Terre à cinq lieues de distance; et qu'enfin la saison s'avançant, il ne crut pas devoir s'engager dans cette recherche, et reprit la Route du Nord [b]. Les observations faites sur le SOLIDE, d'après lesquelles sa latitude, le 27 Juillet, étoit, comme on l'a vu, de 39 degrés 48 minutes, et sa longitude, de 151 degrés 42 minutes, plaçoient le Vaisseau, à cette époque : — à 8 degrés 38 minutes, ou environ cent trente-trois lieues, moins Ouest,

1791. JUILLET. 28.

[a] Voyez *Portlock's Voyage*, p. 94. *Portlock* étoit compagnon de *Cook* dans ce voyage. *Voyez* aussi la Carte générale des trois Voyages de *Cook*, dressée par le lieutenant *Roberts*.

[b] Voyez *Portlock's Voyage*, pag. 94, et page x de l'*Appendix*.

1791. Juillet. 28. et 1 degré 42 minutes, ou trente-quatre lieues, moins Nord, que la première position de Cook : — à 6 degrés 10 minutes, ou quatre-vingt-quinze lieues, plus Ouest, et 1 degré 2 minutes, ou vingt lieues deux tiers, moins Nord, que la seconde : — et à 2 degrés 48 minutes, ou cinquante-six lieues, moins Ouest, et 18 minutes, ou six lieues, plus Nord, que celle de Portlock : et dans cette position du Solide, on remarqua que la plupart des oiseaux qui, comme je l'ai dit, appartiennent aux Espèces qui s'écartent peu de la terre, venoient de la partie de l'Ouest. On peut conclure de ces diverses remarques que, si, en effet, il existe dans ce parage quelque Terre encore inconnue, elle doit être située entre les parallèles de 39 et de 41 degrés, dans les intervalles compris, ou entre 160 degrés 1 tiers et 154 degrés et demi de longitude Occidentale ; ou entre 154 et demi et 151 deux tiers ; ou entre 151 deux tiers et 145 ; c'est-à-dire, dans les intervalles que laissent entre elles la première Route de Cook et celle de Portlock, celle-ci et celle de Marchand, cette dernière et la seconde de Cook : peut-être aussi cette Terre supposée se rencontreroit-elle à l'Ouest de toutes ces Routes, au-delà du soixantième méridien à l'Occident de Paris.

La navigation annuelle qu'un Galion a répétée pendant plus d'un siècle, de Manille à Acapulco, auroit procuré des connoissances certaines sur l'objet de cette recherche, si, chaque année, variant sa Route, il eût parcouru différens parallèles, et se fût élevé jusqu'au dessus de celui de 41 degrés, pour s'assurer s'il n'existoit pas des îles qui pussent offrir aux Vaisseaux, des relâches dans les cas de besoin ou d'accident. Mais comme il eût été difficile que les Découvertes que le Galion eût pu faire, restassent éternellement ignorées des autres Nations ; et que l'Espagne redoutoit, par-dessus tout, de leur faire connoître des îles qui, par leur position, auroient pu offrir

des asiles aux Corsaires ennemis dans les temps de guerre, et pendant la paix des refuges aux Interlopes; il est très-probable que, si ses Navigateurs ont jamais découvert des Terres dans le parage où, dans ces derniers temps, ceux des autres Nations en ont soupçonné, elle a eu soin de les faire rentrer dans l'oubli d'où le hasard les avoit tirées; et elle a pris des mesures assurées pour que, dans la suite, ses Vaisseaux ne pussent pas en faire: en effet, on voit que, du temps du Voyage d'ANSON, qui s'empara, en 1743, du Galion de MANILLE et de la Carte hydrographique [a] qui servoit pour en diriger la route, ce Vaisseau ne s'élevoit jamais au-dessus de 34 ou 35 degrés de latitude Nord; et, à moins que des circonstances de vent ne l'ayent quelquefois porté au-delà, il n'a pas dû se trouver en position de rencontrer les Terres dont les Voyages de COOK, de PORTLOCK et de MARCHAND nous présentent des indices, et qui, s'il en existe, doivent être situées par une latitude peu différente de celle de 41 degrés: encore moins le Galion a-t-il pu les voir si, comme l'assure le commodore ANSON qui avoit eu occasion de le savoir, le trentième parallèle étoit assigné au Capitaine de ce Vaisseau, pour la limite septentrionale qu'il ne devoit franchir que dans le cas seulement où une force majeure lui en feroit une nécessité: ainsi, pour se garantir plus sûrement du danger que le Galion ne fît quelque Découverte, on le mettoit dans l'impossibilité d'en faire. Les Espagnols, souvent téméraires, toujours audacieux, tant qu'il s'est agi de tenter des Découvertes qui promettoient de grandes richesses, devinrent mystérieux par politique et timides par avarice, aussitôt que les trésors du Monde leur furent acquis; ils enfouirent leurs Découvertes, comme l'avare enfouit son or; et,

1791. JUILLET. 28.

[a] *Voyez* une Copie de cette Carte dans la Relation du Voyage d'*Anson*.

1791. Juillet. 28. dans la crainte de les partager, ils préférèrent de n'en pas jouir : depuis près de deux siècles, ils ont laissé les autres Nations glaner dans le champ où, les premiers, ils avoient moissonné en saison opportune.

Le capitaine Marchand, frappé, comme les Navigateurs qui l'avoient devancé dans ces Mers, des indices multipliés de Terre qui se montroient dans le parage où il naviguoit, comme eux aussi ayant à remplir un objet déterminé, regretta de ne pouvoir se livrer à une recherche qui présentoit une grande probabilité de succès, et il poursuivit sa route vers les côtes de l'Amérique.

29. Dans l'après-midi du 29, par 42 degrés deux tiers de latitude, et 150 degrés deux tiers de longitude, la mer étant parfaitement calme, l'yole fut détachée pour ramasser sur l'eau une plante qui paroît appartenir au genre ou à la famille des *Fucus* ou *Varecs*, plus connue des Marins sous le nom de *Goêmon* ou *Algue*, et que, de loin, le mouvement que lui imprimoient quelques poissons qui étoient à l'entour, avoit fait prendre pour une Tortue. Je vais réunir en une seule, les descriptions qu'en ont données séparément le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet.

La longueur de cette plante étoit de treize pieds et demi, selon l'un, de quatorze pieds, selon l'autre ; et sa circonférence à l'extrémité la plus grosse, avoit quinze pouces, suivant le premier, et dix-huit, suivant le second ; elle diminuoit progressivement sur toute sa longueur, se réduisoit à environ un pouce à l'autre extrémité, et se terminoit en pointe. Le gros bout, suivant le capitaine Chanal, étoit renflé en forme de bouteille ou de vessie. Sa tige flexible avoit la forme d'un bambou creux, mais sans nœuds ; ce qui lui fit donner le nom de *Bambou de Mer*. Sa surface extérieure, lisse et unie, étoit couverte d'un

bout

bout à l'autre, de petits coquillages de l'espèce des Moules, selon le premier, de celle des Bernacles, selon le second, lesquels y étoient attachés par des pédicules de quatre, cinq, et même six pouces de long : ces pédicules diaphanes, dit le chirurgien ROBLET, d'une consistance charnue et élastique, ressembloient à des tubes de verre remplis d'eau, et en avoient la transparence : le sommet de chaque pédicule étoit terminé par un coquillage à charnière, de la forme d'une tête de poisson, composé de *quatre pièces mobiles*, unies par une membrane, lesquelles renfermoient *un petit animal à huit pattes*. Le chirurgien ROBLET, à qui appartient cette dernière partie de la description, dit qu'il ignore le nom de cet animal, mais qu'il croit qu'on le nomme *la Bernacle*. 1791. JUILLET. 29.

Je crois, comme notre Observateur, que la coquille est, en effet, une *Bernacle* ou *Conque anatifère*, qu'en Bretagne on appelle *Bernache* et quelquefois *Bernicle ;* mais le petit animal à *huit pattes* ne semble point être l'habitant naturel de la coquille : seroit-ce un intrus ? un de ces animaux demi-crustacées, connus sous le nom de *Bernard-l'Hermite* ou *le Soldat*, à qui la Nature a donné l'instinct de se réfugier dans des coquilles vides, quelquefois aussi dans des zoophytes, ou dans d'autres corps qu'il trouve convenables pour mettre sa partie postérieure, qui n'est point recouverte d'écailles, à l'abri de tout ce qui pourroit le blesser ; tandis que la partie antérieure, assez semblable à celle de l'écrevisse ou de la langouste, et garnie de *dix pattes*, sort de la coquille pour saisir les insectes qui passent à sa portée? Le chirurgien ROBLET n'a compté que *huit pattes* aux petits animaux qu'il a vus dans ses Bernacles ; mais on pourroit supposer que deux autres restoient cachées dans la coquille : d'ailleurs, il peut et il doit y avoir des variétés dans l'Espèce ; il seroit cependant très-singulier que chacune des coquilles qui tenoient à la plante par autant de pédicules, fût habitée par un *Bernard-l'Hermite*.

1791. JUILLET. 29. En comparant le coquillage que le chirurgien ROBLET a observé et décrit, avec celui auquel les Naturalistes ont donné le nom de *Bernacle*, on trouve la plus grande ressemblance, de coquille à coquille, tant par la forme et la structure que par le pédicule; mais on ne la retrouve plus d'animal à animal.

Suivant NEEDHAM, la *Bernacle*, ce coquillage très-singulier, a trois parties différentes; savoir : le pédicule qui sert de support au coquillage, la coquille, et l'animal qui y est renfermé. C'est par l'une des extrémités du pédicule, plus ou moins long, plus ou moins large, que la Bernacle adhère aux rochers, aux Vaisseaux et aux autres corps étrangers. A la partie supérieure du pédicule, est la coquille, composée de cinq pièces ou valves, à peu-près triangulaires (et c'est ce que le chirurgien ROBLET veut indiquer sans doute en disant qu'elle a la forme de la tête d'un poisson); elles sont étroitement réunies par une pellicule mince qui tapisse la surface intérieure : le jeu que cette pellicule laisse aux pièces, *leur permet* cependant *de s'écarter foiblement et de se rapprocher.* Le corps de l'animal qui loge dans la coquille, *est assez ressemblant à une petite huître;* sa tête paroît garnie d'une espèce de houppe faite en forme de plumasseau; c'est l'assemblage d'*une vingtaine de petites cornes* ou de petits bras qui, vus au microscope, paroissent frangés : lorsque l'animal les agite, ils forment des courbes irrégulières renfermées les unes dans les autres; en les agitant, soit en dehors, soit en dedans de sa coquille, il forme dans l'eau un petit courant, et par ce moyen, il attire, comme dans un gouffre, les animalcules dont il se nourrit. La tête, hérissée de ces sortes de cornes, peut sortir au-dehors de la coquille et rentrer au-dedans [a].

Il paroît donc que l'espèce de Bernacle que le chirurgien

[a] *Voyez* le *Diction. d'Hist. nat.* aux mots *Conque Anatifère* et *Bernard-l'Hermite.*

ROBLET a observée, est habitée par un animal différent de celui de la Bernacle que les Naturalistes ont décrite; car je ne suppose pas qu'il eût donné le nom de *pattes*, à ces petits bras ou cornes frangées, et qu'il n'en eût compté que *huit* si elles étoient au nombre de *vingt*: d'ailleurs l'*Huître* est si généralement connue, que, si l'animal renfermé dans la coquille qu'il a examinée, eût ressemblé à une huître, il n'eût pas manqué de faire mention de cette ressemblance. 1791. JUILLET. 29.

Je pense que c'est à la plante dont nos Voyageurs ont fait la description, que le Rédacteur de la Relation du Voyage d'ANSON a donné le nom de *Sea-Leek*, Poireau de mer, dont elle a à-peu-près la forme et la figure amplifiées; et c'est aussi le nom qui lui a été donné par le capitaine COOK qui a vu des plantes pareilles, à peu-près dans le même parage où le capitaine MARCHAND en a rencontré; mais ni l'un ni l'autre des Navigateurs anglais n'en a donné une description détaillée.

ON profita du calme qui régna le 29 pour nettoyer la carène du Vaisseau à sa flottaison où, malgré le doublage de cuivre, la mousse s'étoit attachée, et devoit, par sa résistance, nuire à la vîtesse du sillage. On visita les voiles de rechange; on s'occupa d'en réparer quelques-unes que les rats avoient endommagées, et l'on se livra aux divers travaux qui exigent du repos et du loisir, et charment l'oisiveté du Matelot et l'ennui toujours inséparable du calme.

Ce même jour dans l'après-midi, on vit une Baleine, et c'étoit la première qu'on eût aperçue depuis que le SOLIDE naviguoit pour gagner les latitudes élevées: on étoit parvenu alors, comme je l'ai dit, entre les parallèles de 42 et 43 degrés.

Le lendemain, et les jours suivans, on vit d'autres Baleines et des Bambous de Mer; on voyoit, en même temps, une quantité 30.

1791. Juillet. 30. innombrable de Goilettes, de Pétrels, de Quebrantahuessos, d'Oiseaux de tempête, et d'autres oiseaux de diverses espèces; on rencontroit très-fréquemment de grandes pièces de bois flottantes; tout annonçoit qu'on ne tarderoit pas à apercevoir la terre : et le résultat des observations de longitude en donnoit l'assurance.

La saison étoit trop avancée dans l'hémisphère du Nord, pour que le capitaine Marchand crût devoir s'élever jusqu'aux parties de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, situées vers le soixantième parallèle, telles que Willam's-Sound et Cook's-River; il s'étoit décidé à attérir sur le cap del Engaño, remarquable par le mont San-Jacinto [a] qui le domine, et à commencer la Traite des Pelleteries dans Norfolck-Bay, ainsi nommée par le capitaine Dixon, et qui doit être la Baya de Guadalupa des Espagnols. D'après les Observations du capitaine Cook, du lieutenant King, et de l'astronome Bayly, dans le *Voyage pour faire des Découvertes dans l'Hémisphère Boréal* [b], le cap del Engaño, sous le nom de cap Edgecombe, est situé à 57 degrés 4 minutes et demie de latitude Nord, et 138 degrés 15 minutes trois quarts de longitude Occidentale de Paris.

Août. 7. Le 7 Août, à midi, le capitaine Marchand conclut de ses Observations et de celles du capitaine Chanal, que le Vaisseau étoit parvenu à 57 degrés 20 minutes de latitude, et que sa longitude devoit être de 139 degrés 56 minutes : la détermination de cette longitude étoit le résultat du calcul des Routes appliqué au résultat des observations de distance de la lune

[a] Le capitaine *Cook*, en 1778, imposa au *Capo del Engaño* et au *Monte San-Jacinto*, les noms de *Cape* et *Mount Edgecombe*. Que gagneroit la Géographie à ce changement de nom! qu'y gagneroit l'immortel *Cook!*

[b] Voyez *The Original Astron. Observations made in a Voyage towards the Northern Pacific Ocean, &c. By W. Bayly*, page 349.

au soleil faites le 5 dans la journée, et rapportées au midi de ce jour [a]. Si cette Détermination étoit exacte, on devoit, avant la nuit, avoir connoissance de la Terre : on fit la route que cette position indiquoit; et à cinq heures et demie du soir, on eut la première vue de la côte d'Amérique. 1791. Août. 7.

A six heures, on reconnut le cap del Engaño, qui fut relevé à l'Est 19 degrés et demi Sud, à la distance de treize ou quatorze lieues. Le Vaisseau étoit donc plus Nord que le Cap de 13 minutes et demie, et plus Ouest de 1 degré 10 minutes trois quarts.

En appliquant cette dernière différence à la longitude du Cap del Engaño, on trouve que celle du Vaisseau auroit dû être, à l'instant du Relèvement, de 139 degrés 26 minutes 33 secondes; mais, d'après le calcul des Routes rapporté au résultat des Observations du 5, elle étoit de 139 degrés 27 minutes 30 secondes [b] : ainsi, l'erreur à l'attérage n'étoit que de 53 secondes, ou environ un sixième de lieue dont le Vaisseau étoit supposé trop à l'Ouest. Cette précision étonnante n'eût pu avoir lieu, si, dans l'intervalle des Observations du 5 au Relèvement du 7, les Courans eussent influé sur la Route du Solide dans le sens de la longitude : mais leur action se dirigeoit directement au Nord, et elle avoit produit sur le progrès en latitude, dans le même intervalle, une erreur de 26 minutes ou vingt-six milles, que l'observation de la hauteur méridienne du soleil avoit rectifiée.

L'erreur de la longitude que l'Estime indiquoit à l'attérage, d'après le calcul des Routes dans la traversée, rapporté à la longitude de la Baie de la Madre de Dios, n'étoit que de 1 degré 25 minutes, ou quinze lieues un tiers, dont elle se

[a] *Voyez* Tome II, Note XXXVIII. [b] *Ibid*, Note XXXIX.

1791. Août. 7. trouvoit plus occidentale que la véritable. Mais cette exactitude, comme on peut le voir dans les *Notes*[a], n'est due qu'au hasard : des erreurs *en avant* ont compensé une partie des erreurs *en arrière*.

Si le Solide eût été favorisé des vents dans cette traversée, dont la longueur a été de quarante-huit jours, il eût pu la terminer en quarante-un ou quarante-deux ; car la longitude du point de Départ, le 20 Juin, et celle du point d'Arrivée, le 7 Août, ne diffèrent l'une de l'autre que d'environ 2 degrés, dont la seconde est moins occidentale que la première : le trajet sur une Route qui se seroit peu éloignée de la direction d'un méridien, n'eût été que d'environ treize cents lieues au lieu de quinze cents qu'il a été forcé de parcourir, parce qu'ayant été porté jusqu'à 13 degrés dans l'Ouest de son méridien de Départ, il lui a fallu défaire ce chemin inutile, et reprendre encore 2 degrés dans l'Est, pour se trouver sous le méridien du point d'où il pouvoit avoir la vue de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, où l'on se proposoit d'aborder.

Dans le cours de la traversée, les Courans ont constamment porté vers le *Nord* et vers l'*Ouest :* les différences vers le *Sud* et vers l'*Est* ont été aussi rares que peu considérables. En prenant un terme moyen, on peut évaluer l'effet du mouvement des eaux pendant les quarante-huit jours employés dans ce trajet, à deux milles un dixième par vingt-quatre heures sur la direction du Nord-Ouest 8 degrés Nord [b].

Le Solide étoit parvenu le 7 au soir à vue de la côte Nord-Ouest de l'Amérique ; mais un calme, fatiguant par sa longueur, retint le Vaisseau à la hauteur de la Baya de Guadalupa où l'on se proposoit de relâcher : quelquefois, une brise perdue du large l'amenoit jusqu'à l'entrée de la Baie ; et

[a] Note XXXIX.

[b] *Voyez* le Tableau des erreurs de l'Estime pendant cette traversée, *ibid.*

soudain, la cessation de cette brise, ou une brise de terre qui survenoit, l'obligeoit à s'en éloigner. Cette position tenoit un peu du supplice de TANTALE; et la commodité d'examiner à son aise les Terres où l'on vouloit aborder, ne pouvoit dédommager des contrariétés sans cesse renaissantes qui s'opposoient à ce qu'on y parvînt. On voyoit devant soi des montagnes très-élevées; et sur la neige qui les couvre, se dessinoient les arbres verts dont elles sont plantées jusqu'à leurs sommets. La base qui porte ces montagnes, et les petites collines qui, de distance en distance, les dominent, revêtues de verdure, fixent agréablement les regards, lorsque l'œil, après s'être élevé, en suivant la pente de la neige, jusqu'à la hauteur des nuages, se rabat et se repose sur ces terrains où d'antiques forêts de sapins, de pins et d'autres grands arbres, croissent et s'élèvent sur les débris de ceux que le temps a réduits en poussière. Une température douce, un ciel serein, un air pur, permirent de contempler, tout à loisir, durant cinq jours, ces productions de la Nature sauvage et abandonnée à sa seule énergie : ce ne fut que dans la matinée du 12, qu'il fut enfin possible d'atteindre la Baie de GUADALUPA, et qu'on y laissa tomber l'ancre après 242 jours de navigation depuis le départ de FRANCE, sur lesquels dix seulement avoient été passés au mouillage, tant dans la Baie de LA PRAYA, que dans celle de LA MADRE DE DIOS.

1791. AOÛT. 7. 12.

Si l'on compulse la Table de Loc, ou si l'on mesure sur la Carte le chemin que le Vaisseau a parcouru sur le Globe, depuis son départ de MARSEILLE jusqu'à son arrivée à la côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, on trouve qu'il a fait cinq mille huit cents lieues marines, qui équivalent à plus des quatre cinquièmes de la circonférence d'un grand cercle de la Terre; et que sa vîtesse moyenne, durant cette partie du Voyage, a été de vingt-cinq lieues par vingt-quatre heures.

1791. Août. 12. Jusqu'à présent le scorbut ne s'étoit point manifesté à bord du Solide ; un seul homme en paroissoit attaqué ; mais l'atteinte étoit si légère, qu'il n'avoit pas été empêché une seule fois de faire son service, de nuit comme de jour. On n'avoit éprouvé aucun de ces fléaux qui, dans les premiers temps, ont fait payer si cher à l'Europe la découverte d'un nouveau Monde, et ont fait, avec raison, regarder comme destructives de l'Espèce humaine ces Navigations hardies auxquelles nous dûmes la première connoissance du Grand-Océan, et de ces îles éparses ou rassemblées en groupes, dont nous ignorons encore et le nombre et l'origine. Mais le chirurgien Roblet fait observer que jamais on ne s'occupa avec plus d'intérêt et de zèle que sur le Solide, de la conservation d'un Équipage ; que jamais on ne veilla avec une attention plus scrupuleuse et plus soutenue, à la salubrité du Vaisseau, à la propreté des Matelots, à la bonne qualité des Vivres. A ces soins de tous les instans, on joignoit l'emploi fréquent de divers rafraîchissemens, et des anti-scorbutiques, tels que les choux, les carottes, les navets, le céleri, l'oseille et autres légumes marinés ou confits au vinaigre. L'eau à boire ne cessa jamais d'être livrée à discrétion ; et, outre les boissons d'usage à la mer, presque tous les jours on en distribuoit extraordinairement une autre, faite avec le moût de bière fermentée et le sucre, qu'un goût acidule rend agréable aux Marins, et dont l'expérience des longs voyages de Cook et de la Pérouse avoit déjà prouvé les excellens effets. La bonne santé de l'Équipage récompensoit les Officiers et les Armateurs du Solide, les premiers, de leurs soins paternels et constans pour entretenir ce bon état, et ceux-ci des dépenses qu'ils avoient généreusement multipliées, sans compter avec eux-mêmes, pour approvisionner leur Vaisseau de tous les préservatifs connus qui pouvoient concourir à prévenir les maladies.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

Relâche à Norfolk-Bay *de* Dixon, *qui est la* Baya de Guadalupa *des Espagnols. — Opérations et événemens pendant le séjour dans cette Baie, nommée par les Naturels* Tchinkîtâné; *Traite des Pelleteries. — Description de la Baie et de ses environs. — Productions terrestres et animaux. — Description des Naturels et de leurs habillemens. — Population de la Baie. — Ses habitans connoissoient le fer et le cuivre. — Leurs Arts, leur industrie, leurs armes, leurs outils, leurs pirogues, leurs habitations, &c. — Paroissent avoir quelque idée d'un Etre suprême. — Ce qu'on peut penser de leur Gouvernement. — Leur habileté dans le commerce d'échange. — Leur goût pour le chant. — Leurs mœurs, leurs usages, leur caractère. — Vocabulaire de la langue de* Tchinkîtâné.

1791. Août. 12.

Avant que de s'engager dans la Baie où l'on se proposoit de commencer la Traite des Pelleteries, le capitaine Marchand avoit jugé qu'il étoit prudent de faire visiter l'entrée et de reconnoître les parties de la côte où l'on pourroit espérer que le fond offriroit un bon mouillage. Le capitaine Chanal avoit été chargé de cette commission, dans laquelle il étoit accompagné du lieutenant Infernet et du premier chirurgien Roblet; et il avoit pris les Relèvemens et les Sondes de la Baie, qu'il a rapportés sur le Plan qu'il en a dressé [a]. A quatre milles

[a] *Voyez* ce Plan, Pl. VIII.

1791. Août. 12. environ de distance dans le Nord-Nord-Est du Cap qui termine au Sud la côte de l'Ouest, et que le capitaine Dixon a nommé cap Whites, du nom d'un de ses Officiers, il avoit trouvé une Anse qui offroit, à la fois, un bon ancrage, un débarquement facile, un ruisseau d'excellente eau et une Aiguade commode; mais il n'y avoit aperçu ni habitans ni habitations; il avoit seulement reconnu dans les environs de l'Anse, des indices qui annonçoient que les Naturels y formoient quelquefois des établissemens temporaires. On étoit sur le point d'abandonner le projet de faire entrer le Vaisseau dans la Baie, et l'on s'occupoit déjà de l'idée de se porter sur quelque point plus méridional, lorsque des pirogues, venues des parties orientales à la rencontre du Vaisseau, ne laissèrent plus douter que la Baie ne fût habitée [a]. Les Naturels qui les montoient, vendirent quelques peaux d'Ours, et une jeune Loutre récemment tuée : et sur l'assurance qu'ils donnèrent de ne pas tarder à apporter des Pelleteries de toutes les espèces, on avoit conduit le Vaisseau au mouillage qui avoit été reconnu. L'Anse dans laquelle on avoit laissé tomber l'ancre, est située sur la côte méridionale de l'île Pitt [b], qui forme, du côté du Nord-Ouest, la grande Baie de Guadalupa, Norfolk-Bay de Dixon, à laquelle les Naturels donnent le nom de Tchinkîtâné.

13. Les Américains furent fidelles à leur promesse; et ils prouvèrent que, si les Européens mettent un si grand prix aux Fourrures, qu'ils font le tour du Monde pour les partager avec eux,

[a] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* rapporte que la première pirogue des Américains qui vint à son bord, portoit à l'extrémité d'une longue perche, une touffe de plumes blanches, que, de loin, on avoit prise pour un pavillon blanc; il jugea que ce devoit être un signal de paix et d'amitié. (*Dixon's Voyage*, page 180.)

[b] *Voyez* dans l'Introduction le Voyage de *Portlock* en 1786-87.

ils ne mettent pas eux-mêmes moins d'empressement à échanger leur superflu contre les marchandises d'Europe, dont on leur a fait connoître l'usage et l'utilité. A peine le jour commençoit à poindre, qu'on vit arriver une flottille de quinze pirogues, montée de cent trente ou cent quarante Américains, hommes, femmes ou enfans. Ils arrivoient en chantant; et l'on s'est assuré, par la suite, que c'est parmi eux un usage constant, de commencer et de terminer par des chants, leurs opérations de commerce avec les Étrangers. Le nombre des Naturels, considérable en comparaison de celui de l'Équipage du Vaisseau, et la connoissance qu'on avoit, par le rapport des Voyageurs, de l'inclination qu'ont ces Américains pour le vol, et de leur adresse singulière à dérober tout ce qu'ils peuvent enlever sans être aperçus, décida à ne pas leur permettre de monter à bord : les échanges s'établirent entre les bateaux du Solide et les pirogues américaines. Le Marché étoit bien fourni de diverses espèces de Pelleteries : on acheta plusieurs peaux de Loutre de toutes qualités, et d'autres fourrures de moindre valeur. Les marchandises que les Naturels préféroient dans les échanges, étoient les bassins et sur-tout ceux de cuivre, les casseroles, les bouilloires de fer-blanc, les marmites de fer coulé, les poignards, les lances, les hallebardes, les piques et les sabres : ils attachent peu de valeur aux haches, aux scies, aux couteaux à deux mains, aux marteaux, aux clous, et aux autres outils ou instrumens de fer. Mais on ignoroit que les articles qui, dans le commerce avec eux, obtiennent la plus grande faveur, sont les vêtemens européens de différentes sortes; on ne s'en étoit pas pourvu pour la Traite; on eut recours à ceux qu'on avait en réserve pour les besoins de l'Équipage; et l'espèce de marchandises contre lesquelles on les échangeoit, pouvoit ôter toute inquiétude pour le cas où la nature et la durée du voyage mettroient dans la nécessité de se vêtir chaudement. Les vêtemens

1791. Août. 13.

1791. Août. 13. étoient les seuls effets pour lesquels il fut possible d'obtenir les belles peaux de Loutre de la première qualité. Les petits couteaux, les grains de verre coloré, les bagues et les boutons de métal, et tous ces colifichets d'Europe, dont, en général, les Insulaires du Grand-Océan se montrent si curieux, étoient à peine agréés en pur don, ou en pot-de-vin des marchés ; car l'usage des Naturels de cette partie de la côte est de ne terminer aucun échange, sans exiger un présent qu'ils nomment *Stok :* on voit que déjà ils commencent à *s'européaniser.* Ils sont déjà vêtus en partie à la mode d'Europe : la plupart avoient des vestes de drap, des culottes d'étoffe, des chemises ; et dans le nombre des effets qui composent actuellement leur mobilier, on reconnut des cassettes fermant à clef, et divers objets qu'ils n'avoient pu recevoir que des habitans de l'Ancien Monde, dont la visite avoit devancé celle des Français. Presque tous les vêtemens étoient de fabrique anglaise ; mais on eut lieu de présumer que quelque Vaisseau des États-Unis pouvoit également avoir fait la Traite dans la Baie de Tchinkîtâné ou dans son voisinage, parce qu'on reconnut deux monnoies de cuivre de la province de Massachuset qu'un jeune homme portoit en pendans d'oreilles.

Les Naturels avec lesquels on trafiquoit ne tardèrent pas à faire entendre aux Français que les Étrangers qui les avoient précédés dans la Baie payoient très-magnifiquement : et l'on n'eut pas de peine à s'en apercevoir ; car en leur offrant ensemble trois ou quatre des principaux articles de Traite, on les satisfaisoit à peine lorsqu'il s'agissoit d'échanger une peau des premières qualités. Ils examinoient avec la plus scrupuleuse attention, retournoient dans tous les sens, tout ce qui leur étoit présenté, et ils savoient très-bien en reconnoître les défauts et les faire remarquer : d'autre part, ils employoient l'art et la ruse à parer

leur marchandise; et l'on peut dire que, sous le rapport de l'intérêt et du trafic, ils ont déjà fait de grands pas dans la civilisation, et que les Hébreux modernes auroient peut-être peu de choses à leur apprendre. 1791. Août. 13.

Les Américains regagnèrent la terre à une heure de l'après-midi, et promirent qu'on les reverroit le lendemain. On avoit traité dans la matinée plus de deux cents Fourrures, la plupart de Loutre et d'Ours; mais on n'en comptoit qu'un petit nombre des premières qualités; le surplus consistoit en peaux de jeunes Loutres, ou en peaux coupées par bandes qui avoient déjà été employées en vêtemens.

Les capitaines Marchand et Chanal et quelques autres personnes de l'État-major descendirent à terre dans l'après-midi. On avoit fait prendre des armes à l'Équipage du Canot; mais on ne fut pas dans le cas d'en faire usage; la conduite des habitans fut paisible et amicale; ils se montrèrent même officieux, et aidèrent les matelots à remplir d'eau quelques barriques : ce ne fut pas, il est vrai, sans être préalablement convenus du salaire qui leur seroit payé; mais on en fut quitte pour quelques bagues de métal. On visita les établissemens de la côte de l'Ouest que les Naturels paroissent ne jamais occuper à demeure, mais seulement pendant les séjours que les Vaisseaux de Traite font dans leur Baie, et dans les temps où eux-mêmes se livrent à la pêche pour leur approvisionnement d'hiver. Comme ils transportent avec eux tout leur mobilier, leurs lances, leurs dards, leurs harpons de pêche, leurs ustensiles de cuisine; ils peuvent s'établir, pour un temps, par-tout où quelque motif les détermine à faire une station. Un de ces établissemens temporaires qu'on visita, et qui étoit placé à l'entrée d'un bois, consistoit en une hutte construite avec quelques pieux fichés en terre. L'extrémité supérieure de ces pieux, remplacés quelquefois par

1791. Août. 13. les lances de guerre, supporte des branches d'arbre, sèches ou vertes, croisées, enlacées de manière à laisser une ouverture dans le milieu du faîtage, et recouvertes de peaux tannées et d'écorce de sapin enlevée en grandes pièces : ce méchant couvert suffit à peine à les mettre à l'abri de la pluie. Le feu est établi dans le milieu et quelquefois en dehors de la hutte; et l'on vit déjà en service les marmites qui leur avoient été vendues le matin. Chaque famille occupe un de ces abris; mais si la pluie est abondante et le froid trop vif [a], deux huttes sont adossées l'une à l'autre, et le feu s'établit dans le milieu de l'espace qu'elles occupent.

Le capitaine Marchand, avant de se rembarquer dans son canot, proposa à un des Américains de l'emmener à bord du Vaisseau; tous y consentirent, mais sous la condition qu'un des Français seroit laissé à terre; et l'on put juger par leur réponse, qu'ils ne mettent pas moins de prudence et de finesse dans leur conduite politique, que n'en avoit annoncé leur conduite dans le commerce : avec des payemens reçus comptant et des otages, ni la fortune ni la personne ne peuvent se trouver compromises. On ne se quitta pas sans s'être donné des signes réciproques d'amitié; et les Américains firent entendre que, s'ils avoient l'assurance que le Vaisseau séjournât dix jours dans la Baie, ils iroient chasser dans l'intérieur des Terres, et en rapporteroient plus de Fourrures de toute espèce qu'on ne voudroit en acheter.

14. Les mêmes Naturels avec qui l'on avoit traité le 13, se rendirent au Vaisseau le 14. Le Marché ne fut pas aussi bien approvisionné qu'il l'avoit été la veille : on acheta cependant quelques belles peaux de Loutre, et plusieurs autres de moindre valeur. Quand les échanges furent terminés, la plupart des

[a] Observations de *Roblet*.

pirogues retournèrent à la côte de l'Est d'où on les avoit vues venir lorsque le Vaisseau se présenta à l'entrée de la Baie : ceux qui les montoient assurèrent, en prenant congé des Français, qu'ils ne tarderoient pas à revenir avec une nouvelle provision de Fourrures : il est probable qu'ils alloient en traiter chez leurs voisins, avec une partie des marchandises d'EUROPE qu'ils avoient reçues pour le prix des premières ; et sans doute ils se proposoient bien de faire payer chèrement aux Étrangers les droits de courtage et de commission. 1791. AOÛT. 14.

Les échanges continuèrent les jours suivans : quelques pirogues venoient de la côte de l'île PITT, devant laquelle le Vaisseau étoit à l'ancre ; d'autres de la côte de l'Est ou la grande Terre : les unes et les autres étoient montées par les mêmes hommes avec lesquels on avoit déjà trafiqué. On traita diverses Pelleteries, parmi lesquelles se trouvoient de belles peaux de Loutre, qui paroissoient être la dépouille d'animaux tués depuis très-peu de temps. Les Ouvriers pelletiers embarqués sur le SOLIDE étoient occupés à visiter toutes les peaux, à les battre pour en faire sortir la poussière et la vermine, et à donner à celles qui étaient encore fraîches, la préparation qui pouvoit assurer leur conservation jusqu'à l'arrivée à la CHINE. Cependant, on coupoit du bois à terre, on se pourvoyoit d'eau, on faisoit tous les préparatifs du départ ; et, dans des excursions répétées, on acquéroit sur le pays et sur l'espèce d'hommes qui l'habitent, toutes les connoissances que la difficulté de s'entendre avec les Naturels, et l'obligation, pour sa sûreté, de ne pas s'écarter de la côte, permirent de se procurer. Aussitôt que les Américains s'aperçurent que l'on se disposoit à quitter la Baie, ils étalèrent tout ce qui leur restoit à vendre ; mais l'assurance du prochain départ du vaisseau ne put les engager à baisser leur prix ; il régnoit entre eux un accord qui prouve ou une grande 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. habitude des échanges, ou une singulière intelligence qui supplée chez eux à une longue pratique du commerce : leur opiniâtreté à ne pas réduire leurs prétentions, est telle, qu'on en a vu demeurer constamment deux jours de suite à l'entour du Vaisseau, avec des Fourrures qu'ils ont fini par remporter à terre, parce que l'on s'est refusé à leur en accorder le prix exorbitant qu'ils n'avoient pas craint d'en demander.

Le capitaine MARCHAND, en comparant la quantité de Fourrures qu'il s'étoit procurée dans la Baie de TCHINKÎTÂNÉ, avec celle qu'en avoit obtenu le capitaine DIXON, en 1787, trouva que, sans avoir eu un succès égal, il n'avoit pas à regretter le temps qu'il avoit donné à cette relâche : il jugea qu'il avoit épuisé tout ce que la Baie peut fournir à un Vaisseau, et qu'une plus longue station ne procureroit pas un accroissement de produit qui pût compenser la dépense journalière du Navire.

Il avoit traité :

100 peaux de Loutre de première qualité, la plupart crues ou à moitié préparées ;

250 peaux de jeune Loutre blonde ;

36 peaux d'Ours entières et 13 demi-peaux;

Une quantité considérable de peaux de Loutre coupées en bandes, de qualité inférieure, la plupart très-usées, qui pouvoient être évaluées à 150 peaux ;

37 peaux de Veau-marin ;

60 peaux de Castor, de Vison et autres animaux ;

Un sac contenant quelques peaux d'Écureuils et plusieurs queues de Loutre ;

Un tapis de peaux de Marmotte ;

Un autre tapis composé en partie de peaux de Marmotte, en partie de peaux d'Ours.

LE

LE JOURNAL du Voyage de DIXON, le seul que nous connoissions jusqu'à ce jour, dans lequel il soit fait mention de la Baie de TCHINKÎTÂNÉ sous le nom de NORFOLK-BAY, n'entre pas dans de grands détails sur ce qui concerne le pays et les habitans; mais celui du capitaine CHANAL y supplée avec avantage. 1791. AOÛT. 15 à 21.

Quoique les Peuplades disséminées sur la côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, se présentent avec des apparences qui annoncent une grande affinité entre elles; quoique nous ayons déjà reçu du capitaine COOK des notions assez étendues sur une race d'hommes jusqu'alors inconnue à l'EUROPE; j'ai jugé que quelques détails sur une Caste particulière, quoique privés de l'attrait de la nouveauté, attaché à une Découverte, ne seroient pas dénués d'intérêt : l'Observateur qui apporte dans son examen, des connoissances déjà acquises par le récit de ses devanciers, saisit des traits qui ont échappé à une première inspection, des nuances qui, dans le moral comme dans le physique, sont les passages d'une variété à l'autre dans l'Espèce humaine.

Tout porte à croire que les Espagnols qui, en 1775, découvrirent le Mont SAN-JACINTO et le Cap DEL ENGAÑO, nommés depuis par le capitaine COOK, Cap et Mont EDGECOMBE, ont découvert aussi la Baie de TCHINKÎTÂNÉ qui doit être celle à laquelle ils ont imposé le nom de BAYA DE GUADALUPA : ou plutôt on peut dire qu'elle est signalée dans le Journal d'ANTONIO MAURELLE avec des circonstances qui ne doivent laisser aucune incertitude sur l'identité des deux Baies [a]. « Le 17 Août, dit le

[a] *Voyez* dans l'INTRODUCTION, le Voyage de D. *Juan de Ayala* en 1775, et celui du capitaine *Cook* en 1778.

Le capitaine *Dixon* paroît reconnoître l'identité de la Baie qu'il nomme *Norfolk-Bay*, avec celle que les Espagnols avoient nommée *Baya de Guadalupa*. « Dans le nombre des Naturels qui venoient trafiquer à notre bord, dit le Rédacteur du Voyage, se trouvoit un vieillard qui se fit remarquer par son intelligence. Il nous expliqua

1791. Août. 15 à 21. Pilote espagnol, un léger vent de Sud nous permit d'entrer dans une Baie située à 57 degrés 11 minutes de latitude ». J'observe que MAURELLE place le Cap DEL ENGAÑO à 57 degrés 2 minutes, et si l'on y ajoute 8 ou 9 minutes dont le fond de la Baie qui se développe du Sud au Nord, est plus septentrional que le Cap, on retrouve, à une minute près, la latitude de la Baie, telle qu'elle est donnée dans le Journal. Mais la description qu'il fait de sa BAYA DE GUADALUPA, leveroit tous les doutes si la position géographique pouvoit en laisser. « Cette Baie, ajoute-t-il, est ouverte de trois lieues à son entrée, et elle est couverte du Nord par le Cap DEL ENGAÑO. Sur le côté opposé à ce Cap, nous découvrîmes un Port d'une lieue d'ouverture, et qui est à l'abri de tous les vents, excepté de ceux qui soufflent de la partie du Sud ».

Cette description est celle de la Baie de TCHINKÎTÂNÉ; et ce que MAURELLE appelle LE PORT, est, sans doute, la partie septentrionale de la Baie, partie étroite, resserrée par des îles, et qui doit former une espèce de Port : elle n'a été visitée ni par les Anglais, ni par les Français [a]. En substituant le nom de

clairement que, plusieurs années avant notre visite, deux vaisseaux, dont un étoit beaucoup plus grand que le nôtre, et portoit un grand nombre de canons, avoient mouillé non loin du poste que nous occupions; et que les hommes qui le montoient, nous ressembloient par la couleur de leur peau, et par leur manière d'être vêtus. Il nous montra une chemise de toile blanche qu'il avoit reçue de ces Étrangers, et qu'il conservoit comme une curiosité : en l'examinant, nous reconnûmes qu'elle étoit faite à la façon des Espagnols; et nous ne doutâmes pas que les Vaisseaux dont le vieillard nous avoit fait la description, ne fussent ceux que le Vice-roi du *Mexique* avoit expédiés en 1775. » (*Dixon's Voyage*, pages 182 et 183.)

[a] En lisant le Journal de *Maurelle*, on seroit d'abord tenté de croire que l'entrée de sa Baie de *Guadalupa* est située dans le Nord du Cap *del Engaño;* car il y est dit que, le 16 Août, on découvrit le Cap *del Engaño*, et que le lendemain (après avoir fait route au Nord), on entra dans une Baie qui reçut le nom de *Guadalupa :* et comme, en même temps, *Maurelle* donne la latitude du Cap *del Engaño* de 57 degrés 2 min.,

1791. Août. 15 à 21.

Tchinkîtâné à celui de Guadalupa et à celui de Norfolk, je rends à la Baie ce qui lui appartient, le nom qu'elle a reçu de ses habitans : si l'on vouloit en user ainsi pour tous les lieux dont les noms propres sont connus ; on préserveroit la nomenclature de la Géographie, de ces variations, pour ainsi dire annuelles, qui n'ont d'autre objet que de servir le caprice ou la vanité d'un Navigateur.

Le Plan qui se trouve dans la Relation du Voyage de Dixon, et celui que le capitaine Chanal a levé, ne peuvent être exacts que pour une portion de la côte occidentale de la Baie, celle qui commence à la pointe septentrionale de l'Anse où le Solide a mouillé, et qui est terminée à l'Ouest par le cap del Engaño, en passant par la pointe que Dixon a nommée

et celle de la Baie, de 57 degrés 11 minutes; il paroîtroit que l'entrée de la Baie se trouve située à 9 min. dans le Nord du Cap. Ce premier aperçu a trompé quelques Géographes qui ont pensé que la Baie de *Guadalupa* devoit être *Bay of Islands*, la Baie des îles, que le capitaine *Cook* a reconnue au Nord du Cap *del Engaño* [son Cap *Edgecombe*], et qui est le *Puerto de los Remedios* des Espagnols. Pour être assuré que l'entrée de la Baie de *Guadalupa*, relativement à la direction générale de la côte, est au Sud et non pas au Nord du Cap *del Engaño*, il suffit de faire attention à ce que dit *Maurelle* dans sa description de la Baie, qu'*elle est couverte du Nord* par le Cap *del Engaño* : elle est donc au Sud de ce Cap. Mais quoique l'entrée de la Baie soit *au Sud* du Cap, le fond en est plus septentrional, parce qu'elle s'étend du Sud au Nord sur un développement de 8 à 9 minutes ; et c'est sans doute sa partie septentrionale, ou ce que *Maurelle* appelle *le Port*, qu'il place à 57 degrés 11 minutes, tandis que l'entrée est à 57 degrés 2 minutes, c'est-à-dire, à la même latitude que le Cap *del Engaño*, qui forme cette entrée du côté de l'Ouest. Cette opinion se trouve confirmée par ce qui est rapporté dans le Journal de *Dixon*, où on lit que le vieillard dont il a été parlé dans la Note précédente, en faisant entendre que des vaisseaux semblables à celui des Anglais avoient anciennement abordé à *Tchinkîtâné*, indiquoit toujours par signes, que les Vaisseaux avoient mouillé dans le haut, dans le Nord de la Baie. *[Always pointed up the Sound, to the Northward.]* (Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.)

1791. Août. 15 à 21. Cap Whites. Ce Cap est terminé par un ressif entouré d'un Banc de sable qui s'étend à plus d'un mille dans le Sud-Est. A l'Est de l'extrémité de ce Banc, et à la distance d'un mille et demi, se voient six îlots qui forment une chaîne sur une ligne Nord et Sud; et dans l'Est de la chaîne, on aperçoit un septième îlot détaché du Groupe. Il y a bon passage entre cette chaîne d'îlots et le Banc du Cap Whites; on trouve 20, 25, 24 brasses dans le canal. Le capitaine Chanal dit que la direction du ressif à l'égard de la chaîne d'îlots, est d'environ deux rumbs plus Est qu'on ne le voit sur le Plan du capitaine Dixon. En remontant du Cap Whites vers le Nord-Nord-Est, suivant la direction de cette partie de la côte, on rencontre successivement trois Anses de sable, séparées par des pointes de rochers qui se prolongent à fleur d'eau jusqu'à quelque distance de la Terre, et autour desquels la mer brise. On présume que Dixon mouilla dans la première Anse, où l'on trouva 12 à 7 brasses, tantôt sable, tantôt roches et gravier : l'ancrage n'y paroît pas sûr; Dixon y eut un câble ragué par les rochers sur une longueur de 20 brasses, et il fut obligé de le condamner [a]. Dans l'Anse du Nord, qui est la troisième, et dans laquelle les Français ont mouillé, la sonde rapporta un beau fond de sable noir; et l'on eut depuis 11 jusqu'à 15 brasses, à un mille et un mille et demi de distance du rivage. Une plage de sable et gravier, située entre une pointe de rochers et un ruisseau, présente un débarquement facile. La route pour parvenir à cette Anse, est le Nord, lorsqu'en passant à-peu-près à mi-canal, on a doublé la pointe du ressif du Cap Whites. On peut sans crainte passer entre le ressif et les six îlots, pourvu qu'on ait un vent fait, ou que l'on se fasse remorquer par les

[a] *Dixon's Voyage*, page 192.

bâtimens à rames; car si l'on étoit surpris par le calme, on n'auroit pas la ressource de laisser tomber une ancre; le fond est de roche. On trouve 20 brasses, ou cent pieds d'eau, sur l'accore du ressif; et cependant la surface de la mer dans cette partie est parsemée de plantes marines qui tiennent au fond [a]: on en distingua deux espèces, le *Fucus giganteus* de FORSTER, et un autre non moins grand que le premier, mais qui en diffère sous d'autres rapports. Ce n'est qu'après avoir doublé le ressif, qu'on trouve des fonds propres à recevoir les ancres. Le bon mouillage est situé à un mille, ou un peu plus, du rivage, vis-à-vis l'embouchure du ruisseau, par 12 brasses, sable fin noir. Dans cette position, le Cap WHITES doit rester au Sud-Sud-Ouest 2 degrés Ouest, à trois ou quatre milles de distance; la Pointe qui termine, vers le Nord, la partie qu'occupent les trois Anses, au Nord-Nord-Est 5 ou 6 degrés Nord; et le mont SAN-JACINTO, à l'Ouest-Sud-Ouest 2 ou 3 degrés Ouest. Un Vaisseau qui occupera ce mouillage peut se dispenser d'affourcher; car les vents de la partie du Sud, qui seroient les seuls à redouter, n'exercent jamais leur violence dans la saison où la Traite peut engager à relâcher dans la Baie. 1791. AOÛT. 15 à 21.

Quoique la sonde indique une bonne qualité de fond dans l'Anse où les Français ont mouillé, il est cependant prudent de faire flotter les câbles, ou du moins de les fourrer; car le SOLIDE ayant visité les siens le second jour de sa relâche, on les trouva endommagés en plusieurs endroits; la sonde avoit cependant rapporté tout à l'entour du Vaisseau un fond de sable et petits cailloux: sans doute il y a des rochers au-dessous d^e ce sable; peut-être aussi en existe-t-il des morceaux épars que le plomb n'avoit pas rencontrés quand on avoit sondé cette partie de la Baie.

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. L'eau se fait commodément au ruisseau de cette Anse : elle est chargée d'une teinture de plantes et de bois, qui lui donne une couleur roussâtre, capable d'en dégoûter si l'on ne savoit qu'elle est légère et de bonne qualité.

Le capitaine Dixon a fixé la latitude de l'Anse où il étoit mouillé, à 57 degrés 3 minutes Nord, et sa longitude, à l'Occident du Méridien de Paris, à 137 degrés 58 minutes un quart [a]. Suivant les Observations des capitaines Marchand et Chanal, le Mouillage des Français, un peu plus Nord que celui des Anglais, est situé à 57 degrés 4 minutes de latitude, et 137 degrés 59 minutes de longitude. Dixon, en 1787, avoit trouvé la déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés vers le Nord-Est ; elle a été observée, en 1791, de 28 degrés trois quarts.

L'établissement de la Marée paroît n'avoir été bien connu ni par les Anglais ni par les Français : le capitaine Chanal dit seulement que, trois jours avant la pleine lune, la mer étoit haute à la côte de l'Anse du Solide, à trois heures et demie après midi ; et que, deux jours avant la même phase, on observa qu'il étoit basse mer à dix heures du matin; mais que, dès neuf heures trois quarts, le changement de Courant s'étoit fait sentir à la place qu'occupoit le Vaisseau.

Les parties du Nord et du Nord-Est de la Baie présentent plusieurs îles en avant de la grande Terre; et l'on aperçoit entre les montagnes deux grandes coupures : il est probable que c'est par l'une de ces ouvertures, et vraisemblablement par celle de l'Ouest, que débouche dans la Baie, le canal qui sépare du Continent, l'île Pitt que la Chaloupe de Portlock reconnut en 1787 ; et on pourroit supposer que la seconde, celle de l'Est,

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 184.

seroit l'entrée d'un canal de communication avec le Port Banks découvert, cette même année, par le capitaine Dixon [a], et situé dans le Sud-Est de la Baie de Tchinkîtâné : cette communication feroit une grande île de toutes les terres hautes qui se montrent dans la partie orientale de la Baie. 1791. Août. 15 à 21.

Si l'on découvroit dans la suite que la côte orientale qui n'est point encore connue, offre quelque bon mouillage, il mériteroit la préférence sur ceux de l'Ouest; car on a vu que les Naturels habitent la côte de l'Est : c'est de cette partie qu'ils sont venus; c'est dans cette partie qu'ils sont retournés pour aller remplacer par la chasse, les Pelleteries qu'ils avoient échangées. Il seroit d'autant plus avantageux d'être assuré d'un abri sur la côte orientale, que l'on peut présumer que cette Baie sera long-temps fréquentée par les Européens; à moins qu'une trop grande affluence, en excitant des efforts extraordinaires de la part des Naturels, pour accroître les produits de leur chasse, n'entraîne la destruction, ou du moins n'occasionne la rareté des animaux dont les fourrures alimentent un commerce lucratif. Si, comme l'on peut s'y attendre, cette première source de bénéfices éprouve bientôt une diminution sensible, la pêche de la Baleine à laquelle on peut se livrer sans sortir de la Baie, offre à l'industrie commerciale un dédommagement qui pourroit suffire à couvrir les frais d'une Expédition; mais ce seroit aller chercher bien loin un bénéfice que l'on peut se procurer à de moindres distances, et qui, sans doute, ne compenseroit pas la longueur et les risques de l'entreprise.

De hautes montagnes couvrent de toutes parts la Baie de Tchinkîtâné, et il est vraisemblable que la neige qui en

[a] *Voyez dans* l'Introduction, les Voyages de *Portlock* et de *Dixon*, 1786 et 1787.

1791. Août. 15 à 21. couvre les sommets, est une neige perpétuelle : à l'époque où le Solide y relâcha, les feux de la canicule et une pluie qui ne cessa pas de tomber pendant le séjour qu'il y fit, n'avoient pu la faire totalement disparoître ; il en restoit beaucoup encore sur les montagnes les plus élevées qui, cependant, sont couvertes d'arbres jusqu'à leur cime. Une neige qui résiste à l'ardeur des soleils d'été et à la chute des eaux ; une forêt monotone dont l'œil ne peut atteindre la limite, et qui va se perdre dans la profondeur des terres ; des montagnes dont les sommets sont enveloppés de nuages dont ils suspendent la course ; tout annonce que, dans ces climats, le règne de l'hiver est long et rigoureux : mais l'homme, le seul être vivant dans la nature qui résiste également aux feux de la Ligne et aux glaces du Pôle, brave ici les frimats et la neige, comme l'Animal sauvage dont sa force ou son adresse lui approprie la dépouille.

Les environs de la Baie de Tchinkîtâné ne présentent cependant pas cet aspect hideux de quelques contrées situées sous une latitude moins élevée : la fertilité de la terre indique que la Nature, moins abandonnée à elle-même, y répondroit aux soins de la culture. Les sapins, les pins et les bouleaux composent cette vaste forêt qui règne depuis le bord de la mer jusqu'aux sommets des collines et des montagnes : mais ceux qui sont tombés de vétusté, et dont la mousse recouvre les troncs consumés par le temps ; les plantes parasites qui obstruent les intervalles des arbres ; tous les débris des productions terrestres, s'opposent à ce que l'on puisse pénétrer dans l'épaisseur des bois où, sans doute, les Naturels ont su se frayer les sentiers intérieurs qui peuvent faciliter leurs marches dans la guerre qu'ils ont déclarée aux animaux qui leur disputent leur solitude.

Les arbustes et les plantes ne se montrent pas en grand nombre. Le Framboisier est commun ; son fruit aqueux, et d'un goût sauvage,

sauvage, est gros et bien nourri. Suivant le Journal du capitaine DIXON, le Noisetier est très-multiplié [a] : le chirurgien ROBLET le mentionne seulement sous le nom de *Coudrier*. De deux autres arbustes dont on n'a pas connu l'espèce, l'un porte un petit fruit noir, semblable à la groseille noire que nous nommons *Cacis [Ribes nigrum]* ; le fruit en est aqueux, acidule, et n'a pas une saveur agréable. Le second, assez différent du premier, produit un petit fruit rouge, ou une baie, dont la substance est mucilagineuse, et le nombre des pepins variable depuis dix jusqu'à quatorze. Le chirurgien ROBLET, de qui j'emprunte ces descriptions, dit qu'il ignore ce qui a pu décider les Navigateurs anglais à donner à ce dernier arbuste le nom de *Groseillier* [b], puisque ni la feuille, ni le fruit, qui est toujours isolé et jamais en grappe, ni le goût, ne peuvent être comparés à ceux de l'arbuste qui en EUROPE porte ce nom. Il ne faut pas, dit-il, confondre le fruit de cet arbuste avec un fruit oblong qui vient sur une plante et non sur un arbuste : ce dernier, par sa forme, ressemble à celui du Cornouiller ; mais il n'a pas de noyau, et n'est pas bon à manger. On trouve aussi le Fraisier et plusieurs espèces de Fougères : on sait qu'à la NOUVELLE-ZÉLANDE, et dans quelques autres contrées où la culture n'a pas multiplié les productions de la terre propres à la nourriture de l'Homme, la racine tendre de cette dernière plante est employée comme aliment. 1791. AOÛT. 15 à 21.

La plupart des plantes étoient encore en fleurs, et d'autres étoient déjà montées. Dans le nombre de celles que l'on vit en fleurs, on en a distingué deux : une espèce de Lis des vallées

[a] *Dixon's Voyage*, page 185.

[b] L'original porte : *Wild Gooseberries* and *Currants*. Le *Wild Gooseberry* est le Groseillier sauvage ; et le *Currant* est un arbuste du même genre. Le Rédacteur du Voyage de *Dixon* se contente d'appliquer ces noms à deux arbustes que les Anglais ont vus à *Norfolk-Bay* ; mais il ne fait aucune description des fruits. (Voyez *Dixon's Voyage*, page 185.)

1791. Août. 15 à 21. *[Lillium convallium]*, ou un Muguet dont la fleur est bleue, et qui est plus grand que notre Muguet ordinaire; et une autre plante dont la tige, élevée de deux ou trois pieds, porte, à environ huit pouces de hauteur, des fleurs bleues.

On vit sur la grève un petit espace ensemencé de pois qui parurent avoir deux mois : le goût en étoit un peu amer; mais on pouvoit l'attribuer à ce que les tiges étoient étouffées par les mauvaises herbes. Il reste, ce semble, à savoir si cette plante est indigène. Les Européens qui ont touché à TCHINKÎTÂNÉ avant le capitaine MARCHAND, peuvent y avoir semé des pois : cependant, comme dans la suite on a trouvé cette même plante très-multipliée sur l'une des îles de QUEEN-CHARLOTTE, et dans des parties où l'on est à-peu-près assuré que les Français ont les premiers abordé, on en revient à l'idée qu'elle peut être indigène dans cette partie de l'AMÉRIQUE du Nord.

« Je ne trouvai pas, dit le chirurgien ROBLET, la plante que DIXON appelle *Céleri sauvage;* ou, si celle qu'on me présenta comme du Céleri, est la même que celle à laquelle il applique ce nom, je n'y ai reconnu ni la feuille, ni la racine de notre *Ache* ou Céleri sauvage, encore moins une saveur qui rappelât la sienne, même de loin. Dans cette incertitude, je n'osai pas en conseiller l'usage à l'Équipage du SOLIDE, non plus que celui d'une autre plante qui a quelque ressemblance avec notre Persil, mais dont la tige est beaucoup plus grosse. Si nos gens, ajoute-t-il, eussent été attaqués du scorbut, et que l'emploi des végétaux eût été commandé par un besoin pressant; j'aurois cru pouvoir donner quelque chose au hasard; mais la bonne santé dont ils jouissoient dut me rendre plus circonspect ».

Le capitaine CHANAL ne partagea pas les craintes du chirurgien ROBLET; il mangea deux fois en salade, et en assez grande quantité, de l'espèce de plante qu'on prenoit pour du

Céleri sauvage, et il n'en fut point incommodé. Quant au Persil, nous lisons dans le Journal de DIXON [a], que ce Capitaine en fit cueillir une grande quantité, qu'il le trouva excellent à manger en salade et bouilli avec la soupe; et il n'en éprouva aucune incommodité. 1791. AOÛT. 15 à 21.

J'ai cru que je devois opposer ces deux exemples à l'opinion du chirurgien ROBLET. Je suis bien loin de blâmer sa prudence : mais, comme les végétaux, et particulièrement le Céleri sauvage, sont un préservatif spécifique contre le scorbut de mer, en même temps qu'ils sont un curatif puissant pour les hommes qui en sont atteints; j'ai dû prémunir les Marins contre l'impression que pourroient faire sur eux, et avec raison, le doute et l'autorité d'un Observateur éclairé, d'un Officier de santé qui réunit l'expérience à la théorie de son Art; j'ai dû leur prouver, par l'épreuve qu'en ont faite deux Navigateurs dont le témoignage commande la confiance, qu'on pouvoit manger avec sûreté le Céleri sauvage et le Persil que produit le sol de TCHINKÎTÂNÉ, et qui doivent se trouver aussi sur les autres parties des côtes du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE.

Tous les endroits découverts produisent abondamment, suivant le rapport du chirurgien ROBLET, une plante gramineuse dont la tige et l'épi ressemblent à ceux du Seigle d'EUROPE; mais le grain n'en étoit pas mûr, et il n'a pu déterminer à quelle Espèce il appartient. On est du moins assuré, dit-il, que cette plante n'a pas été transportée d'EUROPE; elle est si multipliée qu'elle ne peut qu'être indigène : et sans doute le travail de l'Homme et une culture suivie pourroient l'améliorer, et en rendre le grain propre à devenir un aliment.

La plupart des autres plantes qu'on rencontre sur la côte ou

[a] *Dixon's Voyage*, page 185.

1791. Août. 15 à 21. sur la lisière des bois, ne diffèrent pas de celles que la France compte parmi ses plantes indigènes.

Le capitaine Marchand, qui desiroit de laisser sur cette Terre un bienfait de l'Europe, se proposoit d'y semer des graines de nos plantes potagères, telles que des semences de Concombre, des Pois, des Haricots, &c.; mais il reconnut que la saison étoit trop avancée pour qu'on pût espérer que ces légumes parvinssent cette année à leur maturité : et, en supposant que les graines levassent, la pourriture eût bientôt détruit les plantes, si d'avance elle n'eût détruit les germes.

Le seul quadrupède qu'on ait vu vivant, est le Chien domestique. Il est de la race du *Chien de Berger ;* mais il a le poil plus long et plus doux. Ses pattes sont très-grosses; la queue est fournie, le museau alongé et pointu, l'oreille dressée, l'œil vif, le corps épais; et sa hauteur au-dessus du garrot, peut être de dix-huit pouces. Il aboie peu et paroît timide avec les Étrangers. Il fête et caresse son maître, mais ne caresse que lui. Les Tchinkîtânéens vantent beaucoup l'attachement, l'intelligence et le courage de cet animal, excellent pour la chasse, et hardi à l'eau. Le chirurgien Roblet remarque cependant qu'un jeune Chien qu'il avoit acheté, en voyant du Vaisseau quelques Américains sur le rivage, à une très-petite distance du bord du Solide, n'osa jamais se jeter à l'eau, quoique, par ses mouvemens, il témoignât le plus grand empressement d'aller les joindre. Il est probable qu'à Tchinkîtâné, comme ailleurs, le Chien a besoin, pour exercer la plénitude de ses facultés, que l'Homme, dont il est le compagnon et l'ami, les lui ait perfectionnées par l'éducation : la raison de l'un fait servir l'instinct de l'autre à leurs besoins et à leurs plaisirs communs.

La Loutre marine, ou la Saricovienne, ne peut pas être classée

parmi les animaux terrestres, quoiqu'elle habite la terre beaucoup plus que les eaux; elle appartient plutôt à la classe des Amphibies; cependant, le trou ovale n'étant pas ouvert, et la communication de la veine cave à l'aorte, par la cloison du cœur, ne subsistant pas dans cet animal, la respiration, et conséquemment le mouvement des poumons, lui est nécessaire pour entretenir la circulation du sang; il ne peut pas faire un long séjour sous les eaux; il est obligé de revenir sur l'eau ou sur la terre pour respirer un nouvel air sans lequel il seroit suffoqué. 1791. Août. 15 à 21.

Suivant Buffon qui s'appuie du témoignage de Steller [a], la chair des femelles pleines, ou prêtes à mettre bas, est grasse et tendre; celle des petits est assez délicate et assez semblable à celle de l'Agneau; mais la chair des vieux est ordinairement très-dure. « Ce fut, dit Steller qui étoit embarqué sur le Vaisseau du célèbre Bering lorsque ce Navigateur fit naufrage sur l'île qui porte son nom, ce fut notre nourriture principale durant notre long séjour dans l'île; elle ne nous fit aucun mal, quoique mangée seule et sans pain, et souvent à demi-crue : le foie, les rognons et le cœur sont absolument semblables à ceux du Veau [b] ».

On peut conclure de cette épreuve que, si des Russes, pour qui la nourriture étoit nouvelle, ont pu subsister de Loutre tout un hiver, sans en être incommodés, cet animal offre aux Tchinkîtânéens qui, dès l'enfance, peuvent être habitués à s'en nourrir, une ressource de plus pour leur subsistance, et, on peut le dire, une ressource intarissable.

Une jeune Loutre vivante avoit été apportée à bord du Solide; on essaya d'en manger; et, suivant le rapport du

[a] *Buffon. Hist. nat.* Supp. à l'*Hist. des Animaux quadrupèdes*, article de la *Saricovienne*.

[b] *Novi Commentarii Academiæ Petropol.* Tom. II, année 1754.

1791. Août. 15 à 21. capitaine Chanal, sa chair fut trouvée fade, mais sans aucun mauvais goût qui pût la faire rebuter.

De toutes les Pelleteries que le commerce peut tirer de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, les peaux de Loutre marine étant les plus précieuses, parce qu'elles sont les plus recherchées des Chinois, dont la fantaisie, suivant la beauté, les élève à des valeurs exorbitantes [a]; il ne sera pas inutile pour l'instruction des Navigateurs à qui est réservée la direction de ce nouveau trafic, de décrire ces Fourrures avec quelque détail : cette description les mettra en état de reconnoître les belles peaux, celles qui doivent, dans les Marchés de la Chine, donner le bénéfice le plus considérable; et je l'emprunte du Pline français.

« La peau de la Loutre marine ou Saricovienne fait une très-belle Fourrure; les Chinois les achètent presque toutes (il s'agit ici du commerce que les Russes en font avec la Chine), et ils les payent jusqu'à 70, 80 et 100 roubles chacune [343-392-490 livres tournois]; et c'est par cette raison qu'il en vient très-peu en Russie. La beauté de ces fourrures varie suivant la saison; les meilleures et les plus belles sont celles des Saricoviennes tuées aux mois de Mars, d'Avril et de Mai : néanmoins, ces fourrures ont l'inconvénient d'être épaisses et pesantes; sans cela, elles seroient supérieures aux Zibelines dont les plus belles ne sont pas d'un aussi beau noir. Il ne faut cependant pas croire que le poil des Saricoviennes soit également noir dans tous les individus; car il y en a dont la couleur est brunâtre, comme celle de la Loutre de rivière; d'autres qui sont de couleur

[a] M. *Pallas* dit qu'au Marché de *Kiachta*, les Chinois payent les peaux de première qualité de 80 à 100 roubles, ou 392 à 490 livres tournois (le rouble au change moyen de $4\frac{9}{10}$); et que les dernières qualités sont vendues de 30 à 40 roubles, 147 ou 196 livres tournois. (*Account of the Russian Discoveries. By W. Coxe*, in-4.° p. 13.)

1791. Août. 15 à 21.

argentée sur la tête; plusieurs qui ont la tête, le menton et la gorge variés de longs poils très-blancs et très-doux; enfin, d'autres qui ont la gorge jaunâtre, et qui portent plutôt un feutre crêpu, brun et court, sur le corps, qu'un véritable poil propre à la fourrure : au reste, les poils bruns ou noirs ne le sont que jusqu'à la moitié de leur longueur; tous sont blancs à leur racine [a], et leur longueur est, en tout, d'environ un pouce ou un pouce et demi sur le dos, la queue et les côtés du corps; ils sont plus courts sur la tête et sur les membres; mais au-dessous de ce premier long poil, il y a, comme dans les Ours marins, une espèce de duvet, ou de feutre, qui est de couleur brune ou noire, comme l'extrémité des longs poils du corps. On distingue aisément les peaux de femelles de celles des mâles, parce qu'elles sont plus petites, plus noires, et qu'elles ont le poil plus long sous le ventre. Les petits ont aussi, dans le premier âge, le poil noir ou très-brun, et très-long; mais, à cinq ou six mois, ils perdent ce beau poil; et à un an, ils ne sont couverts que de leur feutre; et ces longs poils ne les recouvrent que dans l'année suivante. La mue se fait dans les adultes, d'une manière différente de celle des autres animaux; quelques poils tombent aux mois de Juillet et d'Août, et les autres prennent alors une couleur un peu brune. Communément les Saricoviennes ont environ deux pieds dix pouces de longueur [b], depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue qui a douze ou treize pouces de long : leur poids est de soixante-dix à quatre-vingts livres [c] ».

[a] Si l'usage de ces fourrures vient à s'établir en Europe; cette particularité de la blancheur des poils à leur racine, quelle que soit d'ailleurs leur couleur, garantira les acheteurs de la fraude des Fourreurs qui voudroient donner au poil de la Loutre, par le moyen de la teinture, une couleur qui ne lui seroit pas naturelle.

[b] Si, comme cela est probable, *Steller* donne cette mesure en pieds de *Russie*, elle équivaut à 2 pieds 8 pouc. $\frac{1}{4}$ de *France*.

[c] *Buffon*, Hist. nat. *Loco citato*.

1791. Août. 15 à 21. Le chirurgien Roblet assure que la description que Buffon, d'après Steller, nous a donnée de la Saricovienne, est très-exacte; il observe seulement que la Loutre de Tchinkîtâné est plus grande que celle de l'île de Bering que le Docteur russe avoit décrite; elle a communément trois pieds et plus de longueur avant d'être étendue; il pense que la différence des couleurs indique la différence des sexes; il appuie son opinion sur ce qu'un individu qu'il a reconnu pour une femelle, étoit tout noir; et il conclut que celles qui le sont moins, sont la dépouille des mâles: il ajoute que ces dernières sont les plus grandes.

« Il suffit, dit le capitaine Cook, de nommer la Loutre de mer, qui est bien connue par les descriptions que plusieurs Auteurs en ont faites sur le rapport des Navigateurs russes, et je me dispenserois d'en parler, si l'une de celles que nous avons vues à Nootka ne me paroissoit offrir quelques différences dans l'Espèce.

» Dans le commencement, nous fûmes incertains si les peaux que les Naturels nous apportoient, étoient véritablement des peaux de Loutre, seulement, la grandeur de la peau, la couleur et la finesse de la fourrure pouvoient nous le faire croire, mais, peu de temps avant que nous quittassions Nootka, des Naturels des parties voisines de la Baie vinrent à notre Marché, et nous acquîmes une Loutre bien entière qui venoit d'être tuée. Elle étoit très-jeune et ne pesoit pas plus de vingt-cinq livres. Sa robe étoit d'un beau noir luisant; mais la plupart de ses poils étant blancs à la pointe, elle offroit, au premier coup-d'œil, une teinte grisâtre. La face, le cou et la poitrine étoient d'un blanc jaunâtre, ou d'un brun très-clair; et nous avons remarqué que, dans la plupart des peaux, cette couleur indécise se prolonge sur la longueur entière du ventre. Le Loutreau que je décris avoit à chaque mâchoire six dents incisives, deux des inférieures

inférieures étoient très-petites, et placées en-dehors et à la naissance des deux dents du milieu : cette Loutre diffère de celles dont les Russes nous ont donné la description, non-seulement par la disposition des dents, mais encore en ce que le doigt extérieur de ses pieds de derrière n'est pas lié aux autres doigts par la membrane qui unit ceux-ci. 1791. Août. 15 à 21.

» On remarque plus de variétés dans la couleur des peaux que n'en ont indiqué les Auteurs russes qui nous ont donné des descriptions de la Loutre. On ne peut pas douter que la couleur n'éprouve des changemens avec l'âge. Les très-jeunes Loutreaux ont le poil brun et fourni; et au-dessous de ce poil se trouve très-peu de duvet ou de feutre; mais, dans les Loutreaux de la taille de celui que j'ai décrit, le feutre est très-abondant : et leur robe ne change ni pour la couleur, ni pour la qualité, jusqu'à ce que l'animal ait acquis son entière croissance. Quand il est parvenu à cet état, sa robe cesse d'être noire, et prend une couleur de brun foncé, celle de la suie ou de *Ramoneur;* alors aussi son feutre est très-fourré, et l'on aperçoit à peine quelques poils longs. Quelques peaux que nous soupçonnâmes être les dépouilles de vieilles Loutres, avoient le poil brun-châtain; et nous n'en vîmes qu'un très-petit nombre dont la couleur fût parfaitement jaune.

» C'est avec raison que les Russes ont dit que la fourrure de Loutre est plus douce et plus fine que celle d'aucun autre animal connu : et sans doute, la découverte de la partie de l'Amérique du Nord qui offre au commerce cette nouvelle mine à exploiter, mérite une attention particulière [a] ».

J'ai dû faire connoître avec quelque détail un animal dont la dépouille précieuse est l'objet principal d'échange qui attire les

[a] *Cook's 3.d Voyage*, Vol. II, pages 295 et suiv.

1791. Août. 15 à 21. Européens sur la côte Nord-Ouest du nouveau Continent, et leur assure de grands avantages dans leur commerce avec la Chine, lorsque la prohibition n'en interdit pas l'entrée par les Ports du Midi de l'Empire. Les autres animaux qui se trouvent à Tchinkîtâné et dans ses environs, sont déjà connus par l'énumération que j'ai faite des diverses Fourrures dont les Naturels font trafic, et que le capitaine Marchand s'étoit procurées par la Traite; presque toutes étoient des peaux d'Ours, de Loutre et de Loutreau; on ne traita qu'un très-petit nombre de peaux de Castor, aucune de Renard, et quelques-unes d'une espèce de Rats qu'on auroit pu prendre pour des Zibelines, si les Ouvriers pelletiers embarqués sur le Solide n'eussent décidé que ce n'en étoient pas. A ces animaux, auxquels il faut encore joindre le Vison, qui pourroit être celui qu'on prenoit pour la Zibeline, ajoutez l'Écureuil et la Marmotte; et vous connoîtrez tous les Quadrupèdes de Tchinkîtâné.

On a eu peu de remarques à faire sur les Oiseaux; les Espèces n'en sont pas nombreuses. Ceux de mer qui fréquentent la Baie sont le Goiland, une espèce de Mouette, et un Plongeon qui paroît être un oiseau de rivage : au large, se montroient des Albatros. Les oiseaux de rivage et d'étang sont une espèce d'Oie toute noire, différente de celle de nos climats, en ce qu'elle a la tête plus petite, le cou plus mince et un peu plus long; un Canard plus petit que notre Canard commun, ayant sur les ailes des taches blanches plus tranchantes, et le bec un peu moins long; des Hérons tout noirs, si sauvages qu'il n'a jamais été possible d'en approcher un d'assez près pour être à portée de le tirer; enfin des Alouettes de mer, mais en petit nombre. Les Oiseaux de terre sont moins nombreux encore : le chirurgien Roblet nous dit que, pendant son séjour, il n'a

vu que deux Vautours, une douzaine de Corbeaux, quelques Verdiers et deux Roitelets : le capitaine CHANAL y ajoute quelques Aigles. On ne doit pas s'étonner, sans doute, que, dans des contrées où l'hiver est long et rigoureux, où le sol est avare de grains, les Espèces granivores s'éloignent d'une Terre qui leur refuse la subsistance : ces Oiseaux-là seuls peuvent y être appelés, qui, carnivores comme l'Homme, sont assurés d'y vivre à discrétion des débris des animaux qu'il a détruits pour ses besoins. 1791. AOÛT. 15 à 21.

LA MER et les rivières offrent des ressources abondantes pour la subsistance des habitans et pour celle des Équipages des Vaisseaux que le commerce peut attirer dans la Baie. A la mer basse, on ramasse sur les rochers, des Moules, des Lépas et d'autres coquillages [a]; cependant ils sont rares à la côte de l'Ouest, la seule que, jusqu'à présent, les Européens ayent fréquentée, parce que les Naturels les enlèvent pour s'en nourrir dans les séjours qu'ils font sur cette côte. Mais la mer, et surtout les rivières, abondent en excellens poissons : le ruisseau où le SOLIDE avoit son Aiguade, donne des Saumons qui y remontent avec la marée; une espèce de Truite [b] dont la chair est mollasse; et un poisson auquel les Matelots donnèrent le nom de *Poisson-Chameau*, parce que, comme ce quadrupède, il a une bosse sur le dos; il est de la grosseur du Saumon, mais plus plat, et sa chair est moins bonne au goût : du Vaisseau on prenoit à la ligne divers poissons de fond, tous de très-bonne qualité; des Soles; une petite Plie d'un excellent goût; la Rascasse ou Scarpeno, commune sur les côtes de la Méditerranée, dont les

[a] On y trouve aussi quelques Crabes, et des Étoiles de mer. (*Dixon's Voyage*, page 186.)

[b] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. ouïes, l'épine du dos et toutes les nageoires sont hérissées de pointes aiguës qui font des piqûres très-douloureures à la main imprudente qui veut la saisir ; une autre espèce de poisson rouge, à écailles comme la Rascasse, dont il paroît n'être qu'une variété, car ses quatre nageoires sont placées de même, et sa tête, grosse et camuse, est parsemée de rugosités, mais il en diffère par la couleur et par la taille. On essaya de jeter la drague dans la Baie ; mais il ne fut pas possible de la traîner ; le fond trop dur opposoit une résistance insurmontable, et l'on ne prit rien. Un bateau envoyé à la pointe méridionale du Mouillage qu'on occupoit, prit plusieurs livres d'excellens Poissons de roche. On donna quelques momens à ces essais, par curiosité et non pour le besoin : l'Équipage du Solide eût pu vivre à l'aise, du produit de sa pêche à la ligne; et d'ailleurs les Américains cédoient du poisson de toute espèce à si bon marché, et en si grande abondance, que les Matelots ne s'occupoient de s'en procurer par eux-mêmes que par manière de passe-temps.

Il paroît que le capitaine Dixon, qui avoit relâché dans la Baie vers la fin de Juin, n'y trouva pas les mêmes facilités.

« Les Naturels, dit le Rédacteur de son Journal [a], pêchoient souvent une sorte de Plie ; et plusieurs fois, nous vîmes sur le rivage où ils les faisoient sécher, une grande quantité de Saumons ; mais nous n'obtenions qu'avec peine qu'ils nous en cédassent quelques-uns ; ce qui nous fit juger, ou que ce poisson est leur nourriture principale, ou qu'ils le préfèrent à tout autre aliment. Nous trouvâmes cependant le Saumon de cette Baie très-inférieur à celui de Cook's-River : mais comme le poisson étoit le seul rafraîchissement qu'il fût possible de procurer à

[a] *Dixon's Voyage*, page 185.

l'Équipage, la chaloupe fut souvent employée à la pêche; on prenoit une grande quantité de Poissons de roche, une autre espèce, du genre des Gades (nommée dans l'Original, *Hake*) [a], et un petit nombre de Plies ».

1791. AOÛT. 15 à 21.

La difficulté que DIXON a éprouvée à obtenir des Naturels qu'ils lui cédassent du poisson, pouvoit tenir à la saison qui, peut-être, est celle où ils le font sécher pour leur provision d'hiver. On est assuré, par le rapport du capitaine CHANAL, et par celui du chirurgien ROBLET, que le poisson n'est pas l'unique nourriture des Tchinkîtânéens, et qu'ils consomment, pour leur subsistance, des légumes, les baies de divers arbustes, quelques fruits sauvages, et une partie de la chair des animaux qu'ils tuent pour en avoir la dépouille. Il est connu que les mains d'Ours sont un manger assez délicat; et nous lisons dans les Relations des Voyages au NORD, qu'on mange la chair des Oursons, et même celle des Ours, lorsqu'ils ne sont pas trop vieux: celle de la Loutre marine peut bien n'être pas un mets

[a] Le nom de ce poisson ne se trouve dans aucun Dictionnaire des Langues anglaise et française, et la *Cyclopœdia* de *Chambers*, 7.e édit., n'en fait aucune mention; mais, dans le *New and complete Dictionary of Arts and Sciences*, &c. *By a Society of Gentlemen*, 2.de édit. On trouve: *Hake, the english name of the Gadus, with two fins on the back, and the under jaw longest. It grows to two feet or more in length, but is the slenderest of all the Gadi:*

« *Hake*, le nom anglais du *Gadus*. Ce poisson a *deux nageoires sur le dos* et la mâchoire inférieure plus longue que la supérieure: sa longueur est de deux pieds et quelquefois plus, mais c'est le plus plat de tous les Gades. »

Suivant *Linné*, le *Gade* est le quatrième Genre de la Classe des *Jugulaires*, dont le caractère est d'avoir les nageoires de la poitrine terminées en pointe, et sept rayons à la membrane des ouies; le corps alongé, la tête en forme de coin.

Ce genre comprend seize Espèces, dont une a pour caractère d'avoir *deux nageoires sur le dos;* et cette Espèce comprend le grand Merlus, le Lingue, la Lotte, la Mustelle et le Cimbre: le *Hake* de *Dixon* doit être un de ces poissons.

1791. Août. 15 à 21. des plus délicats ; mais l'expérience des Russes, dans leurs premiers Voyages pour la découverte de la côte occidentale du Nord de l'Amérique, a prouvé que ce n'est pas un aliment nuisible : et la grande multiplication de cet animal sur les côtes du Nord-Ouest, doit rassurer sur les moyens de subsistance que le pays peut offrir à ses habitans peu nombreux.

Nos Voyageurs ont eu peu de loisir pour s'occuper de la recherche des productions marines qui peuvent se rencontrer dans la Baie de Tchinkîtâné ; mais il en est qui se font remarquer, commandent l'attention et invitent à les examiner. Telle est une espèce de *Fucus* qui croît sur les ressifs de la Baie, et parvient à une longueur devant laquelle la hauteur des grands arbres n'est plus que celle d'un arbrisseau.

Suivant les mesures prises ou évaluées par le chirurgien Roblet, la longueur de ce Fucus est d'environ 74 brasses, ou 370 pieds, sans y comprendre celle des feuilles qui en couronnent le sommet, et dont la plupart ont 20 et même 30 pieds de long, ce qui porte la longueur totale de la plante à 400 pieds. Sa racine est composée d'un nombre infini de filamens entrelacés les uns dans les autres, et légèrement adhérens à la superficie du roc vif : ces racines qui servent de retraite à une multitude innombrable de petits insectes de mer, donnent naissance à une tige qui n'a pas plus de quatre lignes de diamètre à son origine, mais qui grossit insensiblement, en s'éloignant de ses racines, au point de parvenir à une grosseur de sept pouces de diamètre à son sommet qui se termine en une boule surmontée d'une touffe de feuilles d'une grande longueur. La substance de cette plante est visqueuse, et se résout en eau quand on l'a mise à sécher. Sa tige, de couleur de corne à demi-transparente, est élastique et fait ressort si on la comprime entre deux doigts :

dans toute sa longueur, elle n'a ni nœuds ni branches; et le tuyau qui en occupe le centre, est entièrement libre et ne contient point d'eau. 1791. Août. 15 à 21.

On ne s'étonnera pas que le chirurgien Roblet ait assigné à cette plante environ quatre cents pieds de longueur, y compris les feuilles du sommet, lorsqu'on saura qu'elle croît sur des ressifs ou rochers sur lesquels la sonde trouve trente brasses ou cent cinquante pieds d'eau; qu'elle ne peut pas s'élever du fond perpendiculairement, parce qu'elle est forcée de prendre l'inclinaison que lui donne la vîtesse du Courant, ou le mouvement que les Marées impriment à la masse des eaux qu'elle traverse; et qu'enfin parvenue, en montant obliquement, jusqu'à la surface de l'eau, elle y serpente sur un long espace qu'on peut évaluer, en ligne droite, à environ quarante-quatre brasses ou deux cent vingt pieds.

« Mais une singularité qui mérite d'être rapportée, dit le chirurgien Roblet, c'est que chaque plante croît isolément, je veux dire qu'elle est seule sur son pied. J'ai aussi remarqué que, quoique ces Fucus soient très-voisins d'autres grandes plantes, que je crois être le *Fucus giganteus* de M. Forster, ces deux Espèces ne croissent point pêle-mêle : les endroits où s'élève le Fucus dont j'ai donné la description, sont séparés, par de petits intervalles, des places où croît le *Giganteus*. Je ne voudrois cependant pas assurer que cette disposition soit la même par-tout où se rencontrent ces deux plantes; et il se pourroit que ce que j'ai vu à Tchinkîtâné, ne parût qu'une exception à d'autres Observateurs qui observeront mieux, et plus en grand que je n'ai pu le faire sur une étendue de mer qui n'est que de trois ou quatre lieues ».

Le *Fucus giganteus*, ou du moins celui que le chirurgien Roblet a pris pour cette plante, parce qu'il en a vu de pareils

1791. Août. 15 à 21. à la hauteur du Détroit de Magellan et de la Terre de États, où M. Forster avoit aussi rencontré celui dont i a parlé, et auquel il a imposé l'épithète caractéristique d *giganteus*, ce Fucus, dis-je, qui se trouve aussi dans la Baie d Tchinkîtané, n'a pas moins de longueur que celui dont o vient de lire la description; il en diffère, cependant, en ce qu'i porte, de distance en distance, des branches chargées de feuille dentelées, dont la surface inégale présente des sillons, des dépressions, des aspérités, et qui sont moins longues que les feuilles d la boule par laquelle est terminé le tuyau lisse et non interrompu du premier : chacune des branches du *Giganteus* se ramifie encore; chaque rameau est terminé par un tube piriforme, rempli d'air, qui aide à faire flotter la branche à laquelle il est adhérent; et tous ensemble à faire flotter la longue partie de la plante qui excède la hauteur de l'eau et serpente à sa surface. La substance de l'un et de l'autre de ces Fucus est d'une gravité spécifique plus grande que celle du fluide; ils y plongent quand ils sont coupés en tronçons.

Outre ces grands Fucus, inconnus dans les Mers d'Europe, on trouve sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, l'Algue marine et plusieurs des plantes que la mer jette sur nos côtes.

J'ai esquissé la Baie de Tchinkîtâné telle qu'on peut la décrire d'après le rapport de nos Voyageurs à qui le temps n'a pas permis d'en examiner le contour dans ses détails; j'ai indiqué les productions végétales que la terre et la mer présentent dans les différens genres; j'ai parlé des Oiseaux et des Poissons, des Quadrupèdes que l'on a vus vivans ou entiers, et de ceux que l'on n'a pu connoître que par leur dépouille : il me reste à peindre les Hommes tels qu'on les a vus, pour le physique; et, pour le moral, tels qu'on a pu les deviner.

Les

Les Naturels qui occupent les environs de la Baie de Tchinkîtâné sont d'une stature au-dessous de la taille moyenne; on n'en voit aucun qui ait cinq pieds quatre pouces : leur corps est ramassé, mais assez bien proportionné; leur visage rond et aplati, n'est pas embelli par un nez camus, sans être épaté, des yeux petits, enfoncés et chassieux, et des pommettes proéminentes. Il n'est pas facile de déterminer la couleur de leur teint; on pourroit croire que c'est le rouge ou le brun clair; mais un enduit de crasse naturelle, renforcé par un mélange étranger de substances rouges et noires dont ils se barbouillent la face, ne laisse percer aucun échantillon de leur peau primitive. Les traits colorés qu'ils tracent sur leur visage, ne présentent pas tous le même dessin [a]; mais tous également ajoutent à leur laideur naturelle. Leur chevelure, dure, épaisse, mêlée, couverte d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence et le temps y ont accumulées, contribue encore à rendre leur aspect hideux. Ils ne portent la barbe qu'à un certain âge; les jeunes gens se l'arrachent soigneusement; les hommes faits la laissent croître : et il est aujourd'hui bien prouvé, par le rapport unanime des divers Voyageurs qui ont visité les côtes de l'Amérique occidentale du Nord, que tous les Américains ont de la barbe, contre le sentiment de quelques Savans qui l'avoient refusée aux Hommes du Nouveau-Monde, et vouloient faire de ce manque de poil une variété dans l'Espèce humaine. Il est probable que le visage de ceux de la Baie de Tchinkîtâné seroit moins repoussant, s'ils conservoient celui que la Nature leur a donné; car les jeunes garçons ont une figure agréable, on peut même dire intéressante; mais l'âge, et plus encore la peine qu'ils prennent pour se rendre

1791. Août. 15 à 21.

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. laids en voulant s'embellir, finissent par leur donner des traits durs, grossiers, même féroces : le chirurgien Roblet attribue l'air de férocité à l'expression fréquente des passions qui les agitent. Le *tatouage* est peu en usage parmi les Tchinkîtânéens; quelques hommes seulement sont *tatoués* sur les mains, et sur les jambes au-dessous du genou; presque toutes les femmes le sont sur les mêmes parties du corps.

Les femmes, plus blanches, ou moins noires que les hommes, sont plus laides encore : une tête grosse et lourde; une face circulaire; un nez écrasé dans le milieu de sa longueur; des yeux petits et inanimés; les os des pommettes très-proéminens; les cheveux, ou plutôt les crins, épais, touffus et rudes, liés derrière la tête avec des lanières de cuir, en forme de queue ou de *cataugan;* les épaules fortes et larges; la gorge basse, assez soutenue et bien arrondie, à celles qui n'ont pas seize ans, mais très-flasque et très-pendante, à celles qui ont allaité; une taille courte et épaisse; des genoux et des pieds tournés en dedans, sujets à se donner des atteintes en marchant; et sur le tout, une mal-propreté dégoûtante. Assurément, si l'on place ce portrait à côté de celui d'une de ces femmes que la Nature a paru se plaire à former sur les îles jetées au milieu du Grand-Océan, de celui d'une Taïtienne ou d'une Mendoçaine, on aura besoin de réfléchir, pour ne pas croire que ces deux individus appartiennent à deux Espèces différentes :

L'un ressemble à la nuit, comme l'autre au beau jour. *Volt.*

Les femmes de Tchinkîtâné ont cru devoir ajouter à leur beauté naturelle, par l'emploi d'un ornement labial, aussi bizarre qu'incommode. Les gens de l'Équipage de Cook qui les premiers aperçurent des femmes parées de cet ornement, rapportèrent à leur Capitaine qu'ils avoient vu des femmes *ayant*

deux bouches : et en effet, elles en présentent l'apparence. Pour leur procurer un agrément dont, sans doute, elles attendent un grand succès, puisque, pour l'obtenir, elles se soumettent à long-temps souffrir, on pratique, à environ six lignes au-dessous de la lèvre inférieure, par le moyen d'une incision, une fente longitudinale parallèle à la bouche ; on y insère, dans le principe, une brochette de fer ou de bois, et l'on augmente graduellement, et de temps à autre, le volume de ce corps étranger, en suivant le progrès de l'âge ; on parvient enfin à y introduire une pièce de bois proprement travaillée, dont la forme et la grandeur sont à-peu-près celles du cuilleron d'une cuiller à bouche. L'effet de cet ornement est de rabattre, par le poids de sa partie saillante, la lèvre inférieure sur le menton, de développer les charmes d'une grande bouche béante, qui prend la forme de celle d'un four, et de mettre à découvert une rangée de dents jaunes et sales. Comme ce cuilleron s'ôte et se replace à volonté; lorsqu'il est supprimé, la fente transversale de la lèvre présente une seconde bouche qui, par son ouverture, ne le cède point à la bouche naturelle : et chez quelques femmes, elle a plus de trois pouces de longueur [a]. Les hommes ne se

1791. Août. 15 à 21.

[a] Cet ornement aussi bizarre qu'il doit être incommode, n'est cependant pas particulier à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique ;* on le trouva en usage parmi les Brasiliens, quand on fit la découverte de leur pays. Ils se perçoient la lèvre inférieure dès l'enfance, et, dans cet âge tendre, ils se contentoient d'y porter un petit os blanc comme l'ivoire ; mais, dans l'âge viril, ils y passoient une pierre de la longueur du doigt, qu'ils y incrustoient de manière qu'elle y tînt d'elle-même : quelques-uns s'en enchâssoient jusque dans les joues. On est étonné qu'un ornement aussi extraordinaire que l'ornement labial, se soit présenté à l'esprit de deux Peuples différens, dont l'un n'a pu servir de modèle à l'autre, à en juger par les distances qui ne permettent guère de supposer qu'ils ayent pu communiquer entre eux. On n'a pas connoissance qu'il se soit introduit dans d'autres parties du continent. Les Peuplades du Nord-Ouest, comme on le voit, enchérissent de

1791. Août. 15 à 21. permettent pas de faire usage de cet ornement ; il est l'attribut exclusif du beau sexe. Suivant le Rédacteur du Journal de Dixon [a], l'incision labiale n'est point faite dans la première enfance ; on attend que la jeune fille ait atteint l'âge de quatorze ou quinze ans ; on perce, à cette époque, le milieu de la lèvre inférieure dans sa partie épaisse, et l'on y introduit un fil d'archal qui empêche que l'ouverture ne se referme : l'incision est agrandie à différens périodes de la vie, parallélement à la bouche, et le morceau de bois qu'on y loge, est augmenté à proportion qu'on prolonge l'ouverture qui finit par avoir trois ou quatre pouces (anglais) de longueur et une largeur à peu-près égale ; mais les vieilles femmes parviennent seules à l'honneur de cette bouche démesurée ; et le respect qu'on porte à la vieillesse se mesure sur la grandeur de l'ouverture. Le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet ne sont pas d'accord avec le Rédacteur du Voyage de Dixon sur l'époque à laquelle les femmes peuvent prétendre au privilége de porter l'ornement labial : ils disent que l'opération est commencée dès la plus tendre enfance ; et ils ont vu des filles à la mamelle qui avoient déjà la lèvre fendue et ornée d'une brochette. Mais il est possible que ces Voyageurs ne soient pas en contradiction : la connoissance que les femmes de Tchinkîtâné ont faite des Européens, a dû perfectionner chez elles l'art de plaire ; et peut-être, depuis que Dixon les a quittées, ont-elles décidé que l'on ne pouvoit, de trop bonne heure, faire jouir tout leur sexe d'un ornement qui embellit les attraits dont la Nature fut si prodigue en leur faveur.

beaucoup sur les Brasiliens : on peut dire qu'ils exagèrent la mode.

Cette mode paroît générale sur la côte, entre le cinquantième et le soixantième parallèle, avec cette différence, que, dans les parties les plus septentrionales, les hommes seuls portent l'ornement labial, et que, dans les parties méridionales, il est réservé pour les femmes.

[a] *Dixon's Voyage*, page 187.

Comme la jeunesse inspire toujours de l'intérêt et de l'indulgence, les Voyageurs français assurent que les jeunes filles ne sont ni aussi laides ni aussi dégoûtantes que les femmes; ils conviennent cependant qu'ils n'en ont pas vu une seule qui fût passablement jolie : on doit croire les Marins, sans contester, quand ils disent que les femmes qu'ils ont rencontrées dans leurs courses, n'ont pas mérité leurs hommages. 1791. Août. 15 à 21.

Les individus des deux sexes, enfans, jeunes et vieux, sont couverts de vermine : ils font une chasse assidue à ces animaux dévorans, mais pour les dévorer eux-mêmes ; et ils en paroissent si friands, qu'on seroit tenté de croire que c'est pour se ménager le passe-temps de chasser dans *les Plaisirs*, qu'ils les laissent multiplier [a]. Les Fourrures qu'ils vendent aux Étrangers en sont garnies au point que, quelque soin que l'on prenne à les purger de ces insectes, ils se multiplient bientôt à un tel excès, qu'il devient impossible à l'Équipage d'un Vaisseau d'échapper à leur poursuite et à leur voracité : on peut dire qu'en prenant une cargaison de Fourrures, on prend une cargaison de Poux.

On ne peut pas douter que la petite vérole ne se soit introduite sur les terres qui bordent la Baie de Tchinkîtâné ; car plusieurs individus des deux sexes en portent des marques non équivoques ; et ils expliquèrent très-clairement au chirurgien Roblet qui les questionnoit sur la cause de ces marques, qu'elles provenoient d'une maladie qui faisoit gonfler le visage, et couvroit le corps de boutons virulens qui causoient de violentes démangeaisons : ils remarquèrent même que les Français devoient bien la connoître, puisque quelques-uns d'entre eux en avoient aussi des marques. Le capitaine Portlock fut témoin, en 1787 [b], des ravages qu'elle avoit faits, quelques

[a] Ce goût leur est commun avec le peuple de la *Chine*.

[b] *Portlock's Voyage*, pag. 270 et suiv.

1791. Août. 15 à 21. années auparavant, et de la dépopulation qui en avoit été la suite, dans le Havre auquel il a donné son nom, et qui est situé, à peu de distance, dans le Nord-Ouest de Tchinkîtané, vers 57 degrés 50 minutes de latitude. D'après les informations qu'il put se procurer, il pense, et cette opinion paroît fondée, que les Espagnols qui, en 1775, poussèrent leurs découvertes sur cette côte, jusqu'au cinquante-huitième parallèle, y laissèrent cette trace ineffaçable de leur apparition et de leur visite. Il leur étoit donc réservé de porter la contagion sur les deux rives du Nouveau-Monde, comme si leurs armes n'avoient pas dû suffire à le dépeupler; car on sait [a] que la petite vérole fut donnée au Mexique, par un esclave nègre de la suite de Narvaès, lorsque celui-ci fut envoyé avec un Corps de troupes, par Vélasquès, commandant à Cuba, pour destituer Cortès au milieu de ses conquêtes : Quetlavaca qui occupa le trône du Mexique, après la fin tragique, et déshonorante pour le vainqueur, du malheureux Montézuma, son frère, fut la victime de cette affreuse maladie, un des fléaux européens qui ravagèrent et dépeuplèrent les deux Amériques. Les Espagnols pensent se justifier en disant que, s'ils ont donné la petite vérole aux Américains, ce n'a été qu'un échange de maladie : ah! s'il est, en effet, vrai que celle qu'ils ont rapportée de leurs conquêtes, et qui a infecté l'Ancien Continent, ait pris naissance sur le Nouveau; s'il étoit inévitable que les deux Mondes, en se communiquant, ne se fissent réciproquement un présent si funeste; on peut dire que, sous ce rapport, comme sous beaucoup d'autres, il eût mieux valu, pour le bonheur de l'Espèce humaine, qu'ils fussent demeurés éternellement inconnus l'un à l'autre.

L'habillement des hommes et des femmes de Tchinkîtâné

[a] Voyez *Robertson. The History of America.* Liv. VII, Note LXVIII.

consiste en une espèce de chemise ou de dalmatique de peau tannée, cousue sur les côtés, dont les manches larges ne parviennent qu'un peu au-dessous de l'épaule, et en un manteau de fourrure dont le poil est en dehors. Les femmes portent, en outre, par-dessus la chemise, un tablier de peau pareille qui ne monte que jusqu'à la ceinture, et un second manteau de Loutre par-dessus le premier. Le Rédacteur du Journal de Dixon dit que, « indépendamment du vêtement ordinaire, les hommes font aussi usage, pour se garantir des injures du temps, d'un manteau fait avec des roseaux cousus à se toucher; et il ajoute qu'un des Officiers de Dixon, qui avoit été employé dans le troisième Voyage du capitaine Cook, lui a dit que ce manteau est parfaitement semblable à ceux des habitans de la Nouvelle-Zélande [a] ». Lorsque le froid n'est pas sensible, les hommes se débarrassent de la chemise de peau, et se contentent du manteau de fourrure, qui laisse voir à nu une partie de leur corps. La plupart sont parés d'un collier, composé de fils de cuivre enlacés; et cet ornement ne paroît point être de fabrique européenne; on le prendroit pour un ouvrage de leurs mains. Ils posséderoient donc des mines d'où ils tirent ce métal; et rien ne s'oppose à cette première supposition : mais il faudroit supposer aussi qu'ils possèdent l'art de fondre le métal, de le tirer à la filière, de le mettre en œuvre; et ce que nous avons pu connoître de leur industrie, ne se prête pas à ce qu'on puisse leur accorder ces connoissances. Ce qui semble le plus probable, c'est que ces colliers, fabriqués dans quelqu'un des Établissemens européens de l'intérieur, leur parviennent tout faits, de proche en proche, par l'entremise des Tribus intermédiaires. Les deux sexes font usage d'un petit chapeau d'écorce, tressé, et

1791. Août. 15 à 21.

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 191.

1791. Août. 15 à 21. de la forme d'un cône tronqué au quart ou au tiers de sa hauteur : mais le plus souvent les hommes ont la tête nue ; leur chevelure épaisse, mêlée d'ocre et de duvets d'oiseaux, forme une coiffure naturelle qui, dans les temps ordinaires, doit suffire à défendre leur chef contre les injures de l'air. On pourroit croire, d'après la préférence qu'ils donnent aujourd'hui aux vestes et aux longues culottes, qu'ils en trouvent l'usage plus commode que celui de leurs anciens vêtemens; mais je penserois plutôt que, ne pouvant acquérir que par le sacrifice de leurs Fourrures, les ustensiles d'Europe dont ils ont reconnu l'utilité, et qui leur ont fait connoître des besoins ; empressés de se procurer avec de nouvelles commodités, de nouvelles jouissances ; ils se sont accomodés de notre vêtement : car il faut convenir qu'un Français qui seroit condamné à passer un hiver au milieu des forêts glaciales de l'Amérique occidentale, à 57 degrés de latitude Nord, préféreroit à nos étoffes de laine, ces épaisses Fourrures que la Nature semble avoir prodiguées, à dessein, aux pays où la rigueur du froid en commande l'usage.

Indépendamment de leur vêtement de tous les jours, les hommes en ont un autre qu'on peut appeler leur habit de fête ou de cérémonie. Comme cet habillement diffère de l'habit de masque ou de combat dont s'affublent quelquefois les Naturels de Nootka, que le capitaine Cook, qui l'a décrit dans le plus grand détail, appelle leur Décoration, leur habit de Monstre *[their monstrous decorations* [a]*]*, il ne sera pas inutile de faire connoître celui des Tchinkîtânéens : ajouter un chapitre à l'histoire des Costumes, c'est en ajouter un à celle des extravagances de cet animal privilégié, si fier de sa Raison, qui se qualifie le Roi de la Nature.

[a] Voyez *Cook's 3.d Voyage*, Tom. II, pag. 306.

Autant

1791. Août. 15 à 21.

Autant qu'on en a pu juger, l'habillement dont le capitaine Chanal nous donne la description, est réservé par les Naturels de Tchinkîtâné, pour des cérémonies ou des fonctions particulières, comme des rôles de Farceur ou de Jongleur : l'objet de la guerre n'y paroît entrer pour rien. On remarque cependant que l'usage de cet habillement n'est pas réservé pour les hommes âgés ; car l'Américain auquel les Français s'adressèrent pour voir un de ces habits de caractère, ne paraissoit pas avoir plus de vingt-cinq ans[a]. Ce n'est pas sans peine qu'on obtint qu'il déployât une partie de sa garde-robe qu'il tenoit soigneusement renfermée dans une cassette, et dont il voulut bien, par grande condescendance pour des Étrangers, s'affubler en leur présence. La première pièce de ce bizarre accoutrement est une espèce de bonnet de Grenadier, ou plutôt la partie antérieure d'une mitre, qui s'applique sur le front, et s'attache par des courroies nouées sur le derrière de la tête; les côtés en sont bordés de longs poils et de cheveux. Sur la face extérieure de cette coiffure, sont représentées des figures d'hommes, de quadrupèdes, d'oiseaux, peintes grotesquement; et des tresses, composées de poils d'animaux et de filamens d'écorce d'arbre ou d'arbrisseau, semblables à de la filasse[b], pendent derrière en longue queue traînante. La poitrine est couverte d'une espèce de plastron ou de cuirasse, faite d'un tissu de poils filés, et bordée de bandes de peau, qui sont taillées comme les basques d'un corset, et dont les extrémités inférieures sont découpées en petites franges auxquelles sont suspendus, en nombre infini, de petits coquillages, des ergots et des becs d'oiseaux : sur le milieu du plastron, sont peintes diverses figures irrégulières. On applique sur chaque cuisse, et sur chaque genou, des pièces à-peu-près pareilles,

[a] Observations de *Roblet*.

[b] *Ibid.*

1791. Août. 15 à 21. avec cette différence, que celle du genou présente un mascaron portant un nez de bois, mobile et crochu, de trois ou quatre pouces de longueur. Ces dernières pièces sont, comme la cuirasse, garnies de coquillages et d'extrémités desséchées d'oiseaux, lesquels, en s'entre-choquant dans les mouvemens du corps, imitent, quoique très-imparfaitement, le son de nos grelots. Le Tchinkîtânéen, affublé de cet accoutrement, tient d'une main un cercle d'osier tressé, de huit à neuf pouces de diamètre, dont les rayons et la circonférence sont enrichis de ces mêmes breloques qui décorent les autres pièces de l'habillement. De l'autre main, il porte la représentation, en osier ou en écorce d'arbre [a], d'une tête humaine terminée en pointe [b], et fixée au bout d'un bâton d'environ huit pouces de longueur ; cette tête est remplie de graines desséchées et sonores, et peut être comparée, en grand, à ces hochets d'osier que les nourrices de village agitent aux oreilles de leur nourrisson. Aussitôt que l'Acteur eut achevé sa toilette, la Pièce commença : elle ne fut ni longue ni chargée d'incidens ; les trois Unités s'y trouvoient parfaitement observées ; il se borna à agiter son corps dans tous les sens, et à chercher par une contorsion universelle de ses membres, à trouver des mouvemens qui multipliassent les chocs de ces breloques sonores dont son habit étoit chargé, afin d'en multiplier et d'en diversifier les sons. En même temps, il faisoit d'horribles grimaces que Callot eût employées avec succès dans sa *Tentation de Saint-Antoine* : on ne peut pas dire qu'il en fût plus laid ; mais il produisoit des variétés dans sa laideur. On juge bien qu'il fut impossible aux assistans de deviner le sujet de la pièce ; ils durent se contenter d'admirer l'élégance du Costume et la souplesse du Pantomime.

[a] Observations de *Roblet*. [b] *Ibid.*

Cet habit de Caractère n'étoit pas le seul qu'il possédât ; son magasin en contenoit un grand nombre, sans doute pour des rôles différens : on y remarquoit sur-tout une collection variée de Bonnets. On doit croire que l'amour-propre national l'avoit porté à étaler aux yeux des Étrangers l'habillement auquel il attachoit le plus d'importance, et qui lui sembloit le plus propre à exciter leur admiration ; on auroit cependant fort desiré de connoître les autres, mais il ne permit pas qu'on les examinât ; et quelque instance que l'on fît, quelque prix qu'on lui offrît, on ne put jamais obtenir qu'il consentît à se défaire de quelques pièces de sa garde-robe. 1791. Août. 15 à 21.

La population de la Baie de Tchinkîtâné, comme celle de toute la côte Nord-Ouest de l'Amérique, n'est pas nombreuse. On peut supposer que la plus grande partie, et même la presque totalité des Naturels qui occupent le contour de la Baie, à l'exception des vieillards et des infirmes, se sont présentés autour du Vaisseau ; et l'on n'a jamais pu compter plus de deux cents individus, y compris les femmes et les enfans : mais comme le nombre des hommes excéda toujours celui des femmes, on doit supposer que quelques-unes de celles-ci étoient restées dans les habitations pour donner leurs soins au ménage et aux enfans à la mamelle. On lit dans le Journal de Dixon [a], qu'il n'en a jamais vu plus de cent soixante-quinze à-la-fois ; et il comprend dans ce nombre, les enfans et les femmes : le Rédacteur de son Voyage pense qu'en le doublant, on auroit celui de tous les habitans de la Baie ; et il ajoute que si, pour y comprendre les vieillards, les infirmes, ceux qui sont employés à la chasse, à la pêche, ou ailleurs, on veut porter

[a] *Dixon's Voyage*, page 186.

1791. Août. 15 à 21. la totalité à quatre cent cinquante, on aura donné à ce calcul de probabilité, la plus grande extension dont il paroisse susceptible.

On ne doit pas s'étonner de trouver une population foible sur des terres dont les forêts, peut-être aussi anciennes que le sol qui les nourrit, couvrent toute la surface que n'atteignent pas les tempêtes de l'Océan. L'homme qui, pour assurer sa subsistance, n'a que les hasards de la chasse et de la pêche, suffit à peine à soi-même : la culture peut seule appeler la population ; et quelques arpens cultivés d'une de ces îles placées entre les Tropiques, doivent donner la vie à un plus grand nombre d'hommes, que des contrées entières où la terre épuise sa fécondité à reproduire sans cesse d'inutiles forêts.

La nourriture principale des Naturels de Tchinkîtânê est le poisson frais ou fumé, les œufs séchés de poisson, dont ils font une espèce de gâteau, et la chair de quelques-uns des animaux qu'ils tuent ; ils y ajoutent, dans les intervalles des repas et dans leurs courses, l'usage d'un légume farineux dont le goût peut être comparé à celui de la Patatte, et que le chirurgien Roblet croit être la Saranne [a] : les fruits sauvages, les baies

[a] Le Rédacteur du Voyage de *Dixon* dit que la Saranne, qui, selon lui, est le Lis des Vallées ou le Muguet *[wild Lily-root]*, y est très-abondante, et y acquiert une grande perfection. (*Dixon's Voyage*, page 185.)

La Saranne *[Lillium flore atro rubente]* n'est pas le *Lis des vallées [Lillium convallium album]*, vulgairement appelé *Muguet*, dont tout le monde connoît la fleur à odeur suave. Le Muguet croît aussi à *Tchinkîtâné* (comme on l'a vu ci-devant *page 225*) ; mais c'est un Muguet à fleur bleue et d'une grande espèce.

La *Saranne* est le *Lis de Kamtschatka*, espèce de plante liliacée que *Steller* dit ne se rencontrer qu'en *Sibérie* et dans la Péninsule de *Kamtschatka*, et que la nature, sans doute, a également donnée aux parties de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* situées sous les mêmes latitudes. Cette plante croît à la hauteur d'un demi-pied : sa racine bulbeuse est de la grosseur de celle de l'ail : sa tige est grosse comme une

1791. Août. 15 à 21.

qui se trouvent en abondance dans les bois, et la racine tendre de la fougère, leur fournissent encore un secours accidentel. On ignore quelle étoit leur manière propre de préparer leurs alimens; aujourd'hui ils font cuire le poisson et les viandes dans les marmites qu'ils se sont procurées par le commerce : mais, avertis par l'expérience, ils n'exposent plus au feu les vases de fer-blanc et d'étain qu'ils ont reçus des Européens ; ils faisoient entendre

plume de cygne, rouge par le bas et verte par le haut : elle est garnie de deux rangées de feuilles ovales ; la rangée inférieure a trois feuilles, et la supérieure en a quatre. La fleur qui paroît au mois de Juin (temps où cette plante s'élève beaucoup plus haut) est rougeâtre et ressemble à celle du Lis : ses étamines sont jaunes par le bout, et entourent, au nombre de six, le pistil qui est triangulaire et contient dans trois capsules, des graines rougeâtres. Les habitans des pays où croît cette plante, font une espèce de gruau avec sa racine bulbeuse.

Steller distingue cinq espèces de *Sarannes;* savoir :

1.° Le *Kimtchiga*, qui ressemble à notre pois sucré ;

2.° La *Saranne ronde*, qui a été ci-dessus décrite ;

3.° L'*Onsenka*, qui croît dans toute la *Sibérie ;*

4.° Le *Titichpa ;*

5.° Le *Matista sladka travo ;* ou la *Douce Plante*, dont on fait des confitures dans le pays, et dont les Russes savent encore retirer une liqueur spiritueuse.

La racine de cette dernière plante est jaune en dehors, blanche en dedans, d'une saveur amère et piquante : sa tige charnue et articulée s'élève à la hauteur de cinq pieds; elle est garnie de dix feuilles d'un rouge verdâtre : ses fleurs sont blanches et ressemblent à celles du Fenouil. On ne recueille le *Matista* qu'avec des gants, à cause de son suc caustique qui fait venir des ampoules aux mains.

(*Voyez* le *Dict. d'Hist. nat.* au mot *Saranne :* On y trouve décrite la manière de tirer de cette plante un esprit ardent.)

Comme il paroît que les Naturels de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* mangent de la *Saranne ;* qu'on est assuré qu'en *Sibérie* et au *Kamtschatka*, elle fait partie de la nourriture de leurs habitans ; et qu'il importe pour les Marins, de connoître sur les terres éloignées où ils sont dans le cas d'aborder, tous les végétaux qui peuvent être employés comme aliment; j'ai cru qu'il étoit utile de leur indiquer les caractères distinctifs de cette plante, afin qu'ils ne soient pas embarrassés pour la distinguer de celles qui pourroient lui ressembler et n'auroient pas la même qualité.

1791. Août. 15 à 21. que les premiers s'étoient dessoudés, et les autres fondus : ils fo usage des uns et des autres pour servir sur la table les alime apprêtés ; et ils les emploient concurremment avec les plats et l gamelles de bois qu'ils fabriquent eux-mêmes. Leur ustensile d voyage est devenu beaucoup plus embarrassant qu'il ne l'éto avant leur commerce avec les Étrangers : ils commencent éprouver l'embarras des richesses.

Ils mêlent toujours de l'huile de baleine avec leur bouillo Cette huile que son odeur forte et âcre nous fait repousser d notre cuisine, n'excite pas la même répugnance chez les Amé ricains du Nord et les autres peuples qui occupent les régio voisines des Pôles : le Groënlandois avale un verre d'huile d baleine, comme un Européen avaleroit un verre de vin d Tokai. L'huile de poisson, en général, est une liqueur don l'habitant des climats glacés, établi sur les bords de la mer et vivant de ses productions, fait un usage habituel et nécessaire elle développe la chaleur concentrée dans l'estomac, et, en l chassant vers la circonférence, en la portant jusqu'aux extré mités, elle entretient dans toute l'habitude du corps, le mou vement des fluides ; elle garantit les membres, d'un engour dissement qui finiroit par en faire cesser l'action et en occa sionner la perte. On n'a pas connoissance que les Tchinkîtânéens fassent usage d'aucune boisson fermentée, d'aucune liqueur forte ; et l'eau-de-vie dont on les a engagés à faire l'essai, a paru n'être pas de leur goût : on doit desirer, pour leur tranquillité et leur bonheur, que leur communication avec les Européens n'intro duise pas dans leurs forêts, cette funeste liqueur qui a porté le désordre dans celles des Sauvages de l'Amérique septentrionale de l'Est, et qui, à la côte d'Afrique, se paie avec la liberté des hommes. Leur usage, comme celui de presque toutes les Nations de l'Amérique et de l'Asie, est de mâcher habituellement

ıne espèce d'herbe; et dès qu'ils eurent connu la feuille du abac, ils lui donnèrent la préférence sur celle qu'ils emploient our satisfaire le même besoin. 1791. Août. 15 à 21.

Les premiers Navigateurs qui ont visité la côte Nord-Ouest de l'Amérique, en remontant depuis le quarante-deuxième degré de latitude jusqu'au soixantième parallèle, ont rouvé que la connoissance et l'usage du fer y étoient parvenus depuis long-temps; et ils ont vu entre les mains des Naturels, divers instrumens et outils de ce métal : il est probable que ceux-ci les ont reçus de l'intérieur, en communiquant de proche en proche, avec les Tribus qui en reçoivent immédiatement des Européens, soit par les Établissemens anglais de la Baie de Hudson, soit par les Présides espagnols. Le commerce des Américains du Nord-Ouest avec les Russes a dû, depuis plus d'un demi-siècle, leur faire connoître le fer et le cuivre; car, dès 1741, Bering et Tschiricow, partis des côtes du Kamtschatka, découvrirent celles de l'Amérique à l'opposé, et ouvrirent la voie aux Découvertes importantes que les Russes ont faites depuis soixante-dix ans, et qui ont donné à l'Empire de Russie de nouveaux tributaires et une nouvelle branche de commerce [a].

Les Tchinkîtânéens sont tous armés d'un poignard de métal, long de quinze à seize pouces, large de deux et demi ou trois, terminé en pointe et tranchant des deux côtés : c'est l'arme qu'ils sont le plus soigneux de conserver, et qu'ils s'occupent avec complaisance d'entretenir polie et brillante : un Grenadier n'est pas plus jaloux de son sabre, qu'un Tchinkîtânéen ne l'est de son poignard; il le porte en bandoulière dans un fourreau de cuir, et ne s'en sépare ni le jour ni la nuit. C'est

[a] *Voyez* dans l'Introduction, les *Voyages des Russes* de 1728 à 1769.

1791. Août. 15 à 21. avec cette arme, qui jamais n'auroit dû être tournée contre s semblables, que quelquefois il combat l'Ours corps à corps, l'éventre au moment où l'animal furieux est près de l'étouffer dan ses bras. On ignore depuis quel temps ce poignard qui, dans l'or gine, dut être d'un bois dur, a été fait d'un métal dont l'Homm n'a pas borné l'usage à ses besoins et à ses commodités, ma qui, dans ses mains, est devenu, pour son Espèce, l'instrument d la destruction [b]. Leurs piques qui, sans doute, dans le principe furent armées d'une pierre dure et taillée en pointe, ou de l'arêt d'un poisson, le sont aujourd'hui d'une pointe de fer de fabriqu européenne. Leurs lances dont l'ancienne forme n'est pas connue est à présent composée de deux pièces ; de la hampe, longue d quinze ou dix-huit pieds, et du fer qui ne le cède en rien à celu de la hallebarde de parade dont étoit armé un Suisse de paroisse A la hache de pierre, ils ont substitué le *Tok*, espèce de gro fer à rabot qu'ils ajustent solidement sur l'extrémité d'un manch coudé ; et cet instrument dans leurs mains fait l'office de l'her minette du Charpentier. Ils ont cependant conservé l'arc et la flèche de leurs pères : cette arme qui atteint de loin, ne peu être remplacée avec avantage que par l'arme à feu ; et il faut espérer, pour la sûreté de leurs amis d'EUROPE, qu'ils n'apprendront jamais à en faire usage. Il paroît que les Anglais, dans leurs visites, ont distribué quelques fusils sur la partie de côte qui avoisine la Baie de Tchinkîtâné ; et je ne sais si une politique bien entendue peut approuver de semblables présens ; l'intérêt des Européens doit, ce semble, les engager à maintenir l'Américain dans l'opinion que l'arme à feu est une espèce de foudre, à laquelle il ne lui est pas permis de toucher sans risquer

[a] *Et curvæ rigidum falces conflantur in ensem.* VIRG. Georg. Lib. I.
Et Mars forge ses dards des armes de Cérès. *DELILLE.*

pour

pour sa vie : je vois bien du danger à le laisser se familiariser avec l'instrument de notre puissance. Il paroît cependant que les Anglais, en donnant les fusils, n'ont pas donné le moteur et le mobile qui les rend redoutables ; car un Naturel de Tchinkîtâné qui en avoit possédé un, fit entendre qu'il l'avoit brisé de colère, parce que, disoit-il, le fusil faisoit toujours *crik*, et ne vouloit jamais faire *pouhou*. 1791. Août. 15 à 21.

Ils n'ont pas changé l'instrument dont ils s'arment pour la pêche de la Baleine : cet instrument est un harpon d'os, barbelé, et emmanché d'une longue perche. Forts de cette arme, qu'ils manient avec une adresse extrême, deux Tchinkîtânéens attaquent hardiment le Cétacée. Quand ils sont parvenus près de l'endroit où ils l'ont vu plonger pour la dernière fois, ils ralentissent la marche de leur pirogue, jouent, pour ainsi dire, avec leurs pagaies à la surface de l'eau ; et dès qu'il reparoît, le Harponneur saisit son harpon, et pousse au monstre. Le dard lancé ne manque jamais, suivant leur rapport, de se faire jour, par un des yeux, dans l'intérieur de la tête : et bientôt l'animal est sans vie. Le lard de la Baleine fournit aux Américains une huile qu'ils conservent dans des boyaux d'une grande capacité, et dont, comme je l'ai dit, ils sont très-friands ; les fanons sont convertis en peignes, dont cependant ils font peu d'usage, en cuillers et en autres ustensiles de ménage.

Le Tchinkîtânéen est industrieux, actif, laborieux et adroit. Différens ouvrages d'osier, tressés avec une sorte d'élégance ; des manteaux de poils filés, tissus artistement, entremêlés de morceaux de peau de Loutre, et très-propres à préserver du froid [a] ;

[a] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* raconte qu'un des Chefs ayant acquis, en échange de quelques fourrures, une pièce d'étoffe des îles *Sandwich*, se hâta de retourner à terre, aussitôt que le marché eut été terminé. On ne devina pas d'abord la cause de cette précipitation qui ne lui étoit pas

1791. Août. 15 à 21. l'apprêt et le tannage des peaux ; divers ouvrages de sculpture et de peinture ; tout annonce un long emploi des Arts utiles, et la connoissance des Arts d'agrément.

Le goût de l'ornement domine dans tous les ouvrages de leurs mains ; leurs pirogues, leurs coffres, et divers petits meubles à leur usage, sont chargés de figures qu'on pourroit prendre pour des espèces d'hiéroglyphes : des poissons et d'autres animaux, des têtes d'homme, et divers dessins bizarres, sont mêlés et confondus pour composer un sujet. On ne s'attend pas, sans doute, que ces figures soient parfaitement régulières, et que les proportions y soient exactement observées ; car ici tout homme est peintre et sculpteur : elles ne manquent cependant pas d'une sorte d'élégance et de perfection. Mais ces peintures, ces sculptures, telles qu'elles sont, on en voit sur tous leurs meubles. Ce goût si général seroit-il simplement produit et entretenu par le besoin d'occuper les loisirs d'un long hiver, si toutefois l'hiver leur laisse des loisirs ? ou plutôt n'auroit-il pas son principe dans l'état ancien de leur société, lequel se perd pour nous dans les ténèbres de leur origine ? Je reviendrai sur ce sujet.

Leur génie et leur industrie se montrent principalement dans la construction de leurs pirogues : celles qui sont destinées à l'usage d'une seule famille, composée pour l'ordinaire de sept

ordinaire, et on ne le sut que le lendemain, lorsque, à la pointe du jour, on le vit revenir à bord, revêtu d'une casaque, taillée exactement comme son habit ordinaire de peaux, et faite de l'étoffe des *Sandwich* qu'il avoit achetée la veille. Les coutures avoient toute la solidité que peut comporter cette étoffe ; et le Rédacteur assure qu'une couturière anglaise n'eût fait cet habit ni mieux ni plus promptement. (*Dixon's Voyage*, page 189.)

On peut présumer que le Tchinkîtânéen aura reconnu, à l'usage, que, sur la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, une étoffe de papier ne mérite pas la préférence sur la robe d'une Loutre ou d'un Ours, et qu'il sera bientôt revenu à ses Ours et à ses Loutres.

ou huit individus, ont quinze ou seize pieds de longueur sur deux et demi ou trois pieds de largeur; d'autres ont des dimensions beaucoup plus grandes, et portent jusqu'à quinze ou vingt personnes: toutes sont prises dans un seul tronc d'arbre, et ont une forme semblable; leurs deux extrémités, qui ne diffèrent point l'une de l'autre, ce qui doit donner à ces embarcations l'avantage de n'être jamais obligées de revirer de bord, sont très-aiguës, et se terminent par un taille-mer de douze ou quinze pouces de saillie, qui n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur; ces deux extrémités, exhaussées par des planches proprement ajustées, sont plus élevées que le reste de la pirogue : des bancs établis très-près du fond, sont disposés pour recevoir les rameurs qui, lorsqu'ils sont assis, servent en quelque sorte de lest : les provisions, les hardes et tout le bagage sont arrangés dans la partie du milieu, où ils sont recouverts de peaux de bêtes et d'écorces d'arbres, qui servent également à couvrir les établissemens temporaires qui sont formés au bord de la mer, lorsqu'est arrivée la saison de s'occuper de la pêche, de sécher le poisson et de faire l'approvisionnement qui doit fournir à une partie de la subsistance pendant les mois d'hiver. Quoique la charge des pirogues soit considérable, puisque, indépendamment des hommes, elles portent les femmes, les enfans, les provisions, tous les ustensiles du ménage, tout ce qui sert à la pêche, tout le mobilier de la famille (car il paroît qu'à l'exemple du Sage, les Américains portent tout leur avoir avec eux); ces embarcations sont si minces et si légères, qu'elles conservent une vîtesse surprenante. On n'est pas moins étonné de leur stabilité : malgré la légèreté et le peu de largeur de la coque, elles n'ont pas besoin d'être soutenues par des balanciers, et jamais on ne les accouple. Les Tchinkîtânéens n'ont point encore l'usage de la voile; mais on ne doute pas qu'ayant

1791. Août. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. connu, par l'exemple des Européens, combien ce secours est utile pour gagner du temps et épargner de la peine, ils ne tentent bientôt de l'appliquer à leurs pirogues : ils sont déjà exercés dans l'art de faire des tissus; un pas de plus leur suffit pour ajouter à leurs embarcations un mât et une vergue, et y adapter une voile.

Quoique les Naturels de Tchinkîtâné possèdent depuis assez long-temps des haches européennes, ils ne font point encore usage de cet instrument pour abattre l'arbre qu'ils destinent à la construction d'une pirogue ; ils ont conservé leur antique méthode de l'abattre en minant le pied à l'aide du feu : c'est par le secours de ce même agent qu'ils parviennent à le creuser ; c'est encore avec cet instrument docile entre leurs mains, et dont ils savent diriger et régler l'action, qu'ils façonnent l'arbre en dehors, de manière à lui donner la forme la plus propre à être supporté par l'eau, et à fendre le fluide par l'une ou l'autre de ses extrémités indifféremment. On cessera d'être surpris que, depuis qu'ils connoissent la hache qui semble offrir à la fois la facilité et la diligence dans le travail, ils n'en ayent pas préféré l'usage au procédé laborieux et long qu'ils continuent d'employer, si l'on fait attention que le feu a la propriété de durcir le bois auquel il a été appliqué, de lui procurer conséquemment plus de densité, de le rendre plus impénétrable à l'eau. On ne peut pas douter qu'ils n'ayent reconnu dans le feu cette propriété de rendre le bois plus compacte, et d'en prolonger la durée quand il doit être exposé à l'humidité, puisque [a], lorsqu'ils ont fait la pointe à un pieu qu'ils destinent à être enfoncé dans la terre, ils ont grand soin de durcir, par le moyen du feu, toute la partie qui doit se trouver enterrée.

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21.

Les établissemens temporaires que les Tchinkîtânéens forment sur la côte, tels qu'ils ont été décrits, donneroient lieu de croire que leurs progrès dans l'Architecture civile ne sont pas aussi marqués que dans l'Architecture navale; mais, d'après ce qu'on a pu apprendre d'eux, ils ont dans l'intérieur des terres, des habitations bien construites, spacieuses et commodes. Si leur rapport est fidelle, et si on les a bien entendus, on doit conclure de ce qu'ils ont dit, que ces Américains ne sont point une Peuplade errante, et n'abandonnent leurs foyers, que lorsque la saison de la chasse ou de la pêche, ou le commerce avec les Etrangers, les force, pour un temps, de faire quelques excursions au loin, ou de se porter sur les bords de la mer. On peut croire, sans faire injure à leur industrie, que ces habitations de l'intérieur, dont ils parlent avec une sorte d'emphase, ressemblent beaucoup pour l'architecture, la grandeur et la commodité, à celles des Naturels de Nootka, dont on trouve une description et un dessin dans le troisième Volume du troisième Voyage du capitaine Cook. Il faut convenir qu'en effet ce sont des palais, si on les compare à ces misérables huttes que l'on a vues sur la côte, et qui reçoivent sous leur couverture de peaux et d'écorce, une famille entière, entassée pêle-mêle sur quelques toises d'un terrain humide, et exposée à toutes les injures de l'air latéral, dans un climat où le thermomètre de Réaumur, pendant le jour, ne s'élève pas au-dessus de 12 degrés dans le temps de la Canicule [a].

Les Tchinkîtânéens ont un goût décidé pour le Chant, et il paroît être chez eux une espèce d'institution sociale : à des époques fixes de la journée, le matin et le soir, ils chantent

[a] Suivant le Journal de *Dixon* (page 185), la chaleur moyenne, pendant son séjour à *Norfolk-Bay*, vers la fin de Juin, fut de 48 degrés du thermomètre de *Farenheit*, ou 7 degrés $\frac{1}{9}$ de celui de *Réaumur*.

1791. Août. 15 à 21. en chœur ; chaque assistant prend part au concert ; et tous y apportent un recueillement qui pourroit faire penser que les paroles de leurs chansons portent avec elles un intérêt qui fixe leur attention. Le Rédacteur du Journal de Dixon a inséré dans sa Relation une chanson tchinkîtânéenne, qu'il a souvent entendu répéter pendant le séjour des Anglais dans la Baie ; elle est notée avec la partition. Il paroît que le chef de famille commence par chanter seul les deux premières mesures : les hommes et les femmes unissent ensuite leurs voix à la sienne, en chorus, les femmes à l'octave supérieure ; et tous battent la mesure avec beaucoup de justesse, quelquefois avec les mains, d'autres fois avec les pagaies. Il dit que leurs airs sont très-variés, mais que la manière de les chanter est toujours la même [a]. Les Français observent de même que tous les chanteurs battent la mesure, et qu'ils ont l'oreille si juste, que jamais on n'entend qu'un seul coup. On prenoit plaisir à leur chant qui est mélodieux : souvent on les invitoit à chanter, et ils ne se faisaient pas presser ; ils ne cherchoient point à faire valoir leur talent par une résistance qui n'est pas toujours une preuve de modestie ou de défiance de ses forces. A leur tour, ils invitoient les Français à chanter, et paroissoient goûter particulièrement les airs lents dont le mouvement se rapproche de celui de leurs chants : un Opéra de Lully seroit entendu avec ravissement à Tchinkîtâné ; et, sans doute, le succès en seroit complet, s'il étoit terminé par un ballet des Diables, où les Naturels pourroient se reconnoître.

Une inspection rapide peut suffire à un Voyageur observateur, pour connoître la constitution physique des peuples qu'il

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 243.

visite, et se mettre en état d'en décrire le costume, les armes, les arts, les alimens, tout ce qui frappe les sens : mais si une nation n'est pas rassemblée en grand nombre sur un même point; si l'on n'en voit que des fractions éloignées de leurs foyers; si l'on ne peut pas pénétrer jusqu'à leurs habitations fixes; il n'est guère possible d'acquérir la connoissance de son gouvernement, de sa religion lorsqu'elle en a une, de ses mœurs, de ses usages : alors, on est réduit à des conjectures; on cherche à deviner et l'on croit savoir : il n'est que trop commun que, sur un fait isolé, sur une observation unique, on veuille conclure de l'Individu à l'Espèce; et le tableau qu'on présente comme fait d'après nature, n'est plus qu'un tableau d'imagination. On éprouve de plus grandes difficultés encore, si l'on veut se former et donner une idée du caractère de cette même nation dont on ne voit que quelques individus, par instans, et seulement pour l'objet du commerce. Pour connoître le caractère et en saisir les nuances, il faut l'avoir long-temps étudié, avoir examiné l'Homme dans les circonstances où l'ame est agitée par les passions, et dans celles où, rendue à la tranquillité, elle s'épanche dans le sein de l'amitié, ou jouit paisiblement d'elle-même dans l'intimité d'une union assortie : et un Voyageur peut-il voir dans toutes les attitudes morales, si je puis le dire, l'Homme qu'il veut dessiner? le trait que l'observation du jour lui fait noter comme caractéristique, l'observation du lendemain le lui fera effacer; enfin, on est forcé de peindre le sujet de profil, pour éviter que la mobilité des traits ne fasse manquer la ressemblance : et un profil est sans physionomie. On ne s'attend donc pas que ce qui concerne les institutions religieuses et politiques, les usages, les qualités morales, et le caractère des Tchinkîtânéens soit présenté avec détail : je ne puis produire qu'une ébauche informe; rapporter des faits, avec moins d'ordre que d'exactitude ;

1791. AOÛT. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. comparer ce qu'ont dit les Voyageurs, pour confirmer ou détruire leurs rapports, l'un par l'autre; et suppléer quelquefois aux preuves par les probabilités.

Il n'a pas été possible de s'assurer si les Tchinkîtânéens reconnoissent un Etre suprême, s'ils lui rendent quelque espèce de culte, et s'ils ont l'idée d'une vie future, qui suppose le principe de l'immortalité de l'ame. Le Rédacteur du Journal de Dixon [a] rapporte cependant que, s'occupant un jour d'apprendre d'un des Naturels quelques mots de sa Langue, et lui montrant le Soleil, dont il lui demandoit le nom, l'Américain prit une peine infinie, et parvint à lui faire entendre que, « quelque supériorité que les Européens paroissent avoir sur les hommes de son pays, par la possession de tous les objets utiles dont ceux-ci sont privés, l'origine des uns et des autres est commune; que les uns et les autres viennent d'en haut, et que le Soleil, père de la Nature, donne l'ame et la vie à toutes les créatures de l'Univers ». Les Tchinkîtânéens reconnoîtroient donc, sous l'emblème du Soleil, une Divinité suprême? Cette idée se présente la première à l'homme qui n'a pour lui que les lumières de la raison; par-delà, tout est surnaturel. Peut-être ces chants qui précèdent et qui terminent leurs opérations de commerce, sont-ils des invocations et des actions de grâces à l'Etre universel; peut-être ces chants réglés, au lever et au coucher de l'Astre du jour, sont-ils des actes d'adoration; peut-être enfin ces habillemens bizarres dont il a été parlé, sont-ils destinés à être employés dans des cérémonies religieuses, dans des fêtes qui ne se célèbrent point dans leurs établissemens temporaires de la côte, et sont réservées pour leurs domiciles fixes dans l'intérieur des terres. Il est bien rare que les hommes soient formés en société, sans qu'ils n'ayent des prêtres, des

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 189.

superstitions,

superstitions, des cérémonies ; il leur faut des spectacles, des erreurs, des consolations. 1791. Août. 15 à 21.

L'occasion ne s'est pas présentée d'observer les cérémonies funéraires que pratiquent les Tchinkîtânéens, lorsque la mort enlève le Chef d'une famille ou quelqu'un de ses membres : sans doute ils ne le livrent pas avec indifférence aux élémens destructeurs, comme les restes de l'animal des bois dont ils ont enlevé la dépouille ; et leur raison est trop avancée pour ne leur avoir pas commandé les derniers devoirs qu'ont à rendre aux morts la tendresse conjugale, la piété filiale et la douce amitié : peut-être il étoit réservé au Peuple le plus policé de l'ancien Monde d'abandonner à des mercenaires insensibles la dépouille mortelle de ce qui nous fut le plus cher, et de ne pas se permettre de laisser tomber une larme sur la terre qui va la dévorer. Mais, si l'on ignore quels honneurs les Tchinkîtânéens rendent aux morts, on sait du moins qu'ils sont très-occupés, très-soigneux d'en orner la demeure, et de soustraire à la destruction la partie la plus noble de l'Etre, celle qui paroît renfermer la pensée. M. Turner, un des Officiers du capitaine Dixon [a], pendant qu'il faisoit une tournée sur la côte occidentale de la Baie, à quatre milles de distance au Nord du premier Mouillage des Anglais, aperçut une large caverne formée par la nature dans le flanc d'une montagne : en approchant, il découvrit un objet brillant dont l'éclat fixa ses yeux, mais dont l'éloignement ne lui permettoit pas de distinguer la forme ; il hâta sa marche, et reconnut que l'objet qui avoit excité sa curiosité étoit une boîte carrée, dans laquelle étoit renfermée une tête humaine : cette boîte étoit magnifiquement décorée de petits coquillages polis et brillans, composant des

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 181.

1791. Août. 15 à 21. dessins variés; et elle paroissoit n'avoir été déposée dans ce lieu que depuis quelques jours. Le capitaine Dixon, qui avoit découvert le port Mulgrave, situé à deux degrés et demi dans le Nord de Tchinkîtâné, y rencontra, dans ses excursions, plusieurs de ces espèces de sarcophages. Si nous savons ne pas laisser maîtriser notre opinion par les apparences; si, en dépouillant les objets de leur matériel, nous voulons, pour les apprécier, considérer le motif; la boîte dans laquelle l'Américain conserve la tête desséchée qui lui fut chère, et l'urne dans laquelle Cornélie conserve les cendres de Pompée, ne différeront point à nos yeux; le même sentiment les rend également sacrés. Quand on voit les soins, les recherches que ces Peuples, que nous osons appeler *sauvages*, emploient à l'envi pour orner cette portion des restes de leurs parens ou de leurs amis, qu'ils peuvent se dispenser de rendre aux élémens; on doit croire que, si, comme les Égyptiens, ils possédoient l'art des embaumemens, ou si la Nature avoit creusé dans leurs solitudes, des asiles inaccessibles à la corruption, tels que ces antres conservateurs de l'île de Ténérife, où, depuis tant de siècles, reposent intacts les corps desséchés des anciens Guanches, on les verroit, à des époques fixes, au retour des saisons, porter religieusement à leurs ancêtres, respectés des hommes et du temps, l'hommage perpétué de la piété filiale et de la reconnoissance. Peuples sensibles, puissiez-vous conserver toujours ce sentiment, quelquefois altéré, mais indélébile, qui cherche à prolonger par l'illusion l'existence de nos pères ou de nos modèles! et que jamais une de ces révolutions politiques qui bouleversent les grands Empires, en vous ramenant à l'insensibilité des animaux errans avec lesquels vous partagez vos forêts, ne vous fasse oublier ce que le présent doit au passé, ce que les vivans doivent aux morts!

1791. Août. 15 à 21.

Les Français n'ont pas pu s'assurer si la totalité des Naturels qu'ils ont vus rassemblés dans la Baie de Tchinkîtané, et qui tous appartenoient à la côte environnante, forment une seule et même Tribu, et s'ils reconnoissent un Chef suprême : seulement, le premier jour que le Solide fut mouillé dans la Baie, un personnage mieux vêtu que les autres, sembloit affecter un air de supériorité ; mais, comme ses compagnons ne lui marquoient aucun égard, et ne paroissoient faire aucune attention à lui, les Français crurent ne devoir pas y en faire davantage. Le jour suivant, on vit ce même homme, sans marque distinctive, confondu dans la foule : il avoit oublié sa dignité de la veille ; ou l'on s'étoit trompé sur cette dignité. Le Gouvernement des Tchinkîtânéens paroîtroit donc se rapprocher du Gouvernement patriarchal où chacun ne reconnoît pour supérieur que le Chef de la famille ; mais il leur manque les Troupeaux qui ne peuvent être remplacés par les Loutres et les Ours. Le Rédacteur de Dixon semble cependant reconnoître des Tribus et des Chefs de Tribu ; car il dit [a] que le Chef d'une Tribu est toujours chargé exclusivement de traiter pour tous ceux qui l'accompagnent, et qu'il se donne des peines infinies pour tirer de leurs Fourrures le prix le plus avantageux. Mais j'observe que le mot anglais *Tribe* qui signifie *Tribu*, signifie également *Famille*. Ce passage de Dixon ne me persuaderoit donc pas qu'il ait pensé que les Tchinkîtânéens sont partagés en Tribus ; et ce qu'il dit peut s'expliquer par ce que dit le capitaine Chanal, quand il parle de leur intelligence et de leur astuce dans le commerce ;

[a] *The chief of the tribe has always the entire management of all the trade belonging to his people, and takes infinite pains to dispose their furs advantageously.* (Page 187 de l'original.) Le mot *tribe* signifie *tribu* ou *famille*, indifféremment ; le mot *people* ne veut pas dire son *peuple*, sa *nation*, mais les personnes qu'il a avec lui, sa *famille*, son *monde*.

1791. Août. 15 à 21. il fait remarquer que la plupart des Naturels se reposoient du soin de traiter pour eux, sur ceux d'entre eux qu'ils reconnoissoient pour les plus habiles dans ce genre de trafic : ceci me semble indiquer simplement la défiance de son propre talent, et une espèce d'hommage rendu à celui d'un autre; c'est un acte de déférence commandé par l'intérêt, mais ce n'est pas un acte de soumission; et il me semble que l'indépendance de chaque famille, observée par le capitaine Chanal, ne se trouve point contredite par l'observation du Rédacteur de Dixon.

La conduite de ces Américains dans les échanges, annonce, à la fois, du jugement et de la défiance. Différens des Peuples qui habitent les îles du Grand-Océan, ils ne préfèrent jamais l'agréable à l'utile; ce qui n'a pas pour eux un objet d'utilité réelle, n'est accepté qu'en présent, en *Stok* suivant leur expression: encore observe-t-on [a] que, lorsqu'ils acceptent pour pot-de-vin quelqu'un de ces colifichets qui n'ont qu'une valeur d'agrément et ne peuvent servir qu'à la parure, c'est uniquement pour complaire à leurs femmes; ils cèdent à l'importunité, mais on voit que c'est à regret. Les opérations avec eux ne se terminent pas promptement : ils ne concluent les marchés qu'après un examen long et minutieux des marchandises qui leur sont offertes: le moindre défaut n'échappe point à leur premier coup d'œil, leur fait rabaisser le prix de l'objet, ou les décide à le rejeter tout à fait. On admiroit l'ordre qu'ils établissoient entre eux pour leurs échanges avec les Étrangers : on voyoit chaque pirogue s'approcher du Vaisseau à son rang, sans confusion, sans dispute, et suivant l'ordre dans lequel elles s'étoient présentées à leur arrivée près du bord; et ceux qui les montoient, n'étoient ni pressés, ni pressans, ni bruyans, ni importuns. Sitôt qu'un

[a] Observations de *Roblet*.

marché est terminé, celui qui l'a conclu l'annonce, suivant DIXON, par le mot *Coocoo* (*Coucou* pour la prononciation française), répété trois fois d'un ton précipité : les autres répondent par le cri *Whoah*, qui se fait par acclamation, mais d'un ton plus ou moins haut, selon qu'ils sont plus ou moins satisfaits du marché [a]. Le capitaine CHANAL dit seulement que, lorsqu'un marché est conclu, ils marquent leur satisfaction en prononçant par acclamation *Ouoh ;* c'est le *Whoah* de DIXON, écrit pour la prononciation française. Le Rédacteur de son Journal, édifié, comme les Français, du bon ordre que les Américains de la Baie observent dans leur commerce avec les Étrangers, et de la bonne foi qu'ils semblent y apporter, paroît douter que la confiance et l'harmonie règnent entre eux-mêmes. « Quoique le Chef d'une Tribu (ou d'une Famille), dit-il [b], soit quelquefois chargé par une autre de traiter pour elle, parce qu'on lui a vu faire un bon marché pour celle à laquelle il appartient ; cependant les diverses Tribus semblent se porter respectivement envie. » On pourroit même penser que l'une se méfie de l'autre ; car il ajoute que « en général, chacune d'elles emploie tous les moyens qu'elle peut imaginer pour empêcher qu'aucune des autres n'ait connoissance des marchandises qu'elle s'est procurées par les échanges ».

1791. AOÛT. 15 à 21.

LA MANIÈRE de vivre des Tchinkîtânéens est très-réglée : ils quittoient le Vaisseau d'assez bonne heure pour être rendus à terre avant midi ; c'est l'heure fixée pour leur premier repas ; et ils prennent le second un peu avant la nuit : cet ordre est invariable.

LES HOMMES paroissent avoir pour les femmes les ménagemens que réclame leur foiblesse ; on ne les voit point ici, comme

[a] *Dixon's Voyage*, page 189.

[b] *Dixon's Voyage*, page 187-188.

1791. Août. 15 à 21. chez la plupart des Nations sauvages de l'Amérique, chargé des travaux les plus rudes, et traitées souvent à l'égal de n bêtes de somme. Les hommes se sont réservé toutes les occupa tions pénibles, la chasse, la pêche, l'apprêt et la cuisson d viandes et du poisson. Les travaux des femmes consistent nettoyer les peaux de leur dernière graisse, à les coudre, en composer des vêtemens. Leur difficulté à marcher et leu embonpoint annoncent que leur vie est très-sédentaire. On l a vues quelquefois manier la pagaie, mais dans les cas seu lement où elles se trouvoient seules dans la pirogue, ou lorsqu les hommes n'étoient pas en nombre suffisant pour la mouvoi Elles paroissent très-subordonnées à leurs maris; mais ceux-c ont pour elles les plus grands égards; ils se permettent raremen de conclure un marché sans qu'elles ayent été consultées Elles mangent en commun avec le père et les enfans; et l'o sait que, chez la plupart des Peuplades qui occupent les île du Grand-Océan, et parmi quelques-unes du Continent d l'Amérique, les hommes n'admettent jamais les femmes à leur table.

La bonne harmonie qui règne dans les ménages se manifeste d'une manière touchante dans l'expression commune de leur tendresse pour leurs enfans; et les soins que la nature semble avoir dévolus exclusivement à la mère, souvent on voit que le père se plaît à les partager. Le sort des enfans à la mamelle est cependant déplorable [a]. Ils sont emballés dans une espèce de berceau d'osier, assez semblable à une de nos chaises dont le dossier auroit été coupé à une petite hauteur au-dessus du siége. Ce berceau est revêtu extérieurement de cuirs secs, et garni de fourrure dans la place où doit poser l'enfant. C'est là que le

[a] Le Journal du capitaine *Chanal* et les Observations du chirugien *Roblet* se trouvent confondus dans la description suivante.

petit patient éprouve une sorte de torture continuelle, et tous les maux que peuvent produire la gêne et la mal-propreté. Placé sur son séant, les jambes étendues et collées l'une contre l'autre, il est recouvert jusqu'au menton par une peau de loutre, et garrotté, pour le fixer sur son lit de douleur, par des lanières de cuir qui ne lui laissent de liberté que pour les mouvemens de la tête; et le plus souvent, il ne la remue que pour exprimer la souffrance. Le soin qu'on prend de garnir de mousse sèche le siége sur lequel il pose, et d'en placer entre ses cuisses, tourne encore contre lui : son urine et ses excrémens ont bientôt converti cette mousse en fumier; et la fermentation qui s'y établit, produit dans ces parties délicates de son corps, des excoriations dont il conserve éternellement les cicatrices. On peut juger, quand le petit malheureux est tiré de son étui pour le nettoyer, de tout ce qu'il a du y souffrir : tous ses membres paroissent sillonnés par les traces profondes qu'y a imprimées la forte pression des lanières qui le lient, des plis de la peau de loutre qui l'enveloppe, et même des bois du berceau qui le porte. 1791. Août. 15 à 21.

Les effets de cet état de contrainte continue se manifestent dans tous les enfans à la mamelle; leur maigreur et leur foiblesse indiquent assez que, quoique les mères soient, en général, d'excellentes nourrices, la bonne qualité du lait qu'ils prennent, est impuissante pour donner à leurs membres entravés, le ressort et la force que le mouvement et l'action peuvent seuls entretenir et accroître. Mais aussitôt que, débarrassés des liens du funeste maillot, ils peuvent se traîner à terre et marcher à quatre pattes, il se fait dans toutes les parties de leur corps, un développement subit et rapide; la gaieté, cette charmante gaieté de l'Enfance, succède bientôt aux cris et aux larmes; et la santé qui répand sur leurs joues arrondies un brillant incarnat, annonce que la

1791. Août. 15 à 21. Nature s'est ressaisie de son ouvrage pour le conduire à sa perfection.

Ne jugeons cependant pas trop sévèrement, ne condamnons pas sans examen, la méthode vicieuse dans ses effets, qu'emploient les mères de Tchinkîtâné pour l'éducation de leurs nourrissons ; elle a son principe dans la sollicitude maternelle et dans la crainte de les exposer à des dangers. Si, chez les Peuples non encore civilisés qui habitent les climats brûlans, l'instinct a inspiré aux mères de ne point emmaillotter leurs enfans, pour les laisser jouir d'un peu de fraîcheur ; il a de même appris à celles des climats glacés, que la chaleur ne peut se conserver qu'autant qu'elle est concentrée dans un petit espace ; et il leur a indiqué de faire de petits berceaux qui, en remplissant ce premier objet, satisfont aussi aux précautions qu'exige l'obligation de porter leurs enfans dans les voyages, à travers les bois et dans des pirogues : elles ont senti que, pour la commodité, et plus encore pour prévenir, dans ces fréquens transports, des accidens qu'on ne peut prévoir, il étoit nécessaire que l'enfant et son berceau ne formassent, pour ainsi dire, qu'un corps : elles ont sacrifié son bien-être à sa sûreté, à sa conservation. Mais n'a-t-on pas vu, dans un temps qui n'est pas bien éloigné du nôtre, n'a-t-on pas vu, chez une grande Nation, policée depuis tant de siècles, que le même motif de sûreté n'excusoit pas, et ne voit-on pas encore aujourd'hui dans ses villages, dans ses bourgs, même dans ses cités, la nourriture des enfans abandonnée à des femmes mercenaires qui ne peuvent avoir des entrailles de mère, et qui, pour se soustraire à l'obligation de s'occuper sans cesse de leurs nourrissons, et vaquer plus librement à leur ménage, garrottent de la tête aux pieds ces êtres innocens, et les condamnent au supplice de la gêne pendant la durée de leur allaitement?

Peut-être

Peut-être, dans les siècles à venir, l'Amérique du Nord-Ouest aura son Tronchin et son Rousseau : le premier, appuyé sur l'expérience et la médecine, conseillera ; le second, plus fort de sa seule éloquence, ordonnera de rendre à l'enfance la liberté qu'elle ne peut réclamer elle-même que par des cris impuissans et des larmes que souvent l'injustice ou la barbarie ose imputer à la méchanceté d'un être qui n'est encore ni bon ni méchant. Le Médecin et le Philosophe américains trouveront du moins la Nature en jouissance d'une partie de ses droits : ils n'auront point à commander aux mères d'allaiter leurs enfans. 1791. Août. 15 à 21.

Mais si les Tchinkîtânéens ont cru devoir contraindre la Nature dans les soins qu'ils donnent au premier âge, ils lui conservent toute sa liberté dans l'éducation des adultes, et hâtent, par un exercice de tous les jours, le progrès et le développement de leurs facultés physiques. Les enfans mâles partagent les fatigues du père : exercés, dès leurs plus jeunes ans, à la chasse et à la pêche, ce sont eux qui vont harponner le poisson dans la rivière, et y chercher avec les bassins, les bouilloires et les autres vases qu'ils tiennent des Européens, toute l'eau nécessaire pour la consommation de la famille : ils vont aussi couper le bois pour le chauffage et la cuisine ; et depuis que les Européens leur ont fait connoître l'usage et la commodité du briquet, ils s'en servent pour obtenir du feu[a] ; mais il est probable qu'avant cette époque, ils savoient s'en procurer par quelqu'un des procédés que pratiquent les Peuples sauvages. Il n'est pas jusqu'aux petits garçons qui, à peine encore pouvant marcher, ne commencent à s'exercer avec un morceau de bois façonné en lance, et n'essayent la force de leur jeune bras contre le tronc des arbres qui se trouvent à leur portée. L'éducation

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. des filles ne leur permet pas de s'éloigner de l'habitation sédentaires comme la mère, elles en partagent les travaux et les occupations paisibles ; et, en partageant également avec elle les soins qu'exigent les enfans en bas âge, elles sont instruites de bonne heure des devoirs qu'un jour leur imposeront l'union conjugale et la maternité.

On n'a pas pu connoître sur quels principes se forme l'union des sexes ; quelles cérémonies la précèdent, l'accompagnent et la suivent ; quel contrat lie les conjoints, et si ce lien est indissoluble ; mais leur tendresse commune pour les fruits de leurs amours, le grand nombre d'individus dont chaque famille est composée, l'harmonie qui règne parmi les membres, tout semble indiquer que l'union conjugale n'a d'autre terme que celui de la vie : et si l'on n'a pas la certitude que les liens en sont indissolubles, du moins a-t-on lieu de croire qu'en général ils sont respectés.

La conduite des femmes en présence de leurs maris, est très-réservée, très-modeste ; la plus grande décence se montre dans leur vêtement ; et à peine se permettent-elles, en allaitant leurs enfans, de découvrir leur sein devant un Étranger. Les hommes qui, dans tous les pays, ont fait pour une moitié du genre humain, des lois qui n'obligent pas l'autre, ne se soumettent pas plus ici qu'ailleurs, aux règles de décence auxquelles ils ont assujetti les femmes : souvent ils se déshabillent et se montrent nus devant elles et devant les Étrangers, et se promènent dans cet état de nature, si le temps n'est pas trop rigoureux : accroupis en cercle autour du feu, attitude qui leur est très-ordinaire, s'ils sont pressés par un besoin, ils y satisfont sans honte, sans se détourner, même en présence de leurs filles : les femmes seules connoissent la bienséance, et se conforment scrupuleusement aux petites gênes qu'elle impose dans la société. On peut douter, cependant, si

la retenue dont on leur fait honneur, est chez elles l'effet d'une pudeur naturelle, ou si l'on ne doit pas plutôt l'attribuer à la crainte : la jalousie des maris est poussée jusqu'à la frénésie. Un Tchinkîtânéen, en montrant sa femme qui allaitoit, fit entendre par des signes et des gestes non équivoques, que, s'il pouvoit soupçonner que le nourrisson attaché à son sein, fût le fruit d'une infidélité, il poignarderoit la mère, et mangeroit l'enfant : on n'a cependant aucune raison de penser que ce Peuple soit anthropophage [a], comme le capitaine Cook a cru le pouvoir reprocher aux Naturels de Nootka qui habitent la même côte, sept ou huit degrés plus au Sud ; il est à présumer que l'Orosmane de Tchinkîtâné vouloit seulement exprimer d'une manière sauvage, à quel excès pouvoit le porter la jalousie : *Je ne suis*

1791. Août. 15 à 21.

[a] Le chirurgien *Roblet* dit que, quoique rien de ce qu'il a vu, ne l'ait mis dans le cas de soupçonner les Tchinkîtânéens d'être anthropophages, il ne peut cependant se persuader qu'ils ne le soient pas. « J'ai voulu, à plusieurs reprises, ajoute-t-il, éclaircir mon doute ; j'ai demandé à quelques-uns d'entre eux s'ils mangeoient les hommes qu'ils tuent ou qu'ils font prisonniers à la guerre ; et après m'être assuré qu'ils m'avoient très-bien compris, je les voyois toujours s'entre-regarder, sans jamais me répondre rien qui pût ou détruire ou confirmer mon soupçon : peut-être que les Nations européennes qui nous ont devancés à *Tchinkîtâné*, les ont déjà fait rougir de cet exécrable usage, et qu'ils n'osent plus l'avouer ».

Ce soupçon du chirurgien *Roblet* ne me paroît nullement justifié par le défaut de réponse des Naturels qu'il a interrogés : d'abord, j'observe que *Dixon*, qui a accusé sans preuve les habitans des îles de *Queen Charlotte*, d'être anthropophages, quoiqu'il n'ait point mis le pied sur leurs îles, n'a pas fait le même reproche aux Tchinkîtânéens qu'il a fréquentés ; en second lieu, il faudroit être assuré qu'ils ont bien compris la question qui leur a été faite ; et enfin, ce n'est pas ici le cas où *qui ne dit rien consent :* car si, comme le chirurgien *Roblet* le présume, ils ont été anthropophages, et que déjà les Européens les ayent fait rougir d'un usage qui révolte la nature ; on peut croire que, devant des Européens, ils se seroient empressés, s'ils avoient compris la question, de faire entendre qu'ils ont renoncé à cet usage, ou de manifester, par un signe d'horreur, qu'ils ne l'ont jamais eu.

1791. Août. 15 à 21. *point jaloux. . . . si je l'étois jamais*[a] *!* . . . . . En Europe, on s'arrête là ; mais le mouvement de l'ame qui s'indigne à l'idée de l'infidélité, est le même ; et seulement, à Tchinkîtâné, on ne connoît pas la réticence. Si l'on compare l'habitant de cette contrée à celui des îles de Mendoça, dans l'idée différente que l'un et l'autre attachent à la pudeur, à la fidélité conjugale, on reconnoît que la jalousie dans les hommes, peut quelquefois être en raison inverse de la beauté dans les femmes. Mais cette jalousie même et la crainte qu'elle inspire, peuvent contraindre le caractère et ne le changent pas : la dissimulation sait suppléer à la vertu et la représente. Les Tchinkîtânéennes font parade de la leur, et leur exagération peut faire douter de la réalité. Une femme à qui l'on demandoit si l'homme qu'on voyoit auprès d'elle étoit son mari, et si l'enfant qu'elle avoit sur ses genoux étoit celui de cet homme, crut qu'on vouloit lui dire que son enfant n'étoit pas de son époux ; elle arracha aussitôt le poignard que celui-ci portoit à son côté, et, la fureur dans les yeux, fut près d'en frapper celui qu'elle croyoit avoir pu former un doute sur sa fidélité et sa vertu[b]. Cependant, ces Tchinkîtânéennes, si réservées en présence de leurs maris, ces parangons de vertu, loin d'éviter les Étrangers, témoignoient par des regards furtifs que, si une sévère vigilance n'eût opposé à leur curiosité ou à leurs desirs une barrière trop difficile à franchir, elles eussent été très-portées à s'approcher des Européens : et lorsque le hasard en faisoit rencontrer qui fussent seules, on les voyoit accourir avec empressement ; l'air sévère, et même un peu farouche, qu'elles conservoient toujours en présence des hommes, disparoissoit à l'instant ; un sourire animé, une affabilité prévenante, remplaçoient la

[a] *Zaïre*, Acte I, Sc. V.

[b] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21.

sévérité ; et elles prouvoient d'une manière trop expressive pour qu'on s'y pût méprendre, que la laideur n'est pas toujours la garantie de la chasteté : peut-être aussi les Français leur ont-ils démontré qu'elle n'est pas toujours un titre à éprouver un refus.

Quelques personnes de l'Équipage du Solide ont rapporté qu'il ne leur est pas possible de douter que les Tchinkîtânéens ne soient souillés de ce vice honteux que la Théogonie immorale des Grecs avoit divinisé : la propriété exclusive et la rareté des femmes, dont le nombre ne paroît pas être en proportion avec celui des hommes, pourroient peut-être donner quelque poids à cette accusation ; mais, en admettant qu'elle fût fondée à l'égard de quelques individus dépravés, gardons-nous d'accuser une Peuplade toute entière pour qui la paternité a tant de charmes, d'un vice qui répugne également à la Nature et à la Morale, et que tous les Peuples de la Terre ont voué à l'infamie [a].

La physionomie des Tchinkîtânéens porte une empreinte sombre qu'on pourroit prendre pour de la férocité, s'il ne falloit l'attribuer aux couleurs rembrunies dont ils se barbouillent le visage, et qui les rendent hideux. Ils ne sont pas ennemis de la gaieté, mais elle ne leur est pas naturelle ; leur caractère tient plutôt de la circonspection et de la réserve, peut-être de la dissimulation. Ils ont quelquefois laissé échapper des traits d'une

[a] Le chirurgien *Roblet* dit qu'il s'est convaincu que les hommes se livrent en secret à tout ce que la débauche la plus effrénée a pu inventer pour varier ses jouissances : l'*Arétin* se seroit refusé à en présenter le tableau. Mais, puisque ceux qui s'abandonnent à ces turpitudes, ont grand soin de les dérober à tous les yeux, c'est une preuve qu'elles sont en horreur au plus grand nombre, et que la honte accompagne l'homme indigne qui en est souillé. A *Santa-Christina*, on ne fait aucun mystère de son incontinence ; c'est le vice commun aux individus des deux sexes ; c'est le vice de la Nation.

1791. Août. 15 à 21. vivacité pétulante qui pourroit inspirer quelque confiance : dans d'autres occasions, on a eu lieu de juger qu'ils ont les passions très-violentes ; mais toujours maîtres d'eux-mêmes, ils savent commander à ces passions, du moins en présence des Étrangers. Leurs gestes sont, en général, très-expressifs, et dénotent de l'intelligence : dès les premiers jours, ils faisoient très-bien comprendre quelle marchandise, quel ustensile d'Europe ils desiroient, et désignoient d'une manière à ne s'y pas méprendre, une veste, une culotte, une chemise, une marmite, une casserole, un chaudron, une hache, un poignard, &c. On peut dire qu'il ne leur manquoit que la parole. Le capitaine Chanal assure même qu'il est venu à bout de leur faire entendre des idées morales et abstraites, et qu'ils conversoient avec lui sans beaucoup de difficulté. Le chirurgien Roblet a fait la même épreuve, et a eu le même résultat ; il dit qu'ils sont capables de saisir toute idée qui leur est présentée : par exemple, il n'eut point de peine à leur faire comprendre que, lorsque les deux parties ont une fois été contentes d'un marché, il n'est ni juste ni possible de le défaire une heure après qu'il a été conclu, à moins que ce ne soit d'un commun accord. Les Tchinkîtânéens ne peuvent pas être regardés comme une Nation sauvage : le jugement et l'astuce qu'ils montrent dans leurs opérations d'échange, prouvent qu'ils sont susceptibles de faire des progrès rapides dans la civilisation. Avant que les Français abordassent à leurs côtes, ils n'avoient encore communiqué qu'une fois avec les Européens, ou deux ou trois fois au plus, si l'on compte la visite des Espagnols en 1775, et peut-être celle de quelque Vaisseau des États-Unis ; on doit donc présumer que leur communication avec les Peuples de l'intérieur, leur avoit déjà rendu familier le commerce des échanges ; et les ouvrages en métal dont on les a trouvés pourvus la première fois qu'ils ont été visités, ne

laissent pas lieu à douter que l'usage du trafic ne soit très-ancien parmi eux. Leur méfiance à l'égard des Étrangers paroît extrême, mais on n'a pas pu démêler si elle est la même entre eux ; on a seulement remarqué que ceux qui étoient chargés d'opérer les échanges, étoient soigneusement suivis et surveillés par ceux qui leur en confioient la négociation. Leur conduite avec les Français a été honnête, mais point amicale ; et les Naturels des îles de MENDOÇA, légers, importuns et voleurs, inspiroient, avec tous leurs défauts, un intérêt que n'obtenoient pas la gravité et la réserve des Naturels de TCHINKÎTÂNÉ : mais cet intérêt est-il bien indépendant de toute cause influente ? et, sans s'en apercevoir, les Français, en pesant le mérite des deux Peuples, n'auroient-ils pas laissé se glisser dans la balance le mérite des Mendoçaines ? elle a dû pencher de leur côté.

1791. AOÛT. 15 à 21.

Si l'on veut comparer ces deux Peuples entre eux, et rapprocher d'un principe assez généralement reconnu, ce qu'on a pu démêler du caractère de l'un et de l'autre, on pourra ne pas trouver le Principe d'accord avec l'Observation [a]. Nous regardons comme prouvé que le climat n'influe pas moins sur le caractère et les mœurs des Peuples, que sur les productions de la terre ; et il devroit s'ensuivre que les habitans des MENDOÇA, nés et vivant sous un Ciel brûlant, devroient être attaqués de cette maladie morale qui tourmente si cruellement les hommes dans les climats chauds de l'EUROPE et sur-tout de l'ASIE, je veux dire de cette jalousie effrénée qui fait des maris les tyrans des femmes : nous voyons, au contraire, que les Mendoçains sont prodigues à l'excès d'un bien dont les autres veulent et maintiennent avec fureur la propriété et la jouissance exclusive. Les Mendoçains sont voleurs ; mais, je l'ai

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 15 à 21. dit, ils le sont comme des enfans, et ne cherchent pas à conserver par la force ce qu'ils ont dérobé par curiosité. Leur sang, qui n'est jamais agité par de violens mouvemens de leur ame que les événemens et les objets ne font qu'effleurer sans jamais s'y graver, semble couler, comme leurs jours, d'un mouvement doux dont rien n'altère l'égalité. Les Américains, au contraire, nés en quelque sorte au milieu de la neige, et dont le sang devroit participer du froid qui règne dans leurs forêts, portent la jalousie pour leurs femmes jusqu'à la frénésie. Leur physionomie sombre et altérée semble annoncer une agitation interne ; et leurs passions, comme un volcan en repos, sont toujours prêtes à faire explosion. On peut croire que, s'ils ne volent pas, c'est qu'ils mettent trop d'importance au vol, et qu'ils craignent que, s'ils se le permettoient, disposés, comme ils le sont, à défendre leur larcin par la force, ils ne perdissent bientôt la confiance et le commerce des Étrangers. On peut donc dire que, si le climat influe sur le caractère et les mœurs des Peuples, cette influence n'est pas uniforme ; et que d'autres causes, sans doute, en détruisent ou en modifient les effets. La généralité de principe se présente à l'esprit comme un point d'appui qu'il est empressé de saisir ; mais il est rare que l'observation assidue n'amène pas un jour à reconnoître des exceptions.

Ce que je viens de dire du penchant qu'auroient les Tchinkîtânéens pour le vol, peut paroître hasardé ; et l'on a le droit de me demander des preuves : les Français n'ont pas eu, à cet égard, à leur faire des reproches graves ; mais le capitaine Dixon qui le premier nous les a fait connoître, avoit eu à se plaindre d'eux sous ce rapport. « Les Naturels de Norfolk, est-il dit dans son Journal [a], se conduisirent d'abord avec assez d'honnêteté, et ne

[a] Voyez *Dixon's Voyage*, page 183.

cherchèrent

cherchèrent point à molester les gens de l'Équipage qui étoient occupés à terre à divers travaux; mais ils ne tardèrent pas à se rendre importuns et à essayer de filouter et de vider les poches; bientôt même ils tentèrent, à force ouverte, de voler les outils des travailleurs; on s'y opposa en employant seulement la force naturelle : mais, afin d'éviter par la suite d'être obligé, pour les contenir, de recourir à celle des armes, les travailleurs ne furent point à terre sans fusils ». Le capitaine DIXON avoit tiré plusieurs fois des oiseaux de mer en présence des Naturels; ils connoissoient l'effet prompt et meurtrier d'une arme qui n'est pas redoutable en apparence; ils ne voulurent pas, sans doute, s'exposer à en éprouver l'effet sur eux-mêmes, et ils cessèrent toute tentative de vol. Il est probable que l'avertissement que les Tchinkîtânéens avoient reçu de la part des Anglais, les rendit moins entreprenans avec les Français : on peut croire aussi que leur intérêt, qu'ils entendent très-bien, leur a conseillé de ménager des Étrangers de qui ils ont beaucoup à recevoir, et à qui, dans le fait, ils ne donnent en retour que ce qui ne leur coûte rien. Il ne faudroit cependant pas que les Navigateurs qui pourront aborder à TCHINKÎTÂNÉ, se reposassent, ni sur la bonne foi, ni même sur l'intérêt de ses habitans : ce n'est peut-être pas leur faire injure, de dire qu'ils voleront lorsque l'espoir de l'impunité pourra les y enhardir. Un d'eux le tenta une fois à bord du SOLIDE, et se retint parce qu'il fut aperçu : un autre jour, deux pirogues, venues à petit bruit, s'approchèrent du Vaisseau à onze heures du soir, ne répondirent point quand elles furent hélées, et se retirèrent précipitamment : et comme les échanges ne se prolongeoient jamais après le coucher du soleil, et que les Naturels retournoient tous à terre avant la nuit, on ne put pas douter que, si ceux qui montoient les pirogues eussent pu espérer que tout le monde fût endormi à bord, ils n'eussent

1791. AOÛT. 15 à 21.

1791. Août. 15 à 21. tenté de voler, peut-être même de s'emparer du Vaisseau, après en avoir massacré l'Équipage [a].

Suivant le Journal du capitaine Dixon [b], les Naturels de Tchinkîtâné ressemblent beaucoup, par leurs traits et leurs formes extérieures, aux habitans du Port Mulgrave; et les langages des deux Peuples paroissent ne pas différer entre eux; mais, par les inclinations et les mœurs, les Tchinkîtânéens se rapprochent davantage des Naturels qui occupent les bords de Cook's-River, situé, à l'égard de Tchinkîtâné, plus au Nord et beaucoup plus à l'Ouest que le Port Mulgrave.

Pour terminer le détail des notions que les Européens ont pu acquérir sur les Naturels de la Baie de Tchinkîtâné, il me reste à parler de leur Langue dont le Journal du capitaine Chanal nous présente un Vocabulaire, très-circonscrit, à la vérité, mais qui suffit pour en donner une idée [c].

La Langue des Tchinkîtânéens diffère absolument de celle des Naturels de Nootka, établis sur la même côte, à environ 7 degrés de latitude, ou cent quarante lieues au Sud des premiers [d], et de celle des îles de Queen-Charlotte qui, n'étant éloignées du Continent que d'environ vingt lieues dans leur plus

[a] Le chirurgien *Roblet* dit que les Français n'ont eu à se plaindre d'aucun mauvais traitement; que, plusieurs fois, se promenant à part, et s'étant enfoncé dans le bois aussi avant que la difficulté d'y pénétrer pouvoit le permettre, il y a rencontré quelques Américains seuls qui, en se levant de dessous un arbre, ou de dessous ses racines, sembloient sortir subitement de la terre : ils étoient sans armes, et n'ont rien tenté; mais il soupçonne que c'étoit à dessein qu'ils se trouvoient ainsi sous ses pas, et que, s'ils ne l'eussent pas vu bien armé, ils auroient pu être entreprenans.

[b] *Dixon's Voyage*, pages 186-187 et 191.

[c] On le trouvera à la suite de la Relation.

[d] On trouve un Vocabulaire de *Nootka*, d'après *Anderson*, dans le 3.e Voyage de *Cook*, Vol. III, p. 542 de l'Original.

grande distance, occupent deux degrés et demi de latitude entre le parallèle de Nootka et celui de Tchinkîtâné. 1791. Août. 15 à 21.

Les Termes numériques présentant des idées abstraites, et ne donnant aucun accès à des mots imitatifs que le hasard quelquefois peut introduire dans deux idiomes d'ailleurs très-différens, on est certain que, lorsque les termes qui expriment les Nombres, sont les mêmes dans deux Langues, ces Langues ne sont que des dialectes d'une Langue-mère; et par la raison contraire, on peut assurer que, lorsque ces termes n'ont aucune affinité entre eux, d'une Langue à une autre, ces deux Langues n'ont pas appartenu originairement à la même. Je me bornerai donc ici, pour prouver que l'idiome de Nootka et celui de Tchinkîtâné n'ont aucune affinité, à comparer entre eux les termes analogues qui, dans l'un et dans l'autre, expriment les quantités numériques. Je ferai entrer dans le même Tableau, par anticipation, les termes analogues de l'idiome des îles de Queen-Charlotte: et quoique ce Groupe se trouve situé dans une position moyenne entre celle de Tchinkîtâné et de Nootka, et qu'il soit peu distant du Continent; on verra que les termes numériques de la Langue que parlent ses habitans, n'ont aucune ressemblance avec les termes qui y correspondent dans les deux autres parties de la même côte.

On pourra comparer entre eux les autres termes de Nootka et de Tchinkîtâné, en comparant le Vocabulaire donné par le capitaine Cook, avec celui que le capitaine Chanal a formé; on reconnoîtra que les Langues des Peuplades qui sont établies sur ces deux points, n'ont entre elles aucune affinité.

Nombres.	[a] NOOTKA-SOUND. Prononciation anglaise, Suivant COOK, Vol. II, pag. 336.	Suivant DIXON, Page 241 de l'Orig.	TCHINKITANÉ. Prononc. française, suivant CHANAL.	Prononc. anglaise, suivant DIXON, Page 241.	ILES [illegible] QUEEN-CHAR[illegible] Prononc. f[illegible] suivant CHA[illegible]
1	Tsawack.....	Sorwock.	Clērrg.....	Tlaasch.	Soanchon.
2	Akkla.....	Athlac.	Tērrk.....	Taasch.	Stonk.
3	Katsitsa.....	Catsa.	Nōtchk.....	Nooseh.	Slōonès.
4	Mo *ou* Moo.....	Moo,	Tācoun.....	Tackoon.	Stanchon.
5	Sochah.....	Soutcha.	Kītchin.....	Keichin.	Clētz.
6	Nofpo.....	Noctpoo.	Kletoūschou.....	Ctletuschush.	Cloūnetch.
7	Atslepoo.....	Athlapoo.	Tākrratoūschou..	Takatuschush.	Sguat.
8	Altaquolthl.....	Athlaquell.	Nētskatoūschou..	Nooschatuschush.	Staschan-ha.
9	Tsawaquulthl....	Sarvacquell.	Koūschok.....	Kooschush.	Quenschānsc[illegible]
10	Haeeoo.....	Highhoo.	Tchīn-Kart.....	Chincart.	Clasch.
20	.....	.....	Clērr-Kat.....	.....	Noussouāntc[illegible]
40	.....	.....	Tērr-Kat.....	.....	.....

L'Arithmétique des Tchinkîtânéens leur est particulière : après avoir compté jusqu'à dix, il recommencent par un ; à la fin de la seconde dixaine, ils prononcent le mot *Clērr-Kat* qui signifie vingt, et ils marquent la première vingtaine en élevant le premier doigt de la main ; ils recommencent ensuite à compter

[a] Si l'on compare les termes numériques de *Nootka* tels qu'ils sont écrits par *Cook*, avec les mêmes termes tels que les a écrits le Rédacteur du Voyage de *Dixon*, on se convaincra que deux Anglais n'entendent pas et n'écrivent pas de même les mots prononcés par un Sauvage. On verra dans les mots de *Tchinkîtâné*, la différente manière dont ils ont été entendus et dont ils sont écrits par un François et par un Anglais : le Français entend et écrit *Clērrg* ; l'Anglais, *Tlaasch* (qui se prononce *Tlaasque* en français) : le Français *Tērrk* ; l'Anglais, *Taasch* (*Taasque* en franç.) : le Français, *Nōtchk* ; l'Anglais *Noosch* (*Noûsque* en franç.) : les différences ne tiennent pas ici à celles des orthographes ; car jamais un Anglais qui lira le mot *Tlaasch*, n'émettra un son qui ressemble à celui du *Clērrg* du Français, &c. Elles tiennent à la différente manière dont les mots ont été entendus. On

jusqu'à deux fois dix, et ils lèvent le second doigt en prononçant *Tērr-Kat*, qui se traduit par la seconde vingtaine, ou quarante. On n'a pas pu s'assurer s'ils ont des termes numériques au-dessus de ce nombre; mais il est évident qu'avec le secours de leurs dix doigts, ils peuvent sans difficulté porter leur numération jusqu'à dix fois vingt, ou deux cents; qu'en y ajoutant les doigts des pieds, ils peuvent l'élever jusqu'à quatre cents; que, dans les grands calculs de leur commerce d'échange, en se servant des mains et des pieds de leur femme, ils compteront jusqu'à huit cents; et qu'enfin s'ils veulent employer dans leur Arithmétique, un, deux ou trois de leurs enfans, ils parviendront, sans sortir de la famille, à compter jusqu'à douze cents, seize cents et deux mille : c'en est plus, sans doute, que leur commerce n'en peut exiger. 1791. Août. 15 à 21.

Leur langue est excessivement rude et sauvage; la plupart de leurs articulations exigent une forte aspiration nasale et un effort du gosier, particulièrement pour produire sur les *R* redoublés un grasseyement très-dur, et sur le *G* un roulement insensible qu'un gosier français ne peut imiter. Ils éprouvent de la difficulté à articuler deux de nos lettres linguale-dentales, *N* et *D*, qui paroissent en effet exiger d'une manière plus marquée que la langue s'appuie contre les dents pour les produire; mais ils ne

trouve cependant plusieurs de ceux de *Tchinkîtânê* qui, quoique écrits différemment, à raison de la différence des orthographes, donneront les mêmes sons, s'ils sont prononcés, celui de l'orthographe française, par un Français, et celui de l'anglaise, par un Anglais; tels sont : *Tacoun* franç. et *Tackoon* angl.; *Kitchin* franç. et *Keichin* angl.; *Tchīnkart* franç. et *Chincart* angl. : et les quatre mots qui répondent aux nombres 6, 7, 8 et 9, différeront assez peu.

N. B. Il faut dans la prononciation française des mots de *Tchinkîtânê*, faire sentir les *N* comme si la lettre étoit double ou suivie d'un *E* muet : ainsi *Tchinkîtânê*, prononcez *Tchinn-kîtânê*, ou *Tchine-kîtânê*; *Tchin-kart*, prononcez *Tchinn-kart*, ou *Tchine-kart* : et en général, prononcez toutes les lettres, voyelles et consonnes.

1791. Août. 15 à 21. peuvent parvenir à articuler deux de nos labiales, *F* et *V*. Un grand nombre de leurs mots commence par un *K* fortement articulé de la gorge; cette même lettre se rencontre jusqu'à trois fois dans le même mot; ce qui ne contribue pas peu à la rudesse de leur langage.

Le chirurgien Roblet a dressé, de son côté, un Vocabulaire de la Langue des Tchinkîtânéens, que l'on trouvera réuni à celui du capitaine Chanal, dans une colonne distincte, afin que l'on puisse facilement reconnoître les différences qui existent dans la manière dont l'un et l'autre écrit et veut que l'on prononce un même mot. « On s'apercevra aisément, dit le chirurgien Roblet, par le peu de mots que j'ai pu rassembler, que cette Langue est très-abondante et très-variée : si l'oreille est frappée par un mot qu'on n'ait pas encore entendu prononcer, on est assuré qu'il exprime un objet dont il n'a pas encore été parlé. Cette abondance se fait sur-tout remarquer dans les mots qui expriment toutes les parties extérieures du corps humain : la plus imperceptible de ces parties est exprimée par un nom qui lui est particulier. J'aurais pu, ajoute-t-il, en donner quelques exemples, si la difficulté de les rendre par l'écriture, et d'abord celle de les bien entendre, et de trouver l'occasion favorable pour les apprendre, ne m'eussent privé de la possibilité de le faire. J'ignore si les noms des choses nouvelles que les Européens leur ont apportées, ont été empruntés de quelque autre Langue, ou bien si les Naturels ont appliqué à ces objets les noms de ceux qui précédemment leur servoient aux mêmes usages; mais il est certain que tous les outils, ustensiles, habillemens, &c. que je leur ai vu posséder, ils les désignent par un nom particulier à chaque objet. Je voudrois pouvoir exposer aux yeux les figures hiéroglyphiques dont ils se servent pour orner leurs pirogues, leurs coffres et les autres

petits meubles à leur usage, et dont ils avoient eux-mêmes esquissé grossièrement les traits sur le papier où j'écrivois les mots à mesure qu'ils me les expliquoient : je croyois voir les figures que tracent les enfans, lorsque, pour me servir de l'expression de leur âge, *ils font des hommes* ». 1791. Août. 15 à 21.

Ces figures hiéroglyphiques seroient-elles pour les Tchinkîtânéens une espèce d'Écriture ? On sait que l'Hiéroglyphe fut la première écriture de plusieurs Peuples : c'est la Langue universelle écrite ; c'est vraiment l'art de peindre la pensée, de parler aux yeux; et chacun, à la vue de l'objet, émet les sons qu'il est convenu d'employer pour parler à l'oreille.

Je CRAINDROIS de mériter le reproche d'avoir donné trop de développement aux détails qu'on vient de lire sur les mœurs, les usages et le caractère des Américains qui occupent la Baie de TCHINKÎTÂNÉ, si l'on ne savoit que le moment où les Européens communiquent pour la première fois avec des Peuples nouvellement découverts est celui de les étudier : plus tard, la fréquentation des Étrangers apporte des changemens dans les habitudes naturelles de ces Peuples ; bientôt les traits primitifs, confondus avec les nouveaux, et altérés par ce mélange, deviennent imperceptibles, et finissent par échapper à l'observation. C'est par des études partielles, c'est en considérant l'Homme de chaque pays sous son enveloppe première, et, pour ainsi dire, dans son costume originel, qu'on pourra parvenir à graduer l'échelle de l'intelligence humaine, en remontant depuis le Pécherai stupide, qui ne sait que grelotter sur la TERRE DE FEU, ou le Hottentot sauvage, qui diffère peu de l'*Homme des bois*, jusqu'au Génie qui créa l'*ILIADE*, ou celui qui anatomisa la Lumière et soumit au calcul les lois de la Gravitation.

CHAPITRE V.

DÉPART de Tchinkîtâné. — *Reconnoissance de* Cloak-Bay, *du Détroit de* Cox, *et d'une partie de la Côte occidentale des îles nommées par les Anglais îles de* Queen-Charlotte, *et découvertes antérieurement par* la Pérouse. — *Découverte de trois bons Ports sur cette Côte.* — *Traite des Pelleteries.* — *Description de ces îles et de leurs habitans.* — *Arrivée devant* Nootka-Sound. — *On renonce au projet d'y mouiller, et l'on fait route pour la* Chine.

1791. Août. 21. La contrariété des vents ne permit pas que le Solide quittât la Baie de Tchinkîtâné avant le 21 d'Août. Le capitaine Marchand remit à la voile dans l'après-midi de ce jour, et dirigea sa route dans le Sud-Est, pour aller à la reconnoissance des îles de la Reine-Charlotte [Queen-Charlotte's Islands de Dixon], dont la Pointe du Nord est située à une latitude moins septentrionale de 2 degrés deux tiers que celle de Tchinkîtâné. On verra avec plaisir, dans le Journal de la Pérouse, qu'il a primé les Anglais dans la découverte qu'il fit, vers le milieu de l'année 1786, de ces Terres, dont il désigne par des noms français les Baies, les Montagnes et les Caps : et si j'emploie ceux que leur a donnés postérieurement le capitaine Dixon, qui ne les reconnut qu'au mois de Juillet 1787, c'est parce que le Journal du Navigateur français n'étant point encore publié, ces Terres ne sont connues jusqu'à présent

présent que sous les noms qui se trouvent dans les Voyages imprimés des Navigateurs anglais [a]. 1791. Août. 21.

Ces îles sont dépendantes de cette portion de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, située entre le cinquantième et le cinquante-sixième parallèle, d'où les vents contraires repoussèrent le capitaine Cook, et dont ils l'empêchèrent de prendre connoissance. Elles occupent environ soixante-dix lieues en longueur, sur une ligne Nord-Ouest et Sud-Est. Dixon [b], qui les attaqua par la partie du Nord-Ouest, les prit d'abord pour une portion du Continent; mais les ayant côtoyées par l'Ouest, il parvint à l'extrémité méridionale du Groupe qu'il contourna; et remontant ensuite dans le Nord, il s'assura que, dans la partie qu'il put reconnoître sur le côté de l'Est, elles sont éloignées d'environ vingt lieues du continent de l'Amérique. Il ne mouilla ni à la côte occidentale, ni à la côte orientale; mais le concours des Naturels, venus de toutes parts, de la première de ces côtes, dans leurs frêles embarcations, fut si considérable, leur empressement à échanger leurs Fourrures contre des ustensiles et des marchandises d'Europe fut si grand, que, dans l'espace d'un mois, et toujours sous voile, il parvint à se procurer dix-huit cent vingt-une peaux de différens animaux, dont la plus grande partie étoient des peaux de première qualité.

Depuis le Voyage du capitaine Dixon, le capitaine Duncan et d'autres Navigateurs anglais ont visité ce Groupe, qu'on sait être composé de trois îles principales, et ils ont reconnu quelques-uns des canaux qui les séparent. On ne peut pas douter que, depuis la publication des Voyages de Cook, de

[a] *Voyez* l'Introduction. — *La Pérouse*, 1786. — *Lowrie* et *Guise*, 1786. — *Portlock* et *Dixon*, 1786, 1787. — *Collinett* et *Duncan*, 1787.

[b] *Dixon's Voyage*, pag. 198 à 229.

1791. Août. 21. Portlock et Dixon, de Duncan, de Meares et Douglas, l'Angleterre, qui saisit avec avidité cette nouvelle branche de commerce, et fut près de faire la guerre à l'Espagne pour se maintenir sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique, n'ait acquis sur cette partie des connoissances nouvelles dont, sans doute, elle ne voudra pas faire un mystère aux autres Nations; mais nous ne pourrons savoir quelle perfection ont acquise par cette voie la Géographie et l'Histoire du Nouveau-Monde, que lorsque la paix, cette paix qu'appellent tous les vœux, aura rouvert aux Sciences une communication libre entre tous les Peuples de l'Europe.

Le capitaine Marchand, en quittant la Baie de Tchinkîtâné, le 21 Août, eut un vent favorable entre le Nord-quart-Nord-Ouest et le Nord-Nord-Ouest (direction vraie), qui le porta en peu de temps à la hauteur de la partie septentrionale des îles de Queen-Charlotte; et il en eut connoissance
22. le 22 à sept heures du soir, dans le Sud-Est, à huit ou neuf lieues de distance.

23. Le lendemain, à cinq heures trois quarts du matin, il reconnut la Baie que le capitaine Dixon a nommée Cloak-Bay [Baie *des Manteaux*], parce que, dans l'espace de moins d'une demi-heure, il y avoit traité un grand nombre de manteaux, contenant ensemble plus de trois cents peaux de Castor de la plus belle qualité. Le vent empêcha Dixon d'y mouiller; il fit ses échanges sous voile; et sur l'inspection des terres et l'aspect qu'elles présentoient, il demeura persuadé que l'ouverture devant laquelle il se trouvoit, étoit celle d'une grande Baie qui pouvoit offrir de bons Mouillages. Mais, en 1789 [a], le capitaine Douglas, commandant l'Iphigenia, reconnut que cette Baie dont la

[a] Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

grande ouverture fait face à l'Ouest, est terminée du côté de l'Est, par un Détroit qui sépare l'île du Nord, qui n'a pas plus de sept à huit milles de longueur sur une ligne Nord-Nord-Ouest et Sud-Sud-Est, de la côte septentrionale de la plus grande des îles CHARLOTTE. DOUGLAS nomma ce Détroit CANAL DE COX, y fit quelques mouillages, trafiqua avec les Naturels, et le traversa de l'Est à l'Ouest. Il paroît cependant que la première découverte de ce Passage appartient au capitaine GREY, maître du Sloop américain le WASHINGTON. 1791. AOÛT. 23.

Le capitaine MARCHAND qui étoit parti de MARSEILLE à la fin de 1790, ne pouvoit pas avoir eu connoissance du Détroit ou Canal de COX que nous n'avons connu en France que par le Voyage du capitaine DOUGLAS qui fait partie de ceux que le capitaine MEARES n'a publiés à LONDRES qu'à la fin de cette même année. Mais les connoissances que le capitaine DIXON nous a données de CLOAK-BAY, et celles que le Voyage de DOUGLAS nous donne du Détroit ou Canal de COX, se bornent, pour le premier, à ne pas nous laisser ignorer qu'il y fit, en quelques minutes, une riche récolte de peaux de Castor; et pour le second, que sa Traite, sans être aussi avantageuse, fut cependant satisfaisante; que des femmes qui étoient venues à bord pour les menus plaisirs de l'Équipage, lui découvrirent un complot des Naturels qui devoient tenter de s'emparer du Vaisseau; et que l'artillerie fit justice d'eux quand ils se présentèrent pour l'exécuter. Mais ni DIXON ni DOUGLAS n'ont fait connoître ni le pays ni les habitans; c'est une contrée nouvelle, ce sont des hommes inconnus à l'EUROPE que le Journal des Français nous présente : et si l'Angleterre n'a pas reçu des détails ultérieurs sur cette partie des îles de QUEEN-CHARLOTTE, on peut dire qu'elle nous aura appris l'existence de la Baie et du Canal que

1791. Août. 23. ses Navigateurs ont les premiers découverts, et auxquels ils ont imposé des noms; mais que les nôtres lui apprendront à elle-même quelle est la nature, quelles sont les productions du pays, et quels hommes l'habitent.

Aucune pirogue des Insulaires ne s'étant présentée lorsque le SOLIDE se montra à l'ouvert de CLOAK-BAY; le grand canot, après avoir été pourvu de quelques effets de Traite, fut expédié sous la conduite du capitaine CHANAL, accompagné du lieutenant MURAT, du chirurgien ROBLET, et du volontaire DÉCANY, pour visiter CLOAK-BAY, en reconnoître le contour, et s'assurer si quelque partie de ses côtes offroit un bon ancrage. Le Vaisseau, durant cette expédition, devoit se tenir en panne, ou bord sur bord, à l'ouverture de la Baie.

CETTE Reconnoissance paroît avoir été faite avec le plus grand soin. Le Plan que le capitaine CHANAL a levé de CLOAK-BAY, et du Canal de COX qu'il découvrit et visita, feront mieux connoître l'un et l'autre, si l'on veut y jeter les yeux, que la description qui en sera faite [a].

L'ouverture occidentale de CLOAK-BAY, si l'on se place à peu-près Nord et Sud de la Pointe Nord-Ouest de la grande île, et à mi-Canal, est située à 54 degrés 10 minutes de latitude Nord, et à 135 degrés 58 minutes de longitude occidentale [b]. Cette position est plus Nord de 2 minutes sur la Carte de DIXON; et la longitude y diffère de celle qui vient d'être rapportée, de 18 minutes en moins.

Le Navigateur anglais a observé, en 1787, la déclinaison de l'aiguille aimantée de 24 degrés 28 minutes Nord-Est; et en 1791, les Observations du SOLIDE ont donné 28 degrés

[a] *Voyez* la Planche IX.

[b] *Voyez* Tome II, Note XLI.

2 minutes : nous avons trouvé une différence pareille entre les déclinaisons observées par DIXON et par MARCHAND à TCHINKÎTÂNÉ ; elles peuvent tenir à la différence des instrumens, ou à la différente manière d'observer. 1791. AOÛT. 23.

Le capitaine CHANAL sonda la Baie dans différentes parties ; il trouva de 30 à 18 brasses, sur un fond de roche molle et coquilles, ailleurs du sable blanc, et quelquefois de petits cailloux. Cette Baie qui a une lieue de profondeur sur une largeur un peu moindre, est parfaitement abritée des vents de la partie du Nord, du Sud et de l'Est ; mais elle est entièrement ouverte aux vents d'Ouest.

L'embouchure du Canal de Cox sur la Baie n'a pas trois quarts de mille de largeur, et se trouve encore rétrécie par un ressif et un banc assez étendu qui tient à la côte du Sud ou de la grande île, et qui réduit le passage, dans l'entrée occidentale, à une largeur de trois encablures au plus. Mais, dans le plus étroit, la sonde donne de 32 à 40 brasses d'eau sur un fond de sable dur et de coquilles brisées. La côte du Nord du Goulet, ou la côte méridionale de l'île du NORD, est saine et écore. Une petite île, de deux tiers de mille de long sur un tiers de large, située dans la partie orientale du Détroit, le divise en deux bras d'inégale largeur, le plus étroit au Nord, le plus large au Sud de la petite île. Le canot du SOLIDE s'engagea dans le premier bras qui sépare la petite île de celle du NORD : on reconnut que, si la qualité du fond étoit moins mauvaise, ce bras formeroit un excellent Port ; mais tout le long de la côte, à la distance convenable pour l'ancrage, la sonde, qui indiquoit de 20 à 30 brasses de profondeur, rapporta un fond de corail vif, rouge ou blanc, qui endommageroit les câbles. Dans la grande Passe, au Sud de la petite île, on trouva 30 brasses d'eau, fond de roche. Parvenu à l'embouchure

1791. Août. 23. orientale du Détroit, on aperçut un îlot dans l'Est-quart Sud-Est, à environ un mille de distance du milieu de l'ouverture; et à deux milles un quart dans le Nord-Est, une roche à fleur d'eau, qui peut être éloignée d'un mille un quart de la côte orientale de l'île du Nord. On voyoit, en même temps, la côte septentrionale de la grande île, au Sud du Détroit, se prolonger dans l'Est jusqu'à deux lieues et demie ou trois lieues.

Le capitaine Chanal crut devoir terminer ici une Reconnoissance dont le but avoit été seulement de s'assurer si le Canal de Cox offroit quelque mouillage où le Solide pût trouver un abri sûr contre le vent et la mer : les sondes prouvèrent que le brassiage étoit suffisant; mais la mauvaise qualité du fond ne permettoit pas d'y risquer des ancres.

Pendant que le canot étoit occupé le matin à prendre les sondes de Cloak-Bay, il avoit été accosté par trois pirogues montées d'environ trente Américains, hommes, femmes ou enfans, qui étoient venus de la côte septentrionale de la grande île, sur laquelle on distinguoit quelques habitations. Ces Insulaires étoient sans armes, et annonçoient des dispositions pacifiques; mais ils n'offroient à échanger que du poisson frais et quelques vieilles Peaux. En se rappelant l'abondante récolte que le capitaine Dixon, dans l'espace d'une demi-heure, avoit faite devant cette même Baie des Manteaux, on avoit espéré, sinon un succès égal, du moins un dédommagement du temps qu'on avoit employé à la reconnoître; mais tout espoir s'évanouit, lorsque les Naturels eurent fait entendre qu'un Navire qui les avoit visités depuis très-peu de temps avoit enlevé tout ce qu'ils possédoient de Pelleteries.

L'après-midi, au moment où l'on se mettoit en route pour

rentrer du Canal de Cox dans Cloak-Bay, le canot fut joint par d'autres pirogues ; leur arrivée fit renaître l'espérance que, s'il se rassembloit quelques habitans, on pourroit en obtenir des Fourrures. On se décida donc à retourner sur ses pas, et à aborder à la pointe occidentale de cette île de deux tiers de mille de long sur un tiers de large, qui divise en deux bras le Canal ou Détroit de Cox. 1791. Août. 23.

On apercevoit sur cette petite île, des palissades qui paroissoient devoir être l'ouvrage des Européens ; et on fut curieux de les examiner de près. On reconnut qu'elles forment l'enceinte d'une plate-forme de médiocre élévation, appuyée d'un côté contre le rocher, et soutenue d'espace en espace par des pieux, des traverses, et d'autres pièces de bois formant une charpente, bien liée, bien entendue : on y monta par un escalier pratiqué dans un tronc d'arbre. On jugea, à l'examen, que ce monument, avec tout ce qui en dépend, est le produit des Arts de l'Amérique occidentale du Nord : les bois portoient l'empreinte du temps et de la vétusté ; et ce témoin auquel on n'a rien à objecter, ne permettoit pas de supposer que cette construction fût moderne, ou l'ouvrage d'Européens qui auroient relâché et séjourné dans la Baie. On y remarqua plusieurs caisses sans couvercle, dont les Insulaires expliquèrent l'usage : elles font l'office d'un tambour dont ils tirent du son, en frappant avec le poing contre les parois extérieures. Mais ce qui attira particulièrement l'attention des Français, et méritoit bien de la fixer, ce furent deux tableaux dont chacun, long de huit ou neuf pieds, sur cinq de hauteur, n'étoit composé que de deux planches assemblées. On voit représentées sur un de ces tableaux, en couleurs assez vives, en rouge, en noir, en vert, les différentes parties du corps humain, peintes séparément ; et toute la surface en est couverte. Le

1791. Août. 23. second tableau paroît être une copie du premier, ou peut-être en est-il l'original : il est difficile de décider auquel des deux appartient la priorité, tant les traits de l'un et de l'autre sont effacés de vétusté. Les Naturels firent entendre que ces tableaux s'appellent *Caniak* dans leur Langue ; et c'est tout ce qu'on put tirer d'eux. Ils nous rappellent ces peintures, ces grands tableaux du Mexique dont les historiens espagnols nous ont transmis les descriptions et les dessins : et les Peuplades qui habitent les îles qui, dans ce moment, fixent notre attention, pourroient bien n'avoir pas été dans tous les temps aussi étrangères aux Mexicains, qu'elles ont pu le devenir depuis la destruction de l'Empire.

D'après l'examen qui fut fait de l'espèce de Redoute où sont déposés ces deux monumens d'un temps ancien, on ne supposa pas, quoiqu'elle parût susceptible d'être défendue contre un ennemi qui voudroit l'attaquer, que le but des Insulaires ait été de s'y ménager une retraite, un refuge en cas d'attaque ; on jugea, sur quelques renseignemens qu'on put obtenir d'eux, et que l'on crut entendre, que c'étoit plutôt un lieu consacré à des cérémonies religieuses, ou à des divertissemens publics, et peut-être à l'un et à l'autre usage.

Les Insulaires se retirèrent vers trois heures de l'après-midi, après avoir échangé le peu de Fourrures qu'ils possédoient, consistant en cinq peaux de Loutre, quelques-unes de Loutreau, quelques vieux manteaux de Loutre et un seul de Castor. On auroit pu se procurer encore deux belles Peaux ; mais le propriétaire exigeoit, en échange, des vestes et des couvertures de laine, et l'on ne s'en étoit pas pourvu. Les Américains, avant de se retirer, avoient fait entendre, en indiquant la partie orientale de la côte Nord de la grande île, que, si l'on vouloit s'arrêter quelques jours, ils iroient chasser dans cette partie, et en rapporteroient une grande quantité de Fourrures.

On

On avoit communiqué, dans le courant de la journée, avec sept ou huit pirogues qui pouvoient porter en tout soixante individus de tout âge et de tout sexe ; mais, à en juger par le nombre des cases qu'on distinguoit sur les bords du Canal, on estima qu'on n'avoit vu qu'une petite partie de ses habitans. 1791. Août. 23.

Le canot fut hors de Cloak-Bay à six heures du soir. Le capitaine Chanal aperçut le Solide prenant la bordée du Nord ; il le suivit jusqu'à huit heures, sans pouvoir l'atteindre ; et la nuit en déroba la vue. Le Vaisseau, engagé trop près des brisans de la côte, n'avoit pu ni diminuer de voiles, ni revirer de bord pour venir à la rencontre du canot. A neuf heures, le capitaine Chanal se décida à rentrer dans Cloak-Bay pour y passer la nuit. Il fut chercher un abri derrière une petite île qu'on voit située dans le Nord-Est de la Baie, et qui n'est séparée de la côte occidentale-méridionale de l'île du Nord, que par un petit Canal qui présentoit au canot un joli Port, abrité contre le vent qui souffloit de l'Ouest, et une plage de petits cailloux, où l'on débarqua très-commodément. Cet endroit étoit séparé des habitations des Insulaires par toute la largeur de l'île du Nord dans cette partie : on s'y établit, et l'on y passa une nuit des plus tranquilles.

Le lendemain, à midi, le canot fut rendu à bord du Solide. 24.

Sur le rapport du capitaine Chanal au capitaine Marchand, qu'on pouvoit espérer de traiter quelques Fourrures dans le Canal de Cox, la chaloupe fut équipée et pourvue de munitions de bouche pour trois jours, d'armes de différente espèce, et de divers effets de Traite ; neuf hommes de l'Équipage furent commandés pour en former l'armement ; et elle fut détachée à cinq heures du soir sous la conduite du capitaine Chanal qui fut accompagné, comme le premier jour, par le lieutenant Murat, le chirurgien Roblet et le volontaire Décany. La journée étoit

1791. Août. 24. trop avancée pour qu'on voulût s'engager dans le Canal ; on vint mouiller derrière la petite île où l'on avoit passé si tranquillement la précédente nuit.

25. Le 25, avant le jour, on se mit en route pour le Canal de Cox; et, dès qu'on eut atteint sa partie orientale, on tira plusieurs coups de fusil pour annoncer aux Insulaires l'arrivée des Étrangers. Mais la matinée entière se perdit dans une vaine attente : on ne vit qu'une seule pirogue montée par deux femmes qui vinrent joindre les Français dans une petite Anse où ils avoient abordé, et qui est située à la côté méridionale de l'île du Nord. Ces femmes firent comprendre que les Naturels auxquels appartenoient les habitations qu'on voyoit sur la côte, étoient allés à la chasse, et qu'ils ne tarderoient pas à en apporter le produit.

En attendant leur retour, on mit à profit la bonne volonté d'un Chef du Canton, qui s'étoit offert pour accompagner les Français, et l'on employa le temps à visiter deux habitations situées sur cette partie de la côte, et construites sur un plan à peu-près uniforme. En les décrivant, je confondrai les descriptions que le capitaine Chanal et le chirurgien Roblet en ont données séparément, et je n'en formerai qu'une seule ; elles sont les mêmes pour le fond, et ne diffèrent que par quelques détails qu'on lit dans l'une et qui ne se trouvent pas dans l'autre.

La forme de ces habitations est celle d'un parallélogramme régulier, de quarante-cinq à cinquante pieds de face sur trente-cinq de profondeur. Six, huit ou dix arbres, coupés et plantés en terre sur chaque face, forment l'enceinte d'une habitation, et sont liés entre eux par des madriers de dix pouces de largeur et de trois ou quatre pouces d'épaisseur, qui sont solidement assemblés avec les pieux à tenons et mortaises. Les parois, hautes de six ou sept pieds, sont surmontées d'un comble peu

incliné dont le sommet est élevé de dix à douze pieds au-dessus du sol. Ces parois et la toiture sont revêtues de planches à petit joint, dont chacune a environ deux pieds de largeur. Au milieu du faîte, est pratiquée une large ouverture carrée qui donne, à-la-fois, entrée à la lumière et issue à la fumée. On voit aussi quelques petites fenêtres ouvertes sur les côtés. Ces maisons sont à deux étages, quoiqu'un seul soit apparent. Le second est sous terre, ou plutôt sa partie supérieure, son plafond, est au niveau du sol du bâtiment. Il consiste en une cave d'environ cinq pieds de profondeur, creusée dans l'intérieur de l'habitation, à six pieds de distance des parois sur la totalité du pourtour. On y descend par trois ou quatre marches pratiquées dans le terre-plein qui est réservé entre les fondations des murs et la cave; et ces marches, de terre bien battue, sont encaissées dans des planches qui s'opposent à l'éboulement. Des poutres en travers, et recouvertes de planches épaisses, forment le plancher supérieur de cet étage souterrain, qui préserve de l'humidité l'étage extérieur dont le parquet se trouve au niveau du terrain. L'introducteur des Français leur expliqua que la cave est l'habitation d'hiver. 1791. AOÛT. 25.

La porte d'entrée de ces édifices mérite une description particulière.

Cette porte, dont le seuil est élevé d'un pied et demi au-dessus du sol, est de figure elliptique; le grand diamètre, qui donne la hauteur de l'ouverture, n'a pas plus de trois pieds, et le petit diamètre, ou la largeur, n'en a que deux : on conçoit qu'il n'est pas très-commode d'entrer dans la maison par cet œil-de-bœuf. Cette ouverture est pratiquée dans l'épaisseur d'un gros tronc d'arbre qui s'élève perpendiculairement au milieu d'une des faces de l'habitation, et en occupe toute la hauteur; elle imite la forme d'une bouche béante, ou plutôt d'une

1791. Août. 25. gueule, et elle est surmontée d'un nez crochu [a] d'environ deux pieds de long, proportionné, pour la grosseur, au visage monstrueux auquel il appartient. On pourroit donc croire que, dans la langue des habitans de l'île du Nord de Charlotte, la porte de la maison s'appelle *la Bouche :* et si nous voulions remonter à un Peuple ancien que nous connoissons mieux que celui-ci, nous trouverions que le mot *Ostium*, Porte, a sa racine dans *Os,* Bouche; et l'on sait que les Latins disent indifféremment *Os* ou *Ostium fluminis ;* et les Français, indifféremment aussi, l'*Entrée* ou l'*Embouchure* d'un fleuve, les *Bouches* du Rhône, les *Bouches* du Nil, &c. Au-dessus de la porte, de la bouche, de la gueule ou de l'entrée de l'habitation, se voit une figure d'homme sculptée, dans l'attitude de l'enfant dans la matrice, et remarquable par l'extrême petitesse des parties qui caractérisent son sexe; et au-dessus de cette figure, s'élève une statue gigantesque d'homme en pied, qui termine les sculptures et la décoration du portail : celle-ci est coiffée d'un bonnet en pain-de-sucre, dont la hauteur est presque égale à celle de la figure même. Sur les parties de la surface qui ne sont pas occupées par les sujets capitaux, sont jetés çà et là des figures sculptées de grenouilles ou crapauds, de lézards et d'autres animaux, et des bras, des jambes, des cuisses et d'autres parties du corps humain : on croit voir les *ex voto* appendus aux chambranles de la niche d'une Madone.

En rapprochant ces sculptures de ces grands tableaux qui avoient été vus la veille dans un lieu qui paroît consacré à un Etre suprême, on seroit tenté de croire que ces diverses figures sont des emblèmes qui tiennent à la religion de ce Peuple. Mais

[a] On a vu (ci-devant page 250), que les mascarons qui, dans l'habillement extraordinaire des Tchinkîtânéens, s'appliquent sur les genoux, portent de même un nez à crochet d'une grandeur démesurée.

comment s'en éclaircir quand le voyageur ignore la langue du pays ? Tout ce qu'on a pu comprendre des réponses que le Chef de Canton qui accompagnoit les Français, voulut bien faire aux questions qu'ils avoient tâché de lui faire entendre, c'est que la figure en pied, placée au haut de chaque portail, et à laquelle tout ce qui est inférieur paroît servir comme de piédestal, est la représentation d'un Chef qui fut en vénération dans le pays. C'est rappeler les arts à leur véritable institution, que de les consacrer à honorer la vertu, et à perpétuer la mémoire des hommes qui ont bien mérité de leurs semblables. 1791. Août. 25.

Ces ouvrages de sculpture ne peuvent sans doute être comparés, sous aucun rapport, aux chef-d'œuvres dont l'ancienne Rome dépouilla la Grèce, et dont l'Italie, à son tour, s'est vue dépouillée par la France ; mais peut-on n'être pas étonné de les trouver si multipliés sur une île qui n'a peut-être pas plus de six lieues de tour, où la population n'est pas nombreuse, et chez un Peuple chasseur ? Et l'étonnement n'augmente-t-il pas, lorsque l'on considère quels progrès ce Peuple a faits dans l'Architecture ? quel instinct, disons mieux, quel génie il a fallu pour concevoir et exécuter solidement, sans la connoissance des secours par lesquels la Mécanique supplée à la foiblesse de l'Homme perfectionné, ces édifices, ces lourdes charpentes de cinquante pieds d'étendue sur onze d'élévation ? Des hommes qui veulent ne s'étonner de rien diront : Le Castor aussi bâtit sa maison : oui, mais il ne l'orne pas ; mais la Nature a donné au Castor l'instrument nécessaire pour la bâtir : elle a bien placé l'homme des forêts au milieu des matériaux dont il construit la sienne ; mais il a fallu qu'il créât, qu'il variât les outils sans lesquels il ne pouvoit employer ces matériaux : et quels outils ! une pierre tranchante, emmanchée d'une branche d'arbre ! l'os d'un quadrupède ! l'arête d'un poisson ! la peau rude d'un cétacée !

1791. Août. 25. instrumens plus propres à exercer la patience qu'à aider l'industrie, et qui eussent été impuissans à seconder ses efforts, si le feu qu'il découvrit, et dont il apprit à régler et diriger l'action, ne fût venu au secours du génie dont il est l'image, et de l'art qui exécute par l'impulsion du génie. Quand on examine l'ensemble des opérations nécessaires pour parvenir à terminer un des édifices que je viens de décrire ; quand on arrête sa pensée sur ce concours des arts utiles et des arts d'agrément ; on est forcé de reconnoître que ces arts n'ont pas pris naissance dans la petite île où ils sont cultivés : ils viennent de plus loin.

La distinction entre l'habitation d'hiver et celle d'été, rappelle l'usage des Kamtschadales qui ont leurs *Balangans* pour l'été, et leurs *Yourtes* pour l'hiver [a] ; les premiers élevés sur plusieurs poteaux ou piliers de douze ou treize pieds de hauteur, et les seconds creusés dans la terre et recouverts d'un toit : on remarque même que quelques-uns des Balangans ont une porte en œil-de-bœuf [b]. Mais observons que la patrie de ces Kamtschadales, le KAMTSCHATKA, est une péninsule du NORD-EST de l'ASIE : et si nous retrouvons ainsi dans des îles attenant à la côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, et les maisons de l'ASIE septentrionale, et les tableaux du MEXIQUE ; seroit-ce une conjecture trop hasardée, de supposer que les habitans de cette côte du NORD-OUEST, transplantés originairement d'ASIE en AMÉRIQUE, et parvenus jusqu'au MEXIQUE où ils fondèrent un Empire, ont abandonné leur nouvelle patrie à l'arrivée des Européens, et ont reflué sur ces mêmes côtes qu'ils avoient occupées après leur transmigration d'ASIE ? Ces indices de

[a] *Voyage de Lesseps*, Paris, Impr. Royale, 1790, *in*-8.°, tome Ier, page 26 et 224.

[b] *Voyez* dans le 3.e *Voyage de Cook*, la Vue des Balangans et des Yourtes, planche 77. Je cite cet Ouvrage, parce qu'il est sous les yeux de tout le monde.

la première et de la seconde origine qu'on peut leur supposer, nous conduiroient à des développemens qui trouveront leur place après que j'aurai terminé le récit des opérations du capitaine MARCHAND aux îles de QUEEN-CHARLOTTE, et que j'aurai donné la description de la partie de ces îles que les Français ont visitée. 1791. AOÛT. 25.

Lorsque le capitaine CHANAL avoit pris précédemment les sondes du bras méridional du Canal de Cox, il avoit eu occasion d'examiner quelques-unes des habitations qui sont établies sur son côté méridional, la côte du Nord de la grande île ; elles ne sont ni aussi grandes ni aussi belles que celles de l'île du NORD, et ne sont point décorées du superbe portail en sculpture qui distingue les habitations de cette dernière île ; mais elles n'en diffèrent d'ailleurs ni par la forme, ni par le genre d'architecture, ni par la disposition générale, ni par l'ameublement.

Dans le voisinage des habitations qu'on venoit de visiter, étoient éparses çà et là quelques huttes qui parurent n'être que les établissemens temporaires des Naturels de quelque autre île, qui, attirés par le commerce, s'étoient transportés sur celle du NORD : les habitans des îles de QUEEN-CHARLOTTE [a], comme ceux de TCHINKÎTÂNÉ, portent toujours dans leurs pirogues, des pieux, des planches et de grandes pièces d'écorce d'arbre, qui sont employés pour se former accidentellement, et sur le premier terrain qui se présente, un abri contre la neige et la pluie ; ce sont, pour ainsi dire, des nécessaires de voyage qu'ils établissent pendant l'été dans les lieux où une chasse plus facile ou plus abondante les engage à faire quelque séjour. Mais, pendant l'hiver, ils habitent à demeure leurs palais qu'ils rendent plus impénétrables encore au froid par l'addition des planches

[a] Observations de *Roblet*.

1791. Août. 25. et des écorces d'arbre qui composent leurs habitations volantes.

A quelque distance de ces palais, on aperçut plusieurs mausolées ou tombeaux qui ont beaucoup de ressemblance avec les *Morais* des îles du Grand-Océan. Ces monumens [a] sont de deux espèces : les premiers et les plus simples ne sont composés que d'un seul pilier d'environ dix pieds d'élévation, et d'un pied de diamètre, sur le sommet duquel sont fixées des planches formant un plateau ; et dans quelques-uns ce plateau est supporté par deux piliers. Le corps, déposé sur cette plate-forme, est recouvert de mousse et de grosses pierres. Le Chef que l'on questionna sur un de ces tombeaux qui se voyoit non loin de son habitation, fit entendre que c'étoit celui d'un de ses enfans qu'il avoit long-temps pleuré. Les mausolées de la seconde espèce sont plus composés : quatre poteaux plantés en terre, et élevés de deux pieds seulement au-dessus du sol, portent un sarcophage travaillé avec art et hermétiquement clos. On pourroit croire que ceux-ci renferment les corps des Chefs de famille ou de Tribu.

Les Américains qui occupent la partie que l'on a visitée de la petite île du Nord, semblent avoir un goût décidé pour l'Architecture, et ne bornent pas leurs travaux en ce genre à se bâtir des habitations spacieuses, commodes et disposées pour garantir les hommes et les provisions du froid et de l'humidité; ils construisent aussi des édifices qui paroissent n'appartenir à personne en particulier. Le chirurgien Roblet dit qu'il n'a pas pu s'assurer quelles sont leurs idées sur un Etre suprême ; s'ils le reconnoissent ; quel culte ils lui rendent, ni même s'ils lui en rendent aucun ; mais ils ont des temples. Il a vu dans un endroit, les ruines d'un de ces monumens, et dans un autre,

[a] Observations de *Roblet*.

un

un temple sur pied qui ne doit pas être d'une construction fort ancienne. C'est sur un terrain élevé, et isolé, autant qu'il est possible, que l'Américain bâtit ce que nous appelons son Temple. De forts pieux, de six ou huit pieds de hauteur, forment une enceinte dans laquelle sont conservés tous les grands arbres qui s'y trouvent ; mais tous les arbustes en sont soigneusement arrachés; et la terre est par-tout régalée et bien battue. Au milieu de cette enceinte, où quelquefois est pratiqué un souterrain, on voit un édifice carré et découvert; il est construit en belles planches dont le travail se fait admirer ; et l'on ne peut voir sans étonnement que ces planches ayent une longueur de vingt-cinq pieds, sur quatre pieds de largeur et deux pouces et demi d'épaisseur. Quel temps il a fallu pour les préparer et les terminer avec l'espèce d'outils qui sont employés à ce travail! 1791. Août. 25.

A la vue de ce temple agreste, je ne puis me refuser à quelques réflexions.

L'usage de bâtir les temples sur les lieux élevés, sur les *Hauts-Lieux*, paroît aussi général qu'il est ancien : l'Homme, en se portant sur les hauteurs, en se détachant, pour ainsi dire, de la Terre, a donc pensé qu'il se rapprochoit de l'Etre suprême auquel il adresse ses hommages et ses demandes; c'est donc dans le Ciel qu'il lui assigne sa résidence.

Ces grands arbres que les Américains réservent dans l'enceinte de leurs temples rappellent les bois sacrés de nos Druides; mais on ne voit pas qu'ici, comme dans les Gaules, des Chefs réunissent le Sacerdoce à la Puissance politique, exercent la Médecine, et ayent à leur disposition tout ce qui affermit l'autorité et subjugue les hommes, l'espérance et la crainte. Rien, non plus, ne paroît annoncer que, s'ils reconnoissent un Etre supérieur à l'Homme, cet Etre, cruel et toujours courroucé, comme le Dieu Teutatès, demande que, pour l'appaiser, on lui

1791. Août. 25. immole des victimes humaines : et il me semble que cette portion de l'Amérique, si peu favorisée d'ailleurs, pourroit, sous ce double rapport, avoir dans son état naturel quelque avantage sur notre Europe dans son état primitif.

J'observe encore que quelquefois un souterrain est pratiqué dans l'enceinte du temple ; j'en ignore l'usage ; mais du moins rien n'a indiqué que ce pût être une Catacombe. Les Peuples qui n'ont écouté que la Nature, n'ont pas imaginé d'entasser sous le pavé d'un édifice consacré à la Divinité, des cadavres pourris dont les émanations pestilentielles infectent le Lieu saint et en repoussent les vivans ; ils ont brûlé leurs morts, ou les ont laissé finir en plein air.

Je remarque enfin que ces temples sont découverts ; ce sont des Hypètres, comme le Temple du Jupiter Olympien d'Athènes, comme celui de Jupiter Capitolin à Rome : sans doute l'Américain ne veut pas être privé de la vue du Ciel, quand il invoque le Grand-Etre qu'il suppose y résider : Abel et Abraham sacrifioient sur une pierre au Dieu de l'Univers ; un tronc d'arbre fut le premier Autel, et un champ le premier Temple.

La petite excursion que les Français avoient faite dans le voisinage de l'Anse où leur chaloupe étoit à l'ancre, les occupa utilement en leur procurant le moyen de prendre quelque connoissance d'un pays dont le Journal du capitaine Dixon ne nous a donné que des notions très-vagues, très-incomplètes, très-peu satisfaisantes, et telles qu'on les pouvoit attendre d'un Navigateur qui n'a pas mis pied à terre, et qui n'a vu les hommes que des momens, et les choses que de loin. Cette occupation leur fit attendre sans impatience le retour des Chasseurs qu'on leur avoit annoncé devoir être prochain.

En effet, il parut que la chasse n'avoit pas entraîné les Naturels

fort loin de leurs établissemens fixes ; car, peu de temps après midi, on vit arriver dix pirogues portant environ soixante individus de tout âge et de tout sexe : mais, entre eux tous, ils n'offrirent à échanger qu'une seule peau de Loutre, et deux manteaux de la même fourrure à demi-usés. 1791. Août. 25.

On espéra que le commerce alloit prendre quelque activité quand, sur le soir, on vit quelques grandes pirogues venues de l'Est, aborder à une Anse de sable située à la côte méridionale de l'île du Nord, au Nord de la Pointe Nord-Ouest de la petite île du Détroit; et, sur-le-champ, on s'y porta. Deux belles habitations se présentoient sur la côte de cette partie de l'île ; et on y trouva rassemblé un nombre assez considérable d'Insulaires qui, sans doute, appartenoient à une même Tribu.

Le Chef des pirogues demanda à être reçu dans la chaloupe, et l'on y consentit avec plaisir. On acheta de lui quatre belles peaux de Loutre, pour lesquelles il traita, quoiqu'on vît bien qu'elles ne lui appartinssent pas en propre. Il demanda d'abord en échange des fusils et de la poudre ; mais on se refusa décidément à lui en accorder ; et il se rabattit sur les vestes, les grandes culottes, les bouilloires, les bassins et les poignards. Les Naturels ne parurent pas disposés à faire d'autres échanges : mais, comme on en avoit vu plusieurs transporter des Peaux, des pirogues aux habitations, et que tous témoignèrent le plus grand empressement à retenir la chaloupe, on put espérer pour le lendemain une Traite plus abondante, et on leur promit qu'on se rendroit au jour dans la même Anse. Mais on ne voulut pas passer la nuit sur une partie de côte si peuplée, et l'on jugea plus prudent de reprendre le Mouillage qu'on avoit occupé les deux nuits précédentes.

Les Français furent exacts au rendez-vous ; et ils y avoient été devancés par les Américains. Ils furent reçus par le même 26.

1791. Août. 26. Chef avec lequel ils avoient traité la veille ; mais on dut être étonné qu'à peine il daignât jeter les yeux sur les divers effets qu'on étaloit devant lui afin qu'il pût fixer son choix : il se contentoit, de temps en temps, de promettre beaucoup de Fourrures, et en revenoit toujours à faire entendre qu'il falloit *espérer*. On s'aperçut que, pendant cette négociation, le Plénipotentiaire déroboit une sonnette de cuivre qu'il laissa couler à la mer, bien assuré de la retrouver quand les Étrangers se seroient éloignés. On feignit de ne s'être pas aperçu du larcin ; mais on le surveilla de si près, que la vigilance déconcerta son effronterie et sa dextérité : c'est l'unique vol qu'on ait à reprocher aux habitans de cette île.

Le Chef proposa alors aux Français de visiter son habitation ; et l'on s'y prêta, dans l'espérance qu'on y verroit des Fourrures, et qu'on pourroit le décider à conclure quelque marché. Il mit beaucoup d'empressement à recevoir ses hôtes, et à leur faire les honneurs de sa maison. Il saisissoit avec une singulière intelligence toutes les questions qu'on tâchoit de lui faire entendre, et le plus souvent il parvenoit à y satisfaire. On admira son air d'affabilité, sa prévenance, et une aisance dans les manières, qui ne semble pas appartenir à une espèce d'hommes que les Européens regardent encore comme des Sauvages. On ne put pas douter, à la vue de tous les ustensiles d'Europe que ce Peuple possède, et des hardes de différente espèce dont quelques-unes étoient déjà usées, qu'il ne communiquât depuis quelques années avec les Navigateurs Anglais, et qu'il n'en eût reçu de fréquentes visites : la facilité avec laquelle tous les individus prononçoient le mot *Englishman* [un Anglais] qu'ils répétoient souvent, suffisoit pour le prouver. Mais on ne sauroit croire que des communications accidentelles et très-courtes avec quelques Marins d'une Nation

policée, soient capables de polir les mœurs d'un Peuple qui, par lui-même, ou par l'effet d'autres communications plus anciennes avec quelque Nation civilisée, n'auroit pas fait des progrès antérieurs dans la civilisation. La fréquentation moderne des Européens peut avoir influé sur l'habillement de ces Insulaires, et j'en ai dit la cause en parlant du changement arrivé, sous ce rapport, chez les Tchinkîtânéens; elle peut leur avoir fait adopter des ustensiles de ménage dont ils n'ont pas eu de peine à reconnoître la supériorité sur ceux dont ils faisoient usage; elle peut leur avoir fait accueillir des outils d'un emploi commode, qui abrégent le travail, dont ils ont reconnu l'utilité, et que bientôt ils ont dû préférer à leurs instrumens grossiers et insuffisans; mais cette fréquentation par instans, et de loin en loin, n'a pas pu avoir un effet aussi prompt, une influence sensible sur leurs qualités morales et sur leurs manières : et si l'on veut supposer qu'à cet égard ce Peuple doive quelque chose aux nouvelles connoissances qu'il a faites, il faut au moins convenir que le surplus est son apanage; il lui vient de la nature, et d'une communication ancienne avec quelque Nation civilisée dans l'origine de laquelle la sienne va peut-être se perdre et se confondre. 1791. AOÛT. 26.

On profita de la circonstance où l'on se trouvoit, et de la bonne volonté du Chef à qui l'on rendoit visite, pour examiner dans le détail l'état intérieur d'une habitation lorsqu'elle est actuellement occupée par le maître de la maison.

Le foyer est établi au milieu de l'édifice; c'est là que se préparent les alimens. Cette même pièce de cinquante pieds de long dont j'ai détaillé la charpente et la disposition générale, sert, tout-à-la-fois, de cuisine, de salle à manger, de chambre à coucher, de magasin et d'atelier, et encore de remise à la pirogue, quand elle n'est pas employée à la mer. Tandis que, d'un côté, des femmes donnent leurs soins aux enfans et au

1791. Août. 26. ménage, d'autres, ailleurs, sèchent et fument le poisson pour la provision d'hiver; d'autres sont occupées à tresser des nattes à assembler et à coudre les Fourrures pour en composer les manteaux. On n'y distingua point de places fixes pour dormir et, suivant les apparences, tous les individus d'une famille couchent pêle-mêle sur le sol plancheyé de l'habitation. La mal-propreté dégoûtante du lieu pourroit cependant engager à croire qu'ils étendent à terre, pour le temps du sommeil, des nattes ou des peaux; et on peut le supposer sans les taxer de sensualité [a]. Mais s'ils sont peu recherchés pour eux-mêmes, ils le sont davantage pour leurs enfans : les plus jeunes sont couchés dans des berceaux suspendus comme des hamacs. On vit un assez grand nombre de caisses entassées sur les côtés et dans les encoignures de l'habitation, et l'on sut que ces caisses contiennent les provisions d'hiver, et que, dans d'autres,

[a] « Il est très-ordinaire, dit le chirurgien *Roblet*, de voir *vingt-cinq* familles, composées chacune de *cinq* ou *six* individus, rassemblées sous un même toit, sans confusion, quoiqu'il y ait des places affectées pour les travaux, tels que la fabrique des nattes, des cordes, &c. »

Je ne puis croire qu'il n'y ait pas erreur dans les chiffres : 25 familles, à 5 ou 6 individus chacune, donnent un produit de 125 à 150 personnes; et on peut prendre 140 pour terme moyen : or, il est physiquement impossible de pouvoir établir, de manière à y demeurer habituellement, 140 individus sur 50 pieds de long et 35 de largeur (dimensions des plus vastes habitations), c'est-à-dire, sur une superficie de 1750 pieds ou environ 49 toises, ce qui ne donne que 12 pieds carrés, ou le tiers d'une toise carrée pour chacun des individus; car la surface d'une natte de 6 pieds de long sur deux de largeur, nécessaire pour recevoir un homme couché, égale un tiers de toise carrée; ainsi, en supposant, contre toute probabilité, que tous les individus de l'habitation se couchassent serrés côte à côte, et que les pieds de ceux du premier rang touchassent les têtes de ceux du second, et ceux du second, celles du troisième, &c., l'aire totale de l'habitation se trouverait occupée par les 140 nattes : mais il faut déduire de cette aire, pour la place du foyer, environ une toise carrée, et 7 ou 8 toises pour les places réservées aux ateliers, pour celles qu'occupent

sont renfermés des arcs et des flèches. En différens endroits des murs, étoient accrochés des dards, des lances, des filets, des hameçons, des perches et des lignes de pêche. 1791. Août. 26.

Les habitations sont, en général, peintes et décorées de diverses manières; mais ce qui se fit particulièrement remarquer dans celle que l'on visitoit, ce fut un tableau assez semblable à ceux qu'on avoit vus dans l'espèce de Redoute élevée sur la petite île du Détroit, lequel occupoit le fond de la pièce, comme on voit appendu dans les salons d'Espagne, au-dessus de l'*Estrado*, le tableau de l'immaculée Conception. Le chirurgien Roblet a décrit cette production des Beaux-Arts de l'Amérique du Nord-Ouest. « Parmi un grand nombre de figures très-variées, et qui d'abord me parurent, dit-il, ne ressembler à rien, je distinguai dans le milieu une figure humaine que ses proportions extraordinaires, plus encore que sa taille, rendent

les caisses où sont renfermées les provisions d'hiver, pour celle qu'occupe la pirogue, &c.; ce qui réduit la surface disponible à environ 40 toises ou 1440 pieds carrés, et ne donne plus, pour chaque individu, qu'environ 10 pieds superficiels, ou une place de 5 pieds de long sur 2 de large : ainsi il est prouvé que les 140 individus ne peuvent être établis d'une manière supportable pour eux, dans une seule habitation des dimensions données; et que, pour que chacun pût y trouver sa place quand il veut dormir, il faudroit qu'ils fussent couchés comme une portée de chiens sous le ventre de la mère. Je pense donc qu'au lieu de *vingt-cinq* familles, comme on le lit en chiffres dans la copie du Journal que j'ai sous les yeux, on doit lire *cinq* familles, ce qui ne donne que le nombre de 25 ou 30, pour la totalité des individus, nombre qu'à la rigueur on peut établir sur la surface donnée, sans garantir, toutefois, qu'ils y seront fort à leur aise.

Mais si le résultat du calcul doit décider à rejeter, sous le rapport du nombre des individus, l'observation que présente le Journal du chirurgien *Roblet*, on peut du moins conclure de son observation, que plusieurs familles se trouvent réunies dans une même habitation : et comme nous savons d'ailleurs que d'autres habitations de même étendue ne sont occupées que par une seule famille, nous sommes amenés à en déduire qu'il y a, chez ces Insulaires, inégalité de fortune et de condition.

1791. Août. 26. monstrueuse. Ses cuisses étendues à l'horizon, à la manière des Tailleurs assis, sont minces, longues, hors de toute mesure, et forment une équerre avec les jambes également mal faites; les bras sont étendus en croix, et terminés par des doigts grêles et crochus. La face a douze pouces, de l'extrémité du menton au sommet du front, et dix-huit pouces d'une oreille à l'autre; elle est surmontée d'une espèce de bonnet. Le rouge obscur, ajoute-t-il, le vert-pomme et le noir y sont mariés avec la couleur naturelle du bois, et distribués par taches symétriques, avec assez d'intelligence pour offrir de loin un coup-d'œil agréable ».

D'après la description que le chirurgien Roblet nous fait de ce tableau, on pourroit croire qu'il ressemble un peu à ces essais informes d'un enfant intelligent qui entreprend sans principes de dessiner les objets qui s'offrent à sa vue : je remarque cependant que les Voyageurs qui ont fréquenté les différentes parties de la côte du Nord-Ouest [a], y ont souvent vu des ouvrages de peinture et de sculpture dans lesquels les proportions étoient assez bien observées, et dont le travail annonçoit un goût et une perfection qu'on ne s'attend pas à trouver dans des pays où les hommes semblent encore avoir l'enveloppe du Sauvage. Mais ce qui doit étonner le plus, et je reviendrai dans la suite sur cette observation, c'est de voir par-tout des peintures, par-tout des sculptures, chez des peuples chasseurs.

J'ai déjà fait connoître une partie du mobilier de l'habitation que nous parcourons; les ustensiles de la cuisine paroissent en être une portion considérable : on y voyoit confondus avec les vases de bois et les cuillers de corne ou de fanon de baleine, propres au pays, les marmites de fer, les casseroles, les poêles

[a] *Dixon's Voyage*, page 242.

à frire, les bouilloires, les bassins d'étain, et les autres ustensiles de ménage, que les Européens ont fournis aux Américains, et dont l'usage leur est devenu aussi familier qu'à nous-mêmes. On y vit aussi des planches de cuivre, de grands morceaux de fer en barre, des haches, des herminettes, des ciseaux de menuisier, des fers à rabot, des poignards et des lances, le tout de fabrique anglaise, mêlés et confondus avec des lances américaines, des os crenelés ou barbelés pour armer la pointe des lances, des hameçons de pierre ou d'os [a], des nattes et des cordes, sans doute d'écorce d'arbre, ou d'autres plantes dont les filamens extérieurs se détachent aisément de la partie ligneuse, enfin des chapeaux de joncs, et d'autres armes, outils, instrumens, ustensiles et vêtemens, qu'on peut appeler indigènes, parce que ce sont ceux que les Américains avoient inventés et s'étoient fabriqués eux-mêmes, avant que les Européens, en introduisant dans leurs îles les produits de notre industrie, leur eussent fait connoître de nouvelles commodités et de nouveaux besoins. 1791. Août. 26.

Le maître de l'habitation possédoit aussi à lui seul quatre fusils et une demi-livre de poudre; mais, heureusement pour lui, et peut-être pour les autres, il n'avoit ni balles ni plomb; je dis heureusement : en effet, d'une part, on eut occasion de voir, dans des essais qu'il fit avec très-peu de poudre, parce qu'il en étoit fort avare, qu'il se servoit de cette arme très-mal-adroitement; et de l'autre, on reconnut que les armes qu'il avoit acquises par la voie des échanges avec les Anglais, étoient d'une qualité si mauvaise, qu'aucune n'eût pu résister à la charge la plus ordinaire, si cette charge eût été à balle ou seulement à petit plomb. Il paroît qu'il ne connoissoit l'usage ni

[a] Ces hameçons, dit le chirurgien *Roblet*, sont de la forme la plus désavantageuse.

1791. Août. 26. de l'un ni de l'autre ; car, quoiqu'il eût réitéré plusieurs fois, mais inutilement, ses instances pour obtenir des Français de la poudre et des fusils, il ne leur demanda jamais ni plomb ni balles. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit sur l'imprudence qu'il y a eu à permettre que les Américains se familiarisassent avec les armes européennes : assurément, je ne veux pas qu'elles soient employées pour les opprimer ; mais il falloit, sans leur en faire éprouver l'effet, maintenir la terreur qu'elles leur avoient inspirée : la terreur est la force et la sûreté du petit nombre contre la multitude. Et peut-on se flatter, quoiqu'on n'ait pas fait connoître à ces peuples le moyen par lequel le fusil est une arme meurtrière, qu'ils s'en tiendront toujours à croire qu'elle n'est destinée qu'à produire de la fumée et du bruit ? Si jamais quelqu'un d'eux, dans une rixe avec les Européens, est atteint d'une balle ; peut-on espérer que lui ou ses compagnons, en pansant la blessure, car sans doute ils ont quelques moyens de guérir celles qu'ils peuvent se faire, en examinant la plaie, ne parviendront jamais à découvrir le corps étranger qui l'a faite ? Et seroit-ce trop présumer de leur intelligence, de penser que bientôt ils sauront substituer à la balle qu'ils n'auront pas, de petits cailloux arrondis, des têtes de clou, des morceaux de fer ? Ne peut-il pas même arriver qu'en se servant d'un bassin d'étain, une trop grande chaleur le mette en fusion ? et qu'un accident de cette espèce les amène tout naturellement à conclure qu'avec un bassin d'étain, on peut aisément faire des balles ? Je crains bien que l'avidité mercantille des Anglais, s'ils continuent à fournir aux Américains des fusils et de la poudre, n'ait sacrifié à l'intérêt du moment leur sûreté pour l'avenir, et celle des Navigateurs qui pourront fréquenter ces îles : ils ne devroient pas oublier, quand toute l'Europe se le rappelle avec douleur,

que leur immortel Cook fut assassiné avec le poignard que lui-même avoit fait forger à son bord, et dont il avoit fait don au Chef d'une Peuplade sauvage. 1791. Août. 26.

Le capitaine Chanal espéroit qu'après avoir passé quelques heures avec le Chef qui avoit mis tant d'empressement à lui faire les honneurs de son habitation, il en obtiendroit quelques Fourrures; mais, aussitôt qu'on parla d'échanges, de maître de maison prévenant, il devint marchand juif. Revenu à la chaloupe où il s'établit de nouveau, il accepta avec plaisir divers objets que le capitaine Chanal, dans l'espoir de l'amener à composition, lui offrit en présens; mais son obstination à exiger des fusils en première ligne de compte, s'opposoit à toute opération de commerce. Enfin, les Français firent toutes leurs dispositions pour le départ, comme s'ils eussent voulu abandonner la côte; et ce stratagème réussit. Quand les Insulaires virent que les Matelots poussoient au large, ils s'empressèrent d'apporter le peu de Fourrures qu'ils possédoient : le Chef fut encore chargé de conclure les marchés pour toute la Tribu; et chacun des Naturels pour qui il contractoit, approuvoit et ratifioit le marché qui l'intéressoit. On obtint sept peaux de Loutre, un plus grand nombre de peaux de jeunes Loutreaux, et deux manteaux, l'un de vieille Loutre, l'autre de Marmotte noire. Un échange ne se terminoit pas sans le pot-de-vin, le *stock* des Tchinkîtânéens, lequel consistoit en couteaux, en sonnettes de cuivre et en autres bagatelles; et pour le prix des Fourrures mêmes, les Insulaires préférèrent, cette fois, parmi les divers effets de Traite qui leur furent présentés, les bouilloires, les bassins d'étain et les grandes lances; ils acceptèrent aussi quelques outils de fer, et des marmites en très-petit nombre.

Aussitôt que ces marchés furent terminés, le Chef ne chercha

1791. Août. 26. plus à retenir les Français, et leur fit entendre qu'il avoit vendu tout ce que l'île possédoit. On lui fit signe qu'on alloit visiter la partie de l'Est de la côte méridionale du Détroit, qui, comme je l'ai dit, est la côte du Nord de la grande île; mais il fit comprendre qu'un Navire anglais y avoit tout enlevé: et l'on n'eut pas de peine à ajouter foi à son rapport, parce que les peaux qu'on venoit d'acheter, et qui provenoient de cette même côte, étoient crues, encore toutes fraîches, et paroissoient, pour la plupart, avoir appartenu à des animaux tués de la veille ou du jour. Il proposa alors au capitaine Chanal de revenir dans six jours, en l'assurant que, dans l'intervalle, les Insulaires auroient tué un grand nombre de Loutres dont on pourroit acheter les peaux. On lui répondit que, si l'on revenoit, ce ne pourroit être que dans dix jours; mais il expliqua que, si l'on remettoit jusqu'à ce terme, on seroit primé par un Navire anglais qui étoit attendu: et comme il indiqua que ce bâtiment avoit mouillé dans l'Est, hors de l'embouchure orientale du Canal de Cox, le capitaine Chanal voulut profiter du reste de la journée pour s'assurer si la côte méridionale du Détroit, qui s'étend à l'Est, ne pourroit pas offrir quelque Mouillage.

A peine la chaloupe faisoit route pour se rendre à la grande île, qu'on aperçut, à une lieue de distance, un *Brig* de 150 ou 200 tonneaux de port, que suivoit un *Boat* d'environ 12 tonneaux. Ces deux Bâtimens ne firent point connoître leur Couleur: et comme l'instruction du capitaine du Solide portoit d'éviter toute rencontre, on ne chercha point à leur parler; mais une pirogue, montée par les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité, et qui faisoit route pour joindre le Brig, ayant passé à portée de la chaloupe, et crié plusieurs fois, en montrant les Bâtimens, *English, English*, on ne put pas douter qu'ils ne fussent Anglais.

Le capitaine CHANAL rentra dans le Détroit de Cox par la Passe du Nord, à l'entrée de laquelle la sonde rapporta quatre et cinq brasses d'eau, fond de petits cailloux. Cette Passe est si étroite qu'on ne peut pas conseiller à un Vaisseau de s'y engager ; mais celle du Sud présente par-tout un grand brassiage. Le capitaine CHANAL observe cependant que, si l'on étoit pris de calme, et qu'on fût drossé par les Courans, on n'auroit pas la ressource d'y laisser tomber une ancre, parce que le fond est de roche ; mais un Navire qui auroit mouillé dans CLOAK-BAY, et que la violence du vent d'Ouest y mettroit en danger, auroit la ressource de traverser le Canal de Cox pour gagner la pleine mer à l'Est des îles. 1791. AOÛT. 26.

Dans la visite que le capitaine CHANAL a faite de la Baie et du Détroit, il a eu lieu de se convaincre que toute cette partie n'offre aucun bon Mouillage ; que le moins mauvais pour un Vaisseau qui seroit forcé d'y relâcher, se trouve au milieu de l'embouchure occidentale de CLOAK-BAY, mais que le fond n'y est pas uniforme. Si l'on se trouvoit contraint par le vent de traverser le Détroit de l'Ouest à l'Est, par la Passe du Sud, il seroit nécessaire de calculer l'heure de la pleine mer, pour éviter de se trouver engagé dans le Canal avec le commencement du Flot ou celui de l'Ebbe, parce que, à ces deux époques, le Courant y est très-rapide. Suivant le petit nombre d'observations qu'on a été à portée de faire, les Marées ont paru être de six heures, et régulières : l'Établissement à l'embouchure occidentale de la Baie, est à douze heures dans les Syzygies : la mer y monte d'environ dix pieds ; les Courans suivent la direction des terres ; le Flot vient de l'Ouest et le Jusant de l'Est [a].

[a] On lit dans l'Extrait du Voyage du capitaine *Douglas*, donné par le capitaine *Meares*, qu'il y eut haute mer dans le Canal de *Cox*, le 23 Juin

1791. Août. 27. Quand le capitaine Chanal eut terminé ses opérations, il se retira derrière la petite île où il s'étoit établi les nuits précédentes; et, le lendemain 27, avec un vent d'Est qui avoit succédé à ceux de la partie de l'Ouest, la chaloupe rejoignit le Vaisseau.

Le Plan qui a été levé par le capitaine Chanal de Cloak-Bay et du Canal de Cox, et sur lequel sont rapportés toutes les Sondes qu'il a prises et les Relèvemens qu'il a faits, quoiqu'il ne soit donné que comme une *Esquisse*, peut suffire à un Navigateur pour pratiquer avec sûreté la Baie et le Passage; le gisement des côtes y est porté avec exactitude; leurs sinuosités y sont représentées en masse; et l'on trouve indiqué dans le cours de la Relation, la qualité des fonds et la direction des Courans.

Il reste à donner une idée de la nature du sol, des productions du pays et de sa population, et à ajouter quelques remarques qui développeront ce que la conduite de ses habitans a déjà fait connoître de leur caractère et de leurs usages [a].

1789, jour de la nouvelle lune, à 20 minutes après minuit; que le flot y vient de l'Ouest; que la mer monte de 16 pieds anglais [15 $\frac{1}{3}$ de *France*] hauteur perpendiculaire; et que les Marées de nuit s'élèvent de 2 pieds de plus que celles de jour. (Voyez *Meares's Voyages*, page 367.)

Le capitaine *Chanal* ne s'étant pas trouvé à *Cloak-Bay* à l'époque de la nouvelle lune, qui étoit le 29 août, a été réduit à évaluer, d'après les Marées qu'il avoit observées les jours précédens, que l'Établissement à l'entrée de la Baie est à 12 heures, et que la mer y monte de 10 pieds. Il est à peu-près d'accord pour l'heure avec le capitaine *Douglas*; mais il diffère de lui de 10 pieds à 15 pour la hauteur perpendiculaire de l'eau. Cette différence ne peut s'expliquer que par celle des vents différens qui ont pu souffler aux époques des deux Observations : on sait que, dans les Canaux resserrés, la direction du vent influe considérablement sur la hauteur de la Marée.

[a] J'extrais du Journal de l'*Iphigenia*, capitaine *Douglas*, tout ce qui concerne la découverte du *Canal* ou *Détroit* de *Cox*. Cet Extrait ajoute peu à nos connoissances; mais on sera bien aise de comparer ce qu'a dit de ce Canal le premier qui l'a découvert, avec ce qu'en ont vu et ce qu'en ont dit le capitaine *Chanal* et le chirurgien *Roblet*.

Les Terres qui forment la Baie et le Détroit sont basses et couvertes de Sapins. Les arbres y sont moins serrés que sur la côte

1791. Août. 27.

« Le 20 Juin 1789, le capitaine *Douglas*, en quittant la Baie de *Mac-Intire* (située sur la côte septentrionale de la grande île *Charlotte*, et placée, selon lui, 20 minutes plus Sud et 1 degré plus Est que l'entrée orientale du Canal), fit route pour aller à la recherche d'une Entrée *[Inlet]* dont, l'année précédente, il avoit eu connoissance. Dans l'après-midi, il détacha sa chaloupe armée pour examiner cette Entrée et tâcher d'y découvrir un bon Mouillage. Peu de temps après que la chaloupe eut quitté le bord, on vit douze pirogues qui se dirigeoient sur elle, tandis que plusieurs autres portoient sur le vaisseau. *Douglas* força de voiles pour gagner le point où étoit parvenue la chaloupe qui avoit annoncé par un signal convenu, que le vaisseau pouvoit y venir mouiller. Il laissa tomber l'ancre par 25 brasses d'eau, à environ quatre milles de distance de la côte (sans doute de la côte du Sud du Canal, côte septentrionale de la grande île qu'il côtoyoit), et à 2 milles seulement d'une petite île bordée de rochers et stérile, qu'on sut, depuis, être la résidence d'un Chef, nommé *Blakow-Coneehaw*, homme âgé, que le capitaine *Douglas* avoit connu particulièrement dans un précédent voyage sur cette côte, et qui se rendit sur-le-champ à bord de l'*Iphigenia* : il étoit accompagné d'environ deux cents Insulaires. *Blakow-Coneehaw*, à son arrivée, entonna une chanson, et toute sa suite fit chorus ; il échangea son nom, en signe d'amitié, suivant l'usage de plusieurs Peuplades du *Grand-Océan*, avec celui du capitaine *Douglas*.

» Le 21, à 7 heures du matin, l'*Iphigenia* appareilla, porta sur l'entrée du Passage qu'on avoit reconnu, et, à 9 heures, y laissa tomber l'ancre sur 18 brasses d'eau. En traversant le Canal, qui est formé par la grande île *Charlotte* et une autre île située (sans doute dans le Nord) à la hauteur de l'extrémité occidentale (Nord-Ouest) de la première, on trouva le Courant très-rapide. Le Canal court Est et Ouest, sur une longueur de dix ou douze milles (*Douglas* comprend, sans doute, sous la dénomination générale de *Canal*, le Canal de *Cox* et la Baie de *Cloak*), et communique à l'Ouest avec la haute mer : il fut nommé *Canal de Cox*. Peu de temps après que le Vaisseau eut été établi sur ses ancres, la chaloupe fut expédiée pour aller prendre les Sondes du milieu du Canal : le plomb n'y eut pas fond avec une ligne de 80 brasses ; mais près des rochers situés sur la côte qu'on avoit à tribord (sans doute celle de l'île du *Nord*, puisque *Douglas* venoit de l'Est), on trouva de 20 à 30 brasses d'eau.

» Le capitaine *Douglas* fut averti par des femmes qui avoient passé la nuit précédente à bord, pour y trafiquer de leurs faveurs, qu'un grand nombre de Naturels se proposoient de s'emparer

1791. Août. 27. de Tchinkîtâné ; et même, à une certaine distance du rivage la forêt se montre sous l'apparence d'une plantation régulière

du Vaisseau, aussitôt que les feux en auroient été éteints : en conséquence, on se tint sur ses gardes. En effet, peu de temps après l'extinction des feux, on aperçut une pirogue sortant d'entre les rochers, et se dirigeant sur le Vaisseau : un coup de canon, accompagné d'une décharge de mousqueterie, la fit rebrousser chemin et regagner la terre en toute hâte.

» Le lendemain matin, *Blakow-Coneehaw* fit une longue harangue de dessus le rivage ; et la chaloupe s'étant rendue à terre pour faire de l'eau, environ quarante Insulaires sortirent de derrière un rocher, et montrèrent un dé à coudre et d'autres bagatelles qu'ils avoient dérobés sur le Vaisseau : mais, comme ils furent bientôt convaincus qu'on n'avoit pas l'intention de leur faire du mal, ils mirent le plus grand empressement à aider les Anglais dans l'opération de remplir d'eau leurs barriques et de les conduire à bord. Bientôt *Blakow-Coneehaw* s'y rendit lui-même en habit de cérémonie ; quatre peaux d'hermine pendoient de chacune de ses oreilles, et une seule de son nez. Le capitaine *Douglas* lui fit entendre pour quel motif il avoit fait tirer la nuit sur une pirogue. Ce Chef américain, après une longue harangue adressée à ses compatriotes, fit entendre, à son tour, à *Douglas*, que l'attentat de la nuit étoit le crime de quelques Naturels de la Tribu qui occupe la côte opposée ; et que s'ils étoient assez téméraires pour le renouveler, on feroi bien de les tuer tous : il ajouta qu'i avoit été prévenu du complot ; et qu c'étoit lui qui avoit chargé les femme d'en donner avis aux Anglais. Ce vieil lard, qui rendit au capitaine *Dougla* tous les services qui purent dépendr de lui, sembloit avoir sur sa Tribu un autorité plus étendue, plus absolue que celle d'aucun autre Chef qu'on eû encore vu sur la côte d'Amérique.

» Dans l'après-midi, le Capitain anglais se rendit, en croisant le Canal à une île qui se trouvoit située entr le Vaisseau et le village de *Tartanee* (D'après cette position, ce *Tartane* paroît être situé sur la côte méridio nale de l'île que nous appelons l'île du *Nord*.) Le Chef qui l'avoit accom pagné, s'apercevant qu'il cueilloit du persil pour en manger, donna ordr que, chaque matin, il en fût porté à son bord une ample provision, et qu l'on y joignît du saumon.

» Le 23, à 6 heures du matin, on reconnut que le fond sur lequel l'*Iphi genia* se trouvoit mouillée étoit mauvais, et que le câble pouvoit s'y couper on appareilla, et en croisant le Canal on se rendit à un Havre nommé *Beal* situé du même côté que *Tartanee* : à 10 heures, on y laissa tomber l'ancre sur 19 brasses d'eau, à environ une demi-encablure du rivage. Le Vaisseau y étoit comme cerné par les terres sur le tour de l'horizon. De ce Mouillage, les grandes statues de bois de *Tartanee*,

on

on y voit de belles clairières; et dans plusieurs endroits, le pays présente une perspective variée et quelques sites agréables. 1791. AOÛT. 27.

restoient à l'Est $\frac{1}{4}$ Nord-Est (à peu-près l'Est-Sud-Est $\frac{1}{2}$ rumb Est, gisement vrai), et le village qui se voit sur la côte opposée, au Sud $\frac{1}{2}$ rumb Ouest (Sud-Ouest $\frac{1}{4}$ Sud). Ce Havre est situé à 54 degrés 18 minutes de latitude, et 227 degrés 6 minutes à l'Est de *Greenwich* (ou 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de *Paris*.)

» Les trois jours suivans furent employés à faire la Traite des Pelleteries et les préparatifs du départ.

» Le 27, à 9 heures et demie du matin, l'*Iphigenia* mit à la voile avec une jolie brise, et fit route pour sortir du Canal, traînant à la remorque un grand nombre de pirogues. A 11 heures, n'éprouvant plus la grande force du Courant qui jusqu'alors avoit été des plus violens, le Vaisseau mit en panne; et un commerce des plus actifs s'établit avec les Naturels qui s'empressèrent d'échanger leurs Fourrures contre des vestes, des gilets, des culottes, des pots, des chaudières, des poêles à frire, des bassins ou cuvettes, et contre tous les effets de ce genre dont l'État-major et l'Équipage purent disposer. On regretta infiniment de ne pas se trouver pourvu d'une plus grande quantité de ces effets, ainsi que de barres de fer qui sont fort recherchées des Insulaires; et à défaut d'objets d'échange du côté des Anglais, les Naturels remportèrent un assez grand nombre de Fourrures qu'on ne fut pas en état de leur payer.

» La Tribu qui occupe cette partie est très-nombreuse. Le village de *Tartanee* est situé sur une belle portion de terrain autour duquel on voyoit des apparences de culture; on remarqua particulièrement une place sur laquelle il paroissoit que, tout récemment, on avoit semé quelque espèce de grain. On regarda comme très-probable que le capitaine *Gray*, du sloop *le Washington* (appartenant aux *États-Unis*), avoit communiqué avec cette Tribu, et s'étoit plu à former cette espèce de jardin; mais le capitaine *Douglas* ajoute que ce n'est ici qu'une conjecture, et qu'il n'a pu obtenir des Naturels aucun éclaircissement sur ce fait. Il sema lui-même quelques féves, et en donna aux Naturels pour le même usage, dans l'espérance qu'un jour ce légume multiplié seroit pour eux une ressource. » Voyez *Meares's Voyages*, pages 365 et suiv.

Tels sont les seuls détails que, jusqu'à ce jour, nous ayons reçus des Anglais sur le Canal que *Douglas* a nommé *Canal de Cox*. On ne peut pas douter que ce ne soit le même que celui qui a été visité et sondé par le capitaine *Chanal;* mais il paroît que *Douglas* a compris sous le nom de *Canal de Cox*, et le Canal, proprement dit, et la Baie *des Manteaux*, *Cloak-Bay* de *Dixon*. Il n'est guère possible d'appliquer ce qu'il dit de ses mouillages et de ses mouvemens dans le Canal, au Plan que les Français en ont dressé

1791. AOÛT. 27. La côte est, en général, écore et bordée de blocs de rocher qui paroissent avoir été séparés, par quelque bouleversement ancien, de la masse qui les avoisine. Ces blocs sont des amas de cailloutages liés entre eux par un gluten pétrifiant : les cailloux qui les composent sont de différentes espèces ; le silex y domine ; on y distingue du roc vif de plusieurs grains : le plus commun, très-compacte et très-dur, est d'un gris de fer foncé ;

(planche IX) : on est tenté de croire que le Navigateur anglais, jaloux de sa découverte, et peu disposé à rendre publics des détails qui pourraient éclairer ceux que la facilité du commerce et l'abondance des Fourrures appelleroient dans cette partie, n'a soulevé le voile qu'autant qu'il le falloit pour se ménager l'honneur de la Découverte. Il a fait un séjour assez long dans le Canal pour avoir eu le temps d'en lever un Plan au moins par masses ; mais, sans doute, il a jugé prudent de ne pas le communiquer, et il n'y supplée pas par ce qu'il dit dans son Journal. En effet, on a pu voir qu'il n'indique jamais, lorsqu'il parle d'une côte, si elle est située au Nord ou au Sud du Canal ; et lorsqu'il rend compte des mouvemens de sa chaloupe, on ignore toujours si elle a fait route au Sud ou au Nord. Je pense cependant que la côte de *Tartanee* est la côte septentrionale du Canal, la partie que les Français ont nommée l'*île du Nord*, parce que *Douglas* dit qu'à son premier Mouillage, il avoit une île *entre le Vaisseau et le village de Tartanee ;* or, toutes les îles du Canal, comme on le voit sur le Plan des Français, sont dépendantes de la côte du Nord : et puisque les îles sont au Nord, la terre qui étoit au-delà, par rapport à son Vaisseau, étoit donc aussi au Nord. J'observe de plus qu'il indique, dans un Relèvement, *les grandes Statues de bois de Tartanee :* et nous savons, par les Journaux des Français, que ces Statues appartiennent aux habitations de la côte du Nord, et que celles de la côte méridionale n'en ont pas.

Les observations faites sur le *Solide* ont placé le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay* à 54 degrés 10 minutes de latitude, ce qui donne 54 degrés 9 min. pour le milieu de l'Embouchure occidentale du Canal de *Cox :* le capitaine *Douglas* dit que cette latitude est de 54 degrés 18 min. : y auroit-il erreur dans ses chiffres ! Quant à la longitude, celle de *Douglas* est de 135 degrés 14 minutes à l'Ouest de Paris ; celle du Plan des Français, de 135 degrés 58 minutes.

La Carte de *Dixon* place (comme on l'a vu page 292) le milieu de l'Entrée occidentale de *Cloak-Bay*, à 54 degrés 12 minutes de latitude, et 133 degrés 20 minutes à l'Occident de *Greenwich*, ou 135 deg. 40 min. à l'Ouest de *Paris*.

et celui qui a paru tenir le second rang, est grisâtre et moins dur que le premier [a]. 1791. AOÛT. 27.

Le sol, sur les deux côtés du Canal et de la Baie, paroît n'être qu'un composé de débris de plantes et de rochers, et n'avoir pas beaucoup de profondeur. Quoique les rosées y soient très-abondantes pendant les nuits; il est plus sec que celui de TCHINKÎTÂNÉ, et l'on peut présumer que le climat des îles est beaucoup moins pluvieux que celui de la côte du continent sur les mêmes parallèles; il s'annonce aussi comme plus tempéré : le thermomètre de RÉAUMUR, pendant le séjour que les Français y ont fait, n'est jamais descendu au-dessous de douze degrés [b].

Les arbres qui croissent sur les revers des collines sont d'une assez belle venue; mais ceux du sommet, et ceux du bord de la mer, sont, en général, noueux et tortus. On peut admettre comme une probabilité fondée, que ces îles ne sont pas exposées à de violens ouragans, quand on y voit des arbres très-élevés, dont les racines, entièrement découvertes, sont à peine implantées dans les fentes des rochers; et d'autres qui, desséchés par le temps, restent morts sur pied, sans être cassés et abattus par les vents [c].

L'eau douce y est très-légère et de bonne qualité; mais, comme à TCHINKÎTÂNÉ, elle est imprégnée de parties extractives des arbres et des plantes qu'elle dissout dans sa course, et qui lui donnent une teinte roussâtre [d]. On trouve un petit ruisseau où l'on peut faire de l'eau, à la côte de l'île du Nord sur le Détroit, dans l'Anse qui est située au Nord de la Pointe Nord-Ouest de l'île du Canal [e].

[a] Observations de *Roblet*.
[b] *Ibid.*
[c] *Ibid.*
[d] *Ibid.*
[e] Cette Anse pourroit être le *Beal-Harbour* de *Dixon*, dans lequel il

1791. Août. 27. On n'a pas eu le loisir d'étudier en détail les productions du pays ; seulement on a pu juger qu'en général elles sont les mêmes que sur les côtes de Tchinkîtâné.

La mer est poissonneuse à Cloak-Bay, et sur-tout dans le Canal de Cox. L'Anse où les Français se retiroient pour passer la nuit, leur fournissoit d'excellentes moules, et en assez grande abondance pour les dispenser de perdre du temps à la pêche : ils se sont cependant procuré, avec beaucoup de facilité, une quantité assez considérable de très-bon poisson de roche.

Les rochers qui se trouvent au fond de l'eau y produisent, comme sur la plupart des côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, des Poireaux de mer, et différentes espèces de ces grands Fucus dont il a été parlé [a]. Les Baleines viennent souffler à l'ouverture de Cloak-Bay; les Veaux marins se jouent sur tout son contour, mais ils semblent se plaire de préférence sur les bords du Canal de Cox.

Les Oiseaux sont très-multipliés ; mais on n'a pas pu en reconnoître toutes les espèces : on a seulement distingué parmi ceux de mer, le Goilan, le Plongeon, le Macareux des Mers boréales, à bec et pattes rouges, l'Oie, le Canard sauvage, et un Oiseau presque noir, à long cou et à pieds palmés. Ce dernier, lourd et semblable au Cormoran dont il paroît avoir les habitudes, se rassemble en troupe nombreuse sur le bord des rochers ; il a de la peine à les quitter lorsqu'on en approche ; et aussitôt qu'on s'en est éloigné, il vient regagner sa première retraite : on le prendroit pour un véritable Cormoran, si sa chair n'avoit le goût de celle du Canard, tandis qu'on sait que celle du Cormoran d'Europe et des autres pays a un goût très-désagréable. Les oiseaux de terre qu'on a vus, sont l'Aigle, le

avoit les Statues de *Tartanee* à l'Est-Sud-Est ½ rumb Est ; mais l'espace pour le mouillage y est bien resserré.

[a] *Voyez* ci-devant, page 228.

Vautour, l'Épervier, le Corbeau, le Héron gris de la plus grosse espèce, des Moineaux et d'autres petits oiseaux auxquels nos Voyageurs n'ont pu appliquer un nom. 1791. Août. 27.

Le seul Quadrupède qu'on ait aperçu, est le Chien domestique; il est, comme à Tchinkîtâné, de la race de notre Chien de Berger. On n'a connu les autres animaux que par leurs robes qu'on s'est procurées par les échanges.

Il est difficile de se former une idée de la population de Cloak-Bay et des terres qui avoisinent le Canal de Cox. Les Naturels disséminés sur cette partie de côtes semblent ne former qu'une même Tribu, composée de plusieurs familles dont chacune a son Chef particulier: le plus grand nombre d'individus que les Français ayent vus rassemblés à la fois dans l'Anse où le Marché s'étoit établi, ne s'est jamais élevé à plus de deux cents, de tout âge et de tout sexe; mais on a remarqué que la plupart de ceux qu'on avoit vus le 23 du mois, lors de la première visite que l'on fit de l'embouchure occidentale de la Baie, ne s'étoient pas présentés au Marché; on doit supposer que ceux qui n'avoient point de Fourrures à échanger, ne s'y transportèrent pas; que d'autres étoient employés à la chasse, d'autres occupés à la pêche ou ailleurs: ainsi, en comprenant dans les côtes de la baie, la portion de côte de la grande île, qui, du côté du Sud, forme la Baie et le Détroit, et se prolonge par-delà à deux ou trois lieues dans l'Est, la population entière de cette partie peut être évaluée, au plus haut, à quatre cents individus.

La stature des Naturels qui habitent les environs de la Baie et du Canal, ne diffère pas sensiblement de celle des Européens: ils sont mieux proportionnés, mieux dessinés que

1791. Août. 27. les Tchinkîtânéens, et n'ont pas cet air sombre et farouche qui est le caractère du visage de ceux-ci. Leurs traits sont réguliers, et leur physionomie est à peu-près celle des Peuples d'Europe. Leur peau paroît brune ; mais s'ils étoient décrassés, et qu'ils s'exposassent moins au grand air et à l'intempérie des saisons, leur couleur ne différeroit pas de la nôtre ; on en a même remarqué plusieurs, sur lesquels sans doute ces causes ont moins agi, dont le teint est moins bruni que celui des habitans de nos campagnes. Leurs cheveux beaux et noirs, et que plusieurs taillent en rond, ne sont pas, comme ceux des Naturels de Tchinkîtâné, couverts d'ocre, de duvet d'oiseaux, et de toutes les ordures que la négligence y laisse s'amasser. Leurs yeux sont grands et vifs, au contraire de ceux des Tchinkîtânéens qui sont petits, éteints et chassieux. Ils diffèrent encore de ce dernier Peuple, en ce qu'ils ne se barbouillent point la face de rouge et de noir : on n'a aperçu que deux individus qui eussent le visage peint, et peut-être appartenoient-ils originairement à quelque autre Tribu [a]. Ils ne sont pas absolument exempts de vermine, car elle fourmilloit dans les vieux manteaux que l'on reçut d'eux ; mais du moins ils n'en font pas un régal : nous les trouverons cependant bien sales encore, si nous les comparons aux Sybarites des îles de Mendoça. Le chirurgien Roblet pense que c'est à leur extrême mal-propreté qu'on doit attribuer les gales et les boutons purulens dont sont couverts la plupart des hommes, des femmes et des enfans. Plusieurs d'entre eux ont le visage profondément gravé de petite vérole ; mais on

[a] Le chirurgien *Roblet* diffère sur ce point du capitaine *Chanal ;* il dit que les hommes de *Cloak-Bay,* comme ceux de *Tchinkîtâné,* se peignent de rouge et de noir indifféremment, beaucoup plus que les femmes. Le Rédacteur du Journal de *Dixon,* qui parle beaucoup des Fourrures, a négligé de parler des Hommes.

ignore si cette maladie est propre à ces îles, ou si, comme on peut le croire, ils la doivent à leur communication avec les Européens, qui me semble devoir être beaucoup plus ancienne que nous ne le pensons [b]. Le chirurgien ROBLET dit qu'il ne peut pas assurer si la maladie du même nom, mais si différente dans sa cause et par ses effets, que, suivant l'opinion généralement établie, l'AMÉRIQUE a donnée à l'EUROPE, est connue chez ces Insulaires : il est probable que les Anglais sont, à cet égard, mieux instruits que nous. On n'a point remarqué que les habitans de ces îles eussent le corps *tatoué;* mais on leur voit sur la poitrine les cicatrices qu'ils se font, ainsi que l'a pu comprendre le chirurgien ROBLET, ou dans leurs maladies, ou dans de grandes afflictions; mais, nous dit-il dans ses Observations, « Ce qui m'a surpris, c'est que, dans le grand nombre d'individus que j'ai examinés, j'en ai vu très-peu, de trente ans et au-dessus, qui eussent ces cicatrices, tandis que ceux qui sont plus jeunes, et les enfans, en ont presque tous. Cette différence entre les individus de différens âges, ajoute-t-il, sembleroit indiquer que cet usage n'est pas ancien parmi eux; que du moins, il n'est pas général; et que peut-être des générations entières passent sans avoir trouvé l'occasion de se taillader si cruellement ».

1791. AOÛT. 27.

On ignore quel étoit, avant la communication avec les

[a] Il est difficile de se persuader que des îles d'une étendue considérable, qui ne sont séparées du Continent que par un Canal qui n'a pas plus de vingt lieues dans sa grande largeur, et pas plus de dix à son extrémité du Nord où ces îles doivent être vues de la grande Terre, il est, dis-je, difficile de croire qu'elles n'ayent pas été connues des Espagnols long-temps avant que *la Pérouse*, en 1786, en eût fait pour nous la première découverte; mais ce qui est très-probable, c'est que la Nation qui possède *le Mexique* et *le Pérou*, n'a pas été pressée de faire connoître ces îles, et desireroit bien, sans doute, qu'elles fussent encore ignorées.

1791. Août. 27. Européens, l'habillement primitif, le costume propre de ces Insulaires ; les Anglais qui ont communiqué avec cette Peuplade avant que nous l'ayons connue, ne se sont pas occupés de nous en conserver la description : on voit seulement que ces Américains ont substitué au manteau de fourrures, dont aujourd'hui ils font trafic, et dont sans doute autrefois ils se couvroient, les vestes, les redingotes, les culottes, et les autres vêtemens en usage dans nos contrées ; quelques-uns même portent un chapeau, des bas et des souliers ; et ceux qui étoient vêtus complétement à l'européenne, ne paroîtroient au milieu des habitans de nos cités, ni Sauvages, ni même Étrangers. Ils ne négligent cependant pas les ornemens dont ont coutume de se parer les Peuples de la côte Nord-Ouest de l'Amérique ; ils portent des pendans d'oreilles, et des colliers de grains de verre ou de fils de cuivre tressés, semblables à ceux des Tchinkîtânéens ; et l'usage en est commun aux deux sexes. Ceux qui n'ont pas encore adopté la coiffure d'Europe, ont le chapeau de joncs tressés, de figure de cône tronqué, évasé et un peu retroussé par la base.

Les femmes de Cloak-Bay sont moins laides que celles de Tchinkîtâné ; mais, sans craindre de passer pour difficile, on peut dire qu'en général, elles sont encore loin d'être jolies. Cependant elles sont blanches ; leurs traits n'ont rien de dur ni de rebutant, mais la plupart sont mal-propres à l'excès. Elles portent leur chevelure dans toute sa longueur. Leurs vêtemens sont des peaux d'animaux grossièrement tannées, qu'elles ne lavent jamais, et dont l'odeur se fait sentir au loin. Quelques-unes portent des morceaux de peau d'ours avec le poil, rattachés ordinairement par un cordon qu'elles nouent sous le menton, mais ouverts lorsque, se trouvant près d'un Européen, elles veulent attirer son attention[a].

[a] Observations de *Roblet*.

Elles

1791. Août. 27.

Elles ajoutent à une laideur naturelle, par l'usage de cet ornement aussi bizarre que dégoûtant, qui s'enchâsse dans la lèvre inférieure, et dont, sans doute, on n'a pas oublié la description. Ce bijou dont elles sont singulièrement jalouses, a des proportions plus grandes encore que celui des Tchinkîtânéennes; et sa grandeur est de même proportionnée à l'âge, et en suit les progrès. Le capitaine Dixon ne put engager une vieille femme à lui céder le sien, qui paroissoit d'un travail beaucoup plus recherché que celui de ses compagnes, qu'en faisant briller à ses yeux une garniture de boutons de métal : elle avoit résisté à la séduction des haches, des marmites, des poêles à frire; elle ne put résister au clinquant. Cette pièce vraiment curieuse mérite une mention particulière. Elle porte 43 lignes six dixièmes de long (mesure de France); et dans sa plus grande largeur, elle a 29 lignes six dixièmes : sur une de ses faces est artistement incrustée une petite écaille d'huître perlière; et cette écaille est entourée d'une garniture de cuivre. Le capitaine Dixon l'a déposée dans le Cabinet de Curiosités du chevalier Joseph Banks, président de la Société royale de Londres, et en a donné le dessin de grandeur naturelle dans la Relation de son Voyage [a]. Quelque goût qu'ayent nos femmes pour les parures étrangères; quelque occupées qu'elles soient de faire succéder à l'empire de la jeunesse et des grâces, la considération et les respects, on peut douter que jamais elles adoptent la parure *labiale* qui, lorsqu'elle a atteint les plus grandes dimensions possibles, sans prendre sur les oreilles, console les femmes d'Amérique de la perte de leurs attraits, et leur semble devoir suffire à tous les yeux, comme aux leurs,

Pour réparer des ans l'irréparable outrage. Racine. *Athalie.*

[a] Page 208 de l'Original.

1791. Août. 27. Les jeunes Américaines, qui ne prétendent pas à cet excès d'honneur, ne seroient pas dépourvues de charmes, si, en général, une mal-propreté dégoûtante ne les rendoit inaccessibles ; en les approchant, l'odorat éprouve une sensation fâcheuse, qui avertit de ne pas aller plus loin. Il paroît cependant, d'après le témoignage du chirurgien Roblet, que la communication avec les Européens a déjà apporté des changemens assez notables, et dans leur toilette, et dans leurs usages. Elles peignent soigneusement leur belle chevelure; elles se lavent fréquemment, et ne souffrent sur leur corps aucun poil dans toute autre partie que la tête. Lorsque leurs joues sont décrassées et dépouillées de l'enveloppe qui leur est étrangère, on découvre l'incarnat qui leur est naturel : ce ne sont pas des roses jetées sur des lis ; mais encore sont-ce des roses : et des yeux que, depuis long-temps, attristoit la couleur de la nuit répandue sur les faces ténébreuses des Américaines de la Côte, se reposoient et s'arrêtoient avec plaisir sur la couleur de la jeunesse. Les Français commencèrent par les trouver passables ; et l'on croit qu'ils finirent par les trouver jolies. Les hommes et les vieilles femmes qui offroient de jeunes filles comme objets de commerce, avoient grand soin de faire remarquer qu'elles ne portoient point l'ornement américain qui avoit paru déplaire aux Étrangers, et que leur lèvre n'étoit pas incisée. La contenance de ces jeunes victimes étoit décente, leur regard timide ; et elles annonçoient, par leur embarras, que c'étoit sans leur aveu qu'on faisoit l'offre de leur personne [a].

[a] Il est aisé de voir, dit le chirurgien *Roblet*, qu'elles cèdent à l'avarice de leurs parens et à l'intérêt, plutôt qu'à leur goût ou à leur tempérament : à en juger par les détails dans lesquels il est entré, ce sont des statues aussi inanimées que les statues des portails.

1791. Août. 27.

Les Naturels de cette partie septentrionale des îles de Queen-Charlotte paroissent doués d'une grande intelligence : on en a déjà pu juger par la solidité et la distribution de leurs habitations ; et la fabrique de leurs pirogues, aussi solidement construites qu'artistement travaillées, est une autre preuve de leur esprit d'invention et de leur industrie. Ils y joignent la prévoyance : leurs embarcations, quand elles ne sont pas employées à la mer, sont placées soigneusement sous des remises, et quelquefois retirées dans l'habitation. Leurs armes pour la chasse et leurs instrumens de pêche, peu différens de ceux des Tchinkîtânéens, sont exécutés avec soin. Ils font encore usage de la pagaie pour mouvoir leurs pirogues ; mais ils ont déjà reconnu l'utilité de la voile, et on les a vus, avec le vent arrière, déployer une couverture pour en faire l'office : comme ils ont l'esprit d'imitation, on peut présumer qu'ils ne tarderont pas à perfectionner chez eux l'art du grément et celui de la manœuvre.

La Musique ne semble pas étrangère à cette Peuplade : je ne parle pas seulement de cette Musique de chant, de cette Musique en chœurs qui, dans quelques-unes des Tribus de la côte Nord-Ouest de l'Amérique, paroît être une espèce de rite ; mais le chirurgien Roblet rapporte qu'il a vu, dans les habitations, de ces flûtes à plusieurs tuyaux, imitant en petit une portion d'orgue, connues parmi les instrumens de musique des Anciens, sous le nom de *Sifflet de Pan*, et un des attributs de cette Divinité. Il a compté à quelques-unes de ces flûtes jusqu'à onze tuyaux : cet instrument donne-t-il plus que la gamme entière, plus que le système complet de sept tons et l'octave ? ou, ce qui seroit plus étonnant, n'y auroit-il qu'une gamme avec les semi-tons nécessaires pour varier la modulation ?

1791. Août. 27. Il présume aussi que ces Insulaires doivent avoir, ou que du moins ils ont anciennement connu un instrument d'un autre genre, semblable à une harpe; et il fonde son opinion sur ce qu'une figure sculptée qu'il a examinée a les mains placées sur un instrument de cette espèce. On doit être surpris, sans doute, de trouver la harpe connue à la côte Nord-Ouest de l'Amérique. Un instrument aussi compliqué que celui qui est composé d'un assemblage de coffres sonores, auxquels sont fixées, par des chevilles mobiles, plusieurs cordes plus ou moins tendues pour former une échelle de sons gradués suivant une progression harmonique, suppose le concours de diverses connoissances qui n'appartiennent pas à un Peuple à demi-sauvage. Si quelque chose pouvoit autoriser la supposition que cet instrument a passé de l'ancien Continent dans le nouveau, ce seroit son antiquité, qui se perd dans les ténèbres qui enveloppent les premiers temps de l'Histoire de l'Égypte, la mère des Arts. En effet, on lit dans la Relation du Voyage de James Bruce *pour découvrir les sources du Nil* [a], qu'en visitant les ruines de la Thèbes aux cent portes [b], dont les chants d'Homère ont tant amplifié les merveilles, il a trouvé, dans les sépulcres ou caveaux de cette Ville, des peintures à fresque bien conservées, représentant des Musiciens, dont les harpes, montées de treize et de dix-huit cordes, ont six pieds et sept pieds et demi de hauteur, et sont décorées d'incrustations et de sculptures du meilleur genre. M. Bruce conjecture que ces tableaux ont été peints dans le temps qui répond au

[a] Voyez *Travels to Discover the source of the Nyle. London*, 1790. *In*-4.° Vol. I, pag. 128 et suiv.

[b] M. *Bruce* dit que l'emplacement où fut *Thèbes* est cerné par cent montagnes isolées qui laissent entre elles un pareil nombre de gorges ou de défilés : cette description topographique peut expliquer la fable des cent portes.

règne de SALOMON [a] ; ils auroient donc vingt-huit siècles d'ancienneté : et en voyant à quel point de perfection la harpe avoit été portée à cette époque, on peut conclure que la première invention de cet instrument, chez les Égyptiens, est antérieure de beaucoup aux tableaux des sépulcres de THÈBES, dans lesquels il se trouve représenté dans son état de perfection. Ce ne seroient donc pas les siècles qui auroient manqué, pour que la Harpe, inventée en ÉGYPTE, eût pu, de proche en proche, parvenir à l'extrémité de l'ASIE, et de là être portée à l'AMÉRIQUE par les Tatars émigrés ; mais il faut convenir que, pour passer d'ÉGYPTE aux îles de QUEEN-CHARLOTTE, cet instrument, peu portatif, auroit eu bien des pays à traverser.

1791. AOÛT. 27.

Le chirurgien ROBLET a remarqué que les Naturels de CLOAK-BAY ont une sorte de passion pour le Jeu. On les voit porter par-tout avec eux, trente petits bâtons de trois ou quatre pouces de longueur sur environ quatre lignes de diamètre [b], avec lesquels ils font une partie, un contre un, de la manière suivante : dans le nombre des bâtons, il en est un distingué de tous les autres par un cercle noir : un des joueurs prend ce bâton unique, y en joint un second pris parmi les vingt-neuf communs, mêle les deux ensemble sans les voir, et les place ensuite séparément sous un morceau d'étoffe : celui que l'adversaire choisit, seulement en l'indiquant, est mêlé, sans y regarder, avec tous les autres ; et l'adversaire gagne ou perd, si le bâton confondu dans la masse, dans le cas où il se trouve

[a] *Bruce*, Tom. I.er, p. 132. (*Salomon* monta sur le trône 1019 ans avant J. C.)

[b] Ces petits bâtons sont très-bien travaillés, parfaitement arrondis et d'un beau poli : le bois dont ils sont faits paroît être une espèce de Prunier sauvage ; il est dur et compacte, quoiqu'assez léger.

1791. Août. 27. être le bâton unique, tarde plus ou moins à sortir. Je convien que je n'entrevois pas la finesse de ce jeu ; peut-être est-il ma expliqué parce qu'il a été mal compris. Je présume cependan qu'il peut être susceptible de diverses combinaisons qui on dû échapper à un Observateur qui n'entend pas la langue qu parlent les joueurs. J'en juge d'après un assortiment de ces petit bâtons que le capitaine CHANAL s'étoit procurés et qu'il apportés en FRANCE. En les examinant, on voit tracés su quelques-uns, vers le milieu de la longueur, trois cercle noirs parallèles : sur d'autres, les trois cercles, rapprochés le uns des autres, occupent une des extrémités : d'autres bâton portent deux, quatre, cinq, six ou sept cercles noirs, distri bués sur la longueur, à des distances qui ne sont pas les mêmes et l'on conçoit que ces variétés dans le nombre et la disposition des cercles qui distinguent un bâton des autres, peuvent en pro duire plusieurs dans les combinaisons. Quoi qu'il en soit, le temps et l'attention que les Naturels de CLOAK-BAY donnen à ce jeu, prouvent qu'il a pour eux un grand attrait, et qu'i excite vivement leur intérêt [a].

[a] Les Anglais, dans le Voyage de *Dixon*, avoient fait la même observation, relativement à la passion qu'ont pour le Jeu les Américains de la côte du *Nord-Ouest*.

« Quoique la condition de ces misérables Sauvages, dit le Rédacteur du Journal, diffère peu, en général, de l'état de barbarie ; ils peuvent, cependant, du moins sous *un* rapport, se vanter d'être au niveau des nations les plus civilisées ; et c'est sous le rapport du *Jeu :* ils sont parvenus, à cet égard, à un degré de perfection tel qu'ils n'auroient rien à apprendre dans nos Clubs les plus à la mode. Tout leur équipage de jeu consiste en un assortiment de cinquante-deux petits morceaux de bois arrondis, de la longueur du doigt du milieu, et marqués de points rouges dont la disposition n'est pas la même sur toutes les pièces ». (L'Auteur parle ici du jeu qui est en usage au Port *Mulgrave* que *Dixon* a découvert ; et, comme on le voit, il a la plus grande ressemblance avec celui qui se joue aux îles de *Queen-Charlotte.*)

« Ce jeu qui n'est joué que par deux personnes, consiste à donner aux cinquante-deux pièces dont il est composé,

1791. Août. 27.

Ces Américains annoncent un caractère sociable, des mœurs douces, et ils paroissent exempts de défiance; car quoique les Français se montrassent toujours en armes, et que l'effet meurtrier du fusil soit bien connu dans ces îles, les habitans ne se sont jamais présentés armés : et la sérénité de leur visage manifestoit leur confiance. Cette sécurité de leur part est un témoignage en faveur des Européens qui les avoient précédemment visités; elle prouve qu'ils n'ont été envers ces Insulaires, ni violens, ni injustes.

Reposons-nous un moment sur cette consolante idée, qu'il est encore quelque portion de cette vaste Amérique où l'avide Conquérant n'a pas porté la désolation et la mort; qu'il en est où l'Américain, toujours libre, n'aura point à maudire le jour où il nous a connus, et reconnoîtra des frères dans les hommes de l'Ancien Monde.

Les Naturels des environs de Cloak-Bay ne sont pas faciles en affaires, examinent tout avec attention et avec connoissance, et ne concluent jamais qu'après une mûre délibération; mais ils sont fidelles dans les marchés. Leur lenteur à terminer, qui peut tenir en partie à leur caractère, ne proviendroit-elle pas aussi de ce qu'ils ont été trompés dans les premiers échanges que les Européens ont faits avec eux? On lit dans le Voyage

un grand nombre de positions diverses; mais je n'ai pas été assez habile pour en saisir les combinaisons. Un Naturel du port *Mulgrave*, qui se trouvoit à notre bord, perdit à ce jeu, en moins d'une heure, son couteau, sa lance et d'autres effets qui formoient tout son avoir : cette perte pour lui pouvoit être comparée à celle d'un joueur anglais qui eût perdu toute sa fortune; et cependant il supporta son malheur sans murmurer, sans se plaindre, et avec une patience et un sang-froid également dignes d'éloge et d'admiration ». (*Dixon's Voyage*, pag. 245.)

Cette conformité entre le jeu en usage au Port *Mulgrave* et celui des îles de *Queen-Charlotte*, indique qu'il a pu y avoir, et qu'il y a sans doute encore une communication établie entre les îles et la côte du Continent.

1791. Août. 27. de Dixon, qui paroît être le premier qui ait traité avec cette Peuplade, que les Insulaires jetoient leurs fourrures dans les Canots, dans le Vaisseau des Anglais, sans précaution, sans compter, et qu'ils attendoient patiemment qu'on leur en remît la valeur au gré de l'acheteur. Cette confiance aveugle de la part des Américains, cet abandon de leurs intérêts, les Européens y ont-ils répondu? les premiers n'ont-ils pas été plus d'une fois dans le cas de reconnoître que les effets qu'on leur avoit livrés en échange des Pelleteries dont ils se dépouilloient, n'avoient pas tous un égal degré de perfection? Les Européens n'ont-ils aucun reproche à se faire? n'ont-ils jamais cherché à abuser de l'ignorance qu'ils supposoient aux Américains? ont-ils traité, dans le principe, avec la bonne foi, la loyauté qui doit être la base du commerce, sur-tout de celui d'Échange, et qui n'est pas toujours celle des transactions entre les Européens? enfin, ne les tromperont-ils pas encore, lorsqu'ils croiront le pouvoir avec sûreté? On ne peut pas oublier que, dans la guerre d'Amérique, les Américains des États-Unis n'ont pas toujours eu à se louer, en fait de commerce, de la bonne foi des Amis et Alliés dans la dépendance desquels leur séparation de la Métropole les avoit mis accidentellement, pour des besoins de première nécessité.

Mais les difficultés que les Insulaires font éprouver dans le trafic, où ils semblent toujours être sur leurs gardes, ne se reproduisent pas dans le commerce ordinaire de la vie. Leurs manières sont polies et aisées; leur maintien n'a rien de sauvage; ils sont même exempts de cette rudesse, de cette brusquerie, que, dans les pays civilisés, on peut trop souvent reprocher à l'homme peu fortuné dont l'éducation n'a pas été soignée. On remarque dans eux une égalité de manières, qu'on ne peut pas attribuer à l'égalité de conditions qu'on sait ne pas subsister,

subsister, mais que peut-être ils doivent en partie à leur communication avec les Européens qui les traitent tous également. 1791. AOÛT. 27.

Les Français ont eu plusieurs occasions de s'assurer que les Naturels de CLOAK-BAY apprécient avec beaucoup de justesse toutes les actions des Étrangers et en devinent facilement le but. On auroit tort de penser que l'ignorance réciproque du langage ne permette pas de s'entendre ; à l'aide des signes, pour unique Drogman, ils expriment parfaitement ce qu'ils desirent, et on leur fait entendre avec la même facilité ce qu'on veut qu'ils comprennent. Il est probable que, si le commerce continue d'introduire chez eux, avec nos marchandises, la connoissance de nos mœurs, de nos usages, de nos arts, ils feront, en peu de temps, des progrès rapides vers la civilisation. Ils préfèrent le solide à ce qui n'est qu'agréable, bien différens, à cet égard, des Peuplades qui occupent les îles jetées entre les Tropiques dans le GRAND-OCÉAN, dont le caractère léger n'apprécie rien, pour qui la Nature a tout fait, et qui, n'ayant pas de besoins, préféreront toujours les grains de verre brillans, les étoffes d'une couleur éclatante, et tous nos colifichets, à ce que notre industrie peut leur offrir de commode et d'utile.

Les habitans de CLOAK-BAY sont très-circonspects avec les Étrangers, et semblent toujours craindre de les offenser. Cette circonspection tient-elle au sentiment de leur infériorité ? ou appartient-elle à leur caractère? Il n'est pas facile de le décider; mais ce qui est certain, c'est qu'ils emploient une sorte de manége, et beaucoup d'art, à se faire un mérite de leur retenue: ils étoient familiers, mais point importuns. Le chirurgien ROBLET dit que les Français n'ont eu qu'à se louer de leur prévenance désintéressée. Ils étoient toujours disposés à rendre

1791. Août. 27. gratuitement les services qui pouvoient dépendre d'eux : plusieurs fois ils l'ont conduit dans leurs pirogues aux endroits qu'il vouloit visiter ; plusieurs fois il s'est vu seul au milieu de douze ou quinze Américains, loin de tout secours de la part des Français, en cas d'attaque de la part des Naturels : ils n'ont rien tenté contre lui ; et il assure qu'il seroit injuste et ingrat envers ces hommes vraiment hospitaliers, s'il se permettoit de penser que jamais ils ayent eu l'intention de profiter de son isolement et de leur force. A l'exception du petit larcin d'une sonnette, que s'est permis le Chef du Canton où le Marché étoit établi, ils n'ont ni volé, ni essayé de le faire. Ce n'est pas qu'on n'ait quelque raison de soupçonner qu'ils sont enclins au vol : les objets qu'on étale à leurs yeux sont si séduisans ! ils ont tant d'utilité pour eux ! Mais comme ils paroissent bien calculer leurs intérêts, ils ont senti que ce seroit y nuire, que de se brouiller avec les Étrangers ; et ce que, peut-être, ils eussent entrepris effrontément dans le principe, ils ne l'osent plus, aujourd'hui qu'ils ont éprouvé que la vigilance active des hommes supérieurs avec lesquels ils traitent, déconcertera toujours leurs entreprises les mieux combinées.

Ces Insulaires connoissent les lois de la justice, et ils donnent de fréquentes preuves de bonté. On éprouvoit une douce émotion quand on étoit témoin de la tendresse et des soins extrêmes des mères pour leurs enfans ; et l'intérêt croissoit encore, lorsqu'on voyoit les maris aider les femmes dans ces occupations de nourrice, et s'y livrer avec une attention, une bonhomie qui ne laissent aucun doute sur le sentiment qui les détermine. On peut dire qu'à cet égard, ces Insulaires pourroient être offerts comme modèles aux Nations même les plus civilisées.

Les femmes le disputoient aux hommes pour les prévenances

envers les Français ; et ces prévenances, qui n'étoient chez elles que l'empressement de l'hospitalité, ne paroissoient point exciter la jalousie des maris. Ce n'est pas qu'ils ne soient très-attachés à leurs femmes; mais sans doute que, les estimant autant qu'ils les aiment, ils pensent qu'elles peuvent se montrer aimables, sans jamais cesser d'être vertueuses; et les femmes prouvent qu'on peut être vertueuse, et cependant être aimable. Mais il n'est question ici que de la vertu des femmes mariées ; celle des filles a paru moins solide. A la vérité, ce n'est pas à elles que doit s'adresser le reproche de leurs foiblesses; l'avarice des parens décide le premier pas vers le vice ; et la séduction des Européens, en ébranlant la sagesse par des présens, a fait le reste.

1791. AOÛT. 27.

« Si l'on doit juger de la fécondité des femmes, dit le chirurgien ROBLET, par le nombre des enfans que nous comptions dans les habitations, elle est étonnante ; il excédoit toujours celui des femmes et des hommes réunis ». Sans prétendre combattre cette opinion, j'observerai seulement que les enfans restent tous dans l'habitation, ce qui doit en faire paroître le nombre considérable, tandis qu'il est probable qu'une partie des hommes est occupée au-dehors, à la pêche ou à la chasse.

Le CAPITAINE CHANAL, jugeant qu'un plus long séjour dans le canal de Cox n'ajouteroit pas une Fourrure au petit nombre de celles qu'il avoit traitées, se décida à rejoindre le Vaisseau, qui s'étoit tenu bord sur bord par le travers de l'embouchure de CLOAK-BAY : il y fut rendu le 27 avant midi.

Quoique cette Baie, épuisée par les visites rapprochées des Anglais et des Américains des ÉTATS-UNIS, eût mal répondu à l'espérance qu'on avoit conçue d'y faire une Traite abondante ;

1791. Août. 27. le capitaine MARCHAND se flatta cependant que les parties plus méridionales des îles, depuis CLOAK-BAY, en redescendant jusqu'au Détroit de RENNELL, présenteroient plus de ressources; et, dès le lendemain, la chaloupe fut expédiée de nouveau sous le commandement du capitaine CHANAL. Le lieutenant LOUIS MARCHAND, frère du Capitaine, le second chirurgien REYNIER, et un Volontaire, furent nommés pour l'accompagner; et l'armement fut composé de huit hommes de l'Équipage. On y embarqua un assortiment d'effets de Traite: et, à tout événement, elle fut pourvue de vivres pour vingt 28. jours. Elle quitta le Vaisseau le 28, à sept heures du matin, et fit voile vers la Côte dont elle devoit faire une Reconnoissance exacte, entre les deux points fixés pour les limites de sa course.

Comme le capitaine DIXON, qui reconnut ces îles en 1787, n'avoit abordé à aucun Port, et qu'il traita rapidement sous voile avec les diverses Peuplades qui habitent la bande occidentale; il n'a point été à portée de la faire connoître sous le rapport de la navigation: mais la Reconnoissance que le capitaine CHANAL en a faite avec autant d'intelligence que de ponctualité, fournit une suite d'Instructions nautiques qui méritent la plus grande confiance, et seront infiniment utiles aux Navigateurs que le commerce des Pelleteries appellera sur ces Côtes.

La chaloupe attérit à 53 degrés 47 minutes de latitude. A cette hauteur, la première île qui se présente dans le Sud-Sud-Ouest de CLOAK-BAY, fut relevée du Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord, au Nord demi-rumb Est, à la distance d'environ une lieue deux tiers; l'île du HIPPA, ainsi nommée par DIXON, parce qu'il y aperçut un retranchement en palissades qui ressembloit à ceux que les habitans de la NOUVELLE-ZÉLANDE

désignent par ce nom, restoit dans l'éloignement au Sud quart Sud-Est 5 degrés Est; et la Pointe la plus méridionale de la partie de la côte qui court Nord et Sud, et de laquelle on n'étoit éloigné que d'une lieue, au Sud-Est quart Sud demi-rumb Sud. Cette partie est d'une élévation moyenne, et bordée de ressifs qui la rendent inabordable. 1791. Août. 28.

A partir de la Pointe méridionale, qui est pareillement entourée de rochers et d'îlots, et se termine par un ressif qui porte dans le Sud-Sud-Ouest, la côte forme un grand enfoncement dans lequel le capitaine Chanal eut l'espoir de découvrir quelque Port. Il aperçut d'abord, en parcourant la côte du Nord, une belle plage qui présentoit un débarquement facile, et où l'on distinguoit des huttes qui sembloient abandonnées. A un mille de distance du rivage, la sonde rapporta tantôt un fond de sable, tantôt un fond de roche, sur une profondeur variable de douze à vingt brasses. On tira un coup de pierrier pour attirer l'attention des habitans, mais aucun ne se montra.

On continua de prolonger la côte du Nord, et, à deux milles de la Pointe méridionale qui est terminée par un ressif, on découvrit une Crique qui peut avoir une demi-lieue de profondeur sur la direction du Nord-Est demi-rumb Nord; sa largeur est de trois ou quatre encâblures, et le fond est partout de beau sable, sur une profondeur d'eau de douze à vingt brasses : elle est terminée par deux plages de sable; et un ruisseau vient se décharger à la bande du Sud où la chaloupe aborda. On ne vit aucun habitant : cependant des arbres abattus de la main des hommes, d'autres dépouillés de leur écorce, et l'aboi des chiens qui se faisoit entendre, tout sembloit indiquer que cette partie n'est pas déserte. Mais on tira inutilement quelques coups de fusil : pas un Insulaire ne parut.

1791. Août. 28. Comme l'on ne vit aucune apparence que cette Crique eût été reconnue par les Européens ; le capitaine CHANAL la nomma Crique d'OTARD, du nom d'un de ses amis.

Les deux Pointes qui forment son embouchure gisent, l'une à l'égard de l'autre, Est-Sud-Est et Ouest-Nord-Ouest. A trois encâblures de la Pointe méridionale, on voit un écueil qui veille ; et il convient, en entrant, de se rapprocher de la Pointe du Nord un peu plus que de celle du Sud. Cette Crique, quoique ouverte aux vents du Sud et du Sud-Ouest, offre pourtant un bon mouillage et un bon abri ; car par-tout la côte s'y montre unie, et ne paroît nulle part avoir été tourmentée par la mer ; les terres qui l'environnent sont d'une hauteur moyenne ; mais, dans l'intérieur, les collines sont beaucoup plus élevées : enfin, l'on a jugé qu'un Navire s'y trouveroit en sûreté.

En quittant la Crique d'OTARD, le capitaine CHANAL gouverna sur une Ouverture qui se montroit dans le Sud-Est demi-rumb Sud, à environ quatre milles. Il prolongea d'abord la côte à une distance convenable, en laissant à tribord une petite île qui se termine par une Pointe de rochers bas sur laquelle la mer brisoit : la sonde indiquoit constamment un fond de roche et un brassiage de quinze à vingt-cinq brasses. On aperçut de l'avant de la chaloupe une pirogue montée de deux hommes qui forcèrent de rames pour s'enfuir : on les vit se débarquer parmi les rochers de la côte du Nord ; et ils emportèrent leur embarcation dans les bois.

On avoit parcouru un peu plus d'une lieue, à partir de la Crique d'OTARD, lorsqu'on se trouva à l'ouvert d'un Canal d'une moyenne largeur, dans lequel la chaloupe s'engagea. La Baie ou le Port auquel ce Canal conduisoit, parut être d'une étendue considérable : le fond continuoit d'être de roche, et la

profondeur de l'eau varioit de vingt-cinq à trente brasses : à mesure qu'on pénétroit dans le Canal, la mer devenoit de plus en plus tranquille. Mais la nuit qui commençoit à répandre son obscurité sur tous les objets environnans, ne permettoit plus de les distinguer ; et le capitaine CHANAL jugea qu'il étoit prudent de s'arrêter : il aborda à une petite plage de la côte du Nord, et y passa une nuit fort tranquille. 1791. AOÛT. 28.

La mer fut haute à minuit ; et l'on eut basse mer à six heures et demie du matin ; c'étoit le jour de la nouvelle lune. On estima par les marques extrêmes que la mer avoit laissées sur le rocher qui est à pic, que les eaux s'élèvent dans ce Port d'environ dix pieds. 29.

On ne vit sur la côte qu'une hutte abandonnée ; mais les débris de plusieurs feux récemment éteints prouvoient que les Naturels avoient quitté la place depuis peu de temps.

A la première pointe du jour, on se remit en route pour achever la Reconnoissance du Canal et du Port qui le termine ; et l'on tira un coup de pierrier pour engager les habitans à se montrer. Quand on eut fait un mille dans la direction vraie de l'Est demi-rumb Nord, qui est celle du Canal, on tourna au Sud-Sud-Est demi-rumb Sud, en suivant le gisement que prenoit la côte méridionale : on se vit bientôt cerné par les terres sur tous les points de l'horizon, et l'on se trouva parvenu à un Port spacieux et commode où la sonde rapportoit par-tout un fond de vase avec seize à vingt brasses d'eau. Ce Port est fermé à l'Ouest par une petite île située dans le Canal : on avoit jugé la veille, pendant qu'on prolongeoit la côte septentrionale de cette île, qu'elle faisoit partie de la grande terre ; mais, quand on eut atteint l'extrémité orientale du Canal, on reconnut qu'elle est séparée de la terre par un petit bras de mer aussi profond que la Passe du Nord, mais

1791. Août. 29. beaucoup plus étroit. Le Port fut nommé Port Louis, en l'honneur du lieutenant Marchand dont Louis est le prénom.

Pendant qu'on étoit occupé à prendre les Sondes, on vit débouquer du Canal dans le Port, une pirogue montée par cinq hommes; et l'on jugea que c'étoit la même qui, la veille, avoit fui à la vue de la chaloupe : on agita un pavillon blanc en signe d'amitié, et l'on chercha à confirmer ce signal par les gestes les plus expressifs. La pirogue s'approcha avec une sorte d'hésitation, mais cependant assez près pour qu'on pût entrer en pourparler. Les Insulaires qu'elle portoit étoient sans armes; et la tranquillité de la confiance paroissoit peinte sur leurs visages. Un d'eux se leva, se fit connoître pour le Chef, et demanda que le Chef des Étrangers se fît également connoître. Le capitaine Chanal se montra et invita l'Américain à entrer dans la chaloupe : celui-ci fut embrassé par le capitaine français, et lui demanda d'échanger leurs noms; on sait que chez la plupart des Peuplades que nous nommons *Sauvages*, cet échange des noms est un pacte d'amitié : le capitaine Chanal s'appela Nousk, du nom de l'Américain; et celui-ci ne voulut plus répondre que lorsqu'il étoit interpellé par le nom de Chanal. A la suite de ces préliminaires, Nousk-Chanal offrit à son nouvel ami un vieux manteau qu'il portoit, et en reçut quelques bagatelles qui parurent lui faire plaisir. On augura bien de ce début; on fondoit ses espérances sur ce que la conduite de ces Naturels annonçoit de la franchise et de la bonhomie; on pensoit qu'on n'auroit point à essuyer toutes les lenteurs de cette marche circonspecte et tortueuse à laquelle la fréquentation des Européens a déjà habitué les Américains : enfin on se croyoit assuré que si, comme l'heureuse situation du Port sembloit le promettre, ce Canton étoit peuplé, un commerce vierge donneroit la plus ample récolte.

Le

Le capitaine CHANAL ne crut pas pouvoir mieux faire que de se mettre sous la conduite d'un autre lui-même qui lui offroit de le conduire à son habitation située sur un petit bras de mer qu'il indiquoit dans la partie Sud-Est du Port. On crut comprendre qu'il promettoit des Fourrures, et, sur cette promesse, on le suivit. 1791. AOÛT. 29.

Le Canal étroit et profond où le nouveau pilote conduisit la chaloupe, se prolonge à l'Est-Sud-Est et Sud-Est quart Est, et se partage ensuite en deux Bras très-étroits, dont l'un se dirige à l'Est, et l'autre au Sud. A peu de distance de son embouchure, sur la bande méridionale, est une Anse, où l'on s'arrêta : c'est là qu'étoit située l'habitation que l'épaisseur du bois déroboit à la vue. Aux cris que poussèrent les hommes de la pirogue, plusieurs Américains accoururent; et les premiers s'élancèrent à terre, en faisant signe qu'on ne tarderoit pas à les revoir. En effet, ils ne se firent pas attendre; mais, quelle fut la surprise des Français, lorsqu'ils virent tous ces Américains revenir sous le costume anglais! gilet de drap, culottes en tonnelet, chapeau rond; on les eût pris pour des matelots de la TAMISE : mais pour des Fourrures, point; ils n'avoient à offrir que quelques poissons. Toutes les espérances s'évanouirent à l'instant; car on sait que, dans le champ où des Anglais ont moissonné, il ne reste rien pour le glaneur. Tout ce qu'on put traiter, fut un très-beau manteau de Loutre appartenant à un des hommes de la pirogue; et l'on vit bien que ces Américains avoient déjà fait de grands progrès dans la science du commerce, car le manteau fut vendu très-cher. Mais on n'eut pas même la satisfaction de pouvoir payer chèrement deux superbes Peaux tannées, ou plutôt très-proprement chamoisées, qui paroissoient être des peaux de Daim ou de Renne : quelque prix qu'on en offrît, on ne put pas obtenir

1791. Août. 29. que les Américains voulussent en céder une. On quitta le Port, mais non pas sans le regret d'y être venu trop tard.

On sortit par la Passe méridionale qui sépare de la grande terre la petite île du Canal par lequel le Port communique avec la grande mer.

Il étoit midi; mais la disposition des Terres ne permit pas d'observer la hauteur méridienne du soleil pour en conclure la latitude du Port Louis ; on la déduisit de l'Estime des Routes rapportée à l'Observation de la veille ; et on peut la fixer, par approximation, à 53 degrés 41 minutes.

Les deux Pointes extrêmes du Golfe qui renferme la Crique d'Otard et le Port Louis, et au fond duquel se trouve situé ce dernier Port, gisent, l'une à l'égard de l'autre, Sud-Sud-Est demi-rumb Est et Nord-Nord-Ouest demi-rumb Ouest : leur distance est d'environ deux lieues un tiers. Un Navire qui veut gagner le Port Louis doit ranger à une distance convenable, la côte Nord du Golfe, en laissant à tribord toutes les îles de la partie méridionale de l'entrée. On aperçoit dans le fond du Golfe de hautes chaînes de montagnes. Les côtes sont écores, et, à partir des bords, les terres s'élèvent assez rapidement. Du Canal qui conduit au Port, on découvre dans l'Est-Sud-Est demi-rumb Sud, une haute montagne ronde qui est assez remarquable et peut servir de Reconnoissance.

En sortant du Port Louis, on suivit dans ses contours la côte méridionale du Golfe, et l'on passa entre la grande terre et deux petites îles de moyenne élévation qu'on laissoit à tribord : on trouva dans ce Canal, tout près des îles, quinze brasses, fond de sable et de rocher. Quand on fut parvenu à la hauteur de la plus méridionale des deux îles, on s'engagea dans un petit Bras qui entre dans la grande terre, en suivant la direction du Sud-Sud-Est demi-rumb Sud; mais il fut impossible d'y

pénétrer fort avant ; on le trouva obstrué par des rochers. On voyoit au-delà, dans le Sud-Sud-Ouest, un lac d'eau salée ; mais la vue ne portoit pas assez loin pour qu'on pût distinguer le point où il se termine. Les Naturels avec lesquels on avoit communiqué le matin, et qui étoient venus joindre la chaloupe dans ce Canal, sembloient indiquer qu'il communique avec la grande mer au-delà de la Pointe méridionale du Golfe ; mais le capitaine Chanal présume, ou que les Naturels se trompoient, ou qu'il les comprenoit mal : et comme il n'avoit plus d'espoir de rencontrer d'autres habitans, ni d'obtenir des Fourrures dans les environs du Port Louis, il fit route pour doubler la Pointe méridionale du Golfe, au large de laquelle on voit deux Écueils, qui en sont éloignés d'environ un mille. 1791. Août. 29.

En doublant cette Pointe, on aperçut le Solide qui tenoit la bordée du Nord sous les huniers : on continua de prolonger la côte dont on suivoit les contours. A cette époque, la Pointe occidentale de l'île du Hippa fut relevée au Sud quart Sud-Est, à environ trois lieues de distance ; et l'on avoit au Sud-Sud-Est demi-rumb Sud une Pointe de la grande terre distante de deux lieues. Entre cette dernière Pointe et celle que l'on rangeoit, se montroit dans le Sud-Est demi-rumb Sud, un enfoncement profond, une Ouverture sur laquelle on gouverna. Mais, comme on reconnut bientôt qu'il ne seroit pas possible d'y parvenir avant la nuit qui s'approchoit, on s'occupa de chercher un abri. On en découvrit un parmi les rochers qui avoisinent la côte ; mais le rivage étoit bordé de roches, et l'abord en étoit impraticable : on ne put pas mettre à terre, et l'on se décida à passer la nuit à l'ancre sur un fond de sable.

Le 30, on devança l'aurore, et l'on se mit en route pour gagner l'Ouverture que, la veille, on avoit découverte. En se 30.

1791. Août. 30. dirigeant sur ce point, on aperçut une pirogue montée de trois hommes, qui se détacha du rivage du Nord, et joignit bientôt la chaloupe. On acheta de ces Insulaires un beau manteau, composé de trois peaux de Loutre, une peau encore fraîche du même animal et deux autres de Loutreau. Ils étoient sans armes, et parurent n'avoir aucune connoissance des marchandises d'Europe : les marchés furent bientôt conclus ; on se sépara, et la chaloupe continua sa route. La sonde indiquoit trente brasses d'eau, beau fond de sable, à un peu plus d'un mille de distance de la côte du Nord. On passa près d'une petite île qu'on laissa à bâbord, et sur laquelle on vit plusieurs chiens. En doublant cette île, on se trouva à l'entrée d'un Canal dont la largeur n'est pas d'un mille, et qui est encaissé entre des terres hautes et écores ; on le suivit sur une longueur d'un peu plus d'un mille, dans la direction de l'Est-Sud-Est demi-rumb Est, d'où il tourne ensuite à l'Est demi-rumb Sud, sur une profondeur d'eau assez considérable : on avoit ici, de chaque bord, de hautes montagnes à pic ; et une ligne de cinquante brasses ne parvenoit pas au fond. Une pirogue qu'on aperçut à la suite de la chaloupe, engagea à ralentir sa marche : on reconnut les mêmes Insulaires avec lesquels on avoit traité peu d'heures auparavant ; on acheta d'eux, cette fois, un second manteau de Loutre de qualité inférieure ; c'est tout ce qu'ils avoient pu ramasser. Au défaut de Fourrures, ils avoient amené une jeune fille de quatorze ou quinze ans, bien sale, mais à qui le marché paroissoit ne pas déplaire : elle ne trouva pas d'acquéreur. Ils donnèrent à entendre que, si l'on vouloit pousser jusqu'au fond du Canal, on pourroit s'y procurer des Fourrures. La brise du large avoit succédé à un calme assez long ; on en profita pour se porter à l'endroit indiqué par les Américains qui se mirent à la suite de la chaloupe.

1791. Août. 30.

Lorsqu'on se fut avancé d'environ un mille, on trouva vingt-cinq et trente brasses d'eau, fond de roches et coquilles pourries. Ici, le Canal se resserroit ; sa direction étoit celle de l'Est-Nord-Est demi-rumb Est ; et l'on se voyoit de toutes parts environné par les terres. Le fond augmenta de nouveau jusqu'à cinquante brasses, fond de sable dur ; puis quarante-deux brasses, même qualité de fond ; et à mesure que l'on avançoit, le mouillage devenoit meilleur : les Sondes rapportèrent successivement trente-deux brasses, coquilles et sable ; trente brasses, vase ; trente brasses, sable noir ; et vingt-huit brasses, sable noir et coquilles. On n'étoit pas éloigné de plus de trois quarts d'encablure de chaque bord du Canal ; et à deux encablures de distance en avant, on apercevoit dans le fond, à l'Est-Nord-Est, une plage couverte de verdure. On pensa d'abord que le Canal se terminoit à cette plage ; mais bientôt on reconnut qu'à cette hauteur il fait un coude et se porte dans le Nord-Nord-Est demi-rumb Est, où il va former un beau bassin, un excellent Port, dans lequel on trouve quinze brasses d'eau, fond de vase, et dix brasses, même fond, à une petite distance du rivage, qui est formé de cailloutage.

On avoit reconnu que le Port, après avoir tourné au Nord-Nord-Est demi-rumb Est pour former un bassin, se prolonge encore par un petit Bras vers le Nord demi-rumb Est. Le capitaine Chanal engagea les Naturels qui l'accompagnoient à se rendre dans cette partie, pendant que l'Équipage de la chaloupe prendroit son repas ; ils devoient avertir les habitans de l'arrivée des Étrangers, et les engager à apporter les Fourrures dont ils pourroient disposer. Quelques petits présens faits d'avance, d'autres plus considérables promis pour le retour, décidèrent sans peine les Insulaires à se charger de cette commission. Ils s'en acquittèrent avec promptitude, mais leur voyage

1791. Août. 30. ne rendit rien : ils firent entendre qu'ils n'avoient trouvé aucun habitant.

Le capitaine Chanal voulant s'assurer par lui-même de l'exactitude de ce rapport, suivit la côte à pied, accompagné de deux autres Français ; et après avoir parcouru un espace d'un demi-mille, il parvint à l'endroit où le Canal se termine. Deux ruisseaux qui ont leur source dans les montagnes voisines, viennent se rendre dans cette partie ; l'eau en est très-belle, et n'a point cette couleur roussâtre qu'on avoit remarquée dans celle de tous les ruisseaux qu'on avoit rencontrés à Cloak-Bay, et précédemment à Tchinkîtâné. On avoit entendu l'aboi des chiens qui sembloient indiquer l'occupation du terrain par des hommes : on reconnoissoit même des sentiers qui avoient été pratiqués dans les bois ; et quoiqu'on n'y aperçût point de traces de pas récentes, on pouvoit croire que cette partie étoit habitée au moins dans l'intérieur. Mais ces signes étoient trompeurs ; et quelque recherche que l'on fît aussi loin que l'on put pénétrer, on ne découvrit ni huttes, ni apparences d'habitans. On dut être étonné de ne trouver qu'une solitude dans un lieu où de belles eaux, l'abri d'un bon Port, des sites agréables, et des terres qui, quoique assez hautes, s'élèvent par une pente insensible, sembloient inviter les Naturels à fixer leur demeure.

Le capitaine Chanal regagna sa chaloupe, et fit route pour sortir du Port. Revenu à l'embouchure du Canal, il passa la nuit dans l'Anse de sable de la côte du Nord, d'où, le matin, s'étoit détachée la pirogue qui portoit les trois Américains avec lesquels on avoit communiqué.

On trouva dans cet endroit les vestiges d'une habitation abandonnée, et les ruines d'un mausolée, ou *morai*, du genre de ceux qu'on avoit vus sur la côte du Canal de Cox :

plusieurs Rosiers versoient sur ces ruines leurs branches et leurs fleurs. On en distingua de deux espèces : le premier, dont la tige est élevée, peut être comparé, pour la feuille et la grandeur de la fleur, à celui que nous nommons *Rosier-muscade;* l'autre, plus bas, ne diffère pas, sous les mêmes rapports, de notre *Rosier de Bourgogne :* l'un et l'autre exhalent un parfum léger, mais agréable ; leurs fleurs, teintées d'un rose pâle, sont composées de plusieurs pétales uniformes ; et tous deux sont armés de piquans. Que l'on ne se figure pas cette fleur brillante que la culture a perfectionnée pour la parure de nos jardins, cette fleur arrondie en boule dont le poids courbe en arc sa tige épineuse, dont la corolle, à cent feuilles, charme à la fois la vue et l'odorat, et que les Poëtes ont appelée, à juste titre, la *Reine de l'empire de Flore;* mais toute simple, toute décolorée qu'elle est sur ces Terres disgraciées que les rayons obliques du soleil n'échauffent que foiblement, la Rose est encore la reine des fleurs que la Nature engourdie a pu donner à ces climats. 1791. Août. 30.

Le Port qu'on venoit de visiter fut nommé le Port Chanal : une Observation faite le 31, à midi, place son embouchure à 53 degrés 34 minutes et demie de latitude. Il est assez spacieux pour recevoir trois ou quatre Navires qui pourroient y être sur leurs ancres ; et il présente sur un excellent fond, le meilleur des abris. La mer y est parfaitement calme ; et la disposition des terres est telle que, par aucun temps, l'eau n'y peut être agitée. On eut pleine mer, le 30, à une heure après midi ; et comme ce jour étoit le second de la lune, on peut conclure que l'Établissement est à douze heures dans les Syzygies : les eaux ne montent que de sept ou huit pieds. Le Canal, dans toute sa longueur, ne présente aucun danger ; et, à toucher ses bords qui sont écores, on trouve une profondeur d'eau

1791. Août. 30. considérable. On a éprouvé que, lorsque la brise souffle du large, elle file et se fait sentir jusqu'au fond du Canal. On ne peut donc éprouver aucun obstacle à parvenir jusqu'à ce Port ; il suffit d'attendre, avant que de se présenter à l'embouchure, que la brise du large soit établie. On pourroit plutôt éprouver de la difficulté pour la sortie : mais, quoique le capitaine Chanal n'ait pas eu de brise de terre, et que le brouillard ait régné le matin, durant le petit séjour qu'il y a fait, il pense qu'il est possible que cette brise ait lieu ; qu'il est même probable qu'elle se fait sentir quelquefois, sur-tout pendant les mois d'été. Mais, au défaut de la brise de terre, en profitant du jusant, et avec le calme, le secours des canots et de la chaloupe suffira pour tirer le Navire hors du Port ; et parvenu hors du Canal, on peut se touer sur un fond de sable, et mettre le Vaisseau en position d'appareiller facilement avec la brise du Nord-Ouest et Nord-Ouest quart Nord (direction vraie), qui a soufflé le plus communément tout le temps que les Français ont passé sur cette côte ; la bordée de l'Ouest-Sud-Ouest, qu'on peut même prendre de deux rumbs plus largue, dégage le Vaisseau de toutes les Terres, et le porte au large.

31. Un brouillard épais qui ne fut dissipé qu'à huit heures du matin du 31, ne permit pas au capitaine Chanal de quitter, avant cette époque, l'Anse de la côte du Nord du Canal où il avoit passé la nuit. Vers neuf heures, on aperçut une pirogue montée de cinq hommes ; et bientôt après, on en vit une seconde dans l'Ouest. On se trouva assez près de l'une et de l'autre pour entendre les chants et les cris des pagayeurs : elles sembloient fuir lorsque la chaloupe nageoit pour les joindre. On crut qu'en cessant de voguer, on les engageroit à s'arrêter ; on agita le pavillon blanc ; on employa, dans la vue de les attirer, tous les signes de paix et d'amitié qu'on put imaginer : toutes les

invitations

invitations furent inutiles ; les Américains sembloient n'y faire aucune attention. On les vit prendre terre parmi les rochers qui bordent la côte ; on s'y porta sur-le-champ, mais on n'y trouva ni les hommes ni leurs pirogues que, sans doute, ils avoient retirées dans les rochers, ou peut-être emportées dans les bois. Il n'étoit pas possible que la chaloupe abordât à une côte hérissée de roches contre lesquelles la houle du large pouvoit la briser. Déjà deux heures s'étoient écoulées depuis le moment où l'on avoit aperçu la première pirogue : et comme ce jour avoit été fixé par le capitaine MARCHAND, pour celui où la chaloupe devoit rejoindre le Vaisseau, on n'avoit que le temps nécessaire pour reconnoître, avant que d'effectuer cette réunion, la partie de côte qui restoit à visiter jusqu'au Détroit de RENNELL. La brise s'étoit établie à l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest quart Ouest (direction vraie) ; le temps étoit beau ; on fit route vers la partie du Sud, pour achever la Reconnoissance des Terres. 1791. AOÛT. 31.

L'Observation de midi donna 53 degrés 36 minutes de latitude ; et à cette époque, l'embouchure du Canal qui conduit au Port CHANAL, fut relevée au Sud-Est demi-rumb Est, à une lieue de distance : d'après ce Relèvement rapporté au point de l'Observation, on a conclu, comme je l'ai dit, la latitude du Port, de 53 degrés 34 minutes un dixième. Au même instant, les extrémités du petit Golfe au fond duquel se trouve situé le Port CHANAL, restoient l'une au Nord demi-rumb Est, à la distance d'une lieue, et l'autre au Sud, à une distance égale. Ce petit Golfe présente quelques Baies ou Anses, tant dans la partie du Sud que dans celle du Nord ; mais aucune n'offroit ni abri ni mouillage sûr. On relevoit, en même temps, la Pointe occidentale de l'île du HIPPA, sur laquelle on se dirigeoit, au Sud quart Sud-Ouest et à la distance de deux lieues. Entre cette île et la Pointe méridionale du Golfe qu'on

1791. Août. 31. laissoit, la côte est bordée de Brisans et de petits îlots de rocher. On découvroit un enfoncement qui tourne au Sud-Sud-Est et Sud quart Sud-Est, et va former, en se retrécissant, le Détroit ou Canal qui sépare de la grande terre la partie orientale de l'île du Hippa.

On avoit parcouru six milles depuis midi, et à une heure et demie, on doubla la Pointe occidentale de l'île. Cette Pointe est terminée par des Brisans et un Banc de roche d'où s'élèvent des Poireaux de mer et de grands Fucus; on passa sur ce Banc qui porte à un mille au large, et l'on y trouva dix brasses d'eau.

On contourna de très-près l'île du Hippa, jusqu'à l'embouchure du Canal qui, à l'Est, la sépare de la grande terre. La partie du Sud-Ouest de cette île présente des plages bordées de rochers qui en rendent l'abord inaccessible : la partie de l'Est est une montagne ronde, escarpée, et cependant couverte d'arbres jusqu'à son sommet; les bords en sont de roche et taillés à pic: elle paroît inabordable par ce côté : on y aperçut deux petites huttes, mais aucun habitant ne se montra.

Le capitaine Chanal dit que c'est en vain qu'il a cherché cette Redoute, ou ce *Hippa,* dont il est fait mention dans le Journal du capitaine Dixon ; il ajoute qu'il a côtoyé l'île d'assez près, pour que la Redoute n'eût pu échapper à ses recherches; et il en conclut qu'elle n'existe pas. J'en conclurois plutôt qu'elle n'existe plus ; car, d'après la description détaillée qu'en a faite le Rédacteur du Journal anglais [a]; d'après la vue qu'il a donnée de l'île du Hippa, et qui représente cette Redoute comme bâtie sur un îlot ou un rocher attenant à l'île, il n'est pas permis de douter que les Anglais n'ayent vu un abri de charpente soutenu par des pieux, qu'ils ont appelé une *Redoute;* et que

[a] *Dixon's Voyage*, page 205.

même ils ne l'ayent examinée long-temps, puisqu'ils en ont pris le dessin dont on voit la gravure dans le Journal de DIXON. Mais cette prétendue Redoute pouvoit bien n'être qu'une de ces enceintes de palissades, de ces huttes, telles que le capitaine CHANAL en a vu dans le Canal de Cox, et dont les Naturels emportent avec eux les matériaux quand ils transportent leurs habitations de voyage d'un endroit dans un autre, selon que l'objet de la pêche ou celui de la chasse les y détermine. Ce qui semble appuyer cette conjecture, c'est que le capitaine DIXON traita avec plusieurs pirogues, portant environ trente-six hommes, qui toutes s'étoient rendues de l'île du HIPPA à son Vaisseau, et qu'il acheta des Insulaires un assez grand nombre de très-beaux manteaux, et plusieurs autres Fourrures des premières qualités [a]; au lieu que le capitaine CHANAL n'a aperçu aucun habitant, quoiqu'il ait contourné et côtoyé l'île de très-près, depuis sa Pointe de l'Ouest jusqu'à celle de l'Est. 1791. AOÛT. 31.

Mais je ne puis ni partager l'opinion du Rédacteur du Journal anglais, sur le caractère moral des Naturels des îles de QUEEN-CHARLOTTE, ni adopter les motifs sur lesquels il fonde son opinion [b].

« En rapprochant (dit-il) plusieurs circonstances, depuis que nous avions commencé à traiter à CLOAK-BAY, nous fûmes convaincus que les Naturels de ces îles ont un caractère plus sauvage, et communiquent moins d'une Peuplade à une autre, que tous ceux que nous avions vus sur différentes parties de la côte d'AMÉRIQUE; et nous commençâmes à soupçonner qu'ils

[a] *Dixon's Voyage*, page 206.

[b] J'ignore si cette opinion est celle du capitaine *Dixon* lui-même : mais, comme ce Journal est précédé d'une Épître dédicatoire du Capitaine à *Sir Joseph Banks*; on doit croire que, si la Relation n'a pas été écrite sous sa dictée ou sous sa direction, du moins il en a approuvé et adopté tout le contenu. (Voyez *Dixon's Voyage*, page 206.)

1791. Août. 31. pouvoient bien être anthropophages : ce soupçon acquit plus de force, lorsque le capitaine Dixon nous eut dit que la Redoute de l'île du Hippa étoit construite sur le même plan que celles des Sauvages de la Nouvelle-Zélande (qui, comme on le sait, mangent leurs prisonniers). Les Insulaires qui étoient venus à notre bord trafiquoient avec beaucoup de tranquillité; mais ils étoient armés de poignards et de lances, et nous faisoient de vives instances pour nous engager à descendre dans leur île : on ne peut pas douter que leur intention ne fût de nous attirer dans leurs Redoutes ; et certainement, s'ils nous y eussent tenus, nous eussions été massacrés ».

L'imagination de l'Historien de Dixon est, ce me semble, prompte à s'effaroucher et à s'alarmer. Est-il donc aussi certain qu'il paroît le croire, que, lorsque des Insulaires vous invitent à visiter leurs habitations, c'est avec le projet de vous y massacrer ? Assurément, je conseillerai toujours aux Navigateurs de ne pas se livrer, avec une sécurité imprudente, aux Peuples inconnus qu'ils découvrent, même à ceux qui se montrent, au premier abord, sous les dehors les plus prévenans, et annoncent les dispositions les plus pacifiques et les plus amicales ; mais il n'est pas juste de juger ces Peuples sans les avoir éprouvés. Le Rédacteur du Journal de Dixon décide, à la première inspection, que les habitans des îles de Queen-Charlotte sont anthropophages, parce qu'ils ont invité les Anglais à se rendre à terre : mais quelque confiance qu'il puisse avoir dans sa sagacité et son discernement, il doit être permis de ne pas la partager, lorsqu'on voit le capitaine Chanal, le chirurgien Roblet et les autres Français qui les accompagnoient, se rendre à l'invitation de ces prétendus anthropophages, visiter leurs habitations, et ne recevoir d'eux que des prévenances et des témoignages soutenus de bienveillance et de bonté. Ces

Sauvages n'ignoroient cependant pas que cette poignée d'Étrangers qu'une simple chaloupe avoit débarquée sur leur côte, sans qu'un Vaisseau la protégeât par sa présence imposante, possédoit des objets de la plus grande utilité pour eux, bien propres à les faire succomber à la tentation de s'en emparer par la force, puisque, n'ayant aucune Fourrure à offrir en échange, ils n'avoient aucun autre moyen pour obtenir ce qu'ils convoitoient tant : ils n'ont cependant fait aucune tentative pour se les procurer par la violence ou par le vol; ils n'ont pas même paru en avoir la pensée. Au contraire, toujours empressés auprès de leurs hôtes, sans leur être importuns, ils ne sembloient occupés que de remplir à leur égard les devoirs de l'hospitalité. Les Français ne les ont jamais vus ni armés, ni défians; ils les ont suivis dans l'intérieur de leurs familles, et les ont trouvés bons maris et bons pères; ils ont vécu plusieurs jours, pour ainsi dire, dans leur intimité; ils les ont étudiés, autant qu'il est possible de le faire quand on ne peut s'expliquer que par signes : et tout ce qu'ils rapportent de leurs mœurs, de leurs usages, de leur caractère, annonce un Peuple hospitalier, doux, intelligent, doué d'un grand sens, laborieux, industrieux, à qui les Arts utiles ne sont pas inconnus, qui y joint même ceux d'agrément, et qu'on peut dire avoir déjà fait des pas marqués vers la civilisation. Ces témoignages peuvent-ils être balancés, ou seulement affoiblis, par celui d'un Navigateur qui n'a fait qu'entrevoir ces Peuples; qui n'a passé qu'une demi-heure devant Cloak-Bay pour y traiter trois cents peaux de Castor, qu'ils lui ont données plutôt que vendues; qui a traité avec autant de facilité quinze cents autres Fourrures, en courant le long de la côte, toujours sous voiles et sans oser mettre pied à terre? Assurément, s'il les a jugés anthropophages, quoique cependant ils n'ayent pas menacé de le manger, du moins

1791. Août. 31.

1791. Août. 31. n'a-t-il pas dû les trouver difficiles en affaires ; car il a eu toutes leurs Fourrures pour le prix que son bon plaisir a bien voulu fixer, c'est-à-dire, à peu près pour rien. Je ne suis pas l'apologiste des Peuples sauvages; jamais je ne me suis extasié devant l'*Homme de la Nature;* jamais je n'ai partagé l'opinion de certains Philosophes qui ont tourmenté leur imagination et mis en jeu le prestige de l'éloquence, pour nous le montrer comme l'Homme par excellence : je n'examine point ici si l'Homme est bon, ou s'il est méchant par son essence, ni ce qu'il a pu perdre ou gagner dans l'état de grandes sociétés; mais ne jugeons pas si précipitamment, et sans les connoître, les Peuples de cette malheureuse Amérique qui a tant à se plaindre de nous. S'il étoit possible que jamais un Américain écrivît l'Histoire de son pays, il peindroit cet Homme de l'ancien Monde, cet Européen qui vante sa civilisation, qui proclame la Philantropie, il le peindroit, non pas comme mangeant des hommes, quoiqu'il ne me soit pas prouvé que, dans tous les temps, il s'en soit abstenu; mais comme les faisant dévorer par des animaux féroces qu'il a dressés au carnage; il le peindroit comme le destructeur de deux puissans Empires, comme le bourreau de leurs Souverains et de leurs innombrables habitans, dont il a fait disparoître la race de dessus la Terre qui les vit naître; il le peindroit enfin, et avec raison peut-être, comme le fléau le plus destructif qui ait désolé l'Espèce humaine.

Après avoir contourné l'île du Hippa par le Sud, le capitaine Chanal reconnut le Canal qui la sépare de la grande terre. A l'embouchure méridionale de ce Canal, on voit un Écueil, et un Banc de roche sur lequel croissent des Poireaux ou Bambous de mer. La Marée qui en sortoit, et le vent qui en souffloit, repoussèrent avec violence la chaloupe dans le Sud.

On dirigea sa route pour reconnoître l'Entrée de Rennell,

et attendre sur ce point de rendez-vous, que le SOLIDE se montrât assez près de la terre pour qu'on pût s'y rallier. La partie de côte, comprise entre l'île du HIPPA et l'Entrée de RENNELL, est fort haute et escarpée; elle offre une Baie profonde, au fond de laquelle on aperçoit une belle grève de sable blanc. 1791. AOÛT. 31.

A trois heures et demie, on découvrit, à deux lieues de distance, le SOLIDE qui portoit sur la terre : on fit route pour le rejoindre; et à cinq heures du soir, la chaloupe fut rendue à bord et embarquée.

AVANT que de reprendre la suite de la navigation du Vaisseau, je vais présenter l'ensemble des diverses productions du sol, que le capitaine CHANAL a vues et examinées sur la partie Occidentale de la grande île CHARLOTTE, dont il a fait la Reconnoissance, et qui, à partir du cinquante-quatrième Parallèle, se prolonge d'abord à cinq lieues dans le Sud, et de là, prend la direction générale du Sud-Sud-Est jusqu'à la hauteur de 53 degrés 25 minutes.

Toute cette partie de côte est couverte de bois; les montagnes de l'intérieur présentent le même aspect, leurs flancs sont également boisés, et leurs sommets seulement sont dépouillés et paroissent stériles. Les Pins et les Sapins de forte végétation dominent dans cette immense forêt; et l'on y voit entremêlés, le Bouleau, une espèce de Saule, et quelques Noisetiers d'une très-belle venue.

Dans les divers endroits où l'on a abordé, on a trouvé plusieurs des arbustes et des plantes qui croissent sur le terrain de la FRANCE : le Framboisier, le Groseillier sauvage ou Cacis, le Rosier, dont il a déjà été fait mention, le Céleri, le Persil, le Pourpier, le Cresson, la Patience, la grande Centaurée,

1791. Août. 31. l'Ortie, une espèce de Mauve, une espèce de Fougère dont la racine a le goût de celle de la Réglisse, le Muguet, une Reine-Marguerite, semblable à la Marguerite simple de nos jardins, et quelques autres plantes que le Journal indique en masse et sans désignation particulière : on fut étonné de voir par-tout, répandues par touffes, des plantes de Pois et de Vesces; et l'on jugea qu'elles doivent être une production naturelle et spontanée du sol; car on ne présume pas que, si quelque autre Navigateur que Dixon, qui ne mit pied à terre nulle part, a visité ces côtes, il ait pris plaisir à semer de ces légumes dans tous les endroits où leurs plantes foisonnoient. On a mangé de ces pois, et l'on n'a point aperçu de différence, pour la saveur et la délicatesse, avec ceux qui se mangent en France. Ils viennent naturellement, comme ceux qu'on avoit vus à Tchinkîtâné, sur toutes les parties élevées des plages dans les endroits découverts. On trouva dans le Port Chanal, un Pommier sauvage qui portoit du fruit d'une petite espèce. Tout concourt à faire penser que, si la culture excitoit et dirigeoit la fécondité de cette terre, elle seroit susceptible d'être enrichie de la plupart des productions qui procurent et entretiennent l'abondance sur la portion du Globe que les Français habitent.

Les Oiseaux de mer et de terre se montrent en troupes nombreuses; ils sont des mêmes Espèces que ceux qu'on trouve dans Cloak-Bay et le Canal de Cox. La chasse et la pêche assurent dans toutes les saisons la subsistance des Naturels. Le poisson abonde sur la côte en telle quantité, qu'une demi-heure suffisoit pour prendre, avec deux lignes seulement, tout celui dont l'Équipage de la chaloupe avoit besoin pour sa consommation d'une journée; et la qualité en étoit excellente.

On n'a pas fait un séjour assez long pour avoir pu juger du climat de ces côtes : tout ce qu'on en peut dire, c'est que, pendant

pendant la durée de la Reconnoissance qu'on en a faite, le temps a été constamment très-beau ; à terre, on éprouvoit durant le jour, et sur-tout pendant le calme qui régnoit le matin, une chaleur sensible, telle qu'on l'éprouve, sous la latitude de PARIS, dans les mois d'Avril et de Mai ; et la nuit, les rosées étoient très-abondantes. 1791. AOÛT. 31.

EN PARLANT du langage de TCHINKÎTÂNÉ, j'ai rapporté d'avance les termes numériques employés aux îles de QUEEN-CHARLOTTE, tels que le capitaine CHANAL a pu les recueillir à CLOAK-BAY ; il observe que quelques-uns de ces termes sont communs aux autres parties de ces îles qu'il a visitées, ainsi que quelques autres termes qu'il a pu saisir, et par lesquels les Naturels expriment les objets suivans :

Ouiné..... Un présent.
Coutesk..... Une veste ou un gilet.
Nock..... Une fourrure.
Tesch..... Le feu.
Pēcheck..... Une caisse.
Smoguet..... Un Chef.

Cette similitude des termes numériques et d'autres termes, employés également par les diverses Tribus, séparées les unes des autres, qui occupent la partie de côtes des îles de QUEEN-CHARLOTTE que le capitaine CHANAL a visitée, me semble démontrer, contre l'opinion hasardée du Rédacteur du Journal de DIXON, que ces Tribus communiquent habituellement entre elles : cette identité de langage pourroit encore prouver que les Peuplades qui habitent ces îles ont une origine commune.

LES OPÉRATIONS de commerce avoient été bien languissantes sur cette partie septentrionale des côtes occidentales des îles

1791. Août. 31. de Queen-Charlotte ; et le capitaine Marchand jugea que la Traite ne prendroit pas plus d'activité, s'il s'obstinoit à suivre les traces des Anglais qui, dans leurs courses successives et rapprochées, avoient dû épuiser, pour quelque temps, les richesses du pays. Il renonça donc au projet qu'il avoit eu d'abord, de faire reconnoître la partie méridionale des îles jusqu'au cap James, ainsi nommé par Dixon [a], lequel termine au Sud l'Archipel de Queen-Charlotte. L'espoir de se procurer des Fourrures sur la côte du Continent, à Nootka-Sound, qu'alors on croyoit y tenir, ne paroissoit pas mieux fondé : on n'ignoroit pas que, depuis long-temps, ce Port étoit fréquenté par les Anglais, expédiés d'Asie et d'Europe, qui, en quelque sorte, en avoient pris possession, qui s'y seroient sans doute établis solidement, et en auroient fait le centre de leur commerce des Pelleteries, si l'Espagne ne se fût opposée à ce qu'elle appeloit un envahissement de son territoire. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'il suffit à une Puissance de l'Europe d'avoir reconnu de loin une côte étrangère, même d'y avoir, en passant, arboré un Pavillon sur le sommet de quelque Cap, ou planté une Croix, au bruit du canon, pour que tout le pays soit devenu à jamais sa propriété exclusive ; seulement on dut croire que la visite des Espagnols avoit enlevé dans cette partie, le peu de Fourrures qui avoit pu échapper aux recherches et à l'avidité des Anglais. Toutes ces considérations, et d'autres que peut-être j'ignore, durent se présenter à l'esprit du Capitaine français ; et c'est sans doute après les avoir pesées, qu'il se décida à ne commencer sa Traite sur la côte du Continent, qu'à Berkley-Sound, situé dans le Sud de Nootka, par 49 degrés de

[a] Nommé antérieurement cap *Hector*, par *la Pérouse*.

latitude, et à l'étendre de ce point, en redescendant, jusqu'au cap MENDOCINO, situé entre 42 et 41 degrés. On pouvoit espérer que cette partie, encore à-peu-près inconnue, n'auroit pas été visitée par des Navigateurs que l'assurance d'une récolte plus abondante avoit dû appeler aux îles de QUEEN-CHARLOTTE; on pouvoit se flatter que, par des opérations bien conduites avec un Peuple qui traiteroit pour la première fois, on répareroit le temps qu'on avoit inutilement consumé à suivre un sentier battu, et à demander à des Terres épuisées un produit qu'on ne devoit plus attendre que de celle où les Européens n'auroient pas encore récolté. 1791. AOÛT. 31.

On fit donc route pour l'Entrée de BERKLEY, et l'on se proposoit de suivre la côte vers le Sud à partir de ce Port, aussi loin et aussi long-temps que la saison le permettroit [a].

Le 4 Septembre, à quatre heures du soir, on eut la vue de la côte d'AMÉRIQUE, du Nord-Nord-Est au Nord-Est quart Est. Deux suites de distances de la lune au soleil, observées à quatre heures vingt-cinq minutes, donnèrent 129 degrés 58 minutes et demie de longitude Occidentale; et la latitude du Vaisseau au même instant, en la rapportant à celle qui avoit été observée à midi, étoit de 49 degrés 41 minutes. Cette position plaçoit le Vaisseau dans le Nord-Ouest quart Ouest de BERKLEY-SOUND, à l'Ouest-Nord-Ouest 4 degrés Ouest de NOOTKA-SOUND, à neuf lieues de distance de ce dernier, et à environ quatre lieues de la terre qui paroissoit la plus proche [b]. SEPTEMBRE. 4.

On tint la bordée du large pendant la nuit; et le 5 au matin, la brume qui enveloppoit la terre ne permit pas avant dix heures de la distinguer. Pendant la matinée, les élémens offroient à la 5.

[a] *Voyez* Tom. II, Note XLII.

[b] *Voyez* Tom. II, Note XLIII, et *le Journal de Route*, à la date du 4 Septembre 1791.

1791. vue divers spectacles : des Baleines en grand nombre se jouoient
SEPTEMBRE. autour du Vaisseau ; et des troupes de Canards, de Plongeons,
5. de Macareux, de Cormorans, de Goilans, croisoient leur vol dans toutes les directions, les uns en rasant la surface des eaux, les autres en traversant les airs.

La couleur de la mer parut tout à coup changer et prendre une teinte sale ; on jeta le Plomb à l'eau ; mais une ligne de quatre-vingts brasses ne rencontra pas le fond.

L'éclaircie permit, à midi, d'observer la hauteur méridienne du soleil, et l'on en conclut la latitude du Vaisseau de 48 degrés 51 minutes : sa longitude rapportée par l'Estime des routes à l'Observation de la veille, étoit de 128 degrés 56 minutes.

A cette époque, on distinguoit dans le Nord un enfoncement qu'on jugea devoir être NOOTKA-SOUND ; et d'après la position du Vaisseau, la terre qu'on avoit à l'Est quart Nord-Est ne pouvoit être que l'extrémité septentrionale de BERKLEY-SOUND : le brouillard empêchoit encore que l'on ne vît les terres qui terminent cette entrée du côté du Sud.

On courut sur la terre jusqu'à cinq heures du soir, et à cette époque, on prit la bordée du large jusqu'à cinq heures du matin du lendemain.

6. A midi de ce jour, on étoit, suivant l'Observation, à 48 degrés 59 minutes de latitude, c'est-à-dire, à une minute près sur le Parallèle de BERKLEY-SOUND, dont on n'étoit plus éloigné que de quatre ou cinq lieues dans l'Ouest. De NOOTKA à BERKLEY, la côte paroît former une espèce de Golfe terminé par de hautes montagnes dont on n'apercevoit que les sommets ; la brume déroboit la vue de la partie inférieure. On distinguoit diverses Ouvertures qui pouvoient offrir de bons Mouillages ; elles sont formées par de hautes terres détachées qui sembloient n'être que des îles près desquelles il en paroissoit d'autres plus basses et

plus petites. Mais le brouillard qui n'étoit pas dissipé, ne permettoit pas qu'on s'abandonnât sur la côte pour la reconnoître de plus près. 1791. SEPTEMBRE. 6.

Dans l'après-midi, on porta au large avec un vent foible de la partie du Sud, auquel succéda, à quatre heures, un calme plat. Comme les Courans drossoient vers la terre quoique avec peu de vîtesse, à six heures on mouilla une ancre à jet par cinquante brasses d'eau, fond de beau sable noir et vaseux. La Pointe septentrionale de BERKLEY-SOUND restoit alors à l'Est 1 ou 2 degrés Sud; et la terre la plus proche étoit éloignée de deux lieues et demie ou trois lieues.

Le lendemain, à six heures du matin, on aperçut cinq pirogues, venues de la partie de côte qui restoit au Nord-Nord-Est, se diriger sur le Vaisseau dont elles s'approchèrent successivement. Chacune de ces embarcations portoit six hommes, tous d'un âge mûr : dans celle qui la première accosta le Navire, étoit un homme plus âgé qui se dressa en pied en approchant du bord, et chanta pendant quelques minutes. On ne vit d'autres Fourrures dans ces cinq pirogues, que quelques morceaux assez grands de peaux d'Ours. On étala aux yeux de ceux qui les montoient, plusieurs marchandises et ustensiles d'EUROPE, et, en même temps, on leur fit entendre qu'on desiroit avoir en échange, des peaux de Loutre dont on leur montroit des échantillons. Ils firent comprendre qu'ils alloient à la pêche; mais que, si l'on vouloit se rendre à une Ouverture qu'ils indiquoient dans le Nord-Est du point où le SOLIDE étoit à l'ancre, on pourroit s'y procurer des Peaux de l'espèce de celles que l'on demandoit. Après s'être arrêtés auprès du Vaisseau pendant une demi-heure, ils dirigèrent leur route vers la haute mer où, sans doute, ils alloient attendre les Baleines; et ils se rangèrent sur une 7.

1791. SEPTEMBRE. 7. ligne de marche bien formée, en laissant un intervalle égal entre chaque pirogue et la suivante.

Ces Américains sont beaucoup plus blancs que ceux qui habitent la Baie de TCHINKÎTÂNÉ ; ils n'avoient pour tout vêtement, que des couvertures dont les unes étoient des tissus d'écorce d'arbres, et les autres, de laine, paroissoient, au dessin, devoir être de fabrique espagnole ; ils portoient aussi des colliers de grains de verre, des pendans d'oreilles, et des bracelets de fils de cuivre tordus ensemble, d'où pendoient des flocons de même métal ; ils montrèrent un hameçon européen, et firent entendre qu'ils le tenoient, ainsi que leurs couvertures de laine, d'un Vaisseau semblable au SOLIDE. Quelques-uns avoient autour de la tête, un morceau d'étoffe bleue, tortillée à la manière des Barbaresques. Leurs chapeaux de joncs, tressés comme ceux des Tchinkîtânéens, en diffèrent un peu pour la forme, qui est celle d'un pot à fleurs renversé, à bords droits, et terminé en cloche à sa partie supérieure. On ne les a pas vus assez long-temps pour avoir pu examiner leur physique en détail : ils ont paru fortement taillés et robustes, mais fort laids et assez maigres ; leurs cheveux sont noirs et lisses ; cinq ou six seulement d'entre eux avoient la face barbouillée d'une espèce d'ocre.

Leurs pirogues sont construites avec plus d'intelligence encore et plus d'art qu'aucune de celles qu'on eût vues sur la côte, quoiqu'en général tous les Naturels de cette partie excellent dans ce genre de travail : elles sont aussi plus grandes. Elles peuvent avoir de trente à trente-cinq pieds de longueur, et la plus grande largeur est de trois pieds : elles sont creusées dans un seul tronc d'arbre, et la proue est exhaussée par des pièces de rapport artistement et solidement liées au corps de la pirogue : l'arrière est terminé en poupe arrondie et perpendiculaire : elles

ont sur toute la longueur une légère tonture ; et leurs Façons de l'avant et de l'arrière sont taillées d'une manière si avantageuse pour la marche, qu'un Constructeur européen ne les désavoueroit pas : aussi sillent-elles avec une vîtesse surprenante. Tout le travail en est d'ailleurs d'un fini qui se fait admirer; et des cinq pirogues qu'on a examinées, pas une seule ne faisoit une goutte d'eau. On peut donner une idée de ces Bâtimens, en les comparant, pour la figure de leurs Façons, aux bateaux des Catalans, ou aux chaloupes des Pilotes de la rivière de Bordeaux ; mais elles sont plus étroites, et ont le bord moins exhaussé, proportionnément à leur largeur : l'avant en est aussi plus saillant et plus élevé. Les Américains les meuvent avec des pagaies qui paroissent destinées à servir à-la-fois de rame et d'arme offensive ; car la pale, ou la partie qui plonge dans l'eau, est terminée en pointe ; et au total, cette pagaie a de la ressemblance avec une lance.

1791. SEPTEMBRE. 7.

On ne vit aucune autre arme dans les pirogues, et pas d'autres marchandises d'Europe que celles dont il a été parlé. Mais les instrumens de pêche attirèrent particulièrement l'attention des Marins français. Une forte lance, de douze ou treize pieds de long, taillée en pointe à un des bouts, et renforcée, de distance en distance, par de larges rostures de corde qui offrent à la main des points d'appui, et empêchent qu'elle ne glisse ; deux ou trois lances plus minces et sans renforts, mais de la même longueur ; deux ou trois pièces de cordage, de deux pouces ou deux pouces et demi de circonférence ; un nombre égal d'outres, de trois pieds de long sur quinze pouces de diamètre, remplies d'air ; enfin une caisse contenant des harpons, des lignes, des hameçons, et d'autres ustensiles de pêche, composoient l'armement de chacune des pirogues.

Les Naturels s'empressèrent, sur la demande des Français,

1791. SEPTEMBRE. 7. de leur expliquer, le mieux qu'ils purent, l'usage qu'ils font de tout cet équipage : et voici, autant qu'on l'a pu comprendre, la manière dont ils procèdent dans leur grande pêche de la Baleine. La forte lance, qu'on peut appeler la lance d'ARGAIL, est destinée à frapper le Cétacée, quand il se présente à la surface de l'eau ; et rarement un Américain manque-t-il de le blesser du premier coup : à l'instant, les lances plus légères sont employées à lancer les harpons à chacun desquels est attachée une des longues pièces de cordage ; l'autre bout de la ligne est fixé à une des grosses outres remplies d'air : ces espèces de ballons, flottant sur l'eau, ne cessent d'indiquer la place où se trouve la Baleine, morte ou blessée, qui a emporté avec elle un harpon : et les Pêcheurs, dirigés par ce signal, se mettent à sa suite, et célèbrent, par des chants d'alégresse, leur victoire et leur conquête [a]. Mais le plus difficile n'est pas, sans doute, d'ôter la vie au monstre ; il reste à s'en emparer : et l'on ne croiroit jamais, si l'on n'en avoit la certitude, qu'avec des nacelles aussi légères, aussi frêles que des pirogues creusées dans un tronc d'arbre, quelques hommes réussissent à traîner, l'espace de quatre ou cinq lieues, une masse énorme, et parviennent à l'échouer sur une plage où ils puissent la dépecer ; on ne pourroit croire qu'il fût donné à des hommes, qui ne sont pas fils des Dieux, d'exécuter, avec le seul secours de leurs bras, ces véritables travaux d'HERCULE. Il semble que la Nature, en affectant particulièrement la Baleine aux Mers froides qui baignent les Terres Boréales et Australes, ait voulu dédommager et consoler, en quelque sorte, ces contrées malheureuses auxquelles elle a

[a] Il paroît que les procédés qu'emploient pour la pêche de la Baleine les Naturels de *Berkley-Sound*, diffèrent peu de ceux des habitans de *Nootka*, lesquels ont été décrits par le capitaine *Meares*. (*Voy.* son Voyage, pag. 258 et suiv. de l'Original.)

refusé

refusé le don de la fertilité, en douant leurs habitans, à un degré supérieur, du courage et de la dextérité nécessaires pour attaquer et vaincre l'animal qui doit fournir à une partie de leurs besoins, et que sa masse imposante et son agilité redoutable sembloient mettre à l'abri des entreprises d'un ennemi comparativement aussi foible que l'Homme. Nous voyons le Groënlandais, semblable au Triton de la Fable qui promène son buste sur les eaux, seul, enveloppé jusqu'à la ceinture dans son sac de peau, identifié, pour ainsi dire, avec sa nacelle de cuir qui excède à peine le niveau de l'onde et qu'il meut et manœuvre avec deux raquettes, nous le voyons attaquer avec audace, et vaincre par l'adresse, une montagne vivante, un monstre dont la gueule immense suffiroit à engloutir, comme un goujon, la nacelle et le Groënlandais.

1791. SEPTEMBRE. 7.

A l'arrivée des pirogues américaines, le capitaine MARCHAND s'étoit d'abord flatté qu'elles apportoient des Fourrures : mais elles en étoient totalement dépourvues ; et il eut bientôt la certitude que leur visite n'avoit eu d'autre motif que de satisfaire la curiosité de ceux qui les montoient. A dix heures du matin, deux autres pirogues s'approchèrent du Vaisseau, le considérèrent quelques instans, et poursuivirent leur route.

LE POINT où le SOLIDE avoit mouillé en pleine mer, étoit situé à l'Ouest de la Pointe septentrionale de BERKLEY-SOUND, à deux lieues et demie ou trois lieues de distance de cette Pointe. Le capitaine MARCHAND auroit voulu tenir à l'ancre jusqu'au moment où un vent favorable permettroit de gagner le Port ; mais une apparence de mauvais temps, et une forte houle de l'Ouest qui commençoit à tourmenter le Navire, le décidèrent à mettre à la voile et à prendre le large, à la faveur d'une petite brise qui souffloit du Sud-Sud-Est.

1791. Il revint sur la terre le lendemain quand le vent fut favorable
Septembre. à la route ; mais le brouillard ne permettoit pas encore que l'on
8. se portât sur l'Entrée de Berkley-Sound qui ne pouvoit être aperçue, et dont seulement, par le calcul des routes, on estimoit la position à l'égard du Vaisseau. L'éclaircie qui se fit dans l'après-midi, laissa voir les terres ; et l'on reconnut l'Entrée de Berkley dans le Nord-Est quart Est, à environ quatre lieues de distance. Au même instant, on aperçut, à une lieue et demie en avant du Vaisseau, un Navire à trois mâts ; on jugea qu'il sortoit du Port où l'on se proposoit de traiter, ou de quelque Baie dans ses environs : et la route qu'il tenoit dans le Sud-Sud-Est, ne laissoit pas douter que son projet ne fût, comme celui du capitaine Marchand, de visiter les parties méridionales de la Côte. Il étoit donc à peu-près démontré qu'on y seroit primé par-tout, comme on l'avoit été dans les parties plus septentrionales ; et l'on abandonna l'idée de pénétrer dans Berkley-Sound. Le capitaine Marchand jugea que, dans l'état des choses, ce qui importoit le plus, c'étoit de devancer dans les Marchés de la Chine les Navires qui l'avoient devancé lui-même sur les côtes de l'Amérique, et de chercher à compenser la modicité de la cargaison par le prix avantageux qu'on pourroit en obtenir. Cette combinaison étoit d'autant plus juste, que l'on devoit regarder comme probable que, plusieurs des Navires de Traite abordant en même temps aux côtes de la Chine, la concurrence des Vendeurs feroit descendre les Fourrures à des prix fort au-dessous de leur valeur ordinaire dans le commerce, ou forceroit à les emmagasiner, pour attendre une circonstance qui promît un débit plus favorable et un bénéfice moins incertain.

La résolution de quitter la Côte fut communiquée par le capitaine Marchand à son État-major, et obtint l'assentiment

général. Il fut décidé que, sans plus différer, on se mettroit en route pour la CHINE; qu'on tâcheroit, à force de voiles, d'abréger la durée de la traversée; et que l'on ne s'arrêteroit aux îles SANDWICH, que le temps absolument nécessaire pour procurer au Vaisseau les provisions, et à l'Équipage les rafraîchissemens, dont ils pourroient avoir besoin. 1791. SEPTEMBRE. 8.

Le Vaisseau qu'on avoit aperçu continuoit de suivre la route qu'il tenoit en sortant de BERKLEY-SOUND; il ne fit point connoître par un Pavillon, à quelle Nation il appartenoit: mais, comme on n'avoit pas pu douter, à la vue des couvertures que portoient les Américains dont on avoit reçu la visite, qu'elles ne provinssent des fabriques d'Espagne, on demeura persuadé que le Navire qu'on avoit à vue, étoit une des Frégates que le Gouvernement espagnol avoit expédiées de CADIZ, avant que le SOLIDE eût quitté la FRANCE [a]. Tous les Papiers publics de l'EUROPE ont annoncé, dans le temps, que les Bâtimens qu'indique ici le capitaine CHANAL, étoient destinés pour un *Voyage de Découvertes;* mais on a lieu de soupçonner, et même de croire, que le chevalier de MALESPINA, à qui étoit confiée la conduite de l'Expédition, avoit, en outre, la mission particulière et secrète, de visiter dans le plus grand détail toute la côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; de s'assurer si les Anglais n'entreprenoient pas d'y former quelque Établissement clandestin; de prendre des connoissances certaines sur la facilité, l'extension présumable, et le produit du commerce des Pelleteries; afin que le Conseil de CASTILLE pût, un jour, examiner et peser dans sa sagesse, si l'ESPAGNE ne devroit pas entrer en concurrence pour ce commerce, et mettre à profit, dans l'exécution de ce projet, l'heureuse situation des PHILIPPINES,

[a] On a su, dans la suite, que le Bâtiment qu'on avoit vu appartenoit aux *États-Unis.*

1791. SEPTEMBRE. 8. qui doit balancer avec avantage celle des Établissemens que les Anglais possèdent à la côte de l'INDOSTAN et dans le BENGALE.

Mais, comme le capitaine MARCHAND ne voulut pas que le Navire étranger pût juger de sa route par sa manœuvre, il continua de porter sur la terre jusqu'à la nuit : et lorsqu'il fut assuré que l'obscurité ne permettroit plus qu'il fût aperçu, il fit route pour la CHINE, et prit son Point de Départ de 48 degrés 46 minutes de latitude Nord, et 128 degrés 48 minutes de longitude à l'Occident de PARIS [a].

[a] *Voyez* Tome II, Note XLIV.

CHAPITRE VI.

CONJECTURE sur la manière dont a pu se peupler la Côte du Nord-Ouest *de l'*Amérique ; *et vues générales de cette Côte et des* deux Amériques *sous le rapport de la Civilisation.*

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

LA CÔTE Occidentale de l'AMÉRIQUE DU NORD, dont la connoissance, postérieure de trois cents ans à la première découverte du Nouveau Continent, est due aux dernières années de notre siècle, mérite qu'avant de l'abandonner, nous la considérions sous quelques points de vue généraux, en attendant que des recherches plus multipliées et plus approfondies nous ayent mis à portée de l'examiner sous des rapports particuliers. Le rapprochement des notions que nous avons acquises sur la partie de côte renfermée entre le cinquante-deuxième et le cinquante-septième Parallèle, et sur les îles qui en dépendent, m'a conduit à former une Conjecture sur la manière dont a pu se peupler cette portion de la lisière Occidentale de l'AMÉRIQUE, et sur l'origine des diverses Peuplades qui se trouvent aujourd'hui disséminées sur sa vaste étendue.

LES PEUPLES qui habitent la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE ne se sont point montrés, à l'époque de la découverte, dans cet état de simplicité primitive qui, peut-être, ne fut connu sur notre Continent que dans les descriptions fantastiques de nos Poëtes : ils n'étoient même plus dans la première enfance de la vie sociale. L'Homme de la Nature,

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

l'Homme des forêts, n'est pas occupé de frivolités, de superfluités; le besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsistance absorbe toutes ses facultés morales et physiques : l'Homme même qui commence à se réunir en sociétés de famille, n'a point encore d'autres idées que celles qui ont pour objet la conservation de soi et des siens. Mais nous avons trouvé, sur la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, des maisons à deux étages, de cinquante pieds de long, trente-cinq de profondeur, douze ou quinze de hauteur [a], dans lesquelles la combinaison de la charpente et la force des bois suppléent ingénieusement aux matériaux plus solides qui exigent, pour être détachés des flancs des montagnes, ou extraits des entrailles de la terre, des machines trop compliquées pour que les Américains eussent pu déjà les avoir imaginées : nous voyons, dans de petites îles qu'à peine on croiroit habitables [b], chaque habitation présenter un portail qui occupe toute l'élévation de la façade, surmonté de statues de bois en pied, et orné sur ses chambranles, de figures sculptées d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux; nous y voyons des espèces de Temples [c], des monumens en l'honneur des Morts [d]; et, ce qui sans doute n'est pas moins étonnant, des tableaux peints sur bois, de neuf pieds de long et cinq de hauteur [e], sur lesquels toutes les parties du corps humain, tracées séparément, se trouvent figurées en différentes couleurs; dont les traits, en partie effacés, attestent l'ancienneté de l'ouvrage; et qui nous rappellent ces grands tableaux, ces peintures emblématiques, ces hiéroglyphes qui tenoient lieu d'Histoire écrite aux Peuples du MEXIQUE : tous les meubles à l'usage des Naturels sont chargés d'ornemens

[a] Ci-devant, pag. 298 et suiv.
[b] *Ibid.* pag. 300.
[c] *Ibid.* pag. 304 et 305.
[d] *Ibid.* pag. 304.
[e] *Ibid.* pag. 295 et 311.

1791.
SEPTEMBRE.
AMÉRIQUE.
Vues générales.

divers de ciselure, en creux et en relief, et d'espèces d'hiéroglyphes ; et ces ornemens ne sont pas dépourvus d'agrément et d'une sorte de perfection [a] : des habillemens recherchés et bizarres, mais très-composés et très-variés, sont réservés pour les jeux, les fêtes, les cérémonies, les combats [b] : enfin, on trouve chez ces Peuples des Flûtes ou *Sifflets de Pan*, à onze tuyaux [c]; et la Harpe, cet instrument compliqué, y fut connue dans des temps anciens, puisqu'ils en ont la représentation dans quelques-unes de leurs sculptures [d]. Ainsi l'Architecture, la Sculpture, la Peinture, la Musique, se trouvent réunies, et

[a] Le Rédacteur du Journal de *Dixon* dont la course embrasse la totalité de la côte du *Nord-Ouest*, depuis *Nootka-Sound* jusqu'à *Cook's-River*, nous dit, lorsqu'il traite de cette côte en général, que « les Naturels se plaisent à porter des masques et des coiffures ou bonnets de diverses formes, sur lesquels sont peints des sujets de fantaisie, des emblèmes *[Devices]*, tels que des oiseaux, des quadrupèdes, des poissons, quelquefois même des figures humaines ; que les mêmes objets se voient souvent sculptés en bois ; et qu'il en est *qui sont bien loin d'être mal exécutés.*

» Je ne puis dire, ajoute-t-il ailleurs, si ces oiseaux et ces poissons peints, ces animaux et ces figures humaines ciselés, seroient une espèce d'écriture hiéroglyphique dont ils feroient usage pour conserver la mémoire des événemens ; mais les peintures, les ciselures, les sculptures sont si multipliées, qu'on n'est pas éloigné d'adopter cette idée. Plusieurs de ces ouvrages, *dans lesquels on admire la justesse des proportions, sont exécutés avec une élégance et des recherches qu'on ne s'attend pas à trouver ailleurs que chez les Peuples civilisés : ces Arts ne paroissent point dans leur enfance sur la côte du Nord-Ouest de l'Amérique.* Le capitaine *Cook* a déjà fait remarquer l'espèce de passion qu'ont ces habitans pour la sculpture et la ciselure : dès le temps de son voyage, l'emploi du fer en outils étoit familier à ces Peuples ; et le couteau dont ils font usage, a la lame si mince, qu'elle prend, à volonté, toute espèce de courbure, et leur suffit pour exécuter tous leurs ouvrages avec la même facilité que s'ils y employoient un assortiment d'outils. On peut croire que le fer leur vient originairement d'*Asie* par les Russes qui ont devancé les Européens sur la côte du *Nord-Ouest.* » (Voyez *Dixon's Voyage*, pages 242 et 243 : et aussi ci-devant, pag. 287.)

[b] Ci-devant, page 249.

[c] *Ibid.* page 331.

[d] *Ibid.* page 332.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

en quelque sorte naturalisées, sur une Terre dont les habitans, sous d'autres rapports, se montrent encore dans l'état de Sauvages.

Ce n'est pas en poursuivant les animaux des forêts, que l'habitant de la Côte du NORD-OUEST, qui aujourd'hui paroît faire de la chasse son occupation principale, parce que le besoin la commande, a pu acquérir l'idée d'une Architecture composée, et ce goût, ce talent de l'imitation. Le Chasseur, au retour de sa course, se repose, mange et dort; la hutte qui suffit à le mettre à l'abri des injures du temps, suffit aussi pour sa demeure habituelle, et il ne cherche et ne s'occupe ni à l'agrandir, ni à la décorer : le luxe, les superfluités, les Arts d'agrément, même grossiers, n'appartiennent qu'à l'Homme qui, ayant des loisirs, est tourmenté par le besoin d'occuper son oisiveté. On peut donc conclure que le Peuple, aujourd'hui livré à la chasse, chez lequel le goût de ces Arts est dominant et leur emploi général, n'a pas créé ces Arts dans la solitude des bois; qu'il les y a apportés d'ailleurs; qu'il les a d'emprunt; et qu'il ne descend pas, en dernière origine, d'un Peuple qui n'auroit été que chasseur.

Si nous examinons les habitans de la Côte du NORD-OUEST sous des rapports moraux, nous découvrons d'autres vestiges d'une civilisation ancienne. Nous trouvons dans les Langues parlées une abondance de mots que les Peuples sauvages n'ont pas, et qui annonce l'abondance des conceptions [a] : nous sommes étonnés de l'avancement de leur raison, qui les rend susceptibles de saisir des idées abstraites [b], expliquées, pour ainsi dire, par des signes et des gestes, puisqu'elles le sont par des Étrangers qui à peine savent quelques mots de la langue

[a] Ci-devant, page 286.

[b] *Ibid.* page 278.

de

de celui qui écoute, et la seule qu'il entende : nous admirons les efforts du génie luttant avec de petits moyens, et cependant avec succès, contre de grandes difficultés [a]; dans leurs constructions navales, une perfection qui, en petit, égale celle des nôtres [b]; dans le maniement de leurs bâtimens de mer, une dextérité qu'à peine nous pourrions égaler; dans tous les ouvrages de leurs mains, une recherche et un fini qui dénotent une industrie anciennement perfectionnée par des principes que le temps n'a pu tout-à-fait détruire : leur intelligence et leur habileté singulières dans le commerce des échanges [c], leurs ruses même, nous conduisent à penser que ce genre de trafic date de loin parmi eux, et que ce n'est pas nous qui l'y avons introduit : enfin l'idée fixe et déterminée qu'ils ont de la propriété [d], nous porte à présumer l'existence d'une espèce de pacte social, dicté par la Nature, sanctionné par la Raison, et observé entre eux plus religieusement peut-être, que si des lois pénales en commandoient l'observation.

Si jamais nous parvenons à entendre les diverses Langues parlées sur les différens points de la Côte; peut-être, dans ces Concerts en parties qu'ils répètent en famille, à l'issue des repas et dans les heures de repos [e], et auxquels chaque assistant mêle sa voix, avec un recueillement des sens qui annonce celui de l'ame, peut-être découvrirons-nous quelque trace de leur origine, ou la fable qui leur tient lieu d'histoire; ces chants peuvent être une tradition orale, comme leurs hiéroglyphes une tradition écrite : un Peuple qui chante est un Peuple poëte; et l'on sait que, dans tous les pays, les Poëtes furent les premiers Historiens, et que la première histoire ne fut qu'un recueil de chansons.

[a] Ci-devant pages 302 et précéd.
[b] *Ibid*, page 258 et 366.
[c] *Ibid*, page 268.
[d] *Ibid*, page 269.
[e] *Ibid*, page 265.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

Au défaut d'un guide, cherchons à tâtons, dans l'obscurité qui enveloppe les premières connoissances que les possesseurs actuels du MEXIQUE acquirent au temps de leur invasion, si nous ne trouverons pas quelque point d'appui sur lequel on puisse hasarder d'établir une Conjecture qui, si elle ne paroît pas suffisamment fondée, pourra du moins, en appelant sur cet objet l'attention et les recherches des Savans, donner lieu quelque jour à une conjecture plus solide.

S'il est vrai, comme tout semble le prouver, que l'ASIE ait peuplé la Côte Occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD; si l'on doit accorder quelque croyance aux traditions qu'avoient les Mexicains sur leur propre origine, et qui, tout imparfaites qu'elles étoient, avoient été conservées avec plus de soin et méritoient plus de confiance que celles d'aucun Peuple des deux AMÉRIQUES; on pourroit croire avec eux que leurs ancêtres étoient venus d'un pays éloigné, situé au Nord-Ouest de leur Empire : ils indiquoient même les différens lieux où ces Étrangers s'étoient arrêtés en avançant graduellement dans les provinces de l'intérieur; et c'est précisément la route qu'ils ont dû tenir, en supposant qu'ils vinssent du Nord de l'ASIE [a].

[a] La description que les Mexicains faisoient de la figure, des mœurs, de la manière de vivre de leurs ancêtres à cette époque, est la peinture fidelle des Tribus sauvages de Tatars dont on suppose qu'ils sont descendus. (*The History of America by Robertson.* Liv. IV.)

Suivant *Clavigero (Hist. del Mexico)*, la Tradition des Mexicains portoit que, antérieurement à la fondation de l'Empire, vers l'an 1160, ils habitoient un pays appelé *Aztlan*, situé dans le Nord et loin du Golfe de la *Californie* (c'est la position de la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique* au Nord de la *Mer Vermeille*). En s'avançant vers le Midi, ils traversèrent d'abord le *Rio Colorado* qui a son embouchure au haut du Golfe de la *Californie*, ensuite *la Gila*, qui est une branche du *Colorado*; et ce dernier passage se fit dans un endroit où se voient encore les restes d'une grande construction qu'ils y avoient élevée, &c. (*Voyez* la Traduction anglaise de l'Ouvrage de *Clavigero*,

En effet, la transmigration a dû commencer à s'opérer sur les parties du Nord de l'AMÉRIQUE occidentale; et bientôt, attirée

sous le titre de *History of Mexico, collected from Spanish and Mexicain Historians*, &c. *London*, 1787. Vol. II, pages 208 à 210.)

L'ignorance des Conquérans du *Mexique*, qui, dans leurs Expéditions, n'avoient pour objet que de trouver et de ramasser de l'or, a laissé dans l'obscurité les fastes de cet Empire : au milieu des ténèbres épaisses qui environnent son berceau, on peut seulement démêler que la fondation n'en est pas ancienne; et en la rapportant au commencement du treizième siècle de l'Ere chrétienne, c'est la reculer aussi loin que les conjectures et les vraisemblances peuvent y autoriser.

SUIVANT le D.r *Reinold Forster*, les anciens Mexicains et Péruviens paroissent descendre de ces Nations qui, ayant été envoyées par *Kublai-khan*, pour faire la conquête du *Japon*, furent dispersées par une horrible tempête : « *Et il est probable*, ajoute-t-il, que quelques-uns des Vaisseaux ayant été jetés sur les côtes de l'*Amérique*, les hommes qui les montoient y auront fondé les deux grands Empires du *Mexique* et du *Pérou*. » (Voyez *R. Forster's Observations* &c. pag. 316.)

Quelque juste déférence que l'on doive avoir pour une opinion que le D.r *Forster* a mise en avant; je ne pourrois proposer d'adopter celle-ci : en effet, quand on connoît l'espèce de Bâtiment de mer que *Kublai-khan* a pu expédier des côtes d'*Asie* pour les envoyer à la conquête du *Japon*; quand on connoît la construction et la manière de naviguer des *Jonques* chinoises; on ne peut pas conclure avec *Forster*, qu'*il est probable* que ces Jonques, après avoir été dispersées par la tempête, ont été poussées *à trois mille lieues marines* de leur point de départ, pour les faire aborder à la côte *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, et à *quatre mille lieues*, pour les porter sur celles du *Pérou* : on peut même observer que, pour parvenir à ce dernier point, elles auroient eu à traverser, en diagonale, *contre le vent*, toute la partie de la Zone Torride comprise entre l'*Asie* et l'*Amérique*; et l'on sait que, même pour les Vaisseaux et les Navigateurs modernes, cette traversée éprouveroit les plus grandes difficultés, et exigeroit un temps trop considérable pour que l'on puisse supposer que les Jonques fussent pourvues de la quantité de vivres et d'eau nécessaire pour un si long trajet. J'ajoute que le passage des Asiatiques en *Amérique* par les Vaisseaux de *Kublai-khan*, ne seroit guère plus probable si l'on vouloit que la totalité des Jonques eût abordé à la côte du *Nord-Ouest* ou même à celle du *Mexique*; car les hommes que, dans cette hypothèse, on supposeroit avoir fondé l'Empire du *Midi*, auroient eu à parcourir environ mille lieues par terre (et par quels chemins!) pour se rendre du *Mexique* au *Pérou*.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

insensiblement par l'attrait d'un accroissement progressif de chaleur, vers les lieux que le soleil éclaire plus long-temps et féconde par sa présence, une partie des Asiatiques transplantés a pu parvenir jusqu'aux fertiles plaines du MEXIQUE, où la beauté du climat et la richesse du sol ont dû les déterminer à fixer leur demeure. Mais, lorsque la terreur qui marchoit devant CORTÈS, venu de l'Orient, chassa les Mexicains du centre de l'Empire vers les points de la circonférence opposés au cours du torrent dévastateur, alors une partie des nouveaux Américains dut se porter vers le Nord-Ouest, plutôt que vers le Sud-Est où les terres trop resserrées entre les deux Océans, et occupées par des montagnes inaccessibles, offroient trop peu d'espace à la fuite, trop peu de ressources pour les besoins de la vie : semblables au troupeau sans défense que poursuit une bête féroce, leurs familles en déroute ont dû précipiter leurs pas, et ne s'arrêter dans leur course que lorsque la terre a manqué devant elles. Parvenus aux côtes que baigne la grande MER DE L'OUEST, ils se sont éparpillés sur cette lisière immense où l'Océan, d'une part, et de l'autre les forêts, leur offroient un double moyen de subsistance; et ils ont dû laisser, dans les intervalles des établissemens qu'ils formoient suivant les différentes directions qu'ils avoient tenues dans leur fuite, quelques-uns des établissemens primitifs des diverses Peuplades qui avoient pu ne pas désemparer de la Côte à l'époque où d'autres l'avoient abandonnée pour former un Empire. Heureux encore, ceux qu'une force irrésistible repoussoit de leur terre natale! heureux de retrouver dans les antiques forêts de leurs pères, un asile contre l'inquisition de la cupidité, contre la tyrannie et l'esclavage, qui, du plus bel Empire du Nouveau Monde, en un instant, mais peut-être pour toujours, firent une vaste solitude!

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

Il ne seroit donc pas hors de vraisemblance que la CÔTE DU NORD-OUEST comptât trois espèces d'Habitans : en première date, les hommes qui appartiendroient originairement au sol même de l'AMÉRIQUE, si, toutefois, on doit adopter l'opinion, que cette grande Terre avoit ses Hommes propres ou aborigènes, comme elle a ses Animaux et ses Plantes : en seconde date, les Asiatiques du Nord, dont l'ancienne Chronique du MEXIQUE atteste la transmigration : enfin, et en troisième date, les Mexicains réfugiés sur la côte après la destruction de leur Empire. Mais, si l'on peut en juger d'après les notions que nous avons acquises sur cette partie du Nouveau Continent, la dernière espèce d'habitans paroît dominer sur les deux premières : par-tout, comme on l'a vu, se montrent les traces d'une ancienne civilisation ; tout indique que les hommes qu'on a pu connoître ont appartenu à un grand Peuple ; et ce grand Peuple n'étoit pas un Peuple chasseur, car il aimoit les arts d'agrément et savoit en multiplier les productions : enfin, les Peuplades que l'on rencontre aujourd'hui disséminées sur la Côte du NORD-OUEST, semblent être les débris d'une grande Société ; et cette grande Société ne peut être que celle que la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes, rassemblées sous un Chef, avoit formée, il y a trois siècles, dans les vastes plaines du MEXIQUE où elle avoit bâti des Villes et fondé un grand Empire.

Cette Conjecture peut paroître hasardée : et comme, jusqu'à présent, les connoissances que nous avons acquises, ne présentent à l'appui aucune preuve qui ne puisse être, sinon détruite, du moins combattue ; je ne dois pas chercher à la défendre par ces moyens subsidiaires et amenés de loin, dont souvent on cherche à étayer un système. Je me bornerai à répondre à deux objections que je me suis faites à moi-même, et qui sans doute se présenteroient à d'autres.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

La première est la diversité des Langues parlées sur la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, qui, à de très-petites distances, diffèrent absolument les unes des autres. Par exemple, le Langage de TCHINKÎTÂNÉ, comme on l'a vu, ne paroît avoir aucune affinité avec celui de NOOTKA qui en est peu distant, ni même avec celui des îles de QUEEN-CHARLOTTE qui en sont encore moins éloignées; et l'on pourroit se croire fondé à conclure de cette différence qui, en général, est un indice assez certain de la différence des origines, que les Peuplades qui occupent ces trois Points de la Côte, quoique très-rapprochées aujourd'hui, ne doivent pas avoir eu une origine commune.

Je répondrai d'abord que l'identité des Langages peut bien prouver l'identité d'origine; mais que leur diversité n'est pas toujours une preuve que l'origine des Peuples n'est pas commune: parcourez sur le Golfe de GASCOGNE, la côte occidentale de FRANCE; de BREST à BAYONNE, vous entendrez parler trois Langues qui n'ont entre elles aucune similitude, le *bas-breton*, le *français* et le *basque :* voudrez-vous en conclure que les habitans de cette Côte n'ont pas une dernière origine commune?

Ne concluez donc pas, de ce que les habitans de TCHINKÎTÂNÉ, ceux des îles de QUEEN-CHARLOTTE, et ceux de NOOTKA, parlent des Langues différentes, que les hommes établis aujourd'hui sur ces trois Points ne proviennent pas du MEXIQUE en dernière origine. Je trouve même, pour cette différence des Langages, plusieurs explications qui, je le pense, ne paroîtront pas forcées.

D'abord, j'observe que si, comme il est probable, les réfugiés du MEXIQUE, à leur retour dans leur ancienne patrie, ont entremêlé les nouveaux établissemens qu'ils formoient, avec d'anciens établissemens d'habitans primitifs de la Côte, originairement leurs ancêtres, ils ont bien pu n'y rapporter aucun

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

reste de la Langue primitive qui, depuis long-temps, avoit cessé d'être la leur : on sait que les Peuples sauvages ont une Langue très-grossière, très-circonscrite ; et il est naturel de supposer que les premiers Asiatico-Américains du NORD-OUEST, après avoir établi un grand Empire dans le MEXIQUE, ont dû, pour exprimer leurs nouvelles idées, créer une Langue, et même plusieurs Dialectes particuliers, dans lesquels les mots du premier Langage, qui ont pu s'y incorporer, ont dû, en se polissant dans le passage, se défigurer à tel point, qu'ils sont devenus méconnoissables pour les habitans primitifs de la Côte, comme la Langue primitive étoit devenue méconnoissable elle-même pour les réfugiés du MEXIQUE qui parloient les nouvelles Langues.

Mais je vais plus loin ; et, en m'appuyant du témoignage et de l'autorité du savant CLAVIGERO qui, dans son *Histoire du Mexique*, nous dit que, sur l'espace qu'occupoit l'Empire, on comptoit *trente-cinq Idiomes absolument différens les uns des autres* [a], je dirai que, même en supposant que toutes les Peuplades qui occupent actuellement la Côte du NORD-OUEST jusqu'au coude et au retour du Continent vers l'Ouest, provinssent en dernier lieu du MEXIQUE, et qu'il ne fût resté anciennement sur cette Côte aucun des Asiatiques transplantés, il ne seroit pas encore étonnant, j'ajouterai même qu'il seroit dans l'ordre des choses et des événemens, que ces Peuplades parlassent des Langues absolument différentes ; car la transmigration a dû se faire principalement des Provinces les plus éloignées du centre de l'Empire où le fer avoit tout détruit ou tout soumis, de celles du Couchant, du Nord et même du

[a] On n'en sera pas surpris, si l'on réfléchit que la Nation mexicaine s'étoit formée de la réunion d'un grand nombre de Hordes errantes qui s'étoient rassemblées sous un Chef.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

Midi : or, il est vraisemblable, et je pourrois dire qu'il est prouvé, qu'au MEXIQUE qui, à cet égard ne devoit pas différer des Empires d'EUROPE, les habitans des Frontières ne parloient pas, n'entendoient même pas la Langue de la Capitale, puisque l'on comptoit sur le territoire qu'il occupoit trente-cinq Idiomes absolumens différens; et il est connu qu'une très-petite distance suffit pour mettre une différence entière entre les Langages de deux portions d'un même pays. Ainsi, en supposant même que la totalité de la Côte du NORD-OUEST ne fût habitée aujourd'hui que par des réfugiés mexicains; si, comme on doit le croire, ils proviennent principalement de différens points des frontières, la diversité des Langages est plutôt une preuve en faveur de leur origine mexicaine et commune, qu'elle ne seroit une objection contre cette conjecture.

C'est ainsi que l'on explique tout naturellement comment NOOTKA et TCHINKÎTÂNÉ, quoique n'étant éloignés l'un de l'autre que d'environ cent quarante lieues, ont pu avoir des Idiomes absolument différens; et comment, aux îles de QUEEN-CHARLOTTE, quoique situées entre ces deux Points, et n'étant séparées du Continent que par un bras de mer qui n'a pas plus de vingt lieues de large, on a pu parler une troisième Langue qui ne ressemble en rien ni à celle de NOOTKA, ni à celle de TCHINKÎTÂNÉ.

Nous trouvons, comme on le voit, plusieurs causes de la diversité qui se fait remarquer dans les Langages sur la Côte du NORD-OUEST; et aucune raison ne se présente qui contrarie la Conjecture de la transplantation sur cette Côte, d'une partie des habitans du MEXIQUE après la destruction de l'Empire. Il se peut que quelqu'un de ces différens Idiomes soit la *Langue-mère* des Asiatico-Américains, les habitans primitifs de la Côte du NORD-OUEST, celle dont on pourroit retrouver quelque trace

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

trace dans la Langue principale du MEXIQUE, où durent la porter ceux des premiers habitans qui abandonnèrent les bords de la mer : et je pense que c'est particulièrement dans ces îles qu'elle peut s'être conservée ; car ceux des Asiatiques transplantés qui, dans l'origine, ont pu s'y établir, ont dû être moins portés à abandonner la mer, pour se répandre dans l'intérieur du Continent, que ceux qui erroient sur la Côte : l'Insulaire sent le prix d'une Patrie isolée, l'avantage de ce large fossé qui l'environne et le protége contre une invasion, contre une surprise ; et rarement est-il tenté de se transplanter sur le Continent, où il doit craindre de trouver des voisins, des ennemis, et trop souvent un maître et un oppresseur. C'est aussi dans une île, dans celle à laquelle appartient NOOTKA, que nous trouvons le Langage qui paroît avoir le plus d'affinité avec la Langue mexicaine ; et c'est aussi des trois Points dont nous avons comparé les Idiomes [a], celui qui est plus voisin du MEXIQUE. On pourroit donc croire que NOOTKA a conservé la Langue primitive des Asiatico-Américains, et que quelques mots en ont passé dans la Langue principale du MEXIQUE. ANDERSON, qui a dressé le Vocabulaire de la Langue de NOOTKA, dont le capitaine COOK a enrichi le Journal de son troisième Voyage [b], nous dit que, en rapprochant les mots de cette Langue du petit nombre de termes mexicains qu'il est parvenu à recueillir, il aperçoit entre les uns et les autres la conformité la plus frappante. Les mots des deux Langues se terminent, pour la plupart, par *ltl* [c] ou *z*. « On peut même

[a] Ci-devant, page 284.

[b] *Cook's 3.e Voyage*. Vol. III, page 336.

[c] Que les Anglais écrivent *lthl*. On en peut voir un échantillon dans les termes numériques de *Nootka* que j'ai rapportés (ci-devant pag. 284) : les finales des mots *Altaquolthl*, Huit ; et *Tsawaqualthl*, Neuf, sont des finales mexicaines.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

remarquer, dit le lieutenant KING, qui a donné ses soins à l'impression du Journal de COOK, on peut remarquer, à l'appui de l'observation d'ANDERSON, que le terme *Opulszthl* qui, dans la Langue de NOOTKA, désigne le Soleil, et le mot *Vitziputzli* qui, dans celle du MEXIQUE, est le nom de la Divinité principale des Mexicains, qu'ils qualifioient de Tout-puissant, de Seigneur du Monde, ont entre eux une analogie de sons qui n'est pas très-éloignée ». Je crois qu'on pourroit enchérir sur la remarque du lieutenant KING, et dire que cette analogie est si marquée, si voisine de l'identité, que les Savans, accoutumés à manier les Langues, à les comparer entre elles, et à déduire de cette comparaison, des affinités ou prochaines, ou éloignées, pourroient trouver dans les deux mots rapportés plus qu'un air de ressemblance, soit dans les mots eux-mêmes considérés grammaticalement, soit dans les objets et dans l'idée dont ils sont l'expression.

Je ne pousserai pas plus loin cette discussion, dont je n'ai fait, pour ainsi dire, qu'indiquer le sujet; elle exigeroit un développement qui me porteroit hors des limites que j'ai dû me fixer: il peut me suffire d'avoir fait entrevoir dans ce qui vient d'être dit, que, si les diverses Peuplades disséminées sur la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, ne parlent pas la même Langue, si leurs Langages n'offrent même aucune similitude, il n'en faut pas conclure que la plupart de ces Peuplades ne sont pas venues du MEXIQUE après la destruction de l'Empire: la différence des Langages peut, comme on l'a vu, s'expliquer; et elle fortifieroit plutôt qu'elle n'affoibliroit la conjecture de la transmigration du MEXIQUE sur la Côte.

Nous pourrions obtenir des lumières plus directes, des connoissances plus précises sur les habitans de la côte du NORD-OUEST, par la Compagnie anglaise de la Baie de HUDSON:

établie dans cette Mer méditerranée dont elle occupe exclusivement le contour, et qui s'enfonce de plus de trois cents lieues marines dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, par des latitudes qui sont les mêmes que celles de quelques-unes des parties connues de la côte du Nord-Ouest, elle pourroit, en poussant ses Établissemens, ou seulement ses Reconnoissances, vers l'Occident, parvenir graduellement jusqu'à la Côte du Grand-Océan boréal. On voit sur les Cartes générales du Globe, publiées, en 1790 et 1794, par le géographe anglais Arrowsmith, que déjà les Coureurs de la Compagnie ont porté leurs excursions jusqu'à deux cents lieues dans l'Ouest de la Côte occidentale de la Baie de Hudson; on sait que déjà parvenus aux Stony-Mounts, ils ont découvert des passages à travers cette chaîne de montagnes; et il ne reste pas un espace de plus de deux cents lieues à parcourir, pour que la communication entre la côte de l'Est et celle de l'Ouest soit ouverte et connue. Si ces vastes déserts, où des Hordes éparses, honorées du nom de *Nations*, occupent çà et là de petits cantons, peuvent jamais devenir praticables pour les Européens; si jamais l'œil d'un Observateur philosophe peut y pénétrer; peut-être deviendra-t-il possible de découvrir quelque trace de la marche qu'a suivie la population de l'Amérique du Nord; de connoître par quelle voie les habitans de la côte du Nord-Ouest s'étoient procuré le fer et le cuivre dont ils se trouvoient pourvus avant l'arrivée des premiers Vaisseaux européens à leur côte, et quelles communications ils entretenoient avec les Nations qui occupent l'intérieur, et, peut-être, de proche en proche, avec celles de la Côte orientale; de déterminer, enfin, cette espèce de ligne de démarcation qui doit exister, quoique en partie effacée par le temps, entre les hommes d'Europe qui, dans les siècles anciens, ont peuplé l'Amérique par

1791. Septembre. Amérique. Vues générales.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

l'Orient, et les hommes d'Asie qui l'ont peuplée par l'Occident.

Mais c'est nous arrêter trop long-temps sur un rêve; je ne dois pas oublier que l'intérêt des Sciences et le progrès des connoissances humaines trouveront toujours un adversaire indomptable dans l'intérêt mercantille de la Compagnie de HUDSON : la crainte de partager un commerce lucratif, la rend attentive, jusqu'à l'excès, à n'en pas laisser connoître les sources; et les Savans de sa propre nation lui ont fait trop souvent, et toujours sans succès, le reproche que méritent ses réticences et le mystère impénétrable dont elle enveloppe ses opérations et ses recherches, pour qu'il soit permis d'espérer que la voix d'un Étranger, si jamais elle pénétroit dans les Comptoirs de la Compagnie, pût l'engager à faire connoître au Genre-humain une partie de l'habitation commune, dont elle veut, pour son intérêt, se réserver exclusivement la connoissance [a].

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit tirer de la diversité des Langages, contre la transmigration des Réfugiés du MEXIQUE sur la Côte occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD, je dois en présenter une autre qui pourroit, en apparence,

[a] Dans le cours de la guerre que la *France* porta en *Amérique*, pour consolider l'indépendance des *États-Unis*, *la Pérouse*, commandant une Division de deux Frégates, s'empara des Établissemens de la Compagnie anglaise dans la Baie de *Hudson*. Parmi les Papiers qui furent trouvés dans le Fort principal, étoit le Manuscrit d'un Voyage très-intéressant, fait, en 1772, par M. *Hearne*, commandant alors ces Établissemens. Il avoit remonté les rivières, traversé les lacs, et étoit parvenu, après de longues fatigues, à la côte extrême de cette partie de l'*Amérique*, par-delà le Cercle polaire, d'où il avoit découvert la *Mer Boréale* ou *Hyperboréenne*. *La Pérouse* ne voulut pas user du droit de conquête; il rendit généreusement à M. *Hearne* un Ouvrage qu'il voulut bien regarder comme la propriété personnelle de ce Commandant, quoique le Voyage eût été fait par les ordres et aux frais de la Compagnie : il mit cependant à cette faveur, une condition à laquelle

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

paroître mieux fondée; mais qui, à l'examen, ne paroîtra que spécieuse.

Comment se peut-il, dira-t-on, que les Réfugiés du MEXIQUE, façonnés au gouvernement et à l'obéissance, habitués à jouir des avantages qui résultent de la formation des grandes Sociétés, n'ayent pas cherché, après leur dispersion, à se réunir sous un Chef, à se former en grand Corps, à fonder un nouvel Empire des débris du premier?..... Ils venoient d'éprouver que la réunion des hommes en grande Société ne les garantit pas toujours de l'oppression, et qu'il se trouve une Société plus nombreuse ou plus forte qui subjugue et asservit la plus foible. D'ailleurs, la civilisation n'avoit pas encore jeté de profondes racines; les Peuples des frontières, plus nouvellement annexés à l'Empire, avoient dû être civilisés plus tard que ceux qui en avoient formé le noyau; et les Mexicains qui peuplent aujourd'hui la Côte, provenus de la lisière, puisque, dans l'intérieur, le fer qui soumit leur pays avoit tout détruit, ont dû aussi, par la pente naturelle, revenir plutôt à l'état d'Homme sauvage : car l'Histoire nous apprend que le retour de la civilisation à l'abrutissement est incomparablement plus

M. *Hearne* n'eut pas de peine à souscrire; ce fut l'obligation par lui de faire imprimer et de rendre public le Journal de son Voyage aussitôt qu'il seroit de retour en *Angleterre*.

Cette publication a été long-temps attendue; on m'a dit qu'il avoit enfin paru une Relation du Voyage de M. *Hearne;* et personne ne doutoit qu'ayant engagé sa parole, il ne fît honneur à cet engagement. Mais lui aura-t-il été libre de rapporter tout ce qu'il a vu, de dire tout ce qu'il sait! Il peut être permis d'en douter.

Je tiens l'anecdote de *la Pérouse* lui-même; et elle doit être consignée dans les dépêches officielles qui rendirent compte d'une Expédition dans laquelle il sut allier aux rigueurs de la guerre, cette sensibilité philantropique qui, après la victoire, ne distingue plus le vaincu du vainqueur, et qui, dans la suite, lui a valu des témoignages flatteurs et mérités de l'estime et de la reconnoissance de nos ennemis.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

rapide que le passage du dernier état au premier ; et plusieurs causes y concourent.

Dans l'état de Sauvage [a], et dans un pays peu abondant en subsistances et en productions animales, les hommes ne cherchent point à se réunir en grands Corps; dès que leur nombre s'est accru assez pour former une nouvelle famille, ils se séparent et se portent sur des cantons qui, n'étant pas encore occupés, offrent plus de moyens pour les alimenter et fournir à tous leurs besoins : dans cette nouvelle dispersion, ils ne peuvent plus profiter ni des secours, ni des découvertes des autres ; chaque famille, chaque horde est trop peu nombreuse pour faire par elle-même beaucoup de découvertes; l'exemple des ancêtres et les leçons de l'expérience sont perdus pour les générations qui succèdent ; et il reste à peine quelques traits que le temps n'a pu tout-à-fait effacer, et dont la trace, souvent interrompue, et continuée par des conjectures, nous conduit à entrevoir quelquefois que des Hordes, aujourd'hui dispersées, ont dû, dans des temps plus anciens, appartenir à quelque grande Société civilisée qui connoissoit des arts et avoit dû connoître des lois.

Mais si l'Homme sort difficilement de l'état de Sauvage et de dispersion, il est prompt à y revenir aussitôt que sont rompus les liens qui le retenoient dans l'état de civilisation : et les Peuples les plus policés ne sont pas exempts de retomber dans l'abrutissement. Cherchez sur les rives du NIL, la place qu'occupoit cette DIOSPOLIS si fameuse, l'HÉCATOMPYLE, la THÈBES, qui ouvroit ses cent portes aux cent fois dix mille combattans que ses murs renfermoient ; parcourez les champs où la BABYLONE de SÉMIRAMIS étaloit ses merveilles ; ceux où brilla PALMYRE, bien moins ancienne ; les plaines où

[a] *Reinold Forster's Observations*, &c. page 317.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

d'autres Cités célèbres sont cachées sous l'herbe; quelques-unes dont les ruines même ont péri [a] : examinez l'espèce d'hommes qui, déjà depuis une suite de siècles, habitent çà et là, et par intervalles, des contrées jadis si policées, si florissantes; vous n'aurez pas de peine à concevoir qu'il ne faut pas une succession de temps aussi longue qu'on pourroit d'abord se l'imaginer, pour ramener les hommes, du plus haut point de la civilisation, à l'état de barbarie, pour refaire de l'Homme policé un Homme sauvage : et la période pour le passage d'un état à l'autre doit être d'autant moins longue, que l'état civil et politique d'un Peuple étoit plus nouveau et moins perfectionné.

Trois siècles ont donc pu suffire pour que le Mexicain des Frontières, à peine dépouillé de la croûte de la barbarie, et repoussé, par une irruption subite, vers les forêts du NORD-OUEST, ait été rendu à l'état primitif et naturel d'où une civilisation à peine ébauchée commençoit à le faire sortir [b].

L'état dans lequel s'est montrée la Côte occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD aux premiers Voyageurs qui nous l'ont fait connoître, en ramenant notre pensée sur le Nouveau Monde,

[a] *Etiam periere ruinæ.* Luc. *Phars.*

[b] Ce Chapitre a été lu dans une des Séances publiques de l'INSTITUT NATIONAL : resserré dans des bornes qui ne laissoient place à aucun développement; isolé des descriptions de la Côte du *Nord-Ouest* de l'*Amérique*, qui servent de fondement à la *Conjecture* que j'ai hasardée sur la manière dont il est possible que se soit opérée successivement la population de cette lisière occidentale du Nord; l'Extrait a pu ne paroître aux Auditeurs qu'une série d'hypothèses établies sur une base dont on pouvoit contester la solidité; mais j'ose me flatter que, si les Lecteurs qui se seront arrêtés sur les deux Chapitres précédens, trouvent que cette Conjecture n'est pas appuyée de *Preuves* convaincantes et décisives (et malheureusement l'Histoire écrite nous les refuse), du moins ne trouveront-ils pas qu'elle soit dépourvue de *Probabilité :* quand on est forcé de marcher dans les ténèbres, on fait usage, pour se guider, du bâton de l'Aveugle.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

en général, nous conduit à jeter un coup d'œil rapide sur les deux AMÉRIQUES, pour les considérer ensemble sous le rapport de la civilisation.

QUELQUES Philosophes ont conclu de l'état physique de l'une et l'autre AMÉRIQUE, que la formation de ce Continent, à quelque cause qu'elle doive être rapportée, étoit beaucoup moins ancienne que celle du Continent que nous habitons : la dénomination de NOUVEAU MONDE leur a paru ne devoir pas seulement indiquer le peu d'ancienneté de sa découverte, mais aussi s'appliquer à l'époque où, plus anciennement, elle a pu devenir l'habitation de l'Homme : et les notions que nous avons acquises sur les divers Peuples qui l'occupoient quand nous y abordâmes pour la première fois, sembleroient appuyer l'opinion qui s'est formée sur son peu d'ancienneté, comparativement avec celle que nous accordons à notre Continent.

Si l'on ne veut pas récuser tous les témoignages de l'Antiquité, on ne peut se refuser à croire que l'Ancien Monde a eu son enfance et son adolescence : et, en l'observant dans sa marche progressive, on peut le regarder comme dans l'âge mûr, et prévoir, dans un temps illimité, sa décrépitude et sa fin. Le Nouveau Monde, comme l'Ancien, devoit avoir ses Périodes. L'AMÉRIQUE, à l'époque de sa découverte, se montre comme peu éloignée de la création, comme dans l'enfance, si nous la considérons sous le rapport des hommes qui l'habitoient : la plupart de ses Peuples étoient encore au point où nos ancêtres, et ceux de toutes les Nations aujourd'hui policées, se trouvoient, il y a quatre mille ans. Lisez ce que les Voyageurs et les Historiens nous ont rapporté des habitans du Nouveau Monde ; vous y retrouverez l'Homme de l'Ancien dans son enfance ; dans les petites Nations éparses, vous croirez voir les premiers

Égyptiens

1791.
SEPTEMBRE.
AMÉRIQUE.
Vues générales.

Égyptiens, hommes féroces et sauvages, vivant à l'aventure, ignorant les commodités de la vie, même l'usage du feu, et ne sachant pas se former des armes pour défendre leur vie contre l'attaque des bêtes [a]: dans les Pécherais de la TERRE DE FEU, les Grecs sauvages, vivant de feuilles d'arbres, et, pour ainsi dire, broutant l'herbe, avant que PÉLASGUS eût enseigné aux Arcadiens à se construire des huttes, à se vêtir de la dépouille des animaux, à se nourrir de glands [b]: dans la plupart des Sauvages du CANADA, les anciens Scythes, enlevant la chevelure à leurs ennemis vaincus, et buvant leur sang dans leur crâne [c]: dans plusieurs des Nations du Nord et du Sud, l'habitant des INDES ORIENTALES, ignorant la culture, ne se nourrissant que de fruits, couvert de peaux de bêtes, et tuant le vieillard et l'infirme qui ne pouvoient plus suivre dans ses courses le reste de la famille [d]: au MEXIQUE, vous reconnoîtrez les Cimbres et les Scythes, enterrant vivans avec le Roi mort, les grands Officiers de la Couronne [e]: au PÉROU comme au MEXIQUE, et même chez les petites Nations, vous retrouverez des Druides, des Vates, des Eubages, des Jongleurs, des Prêtres imposteurs et des hommes crédules [f]: sur toutes les parties du Continent et dans les Iles qui en dépendent, vous verrez les Bretons ou Britons, les Pictes des Romains; et les Thraces, hommes et femmes, se peignant le corps et le visage, se piquant la peau, y faisant des incisions; et ces derniers condamnant leurs femmes à travailler à la terre, à porter de lourds fardeaux, et se déchargeant sur elles des travaux les plus

[a] *Diodor.* Liv. I, Parag. 1. Art. 3.
[b] *Pausanias*, Liv. VIII, Chap. 1.
[c] *Herodot.* Liv. IV.
[d] *Herodot.* Liv. III et IV. — *Val. Maxim.* Liv. II.
[e] *Herodot.* et *Strabo.*
[f] Dans l'Hist. anc. des Gaules, dans celle des îles Britanniques, et dans toutes les Hist. des anciens temps de l'Europe, du Nord, de l'Asie, &c.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

pénibles [a] : dans les forêts du CANADA, dans le BRÉSIL, et ailleurs, vous retrouverez les Cantabres, faisant subir la torture à leurs ennemis qu'ils ont faits prisonniers dans les combats, et chantant la *Chanson de mort* autour du poteau où la victime expire dans les plus affreux tourmens [b] : enfin, par-tout, l'AMÉRIQUE vous présentera l'horrible spectacle de ces sacrifices humains, dont les Peuples des deux Mondes ont souillé la surface entière du Globe ; et plusieurs Nations du Nouveau, comme quelques-unes de l'Ancien [c], vous feront reculer d'horreur à la vue de ces exécrables festins où l'Homme se repaît avec délices de la chair de son semblable.

Le tableau que le Nouveau Monde présenta aux hommes de l'Ancien qui le découvrirent, n'offroit donc aucun trait dont notre propre histoire ne nous fournît le modèle dans l'enfance de nos Sociétés politiques. L'AMÉRIQUE aussi devoit avoir son enfance : mais, comme la marche de la Nature est uniforme dans la formation et les progrès des mêmes Espèces, on doit croire que l'AMÉRIQUE, livrée à elle-même, eût eu ses différens âges et ses périodes marquées. Déjà même quelques portions de cette vaste Terre commençoient à sortir de la barbarie qui caractérise l'enfance des Peuples ; déjà, au PÉROU, MANCO CAPAC, au MEXIQUE, les prédécesseurs du malheureux MONTÉZUMA, étoient parvenus à réunir un grand nombre de Hordes errantes, à les fixer dans des villes, à leur donner un Culte, à leur faire reconnoître et aimer l'empire des lois. Bientôt on eût vu les fiers Chichimèques, les terribles Otomies, retirés depuis si long-temps dans les antres des

[a] *Herodot.* Liv. II.

[b] *Strabo*, Liv. II.

[c] Les Irlandais et les Massagètes, suiv. *Strabon*, Liv. IV. — Les Scythes, suiv. *Eusèbe, Préparat. évangél.* Liv. I, Chap. 4 ; et autres Peuples de l'ancien Continent.

montagnes que le MEXIQUE a pour bornes, où le produit de la chasse et quelques racines sauvages, dérobées aux fentes des rochers, soutiennent leur existence, hommes féroces que n'ont pu soumettre les armes européennes, parce que les Conquérans à qui l'usage en est réservé ne peuvent pénétrer jusqu'à leurs repaires, on les eût vus successivement descendre de leurs montagnes inaccessibles à tous autres; et, attirés par l'appât des commodités et des douceurs de la vie dont jouissoient les hommes de la plaine, se dépouiller insensiblement de leur férocité, et, indomptables par la force, mais vaincus par l'exemple, adopter enfin les mœurs et les usages du grand Peuple dans lequel ils seroient venus s'incorporer et se confondre. L'Empire du PÉROU, fondé, comme celui du MEXIQUE, depuis environ deux siècles comptés à l'époque de la Découverte, et constitué sur des principes peu différens, en suivant la pente naturelle et le cours des fleuves, eût poussé des branches vers l'Orient: et, de proche en proche, la civilisation eût atteint ces farouches Brasiliens, ces anthropophages si redoutés des Européens, ces hommes jaloux de leur indépendance, dont la plus grande partie a su se soustraire, et sans doute pour toujours, au joug de fer que des Étrangers, en s'emparant de leur Terre, avoient osé leur présenter. Ainsi, un troisième Empire se fût élevé entre les grands fleuves du MARAÑON et de LA PLATA: et, dans le même temps que l'Empire du PÉROU, en se prolongeant par le Nord-Est jusqu'à la Mer des ANTILLES, eût communiqué avec ces Iles fertiles que quelque grande convulsion du Globe paroît avoir détachées du Continent, celui du MEXIQUE eût versé le superflu de sa population sur les pays situés au Nord et à l'Est de son territoire, et, en remontant le MISSISSIPI, eût pu se prolonger et s'étendre jusqu'aux grands lacs et au fleuve du CANADA.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

On peut présumer, par analogie avec ce qui s'est passé dans l'Ancien Monde, que les habitans peu nombreux des Contrées Boréales et Australes auroient successivement reflué dans les Zones Tempérées et vers les lisières de la Zone Torride; et que, si ceux qui se trouvent disséminés sur la grande Terre de l'AMÉRIQUE du NORD, et aux extrémités de la TERRE MAGELLANIQUE, n'eussent pas abandonné leurs Terres natales, pour se porter vers les frontières du MEXIQUE, d'une part, et de l'autre, sur celles du BRÉSIL et du PÉROU, ils eussent continué de végéter sur le sol qui les nourrit, comme ces petites Nations qui, dans l'Ancien Continent, occupent les parties de l'ASIE et de l'EUROPE situées dans le voisinage du Cercle polaire Arctique, les Tschukschis, les Samoyèdes, les Lapons.

Mais l'arrivée des Européens a arrêté la Nature dans sa marche, et a condamné l'AMÉRIQUE à vieillir dans une longue enfance. La raison et l'humanité se révoltent également et à la fois, quand on se rappelle que, par notre fait, un grand nombre de Nations de ce malheureux Continent ont disparu de dessus la surface de la Terre qu'elles devoient partager avec nous; et que les conquérans qui dévastèrent le Nouveau Monde, n'ont pas tenté un effort pour cicatriser, s'il est possible, la grande plaie qu'ils ont faite au Genre-humain; pour introduire chez les Peuples qui ont survécu à la destruction des autres, un régime social qui, en les rappelant à la dignité de l'Homme, les ramenât à l'amour de la vie, et au desir de conserver et de multiplier leur Espèce. On s'étonne que l'idée de la mort n'inspire au Péruvien aborigène aucun sentiment de crainte ! Il est esclave ; et mourir n'est pour l'Esclave que se débarrasser de l'insupportable fardeau de sa malheureuse existence.

Mais l'Européen, en détruisant les hommes du Nouveau

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

Monde, par quoi a-t-il cru pouvoir combler ce vide immense? En général, par quelques rebuts des Sociétés d'EUROPE, habiles à détruire, impuissans à créer; des aventuriers que, pour la plupart, leur Patrie avoit rejetés de son sein, comme des immondices dont la fermentation peut corrompre l'air, et qui portent avec elles les germes de la contagion. Si vous combinez avec ces élémens impurs quelques milliers d'hommes noirs achetés sur les sables d'AFRIQUE, qui, apportant sur un sol étranger l'horreur du travail qui leur est naturelle, y adoptent tous les vices qu'enfante l'esclavage, et ne cherchent point à s'y reproduire, vous aurez l'espèce de population qui a remplacé une foible partie de la population primitive que la faux des Européens a moissonnée sur l'une et sur l'autre AMÉRIQUE. Ce n'est pas avec de nouveaux principes de destruction que cette moitié de la Terre pourra jamais réparer ses pertes, qu'elle pourra se régénérer : et les Maîtres du Nouveau Monde sont trop forts contre le foible Américain, pour que jamais il puisse, par lui-même, briser le joug qui l'opprime, jamais franchir le mur d'airain qui, ne pouvant être renversé par des efforts impuissans et bientôt funestes, s'opposera constamment et invinciblement aux progrès de la civilisation.

Si jamais il s'opère une révolution en faveur de l'AMÉRIQUE, ce ne sera que par des Européens devenus Américains; eux seuls pourront lui rendre le poids que, par l'étendue de son territoire, par ses fleuves navigables, les plus grands de la Terre, par la variété de ses productions indigènes, par ses métaux précieux, ses diamans, ses perles, funestes présens de la Nature qui causèrent tous ses malheurs, elle devoit avoir dans la balance politique du Globe, comme elle l'a dans la balance physique. Eh! qui peut prévoir et calculer quelles

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

seront dans les siècles à venir les destinées de ce vaste et riche Continent entre les mains des hommes d'EUROPE, entreprenans et insatiables d'or et de gloire, qui, en s'y naturalisant, y naturaliseront avec eux leurs arts et leur industrie ?

MAIS, en attendant que l'AMÉRIQUE ait pris le rang que la Nature lui avoit marqué ; en attendant qu'un jour peut-être le Nouveau Monde, après avoir été long-temps opprimé par l'Ancien, vienne à l'opprimer à son tour ; la Côte du NORD-OUEST, échappée, jusqu'à présent, aux orages qui ont bouleversé l'intérieur du Continent et ses Côtes Septentrionales de l'EST, nous ouvre une voie à faire un peu de bien, pour compenser en partie, s'il se peut, tout le mal que nous avons opéré. Ignorée, durant trois siècles, à côté d'une terre qui vit ses enfans détruits par le fer des Étrangers venus de l'Orient, ou réduits en esclavage et succombant dans les mines sous le poids du travail, cette Côte privilégiée a dû son indépendance à son obscurité. Sa situation à la limite Occidentale de l'AMÉRIQUE du NORD, l'âpreté de son climat, l'heureuse privation des métaux dont l'Européen a soif, le caractère de ses habitans, ombrageux et braves, le genre de ses productions, qui ne sont que les produits de la chasse et de la pêche, tout semble aujourd'hui devoir lui assurer le maintien de sa liberté, et la défendre contre l'ambition des Conquérans. Mais, sans attenter à un bien dont elle doit être si jalouse, ne pourrions-nous pas nous présenter aux Peuplades qui l'habitent, le Caducée et l'Olive à la main ? introduire parmi elles le goût et la pratique des Arts utiles ? leur enseigner l'emploi de nos instrumens de labourage ? naturaliser sur un sol qui n'attend que la culture pour rendre utile sa fécondité, les productions qui enrichissent d'autres parties de la Terre situées sous les

1791.
SEPTEMBRE.
AMÉRIQUE.
Vues générales.

mêmes latitudes ? établir dans ces contrées ouvertes à la civilisation, au lieu de la misère et des vices qui s'opposent aux progrès des Nations à demi-civilisées, les vrais principes de l'ordre social, et un système raisonné de Morale et de Religion ? acquitter, enfin, envers l'Humanité, la dette des Peuples qui ont devancé les autres dans la civilisation, et ajouter, pour ainsi dire, de nouveaux Peuples au Genre-humain ? Eh ! pourquoi l'EUROPE ne feroit-elle pas pour une portion de l'AMÉRIQUE ce que l'ÉGYPTE fit pour la GRÈCE [a] ? La distance et les dangers, qui jamais ne parurent des obstacles lorsque des Terres éloignées offrirent de l'or à la cupidité, en présenteroient-ils d'insurmontables, quand il s'agit de servir l'Humanité, aujourd'hui sur-tout que l'Art nautique perfectionné a rapproché, et, pour ainsi dire, identifié toutes les parties du Globe ? Que la Morale, mise une fois en pratique, rapproche donc aussi tous les hommes, tous les enfans de la même mère : et, si aux projets de la bienfaisance on peut associer les calculs de l'intérêt, croyons que l'accroissement de notre commerce et de notre navigation nous dédommagera de nos avances et paiera nos sacrifices.

[a] « S'il faut s'en rapporter aux Traditions anciennes, les premiers habitans de la *Grèce* n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles.

» Les premiers Législateurs des Grecs encore sauvages furent des Égyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'*Argolide*. Ils y cherchoient un asile : ils y fondèrent un Empire ; et ce fut, sans doute, un beau spectacle de voir des Peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le Monde, découvrir sous leurs pas une Terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence des jours purs et sereins. » (*Voyage du jeune Anacharsis*, Introduct. pages 1 et 2, Tom. I de l'Édit. *in*-4.°)

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

Mais si ce vœu ne peut être rempli; si la Philantropie n'est qu'un vain mot; il n'est aucun espoir que les habitans de ces Terres qui se prolongent sur une lisière d'environ six cents lieues, et dont la population éparse ne peut être évaluée à plus de quinze ou vingt mille individus, voient jamais se réunir leurs Hordes trop éparpillées, que la difficulté de subsister tient éloignées les unes des autres, et parmi lesquelles le besoin de vivre, et peut-être des causes de rivalité qui nous sont inconnues, allument encore le flambeau de la discorde et provoquent des guerres extérieures et intestines. Mais du moins, si nous ne voulons pas faire à ces Peuples tout le bien qui seroit en notre pouvoir, épargnons-leur le mal pour lequel nous avons tant de moyens; ne cherchons point à troubler le calme de leurs retraites : et si des communications commerciales sont maintenues avec eux, donnons-leur l'exemple de la loyauté; occupons-nous de leur rendre profitable un trafic qui peut, par une conduite bien calculée de notre part, et sur-tout avec de la modération et de la mesure, nous procurer de grands avantages.

Il est temps de perdre de vue la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE sur laquelle peut-être je me suis trop longtemps arrêté : abandonnons-la pour rejoindre le capitaine MARCHAND; et, en suivant sa route à travers le GRAND-OCÉAN, hâtons-nous avec lui d'aborder à l'Ancien Continent. Quand on a promené péniblement sa pensée sur l'immense solitude de cette longue Côte, une des limites du Nouveau Monde, et qu'en rassemblant les traits épars qu'elle offre à la méditation, on a vu que des Peuplades, des troupeaux d'hommes, jetés çà et là, disputent leur terrain aux animaux des forêts; que chacun de leurs besoins ne peut être satisfait

que

1791.
SEPTEMBRE.
AMÉRIQUE.
Vues générales.

que par une victoire sur ces redoutables rivaux, ou par une conquête sur la mer; que, si leurs yeux se lèvent vers le ciel, à leurs regards se présentent des nuages amoncelés qui portent les frimas; que sous leurs pieds est une terre de glace; qu'autour d'eux s'élèvent des montagnes inaccessibles dont une neige perpétuelle enveloppe les sommets où elle se confond avec les nuées; qu'enfin l'existence pour eux n'est supportable que parce qu'heureusement ils ignorent de quels bienfaits la Nature, marâtre à leur égard, a comblé une partie de l'Espèce humaine; on est pressé de reporter son imagination vers ces heureuses contrées où, sous un beau ciel, de nombreux troupeaux offrent à l'Homme une dépouille sans cesse renaissante qu'il n'est pas obligé de conquérir, et des animaux dociles qu'il associe à ses travaux; où de vastes plaines étalent au loin ces épis courbés sous leur poids, dont le grain nourricier assure la subsistance de l'année; où de riches coteaux exposent au soleil qui les mûrit, ces grappes dont le jus fermenté ranime les sens affoiblis et relève les forces abattues; où, enfin, le travail de quelques-uns suffit à la nourriture de tous. Heureux les Hommes que le Dispensateur éternel du Bien et du Mal a placés sur ces terres de bénédiction [a]! trop heureux si, appréciant les biens qu'il plut à sa bonté de faire entrer dans leur partage, reconnoissans et modérés, ils savoient se contenter et jouir! et si, agités par l'insatiable avidité, aveuglés par l'ambition encore plus insatiable, animés par la vengeance, excités par la haine, et appelant contre eux-mêmes la discorde, la guerre et la mort, ils ne convertissoient pas en des champs de carnage et de désolation,

[a] *O fortunatos nimiùm, sua si bona nôrint*
.....quibus ipsa.....
Fundit humo facilem victum justissima tellus!
VIRG. *Georg.* Lib. II.

Heureux.... s'il connoît son bonheur!
Fidelle à ses besoins, à ses travaux docile,
La terre lui fournit un aliment facile.
DELILLE.

1791. SEPTEMBRE. AMÉRIQUE. Vues générales.

ces terres qui furent abandonnées au travail de leurs bras pour entretenir leur fugitive existence ! Pourquoi faut-il que le Sage, condamné à être le témoin de leurs fureurs homicides, s'il n'en est pas la victime, ait eu si souvent, dans le cours des siècles, à regretter que sa destinée ne l'eût pas plutôt jeté au milieu de quelqu'une de ces Peuplades qui, n'ayant à se défendre que contre les Ours, trouvent dans ces redoutables voisins, des ennemis moins dangereux, moins féroces que les Hommes!

CHAPITRE VII.

NAVIGATION de la Côte Nord-Ouest *de l'*Amérique *aux îles* Sandwich. — *On s'y pourvoit de rafraîchissemens sans y mouiller.* — *La hauteur perpendiculaire de quelques-unes des montagnes de ces îles déterminée par approximation.* — *Recherches sur la question : A qui appartient la première découverte de ces îles ?* — *Des îles* Sandwich *à* Macao, *en passant par l'Archipel de* Mari-Anne. — *Séjour à* Macao. — *L'introduction des Fourrures à la* Chine, *par les Ports du Midi, venoit d'être prohibée.* — *Considérations générales sur l'état actuel du commerce des Pelleteries, et sur ce qu'on en peut attendre pour l'avenir.*

1791. SEPTEMBRE.

LA TRAVERSÉE de la Côte d'AMÉRIQUE aux îles SANDWICH est sans intérêt comme sans variété : le capitaine MARCHAND et le capitaine CHANAL s'occupèrent assidument de connoître par de fréquentes observations des distances de la Lune au Soleil, et par l'observation journalière de la hauteur méridienne de ce dernier astre, quels étoient les progrès graduels du Vaisseau en longitude et en latitude ; et ils s'assurèrent, par cette suite d'Observations, de faire une route plus directe et d'attérir avec précision sur les îles qu'on se proposoit de reconnoître. Ils ne négligèrent pas non plus, dans cette traversée, ainsi que dans toutes celles qui l'avoient précédée, de déterminer la déclinaison de l'Aiguille aimantée, aussi souvent que

1791. SEPTEMBRE. le temps le permit, soit par la méthode des azimuts, soit par celle des amplitudes ortives ou occases. Les résultats de leurs diverses Observations se trouvent dans les *NOTES* qui accompagnent cette Relation, et dans le *JOURNAL DE ROUTE*, qui présente les Données du calcul [a].

Je me bornerai à rapporter deux remarques qui pourroient faire présumer l'existence de quelques îles qui n'ont point encore été aperçues, ou plutôt retrouvées.

14. 15. Dans la nuit du 14 au 15, on avoit pris à la main un petit oiseau *de terre*, rendu de fatigue, qui s'étoit posé sur une vergue. La latitude du Vaisseau, à cette époque, étoit de 40 degrés un quart, et sa longitude, en la corrigeant par les Observations faites cinq jours après, devoit être d'environ 133 degrés trois quarts. Les Terres connues les plus voisines, celles qui gisent dans le Sud du Cap MENDOCINO, étoient distantes du Vaisseau d'environ cent vingt lieues dans l'Est. Cette distance de cent vingt lieues est bien considérable pour un petit oiseau de terre, à moins qu'il ne fût de l'espèce de ceux qui, comme on le rapporte des hirondelles, quoique appartenant à la terre, savent se reposer sur les eaux, quand la longueur du trajet excède la force de leurs ailes. Au reste, il ne seroit point étonnant que, dans des parages peu fréquentés jusqu'à présent, il existât quelques petites îles qui, n'étant point placées à portée des Routes qu'ont suivies les Navigateurs connus de ces derniers temps, n'en eussent point été aperçues, et donnassent retraite à ces petits oiseaux qui, étant granivores, ou vivant d'insectes terrestres, ne pourroient subsister sur les eaux, et sont obligés d'aller chercher leur nourriture sur la terre. Il se pourroit aussi que les Espagnols, dans

[a] *Voyez* Tom. II, Notes XLV à LI, et le *Journal de Route* aux dates des Observations dont les Notes présentent le calcul et les résultats.

leurs courses anciennes, eussent découvert quelques îles dans ces parages qu'ils ont dû connoître avant les autres Nations; mais il est probable que nous n'aurons connoissance qu'il en existe, et que nous ne saurons où elles sont placées, que lorsque le hasard aura conduit à les retrouver quelques Navigateurs d'une Nation plus communicative que celle qui fit les premières Découvertes. 1791. SEPTEMBRE. 15.

La suite de la Navigation du SOLIDE nous fournit une seconde remarque du même genre.

Le 18 Septembre, dans l'après-midi, le Vaisseau étoit parvenu à 32 degrés et demi de latitude Nord, et environ 139 degrés de longitude Occidentale : cette position rapportée aux deux Terres les plus voisines, le plaçoit à trois cent soixante-dix lieues des îles SANDWICH, et trois cent trente lieues de la NOUVELLE-ALBION de DRAKE. 18.

C'est à cette distance des Terres connues, que l'on vit un petit oiseau de terre, de l'espèce du Serin de CANARIE, se poser sur une des vergues du Bâtiment. On ne pouvoit pas supposer qu'un oiseau si petit eût pu venir même de la Terre connue la plus proche, c'est-à-dire, qu'il eût pu faire, tout d'une traite, un trajet de trois cent trente lieues marines : on présuma donc que, dans la partie du Nord-Est et Nord-Est quart Est, d'où le vent souffloit, il existe quelque île, encore inconnue aux Navigateurs modernes, à laquelle le petit oiseau appartenoit.

J'ai cherché si quelque Navigateur ancien ne nous indiqueroit pas, dans ce parage, quelque île solitaire qui n'eût pas encore été retrouvée : je vois sur la Carte du Galion de MANILLE, dressée sur les Mémoires particuliers des Espagnols, de laquelle le commodore ANSON se saisit, en 1743, quand il s'empara de ce Vaisseau, et que depuis il a publiée dans la

1791. SEPTEMBRE. 18. Relation de son Voyage autour du Monde ; je vois, dis-je, une petite île, sous le nom de ISLA DE LOS PAXAROS *[île des Oiseaux]*, située vers 26 degrés et demi de latitude Nord, et 22 degrés et demi à l'Ouest de SAN-JOSEPH de la CALIFORNIE, ou environ 134 degrés et demi à l'Occident de PARIS [a]. Cette position est moins Nord de 6 degrés, et de 4 degrés et demi moins Ouest, que celle du Vaisseau qui, par conséquent, se trouvoit à 143 lieues dans le Nord-Ouest quart Nord de ce point. Un petit oiseau n'eût pu soutenir son vol vers le Nord-Ouest, dans un si grand trajet, avec le vent du Nord-Est : ce qui doit faire conclure que, si l'île de LOS PAXAROS existe, comme on peut le croire, et que le petit oiseau en fût venu, cette île n'est pas bien placée sur la Carte du Galion.

La Carte générale du troisième Voyage du capitaine COOK la place, à 26 degrés et demi de latitude, comme le Galion, et à 137 degrés un tiers de longitude, j'ignore sur quelle autorité. Cette position la rapprocheroit de celle du SOLIDE, qui n'en seroit plus qu'à 123 lieues et demie de distance dans le Nord 13 ou 14 degrés Ouest [b]. Le trajet paroîtra, sans doute, encore trop long pour un Serin de CANARIE, sur-tout quand il n'est pas porté par un vent favorable qui soutient son vol, et qu'au contraire il a à lutter contre une forte résistance.

Tout ce qu'il est permis de conclure de cette discussion,

[a] Suivant les Obser. de l'Ab. *Chappe*, en 1769, *San-Joseph* est à 112° 2′ 30″ à l'Ouest de *Paris*. *(Voyage en Californie, Paris, Jombert, 1772,* in-4.° page 85 à 88.)

[b] En conservant à l'île de *los Paxaros* la latitude que lui donne la Carte du Galion, des combinaisons géographiques m'avoient conduit à la placer à 139 degrés 2 tiers de longitude, sur les Cartes qui furent dressées en 1785, et jointes aux Instructions données à *la Pérouse* pour le diriger dans sa navigation autour du Monde. Si l'on donne cette position à l'île, le *Solide* s'en trouvoit éloigné, le 18 Septembre, de 115 lieues dans le Nord 5 degrés Ouest.

c'est qu'il est très-probable que les Espagnols ont anciennement vu une île dans un parage qui n'est pas fort éloigné du point qu'occupoit le SOLIDE le 18 Septembre après midi; et que cette île a dû se faire remarquer par la multiplicité de ses oiseaux, puisque le Navigateur qui la découvrit lui imposa le nom de ISLA DE LOS PAXAROS : mais, à présent, quelle est la vraie position de cette île? C'est un problème que je dois laisser à résoudre aux Navigateurs qui, par la suite, pourront fréquenter ces parages : je ne pouvois que leur indiquer la possibilité d'une Découverte. Il faut cependant se rappeler ici le conte de la *Dent d'or :* ne se pourroit-il pas absolument que ce petit oiseau dont l'apparition fait disserter le Géographe, fût tout simplement un Serin qui auroit appartenu à un Vaisseau passant, d'où il se seroit échappé? 1791. SEPTEMBRE. 18.

Le 21, on commença à voir des Paille-en-queues et des Quebrantahuessos. 21.

Le 3 Octobre, à deux heures et demie de l'après-midi, la longitude du Vaisseau, conclue par un milieu entre deux suites d'observations de distances, étoit de 155 degrés 17 minutes et demie; et la latitude, observée à midi, et rapportée à l'époque des observations de longitude, étoit de 19 degrés 13 minutes et demie Nord : suivant cette position, la Pointe de l'Est d'O-WHYHEE [a], la plus considérable et la plus orientale des îles SANDWICH, devoit rester à l'Ouest quart Nord-Ouest, à 36 lieues de distance; et l'on pouvoit se promettre d'en avoir la vue le lendemain dans la matinée. OCTOBRE. 3.

On navigua pendant la nuit avec les précautions qu'exige la recherche d'une Terre, sans accorder au résultat des observations astronomiques, un degré de précision au-dessus de

[a] Prononciation française, *o-Oûhaïhî.*

1791. Octobre. 3. celui que comporte la méthode employée pour déterminer la longitude, et en donnant quelque chose pour l'incertitude qui reste toujours sur l'Estime de la portion de chemin qu'on est obligé de faire entrer dans le calcul, depuis la dernière Observation jusqu'à la vue de la Terre.

4. On découvrit l'île O-Whyhee, le lendemain 4 à dix heures du matin, comme l'on s'y attendoit : elle fut relevée entre l'Ouest quart Nord-Ouest et le Nord-Ouest quart Ouest; et l'on fit force de voiles sur cette direction.

A quatre heures de l'après-midi, le Vaisseau se trouvoit exactement sur le Méridien de la Pointe la plus orientale de l'île, laquelle, suivant les Observations faites sur la Résolution et la Discovery, dans le troisième Voyage du capitaine Cook [a], est située à 157 degrés 10 minutes un quart à l'Occident de Paris : la longitude du Vaisseau, déduite des Observations de la veille, étoit de 157 degrés 1 minute : ainsi, l'erreur à l'attérage n'étoit que de 9 minutes ou un peu moins de trois lieues; et il est à observer que ces 9 minutes d'erreur peuvent appartenir à la portion de chemin qu'on a été réduit à estimer, depuis l'observation de longitude du 3 à midi, jusqu'au Relèvement de la Pointe orientale de l'île O-Whyhee [b].

Quant à la longitude estimée à l'époque de l'attérage, telle qu'on la conclut du calcul des Routes depuis le Point de Départ du Solide à la hauteur de Berkley-Sound, elle étoit en erreur de 1 degré 32 minutes trois quarts, ou vingt-neuf lieues *en avant :* mais cette erreur eût été plus grande de 36 minutes, ou onze lieues un tiers, si la somme des erreurs

[a] *The Original astron. Observ. made in the course of a Voyage to the Northern Pacific Ocean,* &c. *By* W. Bayly. *London*, 1782, *in*-4.° pag. 350.

[b] *Voyez* Tom. II, Note LI.

en

en arrière n'eût compensé une partie de la somme des erreurs faites dans le sens contraire [a]. 1791. OCTOBRE.

Dans la matinée du 5, l'île O-WHYHEE, dégagée des nuages qui, la veille, en couvroient une partie, se montroit à découvert : on voyoit distinctement MOWNA-ROA et MOWNA-KAA [les monts ROA et KAA], deux montagnes des plus remarquables, situées dans l'intérieur de l'île, la première et la plus haute, vers la partie du Sud, la seconde, vers la partie du Nord-Est ; mais on n'aperçut de la neige sur aucun des points les plus élevés qui se présentoient à la vue. Cette remarque ne s'accorde pas avec ce que dit le capitaine KING, dans le troisième Voyage de COOK [b], que les sommets de ces montagnes *sont toujours couverts de neige* : il paroît qu'il a eu tort de conclure leur état habituel et constant, de celui où il les a vus dans le mois de Mars, c'est-à-dire, au commencement du Printemps ; il est certain que les Français qui ne les ont vus qu'au commencement de l'Automne, n'ont aperçu de la neige nulle part. Mais, sans doute, à 19 degrés de latitude Nord, les soleils d'été doivent produire un changement, dans l'intervalle du mois de Mars au mois d'Octobre. 4. 5.

Quand le SOLIDE reconnut distinctement les montagnes dégagées des nuages, il se trouvoit à cinq lieues de distance de la Côte du Sud-Est. Dans cette position, MOWNA-ROA se fait particulièrement remarquer, parce que son sommet qui s'étend sur une ligne Est et Ouest, forme un plateau alongé, une table de réfectoire ; et de ce sommet aplati, ses flancs se prolongent par une pente douce jusqu'à la rencontre du rivage.

A onze heures, on doubla l'île O-WHYHEE par le Sud.

Vers midi, on diminua de voiles pour attendre une pirogue

[a] *Voyez* Tom. II, Note LI.

[b] Vol. III, pag. 103 de l'Original.

1791. Octobre. 5. qui se dirigeoit sur le Vaisseau : trois Insulaires la montoient ; mais ils n'avoient que du poisson qui fut payé, à leur satisfaction, avec un clou.

Les îles Sandwich sont trop connues par les Voyages de Cook, de Portlock, de Dixon, de Meares, de Douglas, et des autres Navigateurs anglais qui les ont fréquentées ; et le Journal de la Pérouse ajoutera trop de détails à ceux que déjà nous possédons, pour que je croie utile de m'étendre sur ce qui concerne leur sol et leurs habitans : l'île o-Whyhee, en particulier, a acquis une déplorable célébrité ; elle porte une tache de sang que les siècles n'effaceront pas [a].

Ces îles peuvent être considérées comme un grand *Caravanserai*, placé sur la route des Vaisseaux qui traversent le Grand-Océan entre les parties de l'Asie et de l'Amérique situées au Nord de la Ligne. Plusieurs des Navigateurs qui les ont reconnues dans ces dernières années, se sont procuré à la voile, par l'entremise des pirogues, et sans aborder, les rafraîchissemens, et même l'eau et le bois, dont ils vouloient s'approvisionner. Le danger que courut, il y a quelques années, un Capitaine anglais qui faillit y perdre, par une trahison combinée, son Équipage et son Bâtiment, doit rendre circonspects ceux qui voudroient s'y présenter avec des forces qui ne seroient pas suffisantes pour imposer aux Naturels ou repousser une attaque. On ne peut qu'inviter les Européens qui fréquentent le Grand-Océan, à ne pas toucher à ces îles, et à recevoir des pirogues, les provisions que les Insulaires seront toujours empressés de leur apporter à bord. La santé des Équipages a d'ailleurs tout à perdre, s'ils mettent pied à terre ; et les Naturels n'ont rien à gagner, pour la conservation de leur race, d'une communication trop immédiate avec les Marins des Nations policées.

[a] On sait que c'est dans cette île que *Cook* fut massacré.

Le capitaine MARCHAND prit le sage parti de faire tous ses achats sous voile, et se borna même à traiter avec la seule île O-WHYHEE qui suffit à ses besoins. Il en tira des Cochons, des Volailles en petite quantité (elles étoient rares et chères), des Cocos, des Bananes, des Patates, des Ignames, des Cannes à sucre, et les autres fruits et productions naturels à ces îles. Ce dut être une surprise agréable, de voir qu'avec les productions indigènes, se trouvoient mêlés des Citrouilles et des Melons d'eau, sortes de fruits qui, n'appartenant point au sol des SANDWICH, doivent provenir de graines semées par les Anglais ou par LA PÉROUSE. Plus sages, moins imprévoyans que les habitans des îles situées au Sud de la Ligne, ceux des îles du Nord ont senti de quelle utilité il seroit pour eux de multiplier ce nouveau moyen de subsistance : et les Européens, en faisant aux SANDWICH cet utile présent, ont servi, par un acte de bienfaisance, leur intérêt propre dans l'avenir. 1791. OCTOBRE. 5.

On remarqua que les pirogues qui venoient d'O-WHYHEE pour trafiquer avec le Vaisseau, ne manquoient jamais d'amener des femmes confondues avec les Cochons, et offertes, concurremment avec l'Animal immonde, dans les rafraîchissemens que les Naturels proposoient aux Étrangers : l'Équipage du SOLIDE fut assez prudent pour s'en tenir aux comestibles.

Le chirurgien ROBLET observe que les Cochons lui ont paru être de deux Espèces : la plus nombreuse et la plus petite est celle que le capitaine COOK et son Continuateur ont décrite, la seule sans doute qu'ils ayent connue : l'autre, moins commune, est d'une grande taille ; et l'Observateur français est porté à croire que c'est la première Espèce améliorée par le mélange de quelques Cochons d'EUROPE. Sans vouloir précisément combattre cette opinion, je dirai seulement qu'il me semble peu probable que les Européens ayent jamais songé à

1791. Octobre. 5. déposer des Cochons sur des îles où ils les ont trouvés si multipliés, et où ils ne sont parvenus qu'après de longues navigations qui, sans doute, ne leur avoient pas permis de faire des économies sur leurs provisions. Le même Observateur cherche à détruire une opinion que les Voyageurs anglais paroissent avoir établie, celle que les Cochons des Sandwich ne peuvent pas vivre à bord des Vaisseaux, et que, pour ne les pas perdre, il faut se hâter de les tuer et de les saler [a] : il rapporte, à ce sujet, que, sur cinquante de ces animaux qui furent gardés vivans à bord du Solide, aucun ne refusa de prendre de la nourriture : et ceux qu'on ne tua qu'après plusieurs jours de navigation, n'avoient nullement dépéri, et paroissoient tout aussi bien portans que lorsqu'ils avoient été embarqués.

Le fer est presque le seul effet que les Naturels ayent voulu accepter en échange de leurs denrées. Ils attachent beaucoup de valeur aux grands clous ; mais il est difficile de peindre les transports de leur joie, lorsque, à la place de trois ou quatre clous, on leur donnoit, pour le prix d'un de leurs Cochons les plus gros, un grand fer à rabot : il faut qu'ils connoissent déjà à combien d'usages cet outil peut être employé.

La passion de ces Peuples pour le fer date de loin ; car il paroît qu'à la première visite qu'ils reçurent des Européens, en 1778, ils connoissoient déjà l'utilité de ce métal ; et ils témoignèrent le plus vif empressement d'en acquérir. On pourroit

[a] Le lieutenant *King* a fait connoître dans le plus grand détail la méthode particulière que le capitaine *Cook* a le premier mise en usage pour parvenir à saler la chair de porc dans les pays situés entre les Tropiques, où la putréfaction se manifeste si promptement, qu'on tenteroit vainement de faire des salaisons en n'y employant que les procédés ordinaires. Le capitaine *Portlock* et le capitaine *Meares* ont également expliqué les méthodes qu'ils ont pratiquées eux-mêmes avec succès : elles diffèrent peu de celle du capitaine *Cook*. (Voyez *Cook's 3.d Voyage ;* vol. III, pages 11 et 12. — *Portlock's Voyage,* pag. 88 à 90. — *Meares's Voyages,* pag. 277.)

en conjecturer que le hasard de la navigation, le naufrage de quelque Vaisseau venant de l'Amérique et échoué sur leurs îles, leur donna plus anciennement la connoissance du fer; et qu'ayant éprouvé, par l'usage, la supériorité de ce métal sur les pierres dures, les fragmens de coquilles, les os d'animaux, &c. pour faire des outils et des armes, il est devenu la marchandise d'Europe qui a dû le plus exciter leurs desirs. Le chirurgien Roblet a cependant remarqué que, parmi un assez grand nombre d'Insulaires qui sont venus trafiquer avec le Solide, et avec lesquels on a communiqué dans leurs pirogues, on n'a vu entre les mains d'aucun, aucune arme, aucun ustensile qui fût de fer. Il seroit curieux de savoir à quel usage et comment ils emploient ces grands clous, ces morceaux de fer en barre ou laminé qu'ils recherchent si avidement. Il n'est pas probable qu'ils ayent déjà trouvé la manière de les façonner : et quoique les premiers Vaisseaux anglais qui les visitèrent ayent pu leur donner quelque idée du travail de la forge, il y a loin de cette simple notion à l'emploi des moyens; on n'est pas Forgeron pour avoir vu forger. Si l'on continuoit à n'apercevoir, par la suite, aucune arme, aucun ustensile de fer entre les mains des Naturels qui viennent à bord, seroit-ce une conjecture trop hasardée, de supposer que les Chefs ou *Earees* de chaque île, qui paroissent exercer la plus grande autorité, s'attachent, soit par politique, soit par un effet de leur cupidité, à retirer tout le fer des mains des Insulaires, et à en former, pour ainsi dire, des trésors; comme on voit les Princes de l'Asie enfouir les métaux précieux que le commerce avec les Européens procure annuellement à leur pays?

1791. Octobre. 5.

Avant de quitter les îles Sandwich, je me permettrai une digression sur l'époque de leur découverte par les Européens.

1791. Octobre. 5. Ceux qui n'ont lu que la Relation du troisième Voyage de Cook, doivent croire que cette Découverte appartient incontestablement à ce célèbre Navigateur; mais on peut prouver qu'elle appartient plus anciennement aux Espagnols, comme plusieurs autres Découvertes dans le Grand-Océan, que l'ignorance ou la politique avoient laissé perdre, et que l'intérêt et l'activité des Navigateurs de notre temps ont su leur faire retrouver.

Je ne ferai pas valoir comme un des titres des Espagnols à la première découverte des Sandwich, qu'en 1568, Mendaña découvrit, à la latitude Nord de 19 degrés un tiers, et à 150 degrés à l'Occident du méridien de Paris, suivant les Cartes espagnoles, une île San-Francisco [a], située sur le parallèle de ces îles; on m'objecteroit avec raison l'obscurité des anciennes Relations; d'ailleurs, la connoissance d'une île par la même latitude que le Groupe des Sandwich, ne prouve pas la connoissance du Groupe même; et on pourroit seulement en conclure que, sur le parallèle de ces îles, plus à l'Est ou plus à l'Ouest, il existe d'autres îles.

Mais j'examine la Carte espagnole du *Galion de Manille* [b]; j'y vois, sur le parallèle des Sandwich, à environ 18 degrés dans l'Est de l'île San-Francisco de Mendaña, un Groupe composé de quatre îles principales, et de quelques autres de moindre étendue : la plus méridionale est aussi la plus grande: le milieu de cette île est situé à environ 19 degrés un tiers de latitude; elle est nommée la Mesa : dans le Nord-Ouest de celle-ci, se voient deux îles assez considérables, groupées

[a] *Hechos de D. Garcia de Mendoça*, &c. *Por el D.r Suares de Figueroa*, page 235. — *Herrera, Descrip. de las Indias Occid.*, chap. 27. — *Lopes Vaz* et autres.

[b] *Voyez* les deux Groupes tracés sur un même Plan et une même Échelle, *pl. XI.*

avec quatre autres beaucoup plus petites ; les six ensemble sont désignées sur la Carte par le mot collectif de LOS MONJES [a] [les Moines] : du milieu de LA MESA au milieu du Groupe, on compte environ quarante lieues. 1791. OCTOBRE. 5.

Examinons à présent le Groupe Oriental des SANDWICH : car on sait que ces îles forment deux Groupes distincts, celui de l'*Ouest* qui fut reconnu par COOK, en 1777, dans sa traversée des îles de LA SOCIÉTÉ à la Côte Nord-Ouest de l'AMÉRIQUE, et celui de l'*Est* dont il n'eut connoissance qu'en 1778, à son retour de la Côte.

Le Groupe Oriental est composé, comme celui de LA MESA des Espagnols, de quatre îles principales et de quelques autres de moindre étendue : l'île la plus méridionale, O-WHYHEE, est aussi la plus grande : la partie la plus remarquable de cette île, la haute montagne de ROA, est située, comme le milieu de LA MESA, à environ 19 degrés un tiers de latitude : dans le Nord-Ouest d'O-WHYHEE, comme, dans le Nord-Ouest de LA MESA, se trouvent deux îles assez considérables, groupées avec trois autres îles plus petites ; seulement, les petites îles ne sont ici qu'au nombre de trois, et l'on en compte quatre dans le Groupe espagnol : du milieu d'O-WHYHEE au milieu de son Groupe, comme du milieu de LA MESA au milieu du sien, on compte quarante lieues : enfin l'un et l'autre Groupe occupe également de deux à trois degrés en latitude, et plus de trois degrés en longitude.

Ainsi, l'on voit que, pour décrire le Groupe Oriental des

[a] On lit sur la copie de cette Carte, publiée par le commodore *Anson*, *los Mojos*, au lieu de *los Monjes* ; c'est une faute : D. *Tomas Lopez*, sur sa *Mapa de America*, 1772, écrit *los Monjes* ; et l'on sait que cette dénomination de *los Monjes* [les Moines] n'est pas rare sur les Cartes espagnoles pour désigner plusieurs petites îles rassemblées en groupe.

1791. Octobre. 5. îles Sandwich, je n'ai eu qu'à répéter ce que j'avois dit en décrivant le Groupe de la Mesa : même latitude, même gisement des îles entre elles, même nombre, même disposition, même étendue totale ; il n'est pas possible de réunir plus de caractères d'Identité.

A ces preuves géographiques, et sans doute suffisantes, j'en ajouterai une autre qui n'est pas sans force, mais que cependant j'aurois présentée comme une probabilité plutôt que comme une preuve, si elle n'étoit appuyée des premières.

J'observe d'abord que l'île principale du Groupe des Espagnols se nomme la Mesa, en français *la Table.* J'observe, en second lieu, que ce nom de *la Table* est un nom appellatif que les Navigateurs ont coutume d'employer pour désigner une montagne dont le sommet est aplati : tout le monde connoît la montagne de la Table, du Cap de Bonne-Espérance ; sur la Côte d'Espagne, dans la Méditerranée, on trouve la Table de Roland, &c. Ainsi, l'on ne peut pas douter que les Espagnols n'ayent été décidés à imposer à leur île le nom de la Mesa, parce qu'elle s'est fait remarquer par quelque grande montagne terminée par un plateau, par une *Table.* Mais l'île o-Whyhee qui répond, dans un Groupe, à l'île de la Mesa dans l'autre, est également remarquable, comme on l'a vu, par une grande montagne dont le sommet aplati figure une *Table* longue ; les Naturels la nomment Mowna-Roa, du nom générique Mowna, montagne, et du mot Roa, étendu, d'une grande étendue. Cette similitude des deux montagnes, en une particularité, en une figure qui ne se rencontre pas très-fréquemment, ne peut-elle pas être admise comme une nouvelle preuve de l'Identité des deux Groupes ?

Je ne croirai pas qu'on veuille regarder la Carte du Galion comme n'étant pas authentique, et ne méritant aucun égard ; car

car on sait que cette Carte n'étoit confiée qu'au Capitaine du Navire ; c'est sur cette Carte, qu'avec son Pilote il régloit sa route : et, sans doute, l'on ne supposera pas que les Espagnols y plaçassent des îles imaginaires, sur-tout quand on voit ces îles désignées par des noms *significatifs :* ceux qui connoissent la jalouse inquiétude du Gouvernement d'Espagne pour ses Possessions de l'Amérique, et pour ses Découvertes anciennes dans le Grand-Océan, seront bien plutôt tentés de croire qu'il n'a jamais permis qu'on indiquât sur les Cartes, toutes les Terres dont ses Navigateurs ont eu connoissance. Ces Terres y seroient mal placées, sans doute, sur-tout en longitude ; mais du moins on sauroit qu'elles existent : et des Navigateurs plus habiles parviendroient, quelque jour, à les retrouver et à nous les faire connoître. 1791. Octobre. 5.

On opposera aux preuves que j'ai données de l'Identité des Sandwich et du Groupe de la Mesa :

1.° Que Cook n'a vu aucune île, à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est d'o-Whyhee, qui puisse nous représenter la Desgraciada, île située sur la Carte du Galion, à cette distance et à ce gisement, à l'égard de la Mesa ;

2.° Que Cook a reconnu dans l'Ouest-Nord-Ouest, et à vingt-cinq lieues de distance de l'île la plus Ouest du Groupe Oriental des Sandwich, un second Groupe, composé de deux îles et deux îlettes ; et que la Carte espagnole n'indique pas ce Groupe.

Je réponds à la première objection que, si la Desgraciada n'a pas été aperçue par le capitaine Cook, ce n'est pas une preuve qu'elle n'existe pas. Lorsque ce Navigateur, en venant du Sud, a rencontré le Groupe Occidental de ses Sandwich, il n'a même pas aperçu celui de l'Est ; encore moins a-t-il pu voir une île située à vingt-cinq lieues dans le Nord-Est de

1791. Octobre. 5. celui-ci : et lorsqu'en 1778, en revenant du Nord, il est venu chercher le Groupe qu'il avoit visité l'année précédente, il l'a rencontré vers le milieu de son étendue du Nord-Ouest au Sud-Est; il a ensuite contourné de très-près l'île O-Whyhee : et il n'est pas bien étonnant qu'il n'ait pas vu une île qui, à en juger par le nom qui lui a été imposé par les Espagnols, la Desgraciada, l'île *disgraciée* de la Nature, l'île *malheureuse*, peut être une terre de peu d'apparence, et même une île basse. Jetez les yeux sur le Planisphère qu'Arowsmith a publié en 1794, et sur lequel sont tracées les Routes de tous les Navigateurs dans le voisinage des îles Sandwich; vous n'en verrez aucune qui ne passe trop loin de la Desgraciada pour que cette île pût être aperçue des Vaisseaux qui ont fait ces Routes. Mais j'ajouterai qu'il n'est pas prouvé que la Desgraciada ait été découverte par le même Navigateur qui découvrit la Mesa; et celui qui a rencontré la première, n'a pas pu la placer d'après sa différence de méridien à l'égard d'un Groupe qu'il ne voyoit pas, que peut-être même il ne connoissoit pas, mais à la longitude absolue qu'il lui assignoit d'après le calcul de sa Route, depuis qu'il avoit quitté la côte d'Amérique; et la Carte du Galion a dû la placer d'après cette longitude absolue: or, dans ce cas, il se pourroit bien qu'il y eût une grande erreur sur la longitude de la Desgraciada, et que cette île que l'on voit, sur la Carte du Galion, ne différer en longitude, à l'égard de la Mesa, que d'un degré vers l'Est, en différât, sur le Globe, de plusieurs degrés dans le même sens, peut-être même dans le sens contraire. On en peut dire autant d'une île Ulva que la Carte du Galion marque sur le parallèle de 23 degrés Nord, à un demi degré à l'Est du méridien de la Desgraciada. C'est un principe qu'on doit admettre, que lorsque deux îles n'ont pas été découvertes

par le même Navigateur, et dans le même Voyage, en passant de l'une à l'autre, on ne peut compter que sur la latitude assignée à chaque île, c'est-à-dire, y compter à un demi degré près; mais que, dans ce cas, leur longitude absolue est si incertaine, qu'on ne peut se dispenser, si l'on veut les retrouver, de s'établir sur leur parallèle respectif, deux ou trois cents lieues en arrière du point où la Carte fixe leur position, et de naviguer ensuite sur ce parallèle jusqu'à ce que l'on parvienne à rencontrer l'île [a].

1791. OCTOBRE. 5.

Je réponds à la seconde objection : que les Espagnols qui ont vu le Groupe de la MESA, l'Oriental des SANDWICH, ont bien pu ne pas voir les deux îles et les deux îlettes qui forment le Groupe Occidental; par la même raison que COOK (ce qui pourroit paroître plus extraordinaire) lorsqu'il vit pour la première fois le Groupe Occidental, n'aperçut point le Groupe de l'Est, quoique quelques-unes des îles qui le composent puissent être vues de quarante et cinquante lieues de distance; par la même raison encore, que ce Navigateur n'a pas vu, à trente lieues dans le Nord-Ouest de son Groupe Occidental, les îles BIRD et MONTAGUE [b] que, postérieurement à son dernier Voyage, des Navigateurs anglais ont découvertes : et si, comme on peut le présumer, les îles SANDWICH ne sont que les sommets d'une chaîne de montagnes subaquées, il se pourroit que cette chaîne se prolongeât encore dans le Nord-Ouest, et formât d'autres îles au-delà de celles que les derniers Navigateurs ont reconnues.

[a] Il ne s'agit ici que des Découvertes des Navigateurs anciens qui déterminoient les longitudes à-peu-près au hasard; car les modernes peuvent employer, pour fixer les positions des Terres qu'ils découvrent, des moyens qui donnent à ceux qui sauront en employer de semblables, l'assurance de retrouver avec facilité les Points où ils veulent aborder.

[b] On les voit marquées sur la *Carte générale du Globe*, et sur le Planisphère d'*Arowsmith*, publiés la première en 1790, le second en 1794.

1791. Octobre. 5. Il me semble donc que les objections qui, pour faire disparoître, ou du moins affoiblir l'idée de l'Identité du Groupe Oriental des Sandwich et de celui que la Carte du Galion place à la même latitude, en même nombre d'îles, occupant le même espace et disposé de la même manière, s'appuieroient sur ce que, d'une part, le capitaine Cook n'a pas aperçu la Desgraciada, sur ce que, de l'autre, les Espagnols n'avoient pas eu connoissance du Groupe Occidental des Sandwich, il me semble, dis-je, que ces objections sont établies sur des raisonnemens qui ne tiennent pas devant la discussion.

Peut-être on m'objectera, pour dernière ressource, que les deux Groupes diffèrent trop en longitude, pour qu'on puisse les prendre pour un seul et même Groupe; et, en effet, O-Whyhee, prise à son milieu, est, d'après les Observations des Anglais, à 158 degrés à l'Occident de Paris; et la Mesa, sur la Carte du Galion, est à 24 degrés à l'Ouest du méridien de San-Joseph de la Californie [a], et, par conséquent, à 136 degrés à l'Occident de celui de Paris. Mais cette différence de 22 degrés n'est rien moins qu'une preuve contre l'Identité des deux Groupes : qui ne sait pas que, lorsqu'il s'agit de Découvertes anciennes dans le Grand-Océan, on ne regarde qu'à la latitude qui ne peut être affectée d'une très-grande erreur; à l'ensemble et à la disposition générale des deux Groupes que l'on compare; au nombre, aux distances et aux gisemens respectifs des îles qui les composent; enfin à une réunion de particularités remarquables, qui ne doit pas se retrouver la même dans deux Groupes différens. Les fameuses

[a] La longitude de *San-Joseph* est, suivant les Observations de l'abbé *Chappe*, à 112° 2′ 30″ à l'Occident du méridien de *Paris*. (Voy. *Voyage en Californie*, pag. 85 à 88.)

îles de Salomon, découvertes par Mendaña en 1567, retrouvées en partie par Bougainville, en 1768, en plus grande partie encore par Surville, en 1769 [a], visitées deux fois, en dernier lieu, par Dentrecasteaux [b], et dont à présent la position géographique est irrévocablement fixée, ont occupé, pendant plus de deux siècles, sur les diverses Cartes

1791. Octobre. 5.

[a] Voyez les *Découvertes des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle Guinée.* Paris, Impr. Royale, *in*-4.° 1790, pag. 85—100—199 à 231.

[b] La *France* n'a pu, jusqu'à présent, recueillir les fruits du Voyage que *Dentrecasteaux* entreprit pour aller à la recherche des Frégates de *la Pérouse:* mais cette récolte est encore entière; et, sans doute, ceux entre les mains de qui elle est restée, sentiront combien il importe pour l'utilité des Sciences en général, pour celle de la Navigation et de la Géographie en particulier, que les Découvertes qu'il a faites dans le cours d'une longue Expédition, et tout le travail de ses Collaborateurs, ne soient pas perdus pour la Nation qui en supporta les frais, et pour l'Europe qui doit en partager le bénéfice.

Dentrecasteaux, déjà fatigué par de longs services sans interruption, portoit avec lui le germe, peut-être indestructible, de cette funeste maladie à laquelle échappent difficilement ceux dont les grands voyages de mer, répétés coup sur coup et sans un repos nécessaire, ont de loin attaqué le tempérament: il ne put résister aux nouvelles attaques dont une navigation de deux ans sous la Zone Torride, et toujours à la voile, augmenta nécessairement la violence. Il succomba, et emporta avec lui les regrets sincères de tous ceux sur qui s'étendoit son autorité qu'il sut toujours maintenir sans jamais en faire sentir le poids. Ses vertus le rendoient cher à ses amis, et respectable à tous ceux qui le connurent, comme ses talens, son courage, et son expérience dans le métier de la Mer et dans les détails de l'Administration, le rendirent utile à sa Patrie. L'excès de son zèle abrégea ses jours; mais, avant que de terminer une carrière qu'il avoit remplie si honorablement, il eut du moins la satisfaction d'avoir amené l'Expédition périlleuse dont il s'étoit chargé, au point que ce qui restoit à faire, rentroit dans le sentier d'une Navigation ordinaire.

On ne désapprouvera pas, sans doute, que l'Amitié ait jeté, en passant, quelques fleurs sur la tombe d'un homme dont la mémoire réclame de ses Compatriotes et des Navigateurs de tous les pays, un tribut de reconnoissance qu'ils seront empressés de lui payer, aussitôt que, les circonstances ayant permis de faire sortir ses travaux de l'oubli, l'Europe sera instruite de ce qu'il a fait, et connoîtra ce qu'il a mérité.

1791. Octobre. 5. hydrographiques, des positions en longitude dont les extrêmes différoient de mille lieues marines, ou environ cinquante degrés. La Tierra austral del Espiritu santo de Quiros, vue et reconnue pour la première fois en 1606, par le Navigateur espagnol de ce nom, et retrouvée en 1769, par Bougainville, a demeuré long-temps liée à la Nouvelle-Hollande dont on présumoit qu'elle devoit faire partie : aujourd'hui, elle s'est retirée à cinq cents lieues dans l'Est de cette grande Terre. Lorsqu'un Groupe nouvellement découvert présente plusieurs caractères incontestables d'Identité avec un autre que nous savons avoir été vu anciennement ; gardons-nous de dire que ce n'est pas le même Groupe, par la seule raison qu'on l'a trouvé à une longitude différente de celle que le premier *Découvreur* n'avoit indiquée que d'après la distance erronée où il supposoit être du Continent de l'Amérique d'où il avoit été expédié. Et tel a été le sort d'une partie des Découvertes isolées des Espagnols : Aventuriers audacieux, hardis à tenter la fortune et les hasards, heureux dans leur course, ignorans à la tracer, contens, enfin, d'avoir découvert la moitié du Globe, ils ont laissé aux autres le soin de retrouver ce qu'eux-mêmes sembloient avoir oublié.

En ôtant au capitaine Cook le stérile honneur de la première Découverte des îles Sandwich, je ne lui ôte rien de la gloire qu'il a si justement acquise ; je dirai même que c'est ajouter, s'il est possible, à son mérite ; car le mérite consiste à trouver ce que l'on cherche, à avoir combiné les moyens qui pouvoient conduire à la découverte ; et découvrir ce que l'on ne cherchoit pas, est le mérite du hasard, que raisonnablement on ne doit pas faire partager au Navigateur que le hasard a favorisé ; c'est un mérite d'emprunt ; et le capitaine Cook, si riche de son propre fond, ne doit rien emprunter,

comme il ne peut rien avoir à envier aux Aventuriers à qui nous devions avant lui la connoissance informe du Globe. Si les Découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, elles immortalisent aussi ceux qui les ont perfectionnées. 1791. OCTOBRE. 5.

Le lieutenant ROBERTS, qui a dressé la Carte générale du troisième Voyage du Navigateur anglais, sur laquelle sont tracées ses trois Navigations autour du Monde et vers l'un et l'autre Pôle, a conservé le Groupe de LA MESA de la Carte du Galion, et l'a placé, pris à son milieu, à 19 degrés dans l'Est d'O-WHYHEE et sur le parallèle de cette île : il sembleroit qu'en conservant ainsi le Groupe des Espagnols, il ait voulu que nul n'osât contester aux Anglais la première Découverte des îles SANDWICH. Mais AROWSMITH, et sur sa Carte générale de 1790, et sur son Planisphère de 1794, sacrifiant, sans doute, l'amour-propre national à l'évidence, a fait justice de ce double emploi. Dès 1786, LA PÉROUSE qui, dans la vue de s'assurer s'il existoit des îles dans l'Est des SANDWICH, s'étoit assujetti à parcourir, sur leur parallèle, trois cents lieues de l'Est à l'Ouest, n'a aperçu, sur tout cet espace, aucun Groupe, aucune île détachée, ni vu aucun indice de terre; et à l'aspect de l'île O-WHYHEE, et de sa montagne en *table*, il ne douta pas que ce ne fût LA MESA des Espagnols.

Mais en effaçant le Groupe auquel appartient LA MESA, et qui devient le Groupe Oriental des SANDWICH, AROWSMITH a fait disparoître aussi l'île de ROCA-PARTIDA, située, sur la Carte du Galion, à environ cent quarante lieues dans l'Est-Sud-Est de LA MESA, et sur un parallèle moins septentrional de trois degrés et demi : il a seulement laissé subsister LA NUBLADA, dont le nom indique une Terre haute, sur laquelle s'arrêtent les nuées; et on la voit marquée à cent lieues dans l'Est et sur le parallèle de ROCA-PARTIDA. Cette dernière île fut

1791. Octobre. 5. découverte, en 1542, par le Pilote castillan Juan Gaetano, dans le premier Voyage que les Espagnols ayent tenté, des Côtes occidentales de la Nouvelle-Espagne au grand Archipel d'Asie. Avant que d'être parvenu à Roca-partida, Gaetano avoit découvert, sur le même parallèle, et à deux cents lieues dans l'Est, suivant son Estime, une autre île qu'il avoit nommée San-Tomas [a]. Cette île, située dans l'Est de Roca-partida, et qui ne porte point de nom sur la Carte du Galion, pourroit être celle que des Cartes modernes désignent par celui de la Nublada. On n'est pas fondé à croire que la Nublada, ou San-Tomas de Gaetano, et l'île de Roca-partida, ne soient qu'une seule et même île, puisque le Navigateur espagnol les a découvertes successivement, et de suite, dans le même Voyage, en faisant route de l'Est à l'Ouest, et leur a imposé des noms différens.

Jusqu'à présent, ni Roca-Partida ni San-Tomas, ou la Nublada, n'ont été retrouvées; mais ne nous pressons pas de les effacer de dessus nos Cartes : n'oublions pas que les îles de Salomon en avoient disparu, depuis que quelques Géographes, en s'appuyant de l'opinion du savant Alex. Dalrymple, avoient supposé que ces îles devoient être la partie orientale de la Nouvelle-Guinée : et aujourd'hui, l'Archipel des îles Salomon occupe sa place particulière sur le Globe, sur une étendue de deux cents lieues, à quarante lieues dans le Sud-Est de cette Nouvelle-Guinée, avec laquelle on vouloit le confondre [b]. Laissons subsister toutes les îles que les Espagnols nous ont indiquées sur leurs Cartes ou

[a] Voyez *Ramusio. Delle Navigationi e Viaggi*, &c. *Venetia, Giunti.* 1563. Tom. I. fol. 375 *versò.*

[b] Voyez les *Déc. des Français dans le Sud-Est de la Nouvelle-Guinée.* pag. 4 à 19 — 85 à 154 — 201 à 231. Le Voyage de *Dentrecasteaux* a confirmé ce qui y avoit été dit de ces îles.

dans

dans leurs Relations, jusqu'à ce que nous ayons bien constaté leur Identité avec d'autres; conservons-les, ne fût-ce que comme des *Balises* qui appellent l'attention du Navigateur, et l'invitent à faire des recherches. 1791. Octobre. 5.

Je terminerai cette digression, peut-être longue, mais qui cependant n'est pas sans utilité, en observant que l'exactitude chronologique, la vérité de l'histoire et la justice exigent également qu'en plaçant les îles Sandwich sur la Carte du Globe, elles n'y soient plus portées avec l'indication erronée d'*îles découvertes par le capitaine* Cook. On pourroit écrire au-dessus de cet Archipel : *Iles* Sandwich, *reconnues et nommées par le capitaine* Cook *en 1778; anciennement découvertes par les Navigateurs espagnols :* ce seroit énoncer ce qui appartient aux Modernes, en rendant aux Anciens ce qu'ils ont droit de réclamer.

Je reviens au Journal du capitaine Marchand.

Il prit son point de départ de l'île O-Whyhee, le 7 Octobre dans l'après-midi, et se mit en route pour la Chine. 7.

O-Whyhee et Mowee, les deux îles les plus orientales du Groupe de l'Est des Sandwich, se font remarquer, l'une et l'autre, par des montagnes de la plus grande hauteur. Pour évaluer, par approximation, l'élévation de leurs sommets au-dessus du niveau de la mer, je ferai usage des plus grandes distances auxquelles le Solide a aperçu ces montagnes, distances calculées sur le chemin que le Vaisseau avoit parcouru à vue des Terres, et rectifiées par l'observation de la latitude.

On lit dans le Journal du capitaine Chanal, que, le 9, à six heures du matin, on releva, en même temps, la montagne de l'île Mowee au Nord-Est 2 ou 3 degrés Est, et celle de Mowna-Roa de l'île O-Whyhee, à l'Est quart Nord-Est 9.

1791. Octobre. 9. 2 ou 3 degrés Est : on estimoit qu'alors on étoit à trente-six lieues de distance de l'une et de l'autre. A cinq heures et demie du soir, on apercevoit encore très-distinctement dans l'Est 2 degrés et demi Nord le sommet de Mowna-Roa, quoique l'on fût à quarante-six lieues d'éloignement de la Côte occidentale de l'île, et, conséquemment, à environ cinquante lieues du sommet de la montagne.

Si, avec cette distance de cinquante lieues, et en ayant égard à la dépression de l'horizon et à l'effet de la réfraction terrestre, on veut chercher par le calcul, quelle doit être l'élévation du sommet de Mowna-Roa pour être aperçu de cinquante lieues, on trouvera qu'elle est de 2598 toises, et l'on en conclura qu'après le Chimboraço du Pérou dont la hauteur est de 3220 toises, Mowna-Roa est la montagne la plus haute du Globe : car Pichincha qui occupoit la seconde place, n'a que 2434 toises ; le Mont-Blanc qui occupoit la troisième, 2391 ; et le Pic de Teyde ou de Ténérife, qui occupoit la quatrième, 1905 toises seulement, d'après les opérations trigonométriques et barométriques et les calculs de Borda [a]. Mowna-Roa est donc plus élevée que le Pic de Teyde, de 694 toises ; et ce résultat sembleroit confirmer celui que le lieutenant King a donné dans le troisième Volume du dernier Voyage de Cook [b] : il dit qu'en adoptant la mesure du Pic de Ténérife par Borda, Mowna-Roa paroît être plus élevée que cette Montagne, de 3680 pieds d'Angleterre, ou 3453 pieds de France, qui donnent 575 toises et demie ; ce qui ne diffère, en moins, que de 19 toises et demie, de la hauteur que j'ai conclue d'après les Données que nous fournit le Journal du capitaine Chanal.

[a] *Voyez* ci-après, Tom. II, Note II. [b] Pag. 103 et 104 de l'Original.

1791. OCTOBRE. 9.

Mais KING est parvenu à son résultat par une méthode différente de celle que j'ai employée pour arriver au mien; il a pris pour base de son calcul, d'après le principe adopté par LA CONDAMINE pour mesurer les hauteurs des ANDES ou CORDILLERAS, l'élévation de la ligne à laquelle la neige se maintient toute l'année sur les hautes montagnes entre les Tropiques. Cette méthode n'étoit pas applicable aux montagnes des îles SANDWICH, puisqu'on a vu qu'au mois d'Octobre, il n'existoit de neige sur aucune partie de ces îles. Je regarde donc que c'est par un effet du hasard que le résultat de KING et le mien sont d'accord, à une légère différence près. J'observe que KING, en suivant toujours le principe qu'il a adopté, ajoute que la hauteur de MOWNA-ROA doit être beaucoup plus grande que celle qu'il lui assigne; parce que, dit-il, à latitude égale, l'air chaud de la mer doit porter la ligne de neige sur les îles, à une plus grande hauteur que sur les continens où l'atmosphère est refroidie de toutes parts par la présence continuelle d'une immense étendue de neige. Le principe est vrai, et l'application en seroit juste, si elle avoit pour objet des îles où la neige tiendroit toute l'année; mais elle ne peut être admise pour celles où la neige ne résiste pas aux soleils d'été [a].

[a] En n'adoptant pas la conséquence que le lieutenant *King* a tirée du principe sur lequel il s'appuie pour décider que la hauteur de *Mowna-Roa* doit être beaucoup plus grande que celle qu'il détermine et qui est, à une légère différence près, la même que celle que j'ai conclue de la distance à laquelle le *Solide* en a distingué très-clairement le sommet aplati; je suis loin de prononcer que la hauteur de la montagne n'excède pas les 2598 toises que le calcul m'a données : car le capitaine *Chanal* m'a rapporté verbalement que, le 10, au lever du soleil, plusieurs personnes du Vaisseau étoient convaincues qu'elles apercevoient encore la Table de *Mowna-Roa* au ras de l'horizon; et à cette époque, d'après le chemin qui avoit été fait pendant la nuit, le *Solide* devoit en être éloigné de 53 lieues au moins; ce qui donneroit

1791. Octobre. 9. Le même Observateur évalue, d'après sa méthode, la hauteur de Mowna-Kaa (la montagne septentrionale de l'île O-Whyhee) à un demi-mille ou 475 toises; et il ajoute que cette évaluation doit être trop foible, par la même raison qu'il a donnée pour supposer trop petite l'estimation qu'il a faite de la hauteur de Mowna-Roa. Le Journal du capitaine Chanal ne nous offre aucune Donnée pour déterminer l'élévation de Mowna-Kaa; mais le chirurgien Roblet pense que l'estimation que le lieutenant King suppose trop foible, est au contraire fort exagérée.

Pour trouver la hauteur de la montagne de Mowee, la seconde île du Groupe Oriental, on calculera d'après la distance de trente-six lieues, estimée à vue, à laquelle elle fut aperçue le 9 au matin; et l'on trouvera que son sommet est élevé de 1346 toises : cette hauteur est entre celle du mont Saint-Gothard, 1431, et celle de l'hospice du Grand-saint-Bernard, 1241 toises.

10. L'île Atooi, la plus occidentale du Groupe de l'Ouest, est aussi très-élevée; car, le 10, à midi, on la relevoit au Nord-Nord-Ouest, 3 ou 4 degrés Nord; et d'après la latitude du Vaisseau observée au même instant, et comparée à la latitude connue de l'île, la distance du Vaisseau à Atooi devoit être de 34 lieues : la hauteur de la montagne est donc de 1216 toises.

On avoit éprouvé, dans l'intervalle de midi du 9 à midi du 10, l'effet d'un Courant violent qui avoit porté de 29

à la montagne plus de 2700 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Le capitaine *Chanal* n'avoit pas cru devoir porter cette observation sur son Journal, parce qu'il n'avoit pas pu voir par ses propres yeux; mais il m'a dit que, dans d'autres circonstances, il avoit reconnu que plusieurs personnes de l'Équipage avoient une vue qui portoit beaucoup plus loin que la sienne.

minutes, ou dix lieues moins un tiers dans le Nord, ainsi qu'on en fut assuré en comparant la différence des latitudes observées le 9 et le 10 avec la différence conclue du calcul des Routes pendant les mêmes vingt-quatre heures. On avoit gouverné constamment à l'Ouest-Nord-Ouest 3 degrés un tiers Nord du Monde; le vent avoit soufflé très-foiblement et inégalement du Sud pendant les cinq premières heures; la nuit, on avoit eu du calme; et depuis deux heures du matin jusqu'à midi du 10, le vent s'étoit tenu dans la partie du Nord-Est, très-foible et inégal; le sillage avoit été très-lent : on peut donc croire que, comme le Vaisseau se trouvoit par le travers de tous les canaux qui séparent et les deux Groupes, et les îles qui les composent, le Courant rapide que, sans doute, ces canaux déterminent, avoit agi avec toute sa vîtesse et toute sa force contre le corps flottant dont la route croisoit sa direction; et, en le faisant dériver dans le Nord par le flanc, quoique la route apparente de sa proue fût l'Ouest-Nord-Ouest, il l'avoit emporté de dix lieues en vingt-quatre heures dans la première direction. 1791. OCTOBRE. 10.

Le 11, au point du jour, on n'apercevoit plus aucune Terre. 11.

LA TRAVERSÉE du GRAND-OCÉAN avec des vents réglés et peu variables, ne présente qu'une suite monotone de remarques relatives à la vîtesse et à la direction des Courans, et à leur influence sur la Route du Vaisseau : j'ai dû les rejeter dans les *NOTES;* et j'invite le Lecteur marin à les consulter [a].

Le projet du capitaine MARCHAND avoit été d'abord de se diriger entre le vingtième et le vingt-unième parallèle Nord,

[a] Tom. II, Notes LII à LV.

1791. Octobre. 11. et de suivre cette direction jusqu'à la Chine. Cette Route peu fréquentée, et qui permettoit l'espoir de quelque Découverte, est, sans doute, la plus directe, et peut, au premier coup d'œil, se présenter comme la plus courte; mais il craignit avec raison (et les calmes qu'il venoit d'éprouver fortifioient cette crainte) de ne trouver que des vents mous et incertains, s'il persistoit à se maintenir sur la lisière des vents alizés : il se détermina donc à pénétrer plus avant dans la région qu'ils occupent, et il s'entretint entre le treizième et le quatorzième degré de latitude Nord, en forçant de voiles, jusqu'à ce que, Novembre. 2. le 2 Novembre, il fut parvenu à 148 degrés 14 minutes de longitude orientale du méridien de Paris [a]. Il reprit alors du Nord, et remonta jusqu'aux environs du quinzième parallèle, qui est celui de Tinian, une des îles qui composent l'Archipel de Mari-Anne, dont il se proposoit de prendre connoissance, pour le traverser entre cette île et celle de Saypan.

Cette longitude de 148 degrés 14 minutes pour le 2, étoit le résultat moyen de quatre suites de distances de la Lune au Soleil, observées à 2 heures et demie de l'après-midi, par le capitaine Marchand et le capitaine Chanal, et rapportées à l'instant de midi.

En tenant compte du progrès estimé vers l'Ouest dans l'inter- 3. valle du 2 au 3, on conclut qu'à midi du dernier jour, le Vaisseau étoit parvenu à 146 degrés 7 minutes à l'Orient de Paris, en même temps qu'il se trouvoit par 15 degrés 6 minutes de latitude Nord.

Les Observations du capitaine Wallis sur le Dolphin, en 1767, placent l'île Tinian à 143 degrés 35 minutes trois

[a] *Voyez* Tom. II, Note LVI, et le *Journal de Route* à la date du 2 Novembre.

quarts [a]; ainsi, à midi, le SOLIDE ne devoit plus être qu'à 2 degrés 31 minutes un quart à l'Orient de cette île; et au coucher du Soleil, on estimoit qu'on n'en étoit plus qu'à 36 lieues de distance. 1791. NOVEMBRE. 3.

On régla la voilure de la nuit de manière à découvrir l'île le lendemain, et d'assez bonne heure pour qu'on pût espérer de traverser l'Archipel pendant le jour : mais on eut toute la nuit un temps orageux, de la pluie et des rafales.

Ce ne fut qu'à 3 heures de l'après-midi que l'on eut connoissance de l'île : et en estimant à vue sa distance, on la jugea parfaitement conforme au résultat des Observations qu'on avoit faites les jours précédens.

A 5 heures $\frac{3}{4}$ le résultat moyen de deux suites de distances de la Lune au Soleil, combiné avec celui de quatre autres suites observées le 2, donna 143 degrés 38 minutes pour la longitude Orientale du Vaisseau; ce qui place l'extrémité orientale de TINIAN, d'après le Relèvement qui s'en fit au même instant et sa distance estimée, à 143 degrés 33 minutes : on a vu que les Observations de WALLIS la plaçoient à 143 degrés 35 minutes trois quarts : ainsi les Observations du DOLPHIN et celles du SOLIDE s'accordent dans leurs résultats, et cet accord peut être regardé comme la preuve d'une justesse suffisante dans cette Détermination [b].

Le capitaine THOMAS GILBERT place TINIAN à 146 degrés à l'Est de GREENWICH ou 143 degrés 39 minutes trois quarts à l'Est de PARIS [c]; mais il n'indique pas sur quelles Observations

[a] Voyez *Astron. Observ. made in the Voyages for making Discoveries in the Southern Hemisphere. By W. Wales. London*, 1788, *in*-4.° *INTRODUCTION*, page X.

[b] *Voyez* Tom. II, Note LVII.

[c] *Voyage from New South Wales to Canton, in the year* 1788. *By Th. Gilbert Commander of the Charlotte. London*, 1789, *in*-4.°, pag. 63.

1791. NOVEMBRE. 3. il a fondé la position qu'il lui assigne : DIXON ne lui donne que 143 degrés 10 minutes [a].

Quant à la latitude de TINIAN, le capitaine MARCHAND n'a pas été à portée de l'observer immédiatement; mais GILBERT a conclu de ses Observations, que le milieu de l'île est situé à 15 degrés. Le capitaine WALLIS établit le point de la Rade où il étoit mouillé, et qui est moins Nord que le milieu de l'île, à 14 degrés 55 minutes, et l'Aiguade qui est peu distante de la Pointe du Sud-Ouest, à 14 degrés 59 minutes [b]. DIXON place l'île, en général, à 15 degrés [a]. Toutes ces positions sont d'accord entre elles.

Il n'en est pas de même de la latitude que le commodore ANSON avoit assignée à cette île : il la place à 15 degrés 8 minutes [c] : mais quoique, à l'époque où l'Observation fut faite, l'Octant de HADLEY fût en usage depuis dix ans dans la Marine anglaise, et que sans doute il ait été employé sur le Vaisseau d'ANSON; je ne pense pas qu'on doive avoir aucun égard à cette Détermination; et l'on peut fixer le milieu de TINIAN à 15 degrés de latitude Nord. Cette différence entre les latitudes déterminées par ANSON, et celles qu'ont observées les derniers Navigateurs, se retrouve à-peu-près la même à l'égard de SAYPAN. Le Journal du Commodore place cette île, sans autre indication que son nom, à 15 degrés 22 minutes : on est fondé à croire que cette latitude s'applique au PIC, la partie la plus remarquable de l'île, et, dans ce cas, elle différeroit de 9 minutes de celle qu'ont donnée les Observations du SOLIDE, d'après lesquelles cette montagne doit être située

[a] *Dixon's Voyage*, pag. 284.

[b] *Hawkesworth's compilation*, Tom. I.er, pag. 500.

[c] *A Voyage round the World in the years* 1740—41—42—43 et 44. *By George Anson. Compiled by Richard Walter. The* 12.th *Edit. London*, in-4.° 1767, pag. 308.

à 15

à 15 degrés 13 minutes : mais si la première Détermination s'appliquoit à la Pointe septentrionale de SAYPAN, elle ne différeroit que de 2 ou 3 minutes du résultat des dernières Observations qui, comme on le verra, placent cette Pointe à 15 degrés 19 ou 20 minutes. 1791. NOVEMBRE. 3.

Le SOLIDE se trouvoit, à six heures du soir, à l'ouvert du Passage par lequel on peut traverser l'Archipel entre cette île et celle de TINIAN ; mais il n'eût pas été prudent de s'y engager au moment où le jour étoit près de finir, et le capitaine MARCHAND se décida à courir au large pendant la nuit. Il eut à s'applaudir du parti qu'il avoit pris ; car il essuya des grains fréquens et de fortes rafales qui eussent pu lui causer de l'embarras et de l'inquiétude, si le Vaisseau se fût trouvé engagé entre des Terres, et obligé d'y varier sa route selon les changemens du vent.

Le 5, à la première pointe du jour, on revint sur la terre. 5.

A six heures trois quarts, le Passage entre les îles restoit à l'Ouest-Sud-Ouest 6 degrés Ouest, à une distance d'environ six lieues : et quoique le Vaisseau forçât de voiles, il éprouvoit une dérive dans le Nord si considérable, qu'on n'espéra pas de pouvoir franchir le Passage avec le vent qui soufflait de la partie du Sud-Sud-Est et Sud quart Sud-Est. A sept heures et demie, on arriva au Nord-Ouest quart Ouest pour passer au Nord de SAYPAN. On rangea la côte Nord-Est de cette île à la distance d'environ deux lieues. A huit heures trois quarts, sa Pointe du Nord-Est, qui est l'extrémité la plus septentrionale, restoit à l'Ouest 2 degrés Sud, à deux lieues de distance : on n'apercevoit aucune Terre dans le Nord. Avant dix heures, on découvrit, sur le côté occidental de l'île, un îlot qu'on releva au Sud-Ouest 6 degrés Ouest par la Pointe du Nord de SAYPAN. A midi, cette Pointe fut

1791. NOVEMBRE. 5. relevée au Sud-Est quart Sud 1 degré Sud, et à une distance d'environ quatre lieues; l'extrémité occidentale de l'île, au Sud quart Sud-Est 1 ou 2 degrés Sud; et l'îlot, au Sud quart Sud-Est 6 degrés Sud.

La latitude observée au même instant étoit de 15 degrés 30 minutes; et l'on en conclut celle de la Pointe septentrionale de SAYPAN, de 15 degrés 19 ou 20 minutes. Le Pic de cette île est situé, à très-peu-près, à 15 degrés 13 minutes de latitude, et à environ 143 degrés 30 minutes de longitude Orientale.

En comparant la latitude observée à midi avec celle qui résultoit du calcul des Routes pendant les vingt-quatre heures précédentes, on reconnut que, dans cet intervalle de temps, les Courans avoient porté de 17 minutes, ou cinq lieues deux tiers, dans le Nord [a].

Les Vaisseaux qui traversent l'Archipel de MARI-ANNE ont coutume de passer entre SAYPAN et TINIAN, ou au Sud de cette dernière île: ces deux Passages sont les plus fréquentés, parce qu'ils sont les mieux connus. Les circonstances, comme on l'a vu, ont forcé le SOLIDE à passer au Nord de SAYPAN; et le capitaine CHANAL pense, d'après les remarques qu'il a été à portée de faire, que, dans tous les cas, ce dernier Passage mériteroit d'être préféré aux deux autres, lorsqu'on n'a pas le projet de toucher à TINIAN. On n'a vu aucune île, aucun danger, au Nord de la partie septentrionale de SAYPAN: les Cartes indiquent, à la vérité, sous le nom de FARELLON, un Bas-fond ou Écueil, situé à 16 degrés de latitude, sur le méridien même de l'île; mais elles le portent à douze lieues de distance de sa Pointe septentrionale. La côte du Nord-Est

[a] *Voyez* le *Journal de Route* à la date du 5 Novembre.

et la Pointe du Nord présentent quelques Brisans ; mais ils ne s'étendent pas à un mille au large, et se font apercevoir : on peut doubler l'île par le Nord et en ranger la côte avec sûreté, en laissant entre la terre et le Vaisseau une ou deux lieues de distance. 1791. NOVEMBRE. 5.

L'île de SAYPAN, inhabitée comme celle de TINIAN, ne semble pas, autant qu'on en a pu juger en côtoyant sa partie du Nord, offrir les mêmes rafraîchissemens aux Vaisseaux qui y aborderoient : seulement, parmi les arbres dont sa côte du Nord-Est est couverte, on distingue une grande quantité de Cocotiers.

Le commodore ANSON qui nous a donné une Vue de la Côte du Nord-Ouest de l'île, dit qu'elle ne présente pas un aspect moins agréable que celle de TINIAN.

Le commodore BYRON fit visiter l'île de SAYPAN en 1765 ; et c'est la seule description un peu détaillée que nous en ayons : la Nation qui la possède, sans l'occuper, n'est pas dans l'usage de décrire ses Possessions. Suivant lui [a], SAYPAN est beaucoup plus grande que TINIAN, et l'aspect, à raison de l'élévation de ses terres, en est plus agréable : mais ce sentiment est particulier à BYRON ; et les Voyageurs s'accordent, en général, à donner la prééminence à TINIAN sur SAYPAN, sous le rapport de l'étendue et sous celui de la beauté : les Espagnols l'ont surnommée BUENA-VISTA par excellence. Le Bâtiment que BYRON avoit détaché pour reconnoître et visiter SAYPAN, pendant que lui-même étoit à l'ancre devant TINIAN, mouilla au vent de la première île, par dix brasses d'eau, mauvais fond de sable et de corail. On aborda à une très-belle plage de sable qui se développe sur une longueur de six ou sept milles. En se

[a] *Hawkesworth's Compilation.* Vol. I, pag. 121.

1791. Novembre. 5. promenant dans les bois, on découvrit plusieurs grands arbres qui parurent très-propres à être employés en mâtures. Les Cochons sauvages et les Guanacos [a] s'y montrèrent en grand nombre; mais on ne vit aucune trace de bêtes à cornes et aucune espèce d'oiseaux. La plage n'offroit aucune source; mais on aperçut dans le milieu de l'île, une grande pièce d'eau dont on n'approcha pas. Des écailles d'huîtres perlières amoncelées par tas sur le rivage, et plusieurs autres indices, donnèrent l'assurance que l'île avoit été visitée peu de temps auparavant; et l'on jugea que les Espagnols, dans certaine saison de l'année, viennent y faire la pêche des perles. On vit aussi plusieurs de ces piliers carrés, de forme pyramidale, dont on trouve la description et le dessin dans le Journal du commodore Anson.

Le capitaine Portlock qui nous a donné une Vue de Saypan dit que, quoiqu'il l'ait côtoyée à la distance d'un demi-mille, il n'y a aperçu aucun animal d'aucune espèce [b].

A la vue des îles de Tinian et Saypan, et sur-tout à l'aspect de la première, le capitaine Marchand eût pu être tenté d'y aborder; la saison étoit favorable pour cette relâche;

[a] *Guanaco* ou *Huanacus* est l'animal sauvage qui prend le nom de *Llama* (prononcez les deux *Ll* comme dans *veille*), quand il est dans l'état de domesticité. Ce quadrupède est originaire des hautes montagnes de l'*Amérique méridionale*, et très-commun au *Pérou* où il remplit les mêmes fonctions que le Cheval de charge en *Europe*, et le Chameau en *Afrique*. La chair des jeunes Guanacos est bonne à manger. On est étonné que cet animal se trouve sur l'île de *Saypan*; il n'est certainement pas indigène; et il faut croire que les Espagnols l'y auront transporté du *Pérou*, pour essayer de le multiplier. Jusqu'à présent, *Byron* est le seul qui en ait vu dans les *Mari-Anne*; du moins nul autre Voyageur n'en fait mention : il n'en est parlé dans aucune description de l'île de *Tinian*; mais si les Espagnols ont voulu tenter de le naturaliser aux *Mari-Anne*, ils ont dû préférer de faire un essai sur *Saypan* dont les terres, plus élevées que celles de *Tinian*, doivent mieux convenir aux Guanacos.

[b] *Portlock's Voyage*, page 317.

et il pouvoit espérer de s'y procurer quelques-uns des rafraîchissemens qu'une longue navigation sous la Zone Torride fait desirer si ardemment à des hommes abattus par l'excès d'une chaleur constante, et depuis long-temps condamnés à des privations. Mais ces privations et les fatigues de la mer n'avoient point altéré la bonne santé dont son Équipage avoit joui pendant tout le Voyage; et l'intérêt de l'Expédition et des Armateurs exigeoit qu'il sût sacrifier quelques jouissances passagères à l'avantage inappréciable de primer, s'il étoit possible, dans les Marchés de la CHINE, les Navires des autres Nations qui, comme le SOLIDE, devoient y apporter les Pelleteries de la Côte Occidentale de l'AMÉRIQUE DU NORD. L'Équipage ne murmura point d'une décision dont les motifs lui étoient connus; il s'abstint même de manifester des regrets, pour ne pas ajouter à ceux que son Chef éprouvoit pour les autres beaucoup plus que pour lui-même. 1791. NOVEMBRE. 5.

Tandis que le SOLIDE poursuit sans relâche sa route vers le Continent de l'ASIE, arrêtons un moment nos regards sur l'île de TINIAN, sans nous livrer à l'inspection particulière des autres îles dont est composé le long Archipel de LOS LADRONES [des Larrons] auquel elle appartient, et qui forme une chaîne de deux cents lieues sous le cent quarante-quatrième Méridien à l'Orient de PARIS, entre le onzième et le vingt-unième Parallèle NORD.

MAGELLAN qui découvrit cet Archipel en 1521, lui imposa le nom de ISLAS DE LOS LADRONES, parce que les habitans de ces îles, qui n'avoient nulle idée du droit exclusif de la propriété, s'approprioient fraternellement à son bord tout ce qui leur tomboit sous la main: mais, à ce titre, ce nom pourroit être générique et commun à toutes les îles du GRAND-OCÉAN.

1791. NOVEMBRE. 5. Les îles DES LARRONS reçurent dans la suite le nom d'îles DE LAS VELAS pour le grand nombre des embarcations à voile qui venoient de ces îles au-devant des Vaisseaux lorsqu'ils se présentoient pour y aborder. Enfin, vers le milieu du dix-septième siècle, elles changèrent leur nouveau nom pour celui de MARI-ANNE, en l'honneur de MARIE-ANNE d'AUTRICHE, femme de PHILIPPE IV.

En 1564, et selon quelques Historiens, en 1565, ANDREAS-MIGUEL LOPES LEGASPI prit possession de ces îles au nom de la couronne d'ESPAGNE ; mais il y fit peu de séjour, parce qu'il n'y trouva ni les commodités qu'il pouvoit desirer pour un Établissement, ni les richesses qui pouvoient satisfaire la cupidité. Il employa plus utilement les forces qu'il commandoit à la conquête des îles LAS PHILIPPINAS, nommées Archipel de SAN-LAZARO [a] par MAGELLAN qui les découvrit en continuant sa route vers l'Est après avoir traversé son Archipel de LOS LADRONES. On sait que c'est dans l'une de ces îles que MAGELLAN, Portugais d'origine [b], alors employé au service de l'ESPAGNE, perdit la vie, en voulant favoriser, par le secours de ses armes, les projets de conquête du Souverain d'une des îles, en guerre avec le Souverain d'une île voisine, qui l'un et l'autre un jour devoient passer, eux et leur pays, sous la domination d'un autre Souverain qui, de six mille lieues de

[a] Ce nom leur fut donné parce que *Magellan* en fit la découverte et y aborda le Samedi qui précède le Dimanche de *la Passion*, jour que les Espagnols fêtent en l'honneur de *Saint-Lazare*.

[b] Le véritable nom de ce célèbre Navigateur portugais, employé au service de l'*Espagne* quand il fit la découverte du Détroit qui porte son nom, est *Fernando de MAGALHAENS*, dont les Espagnols qui auroient voulu le naturaliser Espagnol, ont fait *Hernando MAGALHANÈS*, et dont les Français qui veulent toujours traduire et travestissent souvent les noms propres, sont parvenus à faire MAGELLAN.

distance, et sans s'en mêler, sauroit ajouter leurs îles à ses vastes Domaines. L'importance des PHILIPPINES avoit demandé qu'on s'occupât de s'en emparer avant que de songer aux MARI-ANNE : les Espagnols, après avoir terminé la conquête des premières, y formèrent divers Établissemens, et particulièrement celui de MANILLE dans l'île de LUÇON, avec lesquels la NOUVELLE-ESPAGNE, soumise par les armes, ou plutôt par le génie de CORTÈS, quarante-cinq ans auparavant, ouvrit et entretint des communications habituelles. 1791. NOVEMBRE. 5.

Les îles de LOS LADRONES restèrent oubliées (et il eût été à souhaiter pour leurs habitans qu'elles l'eussent été toujours !) jusqu'à ce que le zèle d'un célèbre Jésuite, SANTIVORÈS, intéressa la dévotion de la reine MARIE-ANNE d'AUTRICHE, régente pendant la minorité de son fils CHARLES II, et l'excita à faire porter l'Évangile dans ces îles que MAGELLAN avoit su faire entrer dans le lot de l'ESPAGNE, en découvrant une Route nouvelle qui éludoit cette ridicule *Ligne de Démarcation* par laquelle un Pape prétendoit couper la Terre en deux, pour partager entre deux Souverains de l'EUROPE la possession exclusive de tous les pays nouveaux qui seroient découverts dans les deux Mondes.

Les Espagnols se présentèrent aux îles de MARI-ANNE, en 1668, la Croix d'une main et l'Épée de l'autre ; et avec ces deux armes qui se prêtoient un mutuel secours, leur prétendu droit à la possession de ces îles ne pouvoit manquer d'être reconnu. Ils n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de GUAHAN ou GUAHAM (et GUAM par corruption), la principale de ces îles et la plus méridionale de l'Archipel [a] ; et graduellement ils subjuguèrent toutes les autres.

[a] Cet Archipel est composé de neuf îles principales : *Guahan*, la plus considérable et la plus méridionale, est située à 13° de latitude, à sa pointe

1791. NOVEMBRE. 5. Nous ne connoissions les îles de MARI-ANNE que par les Historiens espagnols[a]; et c'étoit les connoître bien imparfaitement: quelques-unes ne perdoient rien à n'être pas mieux connues; mais celle de TINIAN méritoit de l'être avec détail, parce que les usurpateurs de l'Archipel ne s'y étant pas établis, et cette île étant recommandable par sa fertilité, elle pouvoit offrir des ressources précieuses aux Vaisseaux qui traversent le GRAND-OCÉAN entre les Tropiques, de l'Orient à l'Occident.

Nous devons à RICHARD WALTER, chapelain du commodore ANSON dans son Voyage autour du Monde, la première Relation qui ait mérité l'attention des Navigateurs[b]. Le Commodore cherchant un asile pour son Vaisseau, qu'on pouvoit appeler un hôpital flottant, aborda à TINIAN, le 21 Octobre 1742, et mouilla dans une Baie ouverte, située à sa Pointe du Sud-Ouest: il y pourvut sans peine, sans dépense, et abondamment, à tous les besoins du CENTURION: son Équipage s'y rétablit promptement de ses fatigues: la maladie qui, la veille encore de son arrivée, dévoroit plus de vingt hommes par jour, cessa, comme par miracle; et, en moins d'une semaine, les plus malades furent rétablis au point de pouvoir marcher sans aide.

Il étoit naturel de célébrer une île à laquelle un si grand nombre de Marins avoient dû la vie, de vanter la qualité des animaux, la richesse des productions, la variété des sites, la beauté des promenades, la salubrité de l'air, tout ce qui avoit

du Sud; mais, au Sud de cette île, gisent encore plusieurs îlots et rochers dont le dernier descend plus bas que le onzième parallèle Nord.

[a] *Ant. de Herrera. Decad.* 3. Lib. 7. y seg. — *Argensola. Conquista de las Islas Malucas.* Lib. I. — *Gonzales de Oviedo. Hist. nat. de las Indias.* — *Gomara. Hist. gen. de las Indias.* — *Ultimo Viage al Estrecho de Magallanes*, &c. pag. 205 et *alibi.*

[b] *A Voyage round the World in the years* 1740-1744. *Book* III, Chap. II.

opéré

opéré une espèce de résurrection : aussi l'Historien d'ANSON nous a-t-il peint TINIAN comme le jardin d'ÉDEN réalisé. Mais si l'on peut soupçonner que la reconnoissance s'est permis d'exagérer un peu l'excellence de cette terre de promission, du moins ne peut-on pas douter que l'Historien oculaire n'ait rapporté avec exactitude des faits sur lesquels, si sa narration n'eût pas été fidelle, cinq cents témoins, aussi oculaires, auroient pu le contredire : et le rapprochement de ce que fut TINIAN au temps d'ANSON, et de ce qu'elle est aujourd'hui, présente un de ces contrastes étonnans que le Philosophe ne peut voir avec indifférence, et sans remonter de l'effet à la cause. 1791. NOVEMBRE. 5.

Le commodore ANSON, qui donne à cette île douze milles de long sur six de largeur, la trouva déserte à l'époque où il y aborda (1742) ; mais une culture soignée, des plantations régulières, la multitude et la variété des arbres à fruit, des monumens encore sur pied et disposés dans un ordre symétrique, le travail de l'Homme se montrant par-tout pour aider ou embellir la Nature, tout annonçoit qu'à une époque qui devoit n'être pas ancienne, une population nombreuse avoit couvert une Terre qui présentoit à l'Espèce humaine tant de moyens de subsister, tant de facilité pour s'y multiplier. TINIAN, en effet, dans un temps plus heureux, avoit été très-peuplée, relativement à son étendue : et l'on voudroit, pour l'honneur de ses nouveaux Maîtres, se refuser à croire au motif qui a décidé sa ruine entière. ANSON apprit d'un Sergent espagnol et de quelques Indiens, qu'il avoit faits prisonniers sur un *Pros* [a] dont il s'étoit emparé en abordant à

[a] Le *Pros*, que les Européens appellent aussi *Pros-volant*, est un petit Bâtiment de mer allant à la voile, remarquable par son étonnante légèreté, et par la prodigieuse vîtesse de sa marche, que celle d'aucun autre Bâtiment ne peut égaler, et qu'on assure être souvent de vingt milles à l'heure.

1791. Novembre. 5. terre, que, cinquante ans auparavant, l'île de Tinian comptoit plus de treñte mille habitans ; et qu'alors, une maladie épidémique ayant enlevé la plus grande partie des Naturels des Mari-Anne, la politique barbare des usurpateurs reversa sur l'île de Guahan où ils étoient établis, tous les Indiens que l'épidémie avoit épargnés sur Tinian : elle arracha impitoyablement d'une Terre jonchée des ossemens de leurs pères, de leurs frères, de leurs femmes, de leurs enfans, de leurs amis, des infortunés qui avoient eu la douleur de survivre à leurs familles éteintes ; elle les condamna à arroser de leurs sueurs une Terre étrangère. Mais la cupidité fut trompée dans ses calculs ; et ces déplorables restes de Tinian, les yeux sans cesse fixés sur leur Terre natale, moururent dans le désespoir. Etoit-il donc réservé à une Nation d'Europe, à une Nation civilisée, d'être le fléau des deux Mondes ? Dans le Nouveau, elle extermine l'Espèce humaine, pour arracher des métaux, l'objet de tous ses vœux, que la Nature avoit sagement enfouis ! et dans les parties de l'Ancien que leur éloignement n'a pu dérober à son joug, elle dégrade l'Humanité, au point de promener les hommes de domaine en domaine, comme le Fermier fait parquer son bétail sur les terres qu'il veut engraisser !

L'ingénieuse construction du *Pros* doit donner une grande idée de l'intelligence et de l'industrie des anciens habitans des îles de *Mari-Anne*, qui en sont les inventeurs. On trouve, à la vérité, dans plusieurs des îles du Grand Archipel d'*Asie* et sur des parties du Continent, quelques Bâtimens qui ont un peu de ressemblance avec le *Pros* ; mais on n'en connoît aucun qui puisse lui être comparé, pour la simplicité de sa fabrique, la vîtesse de son sillage, la célérité de sa manœuvre, et la presteſſe de ses évolutions : et l'on peut dire, avec raison, que le *Pros* est le *Prototype* qui a servi pour les autres Bâtimens des Mers d'*Asie*, qui ne sont que la copie imparfaite du plus parfait modèle. On trouve dans le Journal d'*Anson* (*Book* III, Chap. V), avec la description très-détaillée du *Pros* des îles de *Mari-Anne*, tous les Plans assujettis à une Échelle commune, qui peuvent en faire connoître les dimensions, la structure et le gréement.

1791. NOVEMBRE. 5.

Le désespoir des habitans de TINIAN paroîtra naturel à tout homme qui aime sa patrie : et quelle patrie que TINIAN, si, en effet, RICHARD WALTER nous a fait de cette île une peinture fidelle ! C'est lui-même qui va parler : je ne veux pas affoiblir sa description ; je me réserve seulement la liberté d'extraire, d'abréger, sans m'assujettir à une traduction toujours littérale ; mais je ne me permettrai aucun changement qui puisse altérer la ressemblance.

« Le terrain de l'île de TINIAN [a] est par-tout d'une bonne qualité ; il est sec, et le mélange d'un peu de sable modère l'excès de sa fécondité : l'herbe des prés est plus fine, la pelouse des bois est plus douce, que celles qu'on trouve communément dans les climats chauds. Le sol, à partir du rivage, s'élève graduellement jusque vers le milieu de l'île ; mais la pente en est souvent interrompue par des vallées d'une descente facile qui coupent irrégulièrement tout le pays : une succession non-interrompue de coteaux et de plaines, où s'entremêlent les masses de bois et les plateaux de verdure, diversifie agréablement toute la surface de l'île. Ces bois sont composés de grands arbres dont les uns étendent au loin leur ombre hospitalière, et d'autres laissent courber leurs rameaux sous le poids de leurs fruits : à côté des bois, les plaines étalent un tapis de verdure, dans lequel un trèfle très-fin se confond avec l'émail varié des fleurs dont les émanations parfument l'air. Les arbres qui terminent les plaines les enferment dans une ceinture parfaitement uniforme ; et la disposition en est si régulière, qu'elle paroît être l'ouvrage de l'Art. Les massifs, dont ces arbres sont la lisière, présentent des routes ouvertes et bien percées ; leurs tiges, qui s'élèvent majestueusement, ne sont nulle

[a] *Anson's Voyage, Book* III, Chap. II.

1791. NOVEMBRE. 5. part entremêlées de broussailles, d'arbustes sauvages ou de plantes parasites; et le gazon des plaines se prolonge et se divise pour former la pelouse qui s'étend à une grande distance dans la sombre profondeur des bois. Ce mélange alternatif de bois et de gazons, de vallons et de coteaux, et leurs différentes intersections, qui produisent des compartimens variés par leur figure et leur étendue, procurent dans toutes les parties de l'île les sites les plus pittoresques et les plus agréables.

» Mais les charmes de TINIAN ne sont pas bornés à la beauté du paysage : les animaux qui sont aujourd'hui les vrais propriétaires et les seuls maîtres de l'île, excepté dans les mois de l'année où les Espagnols viennent troubler leur solitude pour approvisionner GUAHAN, ces animaux, dis-je, animent la scène et l'embellissent. Souvent on voit des milliers de Bœufs paître ensemble dans une vaste prairie, et offrir un spectacle d'autant plus remarquable, que tous ces Bœufs sont d'un blanc de lait, et n'ont sur tout le corps d'autres taches que celles que font sur leurs têtes leurs oreilles noires ou brunes : et, quoique l'île n'ait plus d'habitans, la vue de ces troupeaux nombreux, le chant et les cris répétés des volailles, également multipliées, qui courent et s'éparpillent dans les bois, tout réveille dans le spectateur l'idée d'un pays habité; on croit être au milieu des fermes et des hameaux.

» Nous estimâmes, continue WALTER, que le nombre des bœufs répandus sur l'île peut s'élever à dix mille [a] : ils n'étoient

[a] Ce nombre est bien considérable pour une île qui, suivant la Relation, n'a pas plus de quatre lieues de longueur sur deux lieues de large; car, en supposant, ce qui n'est pas, qu'elle eût la figure d'un parallélogramme (et c'est celle de la plus grande surface), sa superficie ne seroit encore que de huit lieues carrées; mais sa figure est celle d'une ellipse très-alongée, et qui se réduit presque à rien aux deux extrémités de son grand axe : et si l'on défalque de sa surface, celle des deux grandes pièces d'eau qui occupent le

nullement farouches et se laissoient approcher. Nous fîmes d'abord usage de nos fusils pour en tuer quelques-uns ; mais, dans la suite, le besoin d'économiser notre poudre, nous fit employer un procédé qui n'est pas dispendieux : nos matelots les attrapoient à la course. La chair de cet animal est délicieuse au goût ; et nous la trouvâmes d'une digestion plus facile que celle d'aucun autre animal de la même espèce dont nous eussions jamais mangé. Les Volailles aussi sont excellentes ; et nous les prenions de même à la course : elles sont si lourdes que, d'une seule traite, elles ne pouvoient s'éloigner de plus de cinquante pas ; et elles étoient si fatiguées après ce premier vol, qu'il étoit rare qu'elles pussent s'enlever de terre une seconde fois : si elles gagnoient les bois, nous les y poursuivions ; et les arbres sont si espacés sur un terrain uni et dégagé de broussailles, que rien ne pouvoit s'opposer à notre course : elles étoient bientôt attrapées. L'Équipage en avoit à discrétion, et beaucoup plus qu'il n'en pouvoit consommer. 1791. NOVEMBRE. 5.

» L'île nourrit encore une grande quantité de Porcs sauvages qui nous fournissoient d'excellens mets ; mais ils sont extrêmement féroces, et nous étions obligés de les tuer à coups de fusil. Nous employâmes aussi contre eux des chiens dressés pour la chasse de ces animaux, que le Détachement espagnol qui fut fait prisonnier au moment de la descente, avoit amenés dans l'île pour approvisionner GUAHAN : mais, quoique ces chiens fussent d'une forte race, et pleins d'ardeur, ce n'étoit qu'avec peine qu'ils parvenoient à réduire l'animal qui se

milieu de l'île, et les parties les plus élevées des coteaux boisés, sur lesquelles il n'est pas probable que les troupeaux allassent paître ; on peut réduire la surface du terrain sur lequel le bétail trouvoit sa pâture, à quatre lieues carrées au plus : *chaque lieue* auroit donc nourri *deux mille cinq cents bœufs !* N'y auroit-il pas aussi quelque chose à ôter des *trente mille habitans* que les Espagnols supposoient dans cette île avant sa dépopulation !

1791. Novembre. 5. défendoit avec furie; et plus d'une fois, la victoire coûta la vie au vainqueur.

» La place que nous occupions et où nous avions établi notre hôpital, convenoit infiniment à notre situation, non-seulement parce que nous pouvions nous y procurer sans peine les viandes fraîches, nécessaires pour nos malades et pour les gens en santé, mais encore parce que l'abondance des fruits et des plantes salutaires nous offroit le remède le plus puissant contre le scorbut qui, depuis si long-temps, faisoit tant de ravage parmi nous. Le Cocotier nous donnoit avec profusion sa noix et son chou; nous avions le choix entre la Goyave, le Limon, l'Orange douce et amère, et une espèce de fruit que les Indiens nomment *Rhymay* [le Rima] et que nous appelions *Fruit-à-pain*, parce qu'il nous tenoit lieu de ce premier aliment des Européens [a]. D'autres remèdes pour le scorbut se rencontroient par-tout sous nos pas: la terre produit spontanément le Melon d'eau, la Dent-de-lion, la Menthe, le Pourpier rampant, le Cochléaria et l'Oseille; et nous dévorions ces fruits et ces herbes avec cette avidité que la Nature excite dans le Scorbutique pour les végétaux qui doivent lui procurer un prompt soulagement.

» Nous n'eûmes pas à nous louer également des productions de la mer: ceux de nos gens qui mangèrent du Poisson à notre arrivée, s'en trouvèrent incommodés, et l'usage en fut interdit: mais cette privation fut peu sensible; car, outre les Bœufs,

[a] Au temps où *Walter* écrivoit, l'Arbre à pain et son fruit étoient peu connus; mais les Voyageurs de ces derniers temps l'ont si bien décrit, que je me dispense de traduire la description que l'Historien d'*Anson* en a donnée. Il se pourroit cependant qu'en lisant cette description, un Naturaliste aperçût quelque différence entre l'Arbre à pain de *Tinian*, et celui qui est une production commune à toutes les îles du *Grand-Océan* situées entre les Tropiques.

les Porcs sauvages et la Volaille qui auroient suffi, et fort au-delà, à tous nos besoins pendant les deux mois de notre séjour à TINIAN, deux grands lacs d'eau douce, situés au milieu de l'île, nous fournissoient une quantité innombrable de Canards, de Sarcelles, de Corlieux et de Pluviers sifflans. 1791. NOVEMBRE. 5.

» On ne trouve aucun ruisseau dans l'île; mais, pour l'usage de la vie, des puits et des sources vives qu'on rencontre à chaque pas très-près de la surface de la terre, et dont l'eau est d'une excellente qualité, et les deux lacs qui occupent le centre de l'île, et dont les bords sont aussi unis, aussi réguliers, que si l'on eût voulu en faire des bassins de décoration, suppléent par-tout à l'eau courante. On peut cependant dire que, si des ruisseaux serpentans traversoient ces belles prairies où paissent ces nombreux troupeaux à robe blanche, le paysage acquerroit plus de mouvement, les sites plus de variété, et la terre cette fraîcheur qui embellit toutes ses productions.

» C'est sans doute au défaut d'eau courante, à l'étendue des grandes pièces d'eau stagnante, à la multiplicité des Puits, qu'il faut attribuer la prodigieuse multitude de Cousins, de Moucherons et de Tiques qui sont une espèce de fléau : ce dernier insecte s'attache principalement au Bétail; mais souvent il attaque l'Homme; et, si l'on n'est pas prompt à l'arracher aussitôt qu'il se fait sentir, sa tête est bientôt cachée sous l'épiderme, et cause une douloureuse inflammation. Les Mille-pieds et les Scorpions ne sont pas rares dans l'île; mais on n'a pas eu lieu de se convaincre que leur piqûre soit venimeuse.

» Un avantage inappréciable fait oublier cette incommodité que TINIAN partage avec toutes les îles des climats chauds; cet avantage est la salubrité de l'air, entretenue par des vents frais qui soufflent sans intermittence, et par des pluies qui, quoique rares et peu abondantes, suffisent pour modérer la

1791. NOVEMBRE. 5. chaleur : l'air y est si sain, qu'en peu de jours il rend la santé aux malades désespérés, donne à tous un appétit dévorant, et à l'estomac la faculté d'y satisfaire sans en être incommodé ».

Telle étoit l'île de TINIAN lorsque le commodore ANSON la quitta vers la fin du mois d'Octobre 1742. Le seul reproche qu'alors on pût lui faire, c'étoit de ne présenter aucun Port, aucune Rade où les Vaisseaux pussent mouiller en sûreté ; et il semble que la Nature qui avoit tout donné à la Terre de cette île favorisée, ait voulu tout refuser à la Mer qui baigne ses côtes : car on a vu que le poisson n'en est pas bon, et l'ancrage n'en est pas meilleur. Le CENTURION eut deux fois ses câbles coupés par les coraux tranchans dont le fond est semé ; deux fois il fut rejeté en mer ; et ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il put regagner son Mouillage, à la très-grande satisfaction de la partie de ses Officiers et de son Équipage, qu'un appareillage précipité et nécessaire l'avoit forcé d'abandonner à terre.

Je ne me suis point arrêté à décrire ces monumens anciens qu'on trouva dans l'île, ces doubles rangées symétriques de piliers carrés, de forme pyramidale, portant cinq pieds à la base et douze ou treize pieds sur la hauteur, surmontés chacun d'un demi-globe massif, dont le diamètre fait face en haut, et qui offre de loin l'apparence d'une grande jatte : on peut en lire la description et en voir le dessin dans la Relation de RICHARD WALTER [a]. Suivant le rapport des prisonniers espagnols, ces piliers ont dû appartenir à des monastères

[a] Les piliers et les demi-globes qui les surmontoient, étoient formés d'un composé de pierre et de sable, recouvert de plâtre : et comme les Voyageurs qui ont visité *Tinian* 22 ans après le Voyage d'*Anson*, n'en font aucune mention ; on doit croire que, dans cet intervalle, le temps les a réduits en poussière. Cependant, lorsqu'en 1765, *Byron* fit visiter l'île de *Saypan*, on y trouva des piliers semblables à ceux de *Tinian*, et qui étoient encore sur pied.

indiens ;

indiens, et cette particularité suffiroit seule pour attester l'ancienne population de l'île : dans tous les pays d'Asie, les moines s'établissent là où de nombreux habitans peuvent alimenter leur oisiveté; et il faut qu'ils ayent été bien multipliés à Tinian, car il n'est aucune partie de l'île sur laquelle Anson n'ait rencontré quelqu'une de ces décorations en piliers pyramidaux. Et comment des hommes livrés à la contemplation, n'auroient-ils pas afflué sur une Terre où la Nature riche et belle offre une verdure éternelle, des sites pittoresques et variés, des arbres chargés de fleurs et de fruits, des prés émaillés de fleurs odorantes, des bois dont l'ombre religieuse invite à la méditation et semble commander le silence, une Terre, enfin, où la beauté du climat et la salubrité de l'air écartent les maladies et reculent le terme fatal où tout va se confondre?

1791. Novembre. 5.

C'est avec regret que nous allons quitter la Tinian d'Anson pour porter nos regards sur la Tinian dont les Navigateurs de ces derniers temps nous ont fait le tableau. Sans doute, les uns et les autres ont peint ce qu'ils ont vu : et il nous faut cette assurance pour croire que, quatre lustres à peine écoulés, tout a changé de face.

Le commodore Byron relâcha à Tinian le 31 Juillet 1765 [a], et mouilla dans la même rade, située près de la Pointe du Sud-Ouest, que le commodore Anson avoit occupée vingt-un ans et demi auparavant. Impatiens de jouir de ces sites ravissans, de ces vastes prairies émaillées de fleurs où des troupeaux de bœufs d'une blancheur éclatante paissent en liberté; empressés de respirer avec un air pur, ce parfum délicieux qu'exhalent les productions odorantes de la terre; le Commodore et quelques-uns de ses officiers, aussitôt qu'ils eurent le pied sur l'île, coururent pour traverser les premiers bois qui s'offroient devant

[a] Voyez *Hawkesworth's Compilation*. Vol. I, pag. 115.

1791. Novembre. 5. eux, persuadés que, lorsqu'ils les auroient franchis, TINIAN se montreroit avec tous ses charmes : mais ces bois étoient si fourrés, si embarrassés par des broussailles, que la vue ne pouvoit s'étendre à dix pieds devant soi, et que, dans la crainte de se perdre, et pour demeurer ralliés, ils étoient obligés de s'appeler sans cesse les uns les autres. Ce ne fut pas sans des peines infinies, et sans avoir mis en lambeaux leurs chaussures et le peu de vêtemens que l'excès de la chaleur leur avoit permis de garder, qu'enfin ils parvinrent à la lisière extérieure du bois. Mais quelle fut leur surprise lorsque, l'imagination encore remplie de la séduisante description de RICHARD WALTER, à leurs regards s'offrirent des landes entièrement couvertes de roseaux et de buissons stériles, dont, en plusieurs endroits, la hauteur excédoit celle d'un homme, par-tout la moitié de cette hauteur, et à travers lesquels leurs jambes continuellement embarrassées dans les ronces, ne pouvoient faire un pas sans en être déchirées ! Dans cette marche aussi pénible que douloureuse, des nuées de mouches obscurcissoient l'air ; et, si quelqu'un vouloit parler, des milliers de ces insectes remplissoient sa bouche, et plusieurs pénétroient jusque dans sa gorge. Harassés, sans être découragés, ils parcoururent trois ou quatre milles à travers les obstacles et les épines que la Nature sauvage opposoit à leur marche : enfin, au terme de leur course, ils aperçurent un Taureau, et l'animal fut tué d'un coup de fusil.

Des recherches moins pénibles suffirent dans la suite pour découvrir les arbres qui donnent la noix de Coco, le Fruit-à-pain, la Goyave, l'Orange amère et la Papaye [a], et l'on s'en

[a] Il paroît que l'Orange douce ne se trouvoit plus dans l'île, au temps de *Byron*, car il n'en parle pas ; mais il y trouve la Papaye dont la Relat. d'*Anson* ne fait pas mention : les Espagnols y auroient-ils transporté le Papayer ?

pourvut abondamment ; mais on fit d'inutiles perquisitions pour découvrir le Melon d'eau, le Cochléaria, l'Oseille et les autres plantes dont on pouvoit attendre des effets salutaires contre le Scorbut. 1791. NOVEMBRE. 5.

On envoya des Détachemens dans l'île pour reconnoître les endroits où le bétail se retiroit : on parvint à découvrir quelques-unes de ses retraites, mais à une grande distance de la place où l'on avoit dressé des tentes ; et les animaux étoient si farouches, qu'il étoit impossible de les approcher d'assez près pour que la balle pût les atteindre. Si, après trois jours et trois nuits de course et de fatigue, on étoit assez heureux pour découvrir, lasser et tuer un Bœuf, il falloit, pour le faire parvenir jusqu'aux tentes, traîner son corps l'espace de sept ou huit milles à travers des bois obstrués par des broussailles, et des landes jonchées de ronces : bientôt les mouches s'en emparoient ; tout son corps en étoit couvert ; et l'odeur fétide qu'il exhaloit forçoit de l'abandonner sur le chemin.

On éprouva plus de facilité à se procurer des animaux du genre des Volatiles : on trouva les bois peuplés d'oiseaux de différentes espèces, et l'on en tuoit aisément ; mais le goût en étoit désagréable ; et la chaleur étoit si grande, qu'une heure après qu'ils étoient morts, la putréfaction s'en emparoit.

Les Cochons sauvages furent l'unique ressource des Équipages en viande fraîche : leur poids étoit rarement au-dessous de deux cents livres. On croit bien que, depuis la visite d'ANSON, ces animaux n'avoient rien perdu de leur férocité : on parvenoit cependant, sans beaucoup de peine, à en tuer quelques-uns ; et l'on en prit un plus grand nombre dans des piéges.

Le commodore BYRON interpréta mal ce que RICHARD WALTER avoit dit du poisson de la Rade ; il supposa que les

1791. NOVEMBRE. 5. gens du CENTURION n'en avoient été incommodés que parce qu'ils en avoient mangé avec excès, et il n'en interdit pas l'usage aux siens : mais il apprit bientôt, par sa propre expérience, que tout le poisson de la côte de TINIAN a une qualité très-nuisible ; tous ceux qui se permirent d'en manger en furent malades au point d'être en danger de perdre la vie.

On trouva dans l'île le Cotonnier et l'Indigotier ; ils y sont même très-communs, et l'on est étonné qu'il n'en ait pas été fait mention dans la Relation de WALTER : mais il se peut que ces productions ne soient pas indigènes ; que des graines, semées par les Espagnols, y ayent prospéré, et que ces végétaux se soient multipliés.

BYRON voulut faire usage du puits qui avoit servi d'Aiguade au CENTURION : il assure que, dans aucun pays du Monde, il n'en avoit rencontré un qui fût aussi mauvais ; l'eau en étoit saumâtre, et les vers y fourmilloient. Nulle part cependant, plus qu'à TINIAN dans le mois d'Août, on ne pouvoit desirer de l'eau et de la bonne eau : les pluies abondantes et continuelles n'étoient qu'un foible supplément à ce que la Terre refuse dans cette saison, pendant laquelle une chaleur suffoquante rend le besoin d'eau si pressant.

Le commodore BYRON est convaincu que le climat de cette île est excessivement mal-sain, du moins à l'époque où il y aborda. Plusieurs individus des deux Bâtimens qu'il commandoit (le DOLPHIN et la TAMAR), y guérirent, à la vérité, du scorbut ; mais un plus grand nombre y mourut de la fièvre qui s'empara d'eux pendant leur séjour à terre.

A l'excès de la chaleur, à l'insalubrité de l'air, à la disette d'eau et de plantes anti-scorbutiques, se joignoit un fléau dont il étoit impossible de se garantir, et que le bois de chauffage que l'on avoit embarqué rendit commun aux Vaisseaux et à

la Terre : on étoit poursuivi, jusque dans son lit, par les Mille-pieds et les Scorpions, par de grosses Fourmis noires dont la piqûre n'étoit pas moins dangereuse que celle des premiers, et par une multitude d'autres insectes, inconnus et venimeux, dont la morsure causoit des douleurs aiguës. 1791. NOVEMBRE. 5.

BYRON éprouva, comme ANSON, le danger de la Rade : la mer y fut si violente, elle étoit poussée avec tant d'impétuosité vers la côte, par un vent de la partie de l'Ouest, qu'il fut une fois forcé de remettre en mer, et ne put reprendre le Mouillage qu'après un intervalle de huit jours.

Tel est l'état dans lequel s'offrit l'île de TINIAN au commodore BYRON, durant le séjour qu'il y fit en 1765, depuis le 31 Juillet jusqu'au premier Octobre.

Le capitaine WALLIS qui la visita dans le mois de Septembre 1767 [a], n'en fait pas une peinture plus flatteuse, ni plus propre à nous retracer les charmes de la TINIAN du commodore ANSON. Il dit cependant qu'il se procura, mais avec beaucoup de peine, quelques Bœufs, entre autres un jeune Taureau qui pesoit quatre cents livres, des Porcs sauvages, des Volailles, des Papayes, des Fruits-à-pain, des Limons, des Oranges, et tous les rafraîchissemens dont il est fait mention dans la Relation de WALTER; mais que la viande ne pouvoit se garder un jour entier ; que les Cocotiers ne se trouvoient plus que dans l'intérieur du pays, à trois milles de distance du rivage ; que des Détachemens de chasseurs, envoyés successivement pour approvisionner le Vaisseau, avoient été obligés de parcourir un espace de dix ou douze milles à travers des broussailles épaisses, des ronces et d'autres arbustes stériles, enlacés les uns dans les autres ; que les animaux étoient si sauvages qu'ils fuyoient à la première

[a] *Hawkesworth's Compilation*, Vol. I. *Wallis's Voyage*, Chap. XI.

1791. Novembre. 5. vue, et qu'il étoit impossible de les approcher. Le bétail ne se montroit plus que dans la partie septentrionale de l'île; mais les chasseurs, après y être parvenus, se trouvoient si excédés de fatigue, qu'ils n'avoient plus la force de poursuivre les animaux; encore moins, s'ils en eussent tué, auroient-ils pu les traîner jusqu'au rivage. Ce que Wallis obtint de plus approprié aux besoins de son Équipage, ce fut une ample provision de Limons.

Le capitaine Portlock, qui traversa le 4 Octobre 1787, l'Archipel de Mari-Anne entre Tinian et Saypan, dit que, dans les plaines de la première, il aperçut de grands troupeaux d'animaux blancs qu'il supposa être les Bœufs de cette couleur que le Journal d'Anson rapporte y être si communs [a]: mais il ne reconnut l'île que de loin et ne put pas juger de son état actuel.

Le capitaine Gilbert, commandant le Navire la Charlotte, passa au Mouillage de Tinian, les premiers jours du mois d'Août 1788 [b]: il eût bien voulu y trouver le Paradis terrestre dont on voit le tableau dans le Voyage d'Anson; il n'y trouva que la Terre sauvage dont Byron nous a fait la peinture hideuse: il y fut assailli de Mouches qui permettoient à peine qu'on respirât; car on ne pouvoit parler sans risquer d'en avaler un grand nombre. Il s'y procura des Noix de Coco, des Choux palmistes, quelques Cochons sauvages et des Volailles: mais ce ne fut qu'en se portant à une grande distance du rivage, qu'il aperçut quelques troupeaux de ces Bœufs blancs, si multipliés dans l'île au temps du commodore Anson; et il fut impossible de

[a] *Portlock's Voyage*, page 317.

[b] *Voyage from new South-Wales to Canton, in the year* 1788. *By Th. Gilbert*, &c. *London.* 1789. *In*-4.° pages 59—68.

joindre un seul de ces animaux, ou de l'approcher d'assez près pour le tirer : seulement quelques Veaux qui ne pouvoient suivre les troupeaux dans leur fuite, dédommagèrent les chasseurs de la fatigue qu'ils avoient éprouvée en poursuivant inutilement les pères. Le puits où le CENTURION avoit fait aiguade étoit à sec ; et GILBERT ne vit aucune de ces sources d'excellente eau que le Commodore rencontroit à chaque pas. Mais, comme lui, il éprouva combien la Rade est dangereuse : la CHARLOTTE, et le SCARBOROUGH qui y mouilloit auprès d'elle, furent forcés, dans un coup de vent, de couper leurs câbles, et de gagner la haute mer [a].

1791. NOVEMBRE. 5.

[a] Je renvoie le Lecteur à la Relation du Voyage d'*Anson* et à celle de *Byron* (*Hawkesworth's Compilation*, Vol. I, pag. 117) pour tout ce qui concerne la Rade et le Mouillage. Je me bornerai à dire que le fond est d'un gros sable parsemé de roches de Corail; que ce sable ne procure pas à l'ancre une tenue sûre, et que les câbles sont continuellement en danger d'être coupés par la rencontre des Coraux. *Byron* dit que dans la saison où il y mouilla (du 1.er Août au 1.er Octobre), cette Rade est une des plus dangereuses que jamais il ait connues : il prit le parti de ne point affourcher, et de tenir sur une seule ancre avec des *flottes* sur le câble qui, par ce moyen, faisant toujours force, et ne rampant jamais sur le fond, ne risquoit pas d'y être coupé.

Suivant *Anson*, la Rade n'est dangereuse que pendant quatre mois et demi de l'année, de la mi-Juin à la mi-Octobre ; c'est la saison de la mousson de l'Ouest : et aussi longtemps qu'elle règne, les vents qui, vers les temps de la nouvelle et de la pleine Lune, varient au point de faire le tour de l'horizon, soufflent avec tant de violence, qu'il seroit téméraire de confier le salut du Vaisseau aux plus forts câbles, sur un fond aussi mauvais que celui de la Rade.

Suivant le rapport de *Byron*, un autre inconvénient se joint à celui de la mauvaise qualité du fond : nulle part, dit-il, il n'a éprouvé d'aussi violens roulis que ceux que lui occasionnoit une lame d'Ouest qui le força d'appareiller pour se soustraire au danger d'être jeté sur les ressifs, si l'ancre dérapoit, qu'elle chassât, ou que le câble vînt à rompre.

En résumant ce qui est rapporté dans les différens Journaux, on voit :

Que, dans les premiers jours d'Août, la lame d'Ouest força *Byron* d'appareiller ; et qu'il ne put reprendre le Mouillage qu'au bout de huit jours :

Que, le 8 Août, la *Charlotte* et le

1791. NOVEMBRE. 5. J'observe que, parmi les grands arbres que GILBERT vit à TINIAN, il aperçut un très-grand nombre d'arbres à coton, et qu'ils étoient en pleine floraison : nous avons vu qu'en 1765, BYRON y avoit déjà trouvé le Cotonnier, et de plus l'Indigotier. On ne peut pas douter que cette île n'eût été d'un grand rapport, et qu'il n'eût été facile d'y naturaliser les productions utiles des deux INDES, si le droit de conquête l'eût soumise à d'autres maîtres qu'à des Espagnols : mais ceux-ci, hors d'état de cultiver par eux-mêmes toutes les parties de la Terre dont ils se sont déclarés les propriétaires, ont trop souvent, par une politique aussi inhumaine que contraire à leurs vrais intérêts, détruit ou dispersé les véritables propriétaires, les cultivateurs aborigènes, qui seuls peuvent suppléer à l'insuffisance des Conquérans.

Le capitaine SEVER, commandant le Navire la LADY PENRHYN, toucha à TINIAN dans le mois de Septembre 1788 [a]. Il confirme tout ce que le commodore BYRON et le capitaine WALLIS ont rapporté de la situation actuelle de cette île : mais, quoiqu'il y abordât à la même époque de l'année où ce dernier y avoit relâché, il trouva la saison très-peu avancée; la plupart des fruits n'étoient point encore parvenus

Scarborough furent forcés de couper leurs câbles et de gagner le large :

Que, le 22 Septembre, *Anson* rompit deux câbles et fut repoussé en mer, en traînant avec lui une troisième ancre qu'il avoit mouillée sur l'extrémité du Banc; et qu'il ne put regagner la Rade que le 11 Octobre :

Que, le 14 Octobre, un nouveau coup de vent le fit chasser sur ses ancres; qu'il dérada, et ne put revenir au Mouillage qu'après cinq jours.

Mais *Anson* assure que, dans les huit autres mois de l'année, c'est-à-dire, de la mi-Octobre jusqu'à la mi-Juin, il fait un temps égal et constant; et que, pourvu que l'on ait soin de bien fourrer les câbles, ou de les faire flotter, on n'a point à craindre qu'ils soient endommagés; enfin, durant ces huit mois, la Rade du Sud-Ouest de *Tinian* présente, dit-il, toute la sûreté qu'on peut desirer.

[a] Voyez *The Voyage of Governor Phillip, to Botany-Bay*, &c. *London*, 1789. *In*-4.°, pag. 245.

à

à leur point de maturité. Il se procura deux Bœufs, un Porc sauvage et une douzaine de Poules. 1791. NOVEMBRE. 5.

QUAND on a lu les deux descriptions de TINIAN, qui, l'une et l'autre sans doute méritent également notre confiance, par l'opinion fondée de la véracité des Voyageurs qui les ont écrites, on ne peut se défendre d'être frappé d'étonnement, en examinant les ravages que le Temps, dont la main n'est pas toujours lente, a pu faire dans un intervalle qui n'égale pas le quart d'un siècle. Voyez TINIAN en 1742, partagée entre des plaines riantes et des coteaux couronnés de bois dont les grands arbres espacés, alignés, et dégagés d'arbustes stériles et encombrans, laissent à l'air une circulation libre qui lui permet de se purifier dans son cours; voyez-la parée de tous les dons de la Création, que le coloris du Peintre a, si vous voulez, embellis, mais dont il a rendu les traits; et revenez à TINIAN en 1765 : vous verrez les joncs desséchés, les tristes bruyères et les ronces piquantes, occuper dans ses plaines, devenues des landes, les places que couvroient le trèfle verdoyant, les herbes salutaires, les plantes utiles et les fleurs odorantes : cherchez sur ces plateaux les troupeaux nombreux qui en étoient l'ornement et la richesse, et auxquels une terre fécondée prodiguoit une pâture toujours renaissante; aujourd'hui, une bourre hideuse, hérissée, impraticable, les repousse et leur refuse la subsistance : tentez de pénétrer dans ces bois; des broussailles épaisses, des herbes dures et épineuses vous en défendent l'entrée; des lianes parasites [a], enlacées et entre-mêlées,

[a] « Les *Lianes* montent, en serpentant, comme le Lierre, autour des arbres qu'elles rencontrent; et l'on en voit qui, après être parvenues aux branches les plus hautes, jettent des filets qui retombent perpendiculairement, s'enfoncent dans la terre, y reprennent racine, et s'élevent de

1791. Novembre. 5. tendent leurs filets d'un arbre à l'autre, et interceptent les communications ; un terrain sur lequel le duvet de la pelouse émaillée se prolongeoit jusque dans la profondeur des massifs, n'est plus que l'asile impur des Mille-pieds, des Scorpions, et de tous les insectes venimeux qui vivent et composent leurs poisons dans les décombres de la végétation : il ne reste plus de l'ancienne TINIAN aucun des agrémens qui lui faisoient pardonner l'importunité de ses Moucherons, la qualité nuisible de ses Poissons, les dangers de sa Rade : et le quart d'un siècle a suffi pour opérer tous ces changemens !

Ce contraste de deux tableaux si différens l'un de l'autre, qu'en les comparant, on a de la peine à se persuader que les Voyageurs ayent voulu peindre la même île, ce contraste, dis-je, nous ramène à l'observation qu'a déposée dans son immortel Ouvrage, le Philosophe sublime dont le génie hardi, traversant la nuit des temps et planant sur l'espace pour assister à la Création, eût deviné la Nature, si la Nature eût voulu l'être, et qui nous a du moins tracé la route qu'elle auroit pu suivre, si ce n'est pas, en effet, la route qu'elle a suivie.

« L'Homme, nous dit-il [a], maître du domaine de la Terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et, de tout temps, il partage l'empire avec la Nature. Cependant, il ne règne que

nouveau, montant et descendant alternativement. D'autres filamens portés obliquement par le vent ou par quelque hasard, s'attachent souvent aux arbres voisins, et forment ou une forêt impénétrable, ou une confusion de cordages pendant en tout sens, qui offrent aux yeux le même aspect que les manœuvres d'un Vaisseau. Il y a des *Lianes* aussi grosses que le bras; quelques-unes, à force de serrer l'arbre qu'elles embrassent, finissent par l'étouffer. Il arrive quelquefois que l'arbre sèche sur pied, se pourrit et se détruit entièrement, et qu'il ne reste que les spires de la *Liane*, qui forment une espèce de colonne torse, isolée et à jour, que l'art auroit bien de la peine à imiter. » (*Dict. d'Hist. nat.* au mot *Liane.*)

[a] Buffon, *Hist. nat.*, *I.re Vue de la Nature.*

par droit de conquête; il jouit plutôt qu'il ne possède; il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout rentre sous la main de la Nature; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'Homme, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux ».

1791. NOVEMBRE. 5.

CETTE DIGRESSION nous a fait perdre le SOLIDE de vue; il est temps de le rejoindre pour suivre sa route jusqu'à MACAO.

Après avoir traversé l'Archipel de MARI-ANNE, le capitaine MARCHAND se dirigea entre l'Ouest-Nord-Ouest et l'Ouest quart Nord-Ouest, pour aller prendre connoissance de la Pointe Méridionale de l'île FORMOSA.

Les Observations de longitude faites le 16 Novembre dans la matinée, plaçoient le Vaisseau, à midi de ce jour, à 122 degrés 6 minutes à l'Orient de PARIS; et sa latitude observée étoit de 21 degrés 34 minutes Nord. Cette position donnoit l'espérance que, le jour suivant, on auroit la vue de la Terre. Elle se montra, en effet, le lendemain à sept heures et demie du matin; et l'on reconnut les îles de BOTEL TABAGO-XIMA [a], situées à environ cinq lieues de distance de la Pointe Sud de FORMOSA, et sur le même Parallèle : la grande île est une Terre élevée qui peut être aperçue, par un temps clair, de dix-huit ou vingt lieues. A neuf heures et demie, on releva la plus grande de ces îles de l'Ouest demi-rumb Nord à l'Ouest quart Nord-Ouest, et la petite île à l'Ouest demi-rumb Sud, à environ douze lieues de distance.

16. 17.

A cinq heures de l'après-midi, au moment où on relevoit les extrémités orientales des deux îles BOTEL, l'une par l'autre,

[a] Suivant *Alex. Dalrymple*; et selon d'autres, *Botol* ou *Bottel*, *Tabaco-Xima*, ou *Tabago-Xima*; et *Tabacosima*, suivant *d'Anville*.

1791. NOVEMBRE. 17. au Nord quart Nord-Ouest, on aperçut dans l'Ouest quart Nord-Ouest la Pointe Méridionale de l'île FORMOSA. Cette partie de l'île présente une Terre d'une hauteur remarquable, qui se fait apercevoir à un éloignement de vingt et même vingt-deux lieues.

18. Le 18, à midi, on avoit laissé cette Pointe à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues et demie de distance, et l'on faisoit route pour MACAO.

Le capitaine CHANAL, d'après les Observations du capitaine MARCHAND et les siennes propres, combinées avec divers Relèvemens faits à vue des Terres, a cherché à fixer les positions géographiques, absolues et relatives, des îles BOTEL, de la Pointe Méridionale de FORMOSA, et de l'Écueil de VELE-RETE, Écueil très-dangereux, placé sur la route des Vaisseaux qui viennent du GRAND-OCÉAN par le Nord des îles BASHEE. Comme les positions données par le capitaine CHANAL ne s'accordent pas toutes avec celles qui ont été employées par ALEXANDER DALRYMPLE, dans sa *Carte de la Mer de Chine*, publiée en 1771; par LA PÉROUSE, dans le Journal de son Voyage et dans sa Carte; par GEORGE ROBERTSON, dans sa grande *Carte de la Mer de Chine*, qui parut en 1791, et dans la *Table des Positions*, qui fait partie du Mémoire qui accompagne sa Carte et lui sert de fondement; j'ai cru devoir rapporter les unes et les autres, afin que les Navigateurs qui auront occasion de faire des Observations à vue des mêmes Points, puissent plus facilement vérifier les diverses positions, et décider quelles sont celles qui méritent la préférence.

Suivant les Observations et les Relèvemens faits sur le SOLIDE à vue des Terres:

La grande île BOTEL TABAGO-XIMA, à sa Pointe du Sud-Est, est située à 22 degrés 3 minutes de latitude Nord, et

119 degrés 34 minutes de longitude Orientale [a]. Cette île est assez élevée pour être aperçue, par un temps clair, de quinze lieues de distance : elle peut avoir quatre ou cinq lieues de circuit. Les feux qu'on y vit briller pendant la nuit ne laissèrent pas douter qu'elle ne soit habitée, au moins temporairement, par des pêcheurs, si toutefois elle n'a pas d'habitans à domicile fixe. 1791. NOVEMBRE. 18.

Mais, pour ne pas laisser flotter l'opinion des Marins à cet égard, je crois pouvoir me permettre d'anticiper ici sur la publication du Voyage de LA PÉROUSE, pour ajouter que l'île est habitée, qu'elle paroît même bien peuplée, puisque LA PÉROUSE, en l'approchant de très-près, a distingué trois villages sur un espace d'une lieue.

La petite île du même nom gît au Sud quart Sud-Est de la grande [b] : sa latitude est de 21 degrés 57 minutes, et sa longitude de 119 degrés 36 minutes [c]. Elle est un peu moins

[a] Sur la Carte de *Dalrymple* (à 8° 15′ de *Macao* qui est située [Note LX] à 111° 15′) .... Lat. 22°. 06′½ ... Long. 119°. 30′.
Suivant les Observations de *la Pérouse* ..... 21. 57 ... 119. 32.
Suivant *Chanal*, milieu de l'île 22° 04′ et 119° 33′; et en ôtant 1 minute de la latitude, et ajoutant 1 min. à la longitude, pour les rapporter à la Pointe Sud-Est de l'île ..... 22. 03 ... 119. 34.
Suivant *G. Robertson*, dans sa Table des Positions ..... 22. 06 ... 119. 21¾.

[b] Sur le parallèle du milieu de la grande île, suivant la Carte de *Dalrymple*; et sur le parallèle de sa Pointe du Sud-Est, suivant celle de *la Pérouse*.

[c] Suivant la Carte de *Dalrymple*, à 8° 22′ à l'Est de *Macao* ..... Lat. 22°. 07′ .... Long. 119°. 27′.
Suivant *la Pérouse*, par sa différence de Méridien à l'égard de la grande île, prise sur sa Carte, 5 min. plus Est ..... 21. 57 .... 119. 37.
Suivant *Chanal* (ci-dessus) ..... 21. 57 .... 119. 36.

1791. NOVEMBRE. 18. élevée que la grande île, mais cependant assez pour être vue de dix ou douze lieues.

Le passage entre ces deux îles peut avoir quatre ou cinq milles de largeur : le Canal et les deux bords ont paru également sains.

La Pointe Sud-Ouest de l'île FORMOSA peut être placée à 21 degrés 54 minutes de latitude, d'après celle du Vaisseau observée le 18 à midi, de 21 degrés 48 minutes, et d'après le Relèvement qui plaçoit cette Pointe 6 minutes plus au Nord que le Vaisseau : sa longitude est d'environ 118 degrés 40 minutes [a].

L'Écueil de VELE-RETE gît dans le Sud 4 ou 5 degrés Ouest de la Pointe Méridionale de FORMOSA, vers 21 degrés 45 minutes de latitude, et 118 degrés 39 minutes de longitude [b]. Ces rochers sont à fleur d'eau, et ne peuvent pas être aperçus de plus de deux lieues de distance. On doit ranger la Pointe de l'île FORMOSA qui est saine, de plus près que l'Écueil dont il est prudent de se défier [c].

[a] Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° 19′ plus E. que *Macao*

	Lat.	Long.
	22°. 02′½	118°. 34′
Suivant celle de *la Pérouse*, 5 min. plus N. et 52 min. moins E. que la Pointe S. E. de la *Grande Botel*	22. 02	118. 40
Suivant *Chanal* (ci-dessus)	21. 54	118. 40
Mémoire de *Robertson* (dans sa Table des Positions)	22. 06	118. 49 ¾.

[b] Suivant la Carte de *Dalrymple*, 7° 21′ ½ plus Est que *Macao*

	Lat.	Long.
	21°. 48′	118°. 36 ½.
Suivant celle de *la Pérouse*, 3 min. moins N. et 40 min. moins E. que la Pointe S. E. de la *Grande Botel*	21. 49	118. 52
Suivant *Chanal* (ci-dessus)	21. 45	118. 39
Suivant *Robertson*	21. 45	118. 47 ¾.

[c] *G. Robertson* rapporte dans son *Memoir of a Chart of the China Sea*, pag. 48, l'Extrait du Journal du Capitaine du *Royal Captain*, qui présente

J'arrête au 18 Novembre, à la vue de la Pointe Sud-Ouest de l'île Formosa, le calcul de la Navigation du Solide, des îles Sandwich à Macao. 1791. Novembre. 18.

En rapportant la longitude de cette Pointe à celle de la Pointe Sud-Est de la grande Botel Tabago-Xima, qui est déterminée par les Observations de la Pérouse, on trouve que la première doit être de 118 degrés 40 minutes; et d'après le Relèvement fait à midi du 18, le Vaisseau étoit, par rapport à la Pointe Sud-Ouest de Formosa, 12 minutes un tiers moins à l'Est que la Pointe : sa longitude devoit donc être de 118 degrés 27 minutes deux tiers.

Mais le 16, à midi, la longitude du Solide conclue des Observations étoit de 122 degrés 6 minutes; et, du 16 au 18, le progrès estimé vers l'Ouest avoit été de 3 degrés 34 minutes: ainsi sa longitude du 18 étoit de 118 degrés 32 minutes. On voit qu'elle ne diffère de la véritable que de 4 minutes, ou

quelques détails sur l'Écueil de *Vele-Rete :*

« Le 23 Octobre 1762, je relevai, à midi, *Vele-Rete* à l'Ouest quart de Nord-Ouest, il étoit plus Nord que le Vaisseau de 2 lieues $\frac{1}{2}$: et comme, au même instant la latitude observée du Vaisseau étoit de 21° 38′ Nord; j'en conclus celle de l'Écueil, de 21° 45′.

» *Vele-Rete* montre au-dessus de l'eau plusieurs sommets pointus, et il est environné de Brisans qui se portent à 1 ou 2 milles de distance des pointes ou sommités apparentes, et sur lesquels la mer qui les rencontre dans les oscillations des Marées, bondit à une grande hauteur. On estime la distance de *Vele-Rete* à la Pointe Méridionale de *Formosa*, de 5 ou 6 lieues. Cet Écueil a peu d'étendue, et ne doit pas être aperçu, par un temps clair, de plus de 3 ou 4 lieues de distance. (On a vu que le capitaine *Chanal* réduit à 2 lieues la distance d'où l'on peut l'apercevoir).

» Lorsque l'Écueil vous reste au Nord-Ouest quart de Nord, l'eau paroît décolorée; mais après qu'on a couru une demi-heure, elle reprend la couleur ordinaire de la Mer. »

Puisque *Vele-Rete* est par 21° 45′ de latitude, à-peu-près au Sud de la Pointe Méridionale de *Formosa*, et que cette Pointe est à environ 22 deg.; la largeur du passage entre l'île et l'Écueil, doit être de 15 milles ou 5 lieues.

1791. NOVEMBRE. 18. environ une lieue un quart [a] : et la différence eût pu être plus considérable, sans qu'on eût eu à l'imputer aux Observations du 16, puisqu'on étoit obligé d'employer les calculs de l'Estime pour les quarante-huit heures écoulées entre le 16 et le 18.

Si, à présent, nous voulons trouver l'erreur de l'Estime sur la totalité de la traversée, il suffit que nous comparions la différence des Méridiens indiquée par le calcul des Routes entre le point de Départ du 7 Octobre et le point d'Arrivée du 18 Novembre, avec la vraie différence conclue des Observations qui ont fixé la position de ces deux points extrêmes.

La vraie différence des Méridiens est de 83 degrés 3 minutes [b]; la différence donnée par le calcul des Routes est de 76 degrés 44 minutes [c]. La seconde est donc plus petite que la première, de 6 degrés 19 minutes, qui répondent, sur le Parallèle du point de l'Arrivée, à un peu plus de cent dix-sept lieues.

Si l'on divise cette somme des erreurs partielles de l'Estime, par le nombre des jours de la traversée, c'est-à-dire, par 41 trois quarts; on aura pour l'erreur moyenne en vingt-quatre heures, 8 milles 4 dixièmes : et la quantité de cette erreur confirme une remarque qu'on a lieu de faire en lisant les Journaux des Navigateurs; c'est qu'en traversant le GRAND-OCÉAN entre les Tropiques, le mouvement général des eaux, d'Orient en Occident, emporte les Vaisseaux dans l'Ouest par un mouvement non apparent qu'on évalue à huit ou neuf milles

[a] *Voyez* Tom. II, Note LVIII.

[b] Longit. du Départ à vue d'*o-Wyhee*, le 7 Octobre, 158° 29′ *Occidentale*. — Longitude de l'Arrivée à vue de la Pointe Sud-Ouest de l'île *Formosa*, le 18 Novembre (ci-dessus) 118° 28′ *Orientale*. — Différence des Méridiens, 83° 3′. (Voyez *le Journal de Route* au 7 Octobre et au 18 Novembre, et la Note LVIII.)

[c] Longitude du Départ 158° 29′ *Occidentale*. — Longitude de l'Arrivée, estimée 124° 47′ *Orientale*. — Différence des Méridiens, estimée 76° 44′. (Voyez *le Journal de Route* et la Note LVIII.)

ou

ou environ trois lieues par jour. Mais ce mouvement qui échappe aux Méthodes incertaines du Pilote, ne peut échapper aux Observations de l'Astronome. 1791. NOVEMBRE. 18.

EN QUITTANT la vue de l'île FORMOSA, le SOLIDE fit route pour MACAO.

On découvroit la Terre le 20, à six heures et demie du matin; elle restoit dans le Nord-Ouest; mais la brume ne permettoit pas encore d'en faire la Reconnoissance : on fit route pour s'en approcher. Le brouillard ne s'étant pas éclairci, on fut forcé de se tenir bord sur bord pendant la nuit. 20.

Le lendemain, à sept heures et demie du matin, on reconnut PEDRA-BRANCA [la Pierre-Blanche] à l'Ouest quart Sud-Ouest 3 degrés Sud : on gouverna pour passer au Sud de ce rocher; et à neuf heures et demie, on le releva au Nord à deux milles de distance. PEDRA-BRANCA est un petit rocher blanc, élevé et escarpé, situé à dix-huit lieues dans l'Est-Nord-Est de la GRANDE-LEMA, l'île la plus orientale et la plus considérable du Groupe qui porte ce nom [a] et précède dans l'Est les îles nombreuses qui forment les Rades de MACAO et l'embouchure de la rivière de CANTON. Le rocher de PEDRA-BRANCA peut être aperçu de quatre ou cinq lieues de distance. 21.

[a] Suivant *George Robertson* (pag. 23 de son *Memoir of a Chart of the China Sea*), la latitude de *Pedra-Branca*, conclue d'une bonne Observation, est de 22° 20′ 00″; et sa longitude rapportée à celle de *Macao*, de 115° 08′ 00″, Est de *Greenwich*, ou 115° 14′ 00″, si l'on place *Macao*, comme je l'ai fait (Tom. II, Note LX), à 113° 35′ 15″. *Robertson* ajoute que le milieu entre neuf suites d'Observations de Distances, faites par le capitaine *W. Fraser*, et prises, les unes à l'Orient, les autres à l'Occident de l'Astre auquel le mouvement de la Lune étoit rapporté, donne 115° 04′ 00″. Si l'on veut prendre un milieu entre ces deux Déterminations, on aura 115° 09′ 00″ à l'Est de *Greenwich*, ou 112° 48′ 45″ à l'Est de *Paris*: *Robertson* a adopté 115° 08′ 00″, Méridien de *Greenwich*.

1791. NOVEMBRE. 21. La mer étoit couverte de bateaux de pêche. On tira un coup de canon pour demander un Pilote-pratique de la Côte ; et il ne tarda pas à se présenter un Chinois officieux, mais on ne peut pas dire désintéressé. Le temps étant assez mauvais, il ne craignit pas de mettre ses services à un trop haut prix ; il demanda 70 piastres fortes (385 livres tournois), et exigeoit que la somme lui fût comptée d'avance : comme il n'entendoit ni le français, ni l'anglais, ni le portugais, et que l'on n'avoit ni le moyen ni le temps de débattre le prix ; on paya, et l'on mit le SOLIDE sous sa conduite, avec la confiance que l'aveugle a dans son conducteur.

Les vents souffloient du Nord-Nord-Est au Nord ; et, d'après l'indication du Pilote, on porta au plus près pour serrer la côte.

A une heure et demie de l'après-midi, on releva PEDRA-BRANCA à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord, à environ quatre lieues de distance ; et, peu de temps après, on la perdit de vue. Le capitaine MARCHAND régloit sa route sur la *Carte d'une partie des côtes de la Chine*, &c. ; publiée par ALEX. DALRYMPLE, dont on trouve la copie dans le *Neptune Oriental* de d'APRÈS, 2.e édit. N.° 53.

Le temps étoit couvert et brumeux : à cinq heures et demie du soir, le Pilote proposa de mouiller pour la nuit ; et on laissa tomber l'ancre par dix-huit brasses, fond de vase molle : la petite île SINGLE au Nord-Est demi-rumb Est et l'île TOÑEANG au Nord-Est quart de Nord, à deux ou trois lieues de distance de ces îles ; la GRANDE-LEMA au Sud-Ouest.

22. On remit à la voile le 22 matin, avec un vent frais du Nord-Nord-Est, et l'on se dirigea à l'Ouest-Sud-Ouest, pour ranger la Côte Méridionale de l'île POO-TOY, et passer au Nord de la GRANDE-LEMA. On avoit parcouru dix-huit

milles à l'Ouest-Sud-Ouest demi-rumb Sud ; l'île Ling-Ting restoit à l'Ouest quart de Sud-Ouest, et l'île Poo-Toy du Nord-Nord-Ouest au Nord-Nord-Est, à un demi-mille de distance, lorsqu'on serra le vent pour gouverner sur le Pic de Lan-Tao, et passer au vent de Ling-Ting. Mais le vent se rangea au Nord-Nord-Ouest, grand frais : et comme on ne pouvoit plus doubler cette dernière île par le Nord, le Pilote fit arriver pour en passer au Sud. 1791. Novembre. 22.

Le capitaine Chanal fait remarquer qu'au Nord de Ling-Ting, on voit deux Écueils à fleur d'eau qui ne sont pas marqués sur la Carte de Dalrymple : la distance du plus septentrional de ces Écueils à l'île est d'un peu plus d'un mille.

A midi et demi, le Solide se trouvoit au Sud de Ling-Ting ; on serroit le vent au plus près ; on laissoit à bâbord sous le vent les îles Sa-Moan et celles de Tsow ; et l'on gouvernoit sur l'île Chi-Chow pour la doubler par le Sud : le vent souffloit du Nord, grand frais.

On voit tout près des Sa-Moan et des Tsow, quelques petits îlots qui ne sont pas marqués sur la Carte ; mais ils ne sont pas dangereux.

Cependant le vent continuoit de refuser de plus en plus : et, quoique le Vaisseau portât toute la voilure que la circonstance permettoit, on n'espéroit pas qu'il pût doubler quelques Écueils, situés dans le Nord des îles Chook-Chow, que la Carte n'a pas indiqués. On se décida à mouiller sous l'île Chi-Chow, où on laissa tomber l'ancre, à trois heures un quart, par treize brasses, fond de vase : le Pic de cette île au Nord-Nord-Est demi-rumb Est, à un mille de sa Côte Sud-Ouest ; la plus Orientale des Chook-Chow au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud ; le Pic de l'île Lan-Tao au Nord quart de Nord-Est.

Chi-Chow est composée de deux petites îles qui se touchent,

1791. Novembre. quoique, sur la Carte, ces deux îles soient figurées comme une seule.

23. Le vent souffloit avec trop de violence du Nord au Nord-Nord-Est, pour que, le 23, on pût se remettre en route : on passa cette journée à l'ancre, et l'on fut retenu jusqu'au 25 matin, par une contrariété alternative de vent ou de marée.

24. La latitude du Mouillage fut observée le 24, à midi, de 22 degrés 3 minutes 30 secondes Nord : ce qui place la côte Méridionale de l'île à 22 degrés 4 ou 5 minutes [a]. On eut haute mer à onze heures du matin, à deux jours de distance de la nouvelle lune : le Flot portoit à l'Ouest-Nord-Ouest, et le Jusant à l'Est.

25. Le temps permit enfin d'appareiller le 25, à six heures du matin : le vent étoit modéré, et le commencement du Flot favorisoit la route : on fit un petit bord à l'Est ; et en revirant, le Vaisseau porta sur la Rade de Macao.

On rangea l'île de Laf-sam-mee qu'on doubla par le Sud ; de là, on gouverna sur celle de Chuc-Taan que l'on dépassa, en la laissant à tribord à une très-petite distance : au moment où elle restoit au Nord, on relevoit Laf-sam-mee à l'Est-Nord-Est, et Potoe (*Tallow-Chow* sur la Carte anglaise) à l'Ouest-Sud-Ouest. Avec le vent qui s'étoit rangé au Nord bon frais, on passa entre les petites îles Tai-Lock et Sy-Lock : le Canal qu'elles laissent entre elles est étroit, et le milieu en est embarrassé par un petit rocher qui découvre ; mais le Pilote donna par signes l'assurance qu'il n'existe aucun danger sous l'eau, et qu'on peut accoster avec sûreté l'une et l'autre île et le

[a] J'observe que, sur la Carte n.° 53 de *d'Après*, et sur celle de *Dalrymple* dont elle est la copie, la latitude de la Côte Méridionale de l'île *Chi-Chow* est de 22° et environ *13 minutes*, c'est-à-dire de 8 ou 9 minutes plus Nord que ne la donne l'Observation du *Solide* ; mais sur ces mêmes Cartes, *Macao* est placé à 22° 18′, c'est-à-dire 5 min. $\frac{1}{2}$ trop Nord.

rocher du milieu. On passa, en effet, très-près de Sy-Lock; on vit, à l'Est de cette île, un petit îlot de roche près duquel on trouva cinq brasses d'eau; et c'est la moindre profondeur que l'on ait eue entre les îles : près de Sy-Lock, on avoit huit brasses. 1791. Novembre. 25.

Après qu'on eut dépassé les îles, on continua de serrer le vent pour gagner le Mouillage de Macao sur lequel on se dirigeoit; on fut obligé de courir un bord dans l'Est; et à onze heures et demie, on laissa tomber l'ancre par cinq brasses et demie d'eau, sur un fond de vase molle.

On avoit la ville de Macao à l'Ouest-Nord-Ouest demi-rumb Ouest, à deux lieues de distance; la Pointe Orientale ou le Pic du Sud de l'île de Montanha [Montagne] au Sud-Ouest quart Sud; l'île Ling-Ting au Nord-Nord-Est demi-rumb Est; et le Pic de Lan-Tao à l'Est-Nord-Est demi-rumb Nord. Dans cette position, la latitude qu'on observa ce même jour à midi, étoit de 22 degrés 11 minutes Nord.

Les ancres chassèrent dans ce premier Mouillage avec un vent du Nord au Nord-Nord-Est, frais. Deux jours après, on en prit un autre plus au Nord, sur six brasses, même fond que celui du premier. On eut alors la ville de Macao à l'Ouest 8 degrés Sud, à deux lieues de distance. 27. 28.

Comme le Solide avoit fait le tour du Globe en prenant sa route par l'Occident, il avoit perdu un jour lorsqu'il arriva à Macao, et l'on fut obligé de changer la supputation du temps : le lendemain de l'arrivée, au lieu de compter Samedi 26 Novembre, comme on devoit le faire en suivant le calcul du Vaisseau depuis son départ de Marseille, on retrancha ce jour du Calendrier, et l'on compta Dimanche 27.

Les nouvelles qu'on apprit à Macao déconcertèrent toutes les spéculations que les Armateurs du Solide avoient

1791. Novembre. 28. en vue dans l'Expédition de leur Navire aux Côtes Nord-Ouest de l'Amérique : et le manque d'un premier succès devoit influer sur toutes les opérations ultérieures qui dépendoient de la vente qui auroit été faite à la Chine. On apprit, en arrivant, que le Gouvernement chinois venoit de prohiber, sous des peines sévères, toute introduction de Fourrures dans les Ports du Midi de l'Empire, et particulièrement celle des peaux de Loutre. On attribuoit assez généralement la rigueur de cette défense à quelque condition stipulée en faveur des Russes, dans un nouveau Traité de commerce entre l'Empereur de la Chine et l'Impératrice de Russie, traité qu'avoient dû nécessiter les différens qui étoient survenus en dernier lieu entre ces deux Puissances, et qu'on savoit avoir été terminés à la satisfaction de l'une et de l'autre ; mais quelques personnes qui croyoient être plus clair-voyantes ou mieux instruites, pensoient qu'on ne devoit imputer la défense qu'à l'avarice et à la cupidité des Mandarins. Quelle qu'en fût la cause, la prohibition subsistoit dans toute sa force, et il paroissoit même impossible de l'éluder. Déjà un Navire espagnol, venu de Manille avec trois cents peaux de Loutre, avoit été forcé, par l'impossibilité qu'il éprouvoit à traiter avec les Marchands chinois, de déposer sa cargaison dans un magasin sur lequel le Sénat, soi-disant Portugais, mais n'agissant qu'à la voix ou par l'impulsion d'un Mandarin, fut obligé de faire apposer les scellés : un Navire anglais, pareillement chargé de Fourrures, avoit tenté, en remontant à Wham-Poa (ou Wam-Pu), de tromper la vigilance des douanes ; mais n'ayant pu se procurer le débit d'une seule Peau, il prenoit le parti de porter sa cargaison entière en Angleterre : un Brig portugais et un autre Bâtiment anglais étoient attendus de la Côte d'Amérique avec des cargaisons du même genre, et l'on supposoit qu'un Navire

français qui devoit avoir été expédié du Port de L'ORIENT depuis que le SOLIDE étoit parti de FRANCE, pouvoit avoir eu la même destination, et arriver à MACAO dans la saison prochaine. Cette réunion de circonstances défavorables laissoit peu d'espoir de traiter avec avantage, dans le cas même où la prohibition viendroit à être levée pendant le séjour du SOLIDE à MACAO; car la grande concurrence des vendeurs devoit nécessairement faire descendre les Fourrures à des prix tels que la vente donneroit une perte plutôt qu'un bénéfice. 1791. NOVEMBRE. 28.

Le capitaine MARCHAND attendit cependant, pour s'arrêter à un parti, qu'il eût reçu une réponse des Correspondans de la Maison BAUX, établis à CANTON (QUANG-TCHEOU-FOU), auxquels il avoit écrit pour se procurer des informations plus précises; mais cette réponse confirma tout ce qu'il avoit appris à MACAO: impossibilité de vendre à CANTON la cargaison de Fourrures, pour raison de la prohibition; inutilité de remonter à WHAM-POA, où le Navire, quoique n'étant pas d'un port considérable, seroit taxé à des droits dont la somme ne s'élèveroit pas à moins de six mille piastres [a]. L'énormité de cette taxe avoit pour cause le défaut d'activité du commerce étranger: on comptoit à peine, cette année, dans le Port de CANTON, la moitié du nombre des Navires qui y étoient venus trafiquer l'année précédente; et le Mandarin douanier, obligé de verser chaque année, dans le trésor de l'Empire, une somme égale, quel qu'ait été le produit des douanes, trouve un moyen simple de mettre ce produit en équilibre avec son obligation, et même, on peut le croire, de le rendre de beaucoup excédant; il double ou triple, à sa volonté, et suivant les circonstances, les droits à percevoir sur les Navires

[a] 33000 liv. tournois: la Piastre y est comptée pour 5ᶠᵗ 10 sᵗ.

1791. Novembre. 28. qui abordent à Canton. Le Gouvernement chinois, quelques éloges qu'ayent donnés plusieurs Écrivains à la sagesse de son administration, semble ignorer encore que l'augmentation des droits n'opère pas l'accroissement du produit; et que, le plus souvent, un effet tout contraire doit en être le résultat.

D'après les avis certains que le capitaine Marchand venoit de recevoir, il renonça à toute idée de vente, même en employant la voie de la contrebande, la seule qui restât ouverte, et il se décida à partir au plutôt pour se rendre à l'île de France où, suivant les Instructions de ses Armateurs, il lui seroit remis des Fonds pour une opération ultérieure.

Les Correspondans de la Maison Baux avoient joint à leur réponse, une note des prix auxquels s'étoient vendues les Fourrures de l'année précédente : on y voyoit que celui des peaux de Loutre de la première qualité ne s'étoit pas élevé à plus de quinze piastres. En comparant ces prix avec ceux des années antérieures, que nous connoissons par le détail qu'en a donné le Rédacteur du Journal de Dixon [a], on aperçoit un décroissement considérable dans le bénéfice que les Européens se promettoient de cette nouvelle branche de commerce : en 1786, le capitaine Hanna avoit vendu les mêmes Peaux à raison de soixante piastres; en 1788, elles étoient descendues à cinquante; mais, en 1787, le capitaine Meares les fit remonter à soixante-dix, et quelques-unes même jusqu'à quatre-vingt-onze; en 1788, celles des capitaines Portlock et Dixon éprouvèrent un décroissement considérable : les Marchés de la Chine se trouvoient déjà abondamment approvisionnés, et l'on ressentit l'effet inévitable d'une trop grande affluence : les Peaux exportées en dernier lieu excédant de

[a] *Dixon's Voyage*, pag. 316 et suiv.

beaucoup

beaucoup la proportion des besoins prévus, les nouvelles et les anciennes se déprécioient réciproquement. 1791. NOVEMBRE. 28.

Mais le goût des Chinois pour les Fourrures est si décidé, si général, et cette Nation tient si fort à ses habitudes, qu'on peut présumer que, si la prohibition n'est pas bientôt levée, l'activité des vendeurs et l'empressement des acheteurs, secondés par la cupidité du Mandarin, sauront éluder la loi, ainsi qu'il est arrivé pour l'introduction de l'Opium ; et les voies s'ouvrant alors à la contrebande, les prix s'élèveront ou baisseront alternativement, en raison des difficultés plus ou moins grandes que ce trafic illicite pourra rencontrer.

Le capitaine MARCHAND eut de fréquentes occasions, pendant son séjour à MACAO, d'éprouver les injustices et les vexations du Gouvernement chinois, dont il n'est aucun Voyageur qui ne se plaigne avec force, pour peu qu'il ait séjourné dans le seul Port de la CHINE dont l'abord soit libre aux Étrangers. Obligés, pour l'achat de leurs provisions qu'il n'est pas permis de se procurer par soi-même, de s'adresser à un *Comprador* [acheteur ou commissionnaire chinois], ils payent toutes les denrées au double de leur valeur. Le Gouvernement portugais de MACAO est dans un avilissement qui ne peut être comparé qu'à l'insolence, à l'avidité et à la friponnerie du Mandarin. C'est là qu'on voit les Vainqueurs de l'INDE, les successeurs du grand DALBOQUERQUE, dans la dépendance et, pour ainsi dire, sous la férule d'un Douanier chinois qui, sous le titre de *Hoppo*, exerce une sorte de souveraineté despotique ; à chaque instant, fait baiser aux anciens dominateurs de l'ASIE, la verge de fer qui les opprime ; et semble venger cette partie du Monde, de la tyrannie des premiers Européens que l'Océan jeta sur ses Côtes.

1791. NOVEMBRE. 28. Je croirois superflu d'entrer dans aucun détail sur le Gouvernement, les Mœurs, les Usages, les Arts des Chinois: il n'est pas un Voyageur, pas un Missionnaire, qui n'en ait rempli des volumes; et vraisemblablement, il n'en est aucun qui n'en ait dit ou trop de bien ou trop de mal. On en prendroit une opinion sans doute trop défavorable, si l'on vouloit juger l'Empire et ses deux cents millions d'habitans, sur le rapport des Navigateurs qui tous, depuis le commodore ANSON, ont renchéri les uns sur les autres pour peindre par de nouveaux traits, et toujours plus hideux, la mauvaise foi du Gouvernement chinois, laquelle, suivant leurs rapports, ne peut être égalée que par celle des particuliers à qui, dit l'Historien philosophe des deux INDES, il ne reste pas même cette pudeur commune à tous les fripons, qui veulent bien l'être, mais qui ne souffrent pas qu'on le leur dise [a]. Mais les Navigateurs veulent absolument que nous jugions de la CHINE entière, par la ville de CANTON, la seule qu'ils puissent entrevoir, et dans laquelle il ne leur est permis de pénétrer qu'avec des formalités qui rendroient nuls les talens de l'Observateur le plus clair-voyant, et le plus exercé à juger sur un coup d'œil rapide, les hommes et les choses. En lisant ce qu'ils disent de la CHINE, on se rappelle, malgré soi, ce trait si connu d'un Voyageur qui, ayant eu, dans une hôtellerie, une altercation avec la maîtresse du logis, qui étoit rousse et acariâtre, nota sur son *Album*, que toutes les femmes du pays étoient acariâtres et rousses. Eh! comment l'EUROPE pourra-t-elle jamais fixer son opinion sur un Empire immense, également fermé aux Étrangers qui n'ont pas la liberté d'y entrer, et aux Indigènes qui n'ont pas celle d'en sortir? Peut-être, pour

[a] Raynal, *Hist. philosophique et politique des Établissemens et du Commerce des Européens dans les deux Indes.*

parvenir à s'en former une idée qui approchât de la vérité, faudroit-il attendre, comme le dit RAYNAL, qu'il fût permis à des hommes désintéressés, judicieux, et profondément versés dans l'Écriture et dans la Langue, de faire un long séjour à la cour de PÉKIN, de parcourir les provinces, d'habiter les campagnes, et de conférer librement avec les Chinois de toutes les conditions [a]. L'énumération de tout ce qu'il faudroit pour nous faire connoître la CHINE, conduit tout naturellement à prononcer que nous ne la connoîtrons jamais autrement que l'on ne connoissoit l'intérieur d'un couvent, pour avoir été admis quelquefois au parloir.

1791. NOVEMBRE. 28.

PENDANT le séjour du SOLIDE dans la Rade de MACAO, trois Vaisseaux de la Compagnie anglaise y passèrent sans s'y arrêter, et continuèrent leur route pour se rendre en EUROPE. Le capitaine MARCHAND profita de cette occasion pour écrire à ses Armateurs, et leur adresser la Carte particulière des ÎLES DE LA RÉVOLUTION qu'il avoit découvertes, le 22 Juin 1791, dans le Nord-Ouest du Groupe de LAS MARQUESAS DE MENDOÇA. On est assuré que cette Carte parvint en FRANCE, et que la Maison BAUX en fit hommage à l'Assemblée nationale plus de quatre mois et demi avant le retour du SOLIDE; car, le 19 Avril 1792, la Carte fut présentée à cette Assemblée, qui en décréta la mention honorale au procès-verbal de ce jour [b].

[a] *Ibid.*

[b] Le capitaine *Chanal* s'est procuré des Archives de la République, l'Extrait de ce Procès-verbal que je transcris tel qu'il me l'a remis en original.

ARCHIVES DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE. « *Extrait du Procès-verbal de l'Assemblée Nationale, du 17 Avril 1792, l'An 4.e de la Liberté.*

» Un Membre présente à l'Assemblée une Carte de plusieurs îles nouvellement découvertes dans les Mers de l'Inde par le Sieur *Marchand*, de

1791. NOVEMBRE. 28. Vers le même temps, arriva sur la Rade un Brig américain dont un Officier vint prier le capitaine MARCHAND de permettre que le chirurgien du SOLIDE se transportât à bord de ce Bâtiment, pour donner ses conseils au Capitaine qui étoit malade. Le capitaine CHANAL reçut ordre de s'y rendre avec le chirurgien ROBLET, pour offrir au Capitaine américain tous les services qui pouvoient dépendre du Capitaine français. Il eut occasion de connoître l'objet et le succès du Voyage de ce Bâtiment.

Il étoit parti depuis quinze mois de la NOUVELLE-ANGLETERRE. Au commencement de Mai 1791, il avoit relâché dans la Baie de LA MADRE DE DIOS de l'île SANTA-CHRISTINA des MENDOÇA ; mais ses canots n'avoient point été envoyés à terre, et il avoit reçu à son bord l'eau et le bois que les Naturels y avoient apportés dans leurs pirogues. En quittant cette Baie, et faisant route dans le Nord-Ouest, il avoit découvert un Groupe de *neuf* îles auxquelles il avoit imposé des noms ; mais il ne s'y étoit point arrêté, et n'avoit même pas détaché une chaloupe pour les reconnoître de près et les visiter : il s'étoit contenté d'en avoir la vue, et n'avoit pas cru devoir se déranger de sa route pour en prendre une connoissance plus particulière.

D'après la latitude que le Capitaine américain donnoit aux îles qu'il avoit vues; d'après leurs positions relatives entre elles

» Marseille, commandant du Navire le » *Solide*, expédié par MM. J. et D. » *Baux*, Armateurs pour la Mer du » Sud ; il demande que mention honorable soit faite de cette offre. La » proposition est décrétée.

» *Collationné et trouvé conforme à* » *l'Original déposé aux Archives de la* » *République française, par moi Garde* » *des Archives ; en foi de quoi j'ai signé* » *et fait apposer le sceau desdites Ar-* » *chives. A Paris, le cinq Ventôse,* » *l'an cinq de la République française* » *une et indivisible.* »

Signé à l'Original, CAMUS.

et à l'égard des MENDOÇA, le capitaine CHANAL ne put pas douter que les îles de LA RÉVOLUTION que le capitaine MARCHAND avoit découvertes dans le mois de Juin de la même année, ne fussent les mêmes que celles que le Brig américain avoit aperçues dans le mois de Mai; ou que du moins les îles de LA RÉVOLUTION ne fissent partie de ces dernières; car, dit le capitaine CHANAL, le capitaine MARCHAND n'a compté que *quatre* îles principales, tandis que le Capitaine américain en comptoit *neuf* dans le Groupe qu'il a découvert. 1791. NOVEMBRE. 28.

Je ne puis adopter dans son entier l'opinion du capitaine CHANAL : je suis persuadé, comme il l'est, que le Groupe de l'Américain est le même que celui du Capitaine français; mais je pense qu'on a mal compris le Capitaine du Brig, et que, lorsqu'il a dit que son Groupe est composé de *neuf* îles, il a entendu que le Groupe des MENDOÇA, dont jusqu'à présent on n'avoit reconnu que *cinq* îles, LA MADALENA, SAN-PEDRO, SANTA-CHRISTINA, LA DOMINICA et HOOD, est composé de *neuf*, par l'addition des *quatre* îles nouvelles qu'il a découvertes dans le Nord-Ouest des premières MENDOÇA; et voici sur quoi je fonde mon opinion :

Si l'on jette les yeux sur le grand Planisphère que le Géographe anglais ARROWSMITH a publié en 1794, on voit dans le Nord-Ouest des îles de MENDOÇA [a], un nouveau Groupe situé par rapport à ces îles, comme l'est, à leur égard, le Groupe de la RÉVOLUTION : l'un et l'autre occupe environ un degré trois quarts en latitude; l'un et l'autre est composé de quatre îles principales et de quelques îlots ou rochers : et si l'on ne lisoit pas des noms anglais à la place des noms français, on pourroit croire qu'ARROWSMITH a eu connoissance

[a] *Voyez* la Pl. IV, N.os 1 et 2.

1791. NOVEMBRE. 28. du Groupe des îles de LA RÉVOLUTION, découvertes par le capitaine MARCHAND, et qu'il l'a rapporté sur son Planisphère, d'après quelque Plan où ces îles n'étoient pas régulièrement placées, mais seulement jetées par aperçu. En comparant le Groupe figuré par le Géographe anglais, avec celui dont le capitaine CHANAL a levé la Carte, et en prolongeant des yeux, dans cette comparaison, l'un et l'autre Groupe, du Sud-Est au Nord-Ouest, on voit que la petite île RIOU de l'Anglais est la petite île PLATE du Français; que l'île TREVENNEN du premier est l'île MARCHAND du second; que l'île SIR HENRY MARTIN, la plus grande du Groupe d'ARROWSMITH, est l'île BAUX, la plus grande du Groupe de MARCHAND; que les deux rochers HERGEST's ROCKS, sont les rochers LES DEUX-FRÈRES; et qu'enfin, les deux îles les plus septentrionales, qui gisent Nord-Est et Sud-Ouest, l'une à l'égard de l'autre, sous le seul nom de ROBERT's ISLANDS [les îles de ROBERT], sont celles de MASSE et de CHANAL, qui ont entre elles le même gisement que les premières, et dont la distance est la même sur les deux Cartes. Il me paroît donc prouvé que si, comme on doit le croire, le nouveau Groupe qui se voit sur le Planisphère d'ARROWSMITH, au Nord-Ouest de LAS MARQUESAS DE MENDOÇA, est celui qu'a découvert le Capitaine américain, ce Groupe est composé d'un nombre d'îles égal à celui des îles de LA RÉVOLUTION; et que, si ce Capitaine a dit que celui qu'il a vu est composé de *neuf* îles, il a entendu parler de l'Archipel entier des MENDOÇA, dont les *quatre* îles nouvelles ne sont qu'une partie intégrante, laquelle, jointe aux *cinq* îles anciennes, découvertes par MENDAÑA, et retrouvées par le capitaine COOK, forment en effet cet Archipel composé de *neuf* îles, que l'Hydrographe des îles du GRAND-OCÉAN,

l'insulaire TUPIA, avoit tracées sur sa Carte (ci-devant pag. 189), avant qu'aucun Navigateur moderne eût pris connoissance de la portion de cet Archipel anciennement découvert par MENDAÑA. 1791. NOVEMBRE. 28.

L'Échelle du Planisphère d'ARROWSMITH est trop petite pour qu'on puisse y prendre, avec quelque précision, la latitude de chacune des nouvelles îles en particulier, ainsi que leurs différences relatives de méridien, et les comparer ensuite avec celles que lui assignent les Observations et les Relèvemens faits par les capitaines MARCHAND et CHANAL; mais, en reconnoissant qu'il se trouve des différences assez considérables sur les latitudes, sur les longitudes, et, par conséquent, sur les distances et les gisemens respectifs, ces différences ne détruisent pas les preuves de l'identité des Groupes : car on sait que le Capitaine américain n'a, pour ainsi dire, qu'entrevu le sien, en passant, et n'a pu, tout au plus, qu'en donner un aperçu; tandis que le capitaine MARCHAND, par des Observations et des Relèvemens multipliés, a constaté, d'une part, les latitudes et les gisemens relatifs des îles qui composent le Groupe de LA RÉVOLUTION, de l'autre, leur position à l'égard du Groupe des MENDOÇA; et que le capitaine CHANAL en a dressé une Carte dont son Journal a fait connoître les fondemens [a].

Le capitaine MARCHAND ne peut pas prétendre, sans doute, à l'honneur de la priorité; mais il n'en a pas moins, comme le

[a] Pour faciliter la comparaison des îles du capitaine *Marchand* avec celles du capitaine Américain, j'ai transporté sur une grande Échelle, la portion du Planisphère d'*Arrowsmith*, qui représente ces dernières îles dans le Nord-Ouest du Groupe des *Mendoça*; mais en agrandissant l'Échelle, on n'ajoute rien à l'exactitude de l'Original; on en rend seulement les défauts plus sensibles. On voit au bas de la Carte IV, partie N.° 2, une copie, de grandeur naturelle, de la portion empruntée de la Mappemonde d'*Arrowsmith*: la partie N.° 1, est la Carte du capitaine *Chanal*, comprenant les îles de *Mendoça* et celles de *la Révolution*.

1791. Novembre. 28. Capitaine américain qui l'a devancé, l'honneur de la Découverte; car il ne pouvoit pas savoir, au mois de Juin 1791, pendant qu'il naviguoit dans le Grand-Océan, qu'un mois auparavant, un autre Navigateur, en faisant la même route que lui, avoit fait la même Découverte. On doit cependant accorder au Capitaine français un mérite de plus, celui de nous avoir fait connoître les Naturels des nouvelles îles, et d'avoir fixé les positions géographiques de ce Groupe avec une exactitude qui suffit à la sûreté de la Navigation.

Je ne dois pas omettre que le Capitaine américain rapporta au capitaine Chanal que, pendant qu'il navigua à vue des nouvelles îles, il aperçut constamment, dans la partie de sous le vent, une apparence de terre dont la forme, la distance et la position n'avoient pas varié tout le temps qu'il fut par le travers des îles. Cette remarque, conforme, en tous points, à celle qui fut faite sur le Solide, dans le même parage et la même situation, semble donner à peu-près la certitude que, sous le vent du nouveau Groupe, il existe d'autres Terres encore inconnues [a].

Le capitaine Chanal recueillit, dans sa conversation avec le Capitaine du Brig américain, quelques autres particularités de son Voyage qui ne paroîtront pas étrangères à celui du capitaine Marchand.

Ce Bâtiment avoit traité les quinze cents Fourrures qu'il apportoit à Canton, en partie sur la côte d'Amérique, au Sud des îles de Queen-Charlotte, en partie le long de la côte Occidentale de ces îles; mais il n'avoit pas remonté plus au Nord que Cloak-Bay, et n'avoit employé que quarante jours à faire sa Traite. Son Voyage ne présente aucune Découverte dans cette partie.

[a] *Voyez* ci-dev. pag. 178. 187. 192.

Dans

Dans la relâche qu'à son retour de l'Amérique, il avoit faite à Atooi, la plus Septentrionale et la plus grande du Groupe Occidental des Sandwich, il avoit reçu à son bord deux Matelots qui, deux ans auparavant, avoient été enlevés d'un Brig anglais par les Naturels de l'île, et qui furent obligés d'employer la ruse pour parvenir à s'échapper. Ces deux hommes rapportoient qu'ils avoient été bien traités; mais ils attestoient s'être assurés par leurs propres yeux, que ces Insulaires sont anthropophages, et mangent leurs prisonniers. Je ne sais quel degré de confiance on doit accorder au témoignage de ces deux Matelots; mais on voit, d'un autre côté, que le capitaine Cook, le lieutenant King, le chirurgien Anderson, et plusieurs des Officiers de la Resolution et de la Discovery, qui s'étoient particulièrement occupés de rechercher si les Naturels des îles Sandwich devoient être accusés d'anthropophagie, n'ont jamais pu se procurer la certitude du fait : et s'ils n'ont pas voulu prononcer la négative, du moins ne laissent-ils pas douter qu'ils n'inclinassent fortement à repousser cette horrible accusation [a]. Je laisse à juger si le témoignage de deux matelots, quelque positif qu'il paraisse, suffit pour décider une question que des Observateurs aussi intelligens qu'éclairés, et singulièrement occupés des recherches qui pouvoient fixer leur opinion sur ce point, ne sont pas parvenus à éclaircir. Ces Matelots ont-ils bien vu? ont-ils rapporté fidellement ce qu'ils ont vu? n'ont-ils pas voulu se faire une sorte de mérite, n'ont-ils pas cru se donner une espèce de considération et d'importance, en s'annonçant comme des hommes qui avoient échappé à la dent des Anthropophages? Ils ont bien pu d'ailleurs être trompés par des apparences : car on sait que la coutume des Naturels des

1791. Novembre. 28.

[a] *Cook's 3.d Voyage*, Vol. III, pag. 132 et suiv.

1791. NOVEMBRE. 28. SANDWICH est de dépecer les corps de leurs ennemis morts, dont ils ont pu s'emparer, d'en brûler les chairs, et d'en conserver les ossemens comme des trophées qui doivent perpétuer le souvenir de leurs exploits. C'est ainsi qu'ils en usèrent pour le corps de l'infortuné COOK. Lorsque les capitaines CLERKE et GORE, le lieutenant KING, et les autres compagnons de ce Héros Navigateur, réclamèrent les restes de leur HECTOR, et eurent obtenu qu'on les leur rendît, ces restes leur furent remis enveloppés dans une très-belle étoffe neuve, et couverts d'un manteau semé de plumes noires et blanches. On trouva dans le paquet les mains entières, la tête dépouillée de la chair, la chevelure détachée du crâne et tenant aux oreilles, les os des deux bras auxquels pendoit la peau de l'avant-bras, les os des jambes et des cuisses tenant ensemble, mais sans pieds : le tout paroissoit avoit éprouvé l'action du feu, à l'exception des mains, qui avoient été tailladées et les entailles remplies de sel, sans doute pour les conserver plus long-temps dans leur forme naturelle. Les Anglais réclamèrent aussi les corps des Soldats de marine qui avoient été tués ; mais les Naturels expliquèrent que la populace s'en étoit partagé les membres, et qu'il étoit impossible de les rassembler : ils ajoutèrent qu'ils rapporteroient ce qui manquoit encore des ossemens du Capitaine, parce que ceux-ci avoient dû tomber dans le lot du principal Chef de l'île, et dans ceux des *Earees* particuliers [a]. Dans tout le cours de cette triste négociation, les Anglais ne recueillirent aucun indice qui pût leur faire soupçonner que leurs malheureux compagnons eussent servi de pâture à leurs bourreaux : on reconnoît seulement, dans l'empressement des Chefs à posséder quelque portion d'un être qui leur

[a] *Cook's 3.e Voyage*, Vol. III, pag. 79 et suiv.

avoit semblé surnaturel, qu'ils croyoient invincible, peut-être même invulnérable, et qui étoit tombé sous le poignard que lui-même avoit forgé, on reconnoît, dis-je, ce désir naturel à des Insulaires belliqueux et à demi-sauvages, de posséder un monument de leur victoire, un témoin de leur valeur. Peut-être aussi la superstition se confond-elle avec ce sentiment d'orgueil; peut-être, après avoir déifié le capitaine Cook de son vivant, vouloient-ils, en se partageant sa dépouille mortelle, en conserver les restes comme des espèces de talismans, ou les exposer, comme des reliques, à la vénération du Peuple. Quoi qu'il en soit, rien ne prouve, rien n'indique que les Naturels des Sandwich soient anthropophages; et l'on ne seroit pas fondé à conclure qu'ils le sont, parce qu'ils sacrifient des hommes dans de certaines cérémonies : les Taïtiens aussi en sacrifient, et cependant ils ne sont pas anthropophages : et les habitans de la Nouvelle-Zélande, qui, sans doute, sont moins superstitieux et plus cruels, mangent les hommes et n'en sacrifient pas. Les Naturels des îles Sandwich ont des Prêtres; ils ont donc des superstitions; et les sacrifices humains ont été en usage chez tous les Peuples que la superstition a dominés; insensés, ils s'imaginoient que le sang qu'ils faisoient couler devoit appaiser la Divinité irritée, ou obtenir de sa puissance une protection signalée et l'assurance de la victoire, s'ils marchoient au combat : mais l'Histoire, qui nous a transmis le récit de ces horribles holocaustes, ne nous dit pas que les Peuples qui sacrifioient des hommes, portassent leur fureur aveugle jusqu'à dévorer leurs semblables; une de ces horreurs n'est pas inséparable de l'autre.

1791. Novembre. 28.

Si cependant il étoit vrai que les habitans des Sandwich fussent anthropophages; espérons que leurs fréquentes communications avec les Européens (qui, sous d'autres rapports,

1791. NOVEMBRE. 28. peuvent leur être si funestes), en adoucissant leurs mœurs encore féroces, parviendroient à les faire renoncer à leurs exécrables festins. Le capitaine COOK qui avoit été témoin, dans l'île de TAÏTI, d'un sacrifice humain, se flattoit que l'horreur qu'il avoit inspirée aux Taïtiens, pour ces cérémonies homicides, en aboliroit à jamais l'usage : seroit-il donc plus difficile de persuader aux premiers que, s'il répugne à la Nature de sacrifier un homme, il lui répugne plus encore de se repaître de sa chair ? Ah ! sans doute, la gloire le plus à ambitionner, les fruits les plus doux que dussent se promettre les Européens de leurs grandes Navigations, seroient, qu'en visitant toutes les parties de la Terre habitée, par-tout ils pussent rappeler le Sauvage à la dignité de l'Homme, et détruire, sur toute la surface du Globe, les abominables restes de l'Anthropophagie ! En faveur d'un si grand bienfait, le Philosophe pourroit oublier quelques-uns des outrages que les Européens, en découvrant le Monde, ont faits à l'Humanité.

Le capitaine du Brig américain, pendant son séjour aux SANDWICH, avoit reçu à son bord quatre Naturels de ces îles qui s'étoient offerts pour le suivre ; mais il paroît qu'ils n'avoient pas tardé à se dégoûter d'un genre de vie si différent de celui d'un Insulaire du GRAND-OCÉAN. Un d'eux qui étoit venu à bord du SOLIDE quand le Vaisseau s'arrêta par le travers de l'île O-WHYHEE pour s'y procurer des rafraîchissemens, reconnut à MACAO le chirurgien ROBLET, et le pria avec instance, et à plusieurs reprises, de l'emmener avec lui à bord du Vaisseau français : on ne pouvoit se prêter à cette demande ; et il ne savoit pas que ce n'eût été pour lui que changer de prison. Un Insulaire des SANDWICH doit s'accoutumer difficilement, ou plutôt ne s'accoutumeroit jamais à la dépendance et à un travail obligé : la curiosité peut

bien le porter à s'employer au service des Européens qui sont pour lui des hommes nouveaux, et doivent lui paroître extraordinaires et supérieurs, quand il compare leur industrie à la sienne; mais s'il est parvenu à un certain âge, s'il a déjà su apprécier la liberté, la vie du Matelot n'est pas faite pour lui; bientôt il regrettera son île, ses bois, sa hutte; et aussitôt qu'il le pourra, il retournera vers les siens, *revertet ad suos.* 1791. NOVEMBRE. 28.

Le capitaine CHANAL fut informé par le Capitaine américain, que le Navire à trois mâts, aperçu du SOLIDE devant BERKLEY-SOUND, et qu'on avoit soupçonné être une des Frégates que le Gouvernement espagnol, sous l'apparence d'un Voyage de Découvertes, avoit expédiées pour surveiller la conduite et les opérations des Anglais, étoit un Vaisseau des ÉTATS-UNIS, et devoit hiverner à la Côte : un Officier de ce Navire et quelques hommes de son Équipage avoient été victimes de la fureur des Sauvages, dans un Port situé au Sud de NOOTKA-SOUND. Il apprit aussi que le Brig qu'on avoit aperçu dans l'Est du Canal de Cox, étoit américain, et qu'il avoit laissé sur la Côte, un autre Brig et une Goilette de la même Nation. Ces trois derniers Bâtimens devoient venir cette année à la CHINE, et se proposoient de retourner à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; ils y avoient laissé un Boat qui devoit, pendant l'hiver, s'occuper de rassembler, pour l'année suivante, la quantité de Peaux nécessaire pour former les Cargaisons. La Goilette, en se rendant à la Côte, avoit relâché à l'île O-WHYHEE : les Naturels avoient tué deux hommes de l'Équipage; et le Bâtiment avoit été forcé de couper ses câbles et de mettre à la voile, dans la crainte que les Insulaires, trop forts en nombre, et devenus trop entreprenans, ne parvinssent à s'en emparer.

1791. NOVEMBRE. 28. Ces diverses informations font suffisamment connoître que les Américains des ÉTATS-UNIS, dont la navigation et le commerce acquièrent chaque jour une nouvelle extension, ont saisi avec ardeur, et sans être rebutés de la distance, le nouvel aliment que les Pelleteries de la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE offroient à leurs spéculations, à leur industrie, à leur besoin de s'enrichir pour payer la dette publique : ils sont devenus pour les Nations de l'EUROPE, des concurrens redoutables ; et leur activité ne le cède point à celle des Anglais. On sait aussi que les Espagnols, sous le nom de leur Compagnie des PHILIPPINES, cherchent à rivaliser les uns et les autres : et il n'est pas jusqu'aux Portugais de MACAO qui, tirés de leur langueur léthargique par l'appât séduisant des énormes bénéfices qu'ont donnés les premières opérations, n'ayent essayé de se traîner dans la nouvelle carrière qui venoit de s'ouvrir à la cupidité. Ainsi, l'EUROPE, l'ASIE et l'AMÉRIQUE du NORD-EST, par un mouvement simultanée, ont dirigé leurs Vaisseaux vers les Côtes du NORD-OUEST du Nouveau Monde, et ont multiplié à l'envi, sans principes comme sans mesure, des spéculations hasardées.

Mais le commerce des Fourrures a des limites fixées par la Nature et par la Raison : les spéculations doivent être combinées, d'une part, sur la population d'une Terre peu favorable à la multiplication des hommes, et sur le temps nécessaire à la reproduction des animaux auxquels ils font la guerre, et dont le Commerce attend les dépouilles ; d'autre part, sur la consommation annuelle que peuvent faire de ces Fourrures, lorsque l'introduction en est libre, les Peuples de cet Empire d'ASIE où vient aboutir le produit total de la Traite d'AMÉRIQUE.

Avant que les Navigations de notre temps nous eussent fait connoître la partie de la Côte du NORD-OUEST, comprise entre

1791. NOVEMBRE. 28.

le cinquantième et le soixantième Parallèle Nord, la RUSSIE avoit déjà créé ce commerce; et il sembloit devoir être pour elle une espèce de propriété exclusive que sa position géographique pouvoit lui garantir. Les Anglais portoient à SAINT-PÉTERSBOURG, comme ils les y portent encore aujourd'hui, leurs Pelleteries du CANADA et de la Baie de HUDSON : de là, prenant la voie de l'intérieur, en partie par terre, en partie par les lacs et les rivières, et augmentées sur la route, par l'addition des Fourrures que fournit la SIBÉRIE, et par celles que la Navigation des Russes leur a procurées, depuis qu'ils ont découvert l'Archipel des CURILES, celui des ALEUTIENNES et le Continent de l'AMÉRIQUE au-dessus du soixantième Parallèle, toutes ces Pelleteries réunies parvenoient, après un trajet de plusieurs mois, à la ville frontière de KIATCHTA [a], le Marché des RUSSES; et les échanges étoient ouverts avec MAÏMATSCHIN [b], la Ville, ou le Marché des Chinois, qui n'est séparée de la première que par le ruisseau de KIATCHTA. De MAÏMATSCHIN les Fourrures parvenoient à PÉKIN, et de là se distribuoient dans tout l'Empire. Il est aisé de concevoir que la nouvelle introduction des Pelleteries par la voie de mer et les Ports du Midi de la CHINE, en appelant les Anglais, les Américains, les Français, les Espagnols et les Portugais au

[a] *Kiatchta* est situé un peu au Nord du *cinquantième* Parallèle; et c'est une faute d'impression qui le place à *trente-cinq* degrés de latitude, dans l'estimable Ouvrage de *W. Coxe, Account of the Russian Discoveries*, &c. *London*, 1780. *In*-4.° pag. 212.

[b] La Ville frontière de la *Chine*, dit *W. Coxe*, page 214 de l'Ouvrage cité dans la Note précédente, est nommée par les Chinois et les Tatars Moungales, *Maïmatschin*, qui signifie *Place forte de Commerce;* mais, au commencement du même Chapitre, qui traite du commerce entre les Chinois et les Russes (page 211), on lit que ce commerce se fait aux confins de la *Sibérie*, entre la ville russe de *Kiatchta* et la ville chinoise de *Zuruchaitu :* ce dernier nom seroit-il un nom particulier que les Chinois donnent à leur ville?

1791. Novembre. 28. partage de ce commerce, en les faisant entrer en concurrence et en rivalité avec les Russes, doit faire descendre les marchandises qui en sont l'objet, à des prix qui ne présenteront plus un bénéfice suffisant pour exciter et entretenir l'activité des nouvelles spéculations.

On peut donc prévoir que les Nations maritimes se porteront un préjudice mutuel, par un trop grand concours dans les Marchés de la Chine, en même temps qu'elles se nuiront réciproquement dans les achats, par une trop grande affluence à la Côte Nord-Ouest de l'Amérique. Sans doute, elles ont déjà senti que, si elles veulent se conserver cette précieuse branche de commerce, et empêcher que bientôt elle ne se dessèche entre leurs mains, il n'en faut pas exiger plus de fruit qu'elle n'en peut donner sans s'épuiser. Qu'elles se hâtent donc, s'il en est temps encore, qu'elles se hâtent de ralentir et de régulariser leurs opérations jusqu'à présent désordonnées, pour en régler l'étendue sur la quantité de Fourrures qu'il est possible d'extraire annuellement sans en tarir la source, et sur la mesure présumable des débouchés qui peuvent être ouverts au produit général de la Traite. L'intérêt du Commerce et celui des Sciences se trouvent ici confondus; et nous devons desirer qu'une conduite peu raisonnée et des espérances trompées, ne forcent jamais les Européens à interrompre cette suite intéressante de Navigations dans le Grand-Océan, lesquelles, en multipliant, dans toutes les directions, les courses de nos Vaisseaux, doivent indubitablement, et dans peu d'années, perfectionner la Description des parties du Globe peu connues, et procurer un nouvel accroissement à la masse de nos connoissances.

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

DÉPART de Macao. — *Traversée de la* Mer de Chine. — *Rectification de la Carte de cette Mer.* — *On passe par le Détroit de* Gaspar *entre les îles de* Banca *et de* Billiton. — *Nouveau Plan des deux Détroits qui se présentent entre ces îles.* — *Préférence à donner à ces Détroits sur celui de* Banca. — *Navigation depuis le Détroit de* Gaspar *jusqu'à l'île de* France. — *Relâche et séjour au Port du* Nord-Ouest *de cette dernière île.*

LE SOLIDE fit voile de la Rade de MACAO pour l'île de FRANCE, le 6 Décembre, à dix heures et demie du soir, et dirigea sa route pour reconnoître, à la sonde, le Banc de MACCLEESFIELD, ou Banc DES ANGLAIS, situé vers 15 degrés trois quarts de latitude Nord, dans le milieu de la MER DE CHINE. 1791. DÉCEMBRE. 6.

On en eut connoissance le 8 dans la matinée, à soixante-cinq brasses, fond de coquillages brisés, mêlés de petits graviers noirs et blancs. Deux heures avant qu'on eût eu ce brassiage, une ligne de quatre-vingts brasses n'étoit pas parvenue à donner le fond. 8.

Assuré de la position du Vaisseau par cette Sonde, qu'on ne pouvoit douter appartenir à une des limites du Banc, on se dirigea au Sud-Ouest pour prendre connoissance des PULO-SAPATA, petites îles situées vers le dixième parallèle Nord, à environ quarante-deux lieues de distance de la Pointe Sud-Est du Royaume de CAMBOJA.

1791. DÉCEMBRE. 11. Le 11, peu de temps après midi, la mer qui, jusqu'alors, avoit été agitée, s'abattit tout-à-coup; et ce ne fut pas sans une grande surprise que, à quatre heures quarante minutes de l'après-midi, on aperçut à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ cinq lieues de distance estimée à vue, une île dans une position où, par la route que le Vaisseau avoit tenue, on ne devoit pas en rencontrer.

D'après la latitude qui avoit été observée à midi, de 11 degrés 14 minutes, et le chemin qu'on avoit parcouru depuis cet instant, la Terre qu'on avoit à vue ne pouvoit être que les îles nommées THE BROTHERS [LES FRÈRES], situées sur la Carte de la MER DE CHINE par ALEXANDER DALRYMPLE, à onze lieues de distance au Nord quart Nord-Ouest 3 degrés Ouest de l'île la plus orientale des PULO-SAPATA.

Quoique la Terre que l'on apercevoit ne pût être que LES FRÈRES, il restoit cependant quelque incertitude à cet égard, parce qu'en supposant que ce fussent LES FRÈRES, on auroit dû avoir passé si près des îles les plus méridionales de celles qui composent le PARACELS, qu'il eût été impossible qu'on ne les eût pas vues : et cependant on n'en avoit aperçu aucune. En consultant la Table des Positions géographiques insérée dans la *Connoissance des Temps*, qui donne la longitude de PULO-SAPATA telle qu'elle a été déterminée par Observation dans le troisième Voyage de COOK, le capitaine MARCHAND crut reconnoître que cette île est placée sur la Carte de DALRYMPLE, environ 1 degré trop à l'Ouest : et comme LES FRÈRES ont dû y être établis d'après leur gisement et leur distance à l'égard des PULO-SAPATA, il jugeoit que l'erreur de leur position doit être la même que celle de la position de ces dernières îles. Depuis le moment où l'on avoit aperçu LES FRÈRES, on gouverna au Sud-Ouest et Sud-Ouest quart Sud; et à six heures,

on les releva de l'Ouest 26 degrés Nord, à l'Ouest 45 degrés Nord. On fit route alors pour prendre connoissance de la plus grande des PULO-SAPATA; et vers minuit, à l'aide du clair de lune, on la découvrit au Sud-Ouest quart d'Ouest. Cette île est petite et stérile, mais élevée; et sa forme qui est celle d'un *soulier*, comme son nom l'indique [a], ne permet pas de la méconnoître et de la confondre avec une autre île [b]: par un temps clair, elle peut être aperçue de dix ou onze lieues de dessus le pont d'un Navire marchand. On gouverna pour la contourner à une distance convenable, et à minuit trois quarts, elle restoit directement à l'Ouest, à quatre ou cinq milles de distance.

1791. DÉCEMBRE. 11.

Cette remarque du capitaine CHANAL m'a paru mériter d'être examinée avec attention, parce qu'elle indique deux corrections à faire : l'une, à la *Carte de la Mer de Chine* par ALEXANDER DALRYMPLE, dont on trouve la copie dans la seconde Édition du *Neptune Oriental* de D'APRÈS DE MANNEVILETTE, et sur laquelle tous les Navigateurs français règlent leur route dans la Mer de CHINE : l'autre, à la *Carte générale du Globe*, par le lieutenant ROBERTS, laquelle accompagne la Relation du troisième Voyage du capitaine COOK. L'erreur de la Carte de DALRYMPLE porte sur la longitude de PULO-SAPATA, et par contre-coup sur celle des FRÈRES, et provient de ce que, sur cette Carte, la différence de Méridien entre PULO-SAPATA et MACAO est trop grande de 50 minutes de degré [c]. L'erreur de la Carte du troisième Voyage de COOK

[a] *Zapato* et *Çapato*, Soulier, en espagnol et en portugais.

[b] *G. Robertson* dit que « lorsque *Pulo-Sapata* vous reste au Nord, son aspect est extrêmement curieux; elle se présente comme si elle vouloit tomber sur la droite : de ce point de vue, ses deux côtés paroissent très-distans du centre de l'île ». (Voyez *Memoir of a Chart of the China Sea*, &c. *London*, 1791. *In*-4.° gr. pap. p. 15.)

[c] Tom. II, Note LX.

1791. DÉCEMBRE. 11. consiste en ce qu'elle place LES FRÈRES au Nord environ *40 degrés Est* des PULO-SAPATA ; tandis que, par la route que le SOLIDE a suivie, en passant des premières îles aux secondes, LES FRÈRES doivent êtres situés dans le Nord environ *22 degrés Ouest* des PULO-SAPATA, à peu-près à la position où on les voit sur la Carte de DALRYMPLE [a]. Je renvoie aux *NOTES* qui se trouvent à la suite de cette Relation, pour le détail des combinaisons, des calculs et des opérations de Trigonométrie, par lesquels j'ai cherché à déterminer la quantité de chaque erreur. L'excellent Mémoire que G. ROBERTSON a publié, en 1791, à l'appui de sa belle *Carte de la Mer de Chine*, m'a été fort utile pour la première des corrections à faire : et si mes résultats diffèrent quelquefois des siens, je ne lui suis pas moins redevable d'un grand nombre de Données que ses recherches m'ont fournies, mais qui ne m'ont pas toujours conduit aux mêmes conséquences qu'il a cru pouvoir en tirer. La discussion dans laquelle m'a engagé la combinaison de ces diverses Données, m'a mis sur la voie pour traiter de la position de quelques Points de la MER DE CHINE, qu'il étoit important de fixer avec la précision nécessaire pour diminuer les périls de la navigation, dans une Mer où les Courans qui maîtrisent les Vaisseaux, laissent une grande incertitude sur leur direction et leur vîtesse, et où les îlots, les Bancs et les Dangers de toute espèce se présentent à chaque instant.

12. Le capitaine MARCHAND prit son point de départ de PULO-SAPATA, qu'il supposa devoir être placée à la latitude et à la longitude qui ont été conclues des Observations du troisième Voyage de COOK ; et il dirigea sa route dans le Sud-Ouest, pour prendre connoissance de PULO-TIMON.

[a] Tom. II, Note LXI.

1791. DÉCEMBRE. 15.

Il en eut la première vue dans le Sud-Sud-Ouest, le 15, à six heures du matin, au moment où la sonde indiquoit trente-huit brasses d'eau, fond de vase dure; et à huit heures, on releva PULO-TIMON au Sud-Sud-Ouest, et PULO-PISSANG au Sud demi-rumb Ouest. Cette dernière île est la plus grande d'un Groupe situé près de la côte de MALAIE, entre les parallèles de 2 degrés et 3 degrés Nord, et composé des îles ou *Pulo*, VARELA, AOR, TIMON PISSANG et TINGI : PISSANG est une Terre élevée qui peut être aperçue de vingt ou vingt-une lieues de distance.

Les nuages ne permirent pas d'observer la hauteur méridienne du Soleil; mais, à deux heures trois quarts, on apercevoit PULO-AOR (ou PULO-LAOR, suivant D'ANVILLE [a]) à quatre lieues et demie de distance, et on releva cette île au Sud-Sud-Ouest. La partie Orientale de ce petit Groupe présente des Terres très-hautes, formant deux mondrains qui gisent l'un à l'égard de l'autre Sud-Est et Nord-Ouest, dont celui de l'Est est le plus élevé. Sa position géographique a été déterminée par les Observations du troisième Voyage de COOK, qui fixent sa latitude à 2 degrés 42 minutes Nord, et sa longitude à l'Orient de PARIS, à 102 degrés 19 minutes trois quarts [b] : en y rapportant par le Relèvement la position du Vaisseau, on trouve que sa latitude devoit être de 2 degrés 56 minutes, et sa

[a] Et selon les Naturels de l'île, *Pulo-Wawoor*.

[b] Latitude { Suiv. *King*... 2° 40′ 00″ Nord / Suiv. *Bayly*.. 2 44 00 } Milieu 2° 42′ 00″ Nord.

A l'Orient de *Paris*.

Longitude { Suiv. *King*...102 16 45 / Suiv. *Bayly*..102 22 45 } Milieu 102 19 45 E. *Paris*.

Voyez *Orig. Astr. Obs. made in a Voyage to the Northern Pacific Ocean*, &c. page 351.

Voyez aussi dans le Tome II de cette Relation, la Note LX.

1791. DÉCEMBRE. 15. longitude de 102 degrés 26 minutes ; mais le calcul des routes depuis le dernier Relèvement de PULO-SAPATA, le 11 à minuit trois quarts, donnoit 3 degrés 17 minutes de latitude et 103 degrés 19 minutes de longitude : et l'on en conclut que, dans l'intervalle du 11 au 15, les Courans avoient porté le Vaisseau de 21 minutes dans le Sud, et de 53 dans l'Ouest.

Je dois prévenir les Navigateurs français que la position de PULO-AOR, sur la Carte N.° 49 du *Neptune Oriental* de D'APRÈS (seconde Édition) n'est pas conforme aux résultats des Observations du troisième Voyage de COOK : si on les admet, la latitude qui n'est sur cette Carte que de 2 degrés et demi, doit être augmentée d'environ 12 minutes ; et sur la Carte générale N.° 9 de ce Recueil, où la latitude est la même que sur la Carte particulière N.° 49, la longitude qui n'est que de 102 degrés, doit être portée à 102 degrés un tiers [a].

On s'éloigna de PULO-AOR : et quand on l'eut doublée, on gouverna au Sud-Sud-Est pour passer au large des DOGGERS-BANKS [les Bancs des Chiens] qu'on dit être dangereux, et dont la position est encore incertaine [b].

[a] En faisant cette critique des deux Cartes de *d'Après* que j'ai désignées, je ne dois pas laisser ignorer que *George Robertson*, comme l'Hydrographe français, emploie sur sa grande Carte de la *Mer de Chine*, la latitude de 2° 30′, et qu'elle est la même sur la Carte d'*Alexander Dalrymple*. Assurément *Robertson* connoissoit les Observations du Voyage de *Cook*, qui sont antérieures de beaucoup à la publication de sa Carte, mais postérieures à celle de la Carte de *Dalrymple*, et cependant il n'en a pas employé le résultat : il ne s'est pas expliqué sur le motif qui a pu le décider à n'en pas faire usage ; et, sans parler des Observations du Voyage de *Cook*, il dit seulement (page 19 de son *Memoir*) que la latitude de *Pulo-Aor* (ou *Pulo-Auro*, ainsi qu'il l'écrit) est entre 2° 29′ et 2° 30′. (*Voyez* dans le Tom. II, la Note LX.)

[b] Je traduis ce que *G. Robertson* dit des *Doggers-Banks*, dans le Mémoire qu'il a publié en 1791, à l'appui de sa Carte de la *Mer de Chine*, page 51.

« Les *Doggers-Banks* existent certainement, et sont des Écueils très-dangereux. Ils sont placés sur ma Carte d'après les Données suivantes qui

1791. DÉCEMBRE. 17.

Le 17, vers neuf heures du matin, on aperçut la terre dans le Sud-Sud-Ouest. On supposoit, d'après l'Estime du chemin fait par le Vaisseau, que ce devoit être une petite île sans nom que la Carte N.° 49^ad de D'APRÈS place à une lieue et demie dans l'Est de la Pointe Orientale de l'île LINGEN : on fit route dans le Sud-Sud-Est pour doubler la petite île; mais bientôt les grains et la pluie la dérobèrent à la vue. A 10 heures 3 quarts, la sonde annonça 20 brasses d'eau, fond de sable et vase.

En rapportant, par le calcul des routes, la position du Vaisseau à celle de PULO-AOR, placée d'après les Observations du Voyage de COOK, on trouvoit qu'à midi, on étoit à 4 minutes au Nord de la Ligne équinoxiale, et à 103 degrés 12 minutes de longitude Orientale.

A trois heures de l'après-midi, on aperçut de nouveau la terre dans l'Ouest demi-rumb Sud, et l'on jugea que c'étoit la même qui avoit été vue le matin. Les vents étoient foibles de la partie de l'Ouest-Nord-Ouest et Nord-Ouest, temps couvert : et comme on se proposoit de passer par le Détroit de BANCA, on serra le vent pour aller reconnoître PULO-TAYA.

s'accordent entre elles. J'ai adopté la distance que M. *d'Après* a établie entre ces Dangers et *Pulo-Panjang* (F.^lle N.° 49^ad du *Nept. Orient.* 2.e Édit); et en admettant la longitude que j'ai assignée à cette île, je place les *Doggers-Banks* à 0° 40′ de latitude Nord, et 105° 26′ à l'Est de *Greenwich* (ou 103° 05′ 45″ à l'Est de *Paris*). Cette position est confirmée par le rapport du vaisseau *le Gange*, qui eut la vue de ces Dangers, et les place à 0° 37′ Nord, et 105° 29′ à l'Est de *Greenwich* (ou 103° 08′ 45″ à l'Est de *Paris*). Je n'ai aucun doute que ces Déterminations n'approchent beaucoup des véritables ».

J'observe que *G. Robertson* (page 50 de son Mémoire), a rapporté par un Chronomètre la longitude de *Pulo-Panjang* à celle qu'il a donnée à *Pulo-Aor :* et comme celle-ci, d'après mes combinaisons, est plus orientale de 2 min. que celle qu'a adoptée *Robertson*, celle des *Doggers-Banks* devroit être également augmentée de 2 minutes. (*Voyez* Tom. II, Note LX.)

1791. Décembre. 17. Mais avant six heures du soir, on aperçut une Terre étendue du Sud au Sud-Sud-Ouest. On se décida aussitôt à mouiller pour attendre le jour, et on laissa tomber l'ancre par 19 brasses fond de vase et sable.

18. Le lendemain, à six heures du matin, on reconnut que la Terre qu'on voyoit sous le vent étoit la côte septentrionale de l'île de Banca, qui s'étendoit du Sud quelques degrés Est au Sud-Sud-Ouest, à la distance de sept lieues. On continuoit d'apercevoir la même île qu'on avoit vue la veille, et on la relevoit au Nord-Ouest 2 degrés Ouest; mais près de celle-ci, et dans le Nord-Ouest quart Ouest, on en voyoit une seconde de forme plate, et plus grande que la première : on estimoit que la distance du Vaisseau à ces deux îles pouvoit être de cinq ou six lieues.

D'après ces Relèvemens, on ne put pas douter que les Courans n'eussent porté d'une quantité très-considérable dans le *Sud-Est :* et cet effet n'est pas d'accord avec ce qu'on lit dans les Instructions de d'Après qui dit que, dans ce parage, les Courans portent avec force dans le *Sud-Ouest.* Il est bien prouvé que le Vaisseau avoit été porté dans le *Sud* et dans l'*Est ;* car la Pointe de Banca qu'on relevoit dans le Sud quelques degrés Est, étoit certainement la Pointe Pesant, la plus septentrionale de l'île, ainsi que bientôt on eut occasion de le vérifier ; et il est évident que les deux îles qui restoient au vent, et que, la veille, on avoit prises pour la petite île située à l'Est de la Pointe orientale de l'île Lingen, parce que, d'après l'Estime, on supposoit le Vaisseau beaucoup plus au Nord qu'il n'y étoit en effet, il est, dis-je, évident que ces îles étoient les îles Rigaudière. Le capitaine Chanal observe que, d'après leur position sur la Carte du *Neptune Oriental* (seconde Édition, N.° 49 ^{2d} du Supplément), et d'après

1791. DÉCEMBRE. 18.

d'après celle du Vaisseau, on auroit dû voir en même temps PULO-TOTY, que cependant on n'a point aperçue ; ce qui pourroit faire supposer que cette dernière île n'est pas bien placée sur la Carte à l'égard des îles RIGAUDIÈRE, et qu'elle doit en être beaucoup plus voisine : il est même présumable que, des deux îles qu'on avoit à vue, l'une étoit PULO-TOTY, et l'autre la plus haute des RIGAUDIÈRE, si, en effet, celles-ci sont doubles ; car, quoique D'APRÈS ait marqué deux îles sur sa Carte, la dénomination qu'il leur donne de l'*île Rigaudière*, sembleroit n'indiquer qu'une seule île : peut-être aussi la seconde n'est-elle qu'un petit îlot qui ne peut être aperçu de loin. Quoi qu'il en soit, des deux îles que le SOLIDE apercevoit, en même temps qu'il voyoit la côte septentrionale de BANCA, l'une gît au Nord quart Nord-Ouest, et l'autre au Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord de la Pointe PESANT, à environ treize lieues de distance de cette Pointe [a].

[a] Les remarques faites par le capitaine *Chanal*, qui naviguoit sur la Carte de *d'Après*, et ne pouvoit connoître celle que *George Robertson* n'a publiée qu'en 1791, font juger que la Carte française est défectueuse dans cette partie ; et l'on se confirme dans cette opinion si l'on jette les yeux sur la Carte anglaise qui est dressée d'après les diverses Observations des Vaisseaux de la Compagnie des Indes Orientales qui font le commerce de *Chine*. On voit sur celle-ci deux îles, la première, sous le nom de *Pulo-Toty*, à l'Est, la seconde, à l'Ouest, sous le nom de *Docan*, l'une et l'autre situées à 14 lieues de distance de l'extrémité orientale de la Pointe *Pesant* de *Banca*. Les gisemens diffèrent, comme on le voit, d'environ un rumb, de ceux qui ont été pris à bord du *Solide*, et la distance est la même, à une lieue près : mais la Pointe *Pesant* n'est pas un point mathématique ; et, selon la partie qu'on en a relevée, si elle est plus à l'Est ou plus à l'Ouest, le gisement des îles qu'on y rapporte a dû éprouver un changement : la distance doit en être moins affectée ; aussi celle qu'on a estimée du bord du *Solide*, et celle que donne la Carte de *Robertson*, ne diffèrent-elles entr'elles que d'une lieue. Sur la Carte de *d'Après*, *Pulo-Toty* est seule, à 14 lieues de distance, au

1791. DÉCEMBRE. 18. On leva l'ancre à sept heures et demie du matin, et on louvoya pour s'élever dans le vent qui soufflоit du Nord-Ouest quart Nord, avec l'espérance d'atteindre l'entrée septentrionale

Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Ouest de la partie orientale de la Pointe *Pesant ;* et rien n'y indique l'île *Docan* que la Carte anglaise place à 3 lieues dans l'Ouest-Sud-Ouest de *Toty :* mais dans le Nord et dans le Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Est de celle-ci, à 6 et à 7 lieues de distance, *d'Après* place deux autres îles, *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, qui ne se trouvent point sur la Carte de *Robertson ;* et ces deux îles sont placées, l'une à l'égard de l'autre, sur la Carte française, au gisement et à la distance que la Carte anglaise a donnés à *Toty* et *Docan*. On est bien fondé à croire, si l'on en juge par les noms donnés aux îles *Rigaudière* et *Saint-Pierre*, que leur position a été fixée d'après la Route de quelque Vaisseau français qui avoit une erreur d'Estime ; et que *Pulo-Toty* y a été placée d'après le Journal d'un autre Vaisseau. La Carte de *Robertson* me paroît mériter la préférence sur celle de *d'Après*, parce qu'elle présente deux Routes, indiquées par deux suites de Sondes, qui passent à 2 lieues de *Pulo-Toty*, et se prolongent, la première, dans le Nord-Nord-Ouest, en contournant la partie orientale de *Toty*, et la seconde, dans le Nord $\frac{1}{4}$ Nord-Ouest : de la première, on a pu voir en même temps *Toty* et *Docan ;* et la Route ne passe qu'à 5 lieues de la Pointe *Pesant*.

En continuant de comparer dans cette partie les deux Cartes, on remarque que *Robertson* place une île *Porto-Bello* à 22 lieues dans l'Est $\frac{1}{2}$ rumb Nord de *Pulo-Toty ;* et *d'Après* n'en marque point.

Si l'on porte les yeux plus loin dans l'Ouest-Nord-Ouest de *Toty ;* on voit que, sur la Carte française, *Pulo-Taya* gît dans le Sud $\frac{1}{4}$ Sud-Ouest 3 ou 4 deg. Ouest, et à 10 lieues de distance, de la Pointe orientale de l'île *Lingen ;* et que, sur la Carte anglaise, le gisement est le Sud, et la distance 8 lieues seulement. Cette dernière Carte présente une Route qui a dû passer à vue des deux Points, et qui, sans doute, a servi à fixer leur position relative.

Comme *Pulo-Toty* et *Pulo-Taya* sont des Points de Reconnoissance pour les Vaisseaux qui, pour sortir de la Mer de *Chine*, viennent chercher ou le Détroit de *Banca*, ou celui d'*Entre Banca et Billiton :* j'ai pensé qu'il étoit très-utile de faire connoître aux Navigateurs français qui ne sont pas pourvus de la Carte de *Robertson*, les différences qui se font remarquer entre cette Carte et celle de *d'Après*, dont ils font usage : ce sera à eux de vérifier, quand ils s'en trouveront à portée, laquelle des deux Cartes dans cette partie mérite d'être préférée à l'autre.

du Détroit de Banca. Pendant la matinée, la sonde donna dix-neuf et dix-huit brasses d'eau, fond de sable et vase. 1791. Décembre. 18.

On conclut de l'observation de la hauteur méridienne du soleil, qu'à midi, la latitude du Vaisseau étoit de 1 degré 15 minutes Sud; et sa longitude, fixée d'après le Relèvement des terres, étoit de 103 degrés 18 minutes.

Si l'on eût rapporté le Calcul des Routes à la position de Pulo-Aor, on n'eût eu que 0 degré 20 minutes de latitude Sud, et 102 degrés 57 minutes de longitude : en comparant cette seconde position du Vaisseau à la première, on voit que, dans l'intervalle de deux jours et demi, les Courans l'avoient porté de près d'un degré dans le Sud, et de plus d'un tiers de degré dans l'Est.

Comme on s'aperçut, à trois heures et demie de l'après-midi, que les Courans étoient contraires à la route, on se décida à mouiller à trois lieues de distance de la côte septentrionale de Banca, par seize brasses d'eau, fond de sable, gravier et coquilles. La latitude du Mouillage, rapportée par l'Estime du chemin à celle de midi, étoit de 1 degré 23 minutes Sud, et sa longitude de 103 degrés 27 minutes.

Pendant la nuit, le vent souffla du Nord-Ouest au Nord, frais, accompagné de grains. La vîtesse du Courant fut évaluée à un mille par heure.

La partie de la Côte de Banca que l'on avoit parcourue, est d'une hauteur moyenne; mais, vers la Pointe Pesant, la plus septentrionale de l'île, on distingue quelques mondrains plus élevés que le reste du terrain.

On appareilla le 19 dans la matinée, et l'on fut une seconde fois obligé de mouiller : on faisoit d'inutiles efforts pour s'élever à la hauteur de l'entrée du Détroit de Banca; on éprouvoit des Courans assez forts dont les uns portoient à l'Est-Nord- 19.

1791. Décembre. 19. Est, d'autres à l'Est, d'autres à l'Est-Sud-Est. On cassa un câble dans ce second Mouillage où le Vaisseau fut tourmenté par de violens mouvemens de tangage, et l'on fut obligé d'abandonner l'ancre.

Persuadé qu'on s'obstineroit vainement à lutter contre ces contrariétés, on renonça à sortir par le Détroit de Banca, et l'on se décida à débouquer par un autre Détroit situé plus à l'Est, entre l'île de Banca et celle de Billiton.

Ce Détroit, peu fréquenté par les Français, est connu sous les noms de Gaspar, de Billiton, de Clements. Le capitaine Marchand ne possédoit que le Plan de ce Détroit qui se trouve sur la Feuille N.° 48 de notre *Neptune Oriental*, sous le titre de *Petit Plan du* Détroit à l'Est de Banca, *par lequel a passé un Vaisseau espagnol, commandé par le Sieur* Gaspar (sans date); mais d'Après, en publiant ce Plan, paroissoit douter de son exactitude; et il prévient, dans ses Instructions, qu'il seroit imprudent de s'engager dans ce Détroit, avant qu'il soit mieux connu. Depuis le temps de cette publication, plusieurs Vaisseaux français et anglais, au lieu de passer par le Détroit de Banca, ont pris leur route, pour sortir de la Mer de Chine ou pour y entrer, par le Détroit d'Entre Banca et Billiton. Ce Détroit est partagé en deux Bras par une île à laquelle sa position a fait donner le nom d'île du Milieu : la Passe de l'Ouest est proprement le Détroit de Gaspar, parce que c'est celui par lequel avoit passé le Navigateur espagnol qui nous en a donné le premier Plan : la Passe de l'Est, qui offre plusieurs Canaux praticables entre de petites îles, est appelée Détroit de Clements, parce qu'un Capitaine anglais de ce nom, conduisant une flotte, est le premier Navigateur connu qui, en 1781, ait tenté de sortir de la Mer

de Chine par ce Passage. Une Carte du Détroit d'Entre Banca et Billiton fut levée en 1784 et 1785, par Dordelin, lieutenant de la Marine de France, qui passa par ce Détroit, tant en allant à la Chine qu'à son retour. Cette Carte manuscrite qui appartient au Dépôt général des Cartes, Plans et Journaux de la Marine, n'a point été publiée dans son temps, parce que Dordelin, trop sévère pour son travail, et craignant de compromettre la sûreté des Vaisseaux qui voudroient diriger leur Route sur sa Carte, jugea qu'elle ne devoit être rendue publique que lorsqu'une vérification ultérieure l'auroit mis à portée de la perfectionner : cette Carte, quoique n'étant pas parfaite dans toutes ses parties, étoit supérieure de beaucoup au Plan défectueux du Navigateur espagnol, sur la foi duquel Dordelin n'avoit pas craint de tenter le Passage par le Sud, au contraire de Gaspar, qui l'avoit trouvé en venant du Nord. Depuis lors, Alexander Dalrymple, d'une part, et de l'autre, George Robertson, ont publié divers Plans et Cartes de ce Détroit, levés en différens temps par des Navigateurs anglais; et Dalrymple a fait imprimer dans son précieux Recueil de *Mémoires* nautiques sur les *Mers d'Asie*, les Journaux des Capitaines de sa Nation auxquels nous sommes redevables des Plans et des Cartes que nous possédons. 1791. Décembre. 19.

Mais ces Plans et ces Cartes sont peu connus en France; et le capitaine Marchand, réduit, comme je l'ai dit, au Plan informe de Gaspar, pour diriger sa Route dans un Détroit contre lequel les Navigateurs français devoient être prévenus, n'hésita cependant pas à s'y engager, et saisit avec empressement l'occasion de justifier ou de détruire les inquiétudes que les Instructions de d'Après devoient donner sur la sûreté d'un Passage qui, de son temps, n'étoit, pour ainsi

1791. Décembre. dire, que soupçonné : le succès a prouvé que ces inquiétudes n'étoient pas fondées.

19. Comme l'on doit présumer que le Détroit d'Entre Banca et Billiton, aujourd'hui bien connu par les épreuves répétées des Navigateurs anglais et français, sera désormais préféré pour ses avantages, et dans tous les cas, au long et dangereux Détroit de Banca; j'ai pensé que ce seroit rendre service à notre Marine militaire et commerçante, que de tracer avec détail la Route que le Solide a suivie en passant par le Détroit de Gaspar; de rapporter les Observations de latitude qui ont été faites dans le Passage, et d'indiquer les principaux Relèvemens qui ont été pris des points où, pour étaler les Marées, le Vaisseau a été forcé de mettre à l'ancre. Ces détails seront saisis plus facilement, si le Lecteur veut les suivre avec la Carte sous les yeux [a].

20. Le Solide appareilla le 20, à 7 heures et demie du soir, du second Mouillage qu'il avoit été obligé de faire à vue de la côte septentrionale de Banca; et l'on n'eut qu'à s'applaudir de l'avoir quitté; car on s'aperçut, quand l'ancre fut rendue à bord, qu'un cordon du câble s'étoit cassé à l'étalingure; et l'on jugea que si le Vaisseau eût resté plus long-temps exposé à la violence des tangages qu'il avoit éprouvés pendant la nuit, la rupture inévitable du câble eût entraîné la perte d'une seconde ancre.

21. Le 21, à 6 heures trois quarts du soir, on mouilla dans le Nord-Ouest de l'entrée du Détroit de Gaspar, sur 14 brasses, fond de vase, gravier et coquilles brisées, après avoir passé entre quatre Brisans situés au Nord-Ouest et Nord quart

[a] *Voyez* les Cartes N.° XII et XIII.

Nord-Ouest de la Pointe Est de la côte orientale de l'île de Banca ; le plus éloigné est distant de cette Pointe de 15 lieues, et le plus proche, de 12. La Pointe Brisée de la même île, située entre la Pointe Pesant et la Pointe Est, fut relevée du Mouillage, à l'Ouest-Sud-Ouest, à 4 ou 5 lieues de distance. 1791. Décembre. 21.

On fut sous voiles, le 22, à 7 heures 50 minutes du matin, et l'on gouverna au Sud-Sud-Est demi-rumb Est : la sonde donna constamment 14 brasses d'eau, et un fond de sable et gravier mêlé de coquillages brisés. 22.

A 9 heures 40 minutes, une petite île environnée de Brisans, située plus au large que trois autres îlots, gisant tous ensemble sur une ligne, dans l'Est et Est quart de Sud-Est de la Pointe Brisée, fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest.

Depuis cet instant on gouverna au Sud-Est quart de Sud ; et la Sonde indiqua 13 et 14 brasses, même qualité de fond que celui qu'on avoit eu le matin.

A onze heures, on aperçut du haut des mâts l'île Gaspar qui est située à-peu-près sur le même Méridien que l'île du Milieu, et à huit ou neuf lieues au Nord de sa Pointe septentrionale : elle restoit à l'Est 6 degrés Sud. Un quart d'heure après, les extrémités d'une Montagne remarquable sur l'île Banca, servant de Reconnoissance pour sa Pointe de l'Est qui gît dans l'Est 9 ou 10 degrés Nord et à environ sept lieues de distance de cette Montagne, furent relevées du Sud 13 degrés Ouest au Sud 42 degrés Ouest.

A midi, la Pointe Est de Banca restoit au Sud 43 degrés Est, et le milieu de l'île Gaspar directement à l'Est : dans cette position, on observa la latitude qui fut trouvée de 2 degrés 21 minutes ; et en tenant compte de l'action des Courans, on évalua que la longitude du Vaisseau pouvoit être de 104

1791. DÉCEMBRE. 22. degrés 12 minutes; ce qui porteroit celle de l'île GASPAR, dont on estimoit la distance de vingt-huit ou vingt-neuf milles, à 104 degrés 40 minutes.

On gouverna à l'Est-Sud-Est demi-rumb Est : la sonde continua d'indiquer douze, quatorze, seize brasses d'eau, jusqu'à une heure après-midi qu'elle donna vingt brasses, fond de sable et gravier : on commençoit à apercevoir le premier des îlots de ROCHER-NAVIRE situé entre la Pointe EST de BANCA et l'île GASPAR.

A deux heures trois quarts, un second îlot de ROCHER-NAVIRE, l'îlot méridional, fut relevé, par la Pointe Sud de l'île GASPAR, à l'Est 23 degrés Nord : on distinguoit une chaîne de Brisans entre ce second îlot et le premier. On découvroit, en même temps, un petit îlot au Sud de la Pointe EST de BANCA.

On gouverna au Sud-Est demi-rumb Sud jusqu'à trois heures : depuis une heure et demie, on avoit navigué sur vingt et vingt-une brasses d'eau, même qualité de fond que dans les Sondes précédentes.

A trois heures, la Pointe EST de BANCA restoit au Sud 53 degrés Ouest; l'île GASPAR au Nord 53 degrés Est; et le premier îlot entre cette île et la Pointe Est de la grande île, au Nord 39 degrés Est.

On se dirigea alors au Sud quart de Sud-Est pour s'avancer vers la presqu'île de SEL [a] qui, avec la Pointe du Sud-Ouest de l'île du MILIEU, forme la partie la plus resserrée de la PASSE

[a] Plusieurs Cartes ou Plans ont désigné comme une île la Terre qui porte sur le Plan de *Gaspar* la dénomination d'île de *Sel* : il est aujourd'hui reconnu que ce n'est qu'une presqu'île, liée à l'île de *Banca* par un terrain assez bas pour n'être pas toujours aperçu de la distance à laquelle le ressif qui termine cette terre à l'Est, exige que les Vaisseaux s'en écartent.

DE

DE L'OUEST. Jusqu'à quatre heures, la sonde indiqua vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre brasses d'eau. On découvrit alors la presqu'île de SEL et les îles qui sont situées dans la partie Orientale du Détroit. La Pointe EST de BANCA restoit au Nord 71 degrés Ouest; l'extrémité NORD-EST de la presqu'île de SEL au Sud 32 degrés Ouest. 1791. DÉCEMBRE. 22.

On s'aperçut que les Courans portoient à l'Est de la Route; et pour en balancer l'effet, et se rapprocher davantage de la presqu'île de SEL, en donnant dans le Passage, on gouverna au Sud quart Sud-Ouest. A quatre heures un quart, la sonde annonça que le brassiage diminuoit; on n'avoit plus que dix-huit et dix-sept brasses; mais il se maintint à cette profondeur, et le fond étoit toujours de gravier et coquillages.

Comme les Courans portoient rapidement dans le Sud-Sud-Est; à cinq heures, on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud: les Sondes furent de dix-sept brasses, même qualité de fond, jusqu'à six heures qu'on releva la Pointe Est de BANCA au Nord 23 degrés et demi Ouest; l'île GASPAR, au Nord 17 degrés Est; la plus orientale des petites îles situées au Nord de la presqu'île de SEL, au Sud 81 degrés Ouest; la Pointe NORD-EST de la presqu'île, au Sud 77 degrés et demi Ouest; et sa Pointe SUD-EST, au Sud 15 degrés Ouest.

Le SOLIDE commençoit alors à s'engager dans la Passe entre l'île du MILIEU et la presqu'île de SEL: on gouverna au Sud demi-rumb Est, à petite voilure, jusqu'à six heures quarante minutes, qu'on mouilla sur dix-sept brasses d'eau, fond de sable et beau gravier, mêlé de coquilles brisées.

Durant la nuit, les vents varièrent du Nord-Ouest à l'Ouest-Nord-Ouest, temps couvert. Jusqu'à deux heures du matin, les Courans portèrent au Sud-Sud-Est et ensuite au Sud: leur vîtesse étoit d'un mille et demi ou deux milles à l'heure. 23.

1791. Du Mouillage, on releva le Mondrain qui s'élève sur la
DÉCEMBRE. Pointe Est de BANCA, au Nord 21 degrés Ouest; l'île
23. GASPAR, au Nord 13 degrés et demi Est; la presqu'île de SEL, du Sud 22 degrés Ouest, à l'Ouest 1 degré Sud; l'extrémité Sud-Ouest de l'île du MILIEU, au Sud 84 degrés Est; et quatre petites îles qu'on apercevoit dans le Sud-Est et Sud-Sud-Est de cette dernière île, du Sud 76 degrés au Sud 56 degrés Est.

Le SOLIDE fut sous voile à six heures trois quarts du matin, et gouverna au Sud demi-rumb Est; mais, peu de temps après, il arriva au Sud-Est quart Sud, et se mit ensuite à la Route du Sud-Sud-Est demi-rumb Sud. On distinguoit sur la côte orientale de la presqu'île de SEL, des Brisans qui paroissent s'étendre à un mille au large, et se prolongent jusqu'à la Pointe Sud de cette presqu'île. Le Brassiage fut en augmentant de dix-sept à vingt brasses, fond de sable et gravier.

A sept heures vingt-deux minutes, on releva toutes les Terres qui se trouvoient à vue pour en rapporter les Relèvemens sur le Plan. L'extrémité SUD-EST de la presqu'île de SEL restoit alors au Sud 54 degrés Ouest. On se dirigea au Sud, et les Sondes augmentèrent de vingt à vingt-quatre brasses, même qualité de fond. On apercevoit de plus en plus la partie méridionale de l'île de BANCA; on étoit près d'être débouqué. On traversa des lits de Courans que, de loin, on auroit pu prendre pour des chaînes de Brisans.

A huit heures vingt minutes, l'île du MILIEU restoit du Nord 11 degrés et demi Est, au Nord 32 degrés Est; le milieu de la plus occidentale des îles situées au Nord de la presqu'île de SEL, par la Pointe NORD-EST de celle-ci, au Nord 34 degrés et demi Ouest.

1791. DÉCEMBRE. 23.

De ce point, on gouverna au Sud demi-rumb Ouest : les Sondes diminuèrent graduellement de vingt-quatre à vingt brasses, même qualité de fond.

A neuf heures sept minutes, les îlots, au nombre de sept, qui gisent dans le Sud-Est et Sud-Est quart Est de l'île du MILIEU, étoient en partie couverts les uns par les autres sur la direction du Nord 43 degrés Est; et la Pointe SUD-EST de la presqu'île de SEL restoit au Nord 53 degrés et demi Ouest.

Jusqu'à neuf heures trois quarts, on gouverna au Sud-Sud-Ouest demi-rumb Sud, et les Sondes furent régulières de vingt à dix-sept brasses. A cette époque, les extrémités de la côte Orientale de la presqu'île de SEL furent relevées du Nord 13 degrés et demi au Nord 44 degrés et demi Ouest.

Le SOLIDE étoit alors débouqué, et l'on serra le vent en forçant de voiles l'amure à tribord.

A dix heures et demie, on tomba tout-à-coup de dix-sept brasses à neuf, fond de sable et gravier : cette diminution subite dans la profondeur de l'eau obligea de naviguer avec précaution : on tint constamment la sonde à la mer ; elle indiquoit le même brassiage, variant seulement de huit brasses à neuf jusqu'à onze heures et demie, et de dix brasses à onze jusqu'à midi.

A cette dernière époque, on n'apercevoit plus d'autres Terres que celles du Sud de l'île de BANCA, qui s'étendoient du Nord-Ouest demi-rumb Ouest au Nord-Nord-Ouest demi-rumb Nord. L'Observation de la hauteur méridienne du Soleil donna 3 degrés 30 minutes de latitude Sud ; et en tenant compte de l'effet des Courans qui, d'après le résultat de l'Estime comparé avec celui de l'Observation, avoient porté le Vaisseau de 25 minutes dans le Sud, en vingt-quatre heures, et qu'on évaluoit l'avoir aussi porté de 11 minutes dans l'Est, on conclut que la longitude devoit être de 104 degrés 28 minutes.

1791. DÉCEMBRE. 23. Le détail de la navigation du capitaine Marchand dans le Détroit de Gaspar, telle que je viens de la rapporter, pour ainsi dire, heure par heure, seroit une Instruction suffisante sur laquelle les Navires qui voudront sortir de la Mer de Chine par ce Passage, pourroient diriger leur route avec sûreté ; mais, pour rendre plus utiles encore les remarques qui ont été faites sur le Solide, le capitaine Chanal, associant ses connoissances nautiques au talent et au zèle de l'ingénieur le Brun qui s'étoit embarqué sur le Vaisseau, pour passer de Macao à l'île de France, a levé soigneusement le Plan du Détroit de Gaspar ; il l'a assujetti, d'une part, à la latitude qui fut observée, le 22, sur le Parallèle de l'île Gaspar, la principale Reconnoissance des deux Passages pour les Navires qui viennent du Nord, et celle qu'on observa le 23 à la sortie du Détroit, le Vaisseau étant dégagé de toute terre ; et de l'autre, aux Relèvemens multipliés qui ont été faits dans les différentes positions, à la voile ou à l'ancre : il a rapporté exactement sur le Plan, toutes les Sondes qui ont été prises sur la route, depuis la Pointe la plus septentrionale de l'île Banca jusqu'au Parallèle de sa Côte méridionale ; et chaque Sonde a été placée au point de cette Route que les Relèvemens ont déterminé [a].

Le capitaine Chanal n'a pas pu étendre son travail au-delà du Passage de Gaspar ; et pour compléter sa Carte, il avoit copié de celle de d'Après, le Passage de l'Est entre l'île du Milieu et l'île Billiton ; mais il avoit eu soin de prévenir qu'il étoit bien loin de garantir l'exactitude de cette partie

[a] J'ai jugé qu'il étoit inutile de transcrire tous les Relèvemens qui ont été faits sur le *Solide* depuis la vue de la Pointe Nord de *Banca* jusqu'après sa sortie du Détroit ; je n'ai rapporté que ceux qui m'ont paru utiles pour fixer les positions relatives des principaux points.

d'emprunt ; et cet avis étoit d'autant mieux placé que la partie Orientale de la Carte publiée par D'APRÈS sans garantie, est défectueuse dans tous les points, et que la partie Occidentale n'est guère plus exacte : assurément il y auroit moins de danger pour un Vaisseau, à tenter le passage sur la simple inspection des Terres, et avec les précautions que l'on emploie dans un Voyage de Découvertes, qu'à se fier à un Plan tel que celui de GASPAR, qui ne pourroit qu'induire en erreur. 1791. DÉCEMBRE. 23.

J'ai pensé que la Carte qui a été levée sur le SOLIDE deviendroit plus utile encore, si, pour la compléter, on faisoit usage du travail des Anglais qui nous ont donné plusieurs Routes dans le Passage de l'Ouest, et d'autres dans celui de l'Est, tracées sur des Plans authentiques dont quelques-uns ont été publiés par ALEXANDER DALRYMPLE dans sa précieuse Collection, et d'autres par GEORGE ROBERTSON. J'ai combiné ensemble six Plans différens, dont deux appartiennent aux Français, et quatre aux Anglais ; et je crois pouvoir avancer que la Carte générale que je présente doit avoir toute l'exactitude que comportent les connoissances que nous avons acquises, jusqu'à ce jour, sur les deux Passages ou Détroits qui s'offrent aux Vaisseaux de tous rangs entre l'île de BANCA et celle de BILLITON : je renvoie aux *NOTES* pour l'examen et l'analyse des matériaux que j'ai mis en œuvre dans la construction de cette nouvelle Carte [a]. C'est avec peine que je me suis vu dans

[a] *Voyez* dans le Tome II, la Note LXII. Cette Note ne contient pas une simple Analyse géographique et la discussion des matériaux qui ont été employés dans la construction de la *Carte générale* du *Détroit d'Entre Banca et Billiton*, comprenant celui de *Gaspar* et celui de *Clements*, avec les différens Passages que l'un et l'autre présentent ; elle contient aussi, et une description détaillée des deux Détroits, et des Instructions nautiques sur la Navigation des deux Passes. J'ai mis à contribution les Journaux de plusieurs Navigateurs anglais qui n'ont pas été traduits dans notre langue, et que nos

1791. DÉCEMBRE. 23. l'obligation de critiquer quelques-uns des Plans que les Anglais nous ont donnés ; mais, en n'adoptant pas toujours leurs opinions et leurs Plans, on n'est pas dispensé de reconnoître, tout en les combattant, que leurs Navigations hardies sur toutes les Mers, et leurs travaux multipliés sur toutes les Côtes, leur ont acquis, dès long-temps, des droits incontestables à la reconnoissance de tous les Navigateurs : et si la critique est sévère quand il s'agit d'examiner leurs productions, c'est qu'on doit craindre que leur autorité trop imposante n'accrédite trop facilement des erreurs.

J'ai déjà dit que D'APRÈS, en publiant le Plan du Passage de GASPAR, tel qu'il lui avoit été communiqué, jugea qu'il étoit prudent de détourner les Vaisseaux de s'engager entre les îles de BANCA et BILLITON ; et il crut devoir leur conseiller de continuer à prendre leur route par le Détroit de BANCA ; mais l'expérience du SOLIDE, et antérieurement celle du TRITON, de LA PROVENCE et du SAGITTAIRE sous le commandement de DORDELIN, celle des Vaisseaux anglais, le MACKLESFIELD, le SULIVAN, le HAWK, le PONSBORNE, le WARREN-HASTINGS, l'ATLAS, le CARNATIC, le VAN-SITTART et sa Flotte sous les

Navigateurs ne connoissent même pas de noms : leurs Observations sont précieuses, et méritoient d'être recueillies ; j'y ai joint celles de nos capitaines *Dordelin* et *Chanal ;* et j'ai formé du tout un Ouvrage suivi dont le fond ne m'appartient pas, dont je n'ai fait qu'ordonner les parties pour les lier ensemble, en comparant les rapports des divers Navigateurs, les renforçant l'un par l'autre quand ils sont d'accord, et les opposant l'un à l'autre quand ils se trouvent en contradiction. Cet Ouvrage peut tenir lieu aux Marins français d'un grand nombre de Journaux étrangers qui ne leur offriroient de plus que des répétitions sans utilité. J'aurai rempli mon objet si, en leur présentant les Détroits d'*Entre Banca et Billiton* comme préférables à celui de *Banca* tant pour les vaisseaux qui reviennent de la *Chine*, que pour ceux qui y vont, je leur ai fourni les connoissances nécessaires pour y naviguer avec sûreté, en dirigeant leur Route d'après celles des Navigateurs expérimentés qui leur ont ouvert la voie.

ordres de JOHN CLEMENTS, &c., doivent dissiper à jamais les craintes qu'entretenoit, et avec raison, l'autorité imposante d'un savant Navigateur, à qui une longue pratique des Mers d'ASIE, et de grands travaux exécutés avec succès pour en perfectionner l'hydrographie et en faciliter la navigation, avoient acquis le droit de parler en maître et de se faire écouter. Sans doute, son opinion eût changé, et il se fût empressé de réformer sa décision, s'il eût connu des Routes qui n'ont été faites que postérieurement à son ouvrage et à sa mort : il eût jugé qu'un Passage en ligne droite et très-court, comme celui de GASPAR, dans lequel, par-tout, si le vent n'est pas favorable à la route, ou si l'on veut passer la nuit à l'ancre, on peut mouiller avec un bon brassiage et sur un bon fond, mérite toute préférence sur un Passage long et tortueux, tel que celui de BANCA, dont, en venant de la CHINE, il est difficile d'atteindre l'entrée avec les vents nécessaires pour s'y engager; dans lequel les différentes directions des Terres exigent des vents différens pour passer d'une branche dans l'autre; et qui présente, à sa sortie, des Écueils et des Bas-fonds qui embarrassent la Navigation et en multiplient les dangers. 1791. DÉCEMBRE. 23.

Le Passage de CLEMENTS, le plus Oriental des deux Détroits qui se trouvent compris entre les îles de BANCA et de BILLITON, offre, sous plusieurs rapports, les mêmes avantages que celui de GASPAR, par lequel le capitaine MARCHAND a passé; mais les Vaisseaux qui viendront de l'Ouest, à l'égard des Détroits, préféreront celui-ci; et ceux qui viendront de l'Est le préféreront aussi, si le vent le leur permet; car celui de CLEMENTS, dans le plus étroit du Passage, est semé d'îlots, de Bancs, d'Écueils, qui, à la vérité, sont, pour la plupart, apparens, et près desquels on trouve un bon fond propre à l'ancrage, mais qui cependant peuvent occasionner quelque inquiétude, quelque

1791. Décembre. 23. embarras dans un Passage resserré où l'action des Courans est communément très-vive, et où l'on doit éprouver des variations subites dans leur direction, à mesure qu'on se présente à l'ouvert des nombreux Canaux que forment entre eux les Bancs et les îlots, et suivant l'heure et la direction des Marées. Mais le Passage de Clements, tout embarrassé qu'il est, paroît être fréquenté par les Anglais; et c'est une forte raison de croire que la navigation n'en est pas dangereuse, puisqu'ils ont le choix entre les deux Passages. Je suis cependant persuadé que le Navigateur qui n'aura pratiqué ni l'un ni l'autre, donnera, à l'inspection de la Carte, la préférence à celui de Gaspar: mais, à coup sûr, il préférera ou l'un ou l'autre au Détroit de Banca, si, en venant de la Chine, il veut être rendu plus promptement et plus sûrement au Détroit de la Sonde; ou si, en venant d'Europe, et après avoir passé ce dernier Détroit, il veut se rendre avec plus de célérité à la Côte de la Chine où son commerce l'appelle.

C'est vers le Détroit de la Sonde que, le 23 après-midi, le capitaine Marchand, après avoir doublé au Sud toutes les Terres qui forment ceux de Gaspar et de Clements, et voulant prendre connoissance de l'île de Sumatra, à la hauteur des petites îles les Deux-Sœurs, dirigea sa route, en cinglant au plus près du vent qui souffloit de la partie du Nord-Ouest. Pendant toute la journée, les Sondes furent constamment de 10 brasses, d'abord fond de sable gris fin, ensuite sable vaseux; et elles augmentèrent jusqu'à 12 brasses. On fit plusieurs Mouillages dans cette traversée, lorsque, le calme survenant, on craignoit que les Courans n'écartassent le Vaisseau de sa route.

25. Le 25, à midi et demi, on eut la vue de la Côte de Sumatra, à la distance de six ou sept lieues. La latitude, observée

observée à midi, avoit été de 4 degrés 25 minutes Sud; et en la comparant avec celle de l'Estime, on reconnut que, depuis le midi de la veille, les Courans avoient porté de 17 minutes, ou près de six lieues dans le Sud. On estimoit que la longitude rapportée à celle de la Pointe PESANT du Nord de BANCA, étoit, au moment où l'on aperçut SUMATRA, de 103 degrés 44 minutes, et la latitude, de 4 degrés 26 minutes; le Vaisseau étoit alors sur douze brasses d'eau. 1791. DÉCEMBRE. 25.

On passa la nuit à l'ancre jusqu'à six heures et demie du matin du lendemain. Une demi-heure après qu'on eut remis à la voile, on reconnut les îles LES DEUX-SŒURS [a] sur lesquelles on s'étoit proposé d'attérir, et on les releva dans le Sud-Ouest à deux ou trois lieues de distance. 26.

On conclut de la latitude de 5 degrés 4 minutes observée à midi, et du Relèvement que l'on fit au même moment, que LES SŒURS, dont la plus méridionale restoit au Sud-Ouest, à une lieue de distance, sont situées à 5 degrés 6 minutes de latitude: la longitude du Vaisseau étoit alors de 103 degrés 36 minutes. Le milieu de ces deux îles est placé sur la Carte N.° 47 du *Neptune Oriental* de D'APRÈS, à 5 degrés de latitude; et leur distance de la côte de SUMATRA, qui est de sept lieues sur cette Carte, paroît être trop considérable; on estime qu'elle pourroit être réduite à cinq.

De la vue des DEUX-SŒURS jusqu'à celle de la Pointe SAINT-NICOLAS de l'île de JAVA, à l'entrée du Détroit de LA SONDE, les calmes et les vents contraires obligèrent le SOLIDE de faire plusieurs mouillages: ce ne fut que le 31, après midi, qu'il parvint à l'entrée du Détroit; mais le vent ne permettant pas de doubler le rocher situé dans le milieu 31.

[a] Ce sont les mêmes îles qui sont nommées sur les Cartes anglaises, *the Brothers*, les Frères.

1791. Décembre. 31. du Passage entre l'île du Milieu et la Pointe Toca ou Pointe aux Cochons de l'île de Sumatra, il laissa tomber l'ancre devant Pulo-Remow, ou l'île Longue, à un quart de lieue de terre, par trente brasses, fond de gravier et coquillages. Dans cette position, l'île du Milieu fut relevée du Sud-Est au Sud-Sud-Est 4 degrés Sud; le Pic de l'île Cracatoa, au Sud-Ouest demi-rumb Ouest; la Grande Toque à l'Est-Sud-Est; et le rocher du Milieu du Passage, au Sud demi-rumb Ouest.

1792. Janvier. 1. Le 1.er Janvier 1792, à sept heures et demie du matin, le Vaisseau fit voile pour l'île de France.

La contrariété des vents ne permit pas pendant quelques

4. jours qu'il s'éloignât des environs du Détroit; enfin, le 4 après midi, le capitaine Marchand prit son Point de Départ de l'île du Prince, située au Nord de la Pointe Occidentale de Java, à la sortie du Détroit, et, d'après les Observations astronomiques, à 6 degrés 36 minutes un quart de latitude Sud, et 102 degrés 55 minutes de longitude Orientale [a].

11. Le 11, à quatre heures et demie après midi, la latitude du Vaisseau rapportée par l'Estime à celle qui avoit été conclue de l'Observation de ce même jour à midi, étoit de 11 degrés 37 minutes un tiers; et sa longitude rapportée par le calcul des Routes à celle de l'île du Prince, de 95 degrés 14 minutes un quart.

A cet instant on aperçoit une Terre basse dans le Sud-Sud-Est, à six lieues de distance.

D'après ce Relèvement, la Terre à vue devoit être située à 11 degrés 54 minutes de latitude, et 95 degrés 21 minutes un quart de longitude : on jugea que ce ne pouvoit être que la

[a] *Connoissance des Temps*, An VIII de l'Ere française.

plus grande des îles des Cocos, ce groupe de petites îles jetées à environ cent soixante-cinq lieues de distance au Sud-Ouest de la Pointe Flat, la plus méridionale de l'île de Sumatra; mais, en même temps, on conclut qu'il y avoit erreur dans la distance estimée à vue, du Vaisseau à ces îles [a], et erreur dans l'Estime des Routes depuis qu'on avoit quitté l'île du Prince; car, suivant des Observations astronomiques, la grande île des Cocos est située à 12 degrés 11 minutes de latitude, et 94 degrés 3 minutes de longitude [b]. L'erreur de

1792. Janvier. 11.

[a] On pourroit aussi supposer qu'il y avoit erreur dans la latitude observée sur le Vaisseau; mais il est plus probable qu'on avoit mal estimé à vue la distance où l'on se trouvoit de ces petites îles, erreur qui est très-commune.

[b] Cette longitude est celle qui se trouve dans la *Connoissance des Temps* de l'An VIII de l'Ere française (1800 de l'Ere vulgaire) et années antérieures: elle y est indiquée comme déduite d'Observations lunaires faites à la mer; et elle est présentée comme la position du *milieu de la plus grande des îles.*

G. Robertson nous donne sur les îles des *Cocos*, un détail qui mérite d'être rapporté: il est gravé en anglais au bas de sa Carte de la *Mer de Chine.*

Note pour les Vaisseaux qui prennent leur Point de Départ de Java-Head (la partie la plus occidentale de l'île de *Java.*)

« La vraie situation des îles *Kelling*, îles *des Cocos*, a été déterminée en rapportant leur longitude à celle de *Java-Head*, par un excellent Chronomètre d'*Arnold*, et après un intervalle de temps très-court pour le trajet d'un point à l'autre. Cette première Détermination a été confirmée par trois suites d'Observations lunaires, faites à l'Est et à l'Ouest de l'astre auquel le mouvement de la Lune avoit été rapporté.

» L'île la plus septentrionale est une petite île solitaire, située à 11° 50′ de latitude Sud, et à 8° 01′ à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 08′ à l'Est de *Greenwich* (94°47′ 45″ Est de *Paris*); et elle gît directement au Nord de l'île la plus occidentale du Groupe dont elle est éloignée de 14 milles. Entre ces deux îles est un beau Passage par lequel j'ai passé sur le vaisseau *le Général Coote*, capitaine *Baldwin.*

» Le Groupe, situé dans le Sud, est composé d'îles basses; elles sont rangées circulairement, entre le Parallèle de 12° 04′ et celui de 12° 23′. L'extrémité orientale du Groupe est à 7° 50′ à l'Ouest de *Java-Head*, ou 97° 19′ Est de *Greenwich* (94° 58′ 45″ Est de *Paris*); et son extrémité occidentale est, comme il a été dit, sous le Méridien de l'île solitaire du Nord, c'est-à-dire, à 97° 08′ de

1792. JANVIER. 11. près de 17 minutes sur la latitude que le Relèvement, rapporté à celle du Vaisseau, supposoit à l'île des Cocos, prouve que la distance estimée du Navire à cette île n'étoit pas assez grande; et la différence de 1 degré 18 minutes un quart, sur la longitude, prouvoit que, depuis l'île du PRINCE, dont la longitude est également déterminée par Observation, l'Estime du chemin fait par le Vaisseau, dans l'espace de sept jours, étoit en erreur de toute cette quantité dont il avoit été porté dans l'Ouest par le mouvement des eaux, sans que les méthodes ordinaires du Pilotage eussent pu fournir aucun moyen d'en évaluer l'effet.

De l'île des Cocos, le SOLIDE dirigea sa route à l'Ouest-Sud-Ouest pour venir se mettre sur le Parallèle de l'île RODRIGUE, d'où l'on vouloit prendre un dernier Point de Départ avant que d'aller chercher l'île de FRANCE.

16. Le 16, un peu avant neuf heures du matin, par la latitude Sud de 15 degrés 47 minutes un quart, le milieu entre les résultats de plusieurs observations de distances de la lune au

Greenwich (94° 47′ 45″ de *Paris*).

» En prolongeant de près la partie septentrionale du Groupe d'îles, nous n'avons vu aucun Danger qui en soit détaché : la côte est écore, et l'on trouve grand fond tout près de la terre; elle présente un beau rivage qui a l'apparence de sable, mais que je crois être de corail blanc.

» Un Ressif part de l'extrémité Nord-Ouest de ces îles, et porte à un petit quart de mille au large : elles peuvent être aperçues, par un temps clair, de 5 lieues de distance, de dessus le pont d'un Vaisseau marchand ».

Signé *G. R. [George Robertson.]*

Robertson, dans sa Table des Positions (page 123 de son Mémoire), donne la longitude de *Java-Head* de 105° 09′ Est de *Greenwich* : elle n'est que de 105° 05′ d'après les Observations faites dans le 3.e Voyage de *Cook* (page 351 des *Orig. Astron. Observ.*, &c.) : si l'on adopte cette dernière Détermination, les longitudes des îles des *Cocos* doivent être diminuées de 4 minutes.

N. B. Il y a une faute d'impression dans le Recueil d'*Observations* que je viens de citer. On y lit : *Java, the most* Easterly *Point, in the Straits of Sunda;* lisez, *the most* Westerly *Point*, &c.

soleil, donna pour la longitude du Vaisseau, 85 degrés 15 minutes; celle qu'on déduisoit, pour le même instant, du calcul des Routes depuis le départ de l'île du Prince, étoit de 86 degrés 45 minutes : ainsi, dans l'espace de douze jours, la somme des erreurs de l'Estime étoit d'un degré et demi, dont le Vaisseau étoit plus avancé dans l'Ouest qu'on ne le supposoit. Et comme, lorsqu'on eut la vue de l'île des Cocos, le 11, l'erreur dans le même sens n'étoit que de 1 degré 18 minutes, on pourroit en induire que, du 11 au 16, l'erreur avoit augmenté de 12 minutes ; mais cette induction supposeroit qu'on accorde au résultat des observations de distances une exactitude assez grande pour qu'on puisse les employer avec sûreté à corriger les petites erreurs. Ce qu'on peut seulement conclure, c'est que, depuis le 4, que le Vaisseau prit son Point de Départ de l'île du Prince, jusqu'au 16, jour des dernières observations de distances, il a été constamment porté dans l'Ouest par l'effet des Courans; et que la quantité de ce progrès inaperçu a été d'environ 1 degré et demi dans l'intervalle de douze jours, ou d'environ huit milles par vingt-quatre heures. 1792. Janvier. 16.

Le 19, à huit heures du matin, par 18 degrés 37 minutes un tiers de latitude Sud, le résultat moyen de quatre suites d'observations de distances fixoit la longitude du Vaisseau à 77 degrés 59 minutes; celle qu'indiquoit le calcul des Routes, rapporté à l'Observation du 16, étoit de 78 degrés 17 minutes : ainsi l'erreur dans l'intervalle avoit été de 18 minutes, ou six milles par vingt-quatre heures, du même côté que les précédentes. 19.

D'autres observations de distances, faites le 27 à onze heures du matin, par 19 degrés 40 minutes de latitude, donnèrent 62 degrés 29 minutes de longitude; celle que l'on 27.

1792. JANVIER. 27. concluoit de l'Estime, rapportée à l'Observation du 19, étoit de 63 degrés 21 minutes : l'erreur de l'Estime avoit donc été, dans l'espace de huit jours, de 52 minutes, ou six milles et demi par vingt-quatre heures, et toujours dans le même sens; les Courans avoient porté constamment dans l'Ouest, ou en avant de l'Estime.

D'après le résultat des Observations de ce jour, on estimoit, à six heures du soir, qu'on ne devoit plus être éloigné de l'île RODRIGUE que de dix-sept à dix-huit lieues, lorsqu'on aperçut cette île à toute vue, c'est-à-dire, à treize ou quatorze lieues de distance : ainsi l'erreur de la position calculée, à l'égard de la position vraie, n'étoit pas de plus de trois ou quatre lieues sur une traversée de plus de huit cents; mais elle eût été d'environ cinquante-sept lieues *en arrière*, c'est-à-dire, qu'on eût rencontré l'île RODRIGUE cinquante-sept lieues plutôt qu'on n'y comptoit, si l'on n'eût employé, pour régler sa route, que les méthodes arbitraires et incertaines de l'Estime : car, en résumant les différences partielles, conclues, à diverses époques, entre les résultats de l'Estime et ceux des Observations, on trouve que le Vaisseau avoit été porté de 2 degrés 40 minutes, ou environ cent cinquante milles en avant du calcul des Routes, et de cent soixante en y ajoutant la petite erreur reconnue à l'attérage.

Il en résulteroit donc que le progrès inaperçu du Vaisseau vers l'Ouest, avoit été (terme moyen) de sept milles un tiers par vingt-quatre heures. On peut l'attribuer à l'effet des Courans qui auroient eu une direction constante; mais ne pourroit-on pas aussi le regarder comme l'effet du mouvement général des eaux d'Orient en Occident, qu'on évalue assez communément, dans une Mer libre, entre les Tropiques, à une vîtesse de huit ou neuf milles par chaque révolution diurne de la Terre?

J'ai cru devoir ne pas renvoyer dans les *Notes* le résultat des Observations qui ont été faites dans les traversées de Macao à l'île du Prince [Détroit de la Sonde], et du Détroit à l'île Rodrigue : on sait que les Courans jouent un grand rôle dans les Mers de l'Inde : leur direction qui varie suivant les saisons, quelquefois dans la même saison, exige toute l'attention du Navigateur, parce que leur action influe considérablement sur la Route du Vaisseau, et peut donner lieu à de funestes erreurs. En présentant aux Marins ces traversées avec détail, j'ai voulu les mettre à portée d'apprécier eux-mêmes l'utilité des Observations de longitude pour la sûreté de la Navigation et le perfectionnement de l'Hydrographie ; l'exemple se trouve ici à côté du précepte : et s'ils s'obstinent à rejeter l'évidence, s'ils repoussent la lumière, je n'aurai pas du moins à me reprocher de ne l'avoir pas fait briller à leurs yeux.

1792. Janvier. 27.

Le capitaine Marchand, après avoir reconnu l'île Rodrigue, dirigea sa route vers l'île de France ; et le 30 Janvier, le Solide mouilla dans le principal Port de l'île situé à la côte du Nord-Ouest.

30.

La traversée, depuis l'île du Prince, avoit été de vingt-six jours, et la vîtesse moyenne du Vaisseau, de trente-cinq lieues un tiers par vingt-quatre heures.

Le Vaisseau tenoit la mer depuis treize mois et demi ; et à l'exception de trente jours passés dans les Relâches de la Praya, de la Madre de Dios, de Tchinkîtâné et de Macao, il avoit été constamment sous voiles. La santé de l'Équipage ne paroissoit point altérée par les fatigues de cette longue navigation ; mais, pour retourner au Port d'Europe d'où le Navire avoit été expédié, il lui restoit à faire trois ou

Février, Mars et partie d'Avril.

1792. Février, Mars et partie d'Avril.

quatre mille lieues, ce qui pouvoit donner une traversée de quatre mois : le repos nécessaire pour prévenir les maladies, les réparations à faire au Vaisseau, la confection et le renouvellement des vivres, l'achat, le chargement et l'arrimage des marchandises, enfin tous les préparatifs d'un grand Voyage exigèrent que le capitaine Marchand consumât deux mois et demi dans sa relâche à l'île de France.

CHAPITRE

CHAPITRE IX et dernier.

DÉPART de l'île de France. — *Le* Solide *touche à l'île* Bourbon, *aujourd'hui l'île de* la Réunion, *pour y charger du Café.* — *Navigation de cette île à celle de* Sainte-Hélène. — *Relâche à cette dernière île.* — *Instructions pour mouiller sur sa rade.* — *Ressources qu'offre cette île.* — *Diverses Considérations sur* Sainte-Hélène. — *Avantages de sa position et de celle de* Gibraltar, *pour la Nation qui occupe ces deux Rochers.* — *Navigation de* Sainte-Hélène *au Détroit de* Gibraltar. — *Le* Solide *fait son retour à* Toulon. — *Sur la durée des Voyages autour du Monde, et les moyens qui pourroient l'accourcir.* — *Éloges dus aux Armateurs du Navire, au Capitaine et à l'État-Major.* — *Utilité des Méthodes nouvelles pour déterminer à la Mer la position du Vaisseau.*

CE FUT le 18 Avril que le SOLIDE appareilla du Port du NORD-OUEST de l'île de FRANCE pour faire son retour en EUROPE, en passant par l'île de BOURBON, aujourd'hui l'île de LA RÉUNION, où il devoit prendre un chargement de café. 1792. AVRIL. 18.

Il laissa tomber l'ancre le 20, au mouillage de SAINT-DENIS; et le 21 au soir, il avoit remis à la voile et dirigeoit sa route pour aller à la reconnoissance de la Côte d'AFRIQUE et doubler le Cap de BONNE-ESPÉRANCE. 20. 21.

Cette Traversée, comme celle qui l'a précédée, présente,

1792. Avril. 21. sur l'effet des Courans et les erreurs de Route, plusieurs observations qui, malgré le peu d'intérêt que ces sortes de détails peuvent offrir au plus grand nombre des Lecteurs, m'ont paru mériter, pour l'instruction des Marins et le perfectionnement de la Navigation, d'être rapportées avec quelque développement, en me réservant d'étendre dans les *Notes*, celles de ces observations qui en paroîtront susceptibles.

28. Le 28, la longitude du Vaisseau conclue des observations de distances, et rapportée à midi, étoit, par un milieu entre quatre suites, de 42 degrés 44 minutes; celle que donnoit le calcul des Routes, en le rapportant à la position géographique de l'île de LA RÉUNION déterminée par des Observations astronomiques [a], étoit de 44 degrés 51 minutes : ainsi, dans l'espace de sept jours, le Vaisseau avoit été porté dans l'Ouest, ou *en avant* de son chemin apparent, de 2 degrés 7 minutes ou trente-huit lieues et demie [b].

Les erreurs journalières dans le sens de la latitude, constatées par l'Observation, avoient été également remarquables : du 24 au 25, le Vaisseau avoit été porté de 34 minutes, ou onze lieues deux tiers, dans le Sud; et les deux derniers jours, il avoit été porté de 9 et de 12 minutes dans le Nord.

29. Les Observations du lendemain 29, rapportées pareillement à midi, firent connoître que, dans les dernières vingt-quatre heures, le chemin apparent du Vaisseau vers l'Ouest, avoit encore été augmenté par l'effet des Courans, de 24 minutes ou environ six lieues; et l'Observation de latitude indiquoit qu'il avoit été emporté dans le Nord, de 7 minutes ou deux lieues un tiers [c].

[a] Longitude de *Saint-Denis*, 53° 10′ 0″ Orient. *Connoissance des Temps*, an VIII.

[b] *Voyez* Tome II, Note LXIII.

[c] *Voyez* Tome II, Note LXIV.

Il le fut de 13 minutes vers le Nord, du 29 au 30; de 3 minutes, vers le même côté, du 30 Avril au 1.er Mai; et de 11 minutes, du 1.er au 2; mais du 2 au 3, il fut porté de 33 minutes ou onze lieues vers le Sud. 1792. Avril. 30.

Le temps ne permit pas, pendant quelques jours, de faire des observations de longitude; et le 8 de Mai, à trois heures de l'après-midi, on eut la première vue de la Côte d'Afrique aux environs de la Terre de Natal, à la hauteur de la Baie de Lagoa : on ne devoit pas s'attendre à la voir sitôt. Mai. 8.

Le Relèvement des Terres, dont la position en longitude, assujettie à celle du Cap de Bonne-Espérance, ne peut pas être défectueuse, fit connoître, le 9, à midi, que, depuis les Observations du 29, dans l'espace de dix jours, le Navire avoit encore été emporté de 1 degré dans l'Ouest, en avant de son chemin apparent vers ce côté [a]. 9.

Voilà donc, dans l'espace de dix-neuf jours, depuis le départ de l'île de la Réunion jusqu'à l'attérage sur la Côte d'Afrique, une somme d'erreurs en longitude, de plus de trois degrés et demi, ou de plus de soixante lieues, dont on se fût estimé distant de la Côte lorsqu'on en eut la vue, si les Observations faites depuis le départ n'eussent corrigé 2 degrés et demi de cette erreur, et ne l'eussent réduite à celle de 1 degré qui avoit eu lieu dans l'intervalle du dernier jour d'Observation à celui de l'attérage.

Les erreurs sur la latitude furent considérables dans les derniers jours : du 2 au 3, de 33 minutes ou trente-trois milles; du 4 au 5, de seize; du 5 au 6, de trois; du 6 au 7, de quatre; du 7 au 9, de quarante. La somme de ces erreurs, en sept jours, est de 1 degré 40 minutes, ou cent milles,

[a] *Voyez* Tome II, Note LXV.

1792. MAI. 9. dont le Vaisseau avoit été porté dans le Sud par-delà la quantité que le calcul des Routes indiquoit ; c'est à raison de quatorze milles deux tiers par vingt-quatre heures : mais les différences vers ce côté ne peuvent étonner. Le Vaisseau avoit navigué, dans cet espace de temps, à l'ouvert du Canal de MOZAMBIQUE ; et la direction de ce Canal, à-peu-près Nord-Nord-Est et Sud-Sud-Ouest, doit déterminer celle d'un grand Courant dont l'effet se propage au loin, et emporte les Vaisseaux dans le Sud, en déclinant vers l'Ouest, suivant la direction du Canal.

Le 9, à midi, la latitude observée étoit de 33 degrés 33 minutes ; et, d'après le Relèvement des Terres, la longitude devoit être de 25 degrés 57 minutes.

A deux heures, le changement des eaux annonçoit qu'on trouveroit fond en sondant : à trois heures un quart, on eut soixante-quinze brasses, fond de gravier et coquillages pourris.

La côte s'étendoit, dans ce moment, du Nord-Est quart Nord 2 degrés Nord, à l'Ouest 4 degrés Nord ; et la distance pouvoit être de cinq lieues.

Une tempête affreuse éclata dans la nuit du 9, et dura jusqu'au matin du 12. La violence du vent, qui varia de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Ouest, jointe à l'extrême agitation d'une mer démontée, eût exposé aux plus grands dangers un Vaisseau qui n'eût pas eu les excellentes qualités du SOLIDE. On faisoit route alors pour doubler le cap de BONNE-ESPÉRANCE ; et il sembloit que les élémens conjurés voulussent, en quelque sorte, justifier l'ancien nom de CAP DES TOURMENTES que les Navigateurs portugais, qui les premiers tentèrent de le doubler, avoient imposé à ce fameux Promontoire. On étoit à l'époque où commence l'Hivernage du CAP ; et l'on sait que les Hollandais ne souffroient pas que leurs

Vaisseaux restassent dans la Baie de LA TABLE au-delà du 15 de Mai : tous les Bâtimens étoient tenus de se rendre, à cette époque, à FALSE-BAIE où ils sont pleinement à l'abri des vents de Nord-Ouest qui soufflent avec violence, souvent avec fureur, pendant toute la durée de l'Hivernage. Le SOLIDE tint constamment à la cape pendant la tempête. Le capitaine CHANAL observe, à cette occasion, que lorsqu'un Navire réunit la force à d'autres qualités, tenir à la cape lui paroît préférable au parti de courir vent arrière, ou *devant le vent [before the wind]*, suivant l'expression des Marins anglais; il estime que la cape rend la situation du Navire moins critique : au lieu qu'en fuyant en apparence le danger, en courant devant le vent et la mer, on n'en est pas moins exposé aux ravages du premier, et l'on court le risque d'être submergé par les vagues qui se pressent et se précipitent sur la poupe du Vaisseau. 1792. MAI. 9.

Le temps, qui s'éclaircit le 12 au matin, laissa apercevoir la terre dans le Nord, et elle étoit assez élevée : on jugea que c'étoit le Cap des MONTAGNES, situé à cent lieues dans l'Est quart Nord-Est du Cap des AIGUILLES. 12.

Le calme, qui avoit succédé à la tempête, permit aussi, vers neuf heures un quart, de faire des observations de distances dont le résultat moyen, rapporté à midi, donna 21 degrés 49 minutes de longitude, et confirma une grande erreur dans l'Estime, erreur que la vue des Terres avoit déjà indiquée : suivant le calcul des Routes, rapporté au résultat des Observations du 8, la longitude du Vaisseau devoit être de 24 degrés 48 minutes; ainsi, dans le court espace de quatre jours, l'erreur *en arrière* étoit de 2 degrés 59 minutes, ou quarante-neuf lieues, dont le Navire avoit été porté dans l'Ouest par-delà ce que l'Estime avoit supposé.

Si nous résumons toutes les erreurs dans le même sens depuis

1792. Mai. 12. le départ de l'île de LA RÉUNION, le 21 Avril au soir, nous trouverons que la somme de ces erreurs, dans l'espace de vingt jours et demi, a été de 6 degrés et demi, ou environ cent douze lieues [a]. Quand on réfléchit que la Navigation *par Estime* est encore sujette, à la fin du dix-huitième siècle, à des mécomptes semblables, on cesse d'être étonné que les positions géographiques données, après des Traversées de plusieurs mois, par les premiers Navigateurs du GRAND-OCÉAN, aux îles dont ils ont fait la découverte, ayent été quelquefois en erreur de cinq ou six cents lieues. Mais ne devons-nous pas, en même temps, par le mouvement d'une juste reconnoissance, rendre un hommage bien mérité aux Sciences et aux Arts qui, en nous soustrayant à l'empire de l'arbitraire, nous ont fourni des moyens assurés pour nous mettre à l'abri des redoutables effets d'une incertitude à laquelle le Marin le plus habile opposoit vainement ses lumières et sa longue expérience.

Les erreurs sur la latitude n'avoient pas été moins remarquables, dans ces derniers jours, que celles de la longitude: les Observations firent connoître que, du 9 au 11, le Vaisseau avoit été porté dans le Sud, de 1 degré 11 minutes; et du 11 au 12, de 32 minutes; ainsi, dans l'espace de trois jours, la somme des Erreurs dans ce sens fut de 1 degré 43 minutes, ou 34 lieues un tiers.

Si l'on combine ensemble l'erreur de la longitude, qui a été de 49 lieues dans ces derniers jours, avec celle de la latitude, 34 lieues un tiers; on trouvera que, dans l'espace de trois jours, le Vaisseau, détourné de sa route apparente par le mouvement

[a] On peut s'en assurer en faisant la somme des Erreurs *en arrière*, du 21 Avril au 12 Mai. (*Voyez* à la suite des NOTES, le *Tableau de l'effet des Courans.*)

des eaux, a été emporté de soixante lieues dans l'Ouest 35 degrés Sud : c'est à raison de vingt lieues marines par vingt-quatre heures, ou plus d'une lieue commune par heure [a] ; tandis qu'au contraire, par la suite naturelle de la direction et de la violence du vent qui souffloit de la partie de l'Ouest, variant vers le Nord, le Vaisseau, étant à la cape, eût dû être porté vers l'Est-Sud-Est et le Sud-Est. On est donc fondé à conclure que, sans la résistance que la direction du vent et des vagues avoit dû opposer à l'action du Courant, l'effet de celui-ci eût été plus grand encore ; et c'est, sans doute, à la lutte de ces forces opposées, qu'il faut attribuer l'excessive agitation de la mer pendant le coup de vent. On peut présenter, à l'appui de cette conjecture, ce que le capitaine CHANAL rapporte dans son Journal : qu'à son retour de l'INDE en 1789, sur le Vaisseau toscan IL GRAN DUCA DI TOSCANA, il éprouva dans le même parage, un effet du même Courant, beaucoup plus considérable encore que celui de vingt lieues par jour, puisque, dans l'espace de vingt-une heures, le Vaisseau fut emporté de trente-cinq lieues dans le Sud-Ouest 3 degrés Sud. Le Courant ne se fit plus sentir quand on eut dépassé le Cap TALHADO, situé dans l'Ouest-Sud-Ouest de MOSSEL-BAY [la Baie des Moules]. Le Vaisseau toscan avoit navigué à la même distance de Terre, douze, quinze et vingt lieues, à laquelle le capitaine MARCHAND s'étoit maintenu. 1791. MAI. 12.

On fut assuré par l'observation de la hauteur méridienne du soleil, le 13 à midi, que l'effet du Courant qui, en sortant du Canal de MOZAMBIQUE, doit porter dans le Sud, n'avoit plus agi sur le Vaisseau, depuis que, plus avancé dans l'Ouest, il s'étoit trouvé abrité par les Terres méridionales d'AFRIQUE ; car, en comparant la latitude observée avec celle que l'on avoit conclue 13.

[a] *Voyez* Tome II, Note LXVI.

1792. Mai. 13. de l'Estime, on reconnut que le Vaisseau, bien loin d'avoir été emporté dans le Sud, l'avoit été, au contraire, de 17 minutes, ou cinq lieues deux tiers, dans le Nord : ce qu'on pouvoit attribuer à une forte houle du Sud-Ouest qui avoit dû porter vers ce côté. Des observations de distances faites à dix heures cinquante minutes du matin de ce même jour avoient également prouvé que, dans l'intervalle du 12 au 13, les Courans avoient cessé de porter dans l'Ouest [a].

14. Dans la nuit du 13 au 14, le Solide rompit sa grande vergue, pendant que l'on carguoit les huniers, dans un grain qui n'étoit pas assez fort pour causer cet accident : on supposa qu'elle avoit éprouvé un effort pendant le coup de vent ; elle fut promptement remplacée par une vergue de rechange.

15. 16. Par plusieurs Observations faites le 15 et le 16 on conclut qu'à midi du second jour, on étoit à 17 degrés 47 minutes de longitude, et à 35 degrés 44 minutes de latitude. Depuis les Observations du 12 et du 13, les différences entre la longitude observée et celle de l'Estime, avoient été assez petites pour qu'on pût croire qu'au moins une partie, ou peut-être la totalité de ces différences, appartenoit à la petite erreur dont on ne peut être assuré de se garantir dans l'Observation, ou à l'erreur dont peuvent se trouver encore affectées les Tables astronomiques que l'on emploie pour le calcul des Longitudes déduites des distances de la lune au soleil.

On est donc fondé à penser que, dans l'intervalle du 12 au 16, les différences entre les résultats de l'Estime et ceux de l'Observation n'ont point eu pour cause l'effet des Courans qui avoient maîtrisé le Vaisseau dans les jours précédens [b].

Le capitaine Marchand, assuré par les Observations du

[a] *Voyez* Tome II, Note LXVII.
[b] *Voyez* Tome II, Notes LXVIII et LXIX.

16,

16, qu'à midi de ce jour, il étoit sous le méridien du Cap des AIGUILLES, et à quinze lieues de distance dans le Sud de ce Cap, se dirigea dans le Nord-Ouest, pour aller reconnoître l'île de SAINTE-HÉLÈNE où il se proposoit de passer vingt-quatre heures, afin de procurer quelques rafraîchissemens à son Équipage; et il s'occupa dans le trajet, de concert avec le capitaine CHANAL, d'assurer la route du Vaisseau par l'usage des Observations astronomiques qui, dans le cours du Voyage, l'avoient constamment garanti des incertitudes et des erreurs de l'Estime. 1792. MAI. 16.

Les Observations du 25 Mai indiquèrent 4 degrés 42 minutes de longitude Orientale, et prouvèrent que, dans l'espace des neuf derniers jours, le Navire avoit été porté dans l'Ouest de 1 degré 6 minutes par-delà le résultat du calcul des Routes [a]. 25.

Celles du 28 firent connoître que l'erreur du même côté, avoit été, en trois jours, de 1 degré 9 minutes [b]. 28.

Le 29, à midi, la longitude du Vaisseau, rapportée par l'Estime de vingt-quatre heures à celle qui avoit été déduite, pour le midi de la veille, des Observations faites ce même jour, étoit de 0 degré 15 minutes à l'Occident de PARIS, et la latitude, observée au même instant, de 20 degrés 52 minutes Sud. On en conclut qu'à dix heures et demie du matin, du 29, le SOLIDE s'étoit trouvé sous le premier Méridien de la FRANCE, sous lequel il avoit déjà passé dans la MÉDITERRANÉE, après son départ de MARSEILLE, le 19 Décembre 1790 : ainsi, dans l'espace de dix-sept mois et dix jours, ou seulement treize mois et demi, en défalquant le temps passé à l'ancre dans les différens Mouillages, et la durée du séjour à l'île de FRANCE, le Vaisseau avoit fait le *tour du Monde*, dans 29.

[a] *Voyez* Tome II, Notes LXX. [b] *Ibid.* Note LXXI.

1792. Mai. 29. le sens de la révolution diurne du Soleil, ou, pour s'exprimer plus correctement, en sens inverse de la révolution diurne de la Terre : et si, dès son arrivée à Macao, le capitaine Marchand n'eût pas ajouté un jour à la supputation du Temps, il eût fallu l'ajouter ici, pour se retrouver d'accord avec la date et le Calendrier du Méridien de Paris.

Les observations de longitude du 29 prouvèrent que, dans les dernières vingt-quatre heures, les Courans avoient agi foiblement pour augmenter le progrès calculé du Vaisseau vers 30. l'Ouest [a]; et celles du 30 sembloient même indiquer un progrès plus petit de 1 minute vers ce côté, qu'on ne devoit le conclure du calcul des Routes [b].

Mais si le mouvement des Eaux n'avoit plus agi dans le sens de la longitude, leur action occasionnoit des erreurs considérables dans le sens de la latitude : les Observations firent Juin. connoître que, dans l'intervalle de quatre jours, du 30 Mai au 3. 3 Juin, les Courans avoient emporté le Vaisseau de 43 minutes, ou 43 milles, dans le Sud [c].

Une demi-heure avant midi de ce dernier jour, on avoit eu la première vue de l'île Sainte-Hélène, à l'Ouest quart Sud-Ouest, à environ douze lieues de distance; et c'est à cette distance et à ce gisement que l'île devoit rester à l'égard du Vaisseau, d'après le calcul des Routes rapporté à la longitude qui avoit été déterminée le 30 Mai par des observations de distances de la lune au soleil. Cette position vérifiée donnoit l'assurance que, le lendemain dans la matinée, on pourroit jeter l'ancre dans la Rade de James-Town, située vers le milieu de la côte du Nord-Ouest de l'île.

[a] *Voyez* Tome II, Note LXXII.
[b] *Ibid.* Note LXXIII.
[c] *Ibid.* Note LXXIV.

Le 4, à neuf heures du matin, la Pointe du SUGAR-LOAF [le Pain de sucre] fut relevée à l'Ouest-Sud-Ouest, et l'extrémité de la terre la plus orientale à vue restoit directement au Sud. Après avoir mis les canots à la mer, et doublé la Pointe du Nord, on cingla vers la Rade sous les huniers, à l'aide d'une légère brise du Sud-Est à l'Est-Sud-Est; et à dix heures et demie, le SOLIDE laissa tomber l'ancre devant la Ville de JAMES-TOWN, par treize brasses, fond de sable gris, fin: SUGAR-LOAF restant à l'Est 31 degrés trois quarts Nord; MUNDEN'S POINT [la Pointe MUNDEN], au Sud 20 degrés et demi Est; et le Pavillon du Gouvernement, au Sud 9 degrés un quart Est. 1792. JUIN. 4.

Le capitaine MARCHAND trouva au Mouillage deux Vaisseaux de la Compagnie anglaise des INDES ORIENTALES; et, peu d'heures après son arrivée, un Navire qu'il avoit rencontré à la mer, vint aussi mouiller sur la Rade.

Je ne terminerai pas ce qui concerne la Navigation du SOLIDE, depuis l'île de LA RÉUNION jusqu'à SAINTE-HÉLÈNE, sans faire connoître, à la fois, avec quelle justesse il attérit sur cette dernière île, et à quelle dangereuse erreur il eût été exposé, s'il n'eût rectifié le calcul des Routes par des Observations astronomiques.

Les dernières Observations pour la longitude avoient été faites le 30 de Mai; et c'est de ce point fixe que l'on partit pour régler l'attérage. En appliquant à la longitude déterminée par ces Observations, le progrès estimé dans l'Ouest depuis cette époque, progrès qu'on avoit lieu de croire suffisamment exact, parce que, dans les derniers temps, les Courans avoient cessé d'agir sur le Vaisseau dans le sens de la longitude, on trouve que la longitude du Vaisseau, à la vue de JAMES-TOWN, est d'accord, *à la Minute*, avec celle qui a été fixée

1792. Juin. 4. pour cette Ville par Nevil Maskeline, astronome royal de Greenwich. Cette extrême précision est, sans doute, un effet du hasard, puisqu'on a été obligé d'employer le calcul des Routes pour les cinq derniers jours de la traversée, et que ce calcul pouvoit être affecté de quelque erreur : mais voyons quelle longitude on eût supposée au Vaisseau si, à partir seulement de la vue de la Côte d'Afrique, le 9 de Mai, on eût été condamné à se diriger par l'Estime.

On eût compté, le 4 Juin, qu'on étoit arrivé à 3 degrés de longitude Occidentale, lorsqu'on étoit déjà parvenu à 8 degrés 4 minutes : l'erreur *en arrière* eût donc été, *après vingt-cinq jours* seulement, de 5 degrés 4 minutes, qui, sur le parallèle de Sainte-Hélène, répondent à plus de *quatre-vingt-dix-sept lieues :* mais si, comme cela étoit possible, comme souvent cela est arrivé, on n'eût pas pris connoissance de la Côte d'Afrique, et que l'on fût venu d'une seule traite, de l'île de la Réunion à Sainte-Hélène, l'erreur *en arrière, après quarante-trois jours,* durée d'une traversée très-ordinaire, eût été de 8 degrés 35 minutes, ou de plus de *cent soixante-sept lieues* [a].

Pour faire sentir quelle suite funeste pouvoit avoir une erreur *en arrière* de plus de cinq degrés, qui restoit encore, lors de l'attérage sur Sainte-Hélène, malgré la correction de 3 degrés et demi, faite, vingt-cinq jours auparavant, à la vue de la Côte d'Afrique, il suffira de faire observer que, dans la persuasion où l'on eût dû être que le Vaisseau étoit encore éloigné de Sainte-Hélène de près de *cent lieues* dans l'Est, il étoit possible que si, en venant chercher cette petite île, on ne se fût pas entretenu exactement sur son Parallèle, on ne l'eût pas aperçue pendant la nuit, et que, dans l'obscurité, on ne

[a] *Voyez* Tome II, Note LXXIV.

l'eût dépassée sans s'en douter : et il étoit d'autant plus à craindre de ne pouvoir pas se maintenir sur un Parallèle donné, que, dans les derniers temps de la traversée, le Vaisseau a été emporté constamment dans le Sud, et quelquefois d'une quantité considérable dans l'intervalle de vingt-quatre heures. On sait d'ailleurs que, sur le parallèle de SAINTE-HÉLÈNE, les vents soufflent constamment des Rumbs qui dépendent de l'Est; et l'on sait aussi qu'il n'y a plus de possibilité de remonter au vent de l'île, si une fois on a dépassé son Méridien : j'ajouterai que cette fixité des vents présente ici un danger de plus; car si, par la suite d'une erreur sur la Longitude, on venoit à être affalé pendant la nuit sur la Côte du Vent de l'île, cette Côte de fer n'offre d'autre perspective que celle d'un naufrage, sans aucun espoir de salut ni pour le Vaisseau ni pour les hommes. 1792. JUIN. 4.

COMME la Rade de l'île SAINTE-HÉLÈNE est peu fréquentée par les Français, à qui cependant il peut être important de la connoître, et qu'elle est si familière aux Anglais, que, dans les Relations de leurs Voyages, ils se dispensent d'entrer dans aucun détail sur ce qui concerne le Mouillage; j'ai pensé qu'il seroit utile de conserver les remarques que le capitaine CHANAL a été à portée de faire, tant sur les précautions à prendre, que sur la route à tenir, par un Vaisseau qui se propose de mouiller sur cette Rade.

L'île SAINTE-HÉLÈNE est assez élevée pour être aperçue, par un temps clair, à la distance de vingt lieues. Elle n'offre, au premier aspect, qu'un amas de rochers escarpés, séparés par des vallons étroits et profonds. Le Mouillage, ainsi qu'il a été dit, est situé sur la partie de côte qui fait face au Nord-Ouest : et comme l'île est placée dans la région des vents alizés, il faut toujours attérir au Nord de cette partie, et

1792. JUIN. 4. gouverner sur la Pointe la plus septentrionale de cette côte, sur SUGAR-LOAF : cette Pointe doit être rangée de très-près; on n'a à redouter aucun danger dans ses environs ; la côte par-tout y est écore et saine. On voit, sur la Pointe de SUGAR-LOAF, un petit Fort portant cette inscription, qui est un avertissement aux Vaisseaux qui viennent chercher la Rade : *Send the ship-boat a shore* [Envoyez le canot à terre] [a]. De ce Point, on pourra expédier le canot pour aller annoncer au Gouverneur de l'île l'arrivée du Vaisseau. Le capitaine CHANAL rapporte qu'il lui a été dit que, si l'on négligeoit de se conformer à ce qui est prescrit à cet égard, on s'exposeroit à ce que du Fort il fût tiré sur le Bâtiment : le capitaine MARCHAND ne put remplir cette formalité qu'après qu'il fut mouillé sur la Rade; et cependant le Fort ne tira pas.

Après qu'on a passé le SUGAR-LOAF, on continue sa route avec peu de voiles, jusqu'à ce que l'on soit rendu au Mouillage.

De cette première Pointe, on aperçoit les Vaisseaux qui peuvent se trouver dans la Rade, et l'on se dirige sur eux : s'il ne s'y en trouvoit pas, ce qui est très-rare, on gouverneroit pour passer à peu de distance de la Pointe MUNDEN, sur laquelle est bâti un petit Fort qui la fait reconnoître. Il est nécessaire de ranger la terre de près, si l'on ne veut pas être forcé de louvoyer pour attraper le Mouillage : on n'a à craindre que les rafales qui partent des deux vallées situées entre SUGAR-LOAF et MUNDEN'S-POINT : on doit donc porter peu de voiles et veiller les drisses. Chacune de ces vallées est défendue par une batterie de canons.

La vallée JAMES, dans laquelle est située la Ville de JAMES-TOWN, se présente immédiatement après la Pointe de MUNDEN.

[a] On m'a dit que cet avertissement y est écrit en trois langues, en anglais, en français et en portugais.

1792. JUIN. 4.

Dès qu'on commence à découvrir le Pavillon du Gouvernement, on peut laisser tomber l'ancre ; on aura depuis dix jusqu'à vingt brasses d'eau, selon qu'on aura mouillé plus près ou plus loin de la terre : mais si l'on mouille sur dix brasses, en laissant le Pavillon du Gouvernement au Sud-Est 6 ou 7 degrés Sud, on sera plus à portée de l'Embarcadère et de l'Aiguade.

Il suffit d'affourcher avec une ancre à jet qui doit être portée dans le Nord-Ouest du Compas. Les brises du large, du Sud-Ouest au Nord-Ouest, y sont très-rares : et si elles viennent à souffler, elles sont toujours très-foibles ; seulement, dans ce cas, on éprouve une grosse houle qui cause un violent ressac à terre.

IL NE sera pas, sans doute, inutile pour les Navigateurs français, d'ajouter à ces Instructions purement nautiques divers détails importans à connoître, qui ne se trouvent ni dans les Descriptions que nous ont données de l'île SAINTE-HÉLÈNE le capitaine COOK [a] et GEORGE FORSTER [b], ni dans les Journaux plus anciens de WILLIAM DAMPIER [c], à qui les Nations maritimes sont redevables des premières Relations de Voyages dans lesquelles il soit possible de puiser des renseignemens exacts.

La Ville de JAMES-TOWN est bâtie dans le fond d'une vallée étroite et dominée par deux collines. Une Batterie qui occupe toute la largeur de cette vallée, en défend l'approche, et protége

[a] *Hawkesworth's Compilation.* I.er Voyage de *Cook*, Tome III, pag. 794 à 798. — *Cook's*, 2.d *Voyage*, Tome II, page 270.

[b] *George Forster. A Voyage round the World*, &c. Tom. II, page 557 à 570.

[c] *W. Dampier. A Voyage round the World*, &c. Tome I.er, page 544 à 548, Édition de *Knapton*, 1699, *in*-8.°.

1792. Juin. 4. le Mouillage. Quelques Redoutes, du côté de la mer, et des Forts élevés sur le penchant des collines adjacentes, ajoutent à la défense de la Place et à la protection de la Rade. Une garnison de cinq cents hommes est entretenue pour la garde et le service de ces divers Ouvrages, et pour la police de l'île. Le débarquement paroît impraticable sous les feux de la Batterie de face, des Redoutes latérales et des Forts dominans. L'ennemi qui voudroit attaquer Sainte-Hélène, n'a pour lui que de tenter le bombardement, sous la protection de ses Vaisseaux de ligne. L'entreprise seroit au moins hasardeuse, sinon téméraire; et la destruction de la Ville n'entraîneroit pas la reddition de l'île; car il est douteux que la descente pût s'effectuer avant que d'avoir réduit les Forts qui commandent la Vallée : et la situation dominante de ces Forts est telle, qu'ils ont peu à redouter l'effet de l'artillerie des Vaisseaux qui ne pourroient les canonner que de loin, et de bas en haut; tandis que les Forts tireroient sur les Vaisseaux de haut en bas, et feroient usage avec un avantage décisif, du boulet rouge et de la bombe. Les autres points de la côte du Nord-Ouest, non plus que ceux des côtes du Vent et de sous le Vent de l'île, ne présentent aucune facilité pour un débarquement; et sur ceux qui paroissent moins inabordables, des Batteries ou des Redoutes bien situées et dominant le terrain, ajoutent encore aux difficultés, peut-être insurmontables, que la Nature semble s'être plue à multiplier sur tout le contour de l'île.

Il a été construit, depuis quelques années, aussi près qu'il étoit possible de l'Embarcadère, une nouvelle fontaine au moyen de laquelle un Navire complète son eau avec toute la facilité et la célérité qu'on peut desirer pour la plus prompte expédition. Les barriques se débarquent et se rembarquent très-facilement avec le secours d'une grue sous laquelle la chaloupe accoste le

le quai sans danger. On peut même, à défaut de chaloupe, former une drome ou un train de barriques, et le remorquer de bord à terre, et de terre à bord, avec la plus petite embarcation. 1792. JUIN. 4.

Chaque Navire paye pour le droit d'ancrage, cinq livres sterling, ou vingt piastres, s'il remplit au-dessus de vingt pièces d'eau; trois livres, ou douze piastres, s'il ne lui en faut que cette quantité ou au-dessous. Les Vaisseaux étrangers ne sont pas taxés à un prix plus haut que celui qui est exigé des Vaisseaux mêmes de la Compagnie anglaise des Indes Orientales.

Cette Compagnie a, dans l'île SAINTE-HÉLÈNE dont elle est propriétaire, des magasins approvisionnés de tous les agrès, apparaux, voiles et mâtures de rechange, dont un Navire peut avoir besoin après une longue navigation, ou à la suite d'un coup de vent qui lui auroit causé des avaries. JAMES-TOWN est un magasin de Marine, au milieu de l'OCÉAN ATLANTIQUE MÉRIDIONAL, ouvert indistinctement aux Nationaux et aux Étrangers. La Compagnie, en livrant les effets qu'elle tient en réserve pour les besoins des Navigateurs, leur fait supporter un accroissement, à son profit, de cinquante pour cent sur les prix d'EUROPE. Mais un Vaisseau qui seroit dans le cas de carèner ou de se remâter, ne trouveroit pas de possibilité à faire ces grandes réparations à SAINTE-HÉLÈNE; seulement il pourroit s'y procurer des mâts de hune.

Les ressources que cette île présente aux Navigateurs ne sont pas bornées aux approvisionnemens de Marine : les soins de la Compagnie ont également pourvu aux moyens de leur ménager des secours en Subsistances. Une sécheresse sans exemple qui, en 1790 et 1791, répandit la désolation dans l'île, a détruit, pour un temps, une partie de ces ressources; mais, quand on connoît l'activité laborieuse des Colons qui cultivent

1792. Juin. 4. ce Rocher, et que l'on calcule l'intérêt de la Compagnie, on se persuade que cette plaie ne sera pas long-temps à être cicatrisée, et peut-être elle l'est déjà. Le capitaine Chanal qui, en 1789, avoit relâché à Sainte-Hélène, nous dit que, à cette époque, on y comptoit trois mille têtes de Bœufs, une grande quantité de Moutons, de Cabris et de Volailles; qu'on y trouvoit en abondance, des légumes de toute espèce et de la meilleure qualité; que la Pomme de terre y étoit des plus communes, et le Cresson multiplié à tel point qu'il s'y vendoit au sac. L'île étoit en état de fournir annuellement aux Vaisseaux en relâche cinq ou six cents Bœufs. Le recensement s'en faisoit au mois de Janvier de chaque année; on pouvoit en livrer cinq ou six à chaque Bâtiment; et le nombre en étoit porté jusqu'à dix et douze pour les Navires qui avoient des malades ou des besoins extraordinaires. Mais, afin de prévenir tout abus, et de maintenir une balance égale, les Capitaines étoient tenus d'adresser leur demande au Gouverneur; et celui-ci régloit le nombre des Bœufs qui devoient être délivrés à chaque Vaisseau.

Tel étoit l'état de cette Colonie avant 1790; mais les deux années de sécheresse, et le défaut de fourrages et de grains qui en fut la suite, avoient fait périr un tiers des Bœufs, et détruit la plus grande partie du menu Bétail et des Volailles. En 1792, on n'accordoit encore qu'un seul Bœuf au plus extrême besoin : et quoique le Gouverneur, M. Brooke, eût montré au capitaine Marchand les meilleures dispositions à satisfaire à ses demandes; qu'il lui eût fait les offres les plus obligeantes et les plus sincères, et l'eût comblé de prévenances; on ne put obtenir que six Moutons, peu de Pommes de terre, quelques sacs d'herbages, et pas une seule Poule.

Il n'y a point de Bazar ou Marché public; on est obligé de

s'adresser à quelque habitant pour se procurer toutes les provisions dont on a besoin, à l'exception des Bœufs : mais les prix de toutes les denrées sont fixés par un Réglement; et le Gouverneur tient sévèrement la main à ce que les Étrangers ne soient ni trompés ni rançonnés [a]. 1792. JUIN. 4.

JE N'ENTREPRENDRAI pas de faire une description détaillée de l'île SAINTE-HÉLÈNE, déjà connue par les Journaux des Navigateurs anglais : GEORGE FORSTER s'est particulièrement attaché à décrire la nature et les productions du sol; et THOMAS RAYNAL [b] a réuni dans un seul tableau les principaux

[a] Le Journal du capitaine *Chanal* nous donne les prix des comestibles au mois de Juillet 1789; il n'est pas inutile d'en conserver la note, parce qu'on doit espérer qu'après que quelques années d'abondance auront réparé les pertes de l'île, les denrées pourront redescendre au taux auquel on les obtenoit avant les années de sécheresse.

Un Bœuf, pesé en vie, coûtoit 4 deniers et demi *sterling* la livre anglaise; ce qui revenoit à 9 sous tournois.

Idem, pesé par quartiers, 6 deniers *sterling* la livre, ou 12 sous tournois.

Un Cabri, petit et maigre, une piastre et demie.

Un Mouton, 2 piastres et demie.

Les Volailles, grosses et petites, 18 chelins (*shilling*, ou 12 sous d'*Angleterre*) ou 3 piastres 3 cinquièmes la douzaine.

Le Cresson et les Herbages, une piastre le sac.

Les Pommes de terre, 2 piastres le quintal anglais de 105 livres de *France*.

Lorsque le capitaine *Chanal* étoit à *Sainte-Hélène*, en 1789, il sut que, depuis le mois de Janvier jusqu'à celui de Juillet de cette année, quatre-vingts Navires de toutes Nations avoient relâché dans la Rade, et neuf s'y trouvoient mouillés en même temps : tous avoient été approvisionnés suivant leurs besoins; et cependant les derniers arrivans trouvèrent à se pourvoir de tout : les Volailles seulement commençoient à devenir rares; mais on put encore s'en procurer la quantité nécessaire à chacun des Navires. Lorsqu'il y revint en 1792, les pertes qu'avoient éprouvées les habitans, et la rareté des denrées se réunissoient pour faire hausser les prix de celles que l'île pouvoit encore fournir; et tout fut payé au double du taux de 1789 : un Mouton, 4 piastres un cinquième; un quintal de Pommes de terre, 2 piastres et demie, &c.

[b] *Hist. philosoph. des deux Indes*, Tome II, pag. 207 à 209. Édit. *in*-8.° de *Pellet*. Genève, 1780.

1792. JUIN. 4. traits éparpillés dans divers Ouvrages que j'ai cités [a]. Je ne veux que présenter l'île sous des points de vue généraux, et faire ressortir quelques faits, quelques particularités, dont les uns appartiennent à l'Histoire, d'autres à la Physique générale, d'autres à la Politique.

Dom JOAO DA NOVA GALEGO, Amiral portugais, fit la découverte de SAINTE-HÉLÈNE le 21 Mai 1502, jour de la Sainte du nom. Les Hollandais qui, dans la suite, vainquirent les vainqueurs de l'INDE, s'emparèrent du petit Établissement que ceux-ci avoient formé dans l'île, où déjà ils avoient transporté des Chèvres, des Cochons et divers volatiles, qui commençoient à s'y multiplier. SAINTE-HÉLÈNE offroit un lieu de relâche, une Rade sûre aux Vaisseaux qui revenoient de l'ASIE ou de la Côte orientale d'AFRIQUE; mais les Hollandais crurent devoir l'abandonner après qu'en 1650, le chirurgien VAN-RIEBECK eut fait adopter à leur Compagnie des Indes Orientales le plan d'un Établissement tout autrement important, celui du Cap de BONNE-ESPÉRANCE, position que les Portugais avoient négligée, parce qu'ils n'en sentirent pas l'avantage; que depuis, l'ANGLETERRE a toujours enviée à la HOLLANDE; dont enfin elle est parvenue à s'emparer par surprise, et que les Nations commerçantes doivent desirer de voir bientôt rentrer sous la domination de la Compagnie marchande qui, à l'extrémité méridionale de l'AFRIQUE, fonda une Colonie européenne, et une des Villes les plus considérables de cette partie du Monde.

Les Anglais se saisirent avec empressement de l'île SAINTE-HÉLÈNE que les Hollandais abandonnoient; mais ceux-ci ne purent voir sans jalousie, ni sans inquiétude, leurs rivaux de

[a] Ci-devant page 535, Notes a, b et c.

commerce occuper un Poste dont ils connoissoient l'utilité : ils cherchèrent à le leur enlever, uniquement pour qu'ils ne le possédassent pas; et, en 1672, ils y réussirent. 1792. JUIN. 4.

Mais bientôt, le même motif qui engageoit les Hollandais à vouloir en priver les Anglais, engagea ceux-ci à faire un effort pour s'en ressaisir. Le capitaine MONDAY fut chargé de l'Expédition. Il débarqua dans une petite Anse où il paroît que les Hollandais n'avoient pas jugé que le débarquement fût praticable, car ils avoient négligé d'y ménager des défenses : et avant que les assiégés se doutassent que la descente étoit effectuée, déjà les Anglais étoient parvenus au sommet des collines qui dominent la Ville; et, de ces hauteurs, ils foudroyoient le petit Fort qui ne tarda pas à capituler et à se rendre.

Depuis cette époque, la possession de l'Angleterre n'a point été troublée.

L'île SAINTE-HÉLÈNE est située à trois cent trente lieues du Cap NEGRO [a] de l'Ancien Continent, et à six cents lieues du Cap SANT-AGOSTINHO [b] du Nouveau. Elle paroît n'être que le sommet calciné d'une grande Montagne isolée, dont la partie qui se montre au-dessus de l'eau doit avoir, suivant les dimensions que lui assigne le Journal du premier Voyage de COOK, douze lieues de longueur, sur six de largeur [c]; et rien

[a] Côte occidentale d'*Afrique*, à environ 16 degrés de latitude Sud.

[b] Côte du *Brésil*, à environ 8 deg. 2 tiers de latitude Sud.

[c] Je suis bien loin de garantir ces dimensions; je les rapporte par respect pour le nom de *Cook*, telles qu'on les trouve dans la Compilation d'*Hawkesworth*, 1.er Voyage de *Cook*, Tome III, page 795 de l'Original; elles diffèrent beaucoup de celles que diverses Cartes ont données à cette île.

S'il y a erreur, comme je le pense, il n'est rien moins que prouvé que l'erreur appartienne à *Cook* dont l'exactitude est connue; mais on ne peut pas avoir la même confiance dans le Compilateur qu'on trouve souvent en faute.

Ce qui pourroit porter à croire que les dimensions qu'on lit dans le Journal de *Cook* sont très-exagérées, c'est qu'il y est dit que M. *Banks* profita du temps

1792. JUIN. 4. n'annonce qu'elle ait appartenu à une chaîne de hautes terres qui auroit été engloutie sous les eaux; car, à une très-petite distance aux environs de l'île, la sonde déjà cesse d'avoir le fond : et quoique, depuis trois cents ans, la partie de l'OCÉAN ATLANTIQUE où elle située, ait été sillonée et croisée dans toutes les directions, par les Vaisseaux de toutes les Nations qui fréquentent cette Mer, on n'a rencontré aucune autre île, sur une circonférence de deux cent trente lieues de rayon dont SAINTE-HÉLÈNE seroit le centre, c'est-à-dire sur un espace de près de quatorze cents lieues de circuit.

On peut remarquer qu'au *Sud* de la Ligne équinoxiale, dans

que l'*Endeavour* passa sur la Rade de *James-Town*, pour *faire le tour de l'île et en visiter les endroits les plus remarquables*. J'observe que le Vaisseau avoit mouillé le 1.er Mai à midi, et qu'il avoit remis à la voile le 4 à une heure après midi : en supposant que M. *Banks* ait employé dans sa course, les trois jours entiers, et que, pendant ces 72 heures, il n'ait pris aucun repos; ce temps paroîtra encore insuffisant pour faire le tour de la *Sainte-Hélène* du Journal de *Cook* et en visiter les endroits remarquables : car une île qui est supposée avoir *douze* lieues de longueur sur *six* de large, et dont la forme diffère peu de celle d'un carré long, doit avoir environ *trente-six lieues de tour*, sans compter les sinuosités qui doivent encore l'alonger.

George Forster (Tome II, page 570 de son Journal) ne lui donne que *huit milles* de long et environ *vingt milles* de circuit : ces dimensions sont si éloignées d'être d'accord avec celles que le Journal du capitaine *Cook* lui assigne, que je serois presque tenté de supposer que M. *Forster*, qui est allemand, a entendu parler de *milles d'Allemagne* de 15 au degré; les *huit milles* de longueur répondroient, dans ce cas, à *dix lieues deux tiers* de *France* et d'*Angleterre*, de 20 au degré : et les *vingt milles* de circuit, à *vingt-six lieues deux tiers*. Si l'on vouloit que M. *Forster* se fût exprimé en *milles marins* de 60 au degré, la longueur de l'île ne seroit que de *deux lieues deux tiers :* c'est celle que les Cartes des Hollandais qui, anciennement, ont possédé *Sainte-Hélène*, ainsi que quelques Cartes françaises et étrangères, lui ont donnée; mais je crois cette longueur trop petite.

Dampier (*a Voyage round the World*, Vol. I, page 544) dit seulement que *Sainte-Hélène* a *neuf* ou *dix lieues* de longueur : ce Navigateur s'exprime toujours en *lieues marines* de 20 au degré : cette dimension se rapprocheroit de celle que le Journal de *Cook* lui a donnée.

l'Océan atlantique, toutes les îles sont *solitaires*, éparses, et placées à de trop grandes distances les unes des autres, pour qu'on puisse supposer qu'elles appartiennent à une même chaîne; tandis qu'au *Nord* de la Ligne, dans ce même Océan, les îles sont rassemblées en *Groupes*, connus sous les noms d'îles du Cap-Vert, îles Canaries et îles Açores. Le contraire se voit dans le Grand-Océan à l'Occident de l'Amérique; c'est au *Sud* de l'Équateur que sont situés tous ces *Archipels* d'îles basses et d'îles hautes, dont les Navigations modernes nous ont fait connoître la situation; et au *Nord* de la Ligne, à l'exception de l'Archipel des Sandwich, toutes les îles sont *solitaires*, et jetées à de grandes distances les unes des autres : ce n'est qu'aux îles de Mari-Anne, situées à deux cents lieues dans l'Est des Philippines, partie septentrionale du grand Archipel d'Asie, que les îles commencent à former une chaîne, ou à se grouper. A quelle cause physique doit être attribuée cette différence entre la disposition des îles de l'Océan atlantique qui sépare l'Europe et l'Afrique de l'Amérique, et celle des îles du Grand-Océan qui sépare cette dernière de l'Asie? Pourquoi, d'une part, les îles éparses, et de l'autre, les îles groupées, se trouvent-elles en opposition, dans les deux Océans, à l'égard de l'Équateur, quoique situées à-peu-près sur les mêmes Parallèles, et sous cette même Zone brûlante, renfermée entre les deux Tropiques, la région des vents alizés sur toute la circonférence du Globe? Pourquoi, avec des circonstances qui sont les mêmes, les masses semblables ne se correspondent-elles pas, si, dans l'un et dans l'autre Hémisphère, leur formation est l'effet d'une même cause? Si, comme on pourroit le présumer, quelque grande convulsion de la Nature, en abymant des terres sous les eaux, en a découvert d'autres, et n'a conservé des premières, que quelques sommités, quelques jalons, qui indiquent la

1792. Juin. 4.

1792. Juin. 4. direction des chaînes de leurs montagnes ; il faut donc supposer que, dans la partie de l'Océan atlantique située au Sud de l'Équateur, et dans la partie du Grand Océan située au Nord de ce même cercle, d'immenses Vallées occupoient les espaces où se voient aujourd'hui éparses ces petites Iles qui, dans les temps anciens, durent être des Montagnes élevées, et isolées sur ces vastes terrains ; tandis que, dans les parties respectivement opposées de l'une et de l'autre Mer, des Terres hautes dont l'élévation se prolongeoit sur de longs espaces, ont formé, par les sommités de leurs grandes montagnes, les grandes Iles que nous voyons réunies en Groupes. Voudra-t-on supposer que les masses en opposition dans les deux Océans, séparées entre elles par la moitié de la circonférence de la Terre, et placées à des distances à-peu-près égales, au Sud d'une part, et de l'autre au Nord de l'Équateur, sont nécessaires pour la pondération du Globe? Mais la nécessité de cet équilibre a disparu, depuis que la Navigation, poussée par Cook au-delà du soixante-onzième Parallèle au Sud, a démontré aux plus obstinés défenseurs de ce système, que le prétendu Continent austral qu'on supposoit nécessaire pour balancer les grandes Terres situées sous le Cercle polaire Arctique et au-delà, n'a jamais existé que dans l'imagination de quelques Physiciens qui, du fond de leur cabinet, veulent soumettre à leurs petites Hypothèses, le grand Système de la Nature et l'universalité de ses moyens. A chaque pas que nous faisons sur ce Globe terraquée, bouleversé tour-à-tour, et peut-être à-la-fois, par le feu et par les eaux, il semble qu'au lieu d'éclaircir la Théorie de sa formation, au lieu d'acquérir quelque connoissance certaine sur son état primitif, nous voyions au contraire l'obscurité s'épaissir : et la nuit des temps qui enveloppe le berceau du Monde, nous laisse à peine entrevoir l'image du Chaos, d'où l'a tiré cette Puissance universelle

universelle qui a placé l'immensité entre son action et la limite des conceptions humaines ; cette cause éternelle, immuable, qui n'a agi qu'une fois pour toujours ; principe unique, moteur invisible, dont, sans doute, il n'est pas donné à l'Homme de connoître les ressorts, et dont il doit se contenter d'admirer les effets, sans prétendre à les expliquer.

1792. JUIN. 4.

Je reviens à Sainte-Hélène que la digression à laquelle je me suis livré, nous a fait perdre de vue.

Quoique solitaire au milieu de l'Océan atlantique méridional, l'île Sainte-Hélène s'annonce pour devoir son origine à la même cause à laquelle on attribue la formation des îles qui composent les Groupes situés au Nord de l'Équateur: elle présente par-tout un tableau de ruines : tout y indique l'action d'un feu souterrain, d'une éruption, d'un tremblement de terre qui en a bouleversé la surface et décomposé l'ensemble. Quoique séparés par de larges vallées, les coteaux opposés offrent un même aspect, laissent voir les mêmes couches placées aux mêmes hauteurs, ont la même direction ; et les pierres, sur-tout celles qui se trouvent dans les fonds, sont calcinées et à-peu-près réduites en cendres. Le Navigateur qui attérit sur la partie du Vent de l'île, n'aperçoit d'abord qu'un amas de rochers brisés, séparés par des précipices dont l'œil ne peut mesurer la profondeur. Le capitaine Cook dit qu'en faisant voile le long de la côte, et serrant de très-près les énormes piles de rochers qui la bordent, ces masses sembloient comme suspendues sur le Vaisseau ; et que l'idée terrible de la possibilité de leur chute, lui inspiroit une sorte d'effroi dont à peine il pouvoit se défendre [a] : et sans doute, l'on ne croira pas que le capitaine Cook s'épouvantât aisément.

[a] *Hawkesworth's Compilation.* Voyage de *Cook,* Tome III, page 796.

1792. JUIN. 4. En continuant de prolonger la côte qui fait face au Nord-Ouest, on découvre enfin une vallée creuse, CHAPPEL VALLEY, qui ressemble à une large tranchée dont l'ouverture est tournée vers la mer, et qui va, en se rétrécissant, se terminer en un angle aigu dans l'intérieur de l'île. Le terrain de la vallée présente quelque apparence de verdure; mais ses talus, ou plutôt ses remparts inclinés, sont aussi stériles, aussi nus que les rochers dont la côte est hérissée. Ce n'est qu'après avoir franchi les premières collines, qu'on trouve de la verdure dans les vallées, et que des portions de terre cultivée annoncent que le sol propre à la végétation attend seulement pour donner des subsistances à l'Homme, que son travail ait rendu productifs par la culture, les intervalles labourables que laissent entre eux les arides rochers qui se partagent la surface de l'île.

Les divers avantages qu'offre SAINTE-HÉLÈNE, tant par sa position et la facilité de sa défense, que par les produits de son sol qui suffisent aujourd'hui à sa petite population, et suffiroient bientôt à une plus grande, n'ont point échappé aux spéculations des Phéniciens modernes: c'est dans CHAPPEL VALLEY, dans ce fossé angulaire, qu'une Compagnie de Marchands à laquelle le Gouvernement britannique abandonna la propriété de l'île, a bâti une ville sous le nom de JAMES-TOWN; c'est sur les ruines d'un ancien Monde, qu'elle a fondé une Colonie toute anglaise dont la population présente deux mille individus [a], en comprenant dans ce nombre, environ cinq cents soldats dont est composée la garnison de l'île, et six cents esclaves, employés aux différens travaux. Si la Colonie ne s'est pas élevée

[a] On lit dans la Traduction française du 2.d Voyage de *Cook* (Édition *in*-4.° Tome IV, page 171) *vingt mille* habitans: c'est une faute d'impression; l'Original porte *two thousand*, deux mille.

1792. JUIN. 4.

au degré de prospérité auquel elle pourroit prétendre, c'est sur la Compagnie souveraine seule que le reproche doit porter: en se réservant pour elle-même, ou pour ses Employés, les plus grandes portions du terrain productif, qu'elle laisse en pâturages pour l'éducation des bestiaux destinés à approvisionner ses Vaisseaux à leur passage, elle a limité, par ces réserves, le progrès de l'industrie qui eût employé ces mêmes terrains à la culture du blé, de la vigne, des légumes, des racines nutritives. L'activité des Colons tire le parti le plus avantageux du peu de terre qu'il est permis à leurs bras de mettre en valeur: et comme le seul trafic qui soit toléré par le monopole de la Compagnie, est la vente des fruits, des herbages, et des autres rafraîchissemens propres aux Vaisseaux, les habitans ont dû s'adonner aux seuls genres de culture qui peuvent leur assurer quelque bénéfice. Aussi toutes les terres libres sont-elles soigneusement cultivées; et si les récoltes de l'île ne sont pas proportionnées à la fertilité du sol et à la température du climat, elles le sont du moins à la portion de surface productive que l'avarice consentit à laisser à l'industrie: car, *tout cède*, a dit VIRGILE par l'organe de son Traducteur, souvent son égal,

Tout cède aux longs travaux et sur-tout aux besoins [a].

C'est ainsi que le Maltais infatigable étend laborieusement sur le rocher qu'il habite, une couche de terre végétale qu'il apporta de SICILE; et, un sol que la Nature sembloit avoir condamné à une éternelle stérilité, il parvient à le convertir en un jardin des HESPÉRIDES.

[a] DELILLE, Trad. *des Géorgiques*, Liv. I.

Labor omnia vincit
Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

1791. Juin. 4. Deux Rochers ont mérité par leur situation sur le Globe, de fixer l'attention, d'exciter la jalousie des Nations commerçantes : le premier, que je viens de décrire, jeté au milieu de l'Océan atlantique entre la Ligne Équinoxiale et le Tropique du Sud; le second, placé pour commander le Détroit qui sépare deux Parties de l'Ancien Monde, et lié par une langue de terre au Continent de l'Europe, qu'il termine au Midi. Dans l'un et dans l'autre, les travaux de l'Art ont surpassé l'ouvrage de la Nature; dans celui-là, pour fertiliser quelques portions de terre; dans celui-ci, pour convertir un promontoire isolé en une Forteresse inexpugnable contre laquelle, assez récemment encore, sont venues se briser les armes combinées de deux grandes Puissances. Ces deux Postes importans sont occupés par la même Nation : l'un, en offrant à ses riches flottes de l'Asie, vers le milieu de leur navigation, un Port de relâche et des rafraîchissemens, facilite l'immense commerce qu'elle fait avec cette partie de la Terre; l'autre, en lui livrant la porte de la Méditerranée, la met en position d'ouvrir ou de fermer, selon ses intérêts, les sources du commerce du Levant aux Nations qui n'ont pas des possessions sur cette Mer; d'entraver à son gré les opérations de ses concurrens, et de s'opposer, en cas de guerre, à la réunion des escadres ennemies qui pourroient s'être rassemblées, en partie dans les Ports du Levant, en partie dans ceux du Ponant : en même temps que, par les forces maritimes auxquelles il donne retraite, il présente une masse imposante, toujours prête à réprimer l'activité inquiète et à contenir les armemens subits des Puissances Barbaresques qui, ne faisant par elles-mêmes aucun commerce, et ne pouvant s'enrichir que par la Piraterie, sont ingénieuses à créer des prétextes pour déclarer la guerre aux Peuples

dont le commerce appelle les Vaisseaux dans la MÉDITERRANÉE [a]. 1792. JUIN. 4.

Les Rochers de SAINTE-HÉLÈNE et de GIBRALTAR perdroient toute leur importance, si, comme dans les temps passés, le premier étoit possédé par les Bataves, et si le second se rattachoit au Royaume d'ESPAGNE dont le démembra une surprise préparée par une trahison. Mais quel poids ils acquièrent dans la balance politique de l'EUROPE, lorsqu'ils se trouvent réunis sous le pouvoir de la Nation la plus entreprenante, d'une Nation gouvernée par des principes opposés à la prospérité de toutes les autres; pour qui, ni les convenances mutuelles, ni le droit des gens, ni le respect de la propriété, ne sont des empêchemens à l'empiétement et à l'invasion; et qui, par force, par ruse, ou par corruption, tente de s'établir par-tout où quelque bénéfice aperçu appelle ses spéculations commerciales! Ne l'a-t-on pas vue parvenir à consolider, par des Traités, les Établissemens qu'elle avoit usurpés sur la Côte des MOSQUITES et dans la Baie de CAMPÈCHE; et, sous le prétexte vain de la nécessité dont est pour ses Manufactures, la coupe des bois qui croissent sur ces parties du Nouveau Continent, masquer l'objet véritable de ses demandes,

[a] Quelques Puissances du Nord, pour entretenir la paix avec les États Barbaresques, et s'épargner les frais des escortes à donner à leurs Navires dans le cas de guerre, se sont décidées, depuis long-temps, à payer aux Régences de la Côte d'*Afrique* et au Roi de *Maroc*, un subside, ou plutôt un Tribut annuel, qui est toujours la clause fondamentale de tout traité de paix et d'amitié avec ces États; c'est ce qu'on peut appeler *faire la part du feu*. Quelque humiliant que doive paroître ce sacrifice, on ne sauroit qu'approuver la conduite des Nations qui ont cru devoir s'y soumettre: en effet, dans la guerre avec les Pirates, un Peuple commerçant n'a rien à gagner et tout à perdre; on est forcé d'acheter leur amitié pour ne pas accroître leur insolence par des triomphes, et leur puissance par le butin.

1792. Juin. 4. la conservation, dans le centre des Possessions espagnoles, de ces entrepôts de contrebande, qui lui assurent à la fois l'introduction de ses marchandises, et la sortie par la même voie d'une partie du riche produit des mines du Mexique et du Potosi? Ne l'a-t-on pas vue prête à courir les hasards d'une guerre, pour conserver la possession contestée, ou plutôt pour ne pas faire la restitution de ces îles stériles, situées à la hauteur des Terres Magellaniques, dont elle espéroit se faire un entrepôt de commerce dans les Mers australes, et un point d'appui et de relâche, quand elle voudroit porter la guerre sur les côtes Occidentales de l'Amérique? Et lorsque l'Europe à peine étoit instruite que, dans la Province de Sonora, à Cineguilla, à Cinalo, et dans d'autres contrées qui s'étendent au Nord de la Californie, les Espagnols venoient de découvrir de nouvelles mines qui surpassent en richesse toutes celles qui, jusqu'à présent, ont été découvertes dans le Nouveau Monde, déjà cette même Nation avoit dirigé ses Vaisseaux vers les Côtes qui avoisinent ces pays; déjà un Établissement, qui s'annonçoit pour n'avoir d'autre objet que la Traite temporaire des Pelleteries, s'élevoit sur ces Terres à peine connues, et menaçoit l'Espagne d'un commerce de contrebande, d'autant plus difficile à réprimer, qu'une plus grande distance devoit dérober plus aisément à la vigilance du Vice-roi du Mexique et de ses Lieutenans, ces opérations clandestines que ne manquent jamais de favoriser les surveillans subalternes qu'il est si facile de corrompre en les intéressant au succès de la fraude. L'Espagne est parvenue à déconcerter ce nouveau projet du Gouvernement Britannique; mais que l'on ne croie pas qu'il soit abandonné: on pourroit plutôt prédire qu'il sera repris avec chaleur, et suivi avec persévérance, aussitôt que des circonstances plus favorables pourront

en assurer l'exécution [a]. Enfin nous voyons aujourd'hui cette même Nation profiter avec perfidie des troubles qui agitent une République naguère son amie, mais qui, fatiguée du joug d'un allié, devenu son maître, revient à la liberté à qui elle dut d'occuper un rang parmi les grandes Puissances de l'Europe; nous la voyons envahir, et l'Établissement important du Cap de Bonne-Espérance, et l'île de Ceylan, plus importante encore par son Port de Trinquemalay, l'unique Port de sûreté dans toutes les saisons que puissent offrir les Mers de l'Inde aux Vaisseaux européens; s'emparer des îles précieuses qui produisent les Épiceries; peut-être, au jour où je parle, dévaster l'opulente Cité de Batavia, si l'insalubrité de son climat, redoutable aux Étrangers, et utile à son salut dans cette circonstance, ne l'a pas garantie de l'attaque et du pillage: et bientôt, sans doute, nous la verrons, après avoir expulsé les Bataves des Mers d'Asie, diriger sa flotte et son armée de l'Inde, contre les Philippines qui, dans leur état ordinaire de dénuement, laissent peu d'espoir qu'elles puissent

1792. Juin. 4.

[a] Le Traité que l'*Espagne* conclut avec l'*Angleterre*, à la suite du différent relatif à l'Établissement de *Nootka*, n'est, à proprement parler, qu'un palliatif. L'immense étendue des Possessions espagnoles en *Amérique*, la difficulté que leur éloignement oppose à la défense, les moyens d'attaque qu'une Puissance toute maritime a toujours à sa disposition, décidèrent sans doute le Cabinet de *Madrid* à se prêter à des propositions de paix. L'embarras du moment ne permit pas de porter un regard trop attentif sur les dangers de l'avenir: on vouloit la paix; on la fit. Mais ce Traité qui donne aux Anglais la liberté de s'établir et de naviguer depuis le Cap *Mendocino* jusqu'à la Baie de *Nootka*, sur une longueur de cent cinquante lieues de côtes; ce Traité qui va jusqu'à leur permettre d'approcher à dix lieues de distance des Côtes soumises à la domination de l'*Espagne*, est pour l'*Angleterre* un acheminement à l'exécution d'autres projets qui mûrissent dans le silence. L'*Espagne* n'est peut-être pas assez convaincue que, sous le rapport du commerce, les Anglais sont moins redoutables comme ennemis pendant la guerre, que dangereux comme voisins pendant la paix.

1792. JUIN. 4. opposer une longue résistance à un ennemi encouragé par la facilité de ses succès, et fort de la foiblesse des moyens qui peuvent lui être opposés.

Tant de conquêtes, ajoutées aux immenses domaines que l'ANGLETERRE, sous le nom de sa Compagnie des INDES, possède déjà sur le Continent de l'ASIE, composent pour elle un Empire d'Outre-mer dont la surface territoriale est plus que double de celle de ses trois Royaumes d'EUROPE; et remettent ainsi aux mains de sa Compagnie privilégiée, toutes les riches productions que l'Orient de l'Ancien Continent échange contre les métaux du Nouveau Monde.

Je ne parle pas de l'île de LA TRINIDAD qu'elle a récemment acquise par droit de conquête : on doit s'attendre qu'elle la mettra à un prix bien haut, si jamais elle se résout à la restituer; parce que, située à la tête et au vent d'une partie de Côte qui se prolonge sur un développement de mille lieues, et va se rejoindre aux Établissemens anglais de la Baie de CAMPÈCHE, cette île deviendra, entre ses mains, l'entrepôt d'une immense contrebande qui, s'introduisant par tous les points de cette longue Côte, pénétrera, par d'innombrables canaux, jusqu'au centre des Possessions espagnoles.

Quant à son commerce avec les Colonies portugaises, on sait qu'elle n'est pas réduite à chercher des voies obliques pour y parvenir : elle laisse aux Vaisseaux du PORTUGAL le soin d'importer à l'AMÉRIQUE le produit des Manufactures anglaises, et d'en exporter pour l'ANGLETERRE le produit des mines du BRÉSIL.

Il faudroit n'avoir pas lu l'Histoire, ou n'avoir pas réfléchi en la lisant, pour se méprendre sur le plan que la GRANDE-BRETAGNE s'est formé, et vers l'exécution duquel, depuis qu'elle occupe une place dans les Annales de l'EUROPE, on la voit

voit tendre sans cesse, quelquefois à découvert et par une course rapide, plus souvent, dans les ténèbres et par une marche tortueuse et insensible. Le commerce est tout pour elle; et c'est aussi le Dieu auquel toujours elle a sacrifié, auquel elle sacrifiera tout, jusqu'à ses amis et ses alliés : l'universalité du commerce, qu'elle s'attribue et voudroit s'approprier, le commerce sans partage, voilà quel fut, dans tous les temps, l'objet de ses méditations, le régulateur de ses entreprises, le but de ses tentatives : et les quatre Parties de la Terre suffisent à peine à son ambition et à sa cupidité.....L'Europe en est témoin! et l'Europe, pour ainsi dire, pétrifiée comme par enchantement, ne s'arme pas toute entière contre l'envahissement du commerce du Monde! et les Puissances du Nord laissent amarrés dans leurs Ports leurs inutiles Vaisseaux! Toutes semblent trembler devant cette Puissance colossale, imposante plus que réelle, qui déborde de la base fragile et trop étroite sur laquelle elle pose; qui a tous ses grands moyens hors d'elle; dont l'existence politique n'est, en quelque sorte, qu'une illusion prolongée; et qu'il suffira d'attaquer dans sa Marine qui fait sa force, dans son commerce qui fait sa richesse, dans ses Possessions d'Asie qui alimentent l'un et l'autre, pour la voir bientôt redescendre au rang inférieur que le peu d'étendue de son territoire d'Europe et la foiblesse de sa population lui ont fixé à côté des grandes Puissances qui se partagent le Continent. On l'a dit poëtiquement, mille fois on l'a répété, mais l'histoire le prouve sans figure par l'expérience des siècles :

1792. Juin. 4.

Le Trident de Neptune est le Sceptre du Monde.

Que toutes les Nations qui sont appelées à partager l'empire des Mers, s'éveillent donc enfin sur leur propre intérêt; que, pour briser ce sceptre de fer, elles forment une coalition maritime,

1792. Juin. 4. redoutable par sa masse, juste dans son objet; qu'elles unissent leurs Pavillons et leurs efforts pour que l'Océan, que la Nature voulut être la propriété de tous, cesse pour toujours d'être le domaine d'un seul; et que, bientôt, nous voyions chaque Nation du Continent participer, dans le rapport de son territoire et de sa population, au Commerce général, au Commerce libre des deux Mondes.

Mais il est temps que nous rejoignions le Solide dans la Rade de Sainte-Hélène. Le capitaine Marchand n'y séjourna que le temps absolument nécessaire pour se pourvoir d'eau et se procurer les rafraîchissemens que l'île se trouva en état de fournir à son Vaisseau. Il avoit laissé tomber l'ancre le 4 Juin matin; et le 5, à dix heures et demie du soir, il fit voile pour l'Europe. Le 7 à midi, par 14 degrés 53 minutes de latitude, on apercevoit encore l'île dans le Sud; on devoit en être à environ vingt-une lieues de distance.

5. 7.

Une Traversée dans l'Océan atlantique, de l'île Sainte-Hélène au Détroit de Gibraltar, ne peut présenter aucune particularité qui mérite d'être rapportée : je me borne à quelques remarques relatives à la Navigation.

Le Solide coupa la Ligne le 20 Juin à quatre heures du matin, par le vingt-cinquième Méridien à l'Occident de Paris.

20.

A cette époque, on commença à s'apercevoir que les Courans portoient dans le Nord, ainsi qu'on l'avoit éprouvé, l'année précédente, au Nord de la Ligne, en passant des îles du Cap-Vert au Cap de Horn; et l'on s'attendoit que, lorsqu'on pourroit déterminer la Longitude par des Observations astronomiques, on reconnoîtroit que les mêmes Courans portoient aussi dans l'Ouest, comme on l'avoit pareillement éprouvé dans la première traversée.

Ce ne fut que le 10 Juillet qu'on en eut l'assurance : et l'on s'étoit déjà élevé à 32 degrés 23 minutes de Latitude Septentrionale. A cette hauteur, quatre Suites d'Observations de distances de la lune au soleil, dont le résultat moyen fut rapporté à midi, annoncèrent que le Vaisseau étoit parvenu à 46 degrés 27 minutes de Longitude Occidentale, c'est-à-dire, que, depuis le départ de l'île SAINTE-HÉLÈNE, située à 8 degrés 9 minutes, le progrès vers l'Ouest avoit été de 38 degrés 18 minutes : et comme il n'étoit que de 35 degrés 21 minutes, d'après le calcul des Routes, on en conclut que, dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi, les Courans avoient emporté le Vaisseau dans l'Ouest par-delà son progrès apparent, de 2 degrés 57 minutes, qu'on peut évaluer à cinquante-trois lieues dont l'Estime se trouvoit *en arrière* de la vraie position. 1792. JUILLET. 10.

Mais, en même temps que les Courans avoient poussé le Vaisseau dans l'Ouest, ils l'avoient aussi poussé dans le Nord. Leur tendance vers ce dernier côté n'a pas été constante jusqu'à ce que le Vaisseau ait atteint l'Équateur ; ils ont quelquefois porté dans le Sud, et notamment entre les Parallèles de 3 degrés et 1 degré au Sud de la Ligne : ici ils portèrent vers ce côté, de seize milles en vingt-quatre heures, pendant deux jours consécutifs ; mais, de l'Équateur jusqu'au Parallèle de 32 degrés 23 minutes Nord, leur tendance vers le Nord fut constante, et leur effet a quelquefois été de vingt-un, vingt-deux et vingt-huit milles en vingt-quatre heures; quantités dont le progrès réel du Vaisseau en Latitude se trouvoit en excès sur son progrès apparent. La somme de toutes les erreurs vers le Nord, déduction faite de celle des erreurs vers le Sud, est de cent quatre-vingt-dix-huit milles ou soixante-six lieues : et, en combinant ces soixante-six lieues avec les cinquante-trois

1792. JUILLET. 10. lieues de l'excédant du progrès réel vers l'Ouest sur le progrès apparent, on trouve que, dans l'intervalle de trente-quatre jours et demi, le Vaisseau avoit été emporté sur la direction du Nord-Ouest 6 degrés Nord, qui diffère peu de celle qu'il avoit suivie, de quatre-vingt-cinq lieues qu'il faut ajouter à sa vîtesse apparente pour avoir sa vîtesse vraie. On peut conclure, d'après un terme moyen, que l'accroissement journalier de sa vîtesse par l'effet des Courans, étoit de sept milles quatre dixièmes par vingt-quatre heures [a].

23. On fit de nouvelles Observations de Longitude le 23, et leur résultat moyen, rapporté à midi, plaçoit le SOLIDE à 34 degrés 32 minutes de Longitude Occidentale : sa Latitude, au même instant, étoit de 41 degrés 42 minutes Nord. D'après cette position, il se trouvoit à un degré quelques minutes à l'Ouest du Méridien des îles CORVO et FLORES, les plus Occidentales des AÇORES [b], et sur un Parallèle plus Nord de deux degrés que celui de ces îles.

Les Observations de ce jour firent connoître que les Courans qui, depuis le 6 de Juin, départ de SAINTE-HÉLÈNE, jusqu'au 10 de Juillet, avoient porté au Nord et à l'Ouest, n'avoient pas cessé de porter au Nord, entre le 10 et le 23 Juillet; mais que, dans la même période, ils avoient porté à l'Est; que leur direction composée avoit été le Nord 26 ou 27 degrés Est; et que leur

[a] *Voyez* Tome II, Note LXXV.

[b] Suivant les Observations faites sur l'*Isis* en 1769, avec une horloge marine :

Pointe Sud de l'île *Corvo*	33°	32′	32″	Occid.
Pointe Nord-Ouest de *Flores*	33	26	34	
Pointe Sud d'*Idem*	33	32	26.	

*Voyage de l'*Isis *à différentes Parties du Monde*, en 1768 et 1769, *pour éprouver les horloges marines de* Ferdinand Berthoud. *Paris, Imprimerie Royale.* 1773. *In*-4.° Tome I, page 574 à 576.

effet sur le chemin du Vaisseau pouvoit être évalué à trois milles par vingt-quatre heures [a]. 1792. JUILLET.

Les Observations du 24 confirmèrent la tendance des Eaux vers l'Est [b]. 24.

D'autres du 27, à quatre heures vingt-six minutes du soir, donnèrent 25 degrés 32 minutes de Longitude Occidentale pour midi, et la Latitude observée au même instant, étoit de 41 degrés 13 minutes [c]. 27.

Le 2 Août, à cinq heures du matin, on eut la première vue de la Terre d'EUROPE, aux environs du Cap SAINT-VINCENT : elle s'étendoit du Nord quart Nord-Est au Sud quart Sud-Ouest. La brume ne permettoit pas de distinguer l'extrémité même du Cap ; mais on pouvoit cependant juger que la distance de la Côte n'étoit pas de plus de quatre lieues. AOÛT. 2.

On en eut la vue distincte à midi, et le Cap SAINT-VINCENT, que les Observations de BORDA, en 1776, ont fixé à 37 degrés 2 minutes 20 secondes de Latitude Nord, et 11 degrés 21 minutes 36 secondes de Longitude Occidentale [d], fut relevé à l'Est demi-rumb Sud, à deux lieues et demie de distance estimée à vue. La Latitude du SOLIDE étoit donc, à cet instant, de 37 degrés 3 minutes 5 secondes (elle fut observée sur le Vaisseau de 37 degrés 2 minutes), et sa Longitude de 11 degrés 30 minutes 56 secondes. En comparant cette position à celle qu'auroit donnée le calcul des Routes, rapporté au résultat des Observations faites à la mer le 27, on trouve que, dans l'intervalle de six jours, le mouvement des Eaux a emporté le Vaisseau, par-delà son progrès apparent,

[a] *Voyez* Tome II, Note LXXVI.
[b] *Ibid.* Note LXXVII.
[c] *Ibid.* Note LXXVIII.
[d] Déterminations tirées d'un Manuscrit communiqué par lui.

1792. Août. 2. de 1 degré 26 minutes, ou environ soixante-six milles dans l'Est, en même temps qu'il l'a porté de trente-deux milles dans le Sud. On s'attendoit, aux approches du Détroit de Gibraltar, à éprouver l'effet d'un Courant dans l'Est; mais le mouvement des Eaux vers le Sud a une cause différente : si l'on fait attention qu'alors on étoit au commencement d'Août, peut-être sera-t-on porté à attribuer ce Courant accidentel vers le Sud, à la fonte des neiges et des glaces du Gröenland, de l'Islande, de la Laponie, de la Norwége, &c. [a]

La vue du Cap Saint-Vincent ayant fait connoître la vraie position du Vaisseau, on dirigea sa route sur le Détroit de Gibraltar.

4. Le 4, à cinq heures du matin, le Cap Spartel (Côte d'Afrique) fut relevé au Sud-Est, à deux milles un tiers de distance estimée à vue. Ce Cap, d'après les Observations de Borda, faites en 1776, est situé à 35 degrés 47 minutes 20 secondes de Latitude, et 8 degrés 14 minutes de Longitude Occidentale : la Latitude du Solide étoit donc de 35 degrés 49 minutes, et sa Longitude de 8 degrés 16 minutes. Si l'on veut comparer cette position à celle qu'indiquoit le calcul des Routes depuis le 2 à midi; on verra que, dans l'intervalle d'un jour dix-sept heures, le Vaisseau avoit été emporté dans l'Est, au-delà de son progrès apparent vers ce côté, de 37 minutes, ou trente milles, et par conséquent, avec une vîtesse de dix-sept milles et demi, ou près de six lieues par vingt-quatre heures [b].

Le Courant vers l'Est est ici dans sa grande force : reserrées entre les Terres d'Europe, qui, du Cap Saint-Vincent, se prolongent de l'Ouest-Nord-Ouest à l'Est-Sud-Est, et celles

[a] *Voyez* Tome II, Note LXXIX. [b] *Voyez* Tome II, Note LXXX.

d'Afrique, qui, du Cap Cantin, s'étendent du Sud-Ouest au Nord-Est, les eaux se versent dans la grande embouchure d'une espèce d'entonnoir dont l'orifice est le Détroit de Gibraltar; et dans le Détroit même, le Courant acquiert la rapidité d'un grand fleuve qui coule majestueusement dans la Méditerranée, et dont la vîtesse augmente ou diminue, suivant que l'oscillation des Marées élève les eaux ou les abaisse : aussi n'est-il pas rare que des Vaisseaux, sans être aidés du vent, quelquefois même avec un vent contraire à la route, soient portés, en assez peu de temps, de l'Océan Atlantique dans la Mer de l'intérieur. 1792. Août. 4.

A six heures du matin, le Solide s'engagea dans le Détroit avec huit autres Vaisseaux qui faisoient la même route : les Courans le portèrent rapidement dans la Méditerranée; et à dix heures et demie, il y cingloit à pleines voiles. En dix jours, il fut rendu aux Côtes de France; et le 14, à cinq heures et demie du soir, il laissa tomber l'ancre dans la petite Rade de Toulon, et termina heureusement son Voyage autour du Monde. 14.

La dernière Traversée du Solide, de l'île de la Réunion en Europe, qui est d'environ trois mille cinq cents lieues, par la Table de Loc, a été faite en cent quinze jours, y compris un jour et demi passé à l'ancre devant l'île de Sainte-Hélène : ainsi, l'on peut compter que la vîtesse moyenne du Vaisseau, pendant cette Traversée, a été de trente lieues et demie par vingt-quatre heures.

Le Voyage du capitaine Marchand est remarquable par le peu de temps qu'il a employé à faire le Tour du Globe, en prenant sa route par le Cap de Horn, et faisant son retour par la Chine. La durée totale du Voyage, ou de l'absence

1792. Août. 14. du Vaisseau des Ports de France, a été de vingt mois ou six cent huit jours : mais si l'on retranche de ce nombre, la somme des jours employés dans les relâches à la Praya, à la Madre de Dios, à Tchinkîtâné, à Macao, aux îles de France et de la Réunion et à Sainte-Hélène, montant ensemble à cent dix ; et environ dix autres jours perdus soit devant les îles de la Révolution, pour en faire la Reconnoissance, et devant les îles Sandwich, pour s'y procurer des rafraîchissemens ; soit en panne, où à louvoyer, sur la côte des îles de Queen-Charlotte, tandis qu'avec la chaloupe, le capitaine Chanal visitoit Cloak-Bay, le Canal de Cox, et les Ports et Anses compris entre cette partie septentrionale des îles et le Canal de Rennell ; soit enfin à l'ancre, dans la Mer de Chine, dans le Détroit de Gaspar et dans celui de la Sonde, pour étaler les Marées, lorsque leur direction se trouvoit opposée à la route qu'on se proposoit de tenir ; il ne restera que quatre cent quatre-vingt-huit jours, ou seize mois huit jours, pour la durée de la Navigation : et dans cet espace de temps, le Vaisseau, suivant la Table de Loc, a parcouru quatorze mille trois cent vingt-huit lieues marines; ce qui donne, pour la journée moyenne, vingt-neuf lieues quatre dixièmes.

J'observe que le Vaisseau n'étoit pas ce que les Marins appellent un *fin voilier :* construit pour résister aux fatigues d'un long Voyage, et lutter contre les vagues dans un gros temps, il étoit Solide de fait comme de nom ; mais il ne possédoit pas les qualités qui procurent une grande vîtesse; et sa mâture n'étoit pas en proportion avec la masse que sa voilure avoit à mouvoir : aussi, en compulsant la Table de Loc, ne voit-on qu'un très-petit nombre de journées dans lesquelles, avec un vent favorable, et en forçant de voiles, le chemin

du

du Vaisseau ait excédé quarante lieues. Ce n'est donc pas à la célérité de sa marche qu'il faut attribuer la briéveté de son Voyage; mais à ce qu'ayant toujours fait des routes directes, pour se rendre d'un point à un autre, la longueur itinéraire de chaque Traversée s'est trouvée sensiblement accourcie. On peut supposer, sans forcer le calcul, qu'avec les mêmes circonstances de temps, un Vaisseau bon voilier eût obtenu une vîtesse moyenne de trente-trois lieues par vingt-quatre heures, et qu'il eût parcouru, dans l'espace de quatre cent trente-quatre jours, le même chemin de quatorze mille trois cent vingt-huit lieues, pour lequel le SOLIDE a été obligé d'employer quatre cent quatre-vingt-huit jours. 1792. AOÛT. 14.

On peut remarquer que, quoique le capitaine MARCHAND ait fait, comme je l'ai dit, toutes ses Traversées par des routes directes; quoiqu'au moyen des Observations astronomiques qui le garantissoient des erreurs de route, il ait pu se transporter avec sûreté d'un point à un autre par la ligne la plus courte, il a cependant été obligé, pour faire le tour du Globe, dont la circonférence à l'Équateur n'est que de sept mille deux cents lieues, d'en parcourir quatorze mille trois cent vingt-huit: c'est-à-dire, qu'il a parcouru, à très-peu près, l'équivalent de deux fois la circonférence de la Terre.

Quand on a fait cette remarque, et qu'on porte les yeux sur la Mappemonde, on voit que, si le travail des hommes, ou quelqu'une de ces grandes convulsions qui ont séparé CALPÉ d'ABYLA, l'ANGLETERRE de la FRANCE, et peut-être au Nord, l'AMÉRIQUE de l'ASIE, pouvoit jamais couper, d'une part, l'Isthme qui lie la grande Péninsule d'AFRIQUE à la masse de l'Ancien Continent, de l'autre, celui qui des deux AMÉRIQUES fait une seule Terre continue, le Voyage du *Tour du Monde* seroit accourci de moitié; et le temps

1791. Août. 14. qu'emploîroit la circonnavigation du Globe n'excéderoit pas sept ou huit mois.

Et l'on auroit tort de penser qu'ouvrir un passage par eau à travers l'un et l'autre Continent, sinon aux Vaisseaux, du moins aux marchandises, soit un ouvrage au-dessus du pouvoir humain et des moyens dont il nous est donné de disposer. Le témoignage unanime des Historiens de l'Antiquité et celui des Auteurs arabes ne permettent pas de douter qu'un Canal n'ait existé, par lequel la MÉDITERRANÉE et le NIL communiquoient avec le GOLFE ARABIQUE ou la MER ROUGE [a]. Et pourquoi cette communi-

[a] L'ancienne communication de la *Méditerranée* à la *Mer Rouge* a souvent été un objet de recherches pour les Historiens et les Géographes. On lit dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences* (année 1702, pages 83 & suiv. de l'*Histoire*) que M. *Boutier*, Consul de *France* en Égypte, en examinant la disposition du *Delta* au commencement de ce siècle, remarqua un bout de canal qui sort du Bras le plus oriental du *Nil* : et cette observation fut saisie par le savant *Guillaume Delisle* qui jugea que ce bout de canal a dû être une partie de celui qui faisoit autrefois la communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge*.

« Comme cette ancienne communication (dit l'Historien de l'Académie, *Fontenelle*) que M. *Delisle* établissoit pour un fait indubitable, est ignorée aujourd'hui, même de plusieurs Savans, on fut bien aise de voir les preuves qu'il en avoit ; et il les donna si claires, et prises dans des lieux si connus, que toute la difficulté est de savoir comment tout le monde ne les a pas remarquées ».

Nous avons peut-être plus de raison aujourd'hui que l'on n'en avoit en 1702, *d'être bien aises de voir ces preuves :* il est des circonstances qui, par une suite de rapprochemens, donnent aux choses les plus anciennes l'attrait et l'intérêt de la nouveauté : nous sommes curieux de savoir ce qui a été fait dans un autre temps, lorsque nous sommes occupés de savoir ce qui pourroit encore se faire.

Delisle a tiré des Historiens de l'Antiquité et des Auteurs arabes les preuves qu'il donna à l'Académie des Sciences ; je les extrais de l'*Histoire* de cette Compagnie ; et il suffira d'en rapporter les principales.

Hérodote (Liv. II) dit qu'il y avoit dans la plaine d'*Égypte*, un Canal tiré un peu au-dessus de la ville de *Bubaste*, et au-dessous d'une montagne qui alloit du côté de *Memphis ;* que ce Canal s'étendoit bien loin d'Occident en Orient ; qu'ensuite il rabattoit au Midi, et se

cation ne seroit-elle pas rouverte? à qui fera-t-on croire aujourd'hui que les Modernes ne peuvent pas ce qui fut possible aux Anciens? L'Asie peut encore se rapprocher de l'Europe dont la découverte du Cap de Bonne-Espérance semble, pour ainsi dire, l'avoir éloignée : le Commerce peut rouvrir d'anciennes routes dont la trace n'est pas tellement effacée que nous ne puissions la retrouver; ses opérations peuvent acquérir une activité que jamais elles n'obtiendront tant que cette longue circonnavigation de l'Afrique à laquelle elles sont assujetties, sera le seul chemin praticable par où nous puissions entretenir

1792. Août. 14.

rendoit à la *Mer Rouge*. Selon lui, cet Ouvrage commencé et abandonné par *Necus*, fils de *Psammeticus*, fut repris et achevé par *Darius* fils d'*Histaspe :* deux galères pouvoient y passer de front. (*Psammeticus* monta sur le trône 670 ans avant J. C. et régna 55 ans : *Darius*, 522 ans avant J. C.)

Diodore (au 1.er Liv. de sa Bibliot.) fait une description du Canal, qui s'accorde avec celle d'*Hérodote* dont il diffère seulement en ce qu'il fait laisser le Canal imparfait par *Darius* à qui de très-mauvais Ingénieurs représentoient que la *Mer Rouge* plus haute que l'*Égypte* l'inonderoit, et en ce qu'il ne le fait achever que par *Ptolomée Philadelphe :* il ajoute que l'on pouvoit ouvrir et fermer le Canal selon qu'il étoit nécessaire pour la navigation. (*Ptolomée* commença à régner 285 ans avant J. C.) Nous n'entamerons pas ici une discussion chronologique : le Canal a existé, les deux Historiens en sont d'accord; mais dans quel temps, ou sous quel règne fut-il terminé? C'est ce qui est assez indifférent pour la question qui nous occupe.

Strabon (Liv. 1 de sa *Géogr.*) s'accorde en tous points avec *Diodore*. Il nous apprend de plus qu'à la pointe du Golfe qu'on appelle la *Mer Rouge*, étoient deux villes, *Heroopolis*, et *Arsinoe* nommée aussi *Cleopatris;* et, en parlant de l'Expédition que fit dans l'*Arabie Ælius Gallus*, le premier Gouverneur de l'*Égypte* pour les Romains, il dit que *Gallus* fit construire des Vaisseaux proche d'un ancien Canal dérivé du *Nil*.

Elmancin, Auteur arabe (Liv. I, Chap. III) dit que, sous le caliphe *Omar*, vers l'an 635 de l'Ere Chrétienne, il fut fait un Canal pour transporter les blés d'*Égypte* en *Arabie;* et il est probable qu'il ne fit que réparer l'ancien dont la navigation pouvoit bien avoir été abandonnée dans la décadence de l'Empire romain. Mais, en l'année 150 de l'Hégire (735 de l'Ere chrét.) *Abugiafar Almanzor*, second Caliphe des *Abbassides*, fit

1792. Août. 14. les communications commerciales entre les Terres contiguës de l'Orient et de l'Occident de l'Ancien Monde.

Du côté du Nouveau, nous ne demanderons pas que l'on coupe les montagnes qui forment l'Isthme du Darien, ce pont de communication des deux Amériques : nous avons perdu et le secret d'Hercule et celui d'Annibal ; mais, à l'inspection des Terres qui sont situées à environ trente lieues dans le Nord-Ouest de cet Isthme de rocher, et en supposant que les Côtes de cette partie du Continent, tant sur la Mer de l'Est que sur celle de l'Ouest, sont disposées et configurées comme les Cartes espagnoles nous les représentent, ce n'est pas se hasarder, peut-être, de dire que, si d'habiles Ingénieurs avoient la liberté d'y mettre en usage les moyens que leur offre l'étude de l'Hydraulique et des Mécaniques, ils sauroient rendre navigable la Rivière de San-Juan, dont l'embouchure est située à la Côte Orientale de la Province de Nicaragua, sur l'Océan atlantique, et

boucher le Canal du côté de la mer.

« D'après cela, dit l'Historien de l'Académie, on peut se passer de quelques Autorités qui ont été aussi rapportées par M. *Delisle*. Tout le monde connoît le dessein qu'avoient eu quelques Princes d'établir la communication de la *Méditerranée* avec la *Mer Rouge ;* tout le monde sait qu'il fut renversé par la crainte chimérique d'une inondation : et comme si la plupart des Lecteurs avoient été frappés de la même crainte, ils n'ont pas vu dans les Auteurs l'exécution entière du Canal. Si jamais on renouveloit cette jonction, le Monde changeroit de face ; la *Chine* et la *France*, par exemple, deviendroient voisines : et l'on plaindroit la destinée des siècles barbares où les Européens étoient obligés de faire le tour de l'*Afrique* pour aller en *Asie*. »

J. J. *Oberlin*, qui a donné un Traité complet des Canaux de jonction des Fleuves et des Mers dans tous les Ages, rapporte et discute savamment tout ce qui est relatif au Canal de *Ptolomée*, et fait disparaître tous les doutes qui ont jamais pu s'élever sur l'ancienne communication de la *Méditerranée* et du *Nil* avec la *Mer Rouge*. (Voyez *Jungendorum Marium Fluviorumque omnis Ævi Molimina. Auct. Jer. Jac. Oberlinus*, &c. *Argentorati*. 1775. *In*-4.° pages 39 à 47.)

On peut aussi consulter la *Description de l'Égypte* par *Maillet*, &c.

qui communique par sa source avec le grand Lac de ce nom, qui lui-même peut communiquer avec la MER DE L'OUEST ou le GRAND-OCÉAN, par la fourche du RIO PARTIDO [la Rivière *partagée, divisée*] dont une branche paroît avoir son embouchure dans le Golfe de NICARAGUA, et l'autre dans celui DEL PAPAGAYO qui appartient à la grande Mer [a]. On peut même présumer que les travaux qu'exigeroit la conduite d'un Canal, pour opérer, dans cette partie, la jonction des deux Océans qui enveloppent les deux Continens, ne surpasseroient pas, n'égaleroient pas peut-être, ceux que notre RIQUET exécuta si habilement pour traverser la FRANCE par le Canal qui joint la MÉDITERRANÉE à l'OCÉAN ATLANTIQUE; ni ceux que les Suédois ont entrepris, pour établir une communication intérieure entre GOTHE-BORG et STOCKHOLM, entre le CATTEGAT et la BALTIQUE; ni ceux que PIERRE LE GRAND

1792. AOÛT. 14.

[a] Le projet de la réunion des deux Mers, par la Rivière *San-Juan* et le Lac de *Nicaragua*, s'est présenté de tout temps à ceux qui ont porté un œil observateur sur le continent de l'*Amérique*; et si le Gouvernement espagnol n'en a pas tenté l'exécution, ce n'est pas sans doute qu'il n'en ait une connoissance aussi ancienne que sa possession du pays. Son attention a dû être éveillée de nouveau par le Mémoire instructif qu'un Citoyen français, *Martin de la Bastide*, a publié en 1791, sous le titre de *Mémoire sur un nouveau Passage de la Mer du Nord à la Mer du Sud (Paris, Didot)*, et dans lequel il a discuté en homme instruit, et avec le zèle de la conviction, la possibilité et les avantages de la communication des deux Océans. Le Mémoire n'a pas été accueilli par le Cabinet de *Madrid*, et l'on pouvoit s'y attendre. Tout homme qui prend intérêt, pour quelque motif que ce soit, à la facilité et à l'extension de la Navigation et du Commerce, doit faire des vœux pour que l'Auteur de l'Avertissement qui précède le Mémoire ait bien jugé quand il dit que « il est impossible que l'*Espagne* résiste plus long-temps à la nécessité d'ouvrir la communication des deux Mers; et si son intérêt propre n'est pas capable de la déterminer, les instances de toutes les Nations finiront par la décider. » Acceptons-en l'augure; mais n'attendons pas pour faire le tour du Monde, que le projet ait été exécuté : nous pourrions être condamnés à ne le faire jamais.

1792. Août. 14. et ses successeurs ont en partie terminés, en partie commencés, pour faire communiquer entre elles la Mer Caspienne, la Mer Noire, la Mer Baltique et la Mer Blanche : et la dépense de ces travaux, à jamais utiles, seroit bien inférieure, sans doute, à celle qu'entraîne une seule guerre d'Europe, qui détruit par le fer un million de ses habitans, et fait un plus grand nombre de malheureux.

Mais ce n'est pas la Nature qui opposeroit les plus grands obstacles à ces entreprises faites pour illustrer le siècle, et honorer les Gouvernemens auxquels toutes les Nations devroient un pareil bienfait. Les obstacles, dans l'Ancien Monde, tiennent à la difficulté, peut-être insurmontable, de faire passer le Canal qui communiqueroit du Nil à la Mer Rouge, à travers ces malheureuses contrées que le despotisme et l'anarchie désolent tour à tour ; qui sont placées à une trop grande distance de la Sublime Porte, pour que les regards d'un Sultan, si jamais il regarde, puissent y parvenir, et que les firmans de Sa Hautesse y ayent leur exécution ; et dans lesquelles nous voyons les Chefs nombreux qui s'en partagent sinon la propriété, du moins la jouissance, souvent rebelles à l'autorité suprême, et toujours rivaux entre eux, se disputer à qui imposera la plus forte taxe sur les marchandises qui traversent successivement à dos de chameaux, les divers Cantons sur lesquels chacun des oppresseurs fait peser à son tour l'avarice et la tyrannie. Dans le Nouveau Monde, une cause différente produit un effet semblable : la politique ombrageuse de la Puissance qui possède exclusivement les mines du Mexique et du Pérou, ne permettra jamais que le commerce des autres Peuples s'ouvre un chemin à travers des Possessions dont elle voudroit dérober la connoissance au Monde entier : la présence d'un Étranger est regardée dans ces pays comme un danger de la Patrie.

Si le désordre politique qui règne d'une part, si la jalousie inquiète qui veille de l'autre, semblent se refuser à ce que notre Globe soit contourné du Levant au Couchant; la Nature, de son côté, n'a pas voulu qu'il pût l'être du Midi au Septentrion, soit dans l'Océan Atlantique entre le Groënland et la Laponie; soit dans le Grand-Océan Boréal, entre l'Amérique et l'Asie par le Détroit de Bering. On connoît les tentatives infructueuses, commencées depuis plus de trois cents ans, abandonnées et reprises à diverses époques, pour s'ouvrir, par le *Nord-Est* ou par le *Nord-Ouest*, un Passage d'où l'on supposoit (ce qui cependant est problématique, du moins pour le côté du Nord-Est) que les Vaisseaux se rendroient à la Chine et aux Indes Orientales par une route moins longue que celle du Cap de Bonne-Espérance ou celle du Cap de Horn : mais des glaces perpétuelles obstruent les Mers qui avoisinent l'un et l'autre Pôle; et toute l'industrie humaine, tous les efforts viennent échouer devant cet invincible obstacle. 1792. Août. 14.

Résolvons-nous donc à parcourir quatorze ou quinze mille lieues, pour faire le tour de la Terre, tandis qu'il avoit plu à l'Architecte des Mondes de ne lui donner que sept mille deux cents lieues de circonférence; nous reviendrons au projet d'accourcir le chemin, si jamais les hommes, ramenés au principe de la Nature, et se considérant comme une grande famille dont notre Globe est l'habitation commune, consentent enfin à la communauté du territoire, et à une paix universelle et perpétuelle : mais ce doux rêve du bon Abbé de Saint-Pierre, le Philosophe qui étudie les hommes et médite leur Histoire n'espèrera pas que jamais il puisse se réaliser.

JE NE TERMINERAI pas cette Relation du Voyage du Capitaine MARCHAND, sans payer à sa mémoire le tribut d'éloges qui lui est dû, à plus d'un titre, pour toute sa conduite dans l'Expédition qu'il dirigeoit en chef, et dans laquelle il a été habilement secondé par l'intelligence et les talens des capitaines MASSE et CHANAL, par le zèle et l'activité de son État-Major, par la bonne volonté, la subordination et l'exactitude de tous les Marins employés sous ses ordres. Les Négocians-Armateurs auroient à se féliciter, et pourroient être tranquilles sur le succès des opérations, si les Capitaines auxquels ils confient leurs intérêts, s'acquittoient de leur emploi, comme ceux du SOLIDE, avec la vigilance qui prévoit les dangers sans les craindre; la prudence qui calcule et prévient les accidens; l'expérience qui sait les réparer; et la persévérance qui finit par maîtriser les obstacles: mais malheureusement, il n'est que trop commun de voir l'impéritie et l'insouciance compromettre, à la fois, la fortune du Commettant et la sûreté de l'Équipage.

La Traversée de trois mille cinq cents lieues, que le capitaine MARCHAND a faite, dans l'espace de quatre mois, de l'île de FRANCE à TOULON, sans aucune relâche sur la route (car on ne peut pas compter pour une relâche trente-six heures passées devant SAINTE-HÉLÈNE), est un exemple à présenter à nos Capitaines qui, pour la plupart, croiroient ne pouvoir se rendre directement de l'INDE ou de l'île de FRANCE, à un Port d'EUROPE, sans toucher au Cap de BONNE-ESPÉRANCE, où le desir de se procurer un vin recherché en FRANCE, l'agrément du lieu, les charmes de la société, et le tableau de l'abondance, les retiennent au-delà du temps qu'exigent les besoins du Vaisseau; sans réfléchir que, séjourner dans un Port étranger, c'est payer un tribut volontaire à la Nation qui l'occupe. Je leur

leur citerai encore la première Traversée de quatre mille trois cents lieues, de MARSEILLE aux îles de MENDOÇA, dont la durée fut de six mois, et dans laquelle la navigation n'a été interrompue que par une Relâche de soixante-dix heures dans la Baie de LA PRAYA, pour s'y procurer de l'eau et des rafraîchissemens.

Des Marins moins zélés pourront objecter que l'humanité prescrit de multiplier les Relâches et les temps de repos; et qu'il est inévitable que, dans le cours des longues Traversées, l'Équipage ne soit atteint du Scorbut, dont il est si difficile d'arrêter les progrès, une fois qu'il s'est introduit dans un Vaisseau. Je sais qu'en effet les anciens Navigateurs en ont fait la triste expérience; et que le desir si naturel à l'Homme, de chercher à connoître les différentes parties du Globe qu'il habite, a coûté la vie à un grand nombre de ses habitans; mais je sais aussi que, lorsqu'au siècle où nous vivons, on voit se renouveler une semblable calamité, on ne peut l'attribuer qu'à l'incurie du Capitaine qui a négligé la conservation de ses compagnons de fortune, ou à l'avarice de l'Armateur qui n'a pas approvisionné son Vaisseau de ces anti-scorbutiques, aujourd'hui si connus, de ces préservatifs efficaces, dont le Docteur PRINGLE, en ANGLETERRE, et en FRANCE, le Docteur POISSONNIER, ont introduit l'usage sur les Vaisseaux, avec un succès qui a été pour eux la plus douce comme la plus honorable récompense de leur zèle et de leurs recherches. C'est avec ces secours, que le capitaine COOK a conservé ses Équipages dans les Traversées les plus longues, et dans les climats les plus redoutés pour l'excès de la chaleur ou la rigueur du froid; c'est avec ces mêmes moyens, que LA PÉROUSE, après deux années de la navigation la plus pénible, ne comptoit pas un seul malade sur les deux Frégates employées dans son Expédition [a].

[a] *Voyez* ci-dev. p. 22, ce qui a été dit relativement à la durée des Traversées.

Rien n'avoit été oublié de ce qui pouvoit contribuer au bien-être de l'Équipage du SOLIDE, et détruire le germe de la maladie particulière aux gens de mer : on doit, à cet égard, de justes éloges et des remercîmens à la Maison BAUX, de MARSEILLE, qui, après avoir conçu le projet de la première Expédition que le Commerce de FRANCE ait dirigée vers la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, s'étoit occupée avec une sollicitude paternelle de pourvoir son Navire de tous les préservatifs propres à garantir du fléau destructeur des Marins, ces hommes précieux qui, après avoir défendu avec bravoure le Pavillon de leur Nation contre ses ennemis, se vouent, pendant la paix, à la profession plus périlleuse que lucrative, d'enrichir leur pays par le Commerce. Les vues bienfaisantes de la Maison BAUX ont été parfaitement secondées par le chirurgien ROBLET, dont elle avoit fait choix pour veiller particulièrement sur la santé de l'Équipage : il joignoit à toutes les connoissances théoriques et pratiques de son Art, ce sentiment d'humanité qui rend ingénieux à suppléer ce que l'on n'a pas, à inventer des moyens de soulagement, à créer des remèdes [a],

[a] J'ai pensé qu'il seroit utile pour l'instruction des Officiers de Santé qui se consacrent à partager les fatigues des Marins, de rapporter le traitement que le chirurgien *Roblet* a tenté, et qu'il a employé avec le plus grand succès, pour arrêter, dans un homme de l'Équipage, le progrès du Scorbut qui, lorsque le *Solide* quitta les îles *Sandwich*, s'étoit manifesté dans cet individu, avec les symptômes les plus menaçans, et tels qu'ils annonçoient une destruction très-prochaine : déjà, à la seule approche de terre, trois de ses dents étoient subitement tombées. Le traitement dont il a fait usage, et qui lui a réussi, consiste dans l'emploi du *Bain de sable* sec et chaud. Les Bains secs étoient connus des Anciens qui y employoient le sable, le sel et le grain de millet. *Cornelius Celsus*, de la famille *Cornelia*, et Médecin d'*Auguste*, a traité particulièrement de ces sortes de Bains *. De nos jours, ils sont connus

* *Sudor etiam* (dit-il) *duobus modis elicitur, aut sicco calore, aut balneo : siccus calor est et arenæ calidæ, et laconici, et clibani*, &c. *Fomenta quoque calida* (ajoute-t-il)

et à en assurer le succès par une attention suivie à en observer les effets. Il a obtenu le prix que méritoient ses

et employés, à la côte d'*Afrique* et dans les Colonies de l'*Occident*, pour de certaines maladies des Nègres : on les enterre jusqu'au cou dans le sable que le soleil a fortement échauffé. J'ai lu dans un Mémoire manuscrit de *Rollin*, Chirurgien-Major de *la Boussole*, écrit en 1786, lequel sans doute sera imprimé à la suite de la Relation du Voyage de *la Pérouse*, que les Américains qui habitent la Côte du *Nord-Ouest*, vers les 58 degrés deux tiers de latitude, emploient aussi les Bains de sable comme le curatif le plus efficace pour le traitement de la Maladie vénérienne qui est commune sur cette Côte. L'action des rayons obliques du soleil sur les terres de l'*Amérique du Nord* n'étant pas suffisante pour donner au sable le degré de chaleur nécessaire, et procurer d'abondantes sueurs, on échauffe, par le moyen du feu artificiel, le sable destiné pour le Bain, ainsi que la fosse creusée pour recevoir le malade qui, à la sortie du Bain sec, va se laver à la mer ou dans une rivière voisine. Mais jusqu'à présent on n'a pas connoissance qu'il ait été fait usage de cette espèce de Bain à bord des Vaisseaux, pour traiter, à la mer, les Marins chez lesquels le Scorbut a atteint son plus haut période.

Le chirurgien *Roblet* voulant tenter l'effet du Bain sec sur le Scorbutique, à-peu-près désespéré, dont il a été parlé, fit chauffer du sable dans une grande chaudière, et y mêla une quantité de sable froid suffisante pour modérer la chaleur du premier, et la rendre supportable. Le malade fut placé dans ce bain où il plongeoit jusqu'à mi-cuisses. Le temps étoit sec et beau; et à midi, le Thermomètre de *Réaumur* monta à 25 degrés. On ne laissa le malade qu'une demi-heure dans le sable; ses jambes étoient alors engourdies, sur-tout les tendons des extenseurs, ce que le chirurgien *Roblet* attribua à la situation gênante qu'il avoit gardée. Il le fit coucher, en lui recommandant de se tenir assez couvert pour ne point éprouver l'action de l'air extérieur. Après deux heures de repos, l'état où se trouvoit le malade, sembloit tenir du prodige : plus d'enflure; plus de roideur, même dans les tendons; les ecchymoses presque dissipées et devenues jaunâtres; la plante des pieds, auparavant très-douloureuse, ne causant plus aucune sensation; enfin, le chirurgien *Roblet* eut la satisfaction de voir son épreuve passer de beaucoup les espérances qu'il en avoit conçues. Huit jours de bain de sable, le second

sunt millium, sal, arena; quodlibet eorum calefactum et in linteum conjectum, &c. (Voyez *A. Cornelii Celsi Medicinæ Libri octo, ex recens. Leon. Targæ*, &c. *Lug. Bat. Luchtmans* 1785, *in*-4.° Lib. II, Parag. XVII.)

talens, sa sollicitude active et la constance de ses soins pour les hommes dont la conservation lui avoit été confiée. Dans le

d'une heure, et les autres de deux, suffirent pour opérer la cure la plus complète : tous les symptômes du Scorbut disparurent pour ne plus se montrer ; et l'homme qui avoit été menacé de succomber, sous peu de jours, aux attaques du mal, jouit, pendant les dix derniers mois de l'Expédition, de la santé la plus parfaite.

« Ce sera à l'expérience, dit le chirurgien *Roblet*, à faire connoître les avantages qu'on peut retirer de ce traitement des maladies scorbutiques. Déjà tout annonce le plus grand succès : et s'il répond, pour tous les sujets, à mon attente, je ne vois rien de plus facile et de moins dispendieux, que de pourvoir chaque Vaisseau, d'une baignoire de tôle, à double fond, dans laquelle on puisse introduire sans danger le feu destiné à sécher et chauffer le sable, et qui en puisse contenir la quantité suffisante pour couvrir les jambes et même les reins du malade. Les Vaisseaux auront soin d'ailleurs de s'approvisionner de trois ou quatre barriques de sable fin ; et je pense que celui qui a été lavé par l'eau de la mer, doit être préféré à celui de rivière, parce qu'il contient des particules salines qui sont toniques. Je suis persuadé, ajoute-t-il, que l'usage du bain de sable peut s'étendre avec avantage aux enflures des jambes, qui sont les suites des maladies chroniques ; aux hydropisies qui commencent, &c. &c. ».

L'heureux essai que le chirurgien *Roblet* a fait de ces Bains, dans le traitement d'un Scorbutique chez lequel la maladie paroissoit parvenue au période le plus alarmant, engagera, je n'en doute pas, les Officiers de Santé employés sur les Vaisseaux, à faire usage d'un moyen curatif qu'une expérience décisive, faite par un bon observateur, doit rendre recommandable. Mais, en même temps, ils ne le considéreront que comme un curatif *de plus ;* et ils ne négligeront pas d'y associer, selon que le besoin l'indiquera, ceux que la Médecine a déjà adoptés, et dont l'expérience aussi a consacré l'usage et prouvé les salutaires effets : ils ne négligeront pas non plus l'emploi des autres secours qui peuvent les dispenser de recourir aux *Curatifs ;* et sûrement, ils jugeront que, pour prévenir le Scorbut dans les longs Voyages, ils doivent continuer d'employer les *Préservatifs* dont l'efficacité est éprouvée ; tels que les herbes et les légumes confits au vinaigre, le café, la moutarde, le moût de bière, les robs de citron, &c. &c., ainsi que l'esprit de vitriol, mêlé en légère quantité dans l'eau qui sert pour la boisson de l'Équipage. Mon objet n'est pas de rappeler ici tous les *Préservatifs* connus des gens de l'art ; mais, en

cours d'une Expédition qui a duré vingt mois, au milieu des fatigues et des privations, après avoir traversé tous les climats et éprouvé toutes les variations de la température, le SOLIDE n'a perdu qu'un seul homme sur cinquante qui composoient son Équipage ; et cet homme est mort d'une espèce d'apoplexie : dans l'état ordinaire de la société, il périt plus d'un individu sur cinquante dans l'espace de vingt mois, en leur supposant l'âge de trente ans, qui est celui que l'on doit compter pour l'âge moyen de l'Équipage d'un Vaisseau [a].

LA CONSERVATION des hommes et l'intérêt de l'Armateur se sont constamment partagé la sollicitude et les soins du capitaine

traitant de cet article, on ne doit pas oublier de placer en tête de la liste, le plus puissant, le plus efficace de tous, l'excessive propreté : je dis *excessive*, parce qu'elle doit porter sur les détails les plus minutieux, et qui pourroient paroître exagérés, peut-être même ridicules, à ceux qui, respirant toute leur vie l'air pur de nos campagnes ou de nos cités, ignorent à quel point la propreté du Vaisseau et des hommes qui l'habitent, les aspersions de vinaigre, les fumigations, les parfums, les ventilateurs, &c., sont nécessaires, pour entretenir dans cette maison flottante, tout à la fois, magasin de denrées corruptibles, étable, basse-cour, et hôpital, un air qui ne soit pas méphitique, et ne porte pas avec lui une cause toujours présente, toujours agissante, de maladie et de destruction. Il seroit superflu, sans doute, de recommander aux Marins, d'ajouter aux *Préservatifs* et aux *Curatifs*, l'usage des légumes, des herbes, du poisson, des viandes et des autres alimens frais, toutes les fois que se présentera l'occasion, toujours desirée, de s'en procurer dans les relâches pour la consommation de l'Équipage.

[a] Il est prouvé, d'après le calcul des probabilités de la vie humaine, fondé sur les recherches les plus multipliées et les plus exactes, que, sur cinq cents individus dont l'âge moyen est de trente ans, il en meurt quinze dans l'espace de vingt mois : en suivant cette proportion, sur cinquante individus du même âge, il doit en mourir, dans le même espace de temps, au moins un, et peut-être deux, puisque le calcul donne un et demi. (Note communiquée par le C.^en *Duvillard*, membre associé de l'Institut national des Sciences et des Arts.)

MARCHAND. Il satisfaisoit au premier objet, par l'attention qu'il donnoit à l'emploi de tous les moyens qui pouvoient contribuer à entretenir la bonne santé des compagnons de ses travaux; il remplissoit le second, en s'occupant assidument, de concert avec le capitaine CHANAL, des Observations astronomiques qui, en rectifiant l'erreur inévitable dans l'Estime des Routes, lui donnoient l'avantage de pouvoir abréger ses Traversées, et la confiance d'attérir avec sûreté et précision sur les Points où il se proposoit d'aborder. Chacun de ses attérages peut être présenté comme une preuve de l'exactitude de ses opérations, en même temps qu'il l'est de la nécessité de faire usage, pour déterminer les Longitudes, de ces moyens si long-temps desirés, attendus si long-temps, de ces méthodes nouvelles et inappréciables, auxquelles ajoute encore un degré de justesse de plus, le concours de deux Observateurs dont les Observations et les Calculs se contrôlent et se rectifient réciproquement.

On s'étonnera que je revienne, en finissant, sur une remarque qu'à différentes époques du Voyage, j'ai pris soin de faire ressortir: et sans doute, il n'est personne qui ne soit persuadé que les Marins se sont empressés d'accueillir et d'employer des Méthodes dont l'avantage est manifeste, et qui sont les résultats mis à leur portée, des Théories les plus sublimes et des combinaisons les plus ingénieuses. Je voudrois n'avoir que des éloges à donner; et il est pénible pour un Vétéran de la Marine, d'avoir des reproches à faire à ceux qui sont engagés dans la carrière; mais j'en mériterois moi-même, si un ménagement coupable m'engageoit à garder le silence. Il est temps de tirer les Navigateurs français de l'apathie humiliante qui les retient dans les chaînes d'une vieille *Routine*, et les empêche de mettre à profit pour la réussite des entreprises qui leur sont confiées, et pour leur propre sûreté,

les découvertes que, depuis un demi-siècle, la Géométrie, l'Astronomie et la Mécanique, rivalisant de succès comme de travaux, ont ajoutées au domaine des Sciences, et qui toutes ont pour objet, pour unique but, d'assurer et d'abréger la Route du Navigateur. Croira-t-on que la FRANCE ne compte pas cent Marins (et je pourrois peut-être réduire le nombre beaucoup au-dessous de la moitié) qui sachent employer à la Mer, l'Observation des Distances de la Lune au Soleil ou aux Étoiles; faire usage des machines propres à garder, comme en dépôt, le Temps du lieu du Départ; et conclure, par l'une ou par l'autre Méthode, ou par les deux combinées ensemble, sous quel Méridien, à un jour donné, le Vaisseau se trouve parvenu? Que sert-il que le Bureau des Longitudes de FRANCE, comme celui d'ANGLETERRE, calcule avec toute la précision que comporte la perfection des grandes Théories, les Tables auxiliaires qui facilitent et abrégent le calcul des Observations; et que ces Tables, consacrées en plus grande partie à l'usage de nos Navigateurs, soient publiées, pour chaque année, plusieurs années à l'avance, afin que les Vaisseaux destinés aux Expéditions lointaines, puissent, à leur départ d'EUROPE, en être pourvus pour toute la durée des plus longs Voyages? Que sert que FERDINAND BERTHOUD, en ouvrant aux Artistes français une carrière nouvelle, en créant, pour la Marine, une Horlogerie qu'on peut appeler *transcendante*, ait su allier l'exécution la plus finie à la théorie la plus subtile [a], et que LOUIS

[a] Cet Artiste, non moins recommandable par son désintéressement, que par la fécondité de son génie, a publié sans réserve, à différentes époques, les résultats de ses nombreuses recherches et de ses immenses travaux sur les machines propres à mesurer le temps, et sur celles qui ont pour objet spécial de déterminer les Longitudes en mer. Pour faire sentir toute l'importance de cette publication, pour son Art et pour la Marine, il suffira de dire qu'un Artiste, nommé *Armand*, a exécuté à *Copenhague*, sans autre secours que les

BERTHOUD, marchant sur les traces de FERDINAND, ait multiplié, pour l'usage des Marins, ces machines ingénieuses, chef-d'œuvres de la Mécanique, avec lesquelles on peut chaque jour, et plusieurs fois le jour, résoudre le Problème des Longitudes en mer, et, en peu de temps, corriger ou perfectionner toute l'Hydrographie ? Que sert que BORDA ait donné à la Marine française, pour observer à la Mer les hauteurs et les distances des Astres, un Instrument que son peu de volume rend aussi portatif et aussi commode dans l'usage, que l'excellence de ses principes le rend sûr et exact dans ses résultats ? Que sert, enfin, que lui et nos autres Géomètres, qu'eux et nos Astronomes se soient attachés et soient parvenus à trouver des Méthodes de simplification, à l'aide desquelles l'opération de calcul qui reste à faire au Marin, à la suite de ses Observations pour la Longitude, ne devient, pour ainsi dire, qu'une opération manuelle, qui n'exige aucune connoissance des Théories, qui ne l'assujettit pas à un Calcul plus difficile ni plus long que celui qu'il s'impose, chaque jour, pour connoître par une approximation grossière la position actuelle de son Navire, et pour parvenir, en se traînant, à un résultat erroné ? Au terme où nos sommes arrivés, les Sciences et les Arts n'ont laissé à faire au Marin, pour régler sa Navigation, que ce qu'il n'étoit pas possible de faire à l'avance pour lui en épargner le travail. Et le Marin demeure insensible devant ces productions du génie, dont il fut l'objet ! et l'admiration

Ouvrages de *Ferdinand Berthoud*, et les Planches dont il les a accompagnés, des Horloges marines, dont M. *de Löwenörn*, Capitaine de la Marine royale de *Danemark*, très-versé dans l'Astronomie, a fait usage avec grand succès pour trouver la Longitude en mer. (Voyez *Observationes Astron. institutæ in Observatorio Regio Hauniensi*, &c. *Auctore Thoma Bugge*, &c. *Hauniæ*, 1784. *Typis Aulæ Regiæ*, &c. *In*-4.° page XCVIII.)

qu'elles

qu'elles doivent lui inspirer, ne peut ni exciter son zèle ou son amour-propre, ni réveiller dans lui le sentiment de son intérêt! et les Savans et les Artistes, qui se sont livrés avec autant de succès que de dévouement, à ces pénibles recherches, sont encore à attendre le seul prix qu'ils eussent mis à leurs travaux, la satisfaction de voir que ceux à qui ils les ont consacrés, s'empressassent d'en recueillir les fruits!

Il est temps qu'à cet égard, notre humiliation cesse: le règne de l'ignorance depuis long-temps est passé pour les Marins; ce n'est plus assez pour eux, qu'ils soient braves Guerriers, Navigateurs intrépides; leur honneur, l'honneur national, leur imposent l'obligation de savoir ce qu'il n'est plus pardonnable d'ignorer. S'il étoit besoin pour des Français, d'être stimulés par l'exemple d'une Nation rivale, je dirois à nos Navigateurs, qu'il n'est pas un seul Capitaine anglais, employé dans les grands Voyages, qui aujourd'hui ne fasse usage des Méthodes nouvelles pour déterminer la Longitude de son Vaisseau; je leur dirois que c'est avec ce secours, que la Navigation de nos ennemis embrasse hardiment les deux Hémisphères; et que chaque point du Globe où aborde un Navire anglais, acquiert aujourd'hui une situation déterminée à l'égard des autres points de la Terre, que dix siècles d'une Navigation routinière ne seroient jamais parvenus à lui fixer. En parlant à des Marins, je n'ajouterai pas aux vues d'utilité générale, le motif particulier de leur propre conservation; je sais trop bien que, par principe et par état, ils méprisent le danger; je sais qu'au plus fort de la tempête, lorsque la mer menace de les engloutir, à la vue de l'écueil contre lequel peut se briser la planche qui les sépare de l'abyme, tout occupés du salut du Vaisseau qui leur fut confié, une seule pensée dans l'avenir peut s'associer dans leur ame aux rapides

combinaisons qui exigent l'effort actuel de toutes les facultés : *Hæc olim meminisse juvabit ;* ils aiment à se préparer des souvenirs. Mais qu'ils sachent se contenter des combats que les élémens révoltés ne cessent de livrer au Navigateur qui veut les dompter ; que leur insouciance ne leur fasse pas dédaigner les secours qui leur sont offerts pour les soustraire à des périls qu'il est possible d'éviter, qu'il n'est pas glorieux de braver : eh ! la Fortune ennemie n'en réservera-t-elle pas toujours trop pour exercer dignement le courage de nos Argonautes, et remplir les pages de l'Histoire navale du récit de ces terribles événemens qui assurent à l'homme supérieur qui les maîtrise, les applaudissemens du siècle présent, et une longue mémoire dans les siècles à venir ?

A Paris, ce 20 Germinal, an V de l'Ere française.

P. S. Le Journal du capitaine CHANAL, clos à l'arrivée du Navire le SOLIDE au Port de TOULON, ne pouvoit pas rendre compte du succès de l'Expédition sous le rapport de la spéculation de commerce ; mais des Notes communiquées postérieurement par la Maison BAUX elle-même, ont fait connoître le dernier résultat de l'opération. Le plan en avoit été parfaitement bien conçu ; et si la prohibition prononcée à la CHINE, que l'on ne pouvoit prévoir, ne l'eût pas contrarié dans le début, le Navire, doublé et chevillé en cuivre, construit et disposé, en tous points, pour tenir la mer pendant trois ou quatre ans, sans avoir besoin d'autres réparations que de celles que des accidens de mer pouvoient nécessiter, pourvu de quatre rechanges complets de voiles et d'agrès, d'un avitaillement

immense, et d'un assortiment d'objets de traite suffisant pour une longue suite d'opérations [a], eût pu facilement, après sa première relâche à MACAO au bout de huit mois, entreprendre encore, avant son retour en FRANCE, deux Voyages de la CHINE à la Côte d'AMÉRIQUE : et l'on eût eu l'assurance de primer sur les deux points tous les Bâtimens qui auroient été expédiés ou d'EUROPE, ou des ÉTATS-UNIS, et de n'avoir pour concurrens que ceux qui, partant des Ports de l'ASIE, auroient pu faire une semblable combinaison. A son troisième Voyage à CANTON, il eût converti en Thés, en Soieries et

[a] La Maison *Baux* voulant être assurée que tous les ouvrages de nos manufactures qu'elle destinoit à être employés dans les échanges avec les Américains de la côte du *Nord-Ouest*, seroient bien conditionnés et des meilleures qualités, ne crut pas pouvoir mieux faire que de charger la Maison *Guilliaud* père et fils, Manufacturiers à *Saint-Étienne*, faisant le commerce à *Lyon*, et Actionnaires dans l'Expédition du *Solide*, de la fabrication de tous les objets de quincaillerie, des armes pour les Sauvages, des outils et des divers ustensiles que l'expérience des Voyages précédens avoit indiqués pour devoir être admis avec plus de facilité et d'avantage dans la Traite des Pelleteries. La Maison *Guilliaud* apporta à remplir cette commission, toute l'intelligence de Négocians très-éclairés et très-instruits, et tout le zèle que lui inspiroit l'importance de l'expédition dont l'objet lui étoit connu. Mais une commande considérable de hallebardes et d'autres armes offensives, dont la fabrication occupoit plusieurs ateliers disséminés dans la campagne, ne pouvoit, en 1790, que jeter l'alarme parmi des hommes ignorans, soupçonneux et inquiets, que la Liberté venoit d'armer subitement, et qui crurent voir dans ce rassemblement d'armes, des préparatifs et des moyens de contre-révolution. Ce ne fut pas sans des peines infinies de la part de la Maison *Guilliaud*, et sans des dangers répétés pour leurs personnes, qu'après sept ou huit mois d'opposition d'une part, et de persévérance de l'autre, les Municipalités de *Lyon*, de *Saint-Chamont* et de *Saint-Étienne*, auxquelles l'objet et la destination des armes étoient parfaitement connus, et qui desiroient de les voir expédiées, parvinrent enfin à calmer les têtes agitées, et avec l'appui d'un Corps de douze cents hommes de troupes qui passoit par *Saint-Chamont*, firent sortir de cette Commune et dirigèrent sur *Marseille*, ces terribles hallebardes de Suisse de Paroisse, dont la vue seule avoit répandu l'alarme dans la ville et ses environs.

en autres productions de la CHINE, la totalité du produit de ses trois Traites : et il est impossible d'évaluer à quelle somme eût pu s'élever le bénéfice réuni de ces opérations combinées. La Fortune en ordonna autrement : le produit de la première Traite n'ayant pu avoir son débouché, on n'eut plus à s'occuper d'une seconde ; toute opération ultérieure dut être arrêtée ; et pour unique et misérable ressource, la cargaison de Fourrures fut apportée en FRANCE. Elle fut aussitôt dirigée sur LYON où les relations du commerce de cette Place et la saison favorable pouvoient promettre d'assez grands avantages dans le débit ; mais elle n'y parvint que peu de jours avant l'époque où cette malheureuse Cité, déchirée par la guerre civile, éprouva toutes les horreurs d'un long siége : au milieu de l'incendie et de la dévastation, les Fourrures de la Maison BAUX furent saisies ; et, oubliées sous le scellé, malgré les réclamations que rendoit plus instantes le danger du retard, elles devinrent la proie des vers. Mais les Armateurs du SOLIDE, non moins zélés pour la prospérité de leur pays, que désintéressés dans leur spéculation, se croiront dédommagés de la perte des deux tiers de leur Capital, si le nouveau sentier qu'ils ont ouvert au Commerce français qui, sans doute, saura s'y engager avec prudence, et mesurer ses opérations sur les probabilités, peut un jour procurer un débouché de plus à l'industrie nationale ; et à l'État un moyen de former, dans ces longues Navigations qui exercent le courage et mûrissent le talent, des Marins qui réunissent à l'intrépidité qui brave les dangers, l'expérience qui apprend à les éviter.

VOCABULAIRE
DE WAHITAHÔ

(*Ou* Santa-Christina *de* Mendaña), *une des îles de l'Archipel de* las Marquesas *de* Mendoça.

J'AI PENSÉ qu'il seroit utile de présenter, dans un Tableau comparatif, le Vocabulaire que nous avoit donné le capitaine COOK, celui que nous devons à JOHN-REINOLD FORSTER, et ceux que le capitaine CHANAL et le chirurgien ROBLET ont dressés chacun de leur côté.

On remarquera dans les mots qui sont communs aux quatre Vocabulaires, les différences qui tiennent en partie à la différente manière dont ils ont été entendus, et plus encore à la différente manière dont ils ont été écrits pour en fixer la prononciation. J'ai cru devoir les conserver tels que chaque Voyageur les a figurés, avec les articles et les autres signes qu'il a employés pour indiquer les sons qu'il veut que l'on émette en les prononçant.

LE VOCABULAIRE du capitaine COOK est extrait du Tableau de comparaison des Langages des îles du GRAND-OCÉAN, qu'il nous a donné dans le 2.d Volume de son second Voyage, *page 364* de l'Original.

Il prévient que les doubles Voyelles en italique, *oo* — *ee*, doivent se prononcer comme s'il n'y en avoit qu'une : pour les Français, *oo* représentent notre Diphtongue *ou*, et *ee*, notre Voyelle longue *î*.

Les Voyelles *trema*, c'est-à-dire, accentuées de deux points, doivent être prononcées séparément : ainsi, dans *öe*, anglais, qui est *öi* pour la prononciation française, chacune des Voyelles doit former une Syllabe.

L'Accent placé *avant* le mot indique que la prononciation doit être forcée, qu'elle doit frapper fortement sur la première Lettre ou Syllabe du mot : mais si l'Accent est *au-dessus* de la première Lettre, ou *au-dessus* d'une autre Lettre dans le courant du mot, la prononciation doit forcer sur la Syllabe qui suit immédiatement l'Accent.

Une Virgule placée dans le milieu d'un mot, fait connoître qu'il est composé de deux mots, ou que la même Syllabe répétée forme le mot : dans les deux cas, on doit faire une petite pause à la place indiquée par la Virgule.

Un Français qui veut prononcer, de manière à être entendu d'un Mendoçain, les noms écrits dans le Vocabulaire de Cook, doit observer que *A* anglais y répond à *A* français — *AI* à *È* ou *AI* — *E* à *I* — *EE* à *Î* — *O* à *O* — *OO* à *OU* diphtongue — *OU* à *ÄOU* — *Y* à *AÏ*.

Je dois prévenir les Marins français qui ne connoissent le second Voyage de Cook que dans la Traduction française, qu'il y a plusieurs fautes d'impression dans le Tableau de comparaison des Langages, qui se trouve dans le Tome IV de l'Édition *in-4.°*, page 302*bis*, Colonne des *îles Marquises :* ces fautes proviennent de quelque dérangement dans le Tirage, qui a rompu la correspondance des Colonnes [a].

[a] Le mot M*aiee*, qui y est écrit M*aiee*a *[Fruit-à-pain]*, y répond au mot *Pirogue*.

E'vaa, qui y est écrit Evâ *[Pirogue]*, répond au mot *Fruit à pain*.

Ah*oo* *[Étoffe]* y est écrit Aha.

Matta *ou* Matta*ee*a *[l'Œil]* y répond au mot *Oiseau*.

B*oo*a'*ee*na *[l'Oreille]* y répond au mot *Oui*.

E*oo*'my *[la Main]* ne répond à rien.

Reinold Forster a employé, dans son Vocabulaire, des Accens et d'autres Signes placés au-dessus des Lettres pour indiquer comment il veut qu'on les prononce; mais il ne donne point l'explication de ces Signes. Je les ai conservés tels qu'on les voit dans l'Original, sans vouloir hasarder de les expliquer: je crois cependant qu'en s'aidant de ce qui est dit pour le Vocabulaire de Cook, on pourra deviner l'intention de Forster.

Le capitaine Chanal a fait usage du Signe de la Prosodie latine, qui indique que la Syllabe qui le porte est longue: il a d'ailleurs donné à l'Accent aigu, à l'Accent circonflexe, et au Tréma de l'Orthographe française, leur fonction ordinaire que tout le monde connoît. On doit prononcer les mots de son Vocabulaire comme si on lisoit du français, et aspirer toutes les *H*.

La plupart des mots qu'il y a fait entrer ont été recueillis séparément par le capitaine Marchand et par lui-même: les mots sur lesquels ils ont été d'accord (et c'est le plus grand nombre) ne portent point de marque; mais ceux sur lesquels ils ont différé, sont écrits des deux manières dont ils les ont entendus; et chaque mot est suivi de la lettre initiale du nom de l'Observateur: ceux qui sont marqués d'une * ont été recueillis par le capitaine Chanal seul, et ceux qu'accompagnent deux **, par le capitaine Marchand seul.

Le Vocabulaire du chirurgien Roblet est accentué pour la prononciation française et doit être lu comme si les mots étoient français, mais en aspirant toutes les *H*.

Pee to *ou* Pee to'*ai* *[le Nombril]* répond à l'*Œil*.

Mai ee a *[Banane*, qu'on a traduit par *Plantain]* répond au mot *Pirogue*.

E'pa too *[Tatouage]* répond au mot *Rire*.

Le mot Ve'hee ne *[une Femme]* a été oublié dans la Colonne des îles *Marquises*.

On doit observer que les Mendoçains en parlant mettent assez communément un *A* ou un *E*, et quelquefois, mais plus rarement, un *O*, au commencement du mot; souvent aussi ils les suppriment : ces Voyelles ainsi employées paroissent faire l'office d'un Article; et c'est un usage assez général dans toutes les Langues parlées par les Naturels des îles du Grand-Océan, de faire précéder les mots et particulièrement les noms propres, par quelqu'une des trois Voyelles, *A*, *E*, *O*: ainsi dans le nom O-Taïti, une des îles de la Société, *O* est l'article et *Taîti* le nom de l'île, &c.

On pourra juger par le Vocabulaire quoique très-abrégé de la Langue de l'île Wahitahô, que les Mendoçains n'emploient aucune articulation difficile, et que leur Langage, malgré les fréquentes aspirations, et la véhémence avec laquelle ils ont coutume de s'exprimer, a de la douceur et une sorte d'harmonie.

(*Voyez* ci-devant pages 154 à 157, et aussi page 284, Note [2]).

MOTS

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHÎTAHÔ.			
	PRONONCIATION FRANÇAISE.		PRONONCIATION ANGLAISE.	
	CHANAL.	ROBLET.	COOK.	R. FORSTER.
PARTIES DU CORPS HUMAIN.				
Un Homme	.....	.....	Teete.....	Teète.
Une Femme	.....	.....	Ve'heené.....	Vahèine.
L'acte de l'union intime des Sexes	Ouka-houka..	Ouka-Ouka.		
La Tête	.....	é-Houpoco...	.....	Oòpo.
Les Cheveux	.....	é-Houhoho...	.....	Oòwho.
Le Front	Haë*.			
Les Sourcils	Toukéhaë*.			
Les Yeux	Matta.....	Mata.....	'Matta *ou* Mattaeea.....	Mättà.
Le Nez	Hōni *(c)*..... Hihou *(m)*...	é-Hihou.....	.....	Eiy'oo.
La Bouche	Noutou.....	é-Noutou.....	.....	Mòtoo.
La Langue	Aïio.....	é-Aheho.		
Les Dents	Niōh.....	é-Niho.....	E'necho.	
Le Menton	Cohoūhahi....	é-Cohouhaï.		
La Barbe, une Barbe	.....	.....	.....	Oòmee.
Les Oreilles	Pouhāhina.....	Bohouahina...	.....	Poncenohòè.
Le Cou	Hokaki.....	é-Kaqui.		
Le Corps ou *la Taille*	Ehouma **...	é Houma.		
La Gorge ou *Poitrine*	Houma **....	é-Houma.		
Les Tetons	Hōu.....	é-Hou.		
Les Bras	Mataïo *(c)*... e-Hima *(m)*..	é Ima.		
Les Coudes	Toukahima **.	é-Toucahima.		
Les Mains	Mana, Manaïna.	é Mana, Mana.	Eoomy.....	Hcèma.
Les Ongles	Mattécou *(c)*.. Mayouhou *(m)*.	é-Mayouhou.		
Le Ventre	Poppou.....	é-Coppou....	.....	Òpoo.
Le Nombril	Pito.....	.....	Peeto *ou* Peeto'ai.	
Les Part. sex. de la Femme	Hōmo.....	é-Homo.		
Le Membre génital	Titoï.....	é-Houhou. Titohi.		
Les Génitoires	Comaï **.....	é-Comaï.		
Les Fesses	Poutétoutahi **.	é-Poutétoulahé.		
L'Anus	Ouakého **...	é-Houhakého.		
Les Cuisses	Pouhâ.....	e-Pouha.		
Les Genoux	Mouhô.			
Les Jambes	Mahivahé....	é-Vahï-Vahi.		
Les Pieds	Tapouvahé...	Tapou-Vahé..	.....	Àwäi.
Les Talons	Oukevahi*.			

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHÎTAHÔ.			
	PRONONCIATION FRANÇAISE.		PRONONCIATION ANGLAISE.	
	CHANAL.	ROBLET.	COOK.	R. FORSTER.
VÊTEMENS, ORNEMENS, &c.				
Étoffe quelconque, Mouchoir, Manteau et autre Vêtement	Kahou.....	é-Cahou.....	'Ahoo, *ou* 'Ahooeea.	
Chapeau ou *Ornement de tête*	Béhouhaï **..	é-Béhouhaï.		
Grains de verre	Pippi.....	Pippi.		
Piqûres ou *Tatouage*	Tâtou.....	.....	E'patoo.	
Miroir	Ouhatta.			
ARMES, OUTILS, INSTRUMENS, &c.				
Pique	Tôto *(c)*. é-Cahahou *(m)*.			
Sabre, Poignard, Épée	Pahouha *(c)*... Cohé *(m)*.....	é-Cohé.		
Lance (le même mot employé pour le *Fusil avec la Baïonnette au bout*)	.....	Cahahou.		
Canon, ou *Arme à feu quelconque*	Pouhi.....	Pouhi.		
Outils tranchans, et *Coquilles employées au même usage*	.....	é-Ouhi.		
Pierre dont sont armés les Outils	Tôki **.....	Toki.		
Pierre à aiguiser	Pounah **....	Pouh-nah.		
Hache	.....	.....	.....	Tòee.
Clou	Pappâh.....	Pappa.		
Hameçon	Éppâh.....	é-Pah.		
Maison, Case	.....	.....	.....	te-Whārre.
Pirogue	Évakâh.....	é-Vaka.....	E'väa.....	Whāa.
Vaisseau ou *Chaloupe des Européens*	Hapaï *.			
ANIMAUX, ARBRES, PLANTES, &c.				
Cochon	Bouhaka..... Pouhaka.....	Boha *ou* Boaka.	'Booa.....	Boodhā.
Nom que les Naturels ont donné à un *Chat*	Pouhihô.			
Poule ou *Coq*	Môha.....	é-Moha.....	Mŏa.	

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHÎTAHÔ. PRONONCIATION FRANÇAISE. CHANAL	ROBLET.	PRONONCIATION ANGLAISE. COOK.	R. FORSTER.
Poisson	Éatou *(c)*, é-Hika *(M)*	é-Hika	.....	Eèiyā.
Coquillages	Pouhé **	Pouhé.		
Fruit-à-pain	Mâhië	Maïhi	Maiee	Oòroo, Màee.
Noix de Coco	Aéhie	é-Ahehi	.....	Neèoo.
Banane	.....	.....	Maiee a	Māiā.
Canne à sucre	Nohou **	é-Nohou.		
OBJETS REMARQUABLES.				
Le Soleil	é-Ahou, *ou* Notéani *(c)*, é-Ha *(M)*	é-Ha.		
La Lune	.....	Oumati.		
Le Ciel, et peut-être *les Etoiles*	Tohoua *(c)*, é-Hani *(M)*	é-Hani.		
La Terre, le Sol	.....	.....	.....	Whennòoā.
La Mer	Etahi *	é-Tahi.		
L'Eau	Evahi	e-Vahi	.....	Evāi.
La Pluie	Issah.			
QUALIFICATIONS.				
Chef	Otohou, Otou	Othoou, Othou,	.....	A-kā-ài.
	Qualification donnée au capitaine Marchand par les Naturels.			
Ami et *Amis*	Täyo *et* Täyé.	Tayo *ou* Taï-ïo.		
Beau, très-beau	Maï, Daï *.			
Petit	.....	.....	.....	Èetee.
Je, Moi	.....	.....	'Wou.	
Tu, Toi, Vous	.....	.....	Oë.	
DIVERSES EXPRESSIONS.				
Venez, Approchez	Haëo **	Hahého.		
Venez avec moi, Suivez-moi	Mâhi **	Mahi.		
Allez, Allez-vous-en	Tahi **	Tahi.		

MOTS FRANÇAIS.	MOTS CORRESPONDANS DANS LA LANGUE DE WAHÎTAHÔ. PRONONCIATION FRANÇAISE. CHANAL	ROBLET.	PRONONCIATION ANGLAISE. COOK.	R. FORSTER.
Attendez, Bientôt, Tout à l'heure	Heppo	é-Poh.		
Oui, consentez-vous!	Eh? *(très-ouvert)* *.			
Silence, Taisez-vous	Moutton *.			
Tuer, et aussi *Tué, Mort*, ou simplement *Blessé, Malade*	Matté	Matté.		
Chose défendue	Tâbou.			
Boire	.....	.....	'Aeenoo	Àinoo.
TERMES NUMÉRIQUES[a]				
Un	a-Tāhi	Tahi	Atta'haee	bo-dāhāi.
Deux	a-Houāh	Houah	A'eoa	bo-hoòā.
Trois	a-Tōhou	Tohou	A'toroo	bo-dò-oo.
Quatre	a-Fāh	Fah	A'faa	bo-hā.
Cinq	a-Hima	Hima	A'eema	bo-heèmā.
Six	a-Hōno	Hono	A'ono	bo-nā.
Sept	a-Fitto	Fitou	A'wheetoo	bo-hiddoo.
Huit	a-Vāho	Vahou	A'waoo	bo-wàhoo.
Neuf	a-Hīva	Hiva	A'eeva	bo-heèvā.
Dix	a-Onohōhou	Onohouhou	'Wannahoo, *ou* Wanna'hooe	bo-nahoo.
NOMS DES ÎLES.				
San-Pedro	ô-Niteïo	Onetéyo	.....	O-Nateya.
La Dominica	ô-Hivahöa	Ohivahoa	.....	Heeva-roa.
Santa-Christina (ou peut-être le nom de la Baie de *la Madre de Dios*[b]).	Wahîtahô	e-Vaïtahou	.....	Waitahoo.
Première Baie au Sud de *la Madre de Dios*	a-Nâpôho.			
Seconde Baie. *Anse du Sud*	a-Pâtòni.			
Seconde Baie. *Anse du Nord*	a-Nalevâho.			
La Madalena	On ignore les noms que les Naturels leur donnent.			
île Hood				

[a] Ils n'ont pas de Termes numériques au-delà de DIX, mais, comme ils marquent les Dixaines avec leurs doigts, ils peuvent compter jusqu'à CENT.

[b] Je crois plutôt que c'est le nom de l'île même, parce qu'il étoit porté sur la Carte de *Tepa* (ci-devant pages 189 et 190).

VOCABULAIRE

DE TCHINKÎTÂNÉ,

Côte NORD-OUEST *de l'*AMÉRIQUE, *à 57 degrés de latitude Nord.*

QUOIQUE le Vocabulaire dressé par le Chirurgien ROBLET diffère très-peu de celui qu'a formé le Capitaine CHANAL ; il n'est pas inutile de faire connoître l'un et l'autre : chaque Observateur a sa manière d'écrire les mots, et elle tient à celle dont il les a entendus.

Le capitaine CHANAL, pour indiquer la *Quantité* de quelques Syllabes qui sont longues, a placé au-dessus de ces Syllabes le signe indicadif ¯ de la Prosodie latine : les autres, dit-il, sont pour la plupart brèves, et quelques-unes sont douteuses. Le *G* et le *K*, précédés ou suivis d'un *L*, se prononcent avec un roulement qui ne peut être rendu par aucun signe de l'Écriture française, et qu'il est même impossible d'imiter, si l'organe de la parole n'y a pas été formé dès l'enfance. On a figuré les Syllabes *cha*, *chi* par *tcha*, *tchi* ; parce qu'elles doivent être prononcées comme les Italiens prononcent *ce*, *ci*, c'est-à-dire, *tché*, *tchi*, pour un Français. Le capitaine CHANAL prévient que les mots qu'il a marqués d'un * lui ont été communiqués par le chirurgien ROBLET.

Ce dernier Observateur prévient, de son côté, que les mots dont il n'a pas marqué la *Quantité* par les signes ¯ ou ˘ de la Prosodie latine, ou n'ont pas été recueillis par lui-même, ou

ont été prononcés devant lui, par différens habitans du pays, de manière qu'il n'auroit pas pu en figurer la prononciation avec la même sûreté qu'il l'a fait pour les mots dont il a marqué la *Quantité.* « En général, dit-il, les Naturels de Tchinkîtâné prononcent beaucoup du gosier, en faisant sur le *g* un petit roulement qui ne peut être rendu dans notre Langue. J'ai essayé de figurer leur prononciation du *c*, qui est le *tche* des Italiens, mais dont le *t* se fait sentir d'une manière presque imperceptible. On jugera, par le peu de mots que j'ai pu rassembler, et par les acceptions variées que les habitans leur donnent, que la Langue de Tchinkîtâné est très-abondante ».

(*Voyez* ci-devant pages 285 et 286.)

N. B. Faites sonner toutes les Lettres dans les deux Vocabulaires ; prononcez *in* final, ou *in* au commencement ou au milieu du mot, comme s'ils étoient écrits *inn*, ou *ine* terminé par un *e* muet.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS, SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
PARTIES DU CORPS HUMAIN.		
Les Cheveux	Satkāg-hoū	Kā chă kă oū.
Le Front	Kākac	Kā kăc.
Les Sourcils	Kātséré	Kătsȳ *et* Kĕ te se rĕ.
Les Paupières	Kaoūktāki	Kaout-taki.
Les Yeux	Kāoūtstākitsi	Kă hoū hăc.
Le Nez	Kātsloūkoutsch	Kă chĕ loŭ.
La Cloison du Nez		Kăs loŭ tchī.
Les Moustaches		Kăkătălchă āgnĭ.
La Bouche	Katkāska	Kat kas ka.
Les Lèvres	Kākraigz *	Kă kraĭgz.
Les Dents	Kāhoū	Kā hoŭrḡ.
La Langue	Kātslout	Kats loug.
Le Menton	Kātty	Kă tĭ.
La Barbe	Kaktātāhi.	
Les Oreilles	Kākouk	Kĕ koŭ qŭe *et* Kag houg.
Le Cou	Katslāta	Kast la ta.
Le Gosier		Kā chāi kăt choū coū.
La Poitrine	Kākitt.	
Les Tetons	Kātsla	Kăt chē lă.
Les Épaules et les Bras		Kă rĭ gŭe.
L'Épaule	Kākig	Kă oŭ coŭ.
Le Bras	Kāssy.	
L'Avant-bras	Kātchin	Kă tĭs scĭ soŭ.
La Main et les Doigts		Klăt hēr gŭe.
La Main	Kātchicou.	
Les Doigts	Kātleck.	

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS, SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
Le Poignet	.....	Kă tchĭ koūlliă.
Le dessus de la Main	.....	Ka tchou tine.
Les Ongles	Kahākin	Kă rā koū.
Les Aisselles	Kāhīnié	Ka hi ny.
Les Côtes	Kātsloug	Katslong.
L'Estomac	Kaghoūgā *	Kăghougā.
Le Ventre	Kājoū *	Kā joū.
Le Nombril	Kākoūtst.	
Part. nat. de l'Homme.	Kātgligz *	Kăt gl̆ĭgz *ou* Kăt lĭchē.
Idem *de la Femme*	.....	Kōuğz.
Poils du Pénil	Koūgza *	Koūgsă.
Le Postérieur (en général)	Kaguéhāï *	Kă gue haў.
Les Fesses	Katoukōtchi	Ka tou kot chi.
Les Cuisses	Kākatch	Kă gătz.
Les Genoux	Kakissākanoūkoū	Ka kissa ka nou kou.
Les Jambes	Katséyoūhā	Kăt seĭ joŭ.
Les Pieds	Kayēstkā	Kă goū sātz̄ gli *et* Kahiestka.
Les Malléoles [os des chevilles]	Katchoūtouk	Ka tchou touk.
La Plante des Pieds	Kakoūstak	Ka kous tou.
Tatouage [marques sur la peau]	Kētc̄hkI	Kets chlé.
Ornement labial	.....	Keīn tă kă.
Enfant mâle	Késāny *	Kĕ sā nī.
Le Fils (par rapport au Père)	Kāguit.	
Enfant femelle	Saguésāny *	Să guĕ sā nī.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS, SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
OBJETS NATURELS.		
Le Ciel.	Coūtc̄hs.	
Le Feu.	. . . . .	Kră nĕ.
L'Eau (douce).	Hīll.	Hill.
Un Chien.	Kēkle.	Keīt tĕ.
Un Poisson.	Tschāāts.	Tc̆hassē.
Une Fourmi.	. . . . .	Kă seīs tăne.
Une Moustique [Maringouin].	Tāk-hā.	Tak ha.
Des Arbres debout [Forêt].	Ass̄	Ass.
Un Arbre coupé, abattu.	. . . . .	Kră goŭ.
Une Fleur par un nom généric., ou une Fleur par son nom particulier.	Youkātskoutq.	You kats kou.
Des Pierres.	T’’ēē.	Tehée.
OUVRAGES DE LEURS MAINS ET AUTRES.		
Hutte ou *Tente*.	. . . . .	Keĭte.
Pirogue.	Yācou.	Ya cou.
Caisse (de leur façon).	Koūk	Ka ouk.
Perche ou *Ligne de Pêche*.	Tchakāā.	Tcha kaa.
Fer à rabot ou *Ciseau emmanché pour servir de Hache*.	Krōta.	Kro ta.

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS, SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
Le Manche de la Hache.	Assōcti.	
Manteau de Fourrure, et Peaux servant de vêtement	Koūn *(Manteau)*	Kā koŭ oū *(Peaux).*
Un Chapeau	Tsaūhou	Thau sou.
Une Veste	Koūtēsk [a]	Kou tesk.
Des Boutons (d'habit).	Kāhīcoutz	Kaï kouts.
Une Bague	Klectākiks	Klettaki.
Un Présent	Stock.	
Nom propre de la Baie, nommée par les Espagnols GUADALUPA, *et* NORFOLK *par* DIXON	TCHINKĪTĀNÉ	TCHINE KITANÉ.
Exclamation, exprimant le consentement ou la satisfaction	Ouōh !	
TERMES NUMÉRIQUES.		
Un	Clērrg	Kaike.
Deux	Tērrk	Tĕrg.
Trois	Nōtchk	Netx̄.
Quatre	Tācoun	Tacoūng.

[a] Le mot *Koūtēsk* signifie de même une Veste ou un Gilet, aux îles de *Queen-Charlotte* (ci-devant page 361).

MOTS FRANÇAIS.	MOTS TCHINKÎTÂNÉENS CORRESPONDANS, SUIVANT CHANAL.	SUIVANT ROBLET.
Cinq	Kītchin	Keĭt tchĭnē.
Six	Klétoūschou	Keī toŭ choŭ.
Sept	Tākrratoūschou	Tră toŭ choŭ.
Huit	Nētskatoūschou	Neīx că toŭ choŭ.
Neuf	Koūschok	Koŭ chāc koū.
Dix	Tchīnkat	Tchĭne kăte.
Vingt	Clērr-kat.	
Quarante	Tērr-kat.	

(Voyez la manière de compter des Tchinkîtânéens, ci-devant pag. 284 et 285.

FIN du Tome premier.

ADDITIONS.

ADDITIONS

À LA

RELATION DU VOYAGE.

N. B. L'impression de ce Volume étoit terminée avant la fin de l'An VI ; mais celle des deux autres Volumes ayant exigé un temps assez considérable, j'en profite pour insérer, à la suite de celui-ci, quelques ADDITIONS auxquelles a donné lieu la publication récente de deux Voyages dont je n'avois pu avoir connoissance lorsque je m'occupois de la RELATION DU VOYAGE du capitaine MARCHAND.

I.re ADDITION.

Pour l'INTRODUCTION, ci-devant page lxxxvij.

JE me suis borné dans l'*INTRODUCTION* à faire un exposé très-sommaire des Expéditions à la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, qui sont postérieures à celle de LA PÉROUSE ; et j'ai annoncé que le Gouvernement britannique avoit expédié des Bâtimens pour vérifier et compléter les Découvertes qui avoient été faites dans ces derniers temps entre le 48.e et le 60.e Parallèle. Le Voyage du capitaine VANCOUVER [a], publié à LONDRES vers la fin de l'année dernière (An VI), et qui ne nous est parvenu en FRANCE que dans le commencement de l'An VII, a rempli parfaitement cet objet : et l'on peut dire que cette partie de la Côte du Nouveau Monde est actuellement

Pour l'Introduction.

[a] *A Voyage of Discovery to the North Pacific Ocean, and round the World &c. By Captain George Vancouver. London. 1798.* 3 Vol. gr. *in*-4.° avec *Atlas.*

Pour l'Introduction.

mieux connue, sous le rapport de la Géographie, que ne l'ont été, et que ne le seront peut-être jamais, des parties de l'Ancien Continent bien plus à notre portée, et que les Européens fréquentent depuis qu'ils se livrent à la Navigation. L'*Introduction* au Voyage du capitaine Marchand peut être regardée comme l'Introduction au Voyage de Vancouver : celui-ci doit fixer toutes les incertitudes ; et en lisant le Précis des Découvertes qui ont été faites depuis l'année 1537 jusqu'en 1790, on suivra avec curiosité et intérêt, sur les Cartes précieuses qui accompagnent la Relation de Vancouver, des Routes que les Voyageurs anciens nous avoient à peine indiquées ; on reconnoîtra les Terres qu'ils n'avoient qu'entrevues ; on saura ce qu'ils auroient voulu que nous ignorassions toujours ; et, en admirant l'immense progrès qu'a fait la Science de la Navigation, on ne refusera pas un tribut d'éloges et de reconnoissance aux Savans qui ont perfectionné cette Science, et aux Navigateurs infatigables qui ont su tirer de son perfectionnement, un si grand avantage pour parvenir à compléter la Découverte et la Description des Côtes Occidentales de l'Amérique du Nord.

II.e ADDITION.

Pour les Îles las Marquesas de Mendoça.

Pour les îles de *Mendoça.*

Un Voyage dans les États-Unis d'Amérique[a], publié à Paris dans le mois de Ventôse de la présente année (An VII, Mars 1799 v. st.), nous donne l'Extrait d'un Voyage fait en 1792, dans le Grand-Océan, par le capitaine Robert,

[a] *Voyage dans les États-Unis d'Amérique, fait en* 1795-96-97, par *la Rochefoucauld - Liancourt. Paris, Du Pont, An VII.* 8 Vol. *in*-8.° T. III, pages 19 à 22.

Américain, commandant le Navire le JEFFERSON, du port de cinq cents tonneaux, parti de BOSTON, le 29 Novembre 1791.

Pour les îles de *Mendoça.*

L'expédition du capitaine ROBERT avoit pour objet la Traite des Pelleteries à la Côte du NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE; et, comme le capitaine MARCHAND, il relâcha dans la Baie de LA MADRE DE DIOS de l'île WAHÎTAHÔ [ou SANTA-CHRISTINA] qu'il nomme WHOANWOW. Il ne se proposoit pas seulement par cette Relâche, de se procurer de l'eau et des rafraîchissemens, mais encore de construire un Bâtiment de 90 tonneaux dont il avoit à son bord les principales pièces prêtes à être montées, et qui lui a servi dans la suite à seconder le JEFFERSON dans la traite des Pelleteries.

L'extrait de ce qui concerne les îles LAS MARQUESAS DE MENDOÇA, n'occupe que trois pages, quoique le capitaine ROBERT ait séjourné pendant quatre mois à MADRE DE DIOS, et qu'il eût pu nous donner des détails très-intéressans sur l'île WAHÎTAHÔ en particulier, et quelques notions moins incertaines que celles que nous avons sur les autres îles du Groupe; mais il ne parle que des Habitans de l'île où il s'étoit établi; il en parle même très-peu : le capitaine CHANAL à qui j'ai communiqué cet Extrait, trouve, et avec raison, beaucoup d'inexactitude dans le peu qui a été dit; et j'avoue que je n'y ai rien trouvé qui doive être ajouté à la Description, telle que je l'ai pu faire, de l'île et des Insulaires, d'après les matériaux que nous ont fournis les Voyageurs qui l'avoient visitée avant le capitaine ROBERT.

Suivant le Capitaine américain, les Habitans des îles de MENDOÇA « n'ont pour armes *que des pieux* de bois très-dur, et *très-bien aiguisés*, et de longues frondes avec lesquelles ils jettent de fort loin, et *avec beaucoup de justesse*, d'assez grosses pierres.

Pour les îles de *Mendoça.*

Je ne sais si par *pieux bien aiguisés* il entend parler des lances longues de neuf à onze pieds, et des piques ou javelots dont ils font usage à la guerre; mais indépendamment d'une espèce de sabre, fait d'un bois très-dur, de la forme d'une pale d'aviron, il a omis de faire mention de l'arme la plus redoutable dans la main d'un homme des MENDOÇA, de la massue de *Casuarina* dont un des bouts est terminé par un gros nœud, et qu'ils se plaisent à orner de sculptures. L'usage de la fronde avoit été remarqué par les Français; ils sont d'accord avec le capitaine ROBERT sur la grande distance à laquelle ces Insulaires peuvent lancer une pierre, mais ils ne conviennent pas de même de leur adresse à frapper au but. (*Voyez ci-devant* page 132.)

Le capitaine ROBERT, en parlant de la tentative que firent les Habitans de l'île voisine (sans doute celle d'ô-HIVAHÖA, la DOMINICA) pour enlever à l'ancre le petit Bâtiment qu'il avoit construit, dit qu'ils se présentèrent « avec une flottille d'une vingtaine de canots de *quatre-vingt-dix pieds* de longueur ».

Les Français, à leur arrivée dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, reçurent la visite de cinquante canots venus d'ô-HIVAHÖA : la longueur de la plus grande de ces embarcations n'excédoit pas vingt-cinq ou trente pieds au plus (*ci-devant*, pages 130 à 132).

Le Capitaine américain ajoute que les Habitans d'ô-HIVAHÖA sont *en état continuel de guerre* avec ceux de WAHÎTAHÔ : mais les Français les ont vus vivre en bonne intelligence; et, à la première visite qu'ils firent à la Baie de LA MADRE DE DIOS, les Naturels des deux îles, réunis et confondus ensemble, sembloient ne former qu'une seule Peuplade. Je ne garantirois cependant pas que cette harmonie ne soit jamais troublée; car, depuis ce premier jour, on ne les a pas vus à terre communiquer entre

eux ; mais les pirogues des deux îles pagayoient pêle-mêle à l'entour du vaisseau, et l'on ne voyoit jamais s'élever de querelles entre les hommes des deux Nations. Les blessures qu'on aperçoit à plusieurs des Habitans de WAHÎTAHÔ, attestent, à la vérité, qu'ils ont des guerres à soutenir, et il est probable que c'est principalement contre ceux d'Ô-HIVAHÔA, leurs plus proches voisins : ceux-ci en général se montrent plus belliqueux, moins faciles dans le commerce de la vie que les premiers ; et, comme leur île paroît peu fertile, il se peut que la stérilité et la disette qui en est la suite, les portent quelquefois à faire des incursions chez leurs voisins qu'une terre toujours féconde entretient dans une perpétuelle abondance ; mais on n'en peut pas conclure que *l'état de guerre* soit *l'état habituel* des deux Peuplades.

Pour les îles de *Mendoça.*

« Les mariages, dit le capitaine ROBERT, ne durent que tant qu'il plaît aux mariés, sur-tout aux hommes qui conservent une grande supériorité sur les femmes : *ils ne mangent jamais avec elles.* Les mêmes habitations contiennent souvent les pères et les enfans, même quand ceux-ci sont mariés ».

Le Capitaine américain a dû avoir plus d'occasions que le Capitaine français de s'assurer si les habitans de WAHÎTAHÔ connoissent quelque règle dans le mariage : mais, comme je l'ai dit, à en juger par leur conduite, on pourroit croire que chaque homme est le mari de toutes les femmes, et chaque femme, la femme de tous les hommes. (*Voyez ci-devant*, page 122.) Quant à la supériorité des hommes sur les femmes ; il ne paroît pas qu'ils en ayent d'autre que celle que la Nature a donnée au plus fort. Mais les femmes sont admises à manger habituellement avec les hommes : le capitaine CHANAL qui a assisté plusieurs fois à leurs repas, a vu les hommes, les femmes

Pour les îles de *Mendoça.*

et les enfans manger en commun et se nourrir des mêmes mets (*ci-devant* pages 145 et 146).

Suivant le capitaine ROBERT, il y a dans cette île « un *Roi* qui est *héréditaire* et des Chefs de Village *qui le sont aussi :* il y a encore une certaine *inégalité* dans les familles qui toutes donnent au Roi et aux Chefs *de grands témoignages de respect :* la propriété est reconnue et respectée : le nombre des *Domestiques* et des *Esclaves* est proportionné à cette propriété .... Le vol des productions, comme de toute autre chose, y est puni sévèrement, et la punition y *est ordonnée par les Chefs d'après un jugement qu'ils rendent* ».

On a vu (*ci-devant* pages 147 à 149) que ni les Anglais, COOK et MM. FORSTER, ni les Français, MARCHAND, CHANAL et ROBLET, n'ont pu démêler quelle est la forme de Gouvernement de ces Insulaires : tous s'accordent seulement sur un point, c'est que, si ceux qui ont quelquefois l'apparence d'être les Chefs, ont en effet quelque autorité, elle ne se manifeste par aucun acte; et que les prétendus Sujets ou Vassaux ne paroissent avoir aucun égard pour la Majesté ou la Seigneurie; ce qui est bien éloigné de ces grands témoignages de respect que, suivant le capitaine ROBERT, toutes les familles donnent au Roi et aux Chefs : on peut dire que si, dans l'île de WAHÎTAHÔ, il existe des Dignités, ceux qui en sont revêtus se plaisent à garder l'*incognito*. Les Voyageurs qui ont précédé le Capitaine américain n'ont point aperçu cette inégalité des conditions, qui distingue des Maîtres, des Domestiques et des Esclaves; on a de la peine à croire que, si cette inégalité étoit établie, elle eût échappé à l'observation des Anglais et des Français : par-tout où est un Maître, il est empressé de montrer qu'il a des Valets et des Esclaves pour le servir. Quant à ce Tribunal des Chefs pour juger les vols, et infliger la peine du délit, il faut que,

depuis le départ du SOLIDE, le Code criminel de WAHÎTAHÔ se soit bien perfectionné; car on a vu que le Chef qui fit restituer le fusil du capitaine MARCHAND n'assembla point son Conseil pour juger le Voleur; il ne prit conseil que de sa Massue (*ci-devant* pages 45 et 149).

Pour les îles de *Mendoça*.

Le capitaine ROBERT s'étend peu sur les productions naturelles du pays; il dit seulement que « La Pomme de terre et les Cannes à sucre y sont *cultivées;* que les Volailles, qui y sont en petit nombre, et les Cochons *de Race chinoise*, qu'on y trouve en quelque quantité, se mangent *rôtis;* et que les Poissons sont mangés *crus* ».

Je présume que la *Pomme de terre* dont il est fait mention dans cet Extrait, est l'espèce de *Patate* dont il est parlé dans le Voyage de MARCHAND (*ci-devant*, page 91); il n'y est pas dit si cette racine est *cultivée* à WAHÎTAHÔ, ou si elle est une production spontanée de la terre. A l'égard de la *Canne à sucre*, le capitaine CHANAL nous assure (*ci-devant*, page 93) que les Naturels de l'île n'en connoissent pas le prix : elle n'y étoit donc pas cultivée à l'époque du Voyage des Français.

Ce même Capitaine que j'ai consulté sur l'Espèce du *Cochon* que l'on se procure aux MARQUESAS DE MENDOÇA, ne pense pas qu'il soit de *Race chinoise.* Le Cochon de la *Chine* a le corps gros et rond; et ses jambes, courtes et minces, ne sont pas proportionnées au corps : le Cochon de WAHÎTAHÔ est, en général, de petite taille, mais il est proportionné comme celui de nos climats. La chair du Cochon chinois est si grasse, qu'elle en est fade, et rassasie bientôt; au lieu que celui de WAHÎTAHÔ, quoique gras, a la chair d'un goût exquis; on en mange avec autant de plaisir que de celle du Mouton dont elle a à-peu-près la saveur : elle est fort supérieure à la chair de nos Cochons de lait dont on n'estime que la peau. Il

Pour les îles de *Mendoça*.

est probable que l'excellente qualité des Cochons de cette île est due à la qualité des fruits dont ils sont nourris, les mêmes que ceux qui font la principale nourriture des Hommes qui, suivant le rapport de COOK, admettent les Cochons à leur table (*ci-devant* page 120); ce qui, sans doute, n'est ni fréquent ni général, et l'on peut croire que les Cochons ne sont admis à leur table, que comme nos Chiens sont admis à la nôtre.

Le capitaine ROBERT a observé, comme les Français, que les Naturels de l'île mangent le Poisson cru : on a vu (*ci-devant* page 128) que quelquefois aussi ils mangent le Cochon sans l'avoir fait cuire.

Nous serions peu instruits du caractère et des mœurs des Habitans de WAHÎTAHÔ, si nous ne les connoissions que par le rapport du Capitaine américain : on trouve seulement dans l'Extrait de son Voyage, que « pendant quatre mois qu'il a séjourné dans l'île, il a vécu, en général, en très-bonne intelligence avec les Naturels dont un grand nombre l'assistoient dans ses travaux; mais qu'un jour il leur prit envie de s'emparer de son petit Vaisseau à moitié construit, et qu'une réunion considérable de ces Insulaires, leur Roi à la tête, montrèrent si évidemment le projet d'attaquer, que le capitaine ROBERT dit s'être vu obligé d'user de force pour les repousser; qu'avec les trente-six hommes qui composoient son Équipage, il fit feu sur les Naturels, en tua plusieurs, en blessa beaucoup d'autres, et les mit tous en déroute; que le lendemain, ils vinrent demander la paix et lui apporter quelques-uns de leurs blessés à guérir ».

C'est en rapprochant tous les faits connus et les opinions des Voyageurs, que, dans la Relation du Voyage du capitaine MARCHAND, j'ai esquissé le caractère de cette Peuplade qui,

sous

Pour les îles de *Mendoça*.

sous plusieurs rapports, pourroit avoir à se plaindre des Européens bien plus que ceux-ci n'ont à se plaindre d'elle (*ci-devant* page 141). Ce que j'en ai pu dire suppléera en partie au silence du Navigateur américain; mais nous devons regretter infiniment, qu'ayant séjourné quatre mois à terre, ayant vécu en société habituelle avec les Naturels de l'île, il ne se soit pas un peu plus occupé à étudier et à nous faire connoître une Race d'Hommes qui paroissent être encore dans cette période de la civilisation où l'Homme n'est plus sauvage, et où il n'est pas encore policé : quelle riche moisson eût pu faire un Voyageur philosophe !

Le capitaine ROBERT dit que « la liqueur fermentée que les Naturels de WAHÎTAHÔ font avec une racine jaune qu'ils appellent *Hary* (et que le capitaine CHANAL croit être celle du *Gingembre*, *ci-devant* page 129), est antiscorbutique, et qu'ils l'emploient comme un remède contre le mal vénérien, *très-commun dans ces îles depuis les premières visites des Européens*, et dont tout l'équipage du JEFFERSON fut infecté [a] ».

On a vu dans la Relation du Voyage de MARCHAND (*ci-devant* page 125) que le chirurgien ROBLET ne dit pas que l'île fût déjà infectée à l'époque de ce Voyage; du moins les symptômes de la maladie ne se manifestoient pas parmi les Habitans : il s'en manifesta cependant chez quelques individus du SOLIDE, après que le Vaisseau eut quitté l'île; mais on jugea qu'on pouvoit l'attribuer autant à ce qu'ils avoient apporté qu'à ce qu'ils avoient pu recevoir : une seule année auroit donc suffi pour que le mal eût fait d'effrayans progrès. Que de reproches ont à se faire les Européens ! quelle portion de la Terre habitée sera exempte du fléau qu'ils portent avec eux ? Mais,

[a] D'après ce qui en est dit, cette boisson se prépare comme l'*Ava* des Taïtiens, et d'une manière aussi dégoûtante pour des Européens.

Pour les îles de *Mendoça.*

sur ce point, on ne doit pas espérer que jamais ils se corrigent, et la leçon du passé est perdue pour l'avenir.

Le Capitaine américain ne paroît pas avoir été frappé des belles proportions des Habitans des MENDOÇA au point où l'ont été les Espagnols, les Anglais et les Français : on lit seulement à la fin de l'extrait de son Voyage : « la Race des hommes et des femmes est belle ».

III.e ADDITION.

Pour le Groupe d'îles situé dans le Nord-Ouest des MARQUESAS DE MENDOÇA.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

LE capitaine ROBERT en quittant l'île WAHÎTAHÔ fit voile pour les îles SANDWICH.

« Il assure, est-il dit dans l'extrait de son Voyage [a], avoir sur sa route découvert un *Groupe d'îles* dont aucun Navigateur n'a encore parlé, qui ont leur gisement par 8 degrés 40 minutes de Latitude Sud, et 140 degrés de Longitude Ouest de GREENWICH [142 degrés $\frac{1}{3}$ O. de Paris] : il les a reconnues sans débarquer, en a nommé l'Archipel, WASHINGTON, et a donné à quelques-unes des îles les noms de ADAMS, JEFFERSON, HAMILTON, &c. Ces îles avoient été vues l'année précédente (1791) par le capitaine INGRAHAM du Vaisseau le HOPE [l'Espérance] de BOSTON; mais il n'avoit fait que les apercevoir et en désigner le gisement. Le capitaine ROBERT dit avoir mis à terre dans cet Archipel à NEWHEVE, qu'il a nommée ADAM'S ISLAND (Latitude 8 degrés 56 minutes), un Vieillard de soixante-quinze ans qu'il avoit trouvé à la Baie de la RESOLUTION [LA MADRE DE DIOS] de

[a] Voyez le *Voyage dans les États-Unis* par *la Rochefoucauld-Liancourt*, Tome III, page 23.

l'île WOHANWOW [WAHÎTAHÔ], et qui y étoit depuis longtemps. Ce Vieillard étoit né dans ce même Archipel WASHINGTON, à ONHAWA que le capitaine ROBERT a appelé l'île de MASSACHUSETTS. Il a relevé les Côtes de quelques-unes [a] ».

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

On a vu dans la *Relation* du *Voyage de Marchand* (*ci-devant* page 476), que, pendant que le SOLIDE étoit mouillé dans la Rade de MACAO, le capitaine CHANAL fut envoyé à bord d'un Vaisseau américain dont le Capitaine étoit malade, et qu'il apprit de lui que, dans le commencement du mois de Mai 1791, en faisant route des îles de MENDOÇA à la Côte NORD-OUEST de l'AMÉRIQUE, il avoit découvert dans le Nord-Ouest de ce Groupe, un second Groupe aussi étendu que le premier; qu'il avoit imposé des noms aux îles dont il est composé; mais qu'il ne s'y étoit point arrêté. On ne pouvoit pas douter, d'après la Latitude et le Gisement qu'il indiquoit, que ces îles ne fussent les mêmes que celles que le capitaine MARCHAND avoit découvertes un mois plus tard; mais nous ignorions le nom de ce Capitaine qui le premier les avoit vues sans en faire la Reconnoissance: l'Extrait du Voyage du capitaine ROBERT nous apprend que le premier Capitaine se nomme INGRAHAM, et qu'il commandoit le Navire le HOPE de BOSTON.

C'est ce même Groupe que le capitaine ROBERT a reconnu

[a] Il n'est pas dit à quelle époque le capitaine *Robert* a reconnu ces îles: on ne trouve dans l'Extrait de son Voyage d'autres dates que celle de son départ de *Boston*, le 29 Novembre 1791, et celle de sa relâche dans le *Grand-Océan*, le 5 Juillet (1792), à l'île espagnole *Saint-Ambroise* (Latitude 26 degrés 13 minutes Sud), où il séjourna deux mois et demi, et se procura par la chasse 13 mille peaux de *Veaux Marins* et une grande quantité d'huile. Il a dû arriver à *la Madre de Dios* vers le commencement de Septembre: et, comme il y a fait un séjour de quatre mois, on peut supposer que c'est dans les derniers jours de Décembre 1792, ou les premiers de Janvier 1793, qu'il a aperçu le Groupe du *Nord-Ouest* des *Marquesas de Mendoça.*

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

vers la fin de 1792 ou le commencement de 1793, et qu'il a nommé Archipel de WASHINGTON, en nous laissant ignorer si c'est le nom qui lui avoit été imposé par le capitaine INGRAHAM, qaand il en fit la première découverte au mois de mai 1791. On doit regretter que, dans l'Extrait du Voyage de ROBERT, que j'ai rapporté ci-dessus en entier, il ne soit pas fait mention du nombre d'îles dont ce Groupe est composé.

Mais cet Extrait nous fait connoître les noms que les Naturels du Groupe donnent à deux de leurs îles : NEWHEVE, ou NIOUHIVE pour la prononciation française, et ONHAWA, ou ONHÉOÛA. On reconnoît au premier coup-d'œil le nom de NIOUHIVE dans celui de NEEO-HEEVA, ou NÎOHÎVA, prononciation française, lequel se voit écrit sur la carte de TUPIA (Pl. VII), à côté de la plus Occidentale des deux îles du Sud de l'Archipel qui comprend les MARQUESAS DE MENDOÇA : et, lorsqu'on sait combien les noms propres des îles du GRAND-OCÉAN prennent de sons différens en passant par diverses bouches européennes, et quels changemens les différentes orthographes leur font éprouver, on n'est pas éloigné de reconnoître O-HANEANEA, le nom donné par TUPIA à la plus Orientale des deux îles du Sud du même Archipel, dans le nom ONHAWA ou ONHÉOÛA, que le capitaine ROBERT dit être celui d'une des îles qu'il a reconnues. On peut donc dire que nous connoissons les noms que TUPIA donnoit à cinq des îles de l'Archipel qui comprend dans le Sud-Est le Groupe des MARQUESAS DE MENDOÇA.

Je remarque que ces deux derniers noms sont appliqués sur la Carte de TUPIA à deux des îles du Groupe du SUD-EST, celui des MENDOÇA, tandis que nous voyons par le récit du capitaine ROBERT, qu'ils appartiennent à des îles du Groupe du NORD-OUEST ; et ceci peut confirmer ce que j'avois soupçonné, (*Voyez ci-devant* page 192, Note [a].) c'est qu'en dressant la

Carte sous la dictée de TUPIA (et la méprise peut venir de lui-même), on a appliqué au Groupe du NORD-OUEST, les noms qui appartiennent au Groupe du SUD-EST, et à celui du SUD-EST les noms de celui du NORD-OUEST : et en effet, nous avons vu que les noms de O-NITEÏO, O-HIVA-HÔA et WAHÎTAHÔ, lesquels sont trois noms du Groupe du SUD-EST ou des MENDOÇA, ont été appliqués sur la carte à trois des îles du Groupe du NORD-OUEST, celui qu'ont reconnu successivement les capitaines INGRAHAM, MARCHAND et ROBERT.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

J'AI DONNÉ dans les Planches IV et VI de l'ATLAS de MARCHAND, le Plan des îles qui composent le GROUPE DU NORD-OUEST, nommé par le Capitaine français ÎLES DE LA RÉVOLUTION, tel qu'il a été levé par le capitaine CHANAL qui l'a assujetti aux Observations de Latitude et de Longitude et aux Relèvemens des Terres faits sur le Vaisseau le SOLIDE : et sur le Plan N.° 2 de la Planche IV, j'ai figuré ce même Groupe tel qu'il a été calqué sur le grand Planisphère d'ARROWSMITH, publié à LONDRES en 1794. Nous ignorions alors en FRANCE qu'en 1792, postérieurement à la Reconnoissance faite par le capitaine ROBERT, le GROUPE DU NORD-OUEST eût été visité par un Capitaine anglais, et que ce fût d'après le plan levé par ce dernier Navigateur que le Géographe ARROWSMITH eût porté le Groupe sur son Planisphère. (*Voyez ci-devant* pages 477 à 479). Ce n'est, comme je l'ai dit, que dans les premiers mois de la présente année [An VII] que nous avons connu le Voyage de VANCOUVER publié à LONDRES vers la fin de l'an VI [1798 v. st.], et dans lequel le Capitaine anglais donne un extrait de la Navigation du DÆDALUS, sous le commandement du Lieutenant HERGEST, dans le cours de laquelle ce Navigateur, après avoir relâché dans la Baie de LA

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

MADRE DE DIOS, île de WAHÎTAHÔ, a reconnu et visité le GROUPE DU NORD-OUEST. L'impression du premier Volume de mon Ouvrage étoit terminée depuis quelques mois et les Planches étoient tirées, lorsque j'ai reçu le Voyage de VANCOUVER : mais j'ai ajouté à l'ATLAS du Voyage de MARCHAND, sous le N.° VI bis, une Carte qui est une copie de celle que le Lieutenant HERGEST et l'Astronome GOOCH qui l'accompagnoit ont levée du Groupe du NORD-OUEST ; et je vais donner la Traduction de l'Extrait que VANCOUVER a inséré dans son Journal, de la partie de celui d'HERGEST, qui concerne la reconnoissance de ce Groupe. Je présenterai à la suite de la Traduction, quelques observations auxquelles peuvent donner lieu la Carte et le Récit de MARCHAND, comparés avec le Rapport et la Carte d'HERGEST.

EXTRAIT DU JOURNAL DU LIEUTENANT HERGEST [a].

« Le DÆDALUS avoit mouillé dans la Baie de LA MADRE DE DIOS, le 22 Mars 1792 [b].

» Il en appareilla le 29 du même mois, et, le 30 [c] dans la matinée, il eut la vue de quelques îles que le lieutenant HERGEST jugea être des îles nouvelles qu'avant lui aucun Navigateur n'avoit aperçues.

» Il en découvrit d'abord trois : l'une au Nord quart de Nord-

[a] *Vancouver's Voyage.* Vol. II, page 85 à 95.

[b] Cette date du 22 *Mars*, qui se trouve à la page 85 du Journal de *Vancouver* (Vol. II) est remarquable, parce que, dans la suite de l'Extrait qu'il donne du Voyage du *Dædalus*, on trouve quelques méprises évidentes sur les Dates.

[c] L'Original (pag. 90 et 91) donne les dates du 29 *Octobre* et du 30 *Octobre*, qui sont bien évidemment le 29 et le 30 *Mars*, puisqu'on voit dans le récit, que le *Dædalus* n'a passé que *quelques jours* à l'ancre dans la Baie de *la Madre de Dios*, où, comme on l'a vu, il avoit mouillé le 22 *Mars* 1792.

Est du *Compas* [a]; l'autre, au Nord quart de Nord-Ouest; la troisième, au Sud-Ouest quart de Sud. On se dirigea sur la partie Sud-Ouest de la plus Orientale des îles où l'on trouva une bonne Baie avec une plage de Sable. Quelques îlots de rocher gisent dans le Sud-Est de la Baie; et une ouverture étroite [*Gully*], que l'on distinguoit dans sa partie du Nord-Ouest, donnoit l'espérance qu'on pourroit y faire de l'eau. A l'Est de la pointe Sud de la même Côte (la côte Méridionale de l'île), se montroit l'apparence d'une autre Baie également bonne; mais, à la Côte occidentale, la mer qui brisoit annonçoit qu'elle y avoit peu de profondeur. En effet, en remontant dans le Nord, le long de la Côte de l'Ouest, on reconnut qu'elle n'est pas abordable; mais le Brisant ne porte pas à plus d'un quart de mille du rivage. Cette côte ne présente ni Anses ni Ouvertures, et seulement un Littoral de roche; et, à la hauteur de sa Pointe du Nord-Ouest, on voit se détacher deux petits îlots de rocher. Cette île peut avoir 6 lieues de circuit: sa Latitude est de 8 degrés 50 minutes Sud [b], et sa Longitude de 220 degrés 51 minutes à l'Est de GREENWICH [141 degrés 29 minutes $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS]. Elle est habitée par une Tribu d'Indiens qui montrèrent les dispositions les plus amicales; et quelques-uns se rendirent en pirogues à bord du DÆDALUS. Les vallées de l'île sont couvertes de Cocotiers et de Bananiers; et le terrain, sur toute sa surface, présente beaucoup plus de verdure, et annonce plus de fertilité, que celui des îles qu'on venoit de quitter (les

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

[a] Le Journal d'*Hergest* ne fait pas mention de la Déclinaison de l'Aiguille aimantée; mais, d'après les Observations faites sur le *Solide* le 21 Juin 1791, à vue de l'île *Marchand* [l'île *Trevenen* d'*Hergest*], elle étoit de 4° 32′ Nord-Est. (Voyez le *Journal de Route du Solide, Voyage de Marchand*, Tome II, page 272.)

[b] L'Échelle de la Carte originale qui se trouve dans le *Voyage de Vancouver*, est cotée, par méprise, 80 degrés et 90 degrés, au lieu de 8 degrés et 9 degrés.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

MARQUESAS DE MENDOÇA). Cette île fut nommée RIOU's ISLAND [île RIOU].

» En l'abandonnant, on gouverna sur l'île la plus Méridionale à vue, laquelle se montroit dans l'éloignement comme un Rocher d'une élévation remarquable ; et tout proche de l'île, vers le milieu de sa longueur (prise du Nord-Est au Sud-Ouest), se voyoient trois îlots ou Rochers taillés en Pics.

» On manœuvra pendant la nuit de manière à ne pas s'éloigner de l'île ; et, au point du jour, on se dirigea sur sa Pointe du Sud-Ouest. En approchant de la Côte, on reconnut que l'île est bien cultivée et très-peuplée. Le Vaisseau se vit bientôt entouré de pirogues : elles portoient plus de cent Insulaires qui s'empressèrent d'offrir des noix de Coco, des Bananes, &c. qu'ils échangèrent contre des grains de verre et d'autres bagatelles : leur conduite fut des plus amicales. A la Pointe Sud-Ouest de l'île, se trouve une excellente Baie qui présente une plage de sable dans sa partie du Nord-Est [a]. On voit d'autres Baies sur la Côte Méridionale, et l'on en remarque particulièrement une qui paroît s'enfoncer dans les terres sur une grande profondeur, dans l'Ouest de la Pointe Sud-Est de l'île : une îlette qui a l'apparence d'un clocher de Cathédrale [b], se fait remarquer par le travers de cette Pointe, dans le voisinage de laquelle se voient aussi d'autres rochers et îlots. De la Pointe Ouest de l'île, qui est aussi la Pointe Occidentale de la Baie la plus belle et la plus profonde de celles qui se présentent dans cette partie, la Côte fait un coude et court dans le Nord-Est ; et, de même que la Côte Occidentale de l'île RIOU, elle est de roche et annonce la stérilité. Cette seconde île reçut le nom de TREVENEN's ISLAND

[a] Voyez ce qui est dit de cette Baie dans le *Voyage* de *Marchand* qui l'a fait visiter. (Ci-devant p. 165 et 166).

[b] C'est l'îlot nommé *le Pic* par le capitaine *Marchand.* (Ci-dev. p. 163.)

[île

[île TREVENEN] [a] : elle est située à 9 degrés 14 minutes de Latitude Sud, et 220 degrés 21 minutes de Longitude à l'Est de GREENWICH [141 degrés 59 minutes $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS]. Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

» Dans la matinée du 1.er Avril [b], on prolongea la partie Méridionale de la troisième des îles qu'on avoit découvertes : elle fut nommée SYR HENRY MARTIN'S ISLAND [île de H. MARTIN] [c]. Immédiatement à l'Ouest de la Pointe du Sud-Est, ou Pointe MARTIN, s'ouvre une Baie profonde, parfaitement abritée, qui présente sur son contour une plage de sable : on ne la visita pas ; mais, sur l'apparence, on jugea qu'elle doit former un Port très-commode et très-sûr. On apercevoit dans le fond de la Baie une ouverture à la Côte, que quelques personnes de l'Équipage supposèrent être l'embouchure d'un ruisseau ; mais M. HERGEST jugea qu'une île d'une si petite étendue ne pouvoit pas fournir à une rivière qui se déchargeroit à la mer par une si grande ouverture ; et il étoit porté à croire que c'étoit plutôt une Crique ou une Anse étroite et profonde. On nomma cette Baie COMPTROLLER'S BAY [Baie du CONTRÔLEUR].

» Le DÆDALUS reçut ici la visite d'un grand nombre de Naturels qui étoient venus dans des pirogues à pagaies et à voile ; les manières de ces Insulaires étoient amicales, et leur conduite fut très-honnête.

» A deux lieues environ dans l'Ouest de la Pointe MARTIN (vers le milieu de la Côte Méridionale de l'île), est un très-beau Havre qui s'enfonce dans l'intérieur, à travers une contrée des plus fertiles, et de l'aspect le plus agréable. M. HERGEST,

[a] C'est l'île *Marchand* du *Solide*.

[b] Cette date est la même dans l'Original, page 93 : ce qui confirme ce que j'ai dit (*ci-dev.* page 606 Note [b]) de l'erreur des deux dates précédentes, 29 et 30 *Octobre*, au lieu de 29 et 30 *Mars*.

[c] C'est l'île *Baux* du *Solide*.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

accompagné de M. Gooch, fut en canot visiter le Port et en prendre l'esquisse : on lui imposa le nom de Port Anna Maria [d'Anne Marie]. Il est également facile d'y entrer et d'en sortir; aucun danger n'est caché sous l'eau; il suffit d'éviter ceux qui découvrent assez pour être aperçus : la profondeur est de 24 brasses à l'entrée; elle diminue graduellement, et l'on trouve encore 7 brasses à un quart de mille du rivage : le fond est de sable fin, et les terres qui environnent le Bassin le mettent parfaitement à l'abri de la mer et du vent, sur toutes les directions : un ruisseau vient s'y décharger et offre une aiguade des meilleures et des plus commodes : enfin, on peut dire que ce Havre réunit tous les avantages qu'il est possible de desirer.

» La culture paroît très-soignée; la population est très-nombreuse; et la Race d'hommes qui occupe cette île est affable, honnête, et empressée de procurer aux Étrangers tous les Rafraîchissemens que le pays peut fournir. Ceux-ci ne pouvoient que prendre l'opinion la plus favorable des Habitans, d'après le bon accueil qu'ils recevoient sur cette terre hospitalière, de la part des Chefs et de plus de seize cents des Naturels qui s'étoient rassemblés sur le rivage; et cette opinion se fortifioit encore en voyant la même harmonie régner à bord du Vaisseau où les Insulaires apportèrent et échangèrent une grande quantité de fruits et quelques Cochons [a].

» Après avoir visité le Port d'Anna Maria, on continua de prolonger la Côte Méridionale de l'île Henry Martin; et lorsqu'on eut doublé sa Pointe du Sud-Ouest, on remonta dans le Nord le long de la Côte de l'Ouest, Côte de Fer, qui n'offre ni Baies ni Anses où un Vaisseau puisse mouiller : elle présente cependant quelque verdure; mais rien n'indique

[a] Le capitaine *Marchand* n'avoit pas reçu un accueil moins amical à l'île de son nom, la *Trevenen* de *Hergest.* (Ci-devant pages 168 et 172.)

une grande fertilité, et l'on n'aperçut ni habitations ni habitans. Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

» Peu de temps avant le coucher du soleil, on découvrit dans le Nord-Ouest, à 6 ou 7 lieues de distance, une Terre qui parut n'être qu'un grand Rocher; on ne voulut pas pendant la nuit s'éloigner de l'île de Syr Henry Martin : mais comme, le lendemain matin, on n'eut pas l'espoir de s'élever jusqu'à sa Pointe du Nord-Est, on l'abandonna. Sa Côte du Nord-Ouest se présente comme contenant quelques petites Baies; et, vers son extrémité du Nord-Est, la terre qui se creuse brusquement à partir de cette Pointe, et revient sur la Côte du Nord, paroît former dans cette partie une Baie semblable à Comptroller's Bay de la Côte du Sud, mais moins profonde que celle-ci.

» Le milieu de l'île de Sir Henry Martin est situé à 8 degrés 51 minutes de Latitude Sud, et 220 degrés 19 minutes de Longitude à l'Est de Greenwich [142 degrés 1 minute $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de Paris] : elle a environ 16 lieues de circuit.

» Quand on prit le parti d'abandonner cette île, on découvroit un autre Rocher dont les sommets se montroient à fleur d'eau à l'Est et au Nord de celui que, la veille au soir, on avoit aperçu : M. Hergest représente ces Rochers comme dangereux. Ils gisent à l'Ouest quart de Nord-Ouest, et à environ 6 lieues de distance, de la Côte Occidentale de l'île de Henry Martin[a]

[a] Cette position des *Rochers* à l'égard de l'île de *Henry Martin*, telle que le Journal la donne, n'est pas conforme, à beaucoup près, à celle qu'ils ont sur la Carte qui accompagne l'Extrait du Journal : sur la Carte, le milieu des deux *Rochers* est placé à 11 lieues de distance entre l'Ouest $\frac{1}{4}$ Nord-Ouest et l'Ouest-Nord-Ouest, par rapport à la Pointe du Nord-Ouest de l'île *H. Martin*, la partie de l'île la plus proche des *Rochers;* la distance est de 10 lieues $\frac{1}{3}$, si on la mesure entre cette même Pointe et la Côte Orientale du *Rocher de l'Est*, c'est-à-dire, à la plus courte distance; et elle est de *12 lieues* $\frac{1}{2}$, si l'on mesure entre la Pointe de l'île et la Côte Occidentale du *Rocher de l'Ouest*. Si l'on trouvoit la Latitude et la Longitude de ces *Rochers*

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

(Ces Rochers sont nommés sur la Carte HERGEST's ROCKS) [a].

» Après avoir quitté l'île HENRY MARTIN, on en découvroit deux autres dans le Nord.

» Le 3 Avril au matin [b], on longea du Nord au Sud la Côte Orientale de celle de ces deux dernières îles qui gît au Sud-Ouest par rapport à l'autre, et qui est la plus grande des deux. Sa Côte est de roche, et ne présente aucune Anse, aucune place où l'on puisse mettre à terre. Quoique sa surface soit couverte de verdure, on ne voit aucun arbre s'élever; seulement quelques arbustes, quelques touffes d'arbrisseaux, se font voir de distance en distance sur les Rochers; et cette Terre disgraciée paroît n'avoir d'autres habitans que les Oiseaux qui peuplent l'OCÉAN entre les Tropiques : on les voit en grand nombre dans les environs de l'île qui semble être leur rendez-vous général. L'aspect de la Côte du Nord-Ouest n'est pas aussi sauvage; et, quoiqu'elle soit également de roche, elle produit des arbres en quantité sur les flancs des collines et dans les vallées : elle offre quelques Anses d'un débarquement facile, une entre autres située vers le milieu de l'île; et la configuration qu'a celle-ci du côté du Nord lui fit donner le nom de BATTERY COVE [ANSE DE LA BATTERIE]. A une lieue et un peu plus au Nord de cette Anse, est une Baie que MM. HERGEST et GOOCH visitèrent : ils trouvèrent que l'ancrage y est bon sur un fond de beau sable fin sans mélange, et le brassiage régulier, de 18 à 5 brasses. Un ruisseau d'excellente eau se décharge dans la Baie, près d'un petit bois de

portées dans le Journal, on se fixeroit sur la position que le lieutenant *Hergest* a entendu leur donner à l'égard de l'île; mais le défaut d'accord entre le Journal et la Carte laisse une grande incertitude sur cette position.

[c] Ce sont les Rochers *les Deux Frères* du Journal et de la Carte du capitaine *Marchand*.

[b] Cette date est la même dans l'Original.

Cocotiers : on mit à terre dans cet endroit. On reconnut une place où avoit été faite une inhumation ; et, à environ un mille de cette sépulture, sur le flanc d'une colline, étoit bâtie une hutte ; mais on n'aperçut aucun habitant, ni aucun indice qu'il y en eût eu depuis peu de temps : il étoit cependant évident que quelque circonstance pouvoit quelquefois y en amener ; et cette considération décida M. HERGEST à renoncer au projet qu'il avoit eu d'abord de faire abattre quelques Cocotiers ; il employa d'autres moyens pour procurer à son équipage cinq noix de Coco par personne.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

» Le ressac à la Côte est si peu sensible que l'on y débarque sans peine ; et l'on a toute facilité à faire de l'eau.

» Après avoir visité cette dernière île, et avoir reconnu qu'elle s'étend de 8 milles en longueur sur 2 de largeur, et qu'elle est située à 7 degrés 53 minutes de Latitude Sud et 219 degrés 47 minutes de Longitude à l'Est de GREENWICH [142 degrés 33 minutes $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS], on la quitta le matin du jour suivant ; et, à la distance d'environ une lieue dans le Nord-Est de celle-ci, on en découvrit une seconde, de forme circulaire et beaucoup plus petite [a], avec deux îlots au large de sa Pointe du Sud-Ouest [b]. On donna à ces deux îles le nom commun de ROBERTS's ISLES [îles de ROBERTS] [c].

» M. HERGEST remarque que, tandis qu'il navigua entre les MARQUESAS DE MENDOÇA, et entre les dernières îles qu'il avoit visitées, il essuya fréquemment des rafales pesantes et beaucoup de pluie.

[a] Il paroît qu'il y a ici une transposition d'époques ; car *Hergest* avoit dû voir cette seconde île lorsqu'il longeoit la Côte Orientale de la première, et non pas lorsqu'il eut mis celle-ci entre lui et la seconde.

[b] La Carte d'*Hergest* marque un troisième îlot à une lieue $\frac{1}{2}$ dans le Nord-Ouest de la Pointe du Nord-Ouest de l'île.

[c] Ce sont les îles *Masse* et *Chanal* du capitaine *Marchand*.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

» Il compare les Habitans de ce Groupe à ceux des MARQUESAS, pour la couleur et pour la taille ; mais, sous le rapport des manières, de la conduite, du vêtement et de la parure, ils se rapprochent plus, selon lui, des Habitans d'O-TAÏTI et de ceux des îles de LA SOCIÉTÉ, avec cette différence cependant qu'ils sont moins *tatoués.*

» Sur la première connoissance que j'eus de la rencontre que le DÆDALUS avoit faite de ces îles (dit VANCOUVER à la suite de l'Extrait qu'on vient de lire du Journal du lieutenant HERGEST), je conclus qu'il étoit le premier qui les eût reconnues ; et, en mémoire de sa Découverte, et comme un hommage à rendre à mon malheureux ami [a], le compagnon de mes travaux pendant le premier temps de ma navigation dans ces Mers, j'imposai au Groupe entier le nom de HERGEST's ISLANDS. Mais j'ai su depuis que ces îles avoient été découvertes antérieurement par des Navires des ÉTATS-UNIS, et que, lorsque le temps est clair, elles peuvent être aperçues de l'île HOOD, la plus Septentrionale des MARQUESAS DE MENDOÇA : elles pourroient donc être considérées comme appartenant à ce dernier Groupe, quoique ni le Navigateur espagnol (MENDAÑA) qui découvrit les MARQUESAS, ni le capitaine COOK qui les visita postérieurement, n'ayent eu connoissance des îles qui composent le Groupe du NORD-OUEST ».

LA RECONNOISSANCE qu'a faite le lieutenant HERGEST, du Groupe d'îles situées dans le Nord-Ouest des MARQUESAS DE MENDOÇA, va me servir à rectifier sur quelques points celle qui en avoit été faite dans le mois de Juin 1791 par le capitaine MARCHAND.

[a] M. *Hergest* et M. *Gooch* furent massacrés dans la suite par les Insulaires des *Sandwich.*

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

1.° D'après la position que le Planisphère d'ARROWSMITH avoit donnée à l'île RIOU à l'égard de l'île TREVENEN [a], j'avois pu supposer que son île RIOU étoit l'île PLATE du capitaine MARCHAND ; mais on voit, par la Carte de HERGEST, que l'île RIOU est située à environ 7 lieues de distance de Côte à Côte, et directement à l'Est, du milieu de la Côte Orientale de l'île de HENRY MARTIN (qui est l'île BAUX de la Carte du SOLIDE), et à environ 10 lieues de centre à centre : le capitaine MARCHAND, d'après la route qu'il a tenue, n'a donc pas pu apercevoir cette île RIOU, qui paroît moins élevée que les autres ; il n'en a jamais été plus près que de 12 lieues ; et elle étoit masquée pour lui par son île BAUX, lorsqu'il passoit dans l'Ouest de celle-ci.

Il faut ajouter sur la Carte du SOLIDE l'île RIOU du DÆDALUS, dont on placera le centre à 10 lieues à l'Est du centre de l'île BAUX où elle se trouvera située à 8 deg. 54 min. de Latitude Sud et 141 degrés 56 ou 57 minutes à l'Occident de PARIS.

2.° Le lieutenant HERGEST fixe la Latitude de son île TREVENEN, l'île MARCHAND du SOLIDE, à 9 degrés 14 minutes, et sa Longitude à 220 degrés 21 minutes à l'Est de GREENWICH, ou 141 degrés 59 minutes $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS ; et cette position répond sur sa Carte au centre de l'île : mais, d'après les Observations de MARCHAND et de CHANAL sur le SOLIDE, faites à une très-petite distance de la Pointe la plus Occidentale de la même île, et rapportées à son centre, sa Latitude est de 9 degrés 21 minutes, et sa Longitude, de 142 degrés 19 minutes (*ci-devant*, page 184) : les Latitudes diffèrent donc de 7 minutes et les Longitudes de 20. Il n'est

[a] Planches IV, VI et VI bis ; et *ci-devant* pages 477 à 479.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

pas dit dans l'Extrait du Journal de HERGEST si la Latitude a été *observée* [a], ni par quels moyens la Longitude a été déterminée. J'observe que la Longitude fixée par HERGEST établit la différence de Méridien entre le Groupe du NORD-OUEST et celui des MARQUESAS, plus petite de 20 minutes, ou d'environ 6 lieues $\frac{2}{3}$ que la différence qui résulte des Observations faites sur le SOLIDE : car je suppose que HERGEST, comme l'ont fait MARCHAND et CHANAL, a admis la Longitude de la Baie de la MADRE DE DIOS des MARQUESAS, telle qu'on la conclut des Observations faites dans le second Voyage du capitaine COOK [b], et que c'est à cette Longitude qu'il a rapporté celles des îles du NORD-OUEST. Le lieutenant HERGEST place sur sa Carte la Côte Orientale de son île TREVENEN [l'île MARCHAND], à 139 degrés 34 minutes à l'Ouest de GREENWICH, ou 141 degrés 54 minutes à l'Ouest de PARIS : mais la Pointe Occidentale de la DOMINICA [O-HIVAHÖA] des MARQUESAS est située à 141 degrés 31 minutes $\frac{1}{2}$ (d'après les Observations de COOK qui placent le milieu de l'île à 141 degrés 22 minutes); l'île TREVENEN ne seroit donc pas éloignée de 11 lieues, dans le Nord-Ouest, de la Pointe Occidentale de la DOMINICA : et peut-on supposer que le capitaine COOK qui, par sa route, s'est porté jusqu'à cette Pointe de la DOMINICA, et même un peu au large de

[a] Il seroit possible qu'elle ne fût qu'*estimée;* car on a vu ci-devant page 613, que *Hergest* se plaint d'avoir essuyé des rafales pesantes, et *beaucoup de pluie,* pendant qu'il naviguoit entre ces îles.

[b] Voyez Tome II, Note XXX, page 53. Mais indépendamment de la différence de Méridiens estimée d'après le calcul des Routes, *Marchand* et *Chanal* ont déterminé par les Observations directes faites le 22 et le 24 Juin, la Longitude de l'île *Marchand* et celle des îles du Nord (ci-devant *Journal de Route,* page 272); et le résultat de l'Estime ne différoit pas de celui des Observations.

la

la Pointe, n'eût pas aperçu une île élevée dont la distance n'auroit pas été de 11 lieues? Je pense donc que la Longitude déduite des Observations et de l'Estime du SOLIDE, laquelle porte le GROUPE DU NORD-OUEST à 20 minutes plus à l'Occident que la Longitude qui lui est donnée par le Journal et la Carte de HERGEST, doit être préférée à celle-ci qui rapproche trop les deux Groupes. Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

Si cette preuve ne paroissoit pas suffisante pour faire adopter la Longitude de l'île MARCHAND [TREVENEN], telle qu'on l'a conclue des Observations faites sur le SOLIDE, préférablement à celle que donne à cette île la Carte levée sur le DÆDALUS, je ferois observer que le capitaine MARCHAND a aperçu l'île qui porte son nom, du Mouillage de la Baie de la MADRE DE DIOS (*ci-devant*, pages 159 et 160); et que, deux jours de suite, par un temps des plus clairs, il a relevé cette île (ou plutôt son pic le plus élevé) entre l'Ouest-Nord-Ouest et le Nord-Ouest $\frac{1}{4}$ d'Ouest du Monde. La Latitude de la Baie de la MADRE DE DIOS, d'après les Observations du second Voyage de COOK, est de 9° 55′ 30″, et celle de l'île MARCHAND, à son milieu, est, d'après les Observations faites sur le SOLIDE, de 9° 21′: la différence des Parallèles est donc de 34 minutes $\frac{1}{2}$ ou 34 Milles $\frac{1}{2}$. Si, avec cette différence de Latitude, et l'angle du Nord-Ouest $\frac{1}{4}$ d'Ouest [33° 45′], on résout le Triangle loxodromique, on trouve que la différence de Méridien entre les deux Points dont on a les Latitudes, doit être de 51 Milles $\frac{1}{2}$ ou 52 minutes 15″ (par le Parallèle moyen de 9° 33′): celle qui résulte de la Longitude de l'île MARCHAND, déduite des Observations du SOLIDE, et comparée à la Longitude de la MADRE DE DIOS, n'est que de 50 minutes 5″; elle est donc plus petite de 2 minutes 10″ que celle que donne le calcul du Triangle: elle n'est donc pas

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

trop grande, quoiqu'elle excède de 20 minutes, la différence de Méridien que la Carte du DÆDALUS a donnée entre son île TREVENEN [MARCHAND] et la Baie de la MADRE DE DIOS : et l'on peut voir que la différence de Méridien entre les deux Points seroit beaucoup plus grande encore, si, en conservant l'angle de gisement de 33° 45′, observé de la MADRE DE DIOS, on admettoit la Latitude de 9° 14′ (au lieu de 9° 21′) que le lieutenant HERGEST a donnée à l'île TREVENEN [MARCHAND]; car alors la différence de Parallèle entre cette île et MADRE DE DIOS, seroit de 41 minutes $\frac{1}{2}$ (au lieu de 34′ $\frac{1}{2}$); et la différence de Méridien devroit être de 1 degré 3 minutes (au lieu de 52′ 15″); tandis que la Carte du DÆDALUS (en prenant toujours pour la Longitude de la MADRE DE DIOS, celle du 2.d Voyage de COOK) ne fait la différence de Méridien que d'environ un demi-degré.

Je pense donc que l'on ne peut pas hésiter à préférer, pour l'île MARCHAND [TREVENEN], la Longitude déterminée par les Observations du SOLIDE, à celle que lui a donnée la Carte du DÆDALUS, laquelle est plus petite que la première de 20 minutes : je ne serois même pas étonné que, dans la suite, de nouvelles Observations ne prouvassent qu'il faut augmenter de quelque chose la différence de Méridien, à l'égard de MADRE DE DIOS, que l'on a conclue des Observations du SOLIDE faites à vue de son île MARCHAND.

3.° Le JOURNAL du DÆDALUS donne pour la position du centre de l'île de SIR HENRY MARTIN [l'île BAUX du SOLIDE], 8 degrés 51 minutes de Latitude, et 220 degrés 19 minutes à l'Est de GREENWICH, ou 142 degrés 1 minute $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS. D'après les Observations et les Relèvemens faits par les capitaines MARCHAND et CHANAL (*ci-devant* page 185), la Latitude du milieu de l'île est de 8 degrés 54 minutes,

et la Longitude de 142 degrés 25 minutes : la différence entre la Détermination du DÆDALUS et celle du SOLIDE est donc de 3 minutes sur la Latitude et de 24 minutes sur la Longitude. La différence de Méridien entre cette île et la précédente ne seroit que de 2 minutes suivant HERGEST, et elle est de 6 minutes selon MARCHAND et CHANAL : ceux-ci ont conclu la différence de Méridien des deux îles par des Relèvemens faits sur l'une et sur l'autre en même temps, et des Relèvemens croisés ; mais j'ignore par quelle voie le premier est parvenu à déterminer cette différence, telle qu'on la déduit de la position relative que ces deux îles ont dans son Journal et sur sa Carte.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

4.° La CÔTE de l'Ouest du plus Occidental des HERGEST's ROCKS [les DEUX-FRÈRES du SOLIDE], est située sur la Carte du DÆDALUS, à 8 degrés 37 minutes $\frac{1}{2}$ de Latitude, et 140 degrés 20 minutes à l'Ouest de GREENWICH, ou 142 degrés 40 minutes $\frac{1}{4}$ à l'Ouest de PARIS [a], et sur la Carte du SOLIDE, à 8 degrés 42 minutes de Latitude et 142 degrés 55 minutes de Longitude : la différence des Latitudes est de 4 minutes et demie, et celle des Longitudes de 15 minutes. De la vue de l'île BAUX [l'île de HENRY MARTIN des Anglais], le SOLIDE a fait route directement sur les Rochers LES DEUX-FRÈRES ; il n'a passé qu'à un quart de Mille à l'Ouest du plus Occidental ; et, de cette position, on a pris le gisement du Rocher à l'égard de la Pointe Nord-Ouest de l'île : les DEUX-FRÈRES sont, l'un par rapport à l'autre, Est et Ouest. Comme il n'est pas fait mention dans le Journal du DÆDALUS du moyen employé pour fixer la position des ROCHERS à l'égard de l'île de SIR HENRY MARTIN ; et que leur distance à cette île telle

[a] Je compare à la position que la *Carte* donne à ces *Rochers ;* car on a vu ci-devant, page 611, (Note [a]) que la position que leur donne le *Journal* est très-différente de celle qu'ils ont sur la Carte.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça.*

que la donne le Journal est très-différente de celle qu'ils ont sur la Carte qui l'accompagne ; je pense que nous devons nous en tenir à la position qui résulte de la Route et du Relèvement du SOLIDE.

5.° Le résultat des Observations de Latitude et de Longitude faites par les capitaines MARCHAND et CHANAL le 24 Juin (*ci-devant* page 185), combiné avec des Relèvemens, place le milieu de l'île MASSE, c'est-à-dire, la partie élevée la plus Sud du petit Groupe des îles ROBERTS de la Carte anglaise, à 8 degrés ou 8 degrés 1 minute de Latitude, et à 142 degrés 52 minutes de Longitude : ce même point est situé sur la Carte anglaise à 7 degrés 57 minutes de Latitude, et 140 degrés 13 minutes $\frac{1}{2}$ de Longitude à l'Ouest de GREENWICH, ou 142 degrés 33 minutes $\frac{3}{4}$ à l'Ouest de PARIS : la différence entre les deux positions est donc de 3 à 4 minutes sur les Latitudes, et de 18 minutes $\frac{1}{4}$ sur les Longitudes. On voit que, sur la Carte française, les îles MASSE et CHANAL occupent ensemble 16 minutes en Latitude, tandis que le Groupe des îles ROBERTS, qui représentent les premières sur la Carte anglaise, n'y occupent que 10 minutes. Elles ont été placées sur la Carte du SOLIDE d'après un Relèvement (corrigé de la Déclinaison de l'Aiguille aimantée) pris le 24 Juin à midi, à l'instant de l'Observation pour la Latitude, et porté dans le Journal manuscrit du capitaine CHANAL comme il suit : l'île MASSE, de l'Est 30 degrés Sud à l'Est 8 ou 10 degrés Sud, à 6 lieues de distance : l'île CHANAL, de l'Est à l'Est 10 degrés Nord, à 12 lieues. Si l'on vouloit attribuer à une erreur dans les Relèvemens du SOLIDE, la différence de 6 minutes qui se trouve entre l'espace que le Groupe de ces îles occupe en Latitude sur une Carte, et celui qu'il occupe sur l'autre, il faudroit supposer qu'il a été commis une bien grande erreur sur la distance de 6 lieues à laquelle le SOLIDE s'estimoit

de l'île Masse qui en étoit la plus proche. Je présume donc que la différence des Parallèles entre lesquels le Groupe se trouve compris, doit être plus grande qu'elle ne l'est sur la Carte du Dædalus. Mais je pense, en même temps, que la configuration et la disposition de ces îles, telles qu'on les voit sur la Carte anglaise, est préférable de beaucoup à celles qu'elles ont sur la Carte française : le lieutenant Hergest les a visitées, les a reconnues avec assez de détail, tandis que le capitaine Marchand ne les a vues qu'en passant, et d'assez loin pour laisser une grande incertitude sur toute autre Détermination que celle de la différence de Parallèle des deux points extrêmes du Nord et du Sud, et leur position relative à l'égard de l'île Baux du Solide, l'île de Henry Martin du Dædalus.

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

En résumant les différences que nous avons reconnues entre les deux Cartes, on voit que toutes les Latitudes et les Longitudes de la Carte anglaise sont plus petites que celles de la Carte française ; savoir :

	En Latit.	En Long.
Pour l'île Marchand, ou Trevenen.....	7′	20′
Pour l'île Baux, ou Henry Martin	3.	24.
Pour les Deux Frères, ou Hergest's Rocks....	4 ½.	15.
Pour l'île Masse, la partie Sud de Robert's I.ˢ....	3.	18.

D'après les raisons que j'ai exposées, je pense que la Carte anglaise, en donnant au Groupe du Nord-Ouest une Longitude moins Occidentale que celle qui résulte des Observations du Solide, rapproche trop ce Groupe de celui des Marquesas de Mendoça. Quant aux Latitudes ; en supposant que toutes celles qui sont portées dans le Journal d'Hergest soient *observées*, ce que l'on ignore ; les différences avec celles qui ont été observées sur le Solide, à l'exception de la première qui est de 7 minutes, sont assez petites pour que l'on puisse croire qu'elles

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

tiennent à la différence des Instrumens, à la manière d'observer, &c. Et on pourroit prendre pour les vraies Latitudes, les milieux entre les Résultats donnés par les deux Navigateurs, d'autant plus qu'elles ne sont pas rapportées à un point déterminé, tel qu'un Cap, un Port, &c., mais au centre de chaque île.

Si je voulois dresser une Carte du Groupe situé dans le Nord-Ouest des MARQUESAS DE MENDOÇA, je ferois usage des Positions que nous fournit le Journal du SOLIDE; mais j'emploîrois, pour l'étendue et la configuration des îles, auxquelles j'ajouterois RIOU'S ISLAND, celles que leur donne la Carte levée dans le Voyage du DÆDALUS; car, à l'exception de l'île MARCHAND [la TREVENEN de HERGEST], les autres n'ont été vues par le SOLIDE que d'une distance qui ne permet de présenter que les masses; au lieu qu'elles ont été visitées pour la plupart, et relevées plus en détail par le DÆDALUS. Nous devons au lieutenant HERGEST la connoissance de l'excellent Havre d'ANNA MARIA, à la Côte Méridionale de l'île BAUX, ou HENRY MARTIN, et d'une Baie située sur la même Côte près sa Pointe du Sud-Est, laquelle s'est présentée avec la plus belle apparence et semble promettre un bon abri : c'est une découverte vraiment utile que celle de deux bons Ports dans une île peuplée et fertile, au milieu d'autres îles qui le sont également, et dans un Parage où il importoit de connoître des lieux de Relâche qui pussent procurer de l'eau et des Rafraîchissemens aux Vaisseaux qui traversent le GRAND OCÉAN.

CE QUE nous lisons dans l'Extrait du Journal du DÆDALUS sur le caractère pacifique, officieux et hospitalier des Naturels de ces îles, s'accorde parfaitement avec ce qu'on en a lu dans la RELATION DU VOYAGE DE MARCHAND (*ci-devant* pages 167-168-172).

Pour le Groupe du N. O. des *Mendoça*.

On a vu (*ci-devant* page 602), par l'Extrait du Voyage du capitaine américain Robert, que les Naturels du Groupe du Nord-Ouest communiquent quelquefois avec ceux du Groupe du Sud-Est, puisque ce capitaine a rencontré à Madre de Dios de Wahîtahô, une des Marquesas, un vieillard de soixante-quinze ans, né à Onhawa, une des îles du Nord-Ouest, auquel il donna passage sur son bord, et qu'il déposa à Newheve [a], autre île du Nord-Ouest. On ne supposera pas qu'un vieillard se soit embarqué sur un Vaisseau, avec des hommes inconnus, uniquement pour le plaisir de courir le Monde dont il ne pouvoit pas avoir d'idée; il est probable qu'il indiqua de quelque manière au capitaine Robert, qu'il étoit né sur une Terre éloignée dont il montroit la position à l'égard de Wahîtahô; et que, sur cette indication, le Capitaine américain lui proposa de le prendre à son bord, en lui donnant l'espoir qu'il le rendroit bientôt à sa terre natale. Mais cette rencontre d'un Naturel des îles du Nord-Ouest sur une île du Sud-Est ne prouve pas que la communication d'un Groupe à l'autre soit habituelle; l'âge même de cet Habitant du Nord-Ouest, et le parti qu'il osa prendre de s'abandonner à des hommes nouveaux qui devoient lui paroître redoutables, mais qui lui promettoient de lui faire revoir sa patrie, semblent indiquer que les moyens de communiquer d'un Groupe à l'autre sont aussi difficiles pour ces Insulaires, que les occasions doivent en être rares : le capitaine Cook et le capitaine Marchand n'ont jamais vu à la Madre de Dios d'autres pirogues que celles qui y étoient venues d'o-Hivahôa, la Dominica de Mendaña.

[a] A en juger par la Latitude de 8° 56′ que le capitaine *Robert* assigne à l'île *Newheve* (ci-devant page 602), ce doit être l'île *Baux* du *Solide*, celle de *Henry Martin* du *Dædalus*.

IV.e ADDITION.

Pour l'île de TINIAN.

Pour l'île de *Tinian*. J'AI présenté dans la RELATION du VOYAGE DE MARCHAND (*ci-devant* pages 440 à 459) deux tableaux très-différens de l'île de TINIAN : celui que RICHARD WALTER, Chapelain d'ANSON, nous a tracé de l'état de l'île en 1742; et celui de l'état où elle s'est montrée dans des temps postérieurs : en 1765, au commodore BYRON; en 1767, au capitaine WALLIS; la même année, au capitaine PORTLOCK; en 1788, au capitaine GILBERT et au capitaine SEVER, séparément. J'aurois dû faire également mention de la description qu'en a faite G. MORTIMER, Lieutenant des Marines, embarqué en cette qualité sur le Brig MERCURY, commandé par le capitaine J. HENRY COX qui aborda à TINIAN le 12 Décembre 1789 et ancra dans cette même Rade de la Pointe du Sud-Ouest où tous les Navigateurs de sa Nation qui l'ont précédé avoient également mouillé. Je vais réparer cette omission, et faire parler le lieutenant MORTIMER lui-même [a].

« A notre arrivée, une jolie brise charma notre odorat par les odeurs délicieuses qu'elle sembloit dérober à la terre pour nous les apporter. Bientôt nous fûmes ravis à la vue de quelques-uns de ces Bœufs à robe blanche, qui paissoient et bondissoient entre les arbres; et cette vue ajoutoit un grand charme à l'aspect enchanteur de l'île.... Mais quand nous eûmes mis pied à terre, que nos espérances furent cruellement déçues! à notre aspect,

[a] *Observations and Remarks made during a Voyage to the Islands of Tenerife, &c. — Otaheite, &c. — North-West Coast of America, &c. — Tinian, and from thence to Canton, &c. — In the Brig* Mercury, *commanded by* J. Henry Cox, *Esq.* &c. *By Lieut.* George Mortimer *of the Marines. London*, 1791. Grand *in*-4.°, pages 64 et suivantes.

tout

tout le bétail s'enfuit et s'enfonça dans la profondeur des bois, où nous aurions tenté vainement de le poursuivre : un fourré impénétrable d'arbustes et d'arbrisseaux nous en fermoit l'entrée. Nous retournâmes tristement à bord, emportant le bois que nous avions coupé, et une quantité de beaux limons que nous nous étions amusés à cueillir. Pour l'île de *Tinian.*

» Le lendemain matin, nous mîmes à terre plus au Nord que la place où la veille nous avions débarqué. Nous y trouvâmes quelques cabanes, et il nous parut que les Espagnols, ou peut-être des Indiens des îles voisines, avoient quitté TINIAN très-peu de temps avant notre arrivée ; car ils avoient laissé dans une étable un Porc sauvage que nous jugeâmes avoir été tué de la veille, et un beau Chien dont nous nous emparâmes, et qui fut transporté à bord. En suivant un sentier battu jusqu'à environ quarante verges des cabanes, nous arrivâmes au Puits dont il est fait mention dans la Relation du lord ANSON et dans celle du commodore BYRON : et quoique l'eau qu'on y puisoit ne fût pas *la meilleure du Monde*, elle ne mérite nullement les reproches que le Commodore lui a prodigués ; elle n'étoit ni *saumâtre*, ni *pleine de vers,* comme il assure qu'il l'a trouvée [a]. Je ne puis me dispenser d'observer que BYRON a pris autant de peine à déprécier TINIAN, que l'Historien d'ANSON en avoit pris à la célébrer [b] : mais quel qu'ait pu être l'état de cette île lorsque LE CENTURION y relâcha, les Navigateurs qui y aborderont chercheront en vain les plaines délicieuses que RICHARD WALTER nous a peintes avec des couleurs si brillantes et si vives ».

[a] Le commodore *Byron* se trouvoit à *Tinian* dans le mois d'Août, et le capitaine *Henry Cox*, dans le mois de Décembre : la différence des Saisons peut bien en apporter une dans l'état d'un *Puits* : le capitaine *Gilbert*, au mois d'Août 1788, l'avoit trouvé à sec.

[b] Il est difficile de prononcer entre deux Voyageurs qui vous disent l'un et l'autre, *J'ai vu :* on doit cependant

Pour l'île de *Tinian*. MORTIMER avec deux hommes de l'Équipage fit une tentative pour traverser les bois et pénétrer dans l'intérieur de l'île : ils n'y parvinrent qu'après des fatigues extrêmes ; mais, arrivés à cet intérieur, des plantes dures et qui s'élevoient jusqu'à leur poitrine, rendoient la marche très-pénible : MORTIMER accablé par la chaleur, tourmenté par des essaims de mouches, et harassé, abandonna la partie, et laissa ses deux compagnons poursuivre leur entreprise. Ils parvinrent à joindre et à tuer un jeune Taureau, mais il n'étoit pas possible de le traîner, encore moins de le porter jusqu'aux cabanes. Le lendemain matin, un Détachement fut envoyé pour enlever l'animal : mais on le trouva déjà corrompu et entièrement dépouillé : on en tira cependant quelques tranches qui furent prises dans les parties les moins altérées ; elles firent, est-il dit, une très-bonne soupe, et la chair de celles qui furent grillées fut trouvée *très-tendre* (on n'a pas de peine à le croire), point filandreuse et d'une très-bonne qualité. *(Quid non fames !)*

MORTIMER fait mention des mêmes Animaux et des mêmes Arbres à fruits, et autres, que tous les Voyageurs qui l'ont précédé ont remarqués à TINIAN ; et il dit, comme RICHARD WALTER, qu'en entendant le cri des Poules, le chant des Coqs, et en voyant courir et errer tous les volatiles (qu'aujourd'hui l'on se contente de voir, sans qu'il soit possible de les approcher d'assez près pour les tirer), on croit être dans le voisinage d'une grande Ferme.

« Dans nos différentes excursions, ajoute-t-il, nous rencontrâmes le reste de *plusieurs [several]* de ces Monumens curieux qui sont décrits dans la Relation d'ANSON, et qui paroissent avoir

remarquer que tous les Navigateurs qui ont abordé à *Tinian* depuis que *Biron* nous en a décrit l'état actuel, ont confirmé ce qu'il en a dit.

La manière dont les Marins voient les objets dépend un peu de la situation où ils se trouvent quand ils abordent à une Terre : on est moins difficile à proportion que l'on a plus de besoins ; la Terre a tant de charmes, lorsque, depuis long-temps, on est condamné à ne voir que le Ciel et l'Eau !

été élevés par les Aborigènes de TINIAN. La structure de ces ouvrages est vraiment remarquable : dans leur état présent, elle consiste en deux rangées de colonnes, de forme pyramidale, portant sur leur sommet un demi-globe dont le diamètre, ou la surface plane, fait face en haut : il est difficile de distinguer si les matériaux dont ils ont été construits, sont des pierres ou une composition. Si, comme je le pense, ce sont des pierres, on a lieu d'être étonné que des hommes grossiers, n'ayant encore fait aucun progrès dans la civilisation, sans connoissance des Arts, sans instrumens, sans outils propres à ce genre de travail, ayent pu construire et élever de semblables Monumens [a]. Pour l'île de *Tinian*.

» D'après les mesures que j'ai prises d'un pilier et de son demi-globe ou chapiteau :

	Mesure d'Angl.
La hauteur perpendiculaire de la Pyramide est de...	14.pi. 0.po.
Sa largeur à la base de.....	5. 4.
Le diamètre du demi-globe.....	5. 10. »

On a vu (*ci-devant* page 448, Note [a]) que l'Historien d'ANSON pensoit que les piliers et les demi-globes massifs qui les surmontent, étoient formés d'un composé de pierre et de sable, recouvert de plâtre : MORTIMER a jugé qu'ils sont de pierre. BYRON qui fit visiter l'île SAYPAN, en 1765, nous dit qu'on y trouva des Monumens pyramidaux semblables à ceux de TINIAN, dont on voit la Description et le Dessin dans la Relation du Voyage d'ANSON ; mais il ne dit pas que lui-même en ait vu à TINIAN : les Voyages plus récens que celui de BYRON ne font aucune mention des Monumens de cette dernière île ; et leur silence

[a] On en est moins étonné, quand on connoît les *Statues colossales* que les habitans de l'île de *Pâques*, tout aussi dénués d'instrumens et d'outils que pouvoient l'être ceux de *Tinian*, ont érigées, dans des temps anciens, sur le contour de leur île. (*Voyez* ci-après le Voyage de l'amiral hollandais *Roggeween*. — Voy. aussi le 2.e Voyage de *Cook*, celui de *la Pérouse*, &c.)

Pour l'île de *Tinian.* m'avoit porté à conclure que le temps les avoit détruits. Mais on voit, par le détail dans lequel est entré MORTIMER, qu'ils étoient encore sur pied à la fin de Décembre de 1789; et quarante-sept années qui s'étoient écoulées entre le voyage d'ANSON et celui de COX, ne paroissoient pas les avoir altérés, ce qui peut surprendre dans des ouvrages exposés aux injures de l'air, aux grandes pluies et à d'excessives chaleurs : on doit croire que la construction en étoit solide, et que d'excellens matériaux y avoient été employés; car on sait que, lorsque ANSON les vit pour la première fois, les Espagnols les regardoient déjà comme des Monumens d'une grande ancienneté.

A Paris, 25 Floréal, An VII de l'Ere française.

ERRATA ET ADDITIONS.

INTRODUCTION.

PAGE v, Ligne 9 du Texte par en bas : et eût eu la même destinée, *lisez*, et son sort ne fut pas plus heureux.

Page vij, Ligne 4, à 19 degrés $\frac{3}{4}$: *lisez*, vers 19 degrés $\frac{3}{4}$.

Page xvj, Ligne 15 : GUILLAUME DE LISLE : *lisez*, JOSEPH-NICOLAS DE L'ISLE (l'Astronome).

Ibid. Ligne 3 de la Note : *même correction.*

Ibid. Avant-dernière ligne de la Note : Baron d'*Enghel*, lisez, Bailli d'*Engel.*

* Page xxxiij, Ligne 8 par en bas : L'équipement des deux Vaisseaux, *lisez*, Les deux Vaisseaux.

* Page lxvj, Ligne 8 : du côté de l'EUROPE, par le NORD-OUEST, ou du côté de l'AMÉRIQUE, par le NORD-EST : *lisez*, du côté de l'EUROPE, par le NORD-EST, ou du côté de l'AMÉRIQUE, par le NORD-OUEST.

Page lxxxj, Ligne 3 de la Note [c] : NORD, *lisez*, NORTH.

Page xc, Ligne 1 : HARBOR, *lisez*, HARBOUR.

Page cij, Ligne 6 : COLNET, *lisez*, COLNETT.

Page cxj, Ligne 4 par en bas : Côte NORD-OUEST, *lisez*, Côte du NORD-OUEST.

* Page cxix, Ligne 12 : en échange des : *lisez*, en échange, des.

Page cxxviij, Ligne 16 : avant qu'un Européen les vît, *lisez*, ne les vît.

Page cxxix, Ligne 14 par en bas : d'un Port, *lisez*, du Port.

VOYAGE.

PAGE 25, Ligne 7 par en bas : Le Pirabe, dit le Volant, le Milan de Mer, *lisez*, le Pirabe, le Pégase, dit le Volant, l'Hirondelle de Mer, le Milan de Mer.

* Page 30, Ligne 6 . 31 minutes, *lisez*, 41.

* *Ibid.* Ligne 9 : Excède la somme, *lisez*, approche de la somme.

* *Ibid.* Ligne 12 : 4 degrés 38 minutes, c'est-à-dire, de 276 milles, ou 92 lieues, *lisez*, 4 degrés 28 minutes, c'est-à-dire, de 262 milles, ou 87 lieues un tiers.

Page 59, Note [a], Ligne 1 : *Echos*, lisez, *Hechos.*

* Page 61, Ligne 14 : *Mettez une* virgule *après* reproche.

Page 62, avant-dernière ligne de la Note, 4.e colonne : e-Vaïtohou, *lisez*, e-Vaïtahou.

Page 62, Ligne dernière de la Note : o-Hhivahöa, *lisez*, ô-Hivahöa.

Page 85, Ligne 14 de la Note [a] : Mercantile, *lisez*, Mercantille.

Page 110, Ligne 3 du Texte par en bas : hyéroglyphes, *lisez*, hiéroglyphes.

Page 157, Ligne 1.re : des Voyelles O ou E : *lisez*, des Voyelles A, O ou E.

Page 204, Ligne 9 par en bas, et Ligne 4 de la Note [a] : EDGECOMBE, *lisez*, EDGECUMBE.

* Page 206, Ligne 6 par en bas : au Nord-Ouest 8 degrés Nord, *lisez*, au Nord 30 degrés Ouest.

* *Ibid.* Ligne 7 par en bas : milles, *lisez*, lieues.

Page 217, Ligne 6 par en bas : EDGECOMBE, *lisez*, EDGECUMBE.

* Page 229, Ligne dernière de la Note [b] : 1754, *lisez*, 1751.

Page 232, Ligne 19 : *après* Loutre, *au lieu d'une* virgule *mettez un* point-virgule; *et un autre après* croire, Ligne suivante.

* Page 239, Ligne 12 par en bas : M. FORSTER, *lisez*, M. BANKS et le Docteur SOLANDER.

* Page 240, Ligne 2 : *même correction.*

Page 244, Ligne 2 de la Note : qu'ils, *lisez*, qu'elles.

Page 284, dans le Vocabulaire, sous le Titre de TCHINKÎTÂNÉ, Col. de DIXON, Ligne 3 : Nooseh, *lisez*, Noosch.

Ibid. Sous le Titre de TCHINKÎTÂNÉ, dernière Ligne de la Col. de CHANAL : Tchin-Kart, *lisez*, Tchin-Kat.

Page 285, *même correction* dans la Note.

Page 301, Ligne dernière : Cétacée, *lisez*, autre.

Page 323, Ligne 2 de la Note [c] : *Dixon*, lisez, *Douglas.*

Page 355, Ligne 1 : examinée, *lisez*, examiné.

Page 379, Ligne 2 de la Note, *Mexicain*, lisez *Mexican.*

Page 391, Note [b], Ligne 1 : ce Chapitre a été lu, *ajoutez*, par Extrait.

* Page 415, Ligne 7 : 1777, *lisez*, en Janvier 1778.

* *Ibid.* Ligne 9 : qu'en 1778, à son retour de la Côte, *lisez*, qu'à son retour de la Côte, au mois de Novembre suivant.

* Page 418, Ligne 1 : lorsqu'en 1778, *lisez*, lorsque, dix mois après.

* *Ibid.* Ligne 3 : il l'a rencontré, *lisez*, il a rencontré celui de l'Est.

Page 423, Lignes 13 par en haut, et 8 par en bas : AROWSMITH, *lisez*, ARROWSMITH.

Page 438, Ligne 4 par en bas de la 2.e Colonne de la Note : MAGLHANÈS, *lisez*, MAGALLANÈS.

* Page 440, Ligne 13 : Le 21 Octobre, *lisez*, 27 Août. (*N. B.* le 21 Octobre est le jour du Départ et non pas celui de l'Arrivée.)

* Page 478, Ligne 5 par en bas : les quatre îles nouvelles, *ajoutez* (que nous comptons pour *cinq*).

* Page 478, Ligne dernière : *neuf* îles, *lisez*, *dix* îles. — Et ajoutez cette Note :

Il paroît que le Capitaine américain n'a pas compté dans le nombre de ses îles la petite île *Riou* (notre île *Plate*) ; et le nouveau Groupe se trouve ainsi n'être composé, selon lui, que de *quatre* îles (les quatre principales îles de celles qu'a reconnues *Marchand*), lesquelles, avec les cinq îles des *Mendoça*, composent son Groupe entier de *neuf* îles que nous portons à *dix*, en comptant notre île *Plate* pour une.

N. B. C'est ainsi que je raisonnois avant que d'avoir lu la Reconnoissance complète que le lieutenant HERGEST a faite, en 1792, du Groupe situé dans le Nord-Ouest des MARQUESAS DE MENDOÇA; mais on peut voir dans les ADDITIONS AU VOYAGE (page 615), que, sans compter notre petite île PLATE pour autre chose qu'un îlot ou un rocher, le Groupe du NORD-OUEST est, en effet, composé de *dix* îles, comme je l'avois supposé, parce que le capitaine MARCHAND, d'après la Route qu'il a suivie à vue de ces îles, n'a pas pu en apercevoir une située à 7 lieues à l'Est de son île BAUX, et qui a été nommée île RIOU par le lieutenant HERGEST.

Page 484, Ligne 2 : parviendroient; *lisez*, parviendront.

* Page 487, Note [b], après ces mots : qui signifie *Place forte de commerce*, effacez le reste de la Note, pour y substituer ce qui suit :

Mais les Chinois ont un autre Entrepôt, celui de *Zuruchaitu*, situé de même à la frontière de la *Sibérie*, sur la branche Occidentale de l'*Argoon*, 12 degrés deux tiers plus à l'Est, et environ un degré moins Nord que *Kiachta*. L'Entrepôt de *Zuruchaitu* ne fait qu'un très-petit commerce : toutes les grandes opérations se sont concentrées à *Kiachta*, l'Établissement commun aux Russes et aux Chinois. (*Russian Discoveries, by W. Coxe*, page 244.)

Page 493, Ligne 8 : TIMON PISSANG, *lisez*, TIMON, PISSANG.

* Page 506, Ligne 3 par en bas : Occidentale, *lisez*, Orientale.

* Page 523, Ligne 14 par en bas : dix-neuf jours, *lisez*, dix-huit.

* Page 530, Ligne 17 : 43 minutes ou 43 milles dans le Sud, *lisez*, 33 minutes ou 33 milles dans le Nord.

* Page 556, Ligne dernière du Texte : 26 ou 27 degrés, *lisez*, 32 ou 33 degrés.

Page 575, Ligne 1.re de la Note : *après* cet Artiste, *ajoutez*, Membre de l'Institut national des Sciences et des Arts.

* Page 583, Ligne 4 de la Note : *Pirogue*, lisez, *Pluie*.

Page 583, Ligne 7 : *après* FORSTER, *ajoutez*, (Voyez *J. R. Forster's Observations* &c. page 284.)

35895-1

E797
F617v
1-SIZE
v.1
cop.1